


U d'/of OTTAWA



39003000625185



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

PASCAL

PENSÉES



*Voici
une
copie
de
la
bibliothèque
de la Faculté*

-
té
n-
1717. X.

ont- *Librairie*
li,
sa
-

Propriété de :

M. Toupin

DU MÊME AUTEUR

Théâtre choisi de Corneille. Édition classique. 2^e édition in-12
broché..... 3 fr. »
Relié toile pleine..... 3 fr. 50
Pascal. — Opuscules philosophiques. Édition classique.
In-12 » fr. 60

B
1901
.P4
1903



INTRODUCTION

I. — VIE DE PASCAL

Pascal fut moins un écrivain ou un philosophe de profession qu'un *homme*. Loin de ressembler à ces penseurs abstraits qui jettent un regard indifférent sur les choses de ce monde, l'auteur des *Pensées* n'a jamais écrit qu'avec son âme tout entière, vibrant encore, pour ainsi parler, de l'émotion de quelque découverte nouvelle ou de quelque récente douleur. Aussi chacun des événements de sa vie a-t-il été comme une préparation au chef-d'œuvre qui devait la terminer, et les *Pensées* peuvent être considérées non seulement comme la substance de son être moral, mais comme le terme de son évolution intérieure, en même temps que, par un contre-coup naturel de l'ouvrage sur l'écrivain, elles contribuaient à le détacher, à le mûrir, à le sanctifier toujours davantage. C'est dire quel est, pour l'intelligence de son œuvre, l'intérêt de sa biographie. Le profit littéraire au surplus en fût-il moindre, telle a été la vie de cette grande âme que nul récit, au seul regard de la conscience, ne pourrait par lui-même être d'un plus grand prix.

Revue des sciences et des lettres. 1870.

Éducation de Pascal. — Blaise Pascal naquit à Clermont-Ferrand, le 19 juin 1623, trois ans après sa sœur Gilberte, qui, devenue plus tard M^{me} Périer, nous a laissé un admirable récit de sa vie, et deux ans avant Jacqueline Pascal, depuis religieuse à Port-Royal et digne émule de son frère par l'esprit à la fois et par le caractère. Sa famille était riche et de bonne noblesse de robe.⁽¹⁾ Son père,⁽²⁾ Étienne Pascal, président à la Cour des aides de Clermont, était un homme instruit et particulièrement curieux de mathématiques. Devenu veuf en 1628, il vendit sa charge et vint s'établir à Paris pour cultiver les sciences et vaquer à l'éducation de ses enfants.

(1) Caractère de cette bourgeoisie cf. Michant xiii.

(2) Caractère de son père cf. Souverain p. 15-16.

Il se mit bientôt en rapport avec des mathématiciens et des physiciens de profession, comme le P. Mersenne, de l'ordre des Minimes, Carcavi, Le Pailleur et Roberval, et l'on sait même que cette société de savants devint le premier noyau de l'Académie des sciences, comme les réunions tenues vers le même temps chez Conrart furent le premier germe de l'Académie française. C'est parmi cette élite d'esprits sérieux et cultivés que s'écoula l'enfance de Pascal. *Postérieur 11. 12*

Education Non content de l'entourer des hommes les plus savants en même temps que les plus recommandables, Étienne Pascal apporta à l'éducation de son fils un esprit de réflexion et de méthode qui ne dut pas médiocrement contribuer à sa formation intellectuelle. C'étaient des conversations continuelles sur les objets qui frappent la vue d'un enfant, et, comme nous disons, de perpétuelles leçons de choses; c'était aussi la maxime toujours observée de « tenir l'enfant au-dessus de son ouvrage », c'est-à-dire de ne lui faire rien faire dont il ne pût entendre la raison; c'était enfin, jusque dans l'étude d'ordinaire si mécanique des langues anciennes, un appel constant à l'examen personnel, une culture assidue de la faculté d'observer et de réfléchir, en un mot une véritable éducation du jugement. Seul peut-être Montaigne eut une enfance aussi paternellement entourée; mais tandis qu'éveillé chaque matin au son des instruments et n'apprenant rien qu'en se jouant, Montaigne semblait élevé pour être surtout un artiste, Pascal, formé à la discipline ininterrompue des études les plus fortes et les plus graves, paraissait destiné dès l'enfance à devenir le plus puissant des raisonneurs.

Disposition naturelle Il était du reste à peine besoin de ces circonstances heureuses et de ces soins attentifs pour donner l'éveil à son génie. Dès ses plus jeunes années, il laissait paraître sa vocation de chercheur et d'inventeur par ses questions infinies sur la raison des choses, par son refus de se contenter de ces explications communes qui ne sont le plus souvent que des défaites, et, comme le remarque sa sœur, « par une admirable netteté d'esprit pour distinguer le faux ». Un jour, il observe à table le son que produit un plat de faïence frappé avec un couteau; il veut en savoir la cause et, d'expériences en expériences, il est amené à composer à l'âge de douze ans un *Traité de la Communication des sons*. Une autre fois on le trouve perdu dans l'étude de lignes et de figures qu'il a dessinées sur les carreaux avec du charbon et qu'il appelle des ronds et des barres: c'est la géométrie qu'il invente ou du moins qu'il retrouve, avec l'enchaînement de ses définitions, de ses axiomes et de ses théorèmes, tel que l'a développé Euclide. Son père s'assure avec une sorte de stupeur que ce sont bien les propres raisonnements de son fils, aidés de quelques mots enten-

du ici ou là, peut-être de quelques lectures faites à la dérobée, qui l'ont ainsi conduit à la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide : épouvanté de la puissance de ce génie, il court sans mot dire chez un ami, et là, demeurant immobile et comme transporté, il ne raconte le prodige qu'en versant des larmes de joie. Les livres de science abstraite avaient été jusqu'alors interdits à l'enfant, dans la crainte que sa santé extrêmement délicate ne fût compromise par une étude trop captivante : il lui fut dès lors permis de mener de front la géométrie avec la langue latine et un *Traité des sections coniques*, qui, sans renouveler la science, méritait du moins l'admiration de Descartes, vint couronner à seize ans sa première éducation, en le plaçant d'emblée parmi les premiers savants de son temps.

Conclusion : Bontrone p. 14. - Courcier 22 - Giraud p. 21 et 27 -

Ses travaux scientifiques. — Les travaux scientifiques de Pascal, si remarquables par le double génie mathématique et expérimental dont ils témoignent, et par les résultats féconds qui les ont suivis, nous intéressent encore plus par les qualités intellectuelles et morales qu'il y montra^①. Ce qui caractérise tout d'abord, en effet, l'ensemble de ces recherches, c'est une certaine souplesse infiniment active d'imagination, une fertilité inépuisable de vues, de ressources et d'expédients, qui lui permettent d'inventer tour à tour une machine arithmétique pour abrégier les longs calculs de son père alors intendant en Normandie, un instrument à porter les fardeaux nommé haquet, la chaise à deux roues appelée vinaigrette, les carrosses à cinq sols qui sont nos modernes omnibus, et de faire enfin les premiers essais de la presse hydraulique^②. Ce qui mérite pourtant de frapper encore davantage, c'est la rare justesse d'esprit, le goût instinctif pour la vérité dont firent preuve ses travaux de jeunesse sur le vide. On sait qu'au xvii^e siècle la vieille physique du moyen âge régnait encore, et que les phénomènes de la nature s'expliquaient couramment par des *forces occultes* ou de prétendus axiomes, tels que la maxime bien connue : *La nature a horreur du vide*. Jamais les romans burlesques du temps ne déroulèrent de plus capricieuses aventures que les fantaisies étranges du sec et de l'humide, du froid et du chaud, du plein et du vide, et de mille autres abstractions bizarrement réalisées. Pascal, s'emparant de quelques vues d'un élève de Galilée, l'Italien Torricelli, fit une série d'expériences décisives au Puy-de-Dôme, à Rouen, sur la Tour Saint-Jacques, à Paris, et, avec une merveilleuse puissance inductive, démontra la théorie de la pesanteur de l'air : c'était un coup de mort pour les vieilles entités de la scolastique et l'on pense si leur

défenseur, le Père Noël, réussit dans son plaisant livre, *Le Plein du Vide*, à les sauver du ridicule contre un pareil adversaire⁽²⁾. Ce qui achève enfin de caractériser le génie scientifique de Pascal et nous permet de découvrir dans le savant le futur auteur des *Pensées*, c'est l'ensemble de qualités extraordinaires qu'il témoigna par ses travaux sur le *Triangle arithmétique*, sur les *Paris* et le calcul des probabilités, sur la *Roulette* ou Cycloïde : sagacité pénétrante à démêler les principes dans les combinaisons numériques les plus compliquées, habileté suprême à traiter toute question par ces méthodes élégantes qui fournissent une solution aussi rapide qu'inattendue, vigueur incomparable dans l'emploi de ces procédés analytiques qui peuvent bien déconcerter l'esprit par la nouveauté de leur marche, mais n'en forcent pas moins la conviction par la certitude absolue de leurs conclusions, audace heureuse à passer des quantités finies à leur limite et à transporter dans l'infini, en éliminant les différences, chacun des cas particuliers de la mathématique ordinaire, autant de traits distinctifs de son génie qu'on retrouvera plus tard sous une forme à peine différente dans son œuvre philosophique et religieuse. *(Girard 59)*

Leibnitz, l'émule de Pascal dans les hautes spéculations scientifiques, déclarait ne faire cas de la science que parce qu'elle lui donnait le droit d'être écouté quand il parlait de philosophie ou de religion. Pascal jugeait de même, et plus profondément encore, lorsque écrivant à son ami, le mathématicien Fermat, il affirmait que la géométrie n'est qu'un métier, « bon pour faire l'essai, mais non l'emploi de ses forces ». C'est dire qu'il ne voyait dans les sciences qu'un apprentissage intellectuel et une discipline préparatoire à la grande œuvre qui fut le but suprême, et qui fit l'unité de sa vie, le livre des *Pensées* —

1646. (*Gémiscel. Convection*). Bouhem de - St. Jansiau 28-40

1651-1654 **Sa vie mondaine.** — On se représente volontiers Pascal comme un *misanthrope sublime*, un atrabilaire de génie à qui la vie fait peur et que son horreur du monde voue d'avance à la réclusion et à l'ascétisme. La vérité est que nul ne mena une vie plus pleine, plus largement active, plus féconde en expériences de toute nature. La mort de son père l'avait rendu maître de sa fortune à vingt-cinq ans ; rien de ce côté ne lui manquait pour mener à Paris la vie d'un homme du monde brillant et même fastueux. Son portrait d'ailleurs est là pour nous dire quel intérêt sa présence pouvait exciter dans les réunions mondaines : sa physionomie ardente et réfléchie, son port de tête superbe et mélancolique, ses yeux profonds qui lançaient des flammes, je ne sais quel mélange de langueur et de force, d'impétuosité et de douceur, tout était fait en lui pour éveiller et

fixer l'attention des plus indifférents. La société était alors éprise des choses de l'esprit; tant de découvertes surprenantes, exposées avec l'éloquence qui lui était naturelle, durent lui valoir plus d'un succès, et l'on devine quelle place il conquiert dans le monde de Roannez, le jeune duc élégant et fin, de Méré, le spirituel chevalier, de Thévenot, le voyageur, de Desbarreaux, le poète épicurien, de Miton, le beau joueur, parmi tous ces gens à la mode qu'attiraient tour à tour les salons et les laboratoires, les théâtres et les réunions littéraires, les tables de jeu et les instruments de physique. C'était aussi le temps de la Fronde, et la politique passionnait tous les esprits : Pascal ne vit pas seulement dans cette grande crise sociale une occasion précieuse d'étudier l'homme à nu et d'entendre agiter par la foule ou par les *demi-habiles* toutes les obscures questions de la propriété et de la naissance, de la royauté et du droit; il prit lui-même parti avec cette ardeur qu'il apportait à tout, et la monarchie héréditaire n'eut pas, au milieu même des émeutes et dans les faubourgs en révolte, de plus fougueux et de plus déclaré partisan. C'était enfin une époque de haute et spirituelle galanterie : le *Discours sur les Passions de l'Amour* est là pour nous révéler de quel éclat devait briller dans les cercles la parole singulièrement experte et pénétrante de ce moraliste mondain. Sans doute on aurait tort d'y voir comme une histoire confidentielle de ses sentiments intimes; mais ce ne serait pas moins se tromper que de prendre pour de l'impartialité et de la froideur la subtilité aiguë de ces analyses et la noble élévation de cette théorie toute cornélienne de l'amour. Si Pascal a pu dans sa belle *Prière pour la maladie* remercier Dieu d'avoir éloigné de lui jusqu'à l'occasion des *grands crimes*, rien ne prouve qu'il n'ait connu quelque sentiment profond; mais, quel qu'en ait été l'objet, on peut s'assurer que, selon ses propres vues, nul n'a tenu à mettre plus de raison dans sa tendresse, plus de choix dans ses sympathies, plus de discernement dans les choses de l'âme, et qu'enfin personne n'a eu plus à cœur de ne rien chérir qui ne fût en même temps digne de le charmer et capable de l'élever lui-même et de l'ennoblir. Peut-être un spectateur superficiel aurait-il été tenté de croire alors Pascal bien éloigné de la voie que plus tard il devait suivre; un buste de Montaigne placé dans sa chambre, le volume des *Essais* toujours sous sa main comme un livre de chevet, eussent bientôt appris à mieux juger le jeune savant mondain. Pour qui l'eût bien pénétré, Pascal, à son insu peut-être, poursuivait déjà sa grande œuvre, et sa première ambition n'était autre en somme que de connaître cette nature humaine que plus tard, armé de tout son savoir et fort de toute son expérience, il devait chercher à guérir.

Sa conversion. — Quand on parle de la *conversion* de Pascal, il importe de ne pas oublier quel sens particulier attachait à ce mot la société religieuse du XVII^e siècle. Il ne s'agit pas ici, en effet, de cette transformation radicale qui d'un impie et d'un libertin fait un croyant plus ou moins zélé, mais du passage d'une vie dissipée et mondaine à une vie d'austère et profonde piété, à une conformité étroite non seulement aux préceptes, mais aux conseils évangéliques. C'est ce qui arriva pour Pascal : sa foi avait pu être languissante; elle n'avait jamais été éteinte. Si, sous l'influence de certaine maxime favorite, de son père, il avait fait deux parts de sa vie, l'une pour Dieu et l'autre pour la science, jamais il n'avait abandonné la religion, et l'unique question qui se posait pour lui à l'heure de sa conversion était de savoir s'il chercherait encore à concilier dans son cœur l'amour du monde et le service de Jésus-Christ. (M. Michaut XIX)

Déjà, vers l'âge de vingt-trois ans, Pascal s'était senti sollicité par la grâce de quitter les divertissements mondains. La lecture d'un ouvrage du célèbre évêque d'Ypres, Jansénius, sur la *Réformation de l'homme intérieur*, un sermon de Singlin, le confesseur de Port-Royal, sur la *Routine chez les gens du monde*, avaient déterminé ce premier élan de ferveur et d'ascétisme. Mais sur le conseil des médecins qui l'engageaient à se distraire, il rentra dans la vie mondaine et y reprit goût insensiblement. Ce n'est qu'en 1654, à l'âge de trente-quatre ans, que Pascal consumma, dans une sorte de ravissement de joie, son définitif retour à Dieu. Nous en avons le témoignage le plus précis dans un écrit qui fut trouvé après sa mort dans la doublure de son habit, où il prenait soin de le recoudre lui-même chaque fois qu'il changeait de vêtement. C'est une page manuscrite, d'une écriture presque illisible; en tête se trouve une croix dans un globe de feu, et, au-dessous, ces mots formant des lignes inachevées : « L'an de grâce, 1654, lundi, 23 novembre, jour de s. Clément..., depuis environ dix heures et demie du soir jusques environ minuit et demi, — feu — Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants. — Certitude, certitude, sentiment, joie, paix — Dieu de Jésus-Christ — Joie, joie, pleurs de joie. — Éternellement en joie pour une heure d'exercice sur la terre. » Les philosophes du XVIII^e siècle qui se sont récriés sur l'étrangeté de cet écrit et l'ont appelé dédaigneusement l'*amulette* de Pascal, ignoraient à coup sûr l'histoire intime de ces héros de la vie morale qui s'appellent saint Vincent de Paul, sainte Chantal, sainte Thérèse, et dont la sainteté ne méprisait pas tel mystique mémorial qui avait à jamais scellé pour eux une date sacrée.

Faut-il maintenant, comme on l'a prétendu, attribuer la conversion de Pascal à l'accident qu'il avait éprouvé au pont de Neuilly, lorsque les chevaux de son carrosse s'étaient subitement emportés et avaient failli le précipiter dans le fleuve ? Mais ce fait, qui remonterait d'ailleurs au mois d'octobre précédent, est lui-même d'une autorité douteuse, et rien n'est plus notoirement faux que la légende à laquelle il a donné lieu. L'abîme que Pascal aurait vu constamment ouvert à ses côtés et qui, d'après Voltaire, aurait fini par troubler sa raison, a simplement été inventé par l'abbé Boileau, pour rassurer une bonne dame affligée de quelques hallucinations. En réalité, cette grande crise de conscience, préparée par les fréquentes visites que Pascal faisait alors à sa sœur Jacqueline au parloir de Port-Royal, fut, comme la première de ses deux conversions, déterminée par la parole austère et pénétrante de M. Singlin. A cette question qui résumait tout le sermon du 21 novembre : « Avez-vous le droit de vous engager dans le monde, sans être assuré que Dieu vous y appelle ? » Pascal comprit l'imprudencé d'un plus long partage entre le monde et Dieu, et si l'on était étonné des ravissements d'esprit qui accompagnèrent sa décision suprême, on n'aurait qu'à se rappeler de quel ton d'extase Descartes racontait certaines de ses découvertes, dont il ne croyait pouvoir remercier le ciel que par un pèlerinage à la Vierge de Lorette. Ce serait être bien étranger aux choses de l'âme que de croire avec les encyclopédistes que Pascal n'a pu sans quelque atteinte de folie connaître de ces heures inoubliables où tout devient transparent pour l'âme, et où le cœur, enivré de lumière et d'harmonie, semble vivre véritablement de la vie éternelle. S'il était après cela nécessaire d'opposer un dernier argument à ceux qui ont prétendu découvrir dans la conversion de Pascal des traces d'exaltation et de démence, il suffirait de citer le chef-d'œuvre d'ironie froide et de subtile discussion qui l'a suivie. On a pu comparer les *Provinciales* à une campagne savamment concertée où tous les coups sont calculés par un tacticien de génie : le moyen de supposer que ces prudentes manœuvres, cette stratégie cauteleuse, ces adroites embuscades furent l'œuvre non d'un esprit lucide et sûr de lui à faire peur, mais d'un dément et d'un halluciné ?

Les Provinciales

Les Provinciales. — Le duc de Liancourt, un ami des solitaires de Port-Royal, s'était vu refuser l'absolution par son confesseur, le curé de Saint-Sulpice, parce qu'il faisait élever sa petite-fille à Port-Royal des Champs. Le docteur Arnould, disciple de Saint-Cyran,

écrivit à ce sujet deux lettres qui irritèrent au plus haut point les adversaires du jansénisme et furent menacées d'une censure en Sorbonne. Le parti se résolut alors d'en appeler de la sentence des docteurs au jugement du public. Un essai de factum, rédigé par Arnauld dans le style théologique qui lui était ordinaire, n'ayant obtenu des solitaires eux-mêmes qu'un accueil très froid, le docteur se tourna tout à coup vers Pascal, alors en retraite à Port-Royal : Vous qui êtes jeune, lui dit-il, qui êtes curieux, c'est-à-dire bel esprit, vous devriez faire quelque chose. Le lendemain Pascal apportait la première des *Lettres au Provincial*, et l'on devine si l'applaudissement fut unanime. Les *petites Lettres* se succédèrent ainsi au nombre de dix-neuf, du mois de janvier 1656 au mois de mars 1657. Publiées dans le plus grand secret et sous le voile du pseudonyme *Louis de Montalte* (de la Haute-Montagne, à savoir du Puy-de-Dôme), elles furent répandues partout avec une habileté extraordinaire, et l'on connaît l'aventure du lieutenant de police venu pour visiter la maison où elles s'imprimaient et, après de longues et vaines recherches, trouvant dans son carrosse des paquets encore tout humides de la feuille qu'on venait de tirer. Dévorées avec avidité, elles passionnèrent le public tout entier pour les questions les plus abstruses de la théologie dogmatique comme pour les problèmes les plus épineux de la morale, et de tous les bons esprits du siècle il n'en fut peut-être pas un seul qui n'enviât à Boileau son heureuse repartie au jésuite qui le pressait de nommer le plus parfait chef-d'œuvre de notre langue : « Mon Père, ce sont les *Provinciales*. »

Certes il faut regretter dans cette œuvre de polémique et même, si l'on veut, de chicane théologique, non seulement plus d'une erreur de détail, plus d'une citation inexacte, mais un ensemble de vues singulièrement contestables. Qui peut nier, en effet, qu'il n'y ait eu quelque injustice à faire tomber dans le décri cette indispensable science de la casuistique qui fait le fond de la morale aussi bien que de l'histoire, du drame même aussi bien que de la psychologie ? Qui ne reconnaît encore que c'est se faire de la morale chrétienne une idée bien étroite que de se refuser à la distinguer de la morale ascétique et de ne pas vouloir admettre les nuances très légitimes qui distinguent par exemple le duel du guet-apens ou même le péché d'ignorance du péché d'habitude ? Qui n'admet enfin que, sur la question de savoir si les doctrines jansénistes étaient réellement condamnées, la distinction du *fait* et du *droit*, plaidée par Pascal, a justement paru aux yeux de Bossuet une vaine argutie, et que Pascal

lui-même au surplus a eu plus tard grandement raison de la répudier? Quand on songe combien, en définitive, ces jésuites attaqués par les *Provinciales*, les Petau et les Sirmond, les Labbe et les Halloix, l'emportaient en véritable savoir, en esprit critique et même en saine philosophie sur leurs antagonistes de Port-Royal, on regrette qu'ils n'aient pas, pour plaider leur cause, joint le talent d'écrire à tant d'autres mérites, ou du moins qu'ils n'aient pas été mieux connus d'un adversaire, de génie si digne de les apprécier.

On a loué d'autre part et avec non moins de raison dans les *Provinciales* l'éminente beauté de la forme, et en particulier cette variété de style jusqu'alors inconnue qui fait prendre à l'écrivain tous les tons, rendre les émotions les plus diverses, réunir toutes les sortes d'éloquence et tous les genres d'esprit, depuis les traits de la plus fine raillerie, comme par exemple l'invention inoubliable du bon père, jusqu'aux mouvements les plus pathétiques, comme la défense des religieuses de Port-Royal, ou le parallèle entre les triomphes de la violence et les victoires de la vérité. Ce n'est pas à tort qu'on a prononcé à propos de telle lettre le nom de Platon, à propos de telle autre celui de Démosthène⁽¹⁾ et qu'à presque toutes les pages, on ne peut s'empêcher d'évoquer le souvenir de Molière⁽²⁾. Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que cette variété infinie de beautés d'expression ne tient à nulle autre cause qu'à la richesse même et à la fécondité des idées : dangers du formalisme religieux et en même temps de ce qu'on peut appeler le mauvais goût en piété, fondement du droit de punir et plus généralement de la justice sociale, définition de la vertu chrétienne, rapports de la foi et de la science, théorie de la corruption de notre nature et de la nécessité pour l'homme d'un secours divin, réduction hardie de la morale évangélique ou plutôt de toute morale au triomphe de la grâce sur la concupiscence, autant de vastes problèmes que nul n'a plus profondément creusés que Pascal, et qui font apparaître l'étroit rapport des *Provinciales* au livre des *Pensées*. C'est dire ce qui en fait la valeur unique pour qui cherche à bien connaître son *Apologie de la Religion*, et du même coup expliquer aussi pourquoi, dans la suite, les fragments du Livre des *Pensées* n'apparaissent jamais mieux commentés que par des extraits des *Petites Lettres*¹.

1. On sait que les *Provinciales* ont été censurées par la congrégation de l'Index et que le jansénisme, dont Pascal s'y est fait l'avocat passionné, a été l'objet des condamnations les plus formelles du Saint-Siège.

(1) Molière, *Le Misanthrope*, Acte I, Scène 1.

(2) Molière, *Le Misanthrope*, Acte I, Scène 1.

(3) Molière, *Le Misanthrope*, Acte I, Scène 1.

Les dernières années de Pascal. — L'affaire des *Provinciales* avait resserré plus étroitement encore les liens qui depuis longtemps l'unissaient à Port-Royal. Il avait été jusque-là le visiteur assidu des solitaires, il devint leur hôte le plus familier : le grand Arnauld, l'infatigable controversiste, Arnauld d'Andilly, le traducteur de saint Augustin et des Pères, Nicole, l'auteur des *Essais de morale*, Saci, le pieux interprète des Écritures, Antoine Le Maître, l'ancien avocat devenu chef des Pénitents, partagèrent avec lui leur vie méditative et austère, entièrement livrée à la prière, à l'étude et au travail des mains. Telle est l'atmosphère morale où Pascal vécut ses dernières années, où il prépara et écrivit par fragments son grand ouvrage pour la défense de la religion.

Sa santé toujours délicate, profondément ébranlée par ses grands travaux scientifiques, était devenue de plus en plus frêle. Miné par une maladie nerveuse, accablé par des douleurs de tout genre qui ne lui laissaient aucun relâche, il n'avait pas, depuis sa première jeunesse, passé, nous dit sa sœur, un seul jour sans souffrir. Certains médecins, auxquels il faut joindre Descartes, lui avaient conseillé un repos prolongé et une nourriture abondante et substantielle : d'autres avis prévalurent qui le soumirent à des diètes fréquentes et à un régime déprimant. Bientôt ses maux s'accrurent et, dans ce corps usé par la souffrance, ne laissèrent plus rien d'intact, avec le génie, qu'une sensibilité toujours plus frémissante et une plus grande capacité de souffrir. Pour cette âme altérée de sacrifice, affamée de martyre, on sait que ce ne fut pas assez encore : jaloux de vaincre en lui par les pratiques de l'ascétisme cette concupiscence de l'esprit, ce désir de l'excellence qui avait toujours été sa tentation la plus redoutée, il se revêtit d'une ceinture armée de pointes de fer qu'il s'enfonçait dans la chair d'un coup de coude au moindre mouvement de vanité. Ne pouvant préparer lui-même ses aliments, il allait humblement les chercher à la cuisine, et, en les mangeant, il faisait en sorte de les goûter le moins possible. On s'était refusé à le porter aux Incurables où il avait rêvé de mourir dans la compagnie des pauvres ; il recueillit chez lui un ménage indigent auquel, par égard pour un petit enfant malade, il finit par abandonner son propre logis, pour aller mourir chez son beau-frère.

Cependant jamais son âme n'avait été plus sereine et plus joyeuse. Il avait toujours professé que la maladie est l'état naturel des chrétiens, une précieuse conformité avec Jésus crucifié, et en quelque manière un véritable signe d'élection. A ces consolantes espérances se joignit pour lui la satisfaction profonde de voir deux de ses amis du monde, le duc de Roannez et le jurisconsulte Domat, se convertir à

son exemple. Il avait éprouvé vers le même temps une sorte de joie âcre et austère à voir entrer dans le cloître, sur ses pressants conseils, la jeune et délicate Mademoiselle de Roannez, et, plus ce cœur saignant et doux avait eu peine à s'arracher à la tendresse des affections domestiques, plus ce sacrifice, mêlé de déchirements et de larmes, causait je ne sais quelle religieuse douceur à celui qui le partageait en l'inspirant. Il eut bientôt une joie plus vive encore, quand, vers la fin de sa polémique contre les jésuites, sa nièce, la petite Marguerite Périer, fut guérie subitement d'une fistule de la glande lacrymale au contact d'une relique conservée à Port-Royal, une épine de la couronne de J.-C : ce fut à ses yeux un signe manifeste de la protection spéciale dont Dieu couvrait et sa cause et les siens. Il goûtait enfin avec un ravissement toujours plus intime les consolations de la foi et rien n'égale les pieux transports dont il accueillit avant de mourir le seul Ami qu'il eût aimé d'une passion véritable sur la terre. Sentant sa fin s'approcher, il avait réclamé avec instance le saint viatique : des circonstances de régime obligèrent d'abord de le différer ; mais bientôt il n'y eut plus à tarder et l'on se rendit à son religieux désir. Le curé de Saint-Étienne-du-Mont, sa paroisse, entra vers minuit dans sa chambre, et lui montrant la sainte hostie : « Voici, lui dit-il, Celui que vous avez tant désiré. » L'agonisant, réveillé à ces mots, retrouva soudain les forces qui l'avaient abandonné, et se soulevant à demi sur sa couche : « Que Dieu ne m'abandonne jamais ! » répondit-il, et il reçut, dans une extase de tendresse et de joie le divin Consolateur. Il mourut le 19 août 1662 à l'âge de trente-neuf ans.

Le manuscrit des Pensées ; l'édition de Port-Royal. —

Pascal, au milieu des souffrances les plus aiguës, n'avait cessé de poursuivre le projet qui lui était si cher, celui d'une *Apologie de la Religion chrétienne*. Depuis l'année 1654, date de sa conversion, jusqu'à l'année 1658, il en avait élaboré le plan et rédigé par écrit ou simplement *imprimé* dans sa mémoire les morceaux les plus considérables. A partir de cette époque, sa santé s'altéra si profondément qu'il dut se borner à jeter sur le papier, d'une écriture presque illisible, les pensées qui lui venaient à l'esprit. Ce sont ces fragments, matériaux, notes, plans, indications, morceaux achevés ou ébauchés, exprimant beaucoup moins le résultat que le travail et, pour ainsi dire, la fermentation de sa pensée, que ses amis retrouvèrent après sa mort, sur des feuillets de toutes les formes et de toutes les dimensions, enfilés en liasse, sans ordre et sans suite.

Malgré les assurances d'une préface où les éditeurs de Port-Royal s'engageaient à ne rien changer, on fit subir au texte plus d'une modification de détail. Les unes étaient inspirées par un goût littéraire quelque peu timoré, comme par exemple quand on supprima tous les termes familiers, toutes les brusqueries de tour et les savoureuses originalités d'expression. Les autres furent commandées par un assez juste souci d'atténuer certaines exagérations doctrinales que Pascal eût été certainement le premier à corriger en revoyant à tête reposée ces notes fiévreuses et hâtives ; c'est ainsi que nombre d'assertions trop manifestement sceptiques, comme : « le pyrrhonisme est le vrai », telle brutalité de style, comme le célèbre « cela vous abêtira », eussent sans contredit disparu de l'*Apologie* publiée par Pascal lui-même. D'autres suppressions ou corrections eurent enfin pour but de rendre simplement possible la publication des *Pensées*, en faisant disparaître tout ce qui touchait aux questions controversées et pouvait par suite troubler l'état de douteuse et passagère tranquillité qu'on appelait alors la *paix de l'Église*. On le voit donc, si les éditeurs de Port-Royal n'ont pas toujours respecté, s'ils n'ont même pas toujours compris parfaitement le texte qu'ils publiaient, ils rendirent en somme un signalé service en déchiffrant un manuscrit illisible et en réussissant par leur modération savante à en faire autoriser la publication. Peut-être même n'est-il pas téméraire de dire qu'ils ont montré pour la véritable pensée de Pascal plus de respect que n'en ont eu quelques-uns de ses admirateurs les plus bruyants, partisans déclarés de la restitution du premier texte : ils avaient, en effet, la véritable clé du livre de Pascal, c'est à savoir la même doctrine, la même foi, et il n'est pas que la longue intimité de ce grand esprit ne leur ait donné plus de lumières qu'à nul autre pour l'intelligence de sa pensée. _____

Ajoutons que les principales éditions, après celle de Port-Royal (1670), ont été celle de Condorcet (1776), qui n'a d'autre but que de travestir les *Pensées* et d'en ruiner la valeur apologétique ; celle de Voltaire (1778), qui les défigure par un commentaire ironique et perfide ; celle de l'abbé Bossut (1779), longtemps la plus complète et la plus répandue. A la suite d'un *Rapport* célèbre de V. Cousin sur le manuscrit des *Pensées* (1842), Faugère publia la première édition conforme au texte autographe (1844) ; elle fut suivie de l'édition Havet qui reproduisit le travail de l'abbé Bossut, en y ajoutant tous les fragments nouvellement découverts de l'édition Molinier (1877), faite après une nouvelle récitation de l'autographe, et enfin de l'édition Michaut (Bâle, 1896) qui est la reproduction pure et simple du manuscrit.

PENSÉES DE PASCAL

ARTICLE PREMIER

Les deux infinis.

Disproportion de l'homme avec la nature et avec Dieu. — Impossibilité d'atteindre les derniers principes des choses et par suite de rien connaître véritablement (1, 12, 13, 14, 15). L'homme suspendu entre deux infinis, entouré de silence et de mystère (1, 16, 17, 20). Grandeur de l'homme; le roseau pensant (46). Les contrariétés de la nature (9, 10, 18). L'Être nécessaire (11, 20).

1. Disproportion de l'homme¹. Que l'homme contemple donc² la nature entière dans sa haute et pleine majesté³, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'entourent⁴, qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate⁵ à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le fir-

1. Il s'agit de la *disproportion* entre l'homme et la nature, et, par suite, de l'impossibilité pour l'homme de connaître les objets qui le dépassent ou par leur infinie grandeur ou par leur infinie petitesse.

2. *Donc* se réfère au titre : L'homme veut-il se convaincre de la disproportion qui est entre la nature et lui? Qu'il contemple donc...

3. Dès les premières lignes des

Pensées nous rencontrons une réminiscence de Montaigne : Cette grande image de notre mère nature en son entière majesté... (*Ess.*, I, 25).

4. Images expressives que les éditeurs de Port-Poyal avaient remplacées par ces termes vagues : Qu'il ne s'arrête pas à regarder simplement les objets qui l'entourent.

5. Montaigne avait comparé un royaume au tracé d'une pointe très déli-

mament embrassent¹. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre : elle se lassera plus tôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en² approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part³. Enfin, c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers⁴, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron⁵ lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs

cate : Pascal, renchérissant sur Montaigne, ne prête pas plus d'étendue au vaste tour que le soleil décrit. On voit qu'il se place ici dans l'hypothèse commune que c'est le soleil qui tourne autour de la terre ; dans les *Provinciales*, il parlait au contraire, en un passage fameux, la langue des astronomes et des savants : « Si l'on avait des observations constantes qui prouvassent que c'est la terre qui tourne, tous les hommes ensemble ne l'empêcheraient pas de tourner, et ne s'empêcheraient pas de tourner aussi avec elle. » (*Prov.*, 18.)

1. Il n'est pas jusqu'à ce rythme suspendu qui ne contribue, aussi bien que les périphrases majestueuses qui précèdent, à rendre l'immensité de la nature.

2. *V. Gr.*, 15.

3. Comparaison célèbre que l'on trouve déjà dans la *Préface* de Montaigne, dans le *Pantagruel* de Rabelais

et, longtemps auparavant, dans les poèmes philosophiques d'Empédocle, mais qui ne paraît nulle part mieux à sa place que dans cette page de Pascal.

4. Par une progression saisissante, Pascal passe de cette vague immensité (*ce qui est*), au canton détourné de la nature, puis au cachot où l'homme est logé (cf. Montaigne : *ce petit caveau où tu es logé*), pour arriver enfin à cet univers que nous estimons si vaste et que cette gradation nous fait voir si petit.

5. Le *ciron*, c'est, dans la langue vulgaire, tout animalcule microscopique, et en particulier, cette classe d'insectes qui se développent dans la farine ou le fromage. La physique du temps (Hobbes, *de Corpore*) leur attribuait des vaisseaux et des veines : on sait aujourd'hui que le liquide nourricier baigne simplement les cavités de leur corps.

dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours*, il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome ¹. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres dans leur étendue ²; car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant ³ où l'on ne peut arriver?

Qui se considère de la sorte s'effraiera de soi-même, et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera à la vue de ces merveilles; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption ⁴.

1. L'atome ou corpuscule indivisible des philosophes antiques est aux yeux de Pascal toujours divisible, et, selon son énergique expression, la pensée peut indéfiniment le raccourcir. C'est ce que n'avaient pas compris sans doute les éditeurs de P. R. qui écrivent, non sans platitude : Cet atome imperceptible.

2. Michelet cherche à expliquer, dans *l'Insecte*, la surprise émue de Pascal devant l'infini, en rappelant que Galilée venait à peine de diriger le télescope vers le ciel et Swammerdam de tourner le microscope vers l'infiniment petit. « Que savait-on de l'infini avant 1600? Rien du tout. La page célèbre de Pascal est l'étonnement naïf de l'humanité si vieille et

si jeune qui ouvre enfin les yeux au réel et s'éveille entre deux infinis. » On pourrait demander à Michelet s'il est bien sûr que nous en sachions aujourd'hui beaucoup plus que la naïve humanité du temps de Galilée et de Pascal.

3. Dans la langue des mathématiques, que parle constamment Pascal, l'infiniment petit est égal à zéro, au néant. — Ainsi l'infinitude divine se manifeste à la fois et dans l'immensité qui l'imite et dans l'extrême petitesse qui le prouve (*maximus in minimis Deus*) : deux infinis entre lesquels nous sommes suspendus.

4. Être effrayé de soi-même, trembler, contempler en silence, rien ne paraît trop fort à Pascal pour exprimer sa

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout ¹. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable ; également incapable de voir le néant d'où il est tiré ² et l'infini où il est englouti.

Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir [l'] apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin ? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches* ³ ? L'auteur de ces merveilles les comprend ; tout autre ne peut le faire. —

Manque* d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature, comme s'ils avaient quelque proportion avec elle.

C'est une chose étrange, qu'ils ont voulu comprendre les principes des choses, et de là arriver jusqu'à connaître tout, par une présomption aussi infinie que leur objet. Car il est sans doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité* infinie comme la nature.

Quand on est instruit, on comprend que la nature ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité. C'est ainsi que nous voyons que toutes les sciences sont infinies en l'étendue de leurs recherches ; car qui doute que la géométrie, par exemple, a une infinité d'infinités de propositions à

religieuse terreur en présence de cet univers où les anciens n'avaient vu qu'un ordre harmonieux, κόσμος, fait pour nous inspirer une admiration joyeuse.

1. A parler rigoureusement, entre rien et tout, il n'y a pas de milieu. Ce n'est qu'en mathématiques que le zéro ou rien est un terme à partir duquel on s'élève dans l'ordre de la quantité. Pascal a le même tour d'imagination que Pythagore et Platon : comme eux il réalise les nombres et personifie les abstractions.

2. Il s'agit ici non du néant d'où l'homme a été tiré, mais des éléments infiniment petits qui le composent — En d'autres termes, le commencement

et la fin de toutes choses nous échappent. Si loin qu'on pousse l'explication des faits et la généralisation des lois, on n'en rencontre pas moins la formidable question qui hantait plus tard d'Alembert : Pourquoi y a-t-il quelque chose ?

3. Ce n'est plus l'esprit qui se meut pour passer de l'infiniment grand à l'infiniment petit. Ces *démarches* sont celles de l'univers lui-même qui s'anime et se déroule par un mouvement continu sous les yeux de l'homme. La poésie philosophique de Goethe n'a pas plus de profondeur et elle a moins d'éclat. (Cf. *Faust*, I, 1, devant le *Macroskosme*.)

exposer ? Elles sont aussi infinies dans la multitude et la délicatesse de leurs principes ¹, car qui ne voit que ceux qu'on propose pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes, et qu'ils sont appuyés sur d'autres, qui, en ayant d'autres pour appui, ne souffrent jamais de dernier ?

Mais nous faisons des derniers qui paraissent à la raison comme on fait dans les choses matérielles, où nous appelons un point indivisible celui au delà duquel nos sens n'aperçoivent plus rien, quoique divisible infiniment et par sa nature.

De ces deux infinis de sciences, celui de grandeur est bien plus sensible, et c'est pourquoi il est arrivé à peu de personnes de prétendre connaître toutes choses : Je vais parler de tout, disait Démocrite ².

Mais l'infinité en petitesse est bien moins visible. Les philosophes ont bien plutôt prétendu d'y arriver ; et c'est là où tous ont achoppé*. C'est ce qui a donné lieu à ces titres si ordinaires : « Des principes des choses », « Des principes de la philosophie ³ », et aux semblables, aussi fastueux en effet*, quoique moins en apparence, que cet autre qui crève les yeux : *De omni scibili* ⁴.

On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence ⁵. L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement ; mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder ; et cependant il ne faut pas moins de capacité* pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. Il la faut infinie pour l'un et l'autre ; et il me semble

1. Les notions de la géométrie paraissent de plus en plus délicates à mesure qu'on passe du volume à la surface, de la surface à la ligne, de la ligne au point.

2. Ou plus exactement : Voici ce que j'ai à dire du tout, λέγω τάδε περί τῶν συμπάντων. (Sext. Emp., 7, 245.)

3. Titre d'un ouvrage de Descartes. Ce n'est pas le seul trait de Pascal contre ce philosophe plus spéculatif à son gré que religieux et bien moins chrétien que stoicien.

4. Pic de la Mirandole ne manquait pas en effet de présomption, étant de ces jeunes seigneurs italiens du xv^e

siècle qui prétendaient arriver à la science « par un chemin de prince ». Mais dans celle de ses 900 thèses qui traitait de *omni scibili*, il s'agissait uniquement de tracer la limite de nos connaissances et de proposer simplement une définition de l'inconnaissable.

5. V. Gr. 14. — On a fait honneur à Kant de nous enseigner l'*humilité intellectuelle* : cette démonstration de notre impuissance de connaître laisse bien loin derrière elle à cet égard les analyses les plus aiguës de la *Critique de la Raison Pure*.

que qui aurait compris les derniers principes des choses pourrait aussi arriver jusqu'à connaître l'infini. L'un dépend de l'autre, et l'un conduit à l'autre. Ces extrémités se touchent et se réunissent à force de s'être éloignées, et se retrouvent en Dieu, et en Dieu seulement.

Connaissons donc notre portée; nous sommes quelque chose, et ne sommes pas tout. Ce que nous avons d'être nous dérobe la connaissance des premiers principes, qui naissent du néant, et le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini ¹.

Notre intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature.

Bornés en tout genre, cet état qui tient le milieu entre deux extrêmes se trouve en toutes nos impuissances ².

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit; trop de lumière éblouit; trop de distance et trop de proximité empêche la vue; trop de longueur et de brièveté de discours* l'obscurcit; trop de vérité nous étonne : j'en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte 4 reste zéro ³. Les premiers principes ont trop d'évidence pour nous. Trop de plaisir incommode. Trop de consonances déplaisent dans la musique +; et trop de bienfaits irritent : nous voulons avoir de quoi surpayer la dette : *Beneficia eo usque læta sunt dum videntur exsolvi posse; ubi multum antevenere, pro gratia odium redditur* ⁵.

Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles : nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit; trop et trop peu d'instruction ⁶. Enfin les choses extrêmes sont pour

1. La philosophie de Hégel n'explique pas autrement la grandeur et la misère de l'homme : sa grandeur, par ce que nous avons d'être, sa misère par le peu d'être que nous avons.

2. Nos facultés, misérablement limitées, ne méritent plus aux yeux de Pascal le nom de puissances; ce sont proprement des *impuissances*. V. *Gr.*, 44.

3. Peut-être s'agit-il ici non d'une soustraction algébrique ($0 - 4 = -4$, et non pas 0), mais d'une division

($\frac{0}{4} = 0$). C'est bien là en effet un de ces résultats si évidents qu'ils semblent faits, dit Pascal, pour étonner la raison.

4. En effet, une longue suite d'accords parfaits ou *consonants* fatigue.

5. De tels services semblaient avoir détroné Tibère, dit Tacite, car le bienfait conserve son mérite, tant que l'on croit pouvoir s'acquitter; quand la reconnaissance accable, on ne paye que par la haine (*Ann.*, 4, 18).

6. V. *Gr.*, 44.

nous comme si elles n'étaient point, et nous ne sommes point à leur égard : elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. Nous voguons* sur un milieu¹ vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle* et nous quitte ; et si nous le suivons, il échappe* à nos prises, nous glisse* et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous. C'est l'état qui nous est naturel, et toutefois le plus contraire à notre inclination. Nous brûlons de désir de trouver une assiette* ferme et une dernière base constante*, pour y édifier une tour* qui s'élève à l'infini². Mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté. Notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences : rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient³.

Cela étant bien compris, je crois qu'on se tiendra en repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé. Ce milieu qui nous est échu en partage étant toujours distant des extrêmes, qu'importe que l'homme ait un peu plus d'intelligence des choses ? S'il en a, il les prend un peu de plus haut⁴. N'est-il pas toujours infiniment éloigné du bout, et la durée de notre vie n'est-elle pas également infiniment [éloignée] de l'éternité, pour durer dix ans davantage⁵ ?

1. Non au sens abstrait, si fréquent aujourd'hui, mais au sens propre et concret, comme dans Montaigne. « Toute humaine nature est toujours au milieu, entre le naître et le mourir. »

2. L'allusion au récit de la Tour de Babel n'est pas douteuse : c'est le symbole commenté, avec quelle poésie des vains efforts de l'humanité pour atteindre l'infini.

3. Byron, dans *Childe Harold* (V. en particulier 4, 93), et Goethe dans *Faust* (1^{re} scène) ont aussi exprimé l'impossibilité de saisir un point fixe dans l'éternelle mobilité des choses. Mais ils n'ont, ni par la beauté des images, ni par la rigueur de la pensée, dépassé cette page que l'on peut considérer comme le sommet du lyrisme métaphysique : « L'homme, concluait

plus tard l'auteur de *Faust*, n'est pas né pour résoudre le problème du monde, mais pour chercher à se rendre compte de l'étendue du problème et se tenir ensuite sur la limite de ce qu'il peut concevoir. »

4. On reconnaît l'original du beau mot de Royer-Collard : « Notre science n'est que de l'ignorance dérivée de sa source la plus haute. »

5. Le même genre de précision produit un semblable effet de pathétique dans la célèbre Méditation de Bossuet sur la *Brièveté de la Vie* : « Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent ; qu'il y a eu de temps où je n'étais pas ! qu'il y en a où je ne serai point ! et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans ! »

Dans la vue de ces infinis, tous les finis sont égaux; et je ne vois pas pourquoi asseoir* son imagination plutôt sur un que sur l'autre. La seule comparaison ¹ que nous faisons de nous au fini nous fait peine ².

Si l'homme s'étudiait le premier, il verrait combien il est incapable de passer outre. Comment se pourrait-il qu'une partie connût le tout? Mais il aspirera peut-être à connaître au moins les parties, avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout. *(cf. l'opuscule 10)*

L'homme, par exemple, a rapport à tout ce qu'il connaît. Il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'éléments pour le composer, de chaleur et d'aliments pour le nourrir, d'air pour respirer. Il voit la lumière, il sent les corps; enfin tout tombe sous son alliance* ³.

Il faut donc, pour connaître l'homme, savoir d'où vient qu'il a besoin d'air pour subsister; et, pour connaître l'air, savoir par où il a ce rapport à la vie de l'homme, etc.

La flamme ne subsiste point sans l'air : donc, pour connaître l'un, il faut connaître l'autre.

Donc toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates ⁴, et toutes s'entretenant* par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties. *(cf. l'opuscule 10)*

Et ce qui achève notre impuissance à connaître les choses est qu'elles sont simples en elles-mêmes, et que nous sommes composés de deux natures opposées et de divers genres, d'âme et de corps; car il est impossible que la partie qui raisonne en nous soit autre que spirituelle; et quand on prétendrait que nous serions simplement corporels, cela nous exclurait bien davantage de la connaissance des choses, n'y ayant rien

1. V. Gr., 8.

2. Entendez : tandis que la comparaison avec d'autres créatures nous afflige, la comparaison avec l'infini met toutes choses sur le même plan que nous et nous console. V. Gr., 7.

3. Entendez : il n'est rien qui n'ait

avec l'homme un rapport d'alliance ou de liaison, tant sa nature est complexe.

4. Ou, comme on dit encore en philosophie : conditionnées ou incondi- tionnées, dépendantes ou indépen- dantes.

de si inconcevable que de dire que la matière se connaît soi-même. Il ne nous est pas possible de connaître comment elle se connaîtrait ¹.

Et ainsi si nous sommes simplement matériels, nous ne pouvons rien du tout connaître, et si nous sommes composés d'esprit et de matière, nous ne pouvons connaître parfaitement les choses simples, spirituelles ou corporelles ².

De là vient que presque tous les philosophes confondent les idées des choses, et parlent des choses corporelles spirituellement et des spirituelles corporellement ³. Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuient leur destruction, qu'elle craint le vide, qu'elle a des inclinations, des sympathies, des antipathies, qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits. Et en parlant des esprits, ils les considèrent comme en un lieu, et leur attribuent le mouvement d'une place à une autre, qui sont choses qui n'appartiennent qu'aux corps.

Au lieu de recevoir les idées de ces choses pures ⁴ nous les teignons* de nos qualités, et empreignons* [de] notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croirait, à nous voir composer toutes choses d'esprit et de corps, que ce mélange-là nous serait bien compréhensible? C'est néanmoins la chose qu'on comprend le moins. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature; car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, et encore moins ce que c'est qu'esprit, et moins qu'aucune chose comme un corps peut être uni avec un esprit; c'est là le comble de ses difficultés, et cependant c'est son propre être: *Modus quo corporibus adherent spiritus comprehendere ab hominibus non potest, et hoc tamen homo est* ⁵. Enfin, pour con-

1. Pourquoi, demande sans cesse Voltaire, Dieu n'aurait-il pu donner à un amas de matières la faculté d'apercevoir et de penser? Pascal, on le voit, avait répondu d'avance que c'était demander à Dieu de réaliser l'absurde et de rendre par exemple un rond carré ou un composé simple.

2. Dans une première rédaction, Pascal avait conclu ce raisonnement par un trait énergique qui rappelle le titre même de ce fragment. « Concevons donc que ce mélange d'esprit et de boue nous disproportionne. »

3. Le mot est de saint Augustin,

dans le *Traité de la Véritable Religion*, que venait de publier Arnauld en 1656.

4. Pures = dans leur pureté. — C'est sous une forme heureusement imagée, la même réflexion que Goethe aimait plus tard à répéter en ces termes abstraits: « L'homme ne concevra jamais combien il est anthropomorphe. »

5. « La manière dont les esprits sont unis aux corps ne peut être comprise par l'homme, et cependant c'est cela même qui est l'homme. » (S. Aug., *de Civ. D.*, 21, 10, cité par Montaigne, *Ess.*, II, 12.)

sommer* la preuve de notre faiblesse, je finirai par ces deux considérations ¹.

1 bis. Infinis, milieu. Quand on lit trop vite ou trop doucement, on n'entend rien.

1 ter. Trop et trop peu de vin : ne lui en donnez pas, il ne peut trouver la vérité ; donnez-lui en trop, de même.

2. Je puis bien concevoir un homme sans mains, pieds, tête ², car ce n'est que l'expérience qui nous apprend que la tête est plus nécessaire que les pieds. Mais je ne puis concevoir l'homme sans pensée ³, ce serait une pierre ou une brute.

3. La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable ⁴. Un arbre ne se connaît pas misérable. C'est donc être misérable que de se connaître misérable, mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable. Toutes ces misères-là mêmes prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé ⁵.

4. La grandeur de l'homme. La grandeur de l'homme est si visible, qu'elle se tire même de sa misère. Car ce qui est nature aux animaux, nous l'appelons misère en l'homme, par où nous reconnaissons que, sa nature étant aujourd'hui pareille à celle

1. On ignore par quelles considérations Pascal se proposait de terminer cet important morceau. Plusieurs pensées qui s'y rapportent étroitement se trouveront à la fin de ce même article.

2. Descartes ne trouvera pas de termes plus forts pour exprimer son hardi spiritualisme : « Pour me considérer simplement tel que je me sais être, il a fallu que je me considérasse sans jambes, sans bras, sans tête, en un mot, sans corps. » (*Dial. post.*, 1701.)

3. Par la *pensée*, Pascal entend tout acte de la volonté aussi bien que de l'intelligence. Ainsi l'existence de l'être pensant n'est pas, comme dans Descartes, conclue en vertu d'un rai-

sonnement plus ou moins explicite ; elle est connue de soi et immédiatement saisie comme la plus évidente des réalités.

4. *Se connaître* : Socrate entendait par là : Démêle en toi ce qu'il y a d'essentiel à ta nature et agis conformément à ce véritable toi-même. Pascal nous dit : Connais-toi grand et misérable, et comprenant les contradictions de ton être, demande à la religion le secret de les fondre dans une harmonie toute divine.

5. On connaît les beaux vers où Lamartine a condensé cette pensée de Pascal :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un Dieu tombé qui se souvient
[des cieux]

des animaux, il est déchu d'une meilleure nature qui lui était propre autrefois ¹.

Car qui se trouve malheureux de n'être pas roi, sinon un roi dépossédé ? Trouvait-on Paul-Émile malheureux de n'être plus consul ? Au contraire, tout le monde trouvait qu'il était heureux de l'avoir été, parce que sa condition n'était pas de l'être toujours. Mais on trouvait Persée si malheureux de n'être plus roi, parce que sa condition était de l'être toujours, qu'on trouvait étrange de ce qu'il supportait la vie ². Qui se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche ? et qui ne se trouvera malheureux de n'avoir qu'un œil ? On ne s'est peut-être jamais affligé de n'avoir pas trois yeux, mais on est inconsolable de n'en point avoir.

4 bis. Paul-Émile [en] reprochait à Persée de ce qu'il ne se tuait pas.

5. Grandeur de l'homme. Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, et de n'être pas dans l'estime d'une âme ; et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

5 bis. La plus grande bassesse de l'homme est la recherche de la gloire ³, mais c'est cela même qui est la plus grande marque de son excellence ; car, quelque possession qu'il ait sur la terre, quelque santé et commodité essentielle qu'il ait, il n'est pas satisfait s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que, quelque avantage qu'il ait sur la terre, s'il n'est placé avantageusement aussi dans la raison de l'homme, il n'est pas content. C'est la plus belle place du monde : rien ne le peut détourner de ce désir, et c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme.

1. Tout un livre de l'*Augustinus* était consacré à établir l'infinie supériorité de l'Adam primitif sur le monde animal et à montrer en lui l'union idéale de la Liberté absolue et de la Sainteté parfaite (I, *De Gratia primi hominis et angelorum*).

2. Quand Persée envoya demander à Paul-Émile la grâce de ne point paraître derrière son char de triomphe : Qu'il s'adresse cette requête à lui-même, répondit le consul, voulant

dire par là qu'il n'avait qu'à se donner la mort s'il voulait échapper à l'ignominie. (Cf. Mont., *Ess.*, I, 19.)

3. Tandis que les Grecs ne concevaient pas de bien plus précieux que la gloire, « ce phare de la vie humaine » (Pindare, *Olymp.* II, 23), Pascal estime que rien ne nous abaisse davantage, puisque rien ne met plus complètement notre volonté en esclavage. (Cf. Boss., *Sermon sur l'Ambition*.)

Et ceux qui méprisent le plus les hommes ¹ et les égalent aux bêtes, encore veulent-ils en être admirés et crus, et se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment : leur nature, qui est plus forte que tout, les convainquant de la grandeur de l'homme plus fortement que la raison ne les convainc de leur bassesse.

6. L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant ². Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue ³, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien ⁴.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée ⁵. C'est de là qu'il faut nous relever, et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale ⁶.

6 bis. Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée ⁷. Je n'aurai

1. C'est désigner avec autant de clarté que de profondeur les épicuriens. Plus loin (II, 3), ce sera le tour des stoïciens, qui font profession de mépriser la gloire et ne laissent pas de la rechercher. C'étaient les deux seules sectes en vue au temps des Pères de l'Église et par conséquent, celles qu'ils ont le plus combattues.

2. « De toutes les œuvres de la nature, dit un contemporain commentant cette image sublime, je suis la plus fragile et cependant c'est à moi qu'elle aboutit. Dans cet atome s'ouvre un second monde qui réfléchit l'autre, qui se réfléchit lui-même, et qui, au delà de lui-même et de l'autre, saisit l'éternelle Loi qui les engendre tous les deux. » Mais tandis qu'on ne revendique ici pour l'homme qu'une supériorité *intellectuelle* sur la nature, le cri de Pascal est celui de la conscience *morale* qui proteste de son inviolable dignité jusque sous le coup des fatalités physiologiques qui l'étreignent.

3. Au neutre, car ce qui le tue n'a ni intelligence, ni personnalité.

4. Admirable protestation de l'esprit contre la matière, qui devient plus saisissante encore quand on songe à Pascal, sachant aussi qu'il meurt et offrant plus que personne le noble contraste d'un corps débile et d'une âme héroïque.

5. Il n'appartenait qu'à Pascal souffrant d'exprimer cette haute doctrine. La pensée fait le malheur, mais aussi la noblesse de l'homme. Or, il ne s'agit pas pour l'homme d'être heureux, mais d'être parfait.

6. Les divers axiomes auxquels on a prétendu réduire la morale, comme *Suivre la raison, Développer sa personnalité, Soumettre sa volonté à l'ordre universel*, peuvent se ramener à cette belle formule, véritable impératif de la conscience humaine. ☩

7. On voit que pour Pascal la morale est plus haute encore que la pensée : la pensée même n'a selon lui toute sa grandeur qu'en tant qu'elle

pas davantage en possédant des terres. Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends*.

7. Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur, et il est encore dangereux de lui faire voir sa grandeur sans sa bassesse.

Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre.

7 bis. Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes, ni aux anges, ni qu'il ignore l'un et l'autre, mais qu'il sache l'un et l'autre¹.

8. Contrariétés². Que l'homme maintenant s'estime son prix. Qu'il s'aime, car il y a en lui une nature capable de bien ; mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise, parce que cette capacité* est vide ; mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. Qu'il se haïsse, qu'il s'aime : il a en lui la capacité de connaître la vérité et d'être heureux ; mais il n'a point de vérité, ou constante, ou satisfaisante.

Je voudrais donc porter l'homme à désirer d'en trouver, à être prêt, et dégagé des passions, pour la suivre où il la trouvera, sachant combien sa connaissance s'est obscurcie par les passions ; je voudrais bien qu'il haït en soi la concupiscence qui le détermine d'elle-même³, afin qu'elle ne l'aveuglât point pour faire son choix, et qu'elle ne l'arrêtât point quand il aura choisi.

9. Je blâme également, et ceux qui prennent parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui

est le principe de la morale. C'est ce qui rattache la doctrine du *roseau pensant* à la théorie des trois ordres. (Art. XVII.)

1. Cf. VII, 13.

2. Par *contrariétés*, Pascal entend les contrastes, les contradictions qu'offre la nature humaine. Ce titre est suivi dans l'autographe de l'indi-

cation suivante : *Après avoir montré la bassesse et la grandeur de l'homme.*

3. C'est-à-dire : sans le concours de l'entendement. C'est aussi la doctrine de Bossuet : « Un attrait indélébile de plaisir sensible prévient tous les actes de nos volontés. (*Traité du Lib. Arb.*, X.)

le prennent de se divertir ; et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant¹.

9 bis. Les stoïques*² disent : Rentrez au dedans de vous-mêmes³ ; c'est là où⁴ vous trouverez votre repos : et cela n'est pas vrai. Les autres disent : Sortez en dehors ; recherchez le bonheur en vous divertissant : et cela n'est pas vrai ; les maladies viennent. Le bonheur n'est ni hors de nous. ni dans nous ; il est en Dieu, et hors et dans nous⁵.

10. La nature de l'homme se considère en deux manières : l'une selon sa fin, et alors il est grand et incomparable ; l'autre selon la multitude⁶, comme on juge de la nature du cheval et du chien, par la multitude, d'y voir la course⁷, et *animinum arcendi* ; et alors l'homme est abject et vil. Et voilà les deux voies qui en font juger diversement, et qui font tant disputer les philosophes. Car l'un nie la supposition de l'autre : l'un dit : Il n'est pas né à cette fin, car toutes ses actions y répugnent ; l'autre dit : Il s'éloigne de sa fin quand il fait ces basses actions.

10 bis. Deux choses instruisent l'homme de toute sa nature, l'instinct et l'expérience⁸.

11. Je sens que je puis n'avoir point été⁹ : car le moi

1. Les stoïciens montrent un parti pris déclaré de louer l'homme, les épicuriens de le blâmer, les indifférents de se divertir ; Pascal est avec ceux qui cherchent en gémissant. On connaît le beau passage de Saint Paul : Nous ne savons ce qu'il convient de demander dans nos prières, mais l'esprit lui-même intercède par des gémissements inexprimables. (*Rom.*, 8, 26.)

2. Pascal ne distingue pas, comme on l'a fait depuis, entre le stoïcien, qui professe les doctrines philosophiques de Zénon, et le stoïque, qui réalise l'idéal de sagesse austère et de fermeté inébranlable conçu par les stoïciens.

3. Cf. VIII, 3.

4. V. *Gr.*, 45.

5. Hors nous, puisque nous ne sommes pas Dieu, dans nous, puisque nous y retrouvons Dieu : *Regnum Dei intra vos est.* (*Luc.*, 17, 21.)

6. Ent. : selon la multitude des

cas, des phénomènes que présente la vie morale, et plus bas, par la multitude des cas qui se présentent pour voir la course... C'est le cas de se rappeler le mot de Ballanche que les Pensées sont plus d'une fois de véritables chiffres dont Pascal seul avait la clé.

7. L'instinct d'arrêter, l'instinct du chien d'arrêter, dans la langue barbare de l'ancienne physique.

8. L'instinct, qui nous fait tendre à notre fin et prouve notre grandeur, l'expérience qui nous montre tant de basses actions, et nous instruit de notre faiblesse.

9. Descartes (*Discours de la Méthode*, 4^e partie) avait déjà développé cette preuve de l'existence de Dieu. Pascal ne se cachera pas ailleurs de la trouver quelque peu abstraite et inefficace. (Cf. Art., VIII.)

consiste dans ma pensée ; donc moi qui pense n'aurais point été, si ma mère eût été tuée avant que j'eusse été animé. Donc je ne suis pas un être nécessaire. Je ne suis pas aussi éternel, ni infini ; mais je vois bien qu'il y a dans la nature un être nécessaire, éternel et infini.

12. Il y a des herbes sur la terre¹ ; nous les voyons, de la lune on ne les verrait pas. Et sur ces herbes, des poils ; et dans ces poils, de petits animaux ; mais après cela, plus rien. — O présomptueux ! — Les mixtes sont composés d'éléments ; et les éléments, non². — O présomptueux ! — Voici un trait délicat. Il ne faut pas dire qu'il y a ce qu'on ne voit pas³. — Il faut donc dire comme les autres, mais ne pas penser comme eux. (XXV, 3.)

13. La nature recommence toujours les mêmes choses, les ans, les jours, les heures ; les espaces de même et les nombres sont bout à bout à la suite l'un de l'autre. Ainsi se fait une espèce d'infini et d'éternel. Ce n'est pas qu'il y ait rien de tout cela qui soit infini et éternel, mais ces êtres terminés se multiplient infiniment ; ainsi il n'y a, ce me semble, que le nombre qui les multiplie qui soit infini⁴. (XXV, 9.)

14. Combien de royaumes nous ignorons ! (XXV, 17.)

1. C'est un contradicteur de Pascal. sans doute le chevalier de Méré, qui parle et combat sa théorie de l'infiniment petit. Pascal va lui répondre en lui reprochant d'être assez présomptueux pour borner le pouvoir de la Providence.

2. Seconde assertion de Méré ; on la trouve développée dans une célèbre lettre qu'il écrivit à Pascal sur la divisibilité à l'infini : «... Vous pouvez vous figurer dans ce petit monde de votre façon la surface de la terre et de la mer ; tant de profonds abîmes, ce grand nombre de combats, la bataille d'Arbelles?... La bataille de Lépante me semble encore plus considérable en ce petit monde à cause du grand bruit de l'artillerie...»

3. Troisième argument de Méré :

dire qu'il y a dans un *trait délicat*, dans un point imperceptible, ce qu'on n'y voit pas, c'est compromettre votre cause. A quoi Pascal va répondre par son principe qu'il faut avoir une pensée de derrière. (Cf. V, 2.)

4. Sans doute, Pascal le reconnaît, il n'y a rien d'infini dans la nature ; l'infiniment grand n'existe pas proprement dans l'univers créé, mais seulement le nombre qui multiplie les existences finies, et c'est assez pour sa démonstration.

5. Lieu commun de la philosophie antique, développé avec tant d'éclat par Cicéron (*Somn. Scip.*, VI) et par Sénèque (*Quest. Nat.*, I, 5), renouvelé plus haut par Pascal, quand il s'effrayait d'être perdu dans ce canton détourné de la nature. (Cf. I.)

15. Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye!¹ (XXV, 17 bis.)

16. Quand on veut poursuivre les vertus jusqu'aux extrêmes de part et d'autre, il se présente des vices qui s'y insinuent insensiblement, dans leurs routes insensibles, du côté du petit infini², et il s'en présente, des vices, en foule, du côté du grand infini³, de sorte qu'on se perd dans les vices, et on ne voit plus les vertus (On se prend* à la perfection même)⁴. (XXV, 62.)

17. La théologie est une science, mais en même temps combien est-ce de sciences⁵! Un homme est un suppot* ; mais si on l'anatomise*, sera-ce la tête, le cœur, l'estomac, les veines, chaque veine, chaque portion de veine, le sang, chaque humeur du sang ? Une ville, une campagne, de loin est une ville et une campagne ; mais à mesure qu'on s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des tuiles, des feuilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmi, à l'infini. Tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne.

La diversité est si ample, que tous les tons de voix, tous les marchers, toussers, mouchers, éternuers... On distingue des fruits les raisins, et encore l'on les appelle... et puis Condrieu, et puis Desargues, et puis cette ente*⁶. Est-ce tout ? en a-t-elle jamais produit deux grappes pareilles ? Et

1. Tandis que la brillante imagination de Platon et de Cicéron (*République*, X, et *Songes de Scipion*, VIII) est ravié par l'harmonie des sphères célestes, la sensibilité aiguë de Pascal est troublée par leur éternel silence, et ces espaces infinis où le panthéisme antique aime à se perdre le font trembler pour sa personnalité morale qu'ils menacent d'engloutir.

2. C'est la théorie de l'*infini moral* qui complète la théorie de l'*infini naturel*. Au-dessous de la prudence il y a place pour l'indécision, la faiblesse, la lâcheté, et ainsi de suite, de manière à former une série indéfiniment décroissante, ou ce que Pascal appelle le petit *infini moral*.

3. De même au-dessus de la prudence, il y a place pour la confiance en

soi, pour l'audace, pour la présomption, pour la témérité, qui forment ainsi comme un infini croissant, c'est à savoir le *grand infini moral*.

4. Ent. : même dans le mal on cherche encore la perfection ; mais cette variété infinie des vices, au milieu desquels se perd la vertu, montre bien la corruption, en même temps que la grandeur, de notre nature.

5. Dans cette diversité des êtres abstraits ou réels, Pascal va retrouver encore l'*infini*.

6. Entre les raisins de diverses provenance on peut distinguer, dit Pascal, ceux de Condrieu, dans le Rhône, et, parmi ceux-ci, ceux de son ami, le mathématicien Désargue, et, parmi ceux-ci même, telle *ente*, ou tel plant enté d'une certaine greffe.

une grappe a-t-elle deux grains pareils? etc¹. Je ne saurais juger d'une même chose exactement de même. Je ne puis juger d'un ouvrage en le faisant; il faut que je fasse comme les peintres, et que je m'en éloigne, mais non pas trop. De combien donc? Devinez². (XXV, 63.)

18. La nature s'imit³. Une graine, jetée en bonne terre, produit. Un principe, jeté dans un bon esprit, produit. Les nombres imitent l'espace, qui sont de nature si différentes⁴. Tout est fait et conduit par un même maître; la racine, la branche, les fruits; les principes, les conséquences. (XXV, 65.)

19. On n'est pas misérable sans sentiment; une maison ruinée ne l'est pas. Il n'y a que l'homme de misérable. *Ego vir videns...*⁵ (XXV, 82.)

20. L'Écriture a pourvu de passages pour consoler toutes les conditions, et pour intimider toutes les conditions. La nature semble avoir fait la même chose par ses deux infinis, naturel et moraux⁶; car nous aurons toujours du dessus et du dessous⁷, de plus habiles et de moins habiles, de plus élevés et de plus misérables, pour abaisser notre orgueil et relever notre abjection. (XXV, 88.)

21. L'Être éternel est toujours, s'il est une fois⁸. (XXV, 89.)

1. Leibnitz reprendra cette théorie en la rattachant à son grand principe de raison suffisante, et soutiendra que, s'il y avait deux êtres, seraient-ce deux grains de sable, absolument semblables, l'un d'eux n'aurait pas une raison suffisante d'exister.

2. Cette réflexion tend à montrer ici que dans les vérités morales la variété des nuances est proprement *infinie*. On la retrouvera plus loin (III, 2 bis), pour établir l'impossibilité d'une règle fixe et absolue dans les jugements humains.

3. V. *Même art.*, 13.

4. Les figures de l'espace sont en effet mesurées par des nombres susceptibles comme elles de croître indéfi-

niment. Mais tandis que les nombres consistent dans la composition de l'unité avec elle-même, les figures résultent du *mouvement* d'un point mathématique dans l'espace.

5. « Je suis un homme qui voit mon dénuement. » (Jér., *Thr.*, 3, 1.)

6. Il s'agit comme tout à l'heure du *grand infini* moral et du *petit infini* moral : c'est le pendant de la théorie des deux infinis entre lesquels notre corps est suspendu (Cf. I, 1), et une preuve originale et inattendue de notre déchéance native.

7. Ent. : quelque chose au-dessus et quelque chose au-dessous de nous.

8. Cf. *même art.*, 11.

ARTICLE II

L'amour-propre.

L'amour-propre (1, 8, 9). *Vanité de la gloire* (2, 3, 6, 7, 12). *Injustice du moi humain, déguisement et illusion* (8, 10, 11).

1. Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître¹. Nous travaillons incessamment à embellir et à conserver cet être imaginaire, et nous négligeons le véritable. Et si nous avons ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empresserons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination : nous les détacherions plutôt de nous pour les y joindre ; et nous serions volontiers poltrons pour acquérir la réputation d'être vaillants. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre, et de renoncer souvent à l'un pour l'autre ! Car qui ne mourrait pour conserver son honneur, celui-là serait infâme².

1 bis. Métiers. La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

2. Contradiction. Orgueil, contre-pesant* toutes les misères. Ou il cache ses misères ; ou, s'il les découvre, il se glorifie de les connaître.

2 bis. Du désir d'être estimé de ceux avec qui on est. L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères, erreurs, etc. Nous perdons encore la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

1. Le satirique d'Aubigné se contentait d'opposer l'être au paraître : Pascal montre que ce que nous voulons paraître n'est qu'un être fictif et imaginaire, sans rapport réel avec nous-mêmes, et que par exemple rien ne nous coûterait moins que d'être

poltrons à la condition de passer pour vaillants.

2. On croit entendre comme un écho des nobles maximes qui retentissaient alors sur la scène, dans toutes les pièces de Corneille.

3. La vanité est si ancrée* dans le cœur de l'homme qu'un soldat, un goujat¹, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs : et les philosophes mêmes en veulent. Et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit², et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; et moi qui écris ceci, ai peut-être cette envie³ ; et peut-être que ceux qui le liront...

4. Malgré la vue de toutes nos misères, qui nous touchent*⁴, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct* que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

5. Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus ; et nous sommes si vains*, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse* et nous contente.

6. Orgueil. Curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler⁵. Autrement on ne voyagerait pas sur la mer, pour ne jamais rien en dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance d'en jamais communiquer.

7. Les villes par où on passe, on ne se soucie pas d'y être estimé ; mais quand on y doit demeurer un peu de temps, on s'en soucie. Combien de temps faut-il ? Un temps proportionné à notre durée vaine et chétive.

1. Le soldat et le goujat ou valet d'armée étaient alors sur le même rang : « Qu'est-ce qu'une armée ? demande Fléchier, dans l'Oraison funèbre de Turenne ; une multitude d'âmes pour la plupart viles et mercenaires ; un assemblage confus de libertins qu'il faut assujettir à l'obéissance, de lâches qu'il faut mener au combat, de téméraires qu'il faut retenir, d'impatients qu'il faut accoutumer à la constance... » *

2. Cicéron disait à l'honneur de la gloire humaine « que les philosophes mêmes qui font état de la mépriser ne laissent pas d'écrire leur nom en tête des ouvrages mêmes où

ils la combattent. » (*Pro Archia*, XI.) Pascal en tire au contraire un argument contre la vanité si ancrée au cœur de l'homme. (Cf. VI, 17.) Les discours d'humilité sont matière d'orgueil aux gens glorieux.

3. Il semble que Pascal se reproche comme un mouvement de vanité d'avoir écrit cette juste défense de son livre : « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau... (VII, 9).

4. Ent. : qui nous serrent de près.

5. « Tant il est vrai, dit Perse, que ton savoir n'est rien si un autre ne sait pas ce que tu sais ! » (*Sat.*, I, 26.)

8. La nature de l'amour-propre¹ et de ce MOI humain est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi. Mais que fera-t-il² ? Il ne saurait empêcher que cet objet qu'il aime ne soit plein de défauts et de misères : il veut être grand et il se voit petit ; il veut être heureux, et il se voit misérable ; il veut être parfait, et il se voit plein d'imperfections ; il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes, et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris. Cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer ; car il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend, et qui le convainc de ses défauts. Il désirerait de l'anéantir³, et ne pouvant la détruire en elle-même, il la détruit, autant qu'il peut, dans sa connaissance et dans celle des autres : c'est-à-dire qu'il met tout son soin à couvrir ses défauts, et aux autres et à soi-même, et qu'il ne peut souffrir qu'on les lui fasse voir, ni qu'on les voie⁴.

C'est sans doute un mal que d'être plein de défauts ; mais c'est encore un plus grand mal que d'en être plein et de ne les vouloir pas reconnaître, puisque c'est y ajouter encore celui d'une illusion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent ; nous ne trouvons pas juste qu'ils veuillent être estimés de nous plus qu'ils ne méritent ; il n'est donc pas juste aussi que nous les trompions, et que nous voulions qu'ils nous estiment plus que nous ne méritons.

1. Cette étude sur l'amour-propre n'a pas été spécialement écrite en vue de l'*Apologie de la Religion*, mais elle a d'étroits rapports avec plus d'une *Pensée* de Pascal, surtout dans cet article second, et rien n'empêche de croire qu'elle eût fait partie du livre définitif.

2. Condamné par nature à aimer un objet plein de défauts et de misères, à savoir son propre moi, Pascal laisse éclater sa perplexité par cette interrogation émouvante, puis par les antithèses redoublées qui vont suivre.

3. Plus d'un moraliste après Pascal a noté la férocité de l'égoïsme : c'est Bossuet par exemple, décrivant la haine qu'inspire la vérité aux

hommes, et des désirs meurtriers, des volontés destructrices dont elle est la source (*Haine de la Vérité*, 1661), et c'est aussi Malebranche disant de l'amour-propre : « Dans certains moments que le corps parle et que les passions sont émues, on est prêt, si cela se pouvait, à sacrifier l'univers à sa gloire et à ses plaisirs. » (*Traité de Mor.*, V). « Qui n'a pas eu dans sa vie, ajoute le P. Gratry, quelque heure de féroce passion où il eût accepté la destruction du genre humain pour vivre dans sa concupiscence satisfaite à ce prix ? » (*Conn. de l'âme, les Deux Foyers*.)

4. Cf. s. Aug : *Amant veritatem lucentem, oderunt redarguentem.* (*Conf.*, X, 23.)

Ainsi, lorsqu'ils ne découvrent que des imperfections et des vices que nous avons en effet, il est visible qu'ils ne nous font point de tort, puisque ce ne sont pas eux qui en sont cause ; et qu'ils nous font un bien, puisqu'ils nous aident à nous délivrer d'un mal, qui est l'ignorance de ces imperfections. Nous ne devons pas être fâchés qu'ils les connaissent et qu'ils nous méprisent, étant juste et qu'ils nous connaissent pour ce que nous sommes, et qu'ils nous méprisent si nous sommes méprisables ¹.

Voilà les sentiments qui naîtraient d'un cœur qui serait plein d'équité et de justice. Que devons-nous dire donc du nôtre, en y voyant une disposition toute contraire ? Car n'est-il pas vrai que nous haïssons la vérité et ceux qui nous la disent, et que nous aimons qu'ils se trompent à notre avantage, et que nous voulons être estimés d'eux autres que nous ne sommes en effet ?

En voici une preuve qui me fait horreur. La religion catholique n'oblige pas à découvrir ses péchés indifféremment à tout le monde : elle souffre qu'on demeure caché à tous les autres hommes ; mais elle en excepte un seul, à qui elle commande de découvrir le fond de son cœur, et de se faire voir tel qu'on est. Il n'y a que ce seul homme au monde qu'elle nous ordonne de désabuser, et elle l'oblige à un secret inviolable, qui fait que cette connaissance est dans lui comme si elle n'y était pas. Peut-on s'imaginer rien de plus charitable et de plus doux ² ? Et néanmoins la corruption de l'homme est telle, qu'il trouve encore de la dureté dans cette loi ; et c'est une des principales raisons qui a fait révolter contre l'Église une grande partie de l'Europe.

Que le cœur de l'homme est injuste et déraisonnable, pour trouver mauvais qu'on l'oblige de faire à l'égard d'un

1. « Méprise les mépris », disait la sagesse antique, non sans caresser cet orgueil même qu'elle paraissait combattre. « Aime le mépris, » dit l'auteur de *l'Imitation* à l'âme éprise de l'amour divin, sachant bien qu'il n'est rien qui ne soit doux à celui qui aime. « Trouve juste qu'on te méprise », dit Pascal s'adressant à la froide raison, et ce langage n'est pas le moins austère ni le moins déconcertant pour la nature.

2. La douceur d'ouvrir son âme et de la délivrer par l'aveu de ses fautes, c'est précisément le thème qu'a traité un poète contemporain, disciple de Pascal :

Heureux le meurtrier qu'absout la main d'un
[prêtre !...]
 J'ai dit un moindre crime à l'oreille divine :
 Où je l'ai dit, la terre a fait croître une
[épine,
 Et je n'ai jamais su si j'étais pardonné.
(Sully-Prudhomme, *Les Épreuves.*)

homme ce qu'il serait juste, en quelque sorte, qu'il fit à l'égard de tous les hommes ! Car est-il juste que nous les trompions ?

Il y a différents degrés dans cette aversion pour la vérité : mais on peut dire qu'elle est dans tous en quelque degré, parce qu'elle est inséparable de l'amour-propre. C'est cette mauvaise délicatesse qui oblige ceux qui sont dans la nécessité de reprendre les autres, de choisir tant de détours et de tempéraments pour éviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos défauts, qu'ils fassent semblant de les excuser, qu'ils y mêlent des louanges, et des témoignages d'affection et d'estime. Avec tout cela, cette médecine ne laisse pas d'être amère à l'amour-propre. Il en prend le moins qu'il peut, et toujours avec dégoût, et souvent même avec un secret dépit contre ceux qui la lui présentent ¹.

Il arrive de là que, si on a quelque intérêt d'être aimé de nous, on s'éloigne de nous rendre un office qu'on sait nous être désagréable ; on nous traite comme nous voulons être traités : nous haïssons la vérité, on nous la cache, nous voulons être flattés, on nous flatte ; nous aimons à être trompés, on nous trompe ².

C'est ce qui fait que chaque degré de bonne fortune qui nous élève dans le monde nous éloigne davantage de la vérité, parce qu'on appréhende plus de blesser ceux dont l'affection est plus utile et l'aversion plus dangereuse. Un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui seul n'en saura rien. Je ne m'en étonne pas : dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr. Or, ceux qui vivent avec les princes aiment mieux leurs intérêts que celui du prince qu'ils servent ; et ainsi ils n'ont garde de lui procurer un avantage en se nuisant à eux-mêmes.

Ce malheur est sans doute plus grand et plus ordinaire dans les plus grandes fortunes ; mais les moindres n'en sont pas exemptes, parce qu'il y a toujours quelque intérêt à se

1. Il semble que Pascal, en personifiant ainsi l'amour-propre, pense à ce roi de l'Écriture qui ne peut se résigner à entendre parler du mauvais état de ses affaires. (Cf. 3. Reg., 22, 8.)

2. Cette éloquente progression

rappelle celle que suit également Bossuet quand, aux flatteurs du dehors, « ces âmes vénales et prostituées », il compare l'amour-propre « ce flatteur du dedans par lequel tous les autres sont autorisés. » (*Haine de la Vérité*, III.)

faire aimer des hommes. Ainsi la vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle ; on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter ¹. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie ; et peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il en parle alors sincèrement et sans passion ².

L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l'égard des autres. Il ne veut pas qu'on lui dise la vérité, il évite de la dire aux autres ; et toutes ces dispositions, si éloignées de la justice et de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur ³.

9. Quel dérèglement de jugement, par lequel il n'y a personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde, et qui n'aime mieux son propre bien que celui⁴..., et la durée de son bonheur, et de sa vie, que celle de tout le reste du monde. (XXV, 2.)

10. ... Il n'est pas honteux à l'homme de succomber sous la douleur, et il lui est honteux de succomber sous le plaisir. Ce qui ne vient pas de ce que la douleur nous vient d'ailleurs, et que nous recherchons le plaisir ; car on peut rechercher la douleur, et y succomber à dessein, sans ce genre de bassesse. D'où vient donc qu'il est glorieux à la raison de succomber sous l'effort de la douleur, et qu'il lui est honteux de succomber sous l'effort du plaisir ? C'est que ce n'est pas la douleur qui nous tente et nous attire. C'est nous-mêmes qui volontairement la choisissons et voulons la faire dominer sur nous ; de sorte que nous sommes maîtres de la chose, et,

1. Voltaire qui demande à prendre ici le parti de l'humanité contre la misanthropie de Pascal, aurait pu le faire également contre tous les moralistes du xvii^e siècle, et en particulier contre le bon La Fontaine qui ne paraît guère d'un autre avis que l'auteur des *Pensées* quand il place ses deux amis au Monomotapa.

2. Ne vous plaignez pas, dit un humoriste allemand, que l'amitié soit inconnue dans le monde : il vous

restera toujours un ami aux jours d'épreuves — pour vous dire des vérités désagréables.

3. C'est à montrer combien est naturelle à l'homme cette racine d'injustice et de déraison que Pascal va consacrer toute sa vigueur dialectique et toute son éloquence.

4. Suspension peut-être voulue et qui fait trembler : que chacun cherche ceux dont il préférerait le bien à son bien propre !

en cela, c'est l'homme qui succombe à soi-même; mais dans le plaisir, c'est l'homme qui succombe au plaisir. Or il n'y a que la maîtrise et l'empire qui fasse la gloire et que la servitude qui fasse la honte¹. (XXV, 5.)

11. Ceux qui, dans de fâcheuses affaires, ont toujours bonne espérance², et se réjouissent des aventures heureuses, s'ils ne s'affligent également des mauvaises, sont suspects d'être bien aises de la perte de l'affaire, et sont ravis de trouver ces prétextes d'espérance pour montrer qu'ils s'y intéressent et couvrir* par la joie qu'ils feignent d'en concevoir celle qu'ils ont de voir l'affaire perdue! (XXV, 6.)

12. Chacun est un tout à soi-même³, car lui mort, le tout est mort pour soi? Et de là vient que chacun croit être tout à tous⁴. Il ne faut pas juger de la nature selon nous, mais selon elles⁵. (XXV, 19.)

13. La gloire. L'admiration gâte tout dès l'enfance. Oh! que cela est bien dit! Oh! qu'il a bien fait! Qu'il est sage! etc. Les enfants de Port-Royal, auxquels on ne donne point cet aiguillon d'envie et de gloire tombent dans la nonchalance⁶. (XXV, 66.)

1. En un mot, si l'homme tient pour glorieux de succomber sous l'effort de la douleur, c'est parce qu'il croit alors ne succomber qu'à lui-même et qu'il satisfait ainsi son amour-propre et son désir de l'excellence.

2. On avait eu à Port-Royal assez de fâcheuses affaires pour que Pascal pût y étudier tout à loisir ces amis d'un optimisme suspect.

3. V. Gr., 37.

4. Ent. : chacun croit être tout pour tous, dans l'esprit de tous. Pascal en donne cette raison inattendue et profonde que le tout meurt pour celui qui meurt et qu'ainsi toute vie est comme suspendue à la sienne.

5. Il s'agit ici de la nature morale;

mais on peut appliquer cette admirable maxime à tout objet, quel qu'il soit, des connaissances humaines et en faire la devise même de la science.

6. Au monastère de Port-Royal des Champs, dans la vallée de Chevreuse, étaient annexées de *Petites Écoles* où enseignaient Lancelot et Nicole et où furent élevés Tillemont, Racine, les Bignon, etc. A la différence d'un Quintilien par exemple qui voulait un enfant *épris de la gloire et pleurant d'être vaincu*, les éducateurs de Port-Royal avaient adopté la règle quelque peu austère d'*étouffer dans le secret* tout le bien qu'ils trouvaient dans leurs élèves.

ARTICLE III

Les puissances trompeuses.

Les puissances trompeuses : l'imagination, maîtresse d'erreur (1, 3, 14, 23); les illusions des sens (2^{bis}); la coutume, première nature (4, 13, 29, 30). Vérité en deçà, erreur au delà; plaisante justice (8, 9). La croyance et la volonté (10). L'ignorance savante et la fausse science (18). Inconstance et bizarrerie (19, 32, 33).

1. Ce qui m'étonne¹ le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa faiblesse. On agit sérieusement, et chacun suit sa condition, non pas parce qu'il est bon en effet de la suivre, puisque la mode en est²; mais comme si chacun savait certainement où est la raison et la justice. On se trouve déçu à toute heure; et, par une plaisante humilité, on croit que c'est sa faute, et non pas celle de l'art³, qu'on se vante toujours d'avoir. Mais il est bon qu'il y ait tant de ces gens-là au monde, qui ne soient pas pyrrhoniens, pour la gloire du pyrrhonisme⁴ afin de montrer que l'homme est bien capable* des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette faiblesse naturelle et inévitable, et de croire qu'il est, au contraire, dans la sagesse naturelle.

Rien ne fortifie plus le pyrrhonisme que ce qu'il y en a qui ne sont point pyrrhoniens : si tous l'étaient, ils auraient tort⁵.

1. L'étonnement est, au témoignage d'Aristote, le commencement de la science (*Métaph.*, I, 2); il en peut être aussi l'achèvement, puisque c'est la dernière surprise du savant de voir que le vulgaire n'est pas étonné de ce qui l'étonne.

2. Il faut suivre les lois, dit constamment Pascal (III, 8; VI, 40; etc...), non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont lois.

3. L'art de bien vivre, selon les règles de la sagesse humaine.

4. Pyrrhon, philosophe grec du

III^e siècle av. J.-C., avait pour maxime : Οὐδὲν μᾶλλον, pas plus une chose qu'une autre, et faisait consister la sagesse dans la suspension du jugement ou époque (ἐποχή) : de là l'emploi si fréquent du mot pyrrhonisme, pour désigner le scepticisme, dont le nom ne se trouve ni dans Pascal ni dans Montaigne.

5. Il serait par là démontré en effet que la raison peut atteindre cette vérité qu'il n'y a point de vérité, et ainsi le scepticisme se trouverait réfuté.

2. Cette secte¹ se fortifie par ses ennemis plus que par ses amis : car la faiblesse de l'homme paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas qu'en ceux qui la connaissent.

2 bis. Si on est trop jeune, on ne juge pas bien ; trop vieil, de même ; si on n'y songe pas assez...² ; si on y songe trop, on s'entête et on s'en coiffe*. Si on considère son ouvrage incontinent* après l'avoir fait, on en est encore trop prévenu ; si trop longtemps après, on n'y entre plus. Ainsi les tableaux, vus de trop loin et de trop près ; et il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu : les autres sont trop près, trop loin, trop haut ou trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera³ ?

3. Imagination. C'est cette partie décevante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours ; car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible du mensonge. Mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant du même caractère le vrai et le faux⁴.

Je ne parle pas des fous, je parle des plus sages ; et c'est parmi eux que l'imagination a le grand don de persuader les hommes⁵. La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix⁶ aux choses.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît

1. Le pyrrhonisme.

2. Sous-ent. : de même, qui est exprimé dans un passage de Montaigne, imité ici par Pascal : « S'il est vieil, il ne peut juger du sentiment de la vieillesse, estant lui-même partie en ce débat ; s'il est jeune, de mesme ; sain, de mesme ; de mesme malade, dormant et veillant. Cf. *Gr.* 4¹.

3. Plus loin, la vérité morale est comparée à un instrument dont on écache la pointe trop subtile : c'est toujours la même précision géométrique pour exprimer les difficultés de l'esprit de finesse (Cf. VII, 2^{bis}).

4. C'est son imagination qui avait suggéré à Pascal l'expérience du Puy de Dôme, et ainsi il est vrai qu'elle

ne trompe pas toujours ; mais il avait dû attendre le résultat pour savoir s'il avait imaginé juste ou faux.

5. Les détracteurs les plus passionnés de l'imagination, un Montaigne, un Malebranche, un Pascal lui-même, sont là pour montrer quel pouvoir a sur les plus sages la faculté qu'ils décrivent si éloquemment.

6. Ent. : elle ne peut, malgré ses cris, obtenir qu'on estime les choses à leur vrai prix. — Quelle puissance d'imagination, pour combattre l'imagination ! On n'a, pour s'en rendre compte, qu'à lire dans La Rochefoucauld cette froide maxime : « Il faut que la raison et le bon sens mettent le prix aux choses. »

à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature¹. Elle a ses heureux, ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres²; elle fait* croire, douter, nier la raison³; elle suspend les sens, elle les fait sentir; elle a ses fous et ses sages : et rien ne nous dépîte davantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction bien autrement pleine et entière que la raison. Les habiles par imagination se plaisent tout autrement à eux-mêmes que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire; ils disputent avec hardiesse et confiance; les autres, avec crainte et défiance : et cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants, tant les sages imaginaires* ont de faveur auprès des juges de même nature⁴. Elle ne peut rendre sages les fous; mais elle les rend heureux, à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables, l'une les couvrant de gloire, l'autre de honte⁵.

Qui dispense la réputation? qui donne le respect et la vénération aux personnages, aux ouvrages, aux lois, aux grands, sinon cette faculté imaginative? Combien toutes les richesses de la terre insuffisantes sans son consentement!

1) Ne diriez-vous pas que ce magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses dans leur nature, sans s'arrêter à ces vaines circonstances qui ne

1. Pascal a expliqué comment nous nous formons un *moi* chimérique auquel nous attribuons des vertus imaginaires (II, 1).

2. Quand Sénèque, par exemple, affirmait du sage qu'il est toujours heureux, riche et bien portant, et des heureux du monde qu'ils sont toujours misérables, pauvres et malades, ne créait-il pas en effet à proprement parler des êtres d'imagination?

3. Ent. : l'imagination fait que la raison croie, doute ou nie, comme plus loin : elle fait que les sens perçoivent et sentent. Allusion au fait bien connu de l'hallucination.

4. C. à. d. imaginaires, qui jugent par l'imagination.

5. Montaigne, dans son célèbre portrait de la sottise (*Ess.*, III, 8) affirme aussi que « la prudence vous renvoie toujours mal content et craintif là où l'opiniâtre et la témérité remplissent leurs hôtes d'esjouissance et d'assurance. C'est aux plus malhabiles de regarder les hommes par dessus l'espaule, et cette gayeté de visage leur donne gagné à l'endroit de l'assistance. » Bossuet, opposant aussi les hommes d'imagination aux hommes d'entendement, note au contraire, à l'avantage de ces derniers, une certaine sérénité d'âme et un bonheur qui se soutient mieux. (*Traité de la Connais. de Dieu*, I. II.)

blēssent que l'imagination des faibles? Voyez-le¹ entrer dans un sermon, où il apporte un zèle tout dévot, renforçant l'égalité, la solidité de la raison par l'ardeur de sa charité. Le voilà prêt à l'ouïr avec un respect exemplaire. Que le prédicateur vienne à paraître, que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît, quelques grandes vérités qu'il annonce, je parie la perte de la gravité de notre sénateur.

Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra². Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer.

Qui ne sait que la vue de chats, de rats, l'écrasement d'un charbon, etc., emportent la raison hors des gonds? Le ton de voix impose aux plus sages, et change un discours et un poème de force³.

L'affection ou la haine changent la justice de face; et combien un avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide! combien son geste hardi le⁴ fait-il paraître meilleur aux juges, dupés par cette apparence⁵! Plaisante raison qu'un vent manie*, et à tout sens⁶!

1. La vivacité moqueuse et presque bouffonne de cette petite scène ne rappelle pas seulement la verve satirique des *Provinciales* : la comédie inattendue que vont nous donner ce magistrat, d'une raison si solide, renforcée encore par une charité si ardente, et ce prédicateur, dont l'exorde imposant annonce de si grandes vérités, n'a rien à envier aux inventions les plus plaisantes de Molière.

2. Montaigne suppose non moins plaisamment le philosophe suspendu dans une cage de « menus fils de fer » au haut des tours de Notre-Dame. (*Ess.*, II, 12.)

3. L'auteur des *Essais* concluait de même, à propos de ces poèmes dont on porte à la lecture un tout autre jugement qu'à la simple audition : « Tant la prononciation a de crédit à donner prix et façon aux ouvrages qui passent à sa merci ! »

4. Le = cela, cette cause. Le geste hardi de l'avocat bien payé n'ajoute pas peu de vie et de mouvement au tableau déjà si animé de Montaigne : « Vous récitez simplement une cause à l'avocat, il vous y répond chancelant et douteux... l'avez-vous bien payé pour y mordre et s'en formaliser, y a-t-il eschauffé sa volonté, sa raison et sa science s'y eschauffent quand et quand. (*Ess.*, II, 12.)

5. Une assertion quelconque articulée avec emphase, remarque le philosophe anglais Spencer, suffit à déterminer l'assentiment. Ce qui produit la conviction dans l'âme, ce n'est pas de découvrir une raison par elle-même convaincante, c'est d'entendre parler le langage naturel à la conviction.

6. Pascal aiguise encore, en l'abrégeant, un trait de Montaigne : « Vraiment il y a bien de quoi faire une si

9/ Je ne veux pas rapporter tous ses effets ¹; je rapporterais presque toutes les actions des hommes, qui ne brānent presque que par ses secoūsses. Car la raison a été obligée de céder, et la plus sage prend pour ses prinćipes ceux que l'imagination des hommes a témérairement* introduits en chaque lieu.

Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leur hermine, dont ils s'emmailotent en chats fourrés ², les palais où ils jugent, les fleurs de lis, tout cet appareil auguste était fort nécessaire; et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs ³ n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties ⁴, jamais ils n'auraient dupé le monde, qui ne peut résister à cette montre si authentique ⁵. Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte ⁶, parce qu'en effet leur part est plus essentielle : ils s'établissent par la force, les autres par grimace.

C'est ainsi que nos rois n'ont pas recherché ces déguisements. Ils ne se sont pas masqués d'habits extraordinaires pour paraître tels; mais ils se sont accompagnés de gardes, de hallebardes : ces trognes* armées ⁷, qui n'ont de mains et de force que pour eux, les trompettes et les tambours qui marchent au-devant, et ces légions qui les environnent, font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. Il faudrait avoir une raison bien épurée pour regarder comme un autre homme le Grand Seigneur ⁸, envi-

grande feste de la fermeté de cette belle pièce (*le jugement*) qui se laisse manier et changer au bransle et accidents d'un si légier vent!» (*Ess.*, 11, 12.)

1. De l'imagination.

2. On sait que c'est le nom dont Rabelais affuble les membres du Parlement au cinquième livre de *Pantagruel*.

3. Les docteurs des quatre facultés, médecine, arts, droit et théologie.

4. Ent. : des quatre cinquièmes.

5. Comme on dit un acte authentique et dans les formes légales. C'est la revanche de Pascal, tant contre les médecins qui avaient ruiné sa santé, que contre les théologiens qui avaient condamné son ami Arnauld en Sorbonne.

6. Les soldats ont eu depuis lors un costume; mais on peut croire que Pascal n'eût pas été embarrassé de faire rentrer dans sa théorie du pouvoir de l'imagination les bonnets des grenadiers ou les brandebourgs des hussards.

7. Montaigne s'était moqué des docteurs qui en imposent par « leur trogne, impérieusement magistrale »; Pascal applique ce mot aux représentants de la force brutale qui ont toujours le don d'exciter au plus haut point sa verve et son mépris. (Cf. V, 7; XVIII, 1.)

8. Titre porté par l'empereur des Turcs ou Sultan.

ronné, dans son superbe sérail, de quarante mille janissaires.

S'ils ¹ avaient la véritable justice, et si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de bonnets carrés : la majesté de ces sciences serait assez vénérable d'elle-même. Mais n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains instruments, qui frappent l'imagination, à laquelle ils ont affaire ; et par là, en effet, ils s'attirent le respect.

Nous ne pouvons pas seulement voir un avocat en soutane et le bonnet en tête, sans une opinion avantageuse de sa suffisance*.

L'imagination dispose de tout ; elle fait la beauté, la justice, et le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrais de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connais que le titre, qui vaut lui seul bien des livres : *Della opinione regina del mondo* ². J'y souscris sans le connaître, sauf le mal, s'il y en a.

Voilà à peu près les effets de cette faculté trompeuse qui semble nous être donnée exprès pour nous induire à une erreur nécessaire. Nous en ³ avons bien d'autres principes.

Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser : les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir⁴. De là viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent ou de suivre leurs fausses impressions de l'enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles. Qui tient le juste milieu ? Qu'il paraisse, et qu'il le prouve ⁵. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puisse être, même depuis l'enfance ⁶, qu'on ne fasse passer pour une fausse impression, soit de l'instruction, soit des sens. Parce, dit-on, que vous avez cru dès l'enfance qu'un coffre était vide lorsque vous n'y voyez rien, vous avez cru le vide possible ; c'est une illusion de vos sens, fortifiée par la coutume, qu'il faut que la science corrige ⁷. Et les autres disent : Parce qu'on vous

1. Ils = les magistrats.

2. Allusion probable au livre de C. Flossi : *L'opinione tiranna negli affari del mondo*. Pindare avait dit aussi de la coutume qu'elle est la reine du monde : νόμος πάντων Βασιλεύς, (ap. Hdt. 3, 36).

3. En = d'erreur. V. Gr. 45.

4. On connaît la maxime de Tacite : *Omne ignotum pro magnifico*, et la réflexion toute contraire de

Cicéron : *Consuetudinis magna vis est*.

5. Ce ton de défi, familier à Pascal, anime toutes ses expositions et en fait comme autant de scènes dramatiques où l'interlocuteur est constamment réduit au silence. (C. III, 2.)

6. Comme ceux que les cartésiens appellent *innés*.

7. Doctrine des physiciens de l'antiquité, classique au temps de Pascal.

a dit dans l'école qu'il n'y a point de vide, on a corrompu votre sens commun, qui le comprenait si nettement avant cette mauvaise impression, qu'il faut corriger en recourant à votre première nature ¹. Qui a donc trompé? les sens ou l'instruction?

Nous avons un autre principe d'erreur, les maladies. Elles nous gâtent le jugement et le sens. Et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à leur proportion ².

Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever les yeux agréablement ³. Il n'est pas permis au plus équitable homme du monde d'être juge en sa cause : j'en sais qui, pour ne pas tomber dans cet amour-propre, ont été les plus injustes du monde à contre-biais*. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste était de la leur faire recommander par leurs proches parents ⁴. La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instruments sont trop mousses* pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent* la pointe, et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai ⁵.

3 bis. Le chancelier est grave et revêtu d'ornements, car son poste est faux. Et non le roi; il a la force, il n'a que faire de l'imagination. Les juges, médecins, etc., n'ont que l'imagination.

1. C'est la théorie de Pascal lui-même, et la conclusion de ses expériences sur la pesanteur de l'air. (Cf. *Introd. et Préface d'un traité du Vide.*)

2. Montaigne en donnait un exemple : « Si la fièvre continue peut altérer notre âme, (nul doute) que la tierce n'y apporte quelque altération selon sa nature et proportion. » (*Ess.*, II, 12.)

3. On ne pouvait relever par une expression plus originale cet antique lieu commun de la philosophie païenne que les hommes se complaisaient dans leur aveuglement moral. (Lucr. IV, 1137; Senec. *De Ira*, II, 10, 1.)

4. La remarque était déjà dans l'Aristippe de Balzac (VI); La Bruyère l'a reprise sous cette forme piquante : « Il se trouve des juges auprès de qui

la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié ou de l'alliance nuisent à une bonne cause, et qu'une trop grande affection de passer pour incorruptibles expose à être injustes. »

5. Cette image, qu'on trouve comme ébauchée dans Plutarque (*Phoc.*, 5, « le sujet, dit-il, demanderait une parole très fine qui fût comme un instrument délicat de distinction et de précision »), avait été déjà admirablement développée par Pascal lui-même pour tourner en dérision ce qu'il appelait la *vérité selon la Sorbonne* : « La vérité est si délicate que, pour peu qu'on s'en retire, on tombe dans l'erreur; mais cette erreur est si déliée que, pour peu qu'on s'en éloigne, on se retrouve dans la vérité (*Prov.*, III).

4. La chose la plus importante à toute la vie est le choix du métier : le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, soldats, couvreurs. C'est un excellent couvreur, dit-on¹; et, en parlant des soldats : Ils sont bien fous, dit-on. Et les autres, au contraire : Il n'y a rien de grand que la guerre, le reste des hommes sont des coquins². A force d'ouïr louer en l'enfance ces métiers, et mépriser tous les autres, on choisit; car naturellement on aime la vérité, et on hait la folie. Ces mots³ nous émeuvent : on ne pêche qu'en l'application. Tant est grande la force de la coutume, que de ceux que la nature n'a faits qu'hommes, on fait toutes les conditions des hommes; car des pays sont tous de maçons, d'autres tous de soldats, etc. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est la coutume qui fait donc cela, car elle contraint la nature; et quelquefois la nature la surmonte, et retient l'homme dans son instinct*, malgré toute coutume, bonne ou mauvaise⁴.

5. Nous ne nous tenons* jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop long à venir, comme pour hâter son cours; ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt : si imprudents*, que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient; et si vains* que nous songeons à celui qui n'est plus rien, et échappons* sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent, d'ordinaire, nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir* par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; et, si nous y pensons, ce n'est que pour en

1. Supplétez : et il n'en faut pas plus pour décider tel homme à se faire couvreur. Ainsi le Corrège s'écria : « Et moi aussi je suis peintre » à la vue d'un tableau de Raphaël.

2. On a le ton et le geste de ceux qui faisaient alors profession d'embaucher des soldats. C'est une petite scène d'un vif intérêt historique.

3. Sous-ent. : de vertu et de folie (rien de grand que la guerre, ils sont bien fous). V. Gr., 44.

4. L'homme, tout libre qu'il est, est donc le jouet de la coutume et de l'instinct, et il est vrai de dire avec Malebranche qu'il est plus souvent agi qu'il n'agit lui-même.

prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin : le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre¹ ; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais².

6. Notre imagination nous grossit si fort le temps présent, à force d'y faire des réflexions continuelles, et amoindrit tellement l'éternité ; manque* d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité³, et tout cela a ses racines si vives en nous, que toute notre raison ne peut nous en défendre, et que...

7. Cromwell allait ravager toute la chrétienté ; la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable⁴ qui se mit dans son uretère. Rome même allait trembler sous lui ; mais ce petit gravier s'étant mis là, il est mort, sa famille abaissée, tout en paix, et le roi rétabli⁵.

8. ...Sur quoi fondera-t-il⁶ l'économie du monde qu'il

1. Montaigne reprenant un lieu commun de la philosophie stoïcienne, avait dit de même : « Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes toujours au delà. » Et il concluait avec Sénèque : *Calamitosus est animus futuri anxius.* (Ess., I, 3.) Cf. Manilius (IV, 5) : *Victurosque agimus semper, nec vivimus unquam.*

2. Pascal conclut amèrement à l'impossibilité du bonheur ; Goethe, d'une réflexion toute semblable, tirait au contraire cette conséquence de sagesse pratique : « Tenez-vous ferme à l'heure présente ; j'ai toujours agi avec l'heure présente comme avec une carte sur laquelle on place une grosse somme et qu'on cherche à faire monter le plus haut possible. »

3. Ces antithèses redoublées ne sont pas, selon sa propre expression, de fausses fenêtres pour la symétrie ; ce sont d'indispensables moyens de dialectique pour nous convaincre des contrariétés et par suite de la corruption de notre nature.

4. Montaigne, pour montrer quelles

petites causes peuvent avoir les plus grands événements, avait dit de même : « Les pouils sont suffisants pour faire vacquer la dictature de Sylla. » (Ess., Apol.) L'exemple de Cromwell, le Sylla moderne, était d'un intérêt autrement vif et actuel.

5. Charles II ne fut rétabli qu'en 1660, deux ans avant la mort de Pascal ; la maladie n'avait donc pas encore interdit tout travail à l'auteur des *Pensées*. — On a fait remarquer ici que Cromwell, qui d'ailleurs est mort de la fièvre et non de la gravelle, ne manifesta jamais d'intentions conquérantes contre la chrétienté ni contre Rome. Quel qu'ait été le genre de mort de Cromwell, il suffit pour l'argumentation de Pascal que la plus petite cause ait pu délivrer l'Europe de la terreur qu'il inspirait et dont témoigne encore si visiblement l'*Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre*.

6. Il = l'homme. On va montrer son impuissance naturelle à fonder une juste et solide organisation sociale.

veut gouverner? Sera-ce sur le caprice de chaque particulier? Quelle confusion! Sera-ce sur la justice? Il l'ignore.

Certainement, s'il la connaissait, il n'aurait pas établi cette maxime, la plus générale de toutes celles qui sont parmi les hommes, que chacun suive les mœurs de son pays; l'éclat de la véritable équité aurait assujéti tous les peuples, et les législateurs n'auraient pas pris pour modèle, au lieu de cette justice constante, les fantaisies et les caprices des Perses et Allemands et des Indiens¹. On la verrait plantée par tous les États du monde et dans tous les temps, au lieu qu'on ne voit rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence². Un méridien décide de la vérité; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent; le droit a ses époques. L'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime³. Plaisante justice qu'une rivière borne! Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà⁴.

Ils confessent que la justice n'est pas dans ces coutumes,

Pascal avait vu les ravages de la guerre de Trente ans, les troubles de la Fronde, son père menacé de la Bastille par Richelieu, de la ruine par les vau-pieds de Normandie, plus tard ses amis de Port-Royal persécutés et traqués par le pouvoir civil: on ne s'étonnera donc pas s'il parle moins en philosophe qu'en historien, et si pour dénoncer les aberrations de la justice sociale il emploie telles expressions que ne souscrirait sans doute par un théologien raisonnant sur des principes abstraits.

1. Pascal résume et enchaîne avec une rigueur systématique les idées de Montaigne sur la justice: « Si l'homme en connaissait (une) qui eût corps et véritable essence, il ne l'attacherait pas à la condition des coutumes de cette contrée ou de celle-là... Ce ne serait pas de la fantaisie des Perses ou des Indes que la vertu prendrait sa forme. » (*Ess.*, *Apol.*). Pascal s'est contenté d'ajouter les caprices des Allemands, peut-être par allusion à l'influence des coutumes germaniques sur le droit moderne.

2. Trois degrés de latitude, c'est

précisément la distance entre Paris et Londres, dont on sait si les deux *jurisprudences* se ressemblent.

3. Le régicide par exemple était passé du nombre des actions glorieuses à celui des forfaits à une date qu'on pouvait fixer avec la précision d'un phénomène astronomique et que tout le monde se rappelait encore au commencement du XVII^e siècle.

4. Cf. Montaigne: « Quelle bonté est-ce que je voyais hier en crédit et demain ne l'être plus et que le trajet d'une rivière fait crime?... Quelle vérité est-ce que ces montagnes bornent, mensonge au monde qui se tient au delà? » (*Ess.*, *Apol.*) — Ajoutons que cette thèse déjà développée dans l'antiquité par le sceptique Carnéade avait été réfutée par Cicéron lorsque sous l'infinie variété des institutions et des coutumes il proclamait « une loi universelle, non écrite, supérieure à toutes les lois qui en émanent, loi immuable et sainte, qui n'est pas autre à Athènes, autre à Rome, autre aujourd'hui, autre demain. » (*Rép.*, 3. 17.)

mais qu'elle réside dans les lois naturelles, connues en tout pays. Certainement ils la¹ soutiendraient opiniâtrément, si la témérité* du hasard qui a semé les lois humaines en avait rencontré au moins une qui fût universelle; mais la plaisanterie est telle, que le caprice des hommes s'est si bien diversifié, qu'il n'y en a point.

Le larcin, l'inceste, le meurtre des enfants et des pères, tout a eu sa place entre les actions vertueuses. Se peut-il rien de plus plaisant, qu'un homme ait droit de me tuer parce qu'il demeure au delà de l'eau et que son prince a querelle contre le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui?

Il y a sans doute des lois naturelles; mais cette belle raison corrompue a tout corrompu² : *Nihil amplius nostrum est; quod nostrum dicimus, artis est. Ex senatus-consultis et plebiscitis crimina exercentur. Ut olim vitiiis, sic nunc legibus laboramus.*

De cette confusion arrive que l'un dit que l'essence de la justice est l'autorité du législateur; l'autre, la commodité du souverain; l'autre, la coutume présente, et c'est le plus sûr³ : rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi; tout branle avec le temps. La coutume fait toute l'équité, par cette seule raison qu'elle est reçue : c'est le fondement mystique* de son autorité. Qui la ramène à son principe l'anéantit. Rien n'est si fautif que ces lois qui redressent les fautes; qui leur obéit, parce qu'elles sont justes, obéit à la justice qu'il imagine, mais non pas à l'essence de la loi : elle est toute ramassée en soi; elle est loi, et rien davantage. Qui voudra en examiner le motif le trouvera si faible et si léger⁴, que, s'il n'est accou-

1. La = la justice. Ce passage est extrait presque mot pour mot de l'*Apolo-
logie de R. de Sebonde*, et Montaigne
a suggéré aussi à Pascal le souvenir
des institutions lacédémoniennes,
« la subtilité de desrober, les ma-
riages entre les proches, le meurtre
des enfants, le meurtre des pères. »

2. Cette idée d'une corruption ori-
ginelle est étrangère à Montaigne;
quant aux citations, elles sont simple-
ment tirées des *Essais* : « Rien n'est
plus notre fait; ce que nous nous appe-
lons notre fait est le fait de l'art. (Cic.,
de *Tin.*, 5, 21.) — C'est en vertu de
senatusconsultes et de plébiscites
qu'on commet des attentats. (Sén., *Ep.*,
95.) — Autant nous souffrions jadis

de nos crimes, autant nous souffrons
aujourd'hui de nos lois. » (Tac., *Ann.*,
3, 25.)

3. Pascal transcrit encore Monta-
igne : « Protagoras et Ariston ne
donnaient autre essence à la justice
des lois que l'autorité et opinion du
législateur... Thrasymachus, en Pla-
ton, estime qu'il n'y a point d'autre
droit que la commodité du supérieur...
Les Cyrénaïques, qu'il n'y a rien juste
de soi, que les coutumes. » (*Ess.*, III,
13.)

4. Ent. : l'autorité des lois a pour
fondement un mystère qu'il faut
accepter sans chercher à le com-
prendre. La théorie et l'expression
sont de Montaigne : « Les lois se

tumé à contempler les prodiges de l'imagination humaine, il admirera qu'un siècle lui ait tant acquis de pompe et révérence. L'art de fronder, bouleverser les États, est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusque dans leur source, pour marquer leur défaut d'autorité et de justice. Il faut, dit-on, recourir aux lois fondamentales et primitives de l'État, qu'une coutume injuste a abolies¹. C'est un jeu sûr pour tout perdre; rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple prête aisément l'oreille à ces discours. Ils secouent le joug dès qu'ils le reconnaissent; et les grands en profitent à sa ruine, et à celle de ces curieux examinateurs du fondement des coutumes reçues et des lois fondamentales d'autrefois². (Mais, par un défaut contraire, les hommes croient quelquefois pouvoir faire avec justice tout ce qui n'est pas sans exemple.) C'est pourquoi le plus sage des législateurs disait que, pour le bien des hommes, il faut souvent les piper*; et un autre, bon politique : *Cum veritatem, qua liberetur, ignoret, expedit quod fallatur*³. Il ne faut pas qu'il sente la vérité de l'usurpation⁴; elle a été introduite autrefois sans raison, elle est devenue raisonnable; il faut la faire regarder comme

maintiennent en crédit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont lois; c'est le fondement mystique de leur autorité... Il n'est rien si lourdement et si largement fautier que les lois, ni si ordinairement. Quiconque leur obéit parce qu'elles sont justes ne leur obéit pas justement par où il doit. » (*Ess.*, III, 13.)

1. Pascal a laissé à Montaigne la vivacité quelque peu incohérente de ses images : « Il est dangereux de les ramener (*les lois*) à leur naissance : elles grossissent et s'annoblissent en roulant comme nos rivières... Voyez les anciennes considérations qui ont donné le bransle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'honneur et de révérence, vous les trouverez si légères et si délicates!... » (*Ess.*, *Apol.*)

2. Retz n'a pas tracé de la Fronde un tableau différent : « Aussitôt que le Parlement eut seulement murmuré, tout le monde s'éveilla. L'on chercha en s'éveillant, comme à tâtons les lois; on ne les trouva plus, on s'effara,

on cria, on se les demanda, et dans cette agitation, les questions... d'obscurités qu'elles étaient et vénérables par leur obscurité devinrent problématiques... Le peuple entra dans le sanctuaire, il leva le voile qui doit toujours couvrir tout ce que l'on peut croire du droit des peuples et de celui des rois, qui ne s'accordent jamais si bien ensemble que dans le silence. » (*Mém.*, II, init.)

3. On demandait à Solon s'il avait donné aux Athéniens les meilleures lois : « Les meilleures, répondit-il, qu'ils pussent recevoir. » Platon, plus hardiment encore, dit dans la *République* (p. 389) qu'il est nécessaire de tromper les hommes pour les gouverner, et Varron, au témoignage de saint Augustin, tenait pour maxime que, l'homme ignorant la vérité qui l'affranchirait, il lui est utile d'être trompé. (Cf. *Ess.*, II, 12.)

4. Ent. : la vérité que la loi n'est qu'une usurpation.

authentique, éternelle, et en cacher le commencement si l'on ne veut qu'elle ne prenne bientôt fin¹.

9. L'esprit de ce souverain juge du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le premier tintamarre qui se fait autour de lui². Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées : il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent ; une mouche bourdonne à ses oreilles : c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. Le plaisant dieu que voilà³ ! *O ridicolissimo eroe !*

10. Il y a une différence universelle et essentielle entre les actions de la volonté et toutes les autres.

La volonté est un des principaux organes de la créance ; non qu'elle forme la créance, mais parce que les choses sont vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté, qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de comprendre les qualités de celles qu'elle n'aime pas à voir : et ainsi l'esprit, marchant d'une pièce avec la volonté⁴, s'arrête à regarder la face qu'elle aime, et ainsi il en juge par ce qu'il en voit⁵.

1. Ce fragment célèbre n'est composé en quelque façon que de phrases empruntées à Montaigne. Mais tandis que l'auteur des *Essais* amuse sa verve en faisant une charge ou deux, ou, comme il dit encore, en pelotant à droite et à gauche, Pascal va droit au but avec une géométrique et inflexible rigueur. C'est le cas de rappeler le mot si juste de M. de Saci à Pascal à propos de Montaigne : « Cet homme avait de l'esprit ; mais je ne sais si vous ne lui en prêtez pas un peu plus qu'il n'en a par l'enchaînement si juste que vous faites de ses principes. »

2. Cf. Montaigne : « Ce ne sont pas seulement les grands accidents qui renversent notre jugement, les moindres choses le tournent. » (*Apologie.*) Et ailleurs : « J'ai l'esprit tendu et facile à prendre l'essor ; quand il est empêché à part soy, le moindre bour-

donnement de mouche l'assassine. » (*Ess.*, 3, 13.) De cet aveu plaisant que Montaigne laisse échapper avec bonhomie, Pascal va faire une arme contre la raison de l'homme.

3. Bossuet s'écrie de même : « Nous voulons tous être de petits dieux. *Eritis sicut dii...* O superbe, ô petit dieu ! » (*Sur l'honneur du monde*, III.) Mais Bossuet se contente d'abaisser ici l'homme devant Dieu ; il semble que Pascal éprouve une sorte de joie sauvage à bafouer l'intelligence de ce monarque de l'univers (première rédaction de cette pensée).

4. La métaphore est de Montaigne : « Je fais coutumièrement entier ce que je fais, et marche tout d'une pièce. » (*Ess.*, 3, 2.)

5. En = des choses. — Descartes avait enseigné que la croyance dépend directement de la volonté, et qu'il

11. L'imagination grossit les petits objets jusqu'à en remplir notre âme, par une estimation fantastique; et, par une insolence téméraire, elle amoindrit les grands jusques à sa mesure, comme* en parlant de Dieu¹.

12. Faiblesse. Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien; et ils ne sauraient avoir de titre pour montrer qu'ils le possèdent par justice, car ils n'ont que la fantaisie* des hommes²; ni force pour le posséder sûrement. Il en est de même de la science, car la maladie l'ôte. Nous sommes incapables et de vrai et de bien³.

13. Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés? Et dans les enfants, ceux qu'ils ont reçus de la coutume de leurs pères, comme la chasse dans les animaux⁴?

Une différente coutume en donnera, d'autres principes naturels⁵. Cela se voit par expérience; et s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a aussi de la coutume contre la nature, ineffaçables à la nature et à une seconde coutume⁶. Cela dépend de la disposition.

Les pères craignent que l'amour naturel des enfants ne

est en notre pouvoir par exemple de croire ou de ne pas croire que 2 et 2 font 4. Pascal corrige cette doctrine hasardeuse avec une admirable précision. La volonté, dit-il, est maîtresse non de la croyance, mais de l'attention, et, dans le conflit incessant des motifs de croire ou de nier, nous pouvons toujours arrêter notre pensée à tel parti plutôt qu'à tel autre et préparer ainsi au fond de nous-même sa victoire ou sa défaite. M. Ollé-Laprune a développé cette vue dans son beau livre de la *Certitude Morale*.

1. Cette pensée est devenue dans Fénelon une admirable prière: « O Dieu, peu de pensées atteignent jusqu'à vous... je vous affaiblis, je vous diminue... quand sera-ce que je verrai ce qui est? » (*Exist. de Dieu*, 2, 4.)

2. Pascal corrige lui-même ailleurs ce que cette assertion a d'évidemment outré. (Cf. VI, 7 et 50.) C'est pour

n'avoir pas tenu compte de ce que la forme des Pensées a de tranchant et de paradoxal, que Nicole a jugé si sévèrement les vues de Pascal sur le droit de propriété. (*Lettre au marquis de Sévigné, Essais de Mor.*, VIII.)

3. En travaillant avec tant de zèle à nous corriger de nos erreurs et de nos vices, Pascal témoigne lui-même combien il est éloigné de croire que l'erreur et le mal nous soient nécessaires.

4. Pascal semble, comme les naturalistes contemporains, ramener l'instinct à une habitude héréditaire.

5. C'est le ton, le geste même de l'entretien le plus familier: les Pensées semblent être ici et là comme des lambeaux de conversation. V. *Gr.*, 42.

6. C'est ainsi par exemple que l'habitude crée en nous des besoins factices mais impérieux, et que l'usage des plaisirs les rend aussi indispensables qu'insipides.

s'efface. Quelle est donc cette nature, sujette à être effacée ? La coutume est donc une seconde nature, qui détruit la première. Mais qu'est-ce que nature ? pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle ? J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume¹, comme la coutume est une seconde nature².

14. Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecterait autant que les objets que nous voyons tous les jours ; et si un artisan était sûr de rêver toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi³ qui rêverait toutes les nuits, douze heures durant, qu'il serait artisan.

Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis, et agités par ces fantômes pénibles, et qu'on passât tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait voyage⁴, on souffrirait presque autant que si cela était véritable, et on appréhenderait le dormir, comme on appréhende le réveil quand on craint d'entrer dans de tels malheurs en effet*. Et en effet il ferait à peu près les mêmes maux que la réalité. Mais parce que les songes sont tout différents, et qu'un même se diversifie, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité ; qui n'est pourtant pas si continue et égale qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement⁶, comme quand on voyage ; et alors on dit : Il me semble que je rêve, car la vie est un songe un peu moins inconstant⁷.

1. On reconnaît ici le problème tant de fois agité par les évolutionnistes contemporains : ce qu'on appelle *nature*, loin d'être premier et irréductible, ne serait-ce pas en définitive une série d'acquisitions fixées par l'habitude et transmises par l'hérédité ?

2. C'est la définition bien connue d'Aristote. (*De la Mémoire.*)

3. Ce que l'expression a d'ironique n'échappera pas, si l'on se rappelle les troubles de la Fronde, dont Pascal avait été le témoin ému et passionné (V. *Introd.*)

4. V. *Gr.* 5.

5. Supplétez : des représentations de la veille.

6. Ent. : elle ne change avec brusquerie que rarement, par ex. en voyage.

7. Ce ne sont pas seulement des poètes qui ont comparé la vie à un songe. Ce que Pindare disait de notre vie qu'elle est « le rêve d'une ombre », ou encore Shakespeare « que nous sommes de la matière dont on fait les rêves et que nos petites vies sont les îles du sommeil », ou enfin Calderón, « que dans notre vie éphémère le rêve et la vérité ne font qu'un », des philosophes comme Platon (*Théét.*, 45), Montaigne (*Ess.*, II, 12) et Descartes (*Méthode*, 4^e p.) l'avaient développé à leur manière. Pascal avec

15. Contre le pyrrhonisme. Nous supposons que tous les hommes ¹ conçoivent de même sorte : mais nous le supposons bien gratuitement ; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique ces mots dans les mêmes occasions, et que toutes les fois que deux hommes voient un corps changer de place, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par le même mot, en disant l'un et l'autre qu'il s'est mù ; et de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée ; mais cela n'est pas absolument convaincant de la dernière conviction, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative ; puisqu'on sait qu'on tire souvent les mêmes conséquences de suppositions différentes ².

Cela suffit pour embrouiller au moins la matière ; non que cela éteigne absolument la clarté naturelle qui nous assure de ces choses : les académiciens auraient gagné* ; mais cela la ternit, et trouble les dogmatistes, à la gloire* de la cabale* pyrrhonienne, qui consiste à cette ambiguïté ambiguë, et dans une certaine obscurité douteuse ³ dont nos doutes ne peuvent ôter toute la clarté, ni nos lumières naturelles en chasser toutes les ténèbres ⁴.

16. *Spongia solis*. 5. Quand nous voyons un effet arriver toujours de même, nous en concluons une nécessité natu-

autant de poésie que les premiers et non moins de profondeur que les seconds rappelle ce qui caractérise le songe et le différencie de la veille, à savoir son incohérence et son absurdité : « La vie est un songe un peu moins inconstant. »

1. Les notions fondamentales de temps, d'espace, de mouvement, de nombre, d'égalité : « C'est une chose étrange, disait Pascal, qu'on ne puisse définir ces choses sans les obscurcir. » (*Barré dans le manuscrit.*)

2. Ainsi, par exemple, du prétendu principe que *la nature a horreur au vide* et de la théorie alors toute nouvelle de la pesanteur de l'air, on tirait au temps de Pascal des conséquences toutes semblables. — On remarquera que cette hardie critique de notre faculté de connaître n'a rien à envier aux vues les plus pénétrantes

de ce qu'on nomme le *subjectivisme* de Kant.

3. Les académiciens estimaient qu'on ne peut rien savoir ; les dogmatistes, qu'on peut sur certains points arriver à la certitude ; les pyrrhoniens ne savaient pas si l'on peut savoir ou non : c'est ce dernier parti que Pascal appelle une *ambiguïté ambiguë*, une *obscurité douteuse*. (Cf. Art. VIII)

4. Ent. : Ni nos doutes ne peuvent empêcher le pyrrhonisme d'être clair, ni nos lumières ne peuvent dissiper les ténèbres qu'il répand.

5. C. à. d. taches du Soleil : elles semblent préparer son obscurcissement et nous annoncer le jour où sa lumière s'éteindra, en dépit de l'induction naturelle qui fait toujours attendre aux hommes sa clarté.

relle, comme, qu'il sera demain jour, etc. ; mais souvent la nature nous dément, et ne s'assujétit pas à ses propres règles¹.

17. Contradiction est une mauvaise marque de vérité².

Plusieurs choses certaines sont contredites, plusieurs fausses passent sans contradiction : ni la contradiction n'est marque de fausseté, ni l'incontradiction* n'est marque de vérité³.

18. Le monde juge bien des choses, car il est dans l'ignorance naturelle, qui est la vraie sagesse de l'homme⁴. Les sciences ont deux extrémités qui se touchent : la première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes, qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent en cette même ignorance d'où ils étaient partis⁵. Mais c'est une ignorance savante qui se connaît⁶. Ceux d'entre eux, qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante et font les entendus⁷.

Ceux-là troublent le monde, et jugent mal de tout. Le peuple et les habiles composent le train du monde ; ceux-là⁸

1. L'induction était à peine connue du temps de Pascal : il en énonce le principe et en même temps il en fait la critique, en montrant que la *conclusion* du particulier au général ne saurait conférer qu'une probabilité, si haute que l'on voudra.

2. Ent. : Le fait qu'une doctrine est contredite ne prouve rien contre sa vérité.

3. Réfutation sans réplique du récent système de Lamennais : le consentement universel (*l'incontradiction*) est le *criterium* de la vérité.

4. C'était un des aphorismes de Socrate, que, pour bien juger, il faut être ignorant, et Kant a dit dans le même sens que Pascal : Le vulgaire marche d'un pas plus sûr que le philosophe, car celui-ci n'a pas un principe de plus que celui-là, et d'autre part une foule de considérations étrangères peuvent égarer son jugement.

5. Cf. Montaigne : « Il se peut dire, avecques apparence, qu'il y a ignorance abécédaire qui va devant la science, et ignorance doctorale, qui vient après la science. (*Ess.*, I, 54.) L'ignorance qui était naturellement en nous, nous l'avons par longue étude confirmée et avérée. » (*Ess.*, II, 12.)

6. Absolument comme la grâce *suffisante* qui ne *suffit pas*, dans la première *Provinciale*.

7. Montaigne qui traite les demi-savants avec une verve si plaisamment gouailleuse, est au fond moins dur que Pascal : « Les *métis*, qui ont dédaigné le premier siège de l'ignorance des lettres, et n'ont pu joindre l'autre (le cul entre deux selles, desquels je suis et tant d'autres), sont dangereux, ineptes, importuns ; ceulx-cy troublent le monde. » (*Ess.* I, 54.)

8. Ceux-là = les demi-savants, les prétendus habiles. L'idéal politique

le méprisent, et sont méprisés. Ils jugent mal de toutes choses, et le monde en juge bien.

19. L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur naturelle et ineffaçable sans la grâce. Rien ne lui montre la vérité : tout l'abuse. Ces deux principes de vérité, la raison et les sens, outre qu'ils manquent chacun de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de fausses apparences ; et cette même piperie qu'ils apportent à la raison, ils la reçoivent d'elle à leur tour : elle s'en revanche. Les passions de l'âme troublent les sens, et leur font des impressions fausses. Ils mentent et se trompent à l'envi¹. Mais outre ces erreurs qui viennent par accident et par un manque d'intelligence, avec ces facultés hétérogènes... (Il faut commencer par là le chapitre des Puissances trompeuses.)

20. Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de n'être pas fou². (XXIV, 71.)

21. Quand notre passion nous porte à faire quelque chose, nous oublions notre devoir. Comme* on aime un livre, on le lit, lorsqu'on devrait faire autre chose. Mais, pour s'en souvenir, il faut se proposer de faire quelque chose qu'on hait ; et alors on s'excuse sur ce qu'on a autre chose à faire, et on se souvient de son devoir par ce moyen³. (XXV, 1.)

22. Non seulement nous regardons les choses par d'autres

de Pascal, c'est le règne du peuple et des *habiles*. Celui des philosophes du XVIII^e siècle, ce sera au contraire le règne des demi-savants, et Condorcet appellera de ses vœux le jour où il n'y aura plus d'homme de génie, où toutes les facultés supérieures seront nivelées au profit de la médiocrité universelle.

1. On a, résumée en ce court fragment, toute l'Apologie de Sebonde. Il n'est pas jusqu'aux expressions mêmes qui ne soient empruntées à Montaigne : « Cette même piperie que les sens apportent à notre enten-

dement, ils la reçoivent à leur tour ; notre âme parfois s'en revanche de même ; ils mentent et se trompent à l'envi. » (*Ess.*, 2, 12.)

2. On connaît la boutade analogue de Fr. Bacon : « Si tous les hommes atteints de la même folie extrava-guaient précisément de la même manière, ils pourraient encore s'entendre assez bien. »

3. L'association des idées, dont Pascal a si bien montré les bizarreries et les ridicules, a donc aussi ses avantages et peut rendre plus d'un service.

côtés, mais avec d'autres yeux ; nous n'avons garde de les trouver pareilles¹. (XXV, 4.)

23. Nous nous connaissons si peu, que plusieurs pensent aller mourir quand ils se portent bien, et plusieurs pensent se porter bien quand ils sont proches de mourir, ne sentant pas la fièvre prochaine ou l'abcès prêt à se former. (XXV, 8.)

24. Nature corrompue. L'homme n'agit point par la raison qui fait son être². (XXV, 27.)

25. Bassesse de l'homme, jusques à se soumettre aux bêtes, jusques à les adorer³. (XXV, 28.)

26. M. de Roannez disait : Les raisons me viennent après, mais d'abord la chose m'agrée ou me choque sans en savoir la raison, et cependant cela me choque par cette raison que je ne découvre qu'ensuite, mais je crois, non pas que cela choquait par ces raisons qu'on trouve après, mais qu'on ne trouve ces raisons que parce que cela choque⁴. (XXV, 56.)

27. La prévention induisant en erreur. C'est une chose déplorable de voir tous les hommes ne délibérer que des moyens, et point de la fin. Chacun songe comme il s'acquittera de sa condition ; mais pour le choix de la condition, et de la patrie, le sort nous le donne. C'est une chose pitoyable, de voir tant de Turcs, d'hérétiques, d'infidèles, suivre le train de leurs pères par cette seule raison qu'ils ont été prévenus* chacun que c'est le meilleur. Et c'est ce qui détermine chacun à chaque

1. Ainsi nos jugements changent suivant notre intérêt, et nos croyances selon notre disposition. (Cf. 10.)

2. Montaigne dans l'*Apologie de Sebonde* et Boileau dans la huitième satire ont montré le peu de raison dont témoigne l'animal raisonnable. Pascal tire du même fait cette conclusion que la nature de l'homme est corrompue.

3. C'est le même égarement de nos puissances trompeuses qu'ont décrit Bossuet (*Discours*, II, 3) et Boileau (*Sat.*, 8, 266) :

Et sur les bords du Nil les peuples imbeciles
L'encensoir à la main chercher les crocodiles.

4. On a dit souvent depuis Pascal que nos opinions dépendent le plus souvent de notre humeur et que la philosophie même des penseurs les plus abstraits n'est que l'expression de leur caractère ou de leur tempérament.

condition de serrurier, soldat, etc.¹. C'est par là que les sauvages n'ont que faire de la Providence². (XXV, 80.)

28. *Pensées*. Tout est un, tout est divers. Que de natures en celle de l'homme ! que de vocations ! Et par quel hasard chacun prend d'ordinaire ce qu'il a ouï estimer ! Talon bien tourné³. (XXV, 80 *bis*.)

29. Talon de soulier. Oh ! que cela est bien tourné ! Que voilà un habile ouvrier ! Que ce soldat est hardi ! Voilà la source de nos inclinations, et du choix des conditions. Que celui-là boit bien ! que celui-là boit peu ! Voilà ce qui fait les gens sobres et ivrognes, soldats, poltrons, etc. (XXV, 80 *ter*.)

30. La nature de l'homme est toute nature, *omne animal*⁴. Il n'y a rien qu'on ne rende naturel ; il n'y a naturel qu'on ne fasse perdre. (XXX, 83.)

31. La vraie nature étant perdue, tout devient sa nature ; comme, le véritable bien étant perdu, tout devient son véritable bien. (XXV, 84.)

32. Inconstance et bizarrerie. Ne vivre que de son travail, et régner sur le plus puissant État du monde, sont choses très opposées. Elles sont unies dans la personne du Grand Seigneur des Turcs⁵. (XXV, 102.)

33. La puissance des mouches. Elles gagnent des batailles, empêchent notre âme d'agir, mangent notre corps⁶. (XXV, 120.)

1. Pascal a déjà fait remarquer que la coutume, la prévention, le hasard disposent de notre vie. Chacun suit la route qui passe dans son village.

2. Autre exemple de préjugé ou de *préoccupation* : les sauvages qui croient que leur pays est le plus beau du monde.

3. Louez le travail d'un cordonnier (*Talon bien tourné!*) : il n'en faut pas plus pour décider la vocation de tel ou tel. On a rappelé à ce propos que certains solitaires exerçaient par humilité la profession de cordonniers et cité le mot de Boileau à un jésuite qui prétendait que Pascal lui-même faisait des souliers : En tout cas,

mon père, avouez qu'il a vous a porté de fameuses bottes.

4. Comme dans l'arche : *omne animal secundum genus suum*. La nature de l'homme est aussi variée que les coutumes qu'on lui fait prendre. (Cf. 13.)

5. C'était une légende alors accréditée que le sultan labourait la terre. J.-J. Rousseau y voit un bel exemple pour établir la nécessité du travail manuel. Pour Pascal, c'est une preuve de plus de l'incohérence et de la bigarrure (*inconstance et bizarrerie*) des coutumes humaines.

6. Résumé de Montaigne (*Ess.*, 11, 12). Cf. *même art.*, 3.

ARTICLE IV

(1. 2. 3. 4.)
Le divertissement.

Ennui du fond de l'âme (1, 4). Ne pas y penser, misérable consolation (5). S'oublier dans les affaires, le remuement, les occupations tumultueuses (3, 9, 10). Le jeu et non le gain; la chasse et non la prise; le combat et non la victoire (2. 8). Les condamnés à mort (7).

1. Divertissement¹. On charge les hommes, dès l'enfance du soin de leur honneur, de leur bien, de leurs amis, et encore du bien et de l'honneur de leurs amis². On les accable d'affaires, de l'apprentissage des langues et d'exercices, et on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux sans que leur santé, leur honneur, leur fortune et celle de leurs amis soient en bon état, et qu'une seule chose qui manque les rendrait malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser³ dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous⁴, une étrange manière de les rendre heureux! Que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux? Comment! ce qu'on pourrait faire? Il ne faudrait que leur ôter tous ces soins; car alors ils se verraient, ils penseraient à ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont⁵; et ainsi on ne peut trop

1. Par *divertissement*, Pascal entend tout ce qui distrait l'homme et le détourne de sa véritable fin, les affaires aussi bien que les plaisirs, le travail et la science aussi bien que la science et la musique. Cette théorie est déjà esquissée dans Montaigne (*Ess.*, 3, 15). Mais tandis qu'à ses yeux le divertissement n'a d'autre inconvénient que de troubler nos jouissances égoïstes, il est aux yeux de Pascal le plus redoutable ennemi de notre *salut*.

2. Cf. Montaigne : « Nos affaires ne nous donnaient pas assez de peine; prenons encoires, à nous tourmenter et rompre la teste, de ceux de nos voisins et amis. » (*Ess.*, 138.) De même Épictète blâme ceux qui se

laissent accabler d'occupations extérieures par les autres et les compare à un acteur médiocre qui se laisse charger d'un rôle au-dessus de ses forces. (*Man.*, 23, 37.)

3. V. *Gr.*, 29.

4. La théorie du divertissement, avec toutes les surprises de dialectique et toutes les conséquences imprévues qu'elle renferme, se prêtait particulièrement à cette forme du dialogue si chère à Pascal.

5. La menace contenue dans ce simple mot est développée dans le sermon de Bossuet sur l'*Impénitence finale* ou le *Mauvais riche* (1662) qui renferme une théorie complète du *divertissement*.

les occuper et les détourner; et c'est pourquoi après leur avoir tant préparé d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, on leur conseille de l'employer à se divertir, à jouer, et à s'occuper toujours tout entier. (Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure !)

2. Quand je m'y suis mis quelquefois, à considérer les diverses agitations des hommes, et les périls et les peines où ils s'exposent, dans la Cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, j'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place. On n'achètera une charge à l'armée si cher que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville; et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir.

Mais quand j'ai pensé de plus près, et que, après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs², j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable, que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près.

Quelque condition qu'on se figure, si l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde, et cependant qu'on s'en imagine [un roi] accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher; s'il est sans divertissement, et qu'on le laisse consi-

1. Cf. *Is.*, 1, 6 et surtout, pour la vanité des occupations de l'homme, *Ecclés.*, 1, sq. : J'ai haï le travail, j'ai haï la vie; quiconque augmente sa science augmente sa douleur, etc. Peut-être n'aurait-il pas dû tenir moins de compte du beau texte de la Genèse : « L'Éternel plaça l'homme dans un jardin pour le cultiver, *ut operaretur illud.* » (2, 15.) Comme Nicole, en effet, dans une lettre célèbre au marquis de Sévigné, semble l'avoir très bien montré, il n'est pas vrai que

l'activité soit par elle-même un mal, ni même qu'elle décèle un malaise intime et comme un besoin secret de s'étourdir.

2. Remarquer le mouvement antithétique de ces deux paragraphes : « Quand je m'y suis mis... j'ai découvert... Mais quand j'ai pensé (regardé) de plus près... j'ai trouvé... » L'ampleur des formes oratoires, n'était pas, on le voit, étrangère à l'auteur des *Provinciales*.

dérer et faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point; il tombera par nécessité dans les vues des maladies qui le menacent, des révoltes qui peuvent arriver, et enfin de la mort et des maladies qui sont inévitables; de sorte que, s'il est sans ce qu'on appelle divertissement, le voilà malheureux, et plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et qui se divertit*.

De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois, sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait, en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre qu'on court. On n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible¹, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche, ni les dangers de la guerre, ni la peine des emplois, mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser et nous divertit. (Raison pourquoi on aime mieux la chasse que la prise.)

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement; de là vient que la prison est un supplice si horrible; de là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible². Et c'est enfin le plus grand sujet de félicité de la condition des rois de [ce] qu'on essaie sans cesse à les divertir et à leur procurer toutes sortes de plaisirs.

Le roi est environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le roi et à l'empêcher de penser à lui. Car il est malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui font sur cela les philosophes, et qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudraient pas avoir acheté, ne connaissent guère notre nature. Ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères, mais la chasse nous en garantit. Et ainsi quand on leur reproche que ce qu'ils recherchent avec tant d'ardeur ne saurait les satisfaire, s'ils répondaient, comme ils devraient le faire s'ils y pensaient bien, qu'ils ne recherchent en cela qu'une occu-

1. Usage mol et paisible, plus haut, félicité languissante, ces épithètes valent une démonstration.

2. C'était la doctrine favorite des Solitaires de Port-Royal que pour aimer la solitude, il faut être un

chrétien humble et pénitent : « Les superbes peuvent être seuls, mais ils ne peuvent être solitaires. » (Hamon, *Traité de la Solitude.*)

3. V. Gr. 46.

pation violente et impétueuse, qui les détourne de penser à soi, et que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme et les attire avec ardeur, ils laisseraient leurs adversaires sans repartie¹. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes; ils ne savent pas que ce n'est que la chasse et non pas la prise qu'ils recherchent². (Le gentilhomme croit sincèrement que la chasse est un plaisir grand et un plaisir royal; mais son piqueur n'est pas de ce sentiment-là. — La danse : il faut bien penser où l'on mettra ses pieds.)

Ils s'imaginent que, s'ils avaient obtenu cette charge, ils se reposeraient ensuite avec plaisir, et ne sentent pas la nature insatiable de leur cupidité. Ils croient chercher sincèrement le repos, et ne cherchent en effet que l'agitation³.

Ils ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leurs misères continuelles; et ils ont un autre instinct* secret, qui reste de la grandeur de notre première nature qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos, et non pas dans le tumulte; et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation⁴, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos. (*cf. art. 100 p. 109.*)

Ainsi s'écoule* toute la vie⁵. On cherche le repos en combattant quelques obstacles; et, si on les a surmontés, le repos

1. Pascal ajoute ici en marge : « La danse : il faut bien penser où l'on mettra ses pieds. »

2. Cf. Montaigne : « Il ne fault pas trouver étrange si gents désespérés de la prise n'ont pas laissé d'avoir plaisir en la chasse. » (*Ess.*, II, 12.)

3. Cf. Sénèque : « Je prendrai ma retraite à cinquante ans, dit l'un; la soixantaine ne me trouvera pas en charge, dit l'autre. On ne vit pas, on se propose de vivre. » (*De Brevitate Vitæ*. Cf. *Hor., Sat.*, I, 1.) Les moralistes anciens se contentaient d'en faire la remarque; Pascal veut en démêler la cause.

4. Cf. Lucrèce : « Ils ne savent ce qu'ils veulent et ils cherchent toujours à changer de place, comme s'ils pouvaient se débarrasser ainsi de leur fardeau (III, 1046). A une analyse plus aigüe Pascal joint un tour d'imagination qu'on ne trouvera pas moins poétique.

5. C'est la même brusquerie de mouvement que dans Bossuet : « Tout mon être tient à un moment; celui-là s'écoule, j'en prends un autre... Voilà ce que c'est que de ma vie. » (*Brièveté de la Vie.*)

devenir insupportable. Car, ou l'on pense aux misères qu'on a, ou à celles qui nous menacent. Et quand on se verrait même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée ¹, ne laisserait pas de sortir au fond du cœur, où il a des racines naturelles ², et de remplir l'esprit de son venin.

Le conseil qu'on donnait à Pyrrhus, de prendre le repos qu'il allait chercher par tant de fatigue, recevait* bien des difficultés ³.

III Ainsi l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui, par l'état propre de sa complexion ; et il est si vain* qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre chose, comme un billard et une balle qu'il pousse, suffisent pour le divertir ⁴.

Mais, direz-vous, quel objet a-t-il en tout cela ? Celui de se vanter demain entre ses amis de ce qu'il a mieux joué qu'un autre. Ainsi les autres suent dans leur cabinet pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'algèbre qu'on n'aurait pu trouver jusques ici ⁵ ; et tant d'autres s'exposent aux derniers périls pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auront prise, et aussi sottement, à mon gré ⁶. Et enfin les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils les savent ; et ceux-là sont les plus sots de la bande ⁷, puisqu'ils le sont avec connaissance, au lieu qu'on peut pen-

1. L'expression est de Montaigne : « De son autorité privée, à cett' heure le chagrin prédomine en moy, à cett' heure l'allaigresse. » (*Ess.*, II, 12.)

2. Cette profonde et poétique peinture fait penser à la fois à l'auteur sacré (*Radix amaritudinis sursum germinans. Heb.*, 12, 15) et à Lucrèce : « De la source même des plaisirs surgit je ne sais quelle amertume qui nous saisit à la gorge au milieu des parfums et des fleurs. » (IV, 1127.)

3. On sait comment ce thème de Plutarque (*Vie de Pyrrhus*) a été développé successivement par Rabelais dans son *Gargantua* (33), par Montaigne dans ses *Essais* (I, 42), et par Boileau, dans sa première Épître (65-90).

4. Les éditeurs de Port-Royal qui ont supprimé les mots de *balle et de*

billard comme trop familiers, se font pardonner cette timidité de goût par une belle réflexion : « Et ses divertissements sont infiniment moins raisonnables que son ennui. »

5. Cette gloire n'était pas indifférente, sinon à Pascal, du moins à son entourage, témoins les démêlés de Port-Royal avec le mathématicien anglais Wallis qui revendiquait contre Pascal la découverte des théorèmes de la roulette.

6. Et non selon l'opinion commune qui estime plus les grandeurs charnelles que les grandeurs de l'esprit. (Ci. XVII.)

7. Les curieux, les raffinés, comme Montaigne, sont le plus durement traités par Pascal ; il n'était peut-être pas sans éprouver le même partage que saint Augustin, condamnant et

ser des autres qu'ils ne le seraient plus s'ils avaient cette connaissance.

Tel homme ¹ passe sa vie sans ennui, en jouant tous les jours peu de chose. Donnez-lui tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la charge qu'il ne joue point : vous le rendez malheureux. On dira peut-être que c'est qu'il recherche l'amusement du jeu, et non pas le gain. Faites-le donc jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas et s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il recherche : un amusement languissant et sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe et qu'il se pipe lui-même, en imaginant qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, afin qu'il se forme un sujet de passion, et qu'il excite sur cela son désir, sa colère, sa crainte pour l'objet qu'il s'est formé, comme les enfants qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé ².

D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu de mois son fils unique ³, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant ? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage. — L'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là. Et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement, qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux ⁴. Sans divertissement, il n'y a point de joie ; avec le divertissement, il n'y a point de tristesse. Et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition, qu'ils ont un nombre de personnes qui les divertissent, et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet état ⁵.

chérissant à la fois ces malheureuses connaissances (*infelix cognitio!*) et les maîtres qui les lui avaient enseignées.

1. Nouveau développement de la même théorie : elle est un des fondements de l'*Apologie* de Pascal.

2. Montaigne avait déjà emprunté cette comparaison à Sénèque : *Pueri, quos amant, si personatos vident, expavescunt.* (*Ep.*, 24 ; *Ess.*, 2, 12.)

3. Voltaire raconte, non sans admi-

ration, que Louis XIV allait à la chasse le jour où il avait perdu un de ses enfants. Pascal, en supposant quelques mois d'intervalle, montre des sentiments plus humains et plus tendres. (Cf. VI, 53.)

4. La symétrie exacte de ces deux phrases fait ressortir l'opposition des deux tableaux.

5. On trouve ailleurs dans le manuscrit un développement analogue

Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président ¹, sinon d'être en une condition où l'on a dès le matin un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes? Et quand ils sont dans la disgrâce et qu'on les renvoie à leurs maisons des champs ² où ils ne manquent ni de biens, ni de domestiques pour les assister dans leur besoin, ils ne laissent pas d'être misérables et abandonnés, parce que personne ne les empêche de songer à eux.

3. Divertissement. La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même pour celui qui la possède, pour le rendre heureux par la seule vue de ce qu'il est? Faudra-t-il le divertir de cette pensée comme les gens du commun? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux de le divertir de la vue de ses misères domestiques pour remplir toutes ses pensées du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de même d'un roi, et sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusements qu'à la vue de sa grandeur? Et quel objet plus satisfaisant pourrait-on donner à son esprit? Ne serait-ce donc pas faire tort à sa joie, d'occuper son âme à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une barre*;

que Pascal a barré : « Cet homme si affligé de la mort de sa femme et de son fils unique, qui a cette grande querelle qui le tourmente, d'où vient qu'à ce moment il n'est pas triste, et qu'on le voit si exempt de toutes ces pensées pénibles et inquiétantes? Il ne faut pas s'en étonner; on vient de lui servir une balle et il faut qu'il la rejette à son compagnon. Il est occupé à la prendre à la chute du toit pour gagner une chasse; comment voulez-vous qu'il pense à ses affaires, ayant cette affaire à manier? Voilà un soin digne d'occuper cette grande âme et de lui ôter toute autre pensée de l'esprit. Cet homme, né pour connaître l'univers, pour juger de toutes choses, pour régir tout un État, le voilà occupé et tout rempli du soin de prendre un lièvre. Et s'il ne s'abaisse à cela et [qu'il] veuille être toujours tendu, il n'en sera que plus

sot, parce qu'il voudra s'élever au-dessus de l'humanité, et qu'il n'est qu'un homme, au bout du compte, c'est-à-dire capable de peu et de beaucoup, de tout et de rien. Il n'est ni ange ni bête, mais homme. — Une seule pensée nous occupe, nous ne pouvons penser à deux choses à la fois. Dont bien nous prend selon le monde, non selon Dieu. »

1. Le surintendant des finances Fouquet, le chancelier de France, Le Tellier, le premier président du Parlement, Bellièvre qu'avait entre autres si fort agité l'*Affaire des Provinciales*, sont en effet d'assez heureux exemples du *divertissement*, au sens où l'entend Pascal!

2. Tout homme en charge qui perdait sa place était en règle générale exilé dans ses terres par une lettre de cachet.

au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne¹? Qu'on en fasse l'épreuve : qu'on laisse un roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnies, penser à lui tout à loisir, et l'on verra qu'un roi sans divertissement est un homme plein de misères. Aussi on évite cela soigneusement, et il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des rois un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement à leurs affaires, et qui observent tout le temps de leur loisir pour leur fournir des plaisirs et des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide ; c'est-à-dire qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le roi ne soit seul et en état de penser à soi, sachant bien qu'il sera misérable, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Je ne parle point en tout cela des rois chrétiens comme chrétiens, mais seulement comme rois.

4. Misère. La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre² insensiblement. Sans cela, nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort³.

5. Divertissement. Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser.

6. La nature nous rendant toujours malheureux en tous états, nos désirs nous figurent un état heureux, parce qu'ils joignent à l'état où nous sommes les plaisirs de l'état où nous ne sommes pas ; et quand nous arriverions à ces plaisirs,

1. On ne peut s'empêcher de songer à Louis XIV en personne, prenant part à quelque ballet noblement cadencé et déployant son élégance majestueuse dans ces exercices du corps où il excellait. On le voit, il n'est pas que La Bruyère et Saint-Simon qui aient été au XVII^e siècle de grands peintres de portraits.

2. Ent. : qui nous fait nous perdre. V. Gr., 29.

3. On peut croire que Pascal pense non seulement à la mort du corps, mais à celle de l'âme. C'est la même idée que Bossuet a présentée sous une forme si saisissante dans le beau Sermon sur la *Vigilance chrétienne* (1665).

nous ne serions pas heureux pour cela, parce que nous aurions d'autres désirs conformes à ce nouvel état.

Il faut particulariser cette proposition générale¹...

7. Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour : c'est l'image de la condition des hommes².

8. Quelle différence entre un soldat et un chartreux quant à l'obéissance ? Car ils sont également obéissants et dépendants, et dans des exercices également pénibles. Mais le soldat espère toujours devenir maître, et ne le devient jamais (car les capitaines et princes mêmes sont toujours esclaves et dépendants) ; mais il l'espère toujours et travaille toujours à y venir ; au lieu que le chartreux fait vœu de n'être jamais que dépendant. Ainsi ils ne diffèrent pas dans la servitude perpétuelle, que tous deux ont toujours, mais dans l'espérance³, que l'un a toujours, et l'autre jamais. (XXIV, 38.)

9. Salomon et Job ont le mieux connu et le mieux parlé de la misère de l'homme⁴ : l'un le plus heureux, et l'autre le plus malheureux ; l'un connaissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la réalité des maux. (XXIV, 48.)

10. L'homme est visiblement fait pour penser ; c'est toute sa dignité et tout son mérite ; et tout son devoir est de penser comme il faut : et l'ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur et sa fin. Or, à quoi pense le monde ? Jamais à cela ; mais à danser, à jouer du luth, à

1. Il l'a fait ailleurs en montrant l'illusion qu'il y a, non plus dans le désir en général, mais dans le désir de la santé ou la crainte d'être malade. (Cf. VI, 16.)

2. Ce n'est pas son imagination seule qui a suggéré à Pascal, en même temps que cette tragique comparaison, cette harmonie si lugubre, ces coupes de phrase si pathétiques. On reconnaît l'accent d'une émotion profonde, le cri d'un cœur débordant

de zèle et de pitié pour ces misérables compagnons de chaînes que sont à ses yeux tous les hommes.

3. Le soldat cherche dans cette espérance un *dévertissement* auquel le chartreux préfère la possession du vrai bien.

4. Salomon dans l'*Ecclésiaste*, et Job, dans le beau poème où le problème du mal est si douloureusement agité.

chanter, à faire des vers, à courir la bague¹, etc., à se battre, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi et qu'être homme. (XXIV, 53.)

11. Les enfants qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé, ce sont des enfants; mais le moyen que ce qui est si faible étant enfant, soit bien fort étant plus âgé²! On ne fait que changer de fantaisie. (XXIV, 96.)

12. Notre nature est dans le mouvement; le repos entier est la mort. (XXV, 7.)

13. Ennui. Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaires, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir³. (XXV, 26.)

14. Agitation. Quand un soldat se plaint de la peine qu'il a, ou un laboureur, etc., qu'on les mette sans rien faire⁴. (XXV, 26 bis.)

15. L'ennui qu'on a de quitter les occupations où l'on s'est attaché. Un homme vit avec plaisir en son ménage: qu'il voie une femme qui lui plaise, qu'il joue cinq ou six jours avec plaisir, le voilà misérable s'il retourne à sa première occupation⁵. Rien n'est plus ordinaire que cela. (XXV, 79.)

1. Pascal ne se lasse pas de reprendre sous toutes les formes l'antithèse saisissante qu'on a vue plus haut: *remplir toutes ses pensées du soin de bien danser* (3).

2. Pascal se laisse attendrir par un sentiment de pitié que l'on regrette de ne pas trouver dans un passage analogue des *Caractères*: « Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, dissimulés... ils ne veulent point souffrir du mal et aiment à en faire. Ce sont déjà des hommes. » (*De l'homme.*)

3. L'abondance des synonymes traduit l'émotion intense, tandis que dans Montaigne elle ne décèle le plus souvent que l'incertitude un peu va-

gabonde de la pensée: « Car de là naît la source principale des maux qui le pressent, péché, maladie, irrésolution, trouble, désespoir. » (*Ess.*, II, 12.)

4. Bossuet, dans le sermon du *Mauvais riche*, se trouve justement expliquer cette pensée: « Celui-là qui se plaint qu'il travaille trop, s'il était délivré de cet embarras ne pourrait souffrir son repos; il aime sa servitude et ce qui pèse lui plaît! et ce mouvement perpétuel qui l'engage en mille contraintes ne laisse pas de le satisfaire par l'image d'une liberté éternelle. »

5. Cette première occupation ne le divertit plus assez; le voilà livré à

16. Description de l'homme. Dépendance, désir d'indépendance, besoin. (XXV, 81.)

ARTICLE V

*Raison des effets*¹.

Raison des effets (2, 13, 26, 32). *Opinions du peuple saines* (3). *Raisons de l'institution sociale* (6, 20, 21, 22). *Force et opinion* (5, 13, 28). *Distinguer les hommes par l'extérieur* (14). *Un sot qui succède par droit de naissance* (15). *On n'aime que pour des qualités empruntées* (17, 31). *Les inventeurs bâtonnés* (19). *Nécessité de travailler pour l'incertain* (9 bis, 25). *Pensées de derrière* (2, 26, 27).

1. Pyrrhonisme. J'écrirai ici mes pensées sans ordre, et non pas peut-être dans une confusion sans dessein : c'est le véritable ordre, et qui marquera toujours mon objet par le désordre même.

Je ferais trop d'honneur à mon sujet si je le traitais avec ordre, puisque je veux montrer qu'il en est incapable.

2. Raison des effets. Gradation. Le peuple honore² les personnes de grande naissance. Les demi-habiles les méprisent, disant que la naissance n'est pas un avantage de la personne, mais du hasard. Les habiles* les honorent, non par la pensée du peuple, mais par la pensée de derrière³. Les

« cet incurable ennui, qui, selon Bossuet, fait le fond de la vie des hommes, depuis qu'ils ont perdu le goût des choses de Dieu. »

1. Sous ce titre, qui reviendra souvent, Pascal explique certains faits du monde moral que le vulgaire ne comprend pas, mais dont il estime que la philosophie chrétienne est capable de rendre raison.

2. L'*Apologie* devait donc être composée, au moins en partie, de pensées détachées. Ce désordre, au jugement de Pascal, convenait à la fois et à son objet, qui était de montrer que tout est désordre et déraison dans l'homme et

à son sujet, c'est à savoir l'esprit humain, incapable d'un véritable ordre de démonstration en quelque matière que ce soit. (Cf. *De l'Esprit géométrique*.)

3. D'un homme à l'autre, la vérité diffère selon le sentiment qu'on en a et le penseur se reconnaît le droit de la concevoir tout autrement que le vulgaire. C'est ce qu'on nomme l'*ésotérisme* philosophique, et les docteurs mêmes de l'Église n'ont pas fait difficulté de l'admettre en distinguant de la croyance du vulgaire ou des charnels la foi des intellectuels ou gnostiques.

dévots qui ont plus de zèle que de science les méprisent, malgré cette considération qui les fait honorer par les habiles ¹, parce qu'ils en jugent par une nouvelle lumière que la piété leur donne. Mais les chrétiens parfaits les honorent par une autre lumière supérieure. Ainsi se vont les opinions* succédant du pour au contre, selon qu'on ² a de lumière.

2 bis. Raison des effets. Renversement continuel du pour au contre.

Nous avons donc montré que l'homme est vain ³, par l'estime qu'il fait des choses qui ne sont point essentielles⁴. Et toutes ces opinions sont détruites. Nous avons montré ensuite que toutes ces opinions sont très saines, et qu'ainsi, toutes ces vanités étant très bien fondées, le peuple n'est pas si vain qu'on dit. Et ainsi nous avons détruit l'opinion qui détruisait celle du peuple.

Mais il faut détruire maintenant cette dernière proposition, et montrer qu'il demeure toujours vrai que le peuple est vain, quoique ses opinions soient saines ; parce qu'il n'entend pas la vérité où elle est, et que, la mettant où elle n'est pas, ses opinions sont toujours très fausses et très mal* saines.

2 ter. Raison des effets. Il est donc vrai de dire que tout le monde est dans l'illusion : car, encore que les opinions du peuple soient saines, elles ne le sont pas dans sa tête, car il pense que la vérité est où elle n'est pas. La vérité est bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils se figurent. Par exemple, il est vrai qu'il faut honorer les gentilshommes, mais non pas parce que la naissance est un avantage effectif, etc.

3. Opinions du peuple saines. Le plus grand des maux est les guerres civiles. Elles sont sûres si on veut récompenser les mérites, car tous diront qu'ils méritent. Le mal à craindre d'un sot, qui succède par droit de naissance, n'est ni si grand, ni si sûr ⁵.

1. La Fronde avait recruté plus d'un partisan dans le clergé et l'on sait de quelles harangues toutes démocratiques avaient retenti les chaires de Paris au temps de la Ligue.

2. V. Gr., 19.

3. Cf. II, 5 ; III, 5 ; IV, 1.

4. Comme d'être fils aîné, d'avoir une haute naissance, etc.

5. Tout en supposant avec quelque irrévérence que le sceptre royal peut tomber aux mains d'un sot, Pascal se

4. Pourquoi suit-on la pluralité ? est-ce à cause qu'ils ont plus de raison ? non, mais plus de force ¹. Pourquoi suit-on les anciennes lois et anciennes opinions ? est-ce qu'elles sont les plus saines ? non, mais elles sont uniques, et nous ôtent la [racine ?] ² de la diversité.

5. L'empire fondé sur l'opinion et l'imagination règne quelque temps, et cet empire est doux et volontaire ; celui de la force règne toujours. Ainsi l'opinion est comme la reine du monde, mais la force en est le tyran ³.

6. Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures ! Qui passera de nous deux ? qui cédera la place à l'autre ? Le moins habile ? mais je suis aussi habile que lui ; il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un : cela est visible ; il n'y a qu'à compter ! c'est à moi à céder, et je suis un sot si je le conteste ⁴. Nous voilà en paix par ce moyen ; ce qui est le plus grand des biens.

7. La coutume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, et de toutes les choses qui ploient la machine* ⁵ vers le respect et la terreur, fait que leur visage, quand il est quelquefois seul et sans ces accompagnements, imprime dans leurs sujets le respect et la terreur, parce qu'on

montre le défenseur déclaré du principe monarchique : c'est le même mélange de hardiesse et de soumission qui rendra si piquants les *Discours sur la condition des Grands*.

1. Montesquieu disait plaisamment que c'est la minorité qui devrait faire loi, attendu qu'en toute assemblée les sots forment toujours le plus grand nombre et que les têtes des plus grands hommes s'y étreussent. (*Lett. Pers.*, 110.) Goethe ne jugeait pas avec plus de faveur la pluralité. « Quelques étourdis prennent la tête, des malins se mettent à leur suite, les pleutres emboitent le pas et la masse roule par derrière, sans même savoir de quoi il s'agit. » (*Prov. en prose.*)

2. Motillisible dans l'autographe. On conjecture : « la racine », c'est-à-

dire le principe de la *diversité*, avec toutes les conséquences désastreuses qu'elle entraîne pour la société.

3. Pascal se corrige lui-même (III, 3) et corrige Montaigne qui voyait dans l'opinion ou la coutume *la royne et impérière du monde*. (*Ess.*, I, 22.)

4. Cette pensée, qui n'est pas dans le ms. a été sans doute reproduite de mémoire par ses auditeurs ; l'âpre ironie du ton et du geste avait dû graver pour toujours ce saisissant dialogue dans leur souvenir.

5. La *machine* est pour Pascal ce qu'est l'autre pour X. de Maistre (*Voyage autour de ma chambre*) : cette partie tout animale de l'homme qui obéit non à la réflexion mais à l'instinct.

ne sépare point dans la pensée leurs personnes d'avec leurs suites, qu'on y voit d'ordinaire jointes¹. Et le monde, qui ne sait pas que cet effet* vient de coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle; et de là viennent ces mots : La caractère de la Divinité est empreint* sur son visage, etc².

7 bis. La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie³. La plus grande et importante chose du monde a pour fondement la faiblesse, et ce fondement-là est admirablement sûr; car il n'y a rien de plus [sûr] que cela, que le peuple sera faible⁴. Ce qui est fondé sur la saine raison est bien mal fondé, comme l'estime de la sagesse.

8. Les Suisses s'offensent d'être dits gentilshommes, et prouvent la roture de race pour être jugés dignes des grands emplois⁵.

9. On ne choisit pas pour gouverner un vaisseau celui des voyageurs qui est de meilleure maison⁶.

1. Exemple hardi de ce que les philosophes contemporains appellent l'association mécanique des idées par contiguïté. Il n'est pas une des théories de la psychologie moderne qui ne se trouve en germe dans le Livre des Pensées.

2. C'est en effet le ton des éloges que décernaient à Louis XIV, alors dans tout l'éclat de la jeunesse et de la gloire, un Corneille (*Toison d'Or*, 1660) et un Molière (*Prologue des Fâcheux*, 1661).

3. Les pamphlets de la Fronde sont moins irrévérrencieux, et en même temps, par un étrange contraste, telle apologie de l'idée monarchique, comme la *Politique tirée de l'Écriture sainte* par Bossuet, n'est pas plus respectueuse de l'autorité royale.

4. Le peuple, objecte-t-on, a montré sa force en renversant plus d'un trône : à quoi certains répondent en demandant s'il a fait là encore autre chose que de montrer sa faiblesse.

5. Dans le canton de Bâle, les

nobles, soupçonnés de vouloir entreprendre sur les libertés communales, furent exclus à perpétuité des emplois publics.

6. Pascal avait développé de vive voix cette pensée dans un entretien recueilli par le médecin Vallant : « Les choses du monde les plus déraisonnables deviennent les plus raisonnables, à cause du dérèglement des hommes. Qu'y a-t-il de moins raisonnable que de choisir pour gouverner un État le premier fils d'une reine? On ne choisit pas pour gouverner un bateau celui des voyageurs qui est de meilleure maison; cette loi serait ridicule et injuste. Mais parce qu'ils le sont et le seront toujours [ridicules et injustes], elle devient raisonnable et juste. Car qui choisira-t-on? Le plus vertueux et le plus habile? Nous voilà incontinent aux mains : chacun prétend être le plus vertueux et le plus habile. Attachons donc cette qualité à quelque chose d'incontestable. C'est le fils aîné du roi; cela est net, il n'y a point de dispute. La

9 bis. Saint Augustin a vu qu'on travaille pour l'incertain, sur mer, en bataille, etc. ¹ ; il n'a pas vu la règle des partis ² qui démontre qu'on le doit. Montaigne a vu qu'on s'offense d'un esprit boiteux, et que la coutume peut tout, mais il n'a pas vu la raison de cet effet ³. Toutes ces personnes ont vu les effets, mais ils n'ont pas vu les causes ; ils sont à l'égard de ceux qui ont découvert les causes comme ceux qui n'ont que les yeux à l'égard de ceux qui ont l'esprit ; car les effets sont comme sensibles ⁴, et les causes sont visibles seulement à l'esprit. Et quoique ces effets-là se voient par l'esprit, cet esprit est à l'égard de l'esprit qui voit les causes comme les sens corporels à l'égard de l'esprit ⁵.

10. D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, et un esprit boiteux nous irrite ⁶ ? A cause qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit, et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons ; sans cela nous en aurions pitié et non colère.

Épictète demande bien plus fortement : Pourquoi ne nous fâchons-nous pas si on dit que nous avons mal à la tête, et que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal ⁷ ? Ce qui cause cela, est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête (et que nous ne sommes pas boiteux) : mais nous ne sommes pas si assurés que nous choisissons le vrai. De sorte que, n'en ayant d'assurance qu'à cause que nous le voyons

raison ne peut mieux faire, car la guerre civile est le plus grand des maux. »

1. S. Aug. : « Combien n'y a-t-il pas de choses qui échappent à vos yeux et que vous croyez ? Voyez-vous ce qui se passe dans l'âme de votre ami ? Comment donc croyez-vous à son amitié ?... Otez cette loi de la société humaine, il n'y a plus parmi les hommes, que désordre et confusion... » (*De fide rerum. qua non videntur*, I ; Cf. *De fide, spe et caritate, Le utilitate creandi.*)

2. Par règle des partis, Pascal entena ce que nous nommons calcul des probabilités. (Pascal, *Traité du Triangle arithmétique* et dans les *Pensées*, X, 1 et 13.)

3. Cf. III, 8 ; VI, 40 ; V, 2 et 10.

4. Les faits moraux sont comme

sensibles ; ils ne se *sentent* en réalité que par l'esprit.

5. Ce passage peut servir d'exemple pour montrer quel emploi fait Pascal de S. Augustin, de Montaigne et d'Épictète qu'il va citer quelques lignes plus bas : ils sont non les maîtres, mais les excitateurs de sa pensée, et il n'est pas une de leurs vues même les plus profondes qu'il ne prenne a tâche d'approfondir encore.

6. Cf. Montaigne. . . De vray, pourquoi, sans nous esmouvoir, rencontrons-nous quelqu'un qui ayt le corps tortu et mal basti ? et ne pouvons souffrir la rencontre d'un esprit mal rangé sans nous mettre en colère ? » (*Ess.* III, 8.)

7. L'exemple est d'Épictète, *Entretiens*, IV, 6.

de toute notre vue, quand un autre voit de toute sa vue le contraire, cela nous met en suspens et nous étonne, et encore plus quand mille autres se moquent de notre choix ; car il faut préférer nos lumières à celles de tant d'autres, et cela est hardi et difficile¹. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux.

11. Le respect est, Incommodez-vous². Cela est vain* en apparence, mais très juste ; car c'est dire : Je m'incommode-rai bien si vous en aviez besoin, puisque je le fais bien sans que cela vous serve. Outre que le respect est pour distinguer les grands : or, si le respect était d'être en fauteuil³, on respecterait tout le monde, et ainsi on ne distinguerait pas : mais, étant incommodé, on distingue fort bien.

12. Opinions du peuple saines. Être brave* n'est pas trop vain ; car c'est montrer qu'un grand nombre de gens travaillent pour soi ; c'est montrer par ses cheveux qu'on a un valet de chambre, un parfumeur, etc. ; par son rabat, le fil, le passement⁴..., etc.

Or, ce n'est pas une simple superficie, ni un simple harnais⁵, d'avoir plusieurs bras. Plus on a de bras, plus on est fort. Être brave, est montrer sa force.

1. D'où il suit que la certitude morale est proprement une conquête méritoire de la volonté. On a ici le fondement de la théorie favorite de Pascal sur la valeur morale de la croyance. (Cf. III, 10)

2. La maxime usuelle qui résume toute la politesse : *Savoir se gêner*, va fournir à Pascal une nouvelle preuve de sa théorie : Tout est sage dans l'institution sociale, mais pour des raisons qui déconcertent la raison. Aussi comment douter de la faiblesse de l'homme qui subit tant de gênes sans savoir pourquoi ?

3. On se rappelle l'indignation de la comtesse d'Escarbagnas quand Briquet apporte à M. Tibaudier non pas même un *fauteuil*, mais une *chaise*, alors qu'il ne lui est dû qu'un *pliant* (sc. XVI).

4. Suppl. : Qu'on s'adresse aux meilleurs fournisseurs. C'est de quoi

se targue précisément Mascarille : « Vous ne me dites rien de mes plumes ? Comment les trouvez-vous ? — Effroyablement belles. — Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or ? » (*Préc. Rid.*, sc. X.)

5. Allusion au mot de Montaigne : « Nous louons un cheval de ce qu'il est vigoureux et adroit, non de son *harnois*... Pourquoi de même n'estimons-nous un homme par ce qui est rien ? » (*Ess.*, I, 41.) Épicète avait dit de même : « Le cheval ne dit pas au cheval : Je vau mieux que toi, car j'ai des brides d'or et de beaux harnais, mais je suis plus vite. » — Mais, répond Pascal, l'ajustement d'un homme n'est pas comme un harnais ; il est sien, et il montre exactement ce que vaut cet homme pour les autres hommes, quelle est en un mot sa valeur sociale.

13. *Raison des effets.* Cela est admirable : on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle, et suivi de sept ou huit laquais ! Eh quoi ! il me fera donner les étrivières, si je ne le salue. Cet habit, c'est une force. C'est bien de même qu'un cheval bien enharnaché, à l'égard d'un autre ! Montaigne est plaisant de ne pas voir quelle différence il y a, et d'admirer qu'on y en trouve, et d'en demander la raison. De vrai, dit-il, d'où vient, etc ¹.

14. Le peuple a les opinions très saines : par exemple : 1° D'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la poésie ². Les demi-savants s'en moquent, et triomphent à montrer là-dessus la folie du monde ; mais, par une raison qu'ils ne pénètrent pas, on a raison. 2° D'avoir distingué les hommes par le dehors, comme par la noblesse ou le bien ; le monde triomphe encore à montrer combien cela est déraisonnable ; mais cela est très raisonnable. (Cannibales se rient d'un enfant roi ³.) 3° De s'offenser pour avoir reçu un soufflet, ou de tant désirer la gloire. Mais cela est très souhaitable, à cause des autres biens essentiels qui y sont joints. Et un homme qui a reçu un soufflet sans s'en ressentir* est accablé d'injures et de nécessités* ⁴. 4° Travailler pour l'incertain, aller sur la mer ; passer sur une planche ⁵.

15. Que la noblesse est un grand avantage, qui, dès dix-huit ans, met un homme en passe*, connu et respecté comme

1. V. le passage de Montaigne cité plus haut. — Il est à peine besoin de remarquer que ce qui est surtout étranger à Montaigne, c'est le sentiment altier de la dignité humaine que décèlent tous ces traits d'incisive ironie contre la force brutale.

2. Les maîtres de Port-Royal estimaient que la poésie est « un exercice plutôt dangereux qu'utile à la jeunesse » (Lancelot, *Traité des règles de la poésie française*), et Boileau, leur ami, aimait à citer le mot de Malherbe qu'un poète n'est pas plus utile à l'État qu'un joueur de quilles.

3. Allusion à une anecdote de Montaigne sur les sauvages présentés à Charles IX : « Ils dirent qu'ils trou-

vaient fort étrange que tant de grands hommes portant barbes, forts et armés, qui estoient autour du roy, se soumissent à obéir à un enfant. » (*Ess.*, I, 30.)

4. Avec juste raison, selon Pascal, car rien n'est plus nécessaire à la société que le sentiment de l'honneur, quoique, en même temps, rien ne soit plus vain et plus ridicule.

5. Cf. 9 bis. Ceux qui *tremblent et suent* à l'idée de franchir un abîme sur une planche, même plus large qu'il ne faut, n'ont pas tort, quoi qu'en pense Montaigne (Cf. III, 3) : un instant de vertige tient sa place dans leur instinctif calcul des probabilités.

un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans ! C'est trente ans gagnés sans peine ¹.

16. N'avez-vous jamais vu des gens qui, pour se plaindre du peu d'état que vous faites d'eux, vous étalent l'exemple de gens de condition qui les estiment ? Je leur répondrais à cela : Montrez-moi le mérite par où vous avez charmé ces personnes, et je vous estimerai de même ².

17. Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants, si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir ? Non ; car il ne pense pas à moi en particulier. Mais celui qui aime une personne à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? Non ; car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. Et si l'on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on, moi ? Non ; car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même. Où est donc ce MOI, s'il n'est ni dans le corps ni dans l'âme ? Et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités qui ne sont point ce qui fait le MOI, puisqu'elles sont périssables ? Car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, et serait injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités. Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges ou des offices, car on n'aime personne que pour des qualités empruntées.

18. Les choses qui nous tiennent* le plus, comme de cacher son peu de bien, ce n'est souvent presque rien. C'est un néant que notre imagination grossit en montagne. Un autre tour d'imagination nous le fait découvrir sans peine ⁴.

1. La Bruyère ne parle pas avec une plus éloquente amertume de l'horrible peine de se faire jour et de l'infinité supérieure qu'ont sur les hommes de mérite ceux qu'il appelle « les enfants des Dieux ».

2. Tandis que l'auteur des *Caractères* se contente de décrire les *Pamphiles*, qui n'étant rien par eux-mêmes, sont d'après un grand, Pascal démasque le besoin universel d'illusion qui fait rechercher aux hommes l'estime des gens de condition.

3. Les psychologues contemporains qui ont étudié le moi dans son fond et dans sa substance, n'ont pas sondé le problème de notre identité personnelle avec plus de profondeur et d'intrépidité que ne l'a fait Pascal dans cette analyse du plus simple fait de conscience.

4. Le = que c'est un néant. V. Gr., 44. Peut-être est-ce un souvenir des embarras d'argent qu'éprouva Pascal au temps de ses relations mondaines avec Méré et Roannez.

19. ...C'est l'effet de la force, non de la coutume ; car ceux qui sont capables d'inventer sont rares ; les plus forts en nombre ne veulent que suivre, et refusent la gloire à ces inventeurs qui la cherchent par leurs inventions. Et s'ils s'obstinent à la vouloir obtenir, et mépriser ceux qui n'inventent pas, les autres leur donneront des noms ridicules, leur donneraient des coups de bâton². Qu'on ne se pique donc pas de cette subtilité, ou qu'on se contente en soi-même³.

20. Raison des effets. La concupiscence⁴ et la force sont les sources de toutes nos actions : la concupiscence fait les volontaires ; la force, les involontaires. (XXIV, 61.)

21. Tous les hommes se haïssent naturellement l'un l'autre. On s'est servi comme on a pu de la concupiscence pour la faire servir au bien public. Mais ce n'est que feinte, et une fausse image de la charité ; car, au fond, ce n'est que haine⁵. (XXIV, 80.)

22. Grandeur. Les raisons des effets marquent la grandeur de l'homme, d'avoir tiré de la concupiscence un si bel ordre. (XXIV, 80 bis.)

23. Grandeur de l'homme dans sa concupiscence même, d'en avoir su tirer un règlement admirable, et en avoir fait un tableau de la charité. (XXIV, 80 ter.)

24. Mais dans le fond, ce vilain fond de l'homme, ce *figmentum malum* n'est que couvert ; il n'est pas ôté⁶. (XXIV, 81.)

1. Suppl. : si les nouveautés ont peine à se produire, c'est...

2. C'est un inventeur que Pascal met aux prises avec la foule grossière et brutale ; dans le Gorgias, c'est un philosophe que Platon suppose bafoué et frappé par des méchants.

3. Ent. : qu'on ne cherche donc pas à se faire valoir par cette subtilité d'esprit (qui permet justement aux inventeurs de secouer l'opinion commune) et qu'on se satisfasse par la seule conscience de son génie. Cf. I, 6, où ce n'est plus l'inventeur, mais simplement l'homme qui proteste avec

fierté contre l'empire de la force brutale.

4. La *concupiscence* est l'inclination de la nature déchue vers les jouissances de la chair, de la curiosité et de l'orgueil. (Boss., *Traité de la Concupiscence*, I.)

5. Avant Darwin et en même temps que Hobbes, Pascal a vu que l'institution sociale dissimule à peine une âpre lutte pour la vie et que la guerre de tous contre tous subsiste au fond de toute civilisation.

6. « Dieu sait de quelle argile il nous a faits. » (Ps. 102, 14.)

25. S'il ne fallait rien faire que pour le certain, on ne devrait rien faire pour la religion; car elle n'est pas certaine¹. Mais combien de choses fait-on pour l'incertain, les voyages sur mer, les batailles! Je dis donc qu'il ne faudrait rien faire du tout, car rien n'est certain; et qu'il y a plus de certitude² à la religion, que non pas que nous voyions le jour de demain: car il n'est pas certain que nous voyions demain, mais il est certainement possible que nous ne le voyions pas. On n'en peut pas dire autant de la religion. Il n'est pas certain qu'elle soit; mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas? Or, quand on travaille pour demain, et pour l'incertain, on agit avec raison. Car on doit travailler pour l'incertain, par la règle des partis qui est démontrée³. (XXIV, 88.)

26. Raison des effets. Il faut avoir une pensée de derrière, et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple⁴. (XXIV, 90.)

27. J'aurai aussi mes pensées de derrière la tête. (XXIV, 90 bis.)

28. La force est la reine du monde, et non pas l'opinion; mais l'opinion est celle qui use de la force⁵.

C'est la force qui fait l'opinion. La mollesse est belle, selon notre opinion. Pourquoi? Parce que qui voudra danser sur la corde sera seul; et je ferai une cabale plus forte de gens qui diront que cela n'est pas séant⁶. (XXIV, 91.)

1. Ent. : de ce genre de certitude qui est propre aux vérités géométriques. Mais Pascal, dans une conférence faite à Port-Royal, avait insisté sur ce point qu'il y a des certitudes morales d'un autre ordre mais aussi complètes que celles de la géométrie. (Préface des premières éditions des *Pensées*, par Filleau de la Chaise.)

2. Pascal admet constamment qu'il y a des degrés, comme il y a des ordres différents, dans la certitude.

3. Cf. 9 bis et la note.

4. Ent. : il faut avoir la raison profonde et distincte de ce dont le peuple a une idée vague et confuse et, en parlant comme le peuple, sa-

voir mieux que lui pourquoi on le dit. (Cf. 2 et la note.)

5. Pascal, après avoir admis, puis réfuté le mot de Montaigne : L'opinion est la reine du monde (cf. III, 3 et V, 5), y revient, mais par une raison plus profonde et, selon son expression, par une *pensée de derrière*.

6. L'opinion blâme la hardiesse du danseur de corde, en disant que « la mollesse est belle ». Pascal se fait fort, avec une cabale bien organisée, de faire condamner le danseur de corde pour une tout autre raison, c'est à savoir qu'il n'est pas séant de danser sur la corde. (Cf. *Épict.*, III, 12.)

29. Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force ; mais, par le contrepoids de deux vices opposés, nous demeurons debout, comme entre deux vents contraires : ôtez un de ces vices, nous tombons dans l'autre¹. (XXV, 12.)

30. ...Quand la force attaque la grimace, quand un simple soldat prend le bonnet carré d'un premier président et le fait voler par la fenêtre². (XXV, 22.)

31. Il n'aime plus cette personne qu'il aimait il y a dix ans. Je crois bien : elle n'est plus la même, ni lui non plus. Il était jeune et elle aussi ; elle est tout autre. Il l'aimerait peut-être encore, telle qu'elle était alors³. (XXV, 57.)

ARTICLE VI

Pensées morales.

Inconséquences et contradictions de l'homme (1). La raison, le plus impérieux des maîtres (2). Pourquoi me tuez-vous ? (3). L'extrême esprit (14). L'honnête homme (15). L'appréhension du mal pire que le mal (16). Le moi haïssable (20). Toucher les extrêmes et remplir l'entre-deux (21). L'étude de la morale (23). La mesure des grands hommes (31). Le combat et non la victoire (31). Montaigne (33). Difficile de ne point démonter un jugement (39). Le nez de Cléopâtre (43). La continuité (46). Ma pensée m'échappe (48). Ce chien est à moi (50). Platon et Aristote honnêtes gens (52). Les deux borgnes (53). Mélange universel de vrai et de faux, de bien et de mal (60).

1. Toutes les bonnes maximes sont dans le monde : on ne manque qu'à les appliquer. Par exemple, on ne doute pas

1. C'est encore ce que Pascal appelle une *raison des effets* ; tel n'est dépourvu d'ambition que parce qu'il est paresseux ; tel autre n'est actif que parce qu'il est d'une cupidité insatiable.

2. Le bonnet carré a beau imposer à l'imagination (III, 3) : la force, puissance plus réelle, dissipe cette illusion en faisant voler le bonnet carré par la fenêtre. (Cf. 5 et 28.)

3. Cf. même art., 17.

qu'il ne faille exposer sa vie pour défendre le bien public, et plusieurs le font ; mais pour la religion, point ¹.

Il est nécessaire qu'il y ait de l'inégalité parmi les hommes, cela est vrai ; mais cela étant accordé, voilà la porte ouverte non seulement à la plus haute domination, mais à la plus haute tyrannie. Il est nécessaire de relâcher un peu l'esprit ; mais cela ouvre la porte aux plus grands débordements. Qu'on en marque les limites. Il n'y a point de bornes dans les choses ² : les lois y en veulent mettre, et l'esprit ne peut le souffrir.

2. La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître : car en désobéissant à l'un on est malheureux, et en désobéissant à l'autre on est un sot ³.

3. Pourquoi me tuez-vous ? — Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, et cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais, puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste ⁴.

4. Ceux qui sont dans le dérèglement disent à ceux qui sont dans l'ordre que ce sont eux qui s'éloignent de la nature, et ils la croient suivre : comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord fuient. Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port juge ceux qui sont dans un vaisseau ; mais où prendrons-nous un port dans la morale ⁵ ?

5. Justice. Comme la mode fait l'agrément*, aussi fait-elle la justice ⁶.

1. On avait à Port-Royal la passion du martyre, et l'on sait comment Jacqueline Pascal, la sœur de l'auteur des *Pensées*, appelait avec impatience l'heure des persécutions : « Puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques. »

2. *Est modus in rebus*, disait Horace (*Sat.*, I, 1) proposant un idéal ; Pascal constate un fait : La nature est incapable de règle. »

3. Maxime fondamentale de la philosophie de Pascal : la raison est plus nécessaire à l'homme que le bonheur.

4. Dans ce dialogue dont l'ironie contenue rappelle les plus fortes pages de Swift, il est aisé de reconnaître le développement dramatique du mot fameux : *Plaisante justice qu'une rivière borne* (III, 8). La satire bien connue de Voltaire : *le Lion et le Marseillais*, est un moins amer persiflage des conventions sociales.

5. Cf. III, 2 : « La perspective l'assigne (*ce point indivisible*) dans l'art de la peinture, mais dans la morale qui l'assignera ? »

6. Cf. III, 8.

6. La justice est ce qui est établi ; et ainsi toutes nos lois établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies.

7. Les seules règles universelles sont les lois du pays aux choses ordinaires, et la pluralité aux autres ¹. D'où vient cela ? de la force qui y est.

Et de là vient que les rois, qui ont la force d'ailleurs, ne suivent pas la pluralité de leurs ministres.

Sans doute l'égalité des biens est juste ² ; mais ne pouvant faire qu'il soit force d'obéir à la justice, on a fait qu'il soit juste d'obéir à la force ; ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que le juste et le fort fussent ensemble, et que la paix fût, qui est le souverain bien ³.

7 bis. *Summum jus, summa injuria* ⁴.

La pluralité est la meilleure voie parce qu'elle est visible, et qu'elle a la force pour se faire obéir ; cependant c'est l'avis des moins habiles ⁵.

Si l'on avait pu, l'on aurait mis la force entre les mains de la justice : mais comme la force ne se laisse pas manier comme on veut, parce que c'est une qualité palpable, au lieu que la justice est une qualité spirituelle dont on dispose comme on veut, on l'a mise entre les mains de la force ; et ainsi on appelle juste ce qu'il est force d'observer.

De là vient le droit de l'épée, car l'épée donne un véritable droit (autrement on verrait la violence d'un côté et la justice de l'autre. Fin de la douzième *Provinciale* ⁶). De là vient l'in-

1. Ent. : dans les cas extraordinaires, la majorité des voix sert de règle. (Cf. V, 4.)

2. A parler d'une manière abstraite, et sans tenir compte des droits acquis par l'activité humaine.

3. Ce serait bien mal comprendre ces idées sur la force et la justice, que d'y voir le moindre esprit révolutionnaire. Pascal s'était, pendant les troubles de la Fronde, fait remarquer par son loyalisme et sa fidélité pour le pouvoir royal : « Dans un État comme Venise, disait-il, ce serait un très grand mal de contribuer à y mettre un roi. Mais dans un État où la puissance royale est établie, on

ne pourrait violer le respect qu'on lui doit sans une espèce de sacrilège. » Ce sont exactement les principes de Bossuet dans la *Politique tirée de l'Écriture Sainte*.

4. « Droit extrême, extrême injustice, » (Cic., *de Off.*, I, 10), d'où Pascal va conclure que ce que les hommes appellent justice est loin d'être toujours juste.

5. Cf. V, 4.

6. « C'est une étrange et longue guerre, y disait-il, en effet, dans une émouvante péroraison, que celle où la violence essaye d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité, et ne

justice de la Fronde, qui élève sa prétendue justice contre la force. Il n'en est pas de même dans l'Église, car il y a une justice véritable et nulle violence.

8. *Justice, force.* Il est juste que ce qui est juste soit suivi : il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante : la force sans la justice est tyrannique. La justice sans force est contredite, parce qu'il y a toujours des méchants : la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force ; et pour cela, faire que ce qui est juste soit fort, et que ce qui est fort soit juste.

La justice est sujette à dispute : la force est très reconnaissable et sans dispute. Ainsi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice et a dit qu'elle était injuste, et a dit que c'était elle qui était juste : et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste¹.

9. Quand il est question de juger si on doit faire la guerre et tuer tant d'hommes, condamner tant d'Espagnols à la mort, c'est un homme seul qui en juge, et encore intéressé : ce devrait être un tiers indifférent².

10. *Tyrannie.* Ainsi ces discours sont faux et tyranniques : Je suis beau, donc on doit me craindre. Je suis fort, donc on doit m'aimer³. Je suis⁴... La tyrannie est de vouloir avoir par une voie ce qu'on ne peut avoir que par une autre. On rend différents devoirs aux différents mérites : devoir d'amour à l'agrément* ; devoir de crainte à la force ; devoir de créance à la science. On doit rendre ces devoirs-là ; on est injuste de les refuser, et injuste d'en demander d'autres. Et c'est de

servent qu'à la relever davantage ; toutes les lumières de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence et ne font que l'irriter encore plus... La violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre. »

1. Allusion manifeste aux persécutions dont Port-Royal, depuis l'emprisonnement de Saint-Cyran (1638), n'avait cessé d'être l'objet de la part du Conseil du Roi, de la Sorbonne et de tous les pouvoirs constitués.

2. La France était en guerre avec l'Espagne et la bataille des Dunes (1658) avait coûté beaucoup de sang aux deux nations.

3. Épictète, citant les mêmes raisonnements (Man. 44) se borne à dire qu'ils ne sont pas concluants, συναρτητοί.

4. Il est aisé de suppléer : Je suis le pouvoir, donc on doit penser comme moi, croire comme moi.

même être faux et tyrannique de dire : Il n'est pas fort, donc je ne l'estimerai pas ; il n'est pas habile, donc je ne le craindrai pas.

11. Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches ¹.

12. Quand la malignité a la raison de son côté, elle devient fière, et étale la raison en tout son lustre : quand l'austérité ou le choix sévère n'a pas réussi au vrai bien, et qu'il faut revenir à suivre la nature, elle devient fière par ce retour ².

13. Divertissement. Si l'homme était heureux, il le serait d'autant plus qu'il serait moins diverti*, comme les saints et Dieu.

Oui, mais n'est-ce pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement ? Non, car il vient d'ailleurs et de dehors ; et ainsi il est dépendant, et partant*, sujet à être troublé par mille accidents, qui font les afflictions inévitables ³.

14. Pyrrhonisme. L'extrême esprit est accusé de folie ⁴, comme l'extrême défaut. Rien que la médiocrité n'est bon. C'est la pluralité qui a établi cela, et qui mord quiconque s'en échappe par quelque bout que ce soit ⁵. Je ne m'y obstinerai pas, je consens bien qu'on m'y ⁶ mette, et me refuse d'être au bas bout, non pas parce qu'il est bas, mais parce qu'il est bout ⁷ ; car je refuserais de même qu'on me mît au haut. C'est

1. V. Gr. 28.

2. La malignité avait la raison de son côté, quand elle attaquait certains amis compromettants de Port-Royal, comme un Brienne, un Pontchateau, et même à certains égards un Tréville ; mais cette malignité trouvait plus beau jeu encore quand la nature se montrait décidément en eux la plus forte et, après quelques tentatives de pénitence, les ramenait dans le monde.

3. Ent. : qui font que les afflictions sont inévitables. Complément de la théorie du divertissement. Le vrai bonheur doit venir du dedans et être à l'abri des accidents extérieurs : c'est

la doctrine des anciens, aussi bien que de Pascal ; le divertissement vient du dehors et dépend ainsi de circonstances étrangères.

4. « De quoi se fait la plus subtile folie que de la plus subtile sagesse ? Il n'y a qu'un tour de cheville à passer de l'un à l'autre », disait Montaigne en souvenir du Tasse qu'il avait vu dans son cabanon de fou, à Ferrare. (*Ess.*, II, 12.)

5. Cf. V, 19, où il s'agissait non plus des morsures, mais des coups de bâton de la médiocrité.

6. Dans la médiocrité.

7. Il n'est pas jusqu'à ce cliquetis de monosyllabes qui ne rende le mou-

sortir de l'humanité que de sortir du milieu : la grandeur de l'âme humaine consiste à savoir s'y tenir ; tant s'en faut que la grandeur soit à en sortir, qu'elle est à n'en point sortir¹.

15. On ne passe point dans le monde pour se connaître en vers si l'on n'a mis l'enseigne de poète, de mathématicien, etc. Mais les gens universels ne veulent point d'enseigne, et ne mettent guère de différence entre le métier de poète et celui de brodeur², les gens universels ne sont appelés ni poètes, ni géomètres, etc. ; mais ils sont tout cela³, et juges de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront de ce qu'on parlait quand ils sont entrés⁴. On ne s'aperçoit point en eux d'une qualité plutôt que d'une autre, hors de la nécessité de la mettre en usage ; mais alors on s'en souvient : car il est également de ce caractère⁵ qu'on ne dise point d'eux qu'ils parlent bien, lorsqu'il n'est point question du langage ; et qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quand il en est question. C'est donc une fausse louange qu'on donne à un homme quand on dit de lui, lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en poésie ; et c'est une mauvaise marque, quand on n'a pas recours à un homme quand il s'agit de juger quelques vers⁶.

vement même de la conversation de Pascal et n'ajoute à la vivacité piquante de sa dialectique.

1. Montaigne semble dire de même : « Tenez-vous dans la route commune... la fin et le commencement de science se tiennent en pareille bestise. » (*Ess.*, II, 12.) Mais tandis que Montaigne tient à honneur d'avoir d'autres opinions que la foule et d'être d'une élite, Pascal met tout son génie à rester dans le milieu et à fortifier de son appui les pensées du grand nombre ; sa maxime est : Comme tout le monde, pour d'autres raisons que tout le monde.

2. Cette satire de l'*industrie littéraire* a visiblement inspiré le portrait de *Cydias-Fontenelle* dans *La Bruyère* : « Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, Eschine foulon et Cydias bel esprit, c'est sa profession. Il a une enseigne, un atelier, des ouvrages de commande..... »

3. Pascal, par exemple, quelque

dédain qu'il affecte pour la poésie, est autrement poète que tel versificateur de profession qui porte *enseigne*.

4. C'est la définition classique de l'honnête homme tel qu'on le conçoit au XVII^e siècle. Cf. *La Rochefoucauld* : « Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien. » (*Max.*, 203.)

5. Ent. : ce caractère d'universalité fait également que...

6. C'est la théorie classique du goût ; pour Pascal, comme pour tous les maîtres dans l'art d'écrire, le goût se confond avec le bon sens et la raison. Cf. *Cicéron* : « Le jugement du peuple se rencontre toujours avec celui des connaisseurs », et *Du Bos*, résumant l'opinion bien connue de *Corneille* (*Préf. de la Suivante*), de *Molière* (*Critique de l'Éc. des F.*) et de *Racine* (*Préf. de Bérénice*) : « Tout honnête homme est en possession de donner son jugement sur une pièce de vers. »

15 bis. L'homme est plein de besoins : il n'aime que ceux qui peuvent les remplir tous. C'est un bon mathématicien, dit-on. Mais je n'ai que faire de mathématiques ; il me prendrait pour une proposition. C'est un bon guerrier. Il me prendrait pour une place assiégée. Il faut donc un honnête homme, qui puisse s'accommoder à tous mes besoins généralement¹.

15 ter. ...Il faut qu'on n'en puisse dire, ni, Il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent ; mais, Il est honnête homme. Cette qualité universelle me plaît seule. Quand en voyant un homme on se souvient de son livre, c'est mauvais signe ; je voudrais qu'on ne s'aperçût d'aucune qualité que par la rencontre et l'occasion d'en user. *Ne quid nimis*, de peur qu'une qualité ne l'emporte, et ne fasse baptiser*. Qu'on ne songe point qu'il parle bien, sinon quand il s'agit de bien parler, mais qu'on y songe alors.

16. Quand on se porte bien, on admire comment on pourrait faire si on était malade ; quand on l'est, on prend médecine gaiement ; le mal y résout. On n'a plus les passions et les désirs de divertissements et de promenades, que la santé donnait, et qui sont incompatibles avec les nécessités de la maladie. La nature donne alors des passions et des désirs conformes à l'état présent. Il n'y a que les craintes (que nous nous donnons nous-mêmes, et non pas la nature) qui nous troublent ; parce qu'elles joignent à l'état où nous sommes les passions* de l'état où nous ne sommes pas².

17. Les discours d'humilité sont matière d'orgueil aux gens glorieux³, et d'humilité aux humbles. Ainsi ceux de

1. Cf. dans Montaigne, le chapitre de l'*Institution des enfants*, véritable programme de l'éducation d'un *bonnête homme*, et dans Descartes, le premier chapitre du *Discours de la Méthode* : « La lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les *honnêtes gens* des siècles passés, etc. » On peut comparer à cet idéal du xviii^e siècle celui d'Aristote, pour qui toute la morale consiste à faire œuvre d'homme, à faire l'homme, ἀνθρώπου εὖεσθαι. (*Éth. Nic.*, 10, 1178.)

2. Cf. Lucrèce, disant à ceux qui

craignent de n'être pas ensevelis après leur mort : « Vous vous figurez, à votre insu, debout vous-même près de votre cadavre, et attristé de le voir déchiré par les vautours et les bêtes fauves. » Le philosophe allemand Schopenhauer a longuement développé cette idée que l'appréhension du mal est plus douloureuse que le mal lui-même.

3. Épictète, par ex., a beau tenir des discours très humbles en apparence : il est trop persuadé de l'excellence de notre nature et de la supé-

pyrrhonisme sont matière d'affirmation aux affirmatifs¹. Peu parlent de l'humilité humblement; peu de la chasteté chaste-ment; peu du pyrrhonisme en doutant. Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrariété, et nous cachons et nous déguisons à nous-mêmes.

18. Les belles actions cachées sont les plus estimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire (comme page 184)² elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout à fait cachées, puisqu'elles ont été sues : et quoiqu'on iat fait ce qu'on a pu pour les cacher, ce peu par où elles ont paru gâte tout; car c'est là le plus beau, de les avoir voulu cacher.

19. Diseur de bons mots, mauvais caractère³.

20. Le moi est haïssable : vous, Miton⁴, le couvrez, vous ne l'ôtez pas pour cela; vous êtes donc toujours haïssable⁵. — Point, car en agissant, comme nous le faisons, obligeamment pour tout le monde, on n'a plus sujet de nous hair. — Cela est vrai, si on ne haïssait dans le moi que le déplaisir qui nous en revient. Mais si je le hais parce qu'il est injuste, qu'il se fait centre du tout, je le haïrai toujours⁶. En un mot, le moi a deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il se

riorité que le sage a sur les dieux mêmes, pour ne pas être étranger à l'humilité chrétienne.

1. Ainsi Descartes avec son doute méthodique semble professer le pyrrhonisme : en fait, il a fondé sur le doute le plus affirmatif des dogmatismes.

2. Pascal renvoie à une page des *Essais* (éd. 1685) où on lit l'anecdote bien connue du jeune Spartiate qui se laisse dévorer le ventre par un renard plutôt que d'avouer son larcin. (I, 10.)

3. Cf. La Bruyère : « Diseur de bons mots, mauvais caractère, je le dirais, s'il n'avait été dit. » (*De la Cour.*)

4. Miton était l'ami du chevalier de Méré, de Des Barreaux et de Saint-Évremond. Honnête homme selon le monde, grand joueur et cavalier à la mode, il appartenait à cette

société de libertins plus ou moins déclarés que Pascal entreprenait de réfuter et de convaincre dans son *Apologie de la Religion*.

5. On a ici comme le résumé d'un entretien avec Miton, l'homme du monde accompli : Pascal gourmande l'hypocrisie mondaine du même ton dont Alceste réprouve les accommodements de conscience d'un Philinte dans la première scène du *Misanthrope*.

6. Cf. Nicole : « Feu M. Pascal, qui savait autant de véritable rhétorique que personne en ait jamais su, portait cette règle jusques à prétendre qu'un honnête homme devait éviter de se nommer et même de se servir des mots *je* et *moi*, et il avait accoutumé de dire sur ce sujet : « La piété « chrétienne anéantit le moi humain « et la civilité humaine le cache et le « supprime. » (*Log. de P. R.*, 3, 19.)

fait centre du tout; il est incommode aux autres en ce qu'il les veut asservir : car chaque MOI est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'inconfort, mais non pas l'injustice; et ainsi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui haïssent l'injustice; et ainsi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui haïssent l'injustice : vous ne le rendez aimable qu'aux injustes, qui n'y trouvent plus leur ennemi; et ainsi vous demeurez injuste, et ne pouvez plaire qu'aux injustes.

21. Je n'admire point l'excès d'une vertu¹, comme de la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée, comme en Épaminondas, qui avait l'extrême valeur et l'extrême bonté²; car autrement ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux³. Mais peut-être que ce n'est pas qu'un soudain mouvement de l'âme de l'un à l'autre de ces extrêmes, et qu'elle n'est jamais en effet qu'en un point, comme le tison de feu⁴. Soit, mais au moins cela marque l'agilité de l'âme, si cela n'en marque l'étendue.

22. Pensées. *In omnibus requiem quæsi vi s.* Si notre condition était véritablement heureuse, il ne nous faudrait pas divertir d'y penser pour nous rendre heureux.

22 bis. Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige⁶.

23. J'avais passé longtemps dans l'étude des sciences

1. Aristote disait le *sommet* de la vertu, τὸ ἀκρόν; Pascal dit l'*excès*, avec une nuance de dédain pour notre nature, toujours immodérée jusque dans le bien.

2. On sait que Montaigne avait fait d'Épaminondas son héros favori. (Cf. *Ess.*, III, 4.)

3. L'auteur du *Traité de la Roulette* et du *Mystère de Jésus*, aussi pieux ascète dans sa vie que mordant pamphlétaire dans les *Provinciales*, n'est-il pas lui-même le type de cette grandeur qui *touche aux deux extrêmes et remplit l'entredeux* ?

4. Agité rapidement, le tison de feu qui n'est qu'en un point, donne pourtant la sensation d'un cercle continu.

5. Passage bien connu du discours de la Sagesse (*Eccl.*, 24, 11) que Pascal met dans la bouche de l'homme au sens où saint Augustin disait : « *Fecisti nos ad te, Domine, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* »

6. Nouvelle preuve de la misérable faiblesse de notre cœur. Cf. Montaigne : « Peu de chose nous divertit et nous destourne; car peu de chose nous tient. » (*Ess.*, III, 4.)

abstraites ; et le peu de communication* qu'on en peut avoir m'en avait dégoûté. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences abstraites ne sont pas propres à l'homme¹, et que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant que les autres en l'ignorant ; j'ai pardonné aux autres d'y peu savoir. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons en l'étude de l'homme, et que c'est la vraie étude qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie. Ce n'est que manque de savoir étudier cela qu'on cherche le reste. Mais n'est-ce pas que ce n'est pas encore là la science que l'homme doit avoir, et qu'il lui est meilleur de s'ignorer pour être heureux ?

24. Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence, comme un vaisseau. Quand tous vont vers le débordement, nul n'y semble aller³. Celui qui s'arrête fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe.

25. Ordre. Pourquoi prendrai-je plutôt à diviser ma morale en quatre qu'en six⁴ ? Pourquoi établirai-je plutôt la vertu en quatre, en deux, en un ? Pourquoi en *Abstine et sustine* plutôt qu'en *Suivre nature*, ou, *Faire ses affaires particulières sans injustice*, comme Platon, ou autre chose⁵. Mais voilà, direz-vous, tout renfermé en un mot. Oui, mais cela est inutile, si on ne l'explique ; et quand on vient à l'expliquer, dès qu'on ouvre ce précepte qui contient tous les autres, ils en sortent en la première confusion que vous vouliez éviter. Ainsi, quand ils sont tous renfermés en un, ils y sont cachés et inutiles, comme en un coffre, et ne paraissent jamais qu'en leur confusion naturelle. La nature les a tous établis sans renfermer l'un en l'autre.

25 bis. La nature a mis toutes ses vérités chacune en soi-

1. Ent. : ne sont pas la fin propre de l'homme, ce à quoi il est destiné.

2. La conclusion est celle de saint Paul : Ne savoir que la croix, que Jésus crucifié. (I Cor., 2, 2.)

3. De même qu'un point fixe fait reconnaître que le vaisseau remue, la pure morale chrétienne fait reconnaître le dérèglement du monde.

4. Comme les stoïciens qui dis-

tinguaient en morale la prudence, la force, la justice et la tempérance.

5. « Abstiens-toi et supporte » était la devise toute négative des stoïciens ; « Suivre la nature » la maxime commune de toutes les écoles antiques ; « Faire ses affaires particulières sans injustice » un précepte tiré des *Lettres* attribuées à Platon. (Cf. Montaigne, *Ess.*, III, 9.)

même. Notre art les renferme les unes dans les autres, mais cela n'est pas naturel. Chacune tient sa place¹.

26. Quant on veut reprendre avec utilité, et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité, mais lui découvrir le côté par où elle est fautive². Il se contente de cela, car il voit qu'il ne se trompait pas, et qu'il manquait seulement à voir tous les côtés. Or on ne se fâche pas de ne pas tout voir. Mais on ne veut pas être trompé; et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'homme ne peut tout voir, et de ce que naturellement il ne se peut tromper dans le côté qu'il envisage; comme, les appréhensions* des sens sont toujours vraies.

27. Ce que peut la vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts, mais par son ordinaire*³.

28. Les grands et les petits ont mêmes accidents, et mêmes fâcheries, et mêmes passions; mais l'un est au haut de la roue, et l'autre près du centre, et ainsi moins agité par les mêmes mouvements⁴.

29. Quoique les personnes n'aient point d'intérêt à ce qu'elles disent, il ne faut pas conclure de là absolument qu'ils ne mentent point; car il y a des gens qui mentent simplement pour mentir.

30. L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continents que celui de son ivrognerie a fait d'intempérants⁵. Il n'est pas honteux de n'être pas aussi vertueux que

1. En d'autres termes, nos classifications ne sont jamais que des approximations très imparfaites de la nature et de la vérité.

2. C'est sans doute un utile procédé de discussion, mais c'est aussi, et mieux encore, une excellente méthode pédagogique.

3. Cf. Montaigne : « Il faut pour juger bien à point d'un homme contrecroquer ses actions communes, et le surprendre en son à tous les jours. » (*Ess.*, II, 29.)

4. Pascal donne une précision toute

géométrique à une comparaison de Montaigne : « Les âmes des empereurs et des savetiers sont jectées à même moule... ils sont menés et ramenés en leurs mouvements par les mêmes ressorts. » (*Ess.*, II, 12.)

5. Et réciproquement, si les exemples d'un Alexandre ont dû corrompre plus d'un de ses courtisans, les flatteries de ceux-ci n'ont pas moins contribué à le corrompre lui-même : preuve nouvelle que ces grands hommes sont unis aux moindres des hommes par quelque endroit.

lui, et il semble excusable de n'être pas plus vicieux que lui. On croit n'être pas tout à fait dans les vices du commun des hommes quand on se voit dans les vices de ces grands hommes; et cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple; car quelque élevés qu'ils soient, si sont-ils¹ unis aux moindres des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air, tous abstraits* de notre société. Non, non; s'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus élevée; mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils y sont tous à même niveau, et s'appuient sur la même terre; et par cette extrémité ils sont aussi abaissés que nous, que les plus petits, que les enfants, que les bêtes².

31. Rien ne nous plaît que le combat, mais non pas la victoire. On aime à voir les combats des animaux, non le vainqueur acharné sur le vaincu. Que voulait-on voir, sinon la fin de la victoire? Et dès qu'elle arrive, on en est soulé. Ainsi dans le jeu, ainsi dans la recherche de la vérité. On aime à voir dans les disputes le combat des opinions; mais de contempler la vérité trouvée, point du tout. Pour la faire remarquer avec plaisir, il faut la faire* voir naître³ de la dispute. De même, dans les passions, il y a du plaisir à voir deux contraires⁴ se heurter; mais quand l'une est maîtresse, ce n'est plus que brutalité. Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses⁵. Ainsi, dans les comédies, les scènes contentes sans craintes ne valent rien, ni les extrêmes misères sans espérance, ni les amours brutaux, ni les sévérités après⁶.

1. V. Gr. 43.

2. C'est, on le voit, avec une rigueur toute mathématique, prendre la mesure des grands hommes et nous rendre sensible leur néant.

3. Ent. : la faire voir naissant, sortant des limbes de la pensée, la montrer dans sa genèse et, pour ainsi parler, dans son *devenir*.

4. Ce qui fait en effet la beauté de notre tragédie classique, c'est la diversité des passions qui sont en conflit, ou des sentiments qui rendent les caractères riches et complexes : la joie et la

crainte dans l'âme de Camille, l'abattement et l'espérance dans celle de Chimène, la sévérité et la tendresse dans le cœur de Polyeucte, etc.

5. Cf. Montaigne : « Il ne fault pas trouver estrange si gents désespérez de la prise n'ont pas laissé d'avoir plaisir à la chasse. » (*Ess.*, II, 12.)

6. Ainsi Pascal n'aurait approuvé dans le théâtre de son contemporain Corneille, ni la sécurité trop entière de Nicomède, ni les sombres horreurs de *Rodogune*, ni l'égoïste brutalité de

32. On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes hommes, et on leur apprend tout le reste ; et ils ne se piquent jamais tant de savoir rien du reste, comme d'être honnêtes hommes. Ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point ¹.

33. Préface de la première partie. ...Parler de ceux qui ont traité ² de la connaissance de soi-même, des divisions de Charron, qui attristent et ennuiet, de la confusion de Montaigne ; qu'il avait bien senti le défaut d'une droite méthode, qu'il l'évitait en sautant de sujet en sujet, qu'il cherchait le bon air ³. Le sot projet ⁴ qu'il a de se peindre ! et cela non pas en passant et contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir ; mais par ses propres maximes, et par un dessein premier et principal. Car de dire des sottises par hasard et par faiblesse, c'est un mal ordinaire ; mais d'en dire par dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, et d'en dire de telles que celles-ci ⁵.

34. Plaindre les malheureux ⁶ n'est pas contre la concupiscence ; au contraire, on est bien aise d'avoir à rendre ce témoignage d'amitié, et à s'attirer la réputation de tendresse sans rien donner.

35. Qui aurait eu l'amitié du roi d'Angleterre, du roi de

Jason dans *Médée*, ni les âpres violences de Valens dans *Théodore*.

1. On a rapproché justement le mot bien connu de Boileau à une jeune fille : « On vous a tout appris, mademoiselle, hormis à plaire ; c'est pourtant ce que vous savez le mieux. »

2. C'est par un début du même genre que devait s'ouvrir la préface de la seconde partie : *Parler de ceux qui ont traité cette matière* (XXII, 4). On a là évidemment un des procédés d'exposition les plus naturels à Pascal.

3. C'est l'original du mot de Malebranche : « Montaigne a bien travaillé à se faire l'air cavalier, mais il n'a pas travaillé à se faire l'esprit juste, ou du moins il n'y a pas réussi. Ainsi il s'est plutôt fait un pédant à la cavalière. » (*Recherche de la Vérité*, 2, 3, 5.)

4. Voltaire riposte : « Le charmant

projet ! » Mais Pascal n'est sensible qu'à ce qu'il a de contraire à l'humilité et à la sévérité de la morale chrétienne.

5. Fragment inachevé. Cf. VII, 7, où Pascal se montre plus indulgent pour Montaigne. Tout en voulant faire de lui un auxiliaire du christianisme (Cf. *Entretien sur Épictète et Montaigne*), l'auteur des *Pensées* ne pouvait lui pardonner d'être l'allié, même involontaire, de tant de libertins qu'il aurait sans doute désavoués, mais qui ne s'en recommandaient pas moins de son nom.

6. La Rocheoucauld essaye aussi de ramener la sympathie à l'amour-propre et dit d'un ton de persiflage encore plus amer : « Nous nous consolons aisément des disgrâces de nos amis, lorsqu'elles servent à signaler notre tendresse pour eux. »

Pologne et de la reine de Suède ¹, aurait-il cru manquer de retraite et d'asile au monde ?

36. Inconstance. Les choses ont diverses qualités, et l'âme diverses inclinations ; car rien n'est simple de ce qui s'offre à l'âme, et l'âme ne s'offre jamais simple à aucun sujet. De là vient qu'on pleure et qu'on rit d'une même chose ².

37. La tyrannie consiste au désir de domination universel et hors de son ordre.

Diverses chambres*, de forts, de beaux, de bons esprits, de pieux, dont chacun règne chez soi, non ailleurs. Et quelquefois ils se rencontrent ; et le fort et le beau se battent sottement à qui sera le maître l'un de l'autre ; car leur maîtrise* est de divers genre. Ils ne s'entendent pas, et leur faute est de vouloir régner partout. Rien ne le peut, non pas même la force : elle ne fait rien au royaume des savants ; elle n'est maîtresse que des actions extérieures ³.

38. *Ferox gens, nullam esse vitam sine armis rati* ⁴. Ils aiment mieux la mort que la paix ; les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférable à la vie, dont l'amour paraît si fort et si naturel.

39. Qu'il est difficile de proposer une chose au jugement d'un autre, sans corrompre son jugement par la manière de la lui proposer ! Si on dit : Je le trouve beau, je le trouve obscur, ou autre chose semblable, on entraîne l'imagination à ce jugement, ou on l'irrite au contraire. Il vaut mieux ne

1. Charles I^{er}, roi d'Angleterre, décapité en 1649, Jean-Casimir, roi de Pologne, dépossédé de ses états par Charles-Gustave pendant une partie de l'année 1656 (date de ce fragment), Christine, reine de Suède, qui avait abdiqué en 1654, autant de témoins de l'inconstance de la fortune au temps de Pascal.

2. Voltaire, pour justifier ses essais de comédie larmoyante, disait avec plus de gaieté et moins de profondeur. « La vie des hommes est bigarrée et la même personne a quelquefois ri et pleuré de la même chose dans le même quart d'heure, comme cette

dame qui, sur le point de perdre une de ses filles, s'écriait : « Mon Dieu, rendez-la moi, et prenez toutes les autres, » et à qui son gendre répondait avec le sang-froid le plus risible : « Madame, les gendres en sont-ils ? » (*Enfant prodigue, préface.*)

3. Cf. 10, et surtout XVII, 1, dont ce fragment semble être une première ébauche.

4. « Ce peuple orgueilleux estima que ce n'était pas vivre que d'être sans armes » (T. Liv. 34, 17) à propos de la campagne de Caton en Espagne, cité par Montaigne, *Ess.*, I, 40.)

rien dire ; et alors il juge selon ce qu'il est, c'est-à-dire selon ce qu'il est alors, et selon que les autres circonstances dont on n'est pas auteur y¹ auront mis ; mais au moins on n'y aura rien mis ; si ce n'est que ce silence n'y fasse aussi son effet, selon le tour et l'interprétation qu'il sera en humeur de lui donner, ou selon qu'il le conjecturera des mouvements et air du visage, ou du ton de voix, selon qu'il sera physionomiste : tant il est difficile de ne point démonter un jugement de son assiette naturelle, ou plutôt tant il en a peu de ferme et stable.

40. Montaigne a tort² : la coutume ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume, et non parce qu'elle soit³ raisonnable ou juste ; mais le peuple la suit par cette seule raison qu'il la croit juste : sinon, il ne la suivrait plus, quoiqu'elle fût coutume ; car on ne veut être assujéti qu'à la raison ou à la justice⁴. La coutume, sans cela, passerait pour tyrannie ; mais l'empire de la raison et de la justice n'est non plus tyrannique que celui de la délectation⁵ : ce sont les principes naturels à l'homme.

Il serait donc bon qu'on obéit aux lois et coutumes, parce qu'elles sont lois ; qu'il sût qu'il n'y en a aucune vraie et juste à introduire ; que nous n'y connaissons rien, et qu'ainsi il faut seulement suivre les reçues : par ce moyen on ne les quitterait jamais. Mais le peuple n'est pas susceptible de cette doctrine ; et ainsi, comme il croit que la vérité se peut trouver, et qu'elle est dans les lois et coutumes, il les croit, et prend leur antiquité comme une preuve de leur vérité, et non de leur seule autorité sans vérité. Ainsi, il y obéit ; mais il

1. Port-Royal paraît entendre *il* et *y* de celui qui juge et dont les dispositions changent avec les circonstances. On peut entendre aussi : l'homme juge selon ce que *cela* est, *il* et *y* devenant ainsi des pronoms neutres. Cf. *Gr.*, 10.

2. Montaigne avait dit : le peuple suit la coutume, parce qu'elle est coutume. — Non, va répondre Pascal, il la suit parce qu'il la croit juste. — Mais tous deux sont d'accord pour affirmer que la coutume ne *doit* être suivie que parce qu'elle est coutume. (Cf. III, 8.)

3. Cf. *Gr.*, 26.

4. On ne veut être assujéti qu'à la raison, c'est ce qui fait la grandeur de l'homme ; on n'est de fait assujéti qu'à la coutume, c'est ce qui fait sa misère.

5. Que l'homme cède au plaisir ou à la raison, il n'obéit qu'à lui-même, et par conséquent ne croit pas subir un empire tyrannique, tant ces motifs d'action lui sont inhérents et naturels. En réalité, c'est être esclave que d'obéir à la concupiscence et à la coutume.

est sujet à se révolter dès qu'on lui montre qu'elles ne valent rien ; ce qui se peut faire voir de toutes, en les regardant d'un certain côté.

40 *bis*. Injustice. Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes ; car il n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il lui faut dire en même temps qu'il y faut obéir parce qu'elles sont lois, comme il faut obéir aux supérieurs, non pas parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont supérieurs. Par là, voilà toute sédition prévenue, si l'on peut faire entendre cela, et [ce] que [c'est] proprement que la définition de la justice ¹.

41. Vanité des sciences. La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale au temps d'affliction ; mais la science des mœurs me consolera toujours de l'ignorance des sciences extérieures ².

42. Le temps guérit les douleurs et les querelles, parce qu'on change, on n'est plus la même personne. Ni l'offensant, ni l'offensé, ne sont plus eux-mêmes. C'est comme un peuple qu'on a irrité, et qu'on reverrait après deux générations. Ce sont encore les Français, mais non les mêmes ³.

43. Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude.

43 *bis*. Qui voudra connaître à plein la vanité* de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La

1. Pascal, on le voit, avait beaucoup réfléchi sur les moyens de conjurer les révolutions. Il n'est pas nécessaire d'en conclure avec l'un de ses éditeurs, qu'il se préparait à remplir la charge de précepteur auprès d'un prince.

2. La supériorité des sciences morales sur cette « altièrre et sublime géométrie » qui l'avait jadis si fort passionné, c'est ce qu'il a encore à cœur d'établir dans sa belle lettre au mathématicien Fermat : « Pour vous parler franchement de la géométrie, je la trouve le plus haut exercice de l'esprit ; mais en même temps je le connais pour si inutile, que je fais

peu de différence entre un homme qui n'est que géomètre et un habile artisan. Aussi je l'appelle le plus beau métier du monde ; mais enfin ce n'est qu'un métier ; et j'ai dit souvent et qu'elle est bonne pour faire l'essai non l'emploi de ses forces. » (10 avril 1660.)

3. Sous la royauté paisible de Louis XIV, on estimait les Français aussi profondément monarchistes et conservateurs qu'on jugeait les Anglais par exemple factieux et révolutionnaires. Pascal n'avait pas oublié la Fronde et savait ce que pouvait réserver l'avenir après deux générations.

cause en est « un je ne sais quoi » (CORNEILLE) ¹ ; et les effets en sont effroyables. Ce je ne sais quoi, si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier. Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé ².

44. César était trop vieil, ce me semble, pour s'aller amuser à conquérir le monde. Cet amusement était bon à Auguste ou à Alexandre ; c'étaient des jeunes gens, qu'il est difficile d'arrêter ; mais César devait être plus mûr ³.

45. Le sentiment de la fausseté des plaisirs présents, et l'ignorance de la vanité des plaisirs absents, causent l'inconstance.

46. L'éloquence continue ennue ⁴.

Les princes et rois jouent quelquefois. Ils ne sont pas toujours sur leurs trônes ; ils s'y ennuiant. La grandeur a besoin d'être quittée pour être sentie. La continuité dégoûte en tout. Le froid est agréable pour se chauffer ⁵.

47. *Lustravit lampade terras* ⁶. Le temps et mon humeur

1. Corneille aime cette expression, qui revient souvent dans ses œuvres :

Souvent, je ne sais quoi qu'on ne peut exprimer

Nous surprend, nous emporte et nous force

[d'aimer.
(*Médée*, II, 6.)

Il est des nœuds secrets, il est des sym-

[pathies
Dont par le doux rapport les âmes assorties

S'attachent l'une à l'autre et se laissent

[piquer
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expli-

[quer.
(*Rodogune*, 2, 5.)

2. Ce mouvement heurté de la phrase a l'imprévu d'un éclat de rire qui jaillit tout à coup au cours d'un libre entretien.

3. Pascal reproduit la comparaison de Montaigne entre César et Alexandre (*Ess.*, II, 34) en y mêlant le nom quelque peu inattendu d'Auguste, qui ne fut pas un conquérant. La Bruyère estime au contraire que la conquête du monde était une entreprise digne de la maturité de César,

tandis qu'Alexandre, encore à l'âge des plaisirs, était trop jeune pour un dessein si sérieux (*Des Jugements*).

4. Peut-être faut-il voir ici une critique de la règle, suivie par les maîtres de Port-Royal, de nourrir longtemps les enfants d'un même style, celui de Cicéron en particulier.

5. *V. Gr.*, 31. La variété est un des principes de l'esthétique de Pascal ; son *Apologie de la Religion* par lettres, dialogues, discours et maximes en eût sans doute présenté un rare modèle.

6. Cicéron avait dit : « Telle est la clarté grandissante dont Jupiter éclaire le monde, telle est aussi l'humeur des hommes. » *Tales sunt hominum mentes quali pater ipse Jupiter auctifera lustravit lampade terras* (*Cic.*, *Odys.*, XVIII, 136) ; et Montaigne avait ajouté en forme de commentaire : « L'air même et la sérénité du ciel nous apporte quelque mutation. » (*Ess.*, II, 12.) Pascal va les réfuter

ont peu de liaison. J'ai mes brouillards et mon beau temps au dedans de moi. Le bien et le mal de mes affaires même y fait peu : je m'efforce quelquefois* contre la fortune ; la gloire de la dompter me la fait dompter gaîment ; au lieu que je fais quelquefois le dégoûté dans la bonne fortune.

48. En écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois ; mais cela me fait souvenir de ma faiblesse, que j'oublie à toute heure ; ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée, car je ne tends qu'à connaître mon néant ¹.

49. C'est une plaisante chose à considérer de ce qu'il y a ² des gens dans le monde qui, ayant renoncé à toutes les lois de Dieu et de la nature, s'en sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement, comme, par exemple, les soldats de Mahomet, les voleurs, les hérétiques, etc. Et ainsi les logiciens ³. Il semble que leur licence doive être sans aucunes bornes ni barrières, voyant qu'ils en ont tant franchi de si justes et de si saintes.

50. Mien, tien. Ce chien est à moi ⁴, disaient ces pauvres enfants ; c'est là ma place au soleil. Voilà le commencement et l'image de l'usurpation* de toute la terre.

51. « Vous avez mauvaise grâce, excusez-moi, s'il vous plaît. » — Sans cette excuse, je n'eusse point aperçu qu'il y eût d'injure. — « Révérence parler... » — Il n'y a rien de mauvais que leur excuse ⁵.

en homme que l'intensité du travail intérieur avait dû bien des fois soustraire à l'influence des phénomènes physiques.

1. On surprend pour ainsi dire Pascal en train de s'humilier et s'exerçant à vaincre la concupiscence de l'esprit, la plus redoutable des tentations pour le grand géomètre.

2. V. Gr., 41.

3. Ent. : les soldats de Mahomet, les voleurs même conservent malgré tout quelques principes de morale ; les hérétiques restent de même attachés aux vérités qu'ils ont arbitrairement choisies (αίρεσιν), et les logiciens, si erronés que soient leurs principes, suivent intrépidement leurs

déductions sans faillir aux règles de leur art.

4. On a rapproché de cette pensée la fameuse protestation de J.-J. Rousseau : « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisait de dire : Ceci est à moi, fut le vrai fondateur de la société civile... » Mais en peignant des pauvres enfants qui ont su se faire suivre d'un chien et se sont aménagés une place au soleil, Pascal se contente de montrer comment la propriété a une origine aussi humble que légitime, et il établit une fois de plus l'obscurité en même temps que la nécessité de la coutume.

5. *Cbi se excusa s'accusa*, dit le proverbe italien.

52. On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants*. C'étaient des gens honnêtes* et comme les autres, riant avec leurs amis : et quand ils se sont divertis à faire leur Loi et leur Politique, ils l'ont fait en se jouant¹. C'était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement².

S'ils ont écrit de politique, c'était comme pour régler un hôpital de fous. Et s'ils ont fait semblant d'en parler comme d'une grande chose, c'est qu'ils savaient que les fous à qui ils parlaient pensaient être rois et empereurs³. Ils entraient dans leurs principes pour modérer leur folie au moins mal qu'il se pouvait.

53. Épigrammes de Martial. L'homme aime la malignité : mais ce n'est pas contre les borgnes, ou les malheureux, mais contre les heureux superbes : on se trompe autrement⁴. Car la concupiscence est la source de tous nos mouvements, et l'humanité, etc⁵. Il faut plaire à ceux qui ont les sentiments humains et tendres⁶.

Celle des deux borgnes ne vaut rien, car elle ne les console pas, et ne fait que donner une pointe à la gloire de l'auteur⁷. Tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien. *Ambitiosa recidet ornamenta*⁸.

1. Pascal, qui ne connaissait sans doute Platon et Aristote que par Montaigne, se trouve pourtant avoir des mieux saisi le caractère libre et familier de leur enseignement : ce dont leurs disciples firent plus tard des dogmes, ce n'était le plus souvent que des vues et des échappées qu'ils livraient avec un sourire. (Cf. p. ex. Pl., *Leg.* VII, 804 ; Ar., *Polit.*, V. 9. 15.)

2. Toute la substance du célèbre chapitre de Montaigne sur le pédantisme (*Ess.*, I, 24) est passée dans cette admirable page.

3. Les philosophes grecs et en particulier les stoïciens pensaient en effet qu'il n'y a d'autre véritable royauté que celle du sage.

4. Ent. : si on croit lui plaire par la malignité contre les borgnes ou les malheureux.

5. Suppl. : consiste à s'aimer dans autrui. (Cf. 34.)

6. On connaît le mot analogue d'Aristote dans sa *Morale* : « Nous aimons ceux qui ont de l'humanité. »

7. Ent. : ajouter l'honneur d'une pointe spirituelle à la gloire de l'auteur. Allusion à une épigramme, non de Martial, mais d'un auteur inconnu, recueillie dans l'*Anthologie latine* de Port-Royal : « Acon est privé de l'œil droit, Leonilla de l'œil gauche, l'un et l'autre faits pour disputer aux Dieux de la beauté. Charmant enfant, cède à ta mère ton œil unique : tu seras l'Amour aveugle et elle sera Vénus. » L'épigramme est jolie, mais elle ne saurait rendre en effet les deux borgnes plus heureux.

8. Hor., *ad Pis.* 447. On trouvera une seconde citation, non moins inattendue d'Horace, art. VIII, p. 22.

54. Je me suis mal trouvé de ces compliments : « Je vous ai bien donné de la peine ; Je crains de vous ennuyer ; Je crains que cela soit trop long. » Ou on entraîne¹ ou on irrite.

55. Un vrai ami est une chose si avantageuse, même pour les plus grands seigneurs, afin qu'il dise du bien d'eux, et qu'il les soutienne en leur absence même, qu'ils doivent tout faire pour avoir². Mais qu'ils choisissent bien ; car s'ils font tous leurs efforts pour des sots, cela leur sera inutile, quelque bien qu'ils disent d'eux : et même ils n'en diront pas du bien, s'ils se trouvent les plus faibles, car ils n'ont pas d'autorité ; et ainsi ils en médieront par compagnie.

56. Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ? n'en dites-pas³.

57. Je mets en fait que, si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde. Cela paraît par les querelles que causent les rapports indiscrets qu'on en fait quelquefois.

58. Divertissement. La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril⁴.

59. L'unité. Qu'une chose aussi visible qu'est la vanité du monde soit si peu connue, que ce soit une chose étrange et surprenante de dire que c'est une sottise de chercher les grandeurs, cela est admirable.

59 bis. Qui ne voit pas la vanité* du monde est bien vain* lui-même. Aussi qui ne la voit, excepté de jeunes gens qui sont tous dans le bruit, dans le divertissement*, et dans la

1. Dans le sens où Bossuet dit d'un chef de la Réforme : « Son éloquence entraînait le monde. » (*Variat.*, 8.) Cf. 31 e: 51.

2. La Bruyère est revenu à diverses reprises sur la même idée : « Un homme en place doit se fournir de gens d'esprit... L'avantage des grands sur les autres hommes est immense par un endroit... » (*des Grands.*) Pascal et La Bruyère, avec un légitime sentiment de fierté, se rendaient compte de quel prix était leur com-

merce, l'un pour le duc de Roannez, l'autre pour la famille des Condé.

3. Cf. Montaigne : « Mais quand tout est compté on ne parle jamais de soi sans perte : les propres condamnations sont toujours accrues, les louanges méconnues. » (*Ess.*, III, 8.)

4. Ent. : sans péril de mort. Le divertissement n'a donc pour objet que de nous distraire de la pensée de la mort, plus affligeante que la mort même.

pensée de l'avenir ? Mais ôtez leur divertissement, vous les verrez se sécher d'ennui ; ils sentent alors leur néant sans le connaître ; car² c'est bien être malheureux que d'être dans une tristesse insupportable aussitôt qu'on est réduit à se considérer, et à n'en être point diverti.

60. Pyrrhonisme. Chaque chose est ici vraie en partie, fausse en partie. La vérité essentielle n'est pas ainsi : elle est toute pure et toute vraie. Ce mélange la déshonore et l'anéantit. Rien n'est purement vrai ; et ainsi rien n'est vrai, en l'entendant du pur vrai. On dira qu'il est vrai que l'homicide est mauvais ; oui, car nous connaissons bien le mal et le faux³. Mais que dira-t-on qui soit bon ? La chasteté ? Je dis que non, car le monde finirait. Le mariage ? Non ; la continence vaut mieux⁴. De ne point tuer ? Non, car les désordres seraient horribles, et les méchants tueraient tous les bons. De tuer ? Non, car cela détruit la nature. Nous n'avons ni vrai ni bien qu'en partie, et mêlé de mal et de faux.

61. Le mal est aisé, il y en a une infinité ; le bien presque unique. Mais un certain genre de mal est aussi difficile à trouver que ce qu'on appelle bien ; et souvent on fait passer pour bien à cette marque ce mal particulier. Il faut même une grandeur extraordinaire d'âme pour y arriver, aussi bien qu'au bien⁵.

62. Les cordes qu'attache le respect des uns envers les autres, en général, sont cordes de nécessité⁶ car il faut qu'il y ait différents degrés, tous les hommes voulant dominer, et tous ne le pouvant pas, mais quelques-uns le pouvant⁷.

Figurons-nous donc que nous les voyons commençant à se former⁸. Il est sans doute qu'ils se battront jusqu'à ce que la

1. Le souci du lendemain, dont l'Évangile nous reproche de remplir notre vie. (*Matt.*, 6, 34.)

2. Suppl. : je dis leur néant, car...

3. C'était aussi l'opinion de Nicole qu'il est plus facile de voir en quoi une action est mauvaise que de découvrir en quoi elle est bonne. (*Ess. de Mor.*, VI. *Pens.*, 23.)

4. Cf. saint Paul, *I. Cor.*, 7. 38.

5. J. de Maistre disait plaisamment qu'il n'est pas donné à tout le monde d'être un scélérat : nombre de gens

qui voudraient se faire passer pour tels ne sont que de plats coquins.

6. On peut croire que ces métaphores bizarres auraient disparu de la rédaction définitive.

7. Supposé que quelques hommes seulement aient la volonté de dominer, ou que personne ne le désire, ou que, tous le désirant, tous aussi aient le même pouvoir, voilà les discordes supprimées du même coup.

8. Suppl. : en société. *Les et ils* = les hommes.

plus forte partie opprime la plus faible, et qu'enfin il y ait un parti dominant. Mais quand cela est une fois déterminé, alors les maîtres, qui ne veulent pas que la guerre continue, ordonnent que la force qui est entre leurs mains succédera comme il plaît ; les uns la remettant à l'élection des peuples, les autres à la succession de naissance, etc.

Et c'est là où ¹ l'imagination commence à jouer son rôle. Jusque-là le pouvoir force le fait : ici c'est la force qui se tient par l'imagination en un certain parti, en France des gentilshommes ², en Suisse des roturiers, etc ³.

Ces cordes qui attachent donc le respect à tel et à tel, en particulier, sont des cordes d'imagination.

62 bis. Comme les duchés et royautes et magistratures sont réelles⁴ et nécessaires, à cause de ce que⁵ la force règle tout, il y en a partout et toujours. Mais parce que ce n'est que fantaisie qui fait qu'un tel ou tel le soit ⁶, cela n'est pas constant, cela est sujet à varier, etc.

63. Nous sommes si malheureux, que nous ne pouvons prendre plaisir à une chose qu'à condition de nous fâcher si elle réussit mal ; ce que mille choses peuvent faire, et font à toute heure. [Qui] aurait trouvé le secret de se réjouir du bien sans se fâcher du mal contraire aurait trouvé le point. C'est le mouvement perpétuel⁷.

64. Hasard donne les pensées, et hasard les ôte ; point d'art pour conserver ni pour acquérir. (*Barré*, XXIV, 92.)

Pensée échappée. Je la voulais écrire. J'écris, au lieu, qu'elle m'est échappée⁸. (*Barré*, ms. p. 142.)

Quand j'étais petit, je serrais mon livre ; et parce qu'il m'arrivait quelquefois de [me tromper] en croyant l'avoir serré, je me défiais⁹. (*Barré*, ms. p. 146.)

1. V. Gr., 45.

2. La noblesse de cour au XVII^e siècle ne devait plus son rang à des mérites réels, à des services effectifs ; elle tenait sa force, comme dit Pascal, de l'imagination ou du préjugé.

3. Cf. V, 8.

4. V. Gr., 4 et 47.

5. V. Gr., 41.

6. Ent. : soit duc, roi, magistrat. V. Gr., 47.

7. Ent. : le mouvement contraire n'est pas plus chimérique. On peut citer à l'appui le mot de Racine « que ses plus grands succès ne lui avaient pas causé autant de plaisir que la plus légère critique ne lui avait fait de peine. »

8. Cf. 48 et la note.

9. Curieux souvenir d'enfance où semble se révéler déjà la nature inquiète et tourmentée de Pascal.

65. La mémoire est nécessaire pour toutes les opérations *de la raison*¹. (XXV, 14.)

66. L'expérience nous fait voir une différence énorme entre la dévotion et la bonté². (XXV, 67.)

67. Dans la lettre, de l'Injustice, peut venir la plaisanterie des aînés qui ont tout. Mon ami, vous êtes né de ce côté de la montagne; il est donc juste que votre aîné ait tout. — Pourquoi me tuez-vous³? (XXV, 110.)

ARTICLE VII

Pensées sur l'éloquence et sur le style.

Savoir reconnaître l'originalité (1). L'esprit de justesse et l'esprit de géométrie (2). L'esprit de géométrie et l'esprit de finesse (2 bis). Le sentiment et le raisonnement (3, 4, 33). Avoir une montre (5). Montagne (7, 40, 47). L'ordre (9, 19, 29). Les raisons qu'on a trouvées (10). Ni ange, ni bête (13). On se gâte l'esprit et le sentiment (16). Utilité des erreurs communes (17). La manière d'écrire la plus d'usage (17 bis). Masquer la nature (20). Les répétitions (21). Les antithèses (22). Les langues déchiffrables (23). Le modèle d'agrément (24). Beauté poétique (25). Nous aimons qui peint nos propres sentiments (26). L'agréable et le réel (27). Le naturel (28). L'art et la concupiscence (30, 35). La vraie éloquence se moque de l'éloquence (34). La comédie (41). L'éloquence (43, 44). La symétrie (54). Beautés d'omission (60).

1. A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun⁴ ne trouvent pas de différence entre les hommes.

2. Diverses sortes de sens droit; les uns dans un certain ordre de choses, et non dans les autres ordres, où ils extravaguent. Les uns tirent bien les conséquences de peu de prin-

1. Cf. 48.

2. Cf. 60. On peut lire une maxime analogue dans les *Pensées de Montaigne sur la Religion*.

3. Cf. 3.

4. Ent. : les gens dont l'intelligence est vulgaire. Avec de l'esprit au con-

traire on démêle le mérite de chacun, on l'oblige à se montrer tel qu'il est; c'est ainsi que Pascal avait fait servir Miron et Méré à sa propre formation intellectuelle, et que Goethe ne dédaignait pas ce qu'il pouvait apprendre d'un Eckermann (1^{er} mai 1825).

cipes¹, et c'est une droiture de sens. Les autres tirent bien les conséquences des choses où il y a beaucoup de principes². Par exemple, les uns comprennent bien les effets de l'eau, en quoi il y a peu de principes; mais les conséquences en sont si fines, qu'il n'y a qu'une extrême droiture d'esprit qui y puisse aller; et ceux-là ne seraient peut-être pas pour cela grands géomètres, parce que la géométrie comprend un grand nombre de principes, et qu'une nature d'esprit peut être telle qu'elle puisse bien pénétrer peu de principes jusqu'au fond, et qu'elle ne puisse pénétrer le moins du monde les choses où il y a beaucoup de principes.

Il y a donc deux sortes d'esprits³: l'une, de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie. L'un est force et droiture d'esprit, l'autre est amplitude d'esprit. Or l'un peut être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant être aussi ample et faible.

R. 1000 31 } **2 bis.** Différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. En l'un⁴, les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun; de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude: mais pour peu qu'on l'y tourne, on voit les principes à plein; et il faudrait avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échappent.

Mais, dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête ni de se faire violence. Il n'est ques-

1. En hydrostatique, et, d'une manière plus générale, en physique, le savant observe, conjecture, expérimente, mais il n'a besoin que de *peu de principes*, et la déduction n'est pour lui que l'auxiliaire de l'induction.

2. En géométrie, par exemple, toutes les définitions, tous les théorèmes déjà démontrés servent à leur tour de principes.

3. Le premier est le génie expérimental, et le second le génie mathématique.

4. L'esprit géométrique. Cette théo-

rie se trouve également dans les œuvres du chevalier de Méré, qui en a peut-être suggéré la première idée à Pascal. On ne peut nier en effet que Pascal venant à peine de quitter l'Auvergne et livré exclusivement jusque là aux études scientifiques, n'ait subi l'ascendant de ce brillant et spirituel causeur. S'il fallait même en croire Méré, Pascal aurait tiré plus d'une fois ses tablettes en faisant avec lui un voyage à Poitiers et ce serait là l'origine des pensées sur le bon goût, l'air d'honnête homme et le bon langage.

tion que d'avoir bonne vue, mais il faut l'avoir bonne; car les principes sont si déliés et en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or, l'omission d'un principe mène à l'erreur : ainsi, il faut avoir la vue bien nette pour voir tous les principes, et ensuite l'esprit juste pour ne pas raisonner faussement sur des principes connus¹.

Tous les géomètres seraient donc fins s'ils avaient la vue bonne, car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connaissent; et les esprits fins seraient géomètres s'ils pouvaient plier leur vue vers les principes inaccoutumés de géométrie.

Ce qui fait donc que de certains esprits fins ne sont pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de géométrie; mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux; et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les² voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit; on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes : ce sont choses tellement délicates et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir, et juger droit et juste selon ce sentiment, sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en géométrie, parce qu'on n'en possède pas ainsi les principes, et que ce serait une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard³ et non pas par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les géomètres soient fins et que les fins soient géomètres, à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement ces choses fines, et se rendent ridicules,

1. En résumé, l'esprit de justesse (VII, 2) pénètre les conséquences d'un petit nombre de principes, comme il arrive surtout dans les sciences physiques. L'esprit de finesse raisonne sur un grand nombre de principes très déliés, ce qui est évidemment nécessaire dans les sciences morales. L'esprit géométrique s'exerce sur un grand nombre de principes très gros et très palpables, comme le sont les axiomes, les défini-

tions et les théorèmes en mathématiques.

2. Ces choses de finesse : piquante désignation des vérités morales qui par leur délicatesse et leur ténuité échappent à la vue des géomètres.

3. L'intuition ou la vue immédiate du vrai n'est pas sans jouer quelque rôle en mathématiques; mais elle a une plus grande importance dans les sciences morales.

voulant commencer par les définitions et ensuite par les principes, ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnements. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse ; mais il le fait tacitement, naturellement et sans art, car l'expression en passe tous les hommes¹, et le sentiment n'en appartient qu'à peu d'hommes. Et les esprits fins, au contraire, ayant ainsi accoutumé à juger d'une seule vue, sont si étonnés quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien, et où pour entrer il faut passer par des définitions et des principes si stériles, qu'ils n'ont point accoutumé de voir ainsi en détail, qu'ils s'en rebutent et s'en dégoûtent. Mais les esprits faux ne sont jamais ni fins ni géomètres. Les géomètres qui ne sont que géomètres ont donc l'esprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choses par définition et principes ; autrement, ils sont faux et insupportables, car ils ne sont droits que sur les principes bien éclaircis. Et les fins qui ne sont que fins ne peuvent avoir la patience de descendre jusque dans les premiers principes des choses spéculatives et d'imagination², qu'ils n'ont jamais vues dans le monde, et tout à fait hors d'usage³.

3. Les exemples qu'on prend pour prouver d'autres choses, si on voulait prouver les exemples, on prendrait les autres choses pour en être les exemples⁴ ; car, comme on croit toujours que la difficulté est à ce qu'on veut prouver, on trouve les exemples plus clairs et aidant à le montrer. Ainsi, quand on veut montrer une chose générale, il faut en donner la règle particulière d'un cas⁵ : mais si on veut montrer un cas

1. Condillac et les idéologues ont depuis cherché cette langue philosophique, véritable algèbre des vérités morales : Pascal avait démontré d'avance l'inutilité de leur tentative.

2. Ent. : d'abstraction. Pour *abstraire*, comme pour *imaginer*, il faut concevoir autre chose que la réalité, et l'imagination n'est pas moins nécessaire au grand géomètre qu'au grand orateur.

3. On oppose parfois en termes presque analogues les esprits *abstraits*, rompus à toutes les subtilités du raisonnement et de l'analyse, et les esprits *concrets*, ou impropres à la spéculation pure et n'ayant de goût que

pour les faits d'observation. Le penseur qui a réuni au plus haut degré *l'esprit de géométrie* et *l'esprit de finesse*, le développement logique des principes et le sens délicat des vérités morales, c'est évidemment Pascal.

4. Remarquer la familiarité du tour : cette pensée est une plaisanterie, et Pascal y prend le ton négligé de la conversation, pour jouer en quelque sorte avec l'esprit de son lecteur.

5. Ent. : il faut donner la règle, la formule particulière d'un cas de cette chose générale, c'est-à-dire montrer un cas particulier de cette chose générale.

particulier, il faudra commencer par la règle générale. Car on trouve toujours obscure la chose qu'on veut prouver, et claire celle qu'on emploie à la preuve : car, quand on propose une chose à prouver, d'abord on se remplit de cette imagination qu'elle est donc obscure, et, au contraire, que celle qui la doit prouver est claire, et ainsi on l'entend aisément¹.

4. Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment². Mais la fantaisie* est semblable et contraire au sentiment³, de sorte qu'on ne peut distinguer entre ces contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie, l'autre que sa fantaisie est sentiment. Il faudrait avoir une règle. La raison⁴ s'offre, mais elle est ployable à tous sens ; et ainsi il n'y en a point⁵.

5. Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle sont, à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard des autres⁶. L'un dit : Il y a deux heures ; l'autre dit : Il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre, et je dis à l'un : Vous vous ennuyez ; et à l'autre : Le temps ne vous dure guère ; car il y a une heure et demie, et je me moque de ceux qui disent que le temps me dure à moi, et que j'en juge par fantaisie* : ils ne savent pas que je juge par ma montre⁷.

1. Cette critique si pénétrante de la preuve se rattache ainsi à la théorie des puissances trompeuses, et en particulier de l'imagination. (Cf. III, 3.)

2. Dans la langue de Pascal, le sentiment désigne non la sensibilité, mais l'intuition immédiate de la vérité, sans expérience ni démonstration, ou en d'autres termes la raison pure ; la fantaisie (φαντασία) est proprement la faculté du rêve et correspond à l'imagination. V. Vocabulaire.

3. Semblable, parce que la fantaisie ne raisonne pas plus que le sentiment ; contraire, parce que la fantaisie est fautive, tandis que le sentiment est vrai.

4. La raison, dans la terminologie de Pascal, se confond avec le raisonnement. Toutes les facultés viennent s'offrir : Pascal tour à tour leur arrache le même aveu d'impuissance.

5. Ent. : il n'y a point de règle. On employait alors des règles de plomb : d'où cette ingénieuse comparaison, que Pascal d'ailleurs a renouvelée de Montaigne : « C'est un instrument de plomb et de cire, alongeable, ployable et accomodable à tous biais et à toutes mesures. » (Ess., II, 12.)

6. Pascal portait toujours une montre attachée à son poignet gauche : on a donc là un trait personnel et piquant, qui ajoutera à l'effet de cette petite scène si vivement enlevée.

7. « Il avait, dit la sœur de Pascal, une éloquence naturelle qui lui donnait une facilité merveilleuse à dire ce qu'il voulait, et comme il voulait. Mais il avait ajouté à cela des règles dont on ne s'était pas encore avisé. » Ce sont sans doute les principes de goût qu'on lira à la fin de cet article.

6. Il y en a qui parlent bien et qui n'écrivent pas bien¹. C'est que le lieu, l'assistance les échauffent, et tirent de leur esprit plus qu'ils n'y trouvent sans cette chaleur.

7. Ce que Montaigne a de bon² ne peut être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais (j'entends hors les mœurs) peut être corrigé en un moment, si on l'eût averti qu'il faisait trop d'histoires, et qu'il parlait trop de soi³.

8. Miracles. Il est fâcheux d'être dans l'exception de la règle. Il faut même être sévère, et contraire à l'exception. Mais néanmoins, comme il est certain qu'il y a des exceptions de la règle, il en faut juger sévèrement, mais justement⁴.

9. Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau⁵; la disposition des matières est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre; mais l'un la place mieux⁶. J'aimerais autant qu'on me dit que je me suis servi des mots anciens⁷. Et comme si les mêmes pensées ne formaient pas un autre corps par une disposition différente de discours, aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par leur différente disposition⁸.

10. On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons

1. C'est qu'ils n'ont pas de règle ou, comme vient de le dire Pascal, pas de montre.

2. Ce n'est ni sa méthode, ni son scepticisme (Cf. VI, 33), mais son imagination et son style.

3. Le respect des mœurs exigerait en effet dans les *Essais* de Montaigne nombre de corrections. Quant aux *histoires* dont il était si friand et à son propre *moi* qui lui était si cher, il est douteux qu'il y eût renoncé si aisément.

4. Ent. : un miracle (comme celui de la Sainte-Épine, dont Port-Royal se vantait d'avoir été favorisé) doit être l'objet d'une critique sévère, mais équitable.

5. Nicole disait de Pascal : *C'est un ramasseur de coquilles*. Peut-être ce mot, ou quelque autre aussi injuste,

était-il venu aux oreilles de l'auteur des *Pensées*.

6. Vauvenargues, disant de Pascal que « nul homme n'avait su mettre la vérité dans un plus beau jour » (*Réflexions*, 9), reconnaissait en lui ce joueur accompli qui sait le mieux *placer la balle*.

7. Goethe avec une fantaisie non moins plaisante trouvait aussi ridicule d'élever des doutes sur l'originalité des maîtres que d'aller, à propos d'un homme bien portant, s'enquérir des bœufs, moutons, porcs qui avaient servi à sa nourriture.

8. Pascal a un dessein, un plan général qu'il estime de la plus haute importance : son ordre est son premier moyen de convaincre. Rien n'est plus étranger au contraire à Montaigne, qu'on l'accuse d'avoir plagié.

qu'on a soi-même trouvées, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres¹.

11. L'esprit croit naturellement, et la volonté² aime naturellement; de sorte que, faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux.

12. Ces grands efforts* d'esprit³ où l'âme touche quelquefois sont choses où elle ne se tient pas. Elle y saute* seulement, non comme sur le trône, pour toujours, mais pour un instant seulement.

13. L'homme n'est ni ange ni bête⁴, et le malheur veut que qui veut faire* l'ange fait la bête.

14. En sachant la passion dominante de chacun, on est sûr de lui plaire; et néanmoins chacun a ses fantaisies*, contraires à son propre bien, dans l'idée même qu'il a du bien; et c'est une bizarrerie* qui met hors de gamme⁵.

15. Gloire. Les bêtes ne s'admirent point. Un cheval n'admire point son compagnon. Ce n'est pas qu'il n'y ait entre eux de l'émulation à la course, mais c'est sans conséquence; car, étant à l'étable, le plus pesant et le plus mal taillé n'en cède pas son avoine à l'autre, comme les hommes veulent qu'on leur fasse. Leur vertu se satisfait d'elle-même⁶.

1. Les passions, disait moins finement l'auteur des *Maximes*, sont les seuls orateurs qui persuadent toujours.

2. La volonté, principe affectif, a pour nature d'aimer. Vous repoussez la religion, dit Pascal, c'est pour tomber dans la superstition ou le fanatisme irréligieux. « Vous ne voulez pas aimer Dieu, conclut de même Bossuet, vous aimez une créature. »

3. Ent. : les élans de l'âme vers la vérité ou la vertu, ou plutôt, les points culminants que l'on atteint par cet effort ou cet élan. Cf. Montaigne : « Je trouve par expérience qu'il y a bien à dire entre les boutées et saillies de l'âme ou une résolue et constante habitude. » (*Ess.*, II, 29.) Cf. VI, 27.

4. Pensée fameuse que Pascal a, sous cette forme gravée dans toutes

les mémoires mais qui se trouve déjà dans Balzac : « L'homme est fait d'un dieu et d'une bête attachés ensemble. » (*Sacr. chrét. fin.*) Dans Montaigne : « Au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bêtes. » (*Ess.*, III, 13.) Et même dans Aristote : L'homme n'est ni dieu, ni bête; il est entre les deux. (*Étb.*, VII, 1, 2.) Cf. également Boss., *Profess. de La Vall.*

5. Ent. : cette bigarrure d'idées et de fantaisie fait sortir du ton réglé, en déconcertant celui qui entreprend de convaincre les autres. Cf. *Esp. géométrique*.

6. Avec une ironie âcre, comparable à celle d'un Swift, Pascal prête aux chevaux les plus fières maximes des stoïciens : La vertu se satisfait d'elle-même; *virtus præmium ipsa sibi*.

16. Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment. On se forme l'esprit et le sentiment par les conversations. On se gâte l'esprit et le sentiment par les conversations. Ainsi les bonnes ou les mauvaises le forment ou le gâtent. Il importe donc de tout bien savoir choisir, pour se le former et ne le point gâter ; et on ne peut faire ce choix, si on ne l'a déjà formé et point gâté. Ainsi cela fait un cercle, d'où sont bienheureux ceux qui sortent¹.

17. Lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes, comme, par exemple, la lune, à qui on attribue le changement des saisons, le progrès des maladies, etc.². Car la maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir ; et il ne lui est pas si mauvais d'être dans l'erreur, que dans cette curiosité inutile³.

17 bis. La manière d'écrire d'Épictète, de Montaigne et de Salomon de Tultie⁴, est la plus d'usage, qui s'insinue le mieux, qui demeure plus dans la mémoire, et qui se fait le plus citer, parce qu'elle est toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie. Comme quand on parlera de la commune erreur qui est parmi le monde, que la lune est cause de tout, on ne manquera jamais de dire que Salomon de Tultie dit que, lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, il est bon qu'il y ait une erreur commune, etc., qui est la pensée ci-dessus.

18. Si le foudre tombait sur les lieux bas, etc., les poètes, et ceux qui ne savent raisonner que sur les choses de cette nature, manqueraient de preuves⁶.

1. A propos des conversations, Pascal engage un véritable dialogue avec Montaigne : Il faut, dit celui-ci, choisir les meilleurs interlocuteurs pour se fortifier « par la communication des esprits vigoureux et réglés. » (*Ess.*, III, 8). Il faut, riposte Pascal, avoir déjà du goût pour faire un tel choix.

2. Sur l'influence de la lune, cf. XXIII, 23.

3. Pascal aime mieux l'erreur qu'une curiosité inquiète pour les choses que l'homme ne peut savoir ; mais quand une vérité est démontrée,

notre premier devoir est de la reconnaître avec respect : « La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître. »

4. Anagramme de Louis de Montalte (*ab Alto Monte*, le Puy de Dôme), nom sous lequel parurent les *Provinciales*. Pascal peut, sans grande vanité, faire remarquer que ce genre d'écrire n'a rien de commun avec la méthode scolastique.

5. Cf. *Gr.*, 4.

6. Racan, après Horace et Lucrèce, avait dit que les grands sont aussi exposés aux coups du sort que les

19. L'ordre. Contre l'objection que l'Écriture n'a pas d'ordre. Le cœur a son ordre; l'esprit a le sien, qui est par principe et démonstration; le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant d'ordre les causes de l'amour : cela serait ridicule.

Jésus-Christ, saint Paul ont l'ordre de la charité, non de l'esprit; car ils voulaient échauffer, non instruire. Saint Augustin de même. Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point, qu'on rapporte à la fin, pour la montrer toujours ¹.

20. Masquer la nature et la déguiser ². Plus de roi, de pape et d'évêque; mais *auguste monarque*, etc. : point de Paris : *capitale du royaume*. Il y a des lieux où il faut appeler Paris Paris, et d'autres où il le faut appeler capitale du royaume ³.

21. Quand dans un discours se trouvent des mots répétés, et qu'essayant de les corriger, on les trouve si propres qu'on gênerait le discours, il les faut laisser, c'en est la marque ⁴; et c'est là la part de l'envie, qui est aveugle, et qui ne sait pas

sommets à la foudre. Pascal qui aime à faire la guerre aux poètes et au style poétique (cf. 25) demande d'un ton de raillerie ce que deviendraient tant de raisonnements de poètes, si la physique était tout autre. C'est ainsi qu'on disait de la philosophie de Descartes qu'elle avait coupé les ailes à la poésie; à quoi Descartes répondait non sans justesse que les poètes pourraient tirer de ses principes des comparaisons plus belles encore (*Lettre à Mersenne*, 1647).

1. Dans le *Sermon sur la Montagne*, comme dans l'*Épître aux Romains*, ou encore dans les *Confessions* de saint Augustin, Pascal croyait non sans raison découvrir un ordre, et cet ordre, il le définissait excellemment : la *digression* (ou le développement en tous sens) *sur chaque point, qu'on rapporte à la fin* (au but proposé), *pour la montrer toujours*. C'est cette dialectique aussi libre que rigoureuse dont il s'est lui-même fait un art.

2. Sa mauvaise humeur contre l'affectation et l'enflure se trahit par ces

mots jetés avec une négligence qui en augmente l'énergie. Cf. Montaigne : « Ils ont artialisé la nature, que n'ont-ils naturalisé l'art ? » (*Ess.*, III, 8.)

3. C'est le principe des périphrases et du style tempéré. Il semble avoir été inspiré à Pascal par le chevalier de Méré. « Quand on raconte, dit-il en substance, que Charles-Quint souffrant de la goutte un jour de bataille se fit attacher sur son cheval jusqu'à ce qu'il eût remporté la victoire, c'est le cas de l'appeler Charles-Quint tout court. Veut-on le peindre retiré à Saint-Just, après avoir quitté ses royaumes et l'empire et se promenant avec les religieux de l'abbaye, c'est alors qu'il faut l'appeler ce grand empereur. » (*Lett. à Miton*, 175.)

4. En = qu'il faut les laisser. C'est précisément ce qu'a fait Pascal en répétant le mot *trouver*. — Méré louait César d'avoir compris que « la beauté du langage dépend plutôt d'user des meilleures mots que de les diversifier. » (*Œuvres post.*, 45.)

que cette répétition n'est pas faite en cet endroit ; car il n'y a point de règle générale ¹.

22. *Miscell* ². Langage. Ceux qui font les antithèses en forçant les mots sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie. Leur règle n'est pas de parler juste, mais de faire des figures justes ³.

23. Les langues sont des chiffres, où non les lettres sont changées en lettres, mais les mots en mots ; de sorte qu'une langue inconnue est déchiffable ⁴.

24. Il y a un certain modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature, faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît ⁵. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée : soit maison, chanson, discours, vers, prose, femme, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits, etc. Tout ce qui n'est point fait sur ce modèle déplaît à ceux qui ont le bon goût ⁶. Et comme il y a un rapport parfait entre une chanson et une maison qui sont faites sur le bon modèle, parce qu'elles ressemblent à ce modèle unique, quoique chacune selon son genre, il y a de même un rapport parfait entre les choses faites sur le mauvais modèle. Ce n'est pas que le mauvais modèle soit unique, car

1. Il est vrai cependant, en général, que les répétitions de mots rendent le discours commun et faible. En variant les termes, on apprend à démêler les nuances, à distinguer dans quel cas un mot est le mieux placé. On ne se fait, dans certaines langues ou à certaines époques, aucun scrupule de répéter les mêmes expressions : or c'est justement ce qui caractérise les littératures imparfaites.

2. *Miscellanea*, mélanges.

3. Peut-être ne serait-il pas téméraire de lire entre les lignes le nom de Balzac ou celui de quelque héroïne de Corneille aux discours subtils et pleins d'antithèses symétriques.

4. De même qu'on peut déchiffrer un système quelconque d'écriture, où les lettres sont substituées à des lettres, de même, dit Pascal, on doit pouvoir déchiffrer une langue, où les

mots sont substitués à des mots. La découverte des hiéroglyphes par Champollion et de l'assyrien par Grottefend et Burnouf est venue justifier dans notre siècle le principe posé par Pascal.

5. C'est une sorte de proportion, et comme une règle de trois appliquée à l'esthétique : ce qu'une maison agréable est à notre nature, quelle qu'elle soit, un discours éloquent, de beaux vers le sont aussi. En d'autres termes, il y a une convenance étroite entre un certain modèle d'agrément et notre goût.

6. Avoir le *goût bon* (expression favorite du chevalier de Méré), c'est sentir aussi vivement l'affectation d'un sonnet que le ridicule d'une toilette ; c'est en définitive aimer le naturel. (Cf. 28.)

il y en a une infinité. Mais chaque mauvais sonnet, par exemple, sur quelque faux modèle qu'il soit fait, ressemble parfaitement à une femme vêtue sur ce modèle. Rien ne fait mieux entendre combien un faux sonnet est ridicule que d'en considérer la nature et le modèle, et de s'imaginer ensuite une femme ou une maison faite sur ce modèle-là¹.

25. Beauté poétique. Comme on dit beauté poétique, on devrait aussi dire beauté géométrique, et beauté médicinale². Cependant on ne le dit point : et la raison en est qu'on sait bien quel est l'objet de la géométrie, et qu'il consiste en preuves, et quel est l'objet de la médecine, et qu'il consiste en la guérison ; mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément³, qui est l'objet de la poésie. On ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter ; et, à faute de cette connaissance, on a inventé de certains termes bizarres : « siècle d'or, merveille de nos jours. fatal³, etc. ; » et on appelle ce jargon beauté poétique. Mais qui s'imaginera une femme sur ce modèle-là, qui consiste à dire de petites choses avec de grands mots, verra une jolie damoiselle toute pleine de miroirs et de chaînes⁴, dont il rira, parce qu'on sait mieux en quoi consiste l'agrément d'une femme que l'agrément des vers. Mais ceux qui ne s'y connaîtraient pas l'admiraient en cet équipage ; et il y a bien des villages où on la prendrait pour la reine : et c'est pourquoi nous appelons les sonnets faits sur ce modèle-là les reines de village⁵.

1. En résumé, il y a un modèle général du beau et on le reconnaît dans les objets les plus différents de nature. Pascal ne suppose donc pas comme Platon une idée éternelle pour chaque objet ; il admet un type idéal de beauté commun à tous les objets.

2. Voltaire dans le Dictionnaire philosophique a repris, comme l'on sait, la même plaisanterie. « J'assistais un jour à une tragédie près d'un philosophe : Que cela est beau ! disait-il. — Que trouvez-vous là de beau ? lui dis-je. — C'est, dit-il, que l'auteur a atteint son but. Le lendemain, il prit une médecine qui lui fit du bien : Elle a atteint son but, lui dis-je, voilà une belle médecine ! »

3. Fatal, au sens du latin *fatalis*,

voulu par les destins, avait été mis à la mode par Malherbe : « Puissance, quiconque tu sois — Dont la fatale diligence — Préside à l'empire français. » (Od., IV.) Le *Siècle d'or* est décrit dans la *Houlette de Louis*, et le mot *merveille* revient un peu partout dans les vers de son école.

4. Cf. Montesquieu : « Ce sont ici les poètes, dont le métier est d'accabler la raison sous les agréments, comme on ensevelissait autrefois les femmes sous leurs ornements et leurs parures. » (*Lett. pers.*, 137.)

5. Ce nom, que donnaient les amis de Pascal aux mauvais sonnets, paraît être une réminiscence de Balzac : « O rhétoricien, qui faites des paraphrases... vous pensez les parer (les

26. Quand un discours naturel peint une passion, ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend¹, laquelle on ne savait pas qu'elle y fût², en sorte qu'on est porté à aimer celui qui nous le fait sentir; car il ne nous a pas fait montre de son bien, mais du nôtre et ainsi ce bien-fait nous le rend aimable: outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui incline nécessairement le cœur à l'aimer³.

27. Éloquence. Il faut de l'agréable et du réel; mais il faut que cet agréable soit lui-même pris du vrai⁴.

28. Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme⁵. Au lieu que ceux qui ont le goût bon, et qui en voyant un livre croient trouver un homme, sont tout surpris de trouver un auteur: *Plus poetice quam humane loculus es*⁶. Ceux-là honorent bien la nature, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, et même de théologie⁷.

29. La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première⁸.

apôtres et les prophètes), et vous les cachez comme des mariées de village sous vos affiquets et vos bijoux. »

1. C'est la définition même de l'art classique, et quand il dira plus loin: « Ce n'est pas dans Montaigne, c'est dans moi que je trouve tout ce que j'y vois, » il ne fera que noter sous une autre forme le genre d'excellence dont il se montre le plus jaloux.

2. Essai de traduction de la tournure latine: *quam inesse nesciebant*. Cf. *Gr.*, 23.

3. Nous sommes portés à aimer celui qui peint nos propres sentiments, et ainsi le plaisir du beau se trouve, selon Pascal, avoir sa racine dans la concupiscence et l'amour-propre.

4. En d'autres termes, la passion et la raison, l'imagination et la logique, le sentiment et la vérité doivent se fondre et se pénétrer. Ainsi dans les *Provinciales*, l'exposé des doctrines sous forme narrative et dramatique

forme une œuvre où la fiction même est vraie, de la vérité de l'art.

5. Cf. Montaigne: « J'ai fait ce que j'ai voulu... tout le monde me reconnaît en mon livre et mon livre en moy. » (*Ess.*, I, 1.) Méré pensait de même: « Je disais à quelqu'un fort savant qu'il parlait en auteur. — Eh quoi me répondit cet homme, ne le suis-je pas? — Vous ne l'êtes que trop et vous feriez beaucoup mieux de parler en galant homme. » (*De la conversation*, p. 76.)

6. « Il y a deux heures que tu t'entretiens avec moi, dit l'auteur du *Satyricon* à un poète, et tu ne m'as parlé qu'en poète et non en homme. » (90.) Le sens est donc tout autre dans Pascal que dans l'original.

7. Le génie de l'expression, joint à la science de la théologie, c'est précisément ce que les amis de Pascal admiraient le plus dans leur saint Augustin.

8. C'est quand on a réuni toutes ses pensées sur un sujet qu'on en dé-

30. Langage. Il ne faut point détourner l'esprit ailleurs, sinon pour le délasser, mais dans le temps où cela est à propos; le délasser quand il faut, et non autrement; car qui délasse hors de propos, il lasse; et qui lasse hors de propos délasse, car on quitte tout là¹; tant la malice de la concupiscence se plaît à faire tout le contraire de ce qu'on veut obtenir de nous sans nous donner du plaisir, qui est la monnaie² pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut.

31. Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux!

32. Un même sens change selon les paroles qui l'expriment. Les sens reçoivent des paroles leur dignité, au lieu de la leur donner. Il en faut chercher des exemples³...

33. Ceux qui sont accoutumés à juger par le sentiment* ne comprennent rien aux choses de raisonnement⁴; car ils veulent d'abord pénétrer d'une vue, et ne sont point accoutumés à chercher les principes. Et les autres, au contraire, qui sont accoutumés à raisonner par principes, ne comprennent rien aux choses de sentiment, y cherchant des principes, et ne pouvant voir d'une vue.

34. Géométrie finesse. La vraie éloquence se moque de l'éloquence⁵, la vraie morale se moque de la morale; c'est-à-dire que la morale du jugement se moque de la morale de l'esprit, qui est sans règles⁶. Car le jugement est celui à qui appar-

couvre l'ordre définitif. On peut croire que Pascal, au moment de sa mort, n'en était pas encore arrivé là dans la composition de son grand ouvrage.

1. C'est ce que J.-B. Rousseau a tourné en épigramme : Faisons-les courts en ne les lisant pas.

2. *La denrée*, dit Voltaire, qui critique ici Épictète (*Entret.*, III, 3), en croyant corriger Pascal.

3. Pour se rendre compte de ce que les paroles donnent ou ôtent de dignité à une idée, on n'a qu'à comparer l'exorde de Bossuet : *Celui qui règne dans les cieux...* avec les vers bien connus où La Fontaine renvoie

le paysan, au conseil de celui qui prêchs son curé.

4. Cf. 2 et 2 bis.

5. Ent. : L'éloquence naturelle se moque de l'éloquence apprise, de l'éloquence d'école. Ainsi encore le *Cid* se moque de Chapelain, et Pascal lui-même nargue Voltaire et Condorcet.

6. Ent. : la morale d'intuition (*jugement, sentiment*) se moque de la morale du raisonnement (*esprit, géométrie*). Cette morale scientifique est d'ailleurs sans règle puisque les principes de la morale ne sauraient avoir le genre de certitude des vérités ma-



tient le sentiment, comme les sciences appartiennent à l'esprit. La finesse est la part du jugement, la géométrie est celle de l'esprit.

Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher¹.

35. Toutes les fausses beautés que nous blâmons en Cicéron ont des admirateurs et en grand nombre².

36. Il y a beaucoup de gens qui entendent le sermon de la même manière qu'ils entendent vèpres.

37. Les rivières sont des chemins qui marchent, et qui portent où l'on veut aller³.

38. Deux visages semblables, dont aucun ne fait rire en particulier, font rire ensemble par leur ressemblance.

39. Probabilité. ... Ils ont quelques principes vrais ; mais ils en abusent. Or, l'abus des vérités doit être autant puni que l'introduction du mensonge⁴.

40. Montaigne. Les défauts de Montaigne sont grands. Mots lascifs. Cela ne vaut rien, malgré M^{lle} de Gournay⁵. Cré-

thématiques et qu'on ne saurait enfermer les *choses de finesse* dans une définition aussi exacte que la ligne droite ou le triangle. En résumé, on peut dire de la morale ce que Boileau a dit de l'art :

Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art sort des bornes
Et de l'art même apprend à franchir les limites.

1. Ent. : la vraie philosophie se moque de la philosophie. Cf. Montaigne : « Un ancien à qui on reprochait qu'il faisait profession de la philosophie, de laquelle pourtant en son jugement il ne tenait pas grand compte, répondit que cela c'était vraiment philosopher. » (*Ess.*, II, 12.)

2. Pascal, comme Méré et comme

Montaigne, trouve sans doute Cicéron trop long et trop orné : « Ce qu'il a de vif et de mouelle est étouffé par ces longueries d'apprêts. » (*Ess.*, II, 10.)

3. Cf. Rabelais et son voyage « en l'isle d'Odes en laquelle les chemins cheminent. » (V, 26.) On sait en effet que ce sont les rivières qui, en divers pays, ont véritablement porté la richesse et la civilisation.

4. Il s'agit de certains casuistes et de leur doctrine de la probabilité morale : Toute opinion professée par un auteur de marque est probable, et peut en conscience être suivie.

5. M^{lle} de Gournay, dans la préface des *Essais*, avait essayé de justifier sur ce point son père adoptif, et Bayle, dans son *Dictionnaire*, a repris cette thèse.

dule (gens sans yeux); ignorant (quadrature du cercle, monde plus grand)¹. Ses sentiments sur l'homicide volontaire², sur la mort. Il inspire une nonchalance du salut, « sans crainte et sans repentir »³. Son livre n'étant pas fait pour porter à la piété, il n'y était pas obligé : mais on est toujours obligé de n'en point détourner. On peut excuser ses sentiments un peu libres et voluptueux en quelques rencontres de la vie (730, 231)⁴, mais on ne peut excuser ses sentiments tout païens sur la mort ; car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir chrétiennement ; or il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre⁵. (XXIV, 24.)

41. Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne ; mais, entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qu'il soit plus à craindre que la comédie. C'est une représentation si naturelle et si délicate

1. Montaigne semble croire sur la foi de Pline et d'Hérodote qu'il y a des contrées où les hommes naissent sans tête, ou avec un œil au milieu du front. (*Ess.*, II, 12.) Il paraît admettre également que la quadrature du cercle n'est pas une chimère (*Ess.*, II, 114), malgré les démonstrations des mathématiciens qui prouvent qu'il ne saurait y avoir de rapport exact entre la surface du cercle et la surface du carré qui y est inscrit. Il semble affirmer enfin que même après Christophe Colomb les bornes de la terre ne sont pas encore connues (*Ess.*, II, 12), bien qu'on en ait déterminé exactement la forme et les dimensions. Nicole n'avait peut-être pas tort de croire que Montaigne n'était ni si ignorant ni si crédule, et qu'il n'avait rapporté que pour humilier les hommes ces contes ridicules dont il connaissait l'extravagance mieux que personne. (*Log.*, III, 19, 9.)

2. Cf. *Ess.*, II, 3, véritable apologie du suicide.

3. « Si j'avais à revivre, je revivrais comme j'ay vescu ; ni je ne plains le passé, ni je ne crains l'avenir. » (*Ess.*, III, 2.)

4. La page 730 de la 1^{re} édition de M^{me} de Gournay répond à un passage

célèbre (II, 37), où Montaigne déclare que les souffrances de l'âme lui paraissent plus légères que les souffrances du corps, mais que celles-ci auront du moins l'avantage de le détacher de la vie et de l'accointer à la mort. A la page 231 (I, 40), il avoue la passion et les sollicitudes que lui causait l'amour de l'argent. Quand on songe que Pascal estimait la maladie l'état naturel des chrétiens, et qu'il aimait la pauvreté comme un trait de ressemblance avec J.-C., on comprend que les idées de Montaigne aient dû lui paraître singulièrement libres et voluptueuses.

5. « Je me plonge la teste baissée stupidement dans la mort, sans la considérer et reconnoistre, comme dans une profondeur muette et obscure qui m'engloutit d'un saut, et m'estouffe en un instant d'un puissant sommeil plein d'insipidité et d'indolence. » (*Ess.*, III, 9.) « Inutile, dit-il ailleurs, d'écouter les philosophes : qui font de la vie la préparation de la mort : La mort n'est pas le but, mais le bout de la vie... Un quart d'heure de passion (*souffrance*) sans conséquence, sans nuisance, ne mérite pas des préceptes particuliers. »

des passions, qu'elle les émeut et les fait naître dans notre cœur, et surtout celle de l'amour; principalement lorsqu'on la représente fort chaste et fort honnête. Car, plus il paraît innocent aux âmes innocentes, plus elles sont capables d'en être touchées. Sa violence plaît à notre amour-propre¹, qui forme aussitôt un désir de causer les mêmes effets que l'on voit si bien représentés; et l'on se fait en même temps une conscience fondée sur l'honnêteté des sentiments qu'on y voit, qui ôtent la crainte des âmes pures, qui s'imaginent que ce n'est pas blesser la pureté, d'aimer d'un amour qui leur semble si sage. Ainsi l'on s'en va de la comédie le cœur si rempli de toutes les beautés et de toutes les douceurs de l'amour, et l'âme et l'esprit si persuadés de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien dépeints dans la comédie. (XXIV, 64.)

42. Certains auteurs, parlant de leurs ouvrages, disent : Mon livre, mon commentaire, mon histoire, etc. Ils sentent leurs bourgeois qui ont pignon sur rue, et toujours « chez moi » à la bouche. Ils feraient mieux de dire : Notre livre, notre commentaire, notre histoire, etc., vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur. (XXIV, 68.)

43. L'éloquence est un art de dire les choses de telle façon, 1^o que ceux à qui l'on parle puissent les entendre

1. Ce qui effraye surtout la conscience inquiète de Pascal, c'est que la comédie, c'est-à-dire le théâtre, flatte notre secret désir de l'excellence (*libido dominandi*). Ce que Bossuet (*Maximes sur la Comédie*) craint le plus, c'est l'aliment qu'elle fournit aux passions voluptueuses (*libido sentiendi*). L'un ne connaît que le théâtre de Corneille, l'autre dénonce Molière et semble en même temps penser à Racine. La seule psychologie dramatique alarme le premier; le second est plus frappé des dangers de la représentation elle-même : « On se voit soi-même dans ceux qui nous paraissent comme transportés par de

semblables objets; on devient bientôt un acteur secret dans la tragédie; on y joue sa propre passion et la fiction au dehors est froide et sans agrément, si elle ne trouve au dedans une vérité qui lui réponde... Ce ne sont point des traits morts et des couleurs sèches qui agissent, mais des personnages vivants, de vrais yeux ou ardents ou tendres et plongés dans la passion, de vraies larmes dans les acteurs qui en attirent d'aussi véritables dans ceux qui regardent, enfin de vrais mouvements qui mettent en feu tout le parterre et toutes les loges. » (*Max. sur la Com.*, IV; cf. saint Augustin, *Conf.*, III, 2.)

sans peine, et avec plaisir¹; 2° qu'ils s'y sentent intéressés, en sorte que l'amour-propre les porte plus volontiers à y faire réflexion². Elle consiste donc dans une correspondance qu'on tâche d'établir entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté, et de l'autre les pensées et les expressions dont on se sert; ce qui suppose qu'on aura bien étudié le cœur de l'homme, pour en savoir tous les ressorts, et pour trouver ensuite les justes proportions du discours qu'on y veut assortir. Il faut se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre³, et faire essai sur son propre cœur du tour qu'on donne à son discours, pour voir si l'un est fait pour l'autre, et si l'on peut s'assurer que l'auditeur sera comme forcé de se rendre. Il faut se renfermer, le plus qu'il est possible, dans le simple naturel; ne pas faire grand ce qui est petit ni petit ce qui est grand⁴. Ce n'est pas assez qu'une chose soit belle, il faut qu'elle soit propre au sujet, qu'il n'y ait rien de trop ni rien de manque. (XXIV, 87.)

44. L'éloquence est une peinture de la pensée; et ainsi ceux qui, après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau, au lieu d'un portrait⁵. (XXIV, 87 bis.)

45. On ne consulte que l'oreille, parce qu'on manque de cœur⁶! La règle est l'honnêteté⁷. (XXIV, 94.)

46. Il faut, en tout dialogue et discours, qu'on puisse dire à ceux qui s'en offensent⁸: De quoi vous plaignez-vous? (XXIV, 95.)

1. C'est la part de l'esprit. Aristote disait de même : « Apprendre aisément est naturellement agréable à tous. » (Rhét., 3, 10.)

2. Ce n'est pas seulement la part du cœur, au sens où l'entendait Platon en définissant le talent du discours un art de mener les âmes ψυχαγωγία; c'est aussi la part de la concupiscence qu'il est, d'après Pascal, indispensable de connaître pour posséder l'art de persuader et d'agréer.

3. C'est aussi sur la relation de l'orateur à l'auditeur qu'Aristote a fondé toute sa théorie des genres d'éloquence. (Rhét., I, 1, 10. Cf. Cic., de Orat., II, 24.)

4. On connaît le mot de Socrate à Lysias lui apportant un projet de dé-

fense : *Tu m'apportes là une chaussure pour un pied de femme*, et les critiques de Longin et de Fénelon contre le fameux exorde d'Isocrate : Puisque le discours a la vertu de rendre les choses grandes petites et les petites grandes... (Fén., *Lettre à l'Acad.*, IV.)

5. En d'autres termes, la parole doit être la représentation exacte de la vérité; tout ce qu'on y ajoute n'est pas moins blâmable que ce qui dans un portrait serait ajouté par le peintre.

6. On avait blâmé dans la première Provinciale trois qu'il de suite comme bien rudes. Cf. 21.

7. Éviter toute affectation. (Cf. VI, 15.)

8. Pascal réclame la responsabilité de ce qu'il écrit; Montaigne la lais-

47. Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, que je trouve tout ce que j'y vois ¹. (XXV, 24.)

48. Deviner. *La part que je prends à votre déplaisir*. M. le Cardinal ne voulait point être deviné ². (XXV, 25.)

49. « J'ai l'esprit plein d'inquiétude ³. » Je suis plein d'inquiétude, vaut mieux. (XXV, 25 bis.)

50. « Éteindre le flambeau de la sédition. » Trop luxuriant. « L'inquiétude de son génie ⁴. » Trop de deux mots hardis. (XXV, 25 ter.)

51. On aime à voir l'erreur, la passion de Cléobuline ⁵, parce qu'elle ne la connaît pas. Elle déplairait, si elle n'était trompée. (XXV, 68.)

52. *Prince* à un roi plaît parce qu'il diminue sa qualité ⁶. (XXV, 69.)

53. Scaramouche, qui ne pense qu'à une chose. Le docteur, qui parle un quart d'heure après avoir tout dit, tant il est plein du désir de dire. Le bec du perroquet, qu'il essuie quoiqu'il soit net ⁷. (XXV, 74.)

sait volontiers aux anciens : « Tel, dit-il, croit atteindre l'auteur des *Essais*, qui donnera une nasarde à Cicéron et à Sénèque. » Cf. 26.

1. Cf. même art., 28.

2. « J'ai vu parier, dit Méré, en ouvrant une lettre de consolation, que cela s'y trouverait (*la part que je prends à votre déplaisir*), et une dame fort triste qui l'avait reçue ne put s'empêcher d'en rire. » Le Cardinal Mazarin qui causait bien se piquait de ne pas dire de ces banalités qu'on peut deviner.

3. L'*inquiétude* est l'état de celui qui ne peut trouver la tranquillité : elle est, semble vouloir dire Pascal, naturelle à l'homme et non pas seulement à l'esprit.

4. Le mot *génie*, en ses divers sens (puissance mystérieuse qui préside à nos destinées, disposition naturelle, aptitude créatrice, etc.), est une de ces

expressions fortes dont l'effet est d'autant plus puissant qu'on l'emploie avec plus de sobriété.

5. « Cléobuline, dit M^{lle} de Scudéry dans *Artamène*, aimait Myrinthe sans penser l'aimer, et elle fut si longtemps dans cette erreur que son affection ne fut plus en état d'être surmontée, lorsqu'elle s'en aperçut. »

6. Nouvelle preuve du rôle important de la concupiscence dans ce que Pascal appelle *l'art d'agréer*. Cf. 25, 26, 30.

7. Fiorelli, de son nom de théâtre Scaramouche, se faisait alors applaudir à Paris dans le rôle d'un docteur pédantesque et loquace, que Molière imita plus tard (*Jalousie du Barbouillé*, 2 et 6 ; *Mariage forcé*, 6). Pascal qui avait assisté en penseur à la comédie italienne n'avait pas oublié ce trait d'amusant verbiage et en même temps de suffisance ridicule.

54. *Communnulum cor.* ¹ Saint Paul. Voilà le caractère chrétien. « Albe vous a nommé, je ne vous connais plus. » Voilà le caractère inhumain. Le caractère humain est contraire ². (XXV, 75.)

55. Symétrie, est ce qu'on voit d'une vue. Fondée sur ce qu'il n'y a pas de raison de faire autrement. Et fondée aussi sur la figure de l'homme, d'où il arrive qu'on ne veut la symétrie qu'en largeur, non en hauteur ni profondeur ³. (XXV, 76.)

56. Inconstance*. On croit toucher des orgues ordinaires en touchant l'homme. Ce sont des orgues à la vérité, mais bizarres, changeantes, variables ⁴. Ceux qui ne savent toucher que les ordinaires ne feraient pas d'accords sur celles-là. Il faut savoir où sont les touches ⁵. (XXV, 118.)

57. Éloquence, qui persuade par douceur, non par empire : en tyran, non en roi ⁶. (XXV, 118 bis.)

58. Les mots diversement rangés font un divers sens ⁷, et les sens diversement rangés font différents effets ⁸. (XXV, 128.)

59. Talent principal qui règle tous les autres (XXV, 129.)

60. Vertu *apéritive* d'une clef, *attractive* d'un croc. (XXV, 130 bis.)

61. *Pyrrhonien*, pour opiniâtre. Nul ne dit *courtisan*, que ceux qui ne le sont pas; *pédant*, qu'un pédant; *provincial* qu'un provincial, et je gagerais que c'est l'imprimeur qui l'a mis au titre des *Lettres au Provincial*. (XXV, 131.)

1. « Le cœur brisé, » c'est par ce mot que Pascal résume les conséquences morales de la doctrine de saint Paul, particulièrement dans les épîtres aux Romains et aux Corinthiens.

2. L'inhumanité d'un Horace, l'humanité (d'un Curiace), la sainteté d'un saint Paul : tels sont donc, d'après Pascal, les trois stades de la vie morale. — On voit si Condorcet était fondé à plaindre Pascal d'avoir, par scrupule janseniste voulu ignorer les chefs-d'œuvre dramatiques de son temps.

3. Cf. 22.

4. *Var.* : dont les tuyaux ne se

suivent pas par degrés conjoints. Aussi déroutent-ils l'organiste, absolument comme les inconséquences de notre nature déconcertent l'orateur et se mettent hors de gamme (14).

5. Cf. *frag.*, 14, sur la nécessité de prévoir les *fantaisies* de chacun, pour lui *agrèer*.

6. Cf. 43, où Pascal a montré quelle douce contrainte, quelle séduction *tyrannique* exerce sur nous l'éloquence, en s'adressant à notre amour-propre.

7. Par exemple, *homme honnête et honnête homme*. C'est la contre-partie naturelle du fragment 32.

8. Cf. 9 et 29.

62. Carrosse *versé* ou *renversé*, selon l'intention. *Répandre* ou *verser*, selon l'intention. Plaidoyer de M. Le Maître sur le Cordelier par force¹. (XXV, 132.)

63. Beauté d'omission², de jugement. (XXV, 133.)

64. Après ma 8^e [Provinciale], je croyais avoir assez répondu. — Qu'on voie les discours de la 2^e, 4^e, 5^e du Janséniste : cela est haut et sérieux. — Je hais également le bouffon et l'enflé; on ne ferait son ami de l'un ni de l'autre. (Barré, ms. p. 12.)

ARTICLE VIII

Les sectes philosophiques.

Pyrrhoniens et dogmatistes également impuissants à expliquer nos contradictions (1). *Tous les hommes recherchent d'être heureux* (2, 40). *Le bon-heur hors de nous* (3, 37). *Les mouvements fiévreux du stoïcisme* (4, 34, 41, 49). *La concupiscence et les sectes* (5, 8, 13, 18). *Pyrrhonisme rabattra cette vanité* (6, 43, 46, 47). *S'il se vante, je l'abaisse* (14). *Le problème de l'immortalité de l'âme* (17). *Descartes* (19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 29, 30, 31). *Obscurité de l'athéisme* (26). *Incrédules les plus crédules* (27). *Les astrologues* (32). *Tendre les bras au libérateur* (42). *Le pyrrhonisme avant J.-C. est le vrai* (14, 45). *Utilité des moralistes* (48, 50). *Ordre à suivre dans la critique des philosophes* (51, 53, 53, 54).

1. ... Les principales forces des pyrrhoniens, je laisse les moindres, sont que nous n'avons aucune certitude de la vérité de ces principes³, hors la foi et la révélation, sinon en ce que nous les sentons naturellement en nous : or, ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité,

1. On lit au début du discours de Le Maître *Pour un fils mis en religion par force* : « Dieu qui répand (et non : qui verse) des aveuglements et des ténèbres... »

2. Ce sont aussi des *beautés d'omission* que signale Schiller quand il dit qu'un maître du style est moins grand

par ce qu'il dit que par ce qu'il omet

3. Ce sont les idées d'espace, de temps, de mouvement, de nombre, d'égalité, et en général toutes les notions nécessaires à l'exercice de la pensée. Pascal n'en fait pas une critique moins rigoureuse que Kant, dans sa *Critique de la Raison pure*.

puisque n'y ayant point de certitude, hors la foi, si l'homme est créé par un Dieu bon, par un démon méchant¹, ou à l'aventure, il est en doute si ces principes nous sont donnés ou véritables, ou faux, ou incertains, selon notre origine²; de plus, que personne n'a d'assurance, hors de la foi, s'il veille ou s'il dort³, vu que durant le sommeil on croit veiller aussi fermement que nous faisons; on croit voir les espaces, les figures, les mouvements; on sent couler le temps, on le mesure, et enfin on agit de même qu'éveillé; de sorte que, la moitié de la vie se passant en sommeil, par notre propre aveu, où, quoi qu'il nous en paraisse, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentiments étant alors des illusions, qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir³?

Voilà les principales forces de part et d'autre⁴.

Je laisse les moindres, comme les discours que font les pyrrhoniens contre les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, du pays, et les autres choses semblables, qui, quoiqu'elles entraînent la plus grande partie des hommes communs, qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements, sont renversés par le moindre souffle des pyrrhoniens. On n'a qu'à voir leurs livres, si l'on n'en est pas assez persuadé; on le deviendra bien vite, et peut-être trop⁵.

1. Pascal emprunte cette supposition à Descartes, mais pour en faire usage contre lui, puisque ce qu'il combat ici n'est rien autre chose que le *dogmatisme philosophique*.

2. Pascal expose ici, sans les partager, les doctrines des pyrrhoniens : qui ne sait en effet que le rêve diffère absolument de la veille, par l'absurdité, l'absence de contrôle et de réflexion qui le caractérisent? Et d'autre part qui ne voit qu'un homme ignorant complètement s'il veille ou s'il dort ne saurait avoir la foi?

3. Pascal avait ajouté les lignes suivantes qu'il a barrées : « Et qui doute que, si on rêvait en compagnie, et que par hasard les songes s'accordassent, ce qui est assez ordinaire, et qu'on veillât en solitude, on ne crût les choses renversées? Enfin, comme

on rêve souvent qu'on rêve, entassant un songe sur l'autre, il se peut aussi bien faire que cette vie n'est elle-même qu'un songe.... sur lequel les autres sont entés, dont nous nous éveillons à la mort. » On reconnaît, comme plus haut, le souvenir de Descartes (Cf. *Médit.*, VI), et surtout celui de Montaigne : « Nous veillons dormant et veillant dormons. » (*Ess.*, II, 12.) V. III, 15.

4. La grande force des dogmatiques est l'argument qu'on trouvera plus loin : « Nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme. » (Cf. 9.)

5. Pascal craint pour les *hommes communs* (c'est-à-dire du commun) les ravages du doute, et redoute pour eux l'influence quelque peu dissolvante de la philosophie de Montaigne.

Je m'arrête à l'unique fort* des dogmatistes, qui est qu'en parlant de bonne foi et sincèrement, on ne peut douter des principes naturels.

Contre quoi les pyrrhoniens opposent en un mot l'incertitude de notre origine ¹, qui enferme celle de notre nature ; à quoi les dogmatistes sont encore à répondre depuis que le monde dure ².

Voilà la guerre ouverte entre les hommes, où il faut que chacun prenne parti, et se range nécessairement ou au dogmatisme, ou au pyrrhonisme ; car qui pensera demeurer neutre sera pyrrhonien par excellence. Cette neutralité est l'essence de la cabale* ³ : qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux, en quoi paraît leur avantage. Ils ne sont pas pour eux-mêmes ; ils sont neutres, indifférents, suspendus à tout, sans s'excepter ⁴.

Que fera donc l'homme en cet état ? Doutera-t-il de tout ? doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle ? ⁵ doutera-t-il s'il doute ? doutera-t-il s'il est ⁶ ? On n'en peut venir là ; et je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif parfait ⁷. La nature soutient la raison impuissante et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point.

1. A savoir si nous sommes créés par un Dieu bon, par un démon méchant, ou à l'aventure.

2. On ne peut rien répondre en effet à qui met en doute la légitimité de nos facultés. Seulement, Pascal le dira plus loin : « La nature soutient la raison impuissante et l'empêche d'extravaguer jusque-là. »

3. Cf. III, 15, où le mot *cabale* n'est pas pris davantage en mauvaise part, et désigne simplement la secte pyrrhoniennne.

4. C'est le portrait, on ne saurait plus reconnaître, de Montaigne (Cf. *Ess.*, II, 12), et l'on voit du même coup éclater la différence entre Pascal et l'auteur des *Essais*. Tandis que Montaigne s'arrête délibérément à l'incertitude et ne reconnaît d'autre mérite à la foi que d'ôter l'envie de réfléchir et de suspendre en quelque sorte tout mouvement de la pensée, le pyrrhonisme apparent de Pascal n'est qu'une tactique contre les dog-

matiques incrédules, et si le doute a quelque avantage à ses yeux, c'est de nous mener forcément à la croyance.

5. C'est comme l'esquisse de la scène célèbre de Marphurius et de Sganarelle : « Quelle insolence ! M'outrager de la sorte ! Avoir en l'audace de battre un philosophe comme moi ! — Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses ; et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu. » (*Mariage forcé*, sc. VIII. Cf. Lucien, *Vente à l'encan des sectes philosophiques*.)

6. C'est visiblement à Descartes que Pascal pense dans tout ce morceau. (Cf. *Discours de la Méth.*, IV.)

7. Pyrrhon lui-même avait beau, dans les rues, paraître ignorer l'existence des voitures, dont ses disciples étaient obligés de le garer : on peut douter qu'il fût dans l'intimité un parfait et conséquent pyrrhonien.

Dira-t-il donc, au contraire, qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, ne peut en montrer aucun titre, et est forcé de lâcher prise ?

Quelle chimère ¹ est-ce donc que l'homme ! quelle nouveauté*, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ² ! Juge de toutes choses, imbécile* ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers.

Qui démêlera cet embrouillement* ? La nature confond les pyrrhoniens et la raison confond les dogmatiques. Que deviendrez-vous donc, ô homme ! qui cherchez quelle est votre véritable condition par votre raison naturelle ? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ni subsister dans aucune ³.

Connaissez donc ⁴, superbe, quel paradoxe* vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante ; taisez-vous, nature imbécile* : apprenez que l'homme passe infiniment l'homme ⁵, et entendez de votre maître votre condition véritable, que vous ignorez. Écoutez Dieu.

Car enfin, si l'homme n'avait jamais été corrompu, il jouirait dans son innocence et de la vérité et de la félicité avec assurance. Et si l'homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude. Mais, malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avait point de grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, et ne pouvons y arriver ; nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge : incapables d'ignorer absolument et de savoir certainement, tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement déchus ⁶.

1. Monstre à tête de lion, à corps de chèvre et à tête de serpent imaginé par les Grecs. Saint Augustin avait dit dans le même sens : *Homo, magnum miraculum !*

2. Cf. Bossuet : « O Dieu, qu'est-ce donc que l'homme ? est-ce un prodige ? est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles ? est-ce une énigme inexplicable ? » (*Prof. de La Vall.*, 1675 ; Cf. *Sermon sur la Mort*, 1662.) Bossuet et Pascal avaient le même maître, saint Augustin.

3. Il faut en effet être dogmatique ou pyrrhonien, c'est ce qui jette

l'homme dans un embarras inextricable et fait triompher Pascal.

4. Autrement vif que la première rédaction : *Apprenons donc...*

5. Ce n'est pas dans Montaigne, c'est dans Pascal lui-même qu'on peut voir la superbe raison invinciblement froissée par ses propres armes. (V. l'Entretien av. M. de Sacy.)

6. Pour saint Augustin l'humanité frappée de mort depuis la faute d'Adam est comme Lazare, enfermée dans un tombeau qui porte pour épitaphe ces mots : « Sans Dieu, sans espérance », et d'où elle ne peut sor-

Chose étonnante cependant, que le mystère le plus éloigné de notre connaissance, qui est celui de la transmission du péché, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connaissance de nous-mêmes ! Car il est sans doute qu'il n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui, étant si éloignés de cette source, semblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paraît pas seulement impossible, il nous semble même très injuste ; car qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paraît avoir si peu de part, qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être ? Certainement, rien ne nous heurte* plus rudement que cette doctrine ; et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme ; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme ¹.

2. Seconde partie. Que l'homme sans la foi ne peut connaître le vrai bien ni la justice. Tous les hommes recherchent d'être heureux², cela est sans exception. Quelque différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre et que les autres n'y vont pas, est ce même désir qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet

tir que par cette résurrection miraculeuse qui s'appelle la grâce (*De fide*, 13). Pour Bossuet, elle ressemble à un édifice ruiné qui dans ses mesures renversées conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. (*Prof. de la Vall.*, I ; cf. *Serm. sur la Mort*, II.)

1. Saint Augustin, à toutes les objections de Pélagé contre le péché originel et la prédestination, se contentait de répondre : « *O homo, tu quis es ?* Le limon dit-il à celui qui l'a formé : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi ? L'apôtre lui-même ne s'écrie-t-il pas : O profondeur des trésors de la sagesse et de la science

de Dieu ! Qui peut connaître ce que pense le Seigneur et qui est entré dans ses conseils ! » (*Lett. à Sexte*, t. XI, II, 715.) Pascal voit dans ce mot : *O homme, qui êtes-vous ?* la solution la plus exacte du problème religieux, et, démontrant le péché originel par les contrariétés de notre nature, il fonde du même coup l'apologétique chrétienne sur la connaissance de l'homme.

2. Après avoir démontré que l'homme est conduit à la foi par son ignorance, Pascal va prouver qu'il est acheminé sans le savoir au même terme par son désir inassouvi du bonheur.

objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre¹.

Et cependant, depuis un si grand nombre d'années, jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à ce point où tous visent continuellement. Tous se plaignent : princes, sujets ; nobles, roturiers ; vieux, jeunes ; forts, faibles ; savants, ignorants ; sains, malades ; de tous pays, de tous les temps, de tous âges et de toutes conditions.

Une épreuve si longue, si continue et si uniforme, devrait bien nous convaincre de notre impuissance d'arriver au bien par nos efforts ; mais l'exemple nous instruit peu. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque délicate différence ; et c'est de là que nous attendons que notre attente ne sera pas déçue en cette occasion comme en l'autre². Et ainsi le présent ne nous satisfaisant jamais, l'expérience³ nous pipe, et, de malheur en malheur, nous mène jusqu'à la mort, qui en est un comble éternel⁴.

Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance ? sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'il essaie⁵ inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, recherchant des choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, mais qui en sont toutes incapables⁶, parce que le gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même.

Lui seul est son véritable bien ; et depuis qu'il l'a quitté, c'est une chose étrange, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de lui en tenir la place : astres, ciel, terre, élément, plantes, choux, poireaux, animaux, insectes, veaux,

I. Saint Augustin montre les hommes embarqués sur le vaste Océan du monde et croyant tous voguer vers la région du bonheur. Trompés par de fausses lumières qui les menent sur des écueils, ils s'égarèrent tous plus ou moins du port où une voix leur crie pourtant de venir chercher la seule félicité. (*De Vita Beata*, I, § 17.) Les brillantes images de saint Augustin ont fait place ici à une argumentation serrée, mais l'idée est la même, et l'on entendra bientôt

aussi le *cri de notre avidité et de notre impuissance*.

2. Ent. : en telle occasion, comme elle l'a été en telle autre.

3. *Var.* l'espérance.

4. Ent. : un comble éternel de malheur. La simple rigueur des termes théologiques suffit à produire l'effet le plus saisissant.

5. Cf. *Gr.*, 47.

6. Construction brisée. On attendrait : mais qu'elles sont incapables de lui donner. Cf. *Gr.*, 47.

serpents, fièvre, peste, guerre, famine, vice, adultère, inceste¹. Et depuis qu'il a perdu le vrai bien, tout également peut lui paraître tel, jusqu'à sa destruction propre, quoique si contraire à Dieu, à la raison et à la nature tout ensemble.

Les uns le cherchent dans l'autorité, les autres dans les curiosités et dans les sciences, les autres dans les voluptés². D'autres, qui en ont en effet plus approché³, ont considéré qu'il est nécessaire que le bien universel, que tous les hommes désirent, ne soit dans aucune des choses particulières qui ne peuvent être possédées que par un seul, et qui, étant partagées, affligent plus leur possesseur, par le manque de la partie qu'ils n'ont pas, qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devait être tel, que tous pussent le posséder à la fois, sans diminution et sans envie, et que personne ne le pût perdre contre son gré.

Et leur raison est que ce désir étant naturel à l'homme, puisqu'il est nécessairement dans tous, et qu'il ne peut pas ne le pas avoir, ils en concluent⁴...

3. Philosophes. Nous sommes pleins de choses qui nous jettent au dehors⁵.

Notre instinct* nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur hors de nous. Nos passions nous poussent au dehors, quand même les objets ne s'offriraient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes et nous appellent, quand même nous n'y pensons pas. Et ainsi les philosophes ont beau dire : Rentrez en vous-mêmes, vous y

1. Cette énumération des faux dieux est tirée de Montaigne, qui lui-même n'a d'autre but que d'accumuler, sans nulle critique, les preuves les plus grossières de notre déraison. (Cf. Cic., *de Nat. deor.*; Boss., *Disc.*, II, 3; Corn., *Polyeucte*, V, 3.)

2. Ent. : cherchent le vrai bien dans l'autorité (*libido dominandi*), dans la curiosité (*libido sciendi*) ou dans la volupté (*libido sentiendi*).

3. Les stoïciens prétendaient en effet que le souverain bien doit être universel, équitablement réparti et qu'il ne peut être qu'en Dieu. Cf. VII, 12.

4. Suppl. : qu'il n'y a d'autre bien que la vertu. A quoi Pascal eût répondu sans doute avec saint Augustin, que cette vertu parfaite est un idéal chimérique, que la vertu réelle est une lutte déchirante contre le mal et qu'enfin la perfection la plus haute ne nous assure nullement le bonheur. (*Civ. D.*, XIX, 25.)

5. Épictète disait : Rien du dehors ne peut nous troubler au dedans. Pascal répond : Nos *passions* et les *objets* qui les excitent nous jettent dehors.

trouvez votre bien ; on ne les croit pas, et ceux qui les croient sont les plus vides et les plus sots ¹.

4. Stoïques. ... Ils concluent qu'on peut toujours ce qu'on peut quelquefois, et que, puisque le désir de la gloire fait bien faire à ceux qu'il possède quelque chose, les autres le pourront bien aussi. Ce sont des mouvements fiévreux, que la santé ne peut imiter ². Épictète conclut, de ce qu'il y a des chrétiens constants, que chacun le peut bien être ³.

5. Les trois concupiscences ont fait trois sectes, et les philosophes n'ont fait autre chose que suivre une des trois concupiscences ⁴.

6. Nous connaissons la vérité ⁵, non seulement par la raison* mais encore par le cœur ; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point part, essaie de les combattre. Les pyrrhoniens, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison* ; cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connaissances, comme ils le prétendent. Car la connaissance des premiers principes, comme qu'il y a *espace, temps, mouvement, nombres*, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie, et qu'elle y fonde tout son discours. Le cœur* sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace ⁶, et que les nombres

1. S. Augustin termine un exposé analogue du stoïcisme par un mouvement tout semblable ; « O excès, ô extravagance de l'orgueil humain !.. pourquoi faut-il que sa superbe empêche l'homme d'avouer sa misère ! » (*Lett. à Macéd.*, fin.)

2. Épictète assurait que le sage a toujours la santé ; cette prétendue santé, répond Pascal, est une véritable fièvre.

3. Épigramme malicieuse à l'adresse d'Épictète ; ce philosophe ne sait pas que la constance du chrétien est un miracle.

4. L'orgueil, entend Pascal, a en-

gendré le stoïcisme ; la volupté a produit l'épicurisme et la curiosité a donné naissance à l'intellectualisme de Platon et d'Aristote : or, si chaque secte naît d'un vice, la philosophie est du même coup condamnée.

5. Il suffit d'opposer ce seul fragment à ceux qui accusent Pascal de scepticisme. Ne pas oublier sa terminologie : *cœur* et *instinct* = intuition, *raison* = raisonnement, *discours* = démonstration.

6. On dirait aujourd'hui : c'est un jugement intuitif ou immédiat d'affirmer qu'il y a *trois dimensions* dans l'espace.

sont infinis ; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent ; et le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur* des preuves de ses premiers principes, pour vouloir y consentir, qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre, pour vouloir les recevoir¹.

Cette impuissance ne doit donc servir qu'à humilier la raison² qui voudrait juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous connussions toutes choses par instinct* et par sentiment*. Mais la nature nous a refusé ce bien ; elle ne nous a, au contraire, donné que très peu de connaissances de cette sorte ; toutes les autres ne peuvent être acquises que par le raisonnement.

Et c'est pourquoi ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment du cœur sont bien heureux et bien légitimement persuadés. Mais ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la [leur] donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment du cœur, sans quoi la foi n'est qu'humaine, et inutile pour le salut³.

7. La mémoire, la joie sont des sentiments*, et même les propositions géométriques deviennent sentiments, car la raison rend les sentiments naturels, et les sentiments naturels s'effacent par la raison⁴.

1. On démontre par ex. le théorème du carré de l'hypoténuse. Il faudrait être doué d'un génie géométrique bien extraordinaire pour en avoir l'aperception immédiate ou, comme dit Pascal, le sentiment.

2. Leibniz estime, comme Pascal, que tout en mathématiques a besoin de démonstration, et que l'appel à l'évidence intuitive n'est jamais qu'un pis-aller. Si évidente, dit-il, que soit cette proposition : *Dans un triangle un côté est toujours plus petit que la somme des deux autres*, Euclide a bien fait de la démontrer.

3. En résumé l'homme privé de

Dieu peut revenir à lui : 1° par le raisonnement qui suffit à le faire connaître, mais ne nous donne qu'une foi humaine et inutile pour le salut ; 2° par le sentiment du cœur qui seul nous persuade légitimement et efficacement. Cf. X, 2 et l'art. XIII.

4. Ent. : le raisonnement rend les déductions et les inductions naturelles, nous les fait paraître aussi spontanées, aussi certaines que des sentiments, et, d'autre part, ce même raisonnement peut gâter les notions qui nous sont venues par la voie du sentiment.

8. . . Cette guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagés en deux sectes¹. Les uns ont voulu renoncer aux passions, et devenir dieux; les autres ont voulu renoncer à la raison, et devenir bêtes brutes (Des Barreaux²). Mais ils ne l'ont pu, ni les uns ni les autres, et la raison demeure toujours, qui accuse la bassesse et l'injustice des passions, et qui trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent; et les passions sont toujours vivantes dans ceux qui y veulent renoncer.

9. Instinct. Raison. Nous avons une impuissance de prouver invincible à tout le dogmatisme; nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme³.

10. Nous souhaitons la vérité, et ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous recherchons le bonheur, et ne trouvons que misère et mort. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, et sommes incapables ni de certitude ni de bonheur⁴. Ce désir nous est laissé, tant pour nous punir, que pour nous faire sentir d'où nous sommes effondrés⁵.

11. Si l'homme n'est fait pour Dieu, pourquoi n'est-il heureux qu'en Dieu? Si l'homme est fait pour Dieu, pourquoi est-il si contraire à Dieu⁶?

1. Épicuriens et stoïciens.

2. Des Barreaux († 1673), poète épicurien qui dans sa maison du faubourg Saint-Antoine, surnommée *l'île de Chypre*, réunissait les libertins du temps, comme Chapelain, Théophile et Miton. On connaît le beau sonnet que lui inspira le repentir :

Grand Dieu, tes jugements sont remplis
[d'équité...

3. Tout en affirmant que la raison n'a pas la solidité dont elle se flatte, Pascal, on le voit, est bien éloigné de vouloir la détruire. C'est commettre la plus lourde méprise que de lui attribuer un tel dessein.

4. V. Gr., 34.

5. Bossuet dit de même, avec un tour antithétique et nerveux qui, s'il n'est pas imité de Pascal, peut être

dit à la Pascal : « Fondé dans son origine sur la connaissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruine; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste encore en l'homme, si forte qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si faible qu'il ne peut la suivre, si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa faute et lui faire sentir sa perte. » (*Prof. de La Vall.*, 1675.)

6. Dans cette double interrogation Pascal résume le beau développement bien connu de saint Augustin : « J'ai

12. L'homme ne sait à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré, et tombé de son vrai lieu sans le pouvoir retrouver. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables.

13. A. P. R.² Grandeur et misère. La misère se concluant de la grandeur, et la grandeur de la misère, les uns ont conclu la misère d'autant plus qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur², et les autres concluant la grandeur avec d'autant plus de force qu'ils l'ont conclue de la misère même³, tout ce que les uns ont pu dire pour montrer la grandeur n'a servi que d'un argument aux autres pour conclure la misère, puisque c'est être d'autant plus misérable qu'on est tombé de plus haut; et les autres, au contraire⁴. Ils se sont portés les uns sur les autres par un cercle sans fin⁵: étant certain qu'à mesure que les hommes ont de lumière, ils trouvent et grandeur et misère en l'homme. En un mot, l'homme connaît qu'il est misérable; il est donc misérable, puisqu'il l'est; mais il est bien grand, puisqu'il le connaît.

14. ...S'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible⁶.

15. Contrariétés : L'homme est naturellement crédule, incrédule; timide, téméraire.

16. Le Pyrrhonisme est le vrai⁷; car, après tout, les hommes, avant Jésus-Christ, ne savaient où ils en étaient,

interrogé la terre et elle m'a dit : Ce n'est pas moi qui suis ton Dieu... Pourquoi donc ne tient-elle pas à tous le même langage ?... » (*Conf.*, V, 6.)

1. Ces lettres indiquent que Pascal devait développer ce sommaire dans une conférence à *Port-Royal*.

2. Puisqu'on est d'autant plus misérable qu'on est tombé de plus haut. Cf. I, 3, 4, 5, et XII.

3. Puisqu'on est d'autant plus grand qu'on se connaît plus misérable. Cf. I, 6.

4. Les autres ont conclu la grandeur du sentiment que nous avons de

notre misère : tel Épictète qui exalte notre nature autant que Montaigne la ravale.

5. Les deux demi-cercles qui, aux yeux de l'éloquent géomètre, représentent notre grandeur et notre misère, sont emportés par un mouvement sans fin et tour à tour nous élèvent et nous abaissent.

6. On devine l'accent douloureux de ce cri échappé à Pascal dans sa lutte tragique contre l'énigme de notre nature et de sa propre pensée.

7. Ce n'est nullement, comme l'a cru Cousin, la négation radicale du

ni s'ils étaient grands ou petits. Et ceux qui ont dit l'un ou l'autre¹ n'en savaient rien, et devinaient sans raison et par hasard : et même ils erraient toujours, en excluant l'un ou l'autre. *Quod ergo ignorantes quæritis, religio annuntiat vobis*². (XXIV, 10 bis.)

17. L'orgueil contre-pèse* et emporte toutes les misères³. Voilà un étrange monstre, et un égarement bien visible. Le⁴ voilà tombé de sa place, il la cherche avec inquiétude. C'est ce que tous les hommes font. Voyons qui l'aura trouvée. (XXIV, 10 bis.)

18. Pensée. Toute la dignité de l'homme est en la pensée. Mais qu'est-ce que cette pensée? Qu'elle est sotte⁵! (XXIV, 53 bis.)

19. Il est indubitable que, que l'âme soit mortelle ou immortelle, cela doit mettre une différence entière dans la morale; et cependant les philosophes ont conduit leur morale indépendamment de cela. Ils délibèrent de passer une heure⁶. Platon, pour disposer au christianisme⁷. (XXIV, 57 ter.)

20. Philosophes. ...Ils croient que Dieu est seul digne d'être aimé et admiré, et ont désiré être aimés et admirés des

pouvoir de connaître, mais l'affirmation pure et simple qu'avant Jésus-Christ les hommes ont été impuissants à pénétrer le mystère de leur nature. Nul thème n'est plus familier aux apologistes chrétiens et en particulier à Bossuet, qu'on n'accusera pas de pyrrhonisme. (Cf. *Haine contre la Vérité, Parole de Dieu, Vertu de la croix*, etc.)

1. Stoïciens et épicuriens. La raison, disait plaisamment M. de Saci, trouve bien quelques vérités, mais c'est comme un cadran peint qui marque l'heure deux fois sur vingt-quatre.

2. « En parcourant votre ville, dit saint Paul à l'Aéropage, j'ai découvert un autel avec cette inscription : Au Dieu inconnu. Ce que vous révèrez sans le connaître, c'est ce que je vous annonce. » (*Act.*, 18, 23).

3. Ce qui fait, dans la balance, contrepoids à toutes nos misères et même les emporte comme un plateau trop léger, c'est notre orgueil, qui est justement notre plus grande misère.

4. L'homme, ce monstre étrange. Cf. 1 et 13.

5. Pascal n'a pas assez de sarcasmes pour réfuter la prétention des philosophes dogmatiques et en particulier des disciples d'Aristote ou de Zénon qui professent que par la pensée l'homme s'égale à Dieu, qu'il est Dieu même.

6. Ent. : Délibérer sur la manière de passer cette vie si courte, sans se préoccuper de l'autre vie, c'est délibérer sur la manière de passer une heure de temps.

7. Non seulement la lecture de Platon est bonne pour disposer l'esprit à la foi, mais le platonisme a préparé

hommes, et ils ne connaissent pas leur corruption. S'ils se sentent pleins de sentiments pour l'aimer et l'adorer, et qu'ils y trouvent leur joie principale, qu'ils s'estiment bons, à la bonne heure. Mais s'ils s'y¹ trouvent répugnants*, s'ils n'ont aucune pente qu'à se vouloir établir dans l'estime des hommes, et que pour toute perfection ils fassent seulement que, sans forcer les hommes, ils leur fassent trouver leur bonheur à les aimer, je dirai que cette perfection est horrible. Quoi! ils ont connu Dieu, et n'ont pas désiré uniquement que les hommes l'aimassent, mais que les hommes s'arrêtassent à eux; ils ont voulu être l'objet du bonheur volontaire des hommes². (XXIV, 61 bis.)

21. La machine d'arithmétique³ fait des effets qui approchent plus de la pensée que tout ce que font les animaux; mais elle ne fait rien qui puisse faire dire qu'elle a de la volonté, comme les animaux⁴. (XXIV, 67.)

22. La nature de l'homme n'est pas d'aller toujours, elle a ses allées et venues⁵. La fièvre a ses frissons et ses ardeurs, et le froid montre aussi bien la grandeur de l'ardeur de la fièvre que le chaud même. Les inventions des hommes de siècle en siècle vont de même. La bonté et la malice du monde en général en est de même : *Plerumque gratæ principibus vices*⁶. (XXIV, 89.)

dans le monde le règne de l'Évangile : c'est ce qui lui a fait trouver grâce devant les Pères de l'Église et dicté à saint Augustin le plus bel hommage que Platon ait jamais reçu. (*De vera relig.* p. 1208, 9.)

1. Y = à aimer et adorer Dieu. Cf. *Gr.*, 12.

2. Les philosophes et en particulier les stoïciens, ont beau nous paraître détachés d'eux-mêmes et dépouillés de tout amour-propre : du moment qu'ils ne connaissent pas leur corruption, ils considèrent notre nature comme l'objet du bonheur volontaire des hommes, et par conséquent comme essentiellement digne d'amour et d'adoration.

3. Cf. *Introduction, Travaux scientifiques de Pascal.*

4. Pascal qui avait adopté les idées de Descartes sur la question de l'au-

tomatisme des bêtes semble ici s'en séparer.

5. Après avoir partagé les doctrines de Descartes sur le progrès constant et indéfini de l'humanité (v. *Préface d'un Traité du Vide*), Pascal semble vouloir conclure du *va-et-vient* des phénomènes astronomiques à une marche en avant toujours discontinue et intermittente. Tout à l'heure il paraîtra admettre une idée plus différente encore des doctrines cartésiennes, celle d'un développement ou d'une évolution qui n'aurait rien de nécessaire ni de régulier dans son cours, que les circonstances pourraient toujours arrêter, suspendre indéfiniment ou même diriger dans une voie contraire au véritable progrès.

6. « Les changements (comme ceux de la richesse à la simplicité)

23. La nature agit par progrès, *itus et reditus*. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais, etc. Le flux de la mer se fait ainsi; le soleil semble marcher ainsi¹. (XXIV, 89 *bis*.)

24. Tout ce qui se perfectionne par progrès périclît aussi par progrès². Tout ce qui a été faible ne peut jamais être absolument fort. On a beau dire : Il est crû, il est changé. Il est aussi de même. (XXIV, 96 *bis*.)

25. Les athées doivent dire des choses parfaitement claires³; or il n'est point parfaitement clair que l'âme soit matérielle⁴. (XXIV, 98.)

26. Incrédules, les plus crédules⁵. Ils croient les miracles de Vespasien, pour ne pas croire ceux de Moïse⁶. (XXIV, 99.)

27. Écrire contre ceux qui approfondissent trop les sciences. Descartes⁷. (XXIV, 100.)

28. Descartes. Il faut dire en gros : Cela se fait par figure et mouvement, car cela est vrai. Mais de dire quelles, et composer la machine, cela est ridicule; car cela est inutile et

plaisent d'ordinaire aux grands. » (Hor., *Od.*, 3, 29, 13.)

1. Ici Pascal avait représenté par une ligne sinueuse la *courbe* générale du flux de la mer et du mouvement apparent du soleil.

2. C'est la réfutation directe de la sixième partie du *Discours de la Méthode* et par suite de la fameuse *Esquisse* de Condorcet sur les *Progrès de l'Esprit humain*. On professait à Port-Royal que, si les temps modernes doivent au christianisme une supériorité infinie dans l'ordre religieux, l'antiquité garde pour elle l'avantage du génie artistique et littéraire, et qu'on ne verra désormais rien d'égal aux Cicéron et aux Virgile.

3. Puisqu'ils reprochent à la religion d'être obscure.

4. Selon leur propre aveu.

5. Ent. : les incrédules sont juste-

ment les plus crédules. On venait précisément de voir à Paris le rationaliste anglais Cherbury publier un livre contre la révélation sur la foi d'une prétendue révélation céleste, et depuis on a eu par exemple le spectacle d'un athée comme La Mettrie livré aux plus basses et aux plus ridicules superstitions.

6. Tacite raconte la guérison d'un paralytique et d'un aveugle par Vespasien (*Hist.*, IV, 81). Certains apologistes, comme Grotius, admettaient qu'un tel miracle peut être vrai et permis de Dieu; Pascal rejette hardiment le fait.

7. La physique de Descartes paraissait à Pascal une *perte de temps* d'autant plus condamnable (cf. IV, 1) qu'il en jugeait à la fois l'esprit général moins religieux et les conclusions plus chimériques.

incertain et pénible¹. Et quand cela serait vrai, nous n'estimons pas que toute philosophie vaille une heure². (XXIV, 100 bis.)

29. Descartes inutile et incertain³. (XXIV, 100 ter.)

30. Athéisme, marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement⁴. (XXIV, 101.)

31. Quand on dit que le chaud n'est que le mouvement de quelques globules, et la lumière le *conatus recedendi* que nous sentons, cela nous étonne. Quoi, que⁶ le plaisir ne soit autre chose que le ballet des esprits⁷? Nous en avons conçu une si différente idée! et ces sentiments-là nous semblent si éloignés de ces autres, que nous disons être les mêmes que ceux que nous leur comparons⁸! Le sentiment du feu, cette chaleur qui nous affecte d'une manière tout autre que l'atouchement, la réception du son et de la lumière, tout cela

1. « Je ne puis pardonner à Descartes, disait Pascal; il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu, mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude, pour mettre le monde en mouvement : après cela, il n'a plus que faire de Dieu. » (Marg. Périer, *Mémoires*.)

2. Ce dédain quelque peu outré pour la philosophie rappelle les emportements d'un Lactance contre ceux qu'il appelle *sapientia caupones*, ou d'un Hermias, dans son *Irisio philosophorum*. Ces exagérations, au surplus peuvent convenir à un traitement moral et porter dans les âmes un trouble salutaire.

3. C'était un des thèmes favoris de Pascal dans la conversation. La *matière subtile* était pour lui une source habituelle de plaisanteries, et quand il voulait donner l'exemple d'une rêverie embrassée par entêtement, il ne manquait pas de citer la théorie cartésienne de l'espace. (Nicole, *Lett.*, 83.)

4. Montaigne avait distingué la foi des simples, celle que nous appelons la *foi du charbonnier*, puis l'in-crédulité, qui témoigne d'une *vigueur*

moyenne, et enfin la croyance savante et réfléchie, qui convient aux plus grands esprits, plus rassis et clairvoyants. (*Ess.*, I, 54.) C'était déjà la théorie de Pascal sur les *demi-babiles* (III, 18) et l'athéisme.

5. La *force centrifuge*, qui projette jusqu'à notre œil les ondes lumineuses, comme la pierre jetée dans l'eau y produit des ondes liquides, ou comme une détonation survenant dans l'air y forme des ondes sonores. C'est la doctrine de Descartes (*Princ. phil.*, III), enseignée encore aujourd'hui sous le nom de théorie des *ondulations*.

6. V. Gr., 18.

7. Les *esprits*, corps légers et subtils regardés au xvii^e siècle, sous l'influence de la philosophie cartésienne, comme le principe de la vie, étaient censés par leurs diverses agitations et leurs *ballets* produire les émotions, les passions et en général tous les phénomènes de la sensibilité.

8. Ent. : ces sentiments-là (sentiments du mouvement) semblent si éloignés de ces autres (sentiments du plaisir), lesquels nous affirmons pourtant être les mêmes que ceux du mouvement.

nous semble mystérieux, et cependant cela est grossier comme un coup de pierre. Il est vrai que la petitesse des esprits qui entrent dans les pores touche d'autres nerfs, mais ce sont toujours des nerfs touchés¹. (XXV, 10.)

32. Si un animal faisait par esprit ce qu'il fait par instinct, et s'il parlait par esprit ce qu'il parle par instinct^{*2} pour la chasse, et pour avertir ses camarades que la proie est trouvée ou perdue, il parlerait bien aussi pour des choses où il a plus d'affection comme, pour dire : Rongez cette corde qui me blesse, et où je ne puis atteindre³. (XXV, 11.)

33. L'histoire du brochet et de la grenouille de Liancourt. Ils le font toujours, et jamais autrement, ni autre chose d'esprit⁴. (XXV, 11 bis.)

34. Ils disent⁵ que les éclipses présagent malheur ; parce que les malheurs sont ordinaires, de sorte qu'il arrive si souvent du mal, qu'ils devinent souvent ; au lieu que s'ils disaient qu'elles présagent bonheur, ils mentiraient souvent. Ils ne donnent le bonheur qu'à des rencontres du ciel rares ; ainsi ils manquent peu souvent à deviner. (XXV, 13.)

35. Instinct et raison, marque de deux natures⁶. (XXV, 15.)

36. Es-tu moins esclave, pour être aimé et flatté de ton maître ? Tu as bien du bien, esclave : ton maître te flatte. Il te battra tantôt⁷. (XXV, 23.)

1. On enseigne encore aujourd'hui que toute sensation, quelle qu'elle soit, se ramène en définitive à une sensation du toucher.

2. Ent. : s'il faisait entendre par esprit le langage qu'il fait entendre par instinct. V. *Gr.*, 19.

3. Donc son instinct est limité à quelques objets et non pas ouvert à tous. C'est la doctrine même de Bossuet dans le *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même* (Ch. V).

4. M. de Liancourt aimait à opposer aux cartésiens de Port-Royal divers exemples de l'intelligence des animaux, et en particulier l'histoire de ce chien qui, fatigué de tourner seul la broche parce que son camarade

s'était allé cacher, se faisait suivre de son maître jusqu'au grenier où il s'était niché, et l'aidait à faire déguerpir le paresseux.

5. Les astrologues, dont toute la science se résume à savoir que le bonheur est fort rare, et qui par conséquent n'attribuent qu'à très peu de phénomènes une signification heureuse.

6. Cf. *même art.*, 9.

7. Dans la langue d'Épictète, qui semble avoir inspiré ce fragment, l'esclave, c'est le mondain ; son maître est le bien sensible, qui tour à tour le flatte et le trompe, mais toujours l'asservit.

37. Tous leurs principes sont vrais, des pyrrhoniens, des stoïques, des athées, etc¹. Mais leurs conclusions sont fausses, parce que les principes opposés sont vrais aussi². (XXV, 29.)

38. Les philosophes ont consacré les vices, en les mettant en Dieu même ; les chrétiens ont consacré les vertus. (XXV, 30.)

39. Immatérialité de l'âme. Les philosophes qui ont dompté leurs passions ; quelle matière l'a pu faire³ ? (XXV, 31.)

40. Qu'est-ce qui sent le plaisir en nous ? Est-ce la main ? est-ce le bras ? est-ce la chair ? est-ce le sang ? On verra bien qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel⁴. (*Édition de P. R.*, XXIII, 2.)

41. Philosophes. La belle chose, de crier à un homme qui ne se connaît pas, qu'il aille de lui-même à Dieu⁵ ! Et la belle chose de le dire à un homme qui se connaît⁶. (XXV, 32.)

42. Recherche du vrai bien. Le commun des hommes met le bien dans la fortune et dans les biens du dehors, ou au moins dans le divertissement. Les philosophes ont montré la vanité de tout cela, et l'ont mis où ils ont pu. (XXV, 32 bis.)

43. Pour les philosophes, 288 souverains biens⁷. (XXV, 32 ter.)

1. Il est vrai de dire avec les pyrrhoniens que l'homme est incapable de savoir certainement, avec les stoïques que la raison de l'homme participe de la nature divine, avec les athées que l'existence du mal dans le monde témoigne qu'il n'est pas soumis à l'action d'un Dieu : ce qui n'empêche pas cependant leurs conclusions à tous d'être fausses.

2. On peut soutenir en effet contre les pyrrhoniens que l'homme n'est pas incapable d'atteindre la vérité (cf. 6), contre les stoïques que la véritable nature de l'homme est l'animalité, contre les athées que l'existence du bien témoigne de l'action d'un Dieu sur le monde. Ce qui concilie toutes les antinomies, c'est la doctrine du péché originel.

3. Ent. : a pu faire cela en eux. C'est la preuve de la spiritualité de l'âme tirée de la liberté. V. *Gr.*, 47.

4. Cette réfutation du matérialisme, qui se rattache au fragment précédent, ne se trouve que dans l'édition de P. R. ; mais on y reconnaît à n'en pas douter l'empreinte de Pascal.

5. C'est ce que font les philosophes croyant que l'homme peut de lui-même et sans la grâce aller vers un Dieu qu'il connaît encore moins qu'il ne se connaît lui-même.

6. C'est ce que fait la religion pour l'homme qui connaît sa misère et se sait incapable d'aller à Dieu de lui-même et sans la grâce.

7. D'après le calcul de Varron, rapporté par Montaigne (*Ess.*, II, 12).

44. Le souverain bien. Dispute du souverain bien. *Ut sis contentus temetipso et ex te nascentibus bonis*¹. Il y a contradiction, car ils conseillent enfin de se tuer. Oh ! quelle vie heureuse, dont on se délivre comme de la peste ! (XXV, 33.)

45. Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au libérateur. (XXV, 33 bis.)

46. Mon Dieu, que ce sont de sots discours ! Dieu aurait-il fait le monde pour le damner ? demanderait-il tant, de gens si faibles ? etc. — Pyrrhonisme est le remède à ce mal, et rabattra cette vanité. (XXV, 34.)

47. Le pyrrhonisme sert à la religion². (XXV, 34 bis.)

48. Dira-t-on que pour avoir dit que la justice est partie de la terre, les hommes aient connu le péché originel³ ? (*nemo ante obitum beatus est*⁴), c'est-à-dire qu'ils aient connu qu'à la mort la béatitude éternelle et essentielle commence ? (XXV, 35.)

49. Le bon sens. Ils sont contraints de dire : Vous n'agissez pas de bonne foi ; nous ne dormons pas, etc.⁵ Que j'aime à voir cette superbe raison humiliée et suppliante ! Car ce n'est pas là le langage d'un homme à qui on dispute son droit, et qui le défend les armes et la force à la main. Il ne s'amuse pas à dire qu'on n'agit pas de bonne foi, mais il punit cette mauvaise foi par la force. (XXV, 36.)

50. L'Ecclésiaste montre que l'homme sans Dieu est dans

1. « Qu'il vous suffise de vous-même et des biens qui prennent naissance en vous-même. » C'est la doctrine stoïcienne, telle qu'elle est exposée et réfutée par saint Augustin. (*Civ. D.*, XIX, 25.)

2. On voit clairement quelle est la nature et la portée du *pyrrhonisme* de Pascal : il doit servir à rabattre la vanité de ceux qui se croient assez sûrs de leur raison pour juger les desseins de Dieu. Rien n'est plus différent du véritable scepticisme.

3. « C'est parmi eux que la Justice

au moment de quitter la terre a fait ses derniers pas. » (Virg., *Georg.*, II, 474 ; cf. Hés., *Trav.*, 195.)

4. Ovide avait dit : « Nul ne doit être dit heureux avant la mort. » (Cf. Montaigne, *Ess.*, I, 18.)

5. Quand les pyrrhoniens soutiennent qu'on ne peut distinguer la veille du sommeil, le *bon sens*, dit Pascal, est réduit à répondre qu'on ne parle pas de bonne foi, et à prendre un *ton humilié et suppliant*, eu lieu de défendre son droit *les armes et la force à la main*.

l'ignorance de tout, et dans un malheur inévitable¹. Car c'est être malheureux que de vouloir et ne pouvoir. Or, il veut être heureux, et assuré de quelque vérité, et cependant il ne peut ni savoir, ni ne désirer point de savoir². Il ne peut même douter. (XXV, 37.)

51. On a bien de l'obligation à ceux qui avertissent des défauts³, car ils mortifient. Ils apprennent qu'on a été méprisé, ils n'empêchent pas qu'on ne le soit à l'avenir, car on a bien d'autres défauts pour l'être⁴. Ils préparent l'exercice de la correction et l'exemption d'un défaut. (XXV, 38.)

52. Quand Épictète aurait vu parfaitement bien le chemin⁵, il dit aux hommes : Vous en suivez un faux ; il montre que c'en est un autre, mais il n'y mène pas. C'est celui de vouloir ce que Dieu veut : Jésus-Christ seul y mène : *Via veritas* [Jean, XIV, 6]. (XXV, 43.)

53. Il faut se connaître soi-même⁶ : quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste. (XXV, 60.)

54. Ordre. ... J'aurais bien pris ce discours d'ordre* comme celui-ci : pour montrer la vanité de toutes sortes de conditions, montrer la vanité des vies communes, et puis la vanité des vies philosophiques (pyrrhoniennes, stoïques) ; mais l'ordre ne serait pas gardé⁷. Je sais un peu ce que c'est, et combien

1. C'est le sens que donne au livre de l'*Écclésiaste* le dernier verset : « Crains Dieu et observe ses commandements, car c'est là tout l'homme. »

2. « J'ai appliqué mon cœur à connaître la sagesse et à connaître la sottise et j'ai compris que cela aussi est la poursuite du vent. » (*Ecc.*, I, 17).

3. Comme Épictète et Sénèque, qu'on lisait beaucoup à Port-Royal.

4. L'ascète chrétien se fait une joie de penser qu'il aura toujours assez de défauts pour mériter le mépris. (Cf. II, 1.)

5. Épictète dit bien : « Conduis-moi, Jupiter, et toi, Destinée, là où vous avez arrêté que je dois aller. » (*Man.*, 53.) Mais outre que ces mots sont d'un fataliste, ils nous donnent bien un conseil, mais ils ne contiennent pas, comme les préceptes de

J.-C., la force même et la grâce de les remplir. Cf. Malherbe à du Perrier : Vouloir ce que Dieu veut est la seule

[science

Qui nous met en repos.

6. Pascal ne rend pas moins justice à l'efficacité de la maxime socratique en certains cas qu'à l'utilité des doctrines platoniciennes pour certains esprits. (Cf. 19.) On voit que Pascal se sépare de Jansénius pour qui les philosophes grecs n'étaient que des suppôts de l'enfer, témoin Socrate dont le génie n'était autre que le diable en personne. (*De Statu*, IV.)

7. Avant de montrer en effet la vanité du commun des hommes et des systèmes philosophiques, il faut faire connaître la nature humaine dont les pyrrhoniens nient la grandeur et dont les stoïques oublient la faiblesse.

peu de gens l'entendent. Nulle science humaine ne le peut garder¹. Saint Thomas ne l'a pas gardé². La mathématique le garde, mais elle est inutile en sa profondeur³. (XXV, 108.)

55. Lettre pour porter à rechercher Dieu. Et puis le faire chercher chez les philosophes, pyrrhoniens et dogmatistes, qui travaillent* celui qui les recherche. (XXV, 108 bis.)

56. Ordre* par dialogues. Que dois-je faire? Je ne vois partout qu'absurdités. Croirai-je que je ne suis rien? croirai-je que je suis Dieu? Toutes choses changent et se succèdent. — Vous vous trompez, il y a⁴... (XXV, 109.)

57. Une lettre, de la folie de la science humaine et de la philosophie. Cette lettre avant le divertissement⁵. (XXV, 109 bis.)

ARTICLE IX *Quel est le missionnaire 286*

Projet de préface pour « l'Apologie de la Religion ».

Le problème de notre destinée (1, 6, 9, 14, 15). Aveuglement surnaturel de notre destinée (2, 8, 12). Crainte salutaire de la mort (3, 16, 17). Le condamné dans son cachot (4). La course au précipice (5). Commencer par plaindre les incrédules (7). Héritier qui retrouve ses titres (10). Ordre de l'apologie (11). Les croyants, les chercheurs et les indifférents (13).

...Qu'ils apprennent⁶ au moins quelle est la religion qu'ils combattent, avant que de la combattre. Si cette religion

1. Tant l'objet de notre savoir est complexe et tant notre intelligence est bornée!

2. Tandis que saint Thomas débute par la notion de Dieu, Pascal se proposait de commencer par la connaissance de soi-même, mais sans se flatter, qu'on le remarque bien, de garder lui-même un ordre parfait.

3. Ce qu'il y a de plus *profond* dans les mathématiques est inutile; c'est la partie la plus vulgaire et la plus basse qui sert aux applications. Aussi Archimède repoussait-il loin de lui l'élève

qui prétendait tirer de ses leçons un parti *utile*.

4. Suppl. : il y a Dieu, qui demeure éternellement.

5. On voit que la discussion des systèmes philosophiques devait se présenter sous les formes les plus variées, discours, lettres et aussi dialogues dont *l'Entretien avec M. de Saci*, précisément sur le même sujet, peut donner une idée.

6. Ce fragment, remanié à diverses reprises et l'un des plus achevés de tout l'ouvrage, devait selon toute

se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de le posséder à découvert et sans voile, ce serait la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui la montre avec cette évidence¹. Mais puisqu'elle dit au contraire que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connaissance, que c'est même le nom qu'il se donne dans les Écritures, *Deus absconditus*²; et enfin, si elle travaille également à établir ces deux choses : que Dieu a établi des marques sensibles dans l'Église pour se faire reconnaître à ceux qui le chercheraient sincèrement, et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur³, quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque, dans la négligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre? puisque cette obscurité où ils sont, et qu'ils objectent à l'Église, ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient, sans toucher à l'autre³, et établit sa doctrine, bien loin de la ruiner.

Il faudrait, pour la combattre, qu'ils criassent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour la chercher partout, et même dans ce que l'Église propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction. S'ils parlaient de la sorte, ils combattraient à la vérité une de ses prétentions. Mais j'espère montrer ici qu'il n'y a personne raisonnable⁴ qui puisse parler de la sorte; et j'ose même dire que jamais personne ne l'a fait. On sait assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de quelque livre de l'Écriture, et qu'ils ont interrogé quelque ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela, ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres et parmi les hommes⁵. Mais, en vérité, je leur dirais ce que j'ai dit souvent, que cette

apparence entrer dans la préface de l'*Apologie*. Il se trouve placé ici, comme dans l'édition Bossut, en tête de la partie plus proprement religieuse des *Pensées*.

1. Entendez : qui la montre ayant cette évidence. C'est une première esquisse de la théorie du *Deus absconditus* qui devait tenir une si grande place dans l'apologétique de Pascal.

2. « Dieu dit à Cyrus : ...Les peuples se prosterneront devant toi et

te supplieront en te disant : Tu es vraiment le Dieu caché, le Dieu sauveur d'Israël. » (*Is.*, 45, 15.)

3. Ils confirment que Dieu est caché, comme la religion l'enseigne, sans ébranler l'autre vérité que Dieu se révèle à ceux qui le cherchent sincèrement.

4. V. *Gr.*, 22.

5. Pascal leur demandait tout à l'heure un cri d'angoisse (*il faudrait qu'ils criassent*); ils répondent par de

négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère, pour en user de cette façon; il s'agit de nous-mêmes, et de notre tout.

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet¹.

Ainsi, notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite². Et c'est pourquoi, entre ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence de ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire³, à ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leurs principales et leurs plus sérieuses occupations.

Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes les lumières qui les en persuadent⁴, négligent de les chercher ailleurs et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très solide et inébranlable⁵, je les considère d'une manière toute différente.

vaines déclamations. Il n'est pas jusqu'à la symétrie de tous les termes qui ne soit un puissant moyen de dialectique pour les confondre.

1. *Le dernier objet*, celui vers lequel tout tend et converge, est aussi le plus important.

2. Voltaire est en cela du même avis que Pascal : « L'athée pauvre et violent, dit-il, sera un sot, s'il ne vous assassine pas pour vous voler votre argent. »

3. Autant il montrait de dédain pour les sceptiques légers et frivoles,

autant sa tendresse est profonde pour les chercheurs sincères et gémissants. (Cf. I, 9.)

4. Au subjonctif : *qui puissent les persuader*. Platon disait de même que toute la vie des philosophes doit être une méditation de la mort; on sait que Spinoza soutenait au contraire que le seul art de bien vivre, c'est de méditer la vie.

5. On voit dans quel but apologétique très précis Pascal a démontré plus haut la justesse de certaines opinions populaires. (Cf. III, 18; V, 14.)

Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit ¹; elle m'étonne et m'épouvante : c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. J'entends au contraire qu'on doit avoir ce sentiment par un principe d'intérêt humain et par un intérêt d'amour-propre; il ne faut pour cela que voir ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide; que tous nos plaisirs ne sont que vanité; que nos maux sont infinis; et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre dans peu d'années dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux ².

Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrions les braves ³, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. Qu'on fasse réflexion là-dessus, et qu'on dise ensuite s'il n'est pas indubitable qu'il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie; qu'on n'est heureux qu'à mesure qu'on s'en approche ⁴, et que comme il n'y aura plus de malheurs pour ceux qui avaient une entière assurance de l'éternité ⁵, il n'y a point aussi de bonheur pour ceux qui n'en ont aucune lumière.

C'est donc assurément un grand mal que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher, quand on est dans ce doute ⁶; et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble bien malheureux et bien injuste. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa

1. Cette sainte colère est encore un moyen d'apostolat, la seule ressource qui reste à Pascal pour vaincre l'indifférence de l'incrédule.

2. *Anéantis*, si la religion nous trompe en nous enseignant l'immortalité de l'âme, *malheureux*, si elle dit vrai en nous menaçant des peines éternelles.

3. Cf. Bossuet : « Les entendrai-je toujours ces libertins déclarés qui tout plongés qu'ils sont dans les choses basses se mêlent de décider *bardiment* des plus relevées? les ver-

rai-je toujours *triumpher* dans les compagnies? » (*Divinité de la Religion*, 1665.) C'est exactement la date du *Don Juan* de Molière.

4. En = de cette espérance.

5. Ceux-là en effet possèdent déjà le ciel par une sorte d'anticipation : *R'gnum Dei intra vos est*.

6. Le mot *doute* est répété avec la même insistance que le mot *tuer* dans la XIV^e *Provinciale*. Pascal connaissait la puissance de ce procédé sur l'imagination.

vanité ¹, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentiments? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables, et comment se peut-il faire que ce raisonnement se passe dans un homme raisonnable?

« Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme ² et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment; et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue ³, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné en ce point plutôt qu'en un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit ⁴. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'enferment comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour ⁵. Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter ⁶.

« Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe

1. Cette gradation savante du style répond, on le sent bien, à un effort toujours croissant de dialectique et de passion.

2. Ce mot surprend d'abord dans la bouche de l'incrédule : il va aussitôt le rétracter en l'expliquant.

3. C'est, dans une seule phrase qui les rapproche et les rend plus saisissants par le contraste, le *petit cabot* et le *silence éternel des espaces infinis*. (I, 1 et 15.)

4. Comme notre être est un point entre deux infinis, notre vie est un point entre deux éternités. Cf. *Miseria cordia Domini ab æterno et usque in æternum* (Ps., 103, 17). On a rapproché aussi ce début d'un fragment de Léo-

nidas de Tarente : « Infini, ô homme, est le temps avant ton arrivée à l'aurore, infini est-il après ta descente à l'Hadès. Quelle part de vie te revient-il qu'un point, ou quelque chose encore de plus imperceptible qu'un point? » (*Anth. pal.*, VII, 472.)

5. Remarquer non seulement la poésie des images, mais l'harmonie même de la phrase et la sonorité des mots : on n'a jamais exprimé dans un style plus lyrique des idées mieux déduites et plus précises.

6. Mourir n'est rien, c'est d'ignorer la mort que s'indigne et se désespère cet incrédule si fier de sa pensée. On peut croire que Pascal lui a prêté ses propres angoisses. (Cf. I, 6.)

pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage ¹. Voilà mon état, plein de faiblesse et d'incertitude. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à chercher ce qui doit m'arriver. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher; et après, en traitant avec mépris ceux qui se travailleront de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future ². »

Qui souhaiterait avoir pour ami un homme qui discourt de cette manière? Qui le choisirait entre les autres pour lui communiquer ses affaires? Qui aurait recours à lui dans ses afflictions? Et enfin à quel usage de la vie on le pourrait destiner?

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables; et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement de ses vérités. Car la foi chrétienne ne va presque qu'à établir ces deux choses : la corruption de la nature, et la rédemption de JÉSUS-CHRIST. Or je soutiens que, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments si dénaturés ³.

Rien n'est si important à l'homme que son état; rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misères, cela n'est point naturel. Ils sont

1. Il existe, a-t-on dit, une solution intermédiaire, celle de Socrate persuadé « qu'il trouvera dans les dieux de bons maîtres ». Sans doute, mais n'est-ce pas pour ceux-là seuls qui auront fait leur devoir vis-à-vis de Dieu et de la vérité? Cf. Bossuet : « Ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils aspirent après cette vie et ce misérable partage ne leur est pas assuré. » (O. F. Anne de Gonzague, 1685.)

2. Ent. : dans l'incertitude de mon éternel anéantissement ou de mon éternel supplice. — C'est précisément le genre de mort lâche et stupide que souhaitait Montaigne. (Cf. VII, 40.)

3. Ainsi les libertins eux-mêmes confirment la vérité de la religion : Pascal excelle à ces traits inattendus de dialectique, à ces éloquentes surprises d'argumentation.

tout autres à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus légères. ils les prévoient, ils les sentent ¹, et ce même homme qui passe tant de jours et de nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, c'est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, sans inquiétude et sans émotion. C'est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses et cette étrange insensibilité pour les plus grandes. C'est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel, qui marque une force toute puissante qui le cause ².

Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour faire gloire d'être dans cet état, dans lequel il semble incroyable qu'une seule personne puisse être ³. Cependant l'expérience m'en fait voir en si grand nombre ⁴, que cela serait surprenant, si nous ne savions que la plupart de ceux qui s'en mêlent se contrefont et ne sont pas tels en effet. Ce sont des gens qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug, et qu'ils essaient d'imiter ⁵. Mais il ne serait pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses, et qui savent que la seule voie d'y réussir est de se faire paraître honnête, fidèle, judicieux, et capable de servir utilement son ami ; parce que

1. Même absentes, par l'imagination. C'est un des rapports de la théorie des puissances trompeuses (cf. III) avec l'apologie proprement dite de la Religion.

2. Cette force surnaturelle et toute-puissante réside dans la transmission du péché originel ou d'une manière plus générale dans la loi de l'hérédité morale.

3. Cf. Montaigne : « L'athéisme étant une proposition comme desnaturée et monstrueuse... il s'en est vu assez en affecter la profession par contenance... Hommes bien misérables qui tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent ! » (Ess., II, 12.)

4. Sans aller jusqu'à dire, avec le P. Garasse « qu'il y avait alors quarante mille athées en France, » il faut bien reconnaître que l'incrédulité notoire des plus grands seigneurs, comme Condé, Bussi ou Saint-Évremond, avait mis le libertinage fort à la mode.

5. On reconnaît les mêmes originaux qui ont posé à la fois devant Pascal, devant l'auteur du *Don Juan* et devant Boileau, quand il peint ce libertin

Qui prêche contre un Dieu que dans son
[âme il croit,
Et ne brave ainsi Dieu que par poltronnerie.

(Ép., III, 1673.)

les hommes n'aiment naturellement que ce qui peut leur être utile. Or, quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme, qui nous dit qu'il a donc secoué le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions; qu'il se considère comme seul maître de sa conduite, et qu'il ne pense en rendre compte qu'à soi-même? Pense-t-il nous avoir porté par là à avoir désormais bien de la confiance en lui, et en attendre des consolations, des conseils et des secours dans tous les besoins de la vie? Prétendent-ils nous avoir bien réjoui, de nous dire qu'ils tiennent que notre âme n'est qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content? Est-ce donc une chose à dire gaîment? et n'est-ce pas une chose à dire tristement, au contraire, comme la chose du monde la plus triste ¹?

S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloigné en toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, qu'ils seraient plutôt capables de redresser que de corrompre ceux qui auraient quelque inclination à les suivre. Et, en effet, faites-leur rendre compte de leurs sentiments et des raisons qu'ils ont de douter de la religion; ils vous diront des choses si faibles et si basses, qu'ils vous persuaderont du contraire. C'était ce que leur disait un jour fort à propos une personne : Si vous continuez à discourir de la sorte, disait-il, en vérité vous me convertirez ². Et il avait raison; car qui n'aurait horreur de se voir dans les sentiments où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables!

division = Ainsi ceux qui ne font que feindre ces sentiments seraient bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinents des hommes. S'ils sont fâchés dans le fond de leur cœur de n'avoir pas plus de lumière, qu'ils ne le dissimulent pas : cette déclaration ne sera point honteuse. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir ³. Rien n'accuse davantage une extrême faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu; rien ne marque davantage une mauvaise disposition du cœur que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles; rien n'est

1. Ces interrogations redoublées rappellent les mouvements analogues qui traduisent si éloquemment l'agitation et les angoisses de Job à la pensée du néant. (Ch. 6, fin.)

2. « Ils en feront tant qu'ils me feront aller à confesse », disait spirituellement Duclos, en parlant des philosophes.

3. En = de honte.

plus lâche que de faire le brave contre Dieu ¹. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables; qu'ils soient au moins honnêtes ² gens*, s'ils ne peuvent être chrétiens, et qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables: ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connaissent; ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connaissent pas.

— Mais pour ceux qui vivent sans le connaître et sans le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres; et il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent, pour ne les pas mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie ³. Mais parce que cette religion nous oblige de les regarder toujours, tant qu'ils seront en cette vie, comme capables de la grâce qui peut les éclairer, et de croire qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne sommes ⁴, et que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont, il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fit pour nous si nous étions à leur place, et les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes, et à faire au moins quelque pas pour tenter s'ils ne trouveront pas de lumières. Qu'ils donnent à cette lecture quelques-unes de ces heures qu'ils emploient si inutilement ailleurs, quelque aversion qu'ils y apportent; peut-être rencontreront-ils quelque chose, ou pour le moins ils n'y perdront pas beaucoup. — Mais, pour ceux qui y apporteront une sincérité parfaite et un véritable désir de rencontrer la vérité, j'espère qu'ils auront satisfaction et qu'ils seront convaincus des preuves d'une religion si divine, que j'ai ramassées ici et dans lesquelles j'ai suivi à peu près cet ordre ⁵.

1. Cf. Montaigne : « Que peut-on imaginer plus vilain que d'être couard à l'endroit des hommes et brave à l'endroit de Dieu ? » (*Ess.*, II, 18.)

2. L'honnête homme; celui qui ne se pique de rien, ne saurait être un fanfaron d'impiété. (Cf. VI, 15.) On voit le point d'attache de cette théorie en apparence toute littéraire à l'*Apolo-
logie* de Pascal.

3. Il y a bien de la tendresse encore dans cette dureté, et ce qui inspire ici es objurgations les plus véhémentes,

c'est encore, on le sent, le cœur d'un apôtre.

4. La doctrine de la grâce, loin de favoriser l'orgueil des plus saints, se trouve être ainsi le principe même de leur humilité.

5. Ici devait se placer une division générale de tout l'ouvrage, que Pascal n'a sans doute pas définitivement élaborée : « La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première. » (VII, 29.)

2. ...Que l'on juge donc là-dessus¹ de ceux qui vivent sans songer à cette dernière fin de la vie ; qui se laissant conduire à leurs inclinations et à leurs plaisirs sans réflexion et sans inquiétude, et comme s'ils pouvaient anéantir l'éternité en en détournant leur pensée, ne pensent à se rendre heureux que dans cet instant seulement.

Cependant cette éternité subsiste, et la mort, qui la doit ouvrir, et qui les menace à toute heure, les doit mettre infailliblement dans peu de temps dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux, sans qu'ils sachent laquelle de ces éternités leur est à jamais préparée.

Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en la leur représentant à eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes, quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans en rechercher d'éclaircissement. Je ne sais, disent-ils².

3. Entre nous, et l'enfer ou le ciel, il n'y a que la vie entre deux, qui est la chose du monde la plus fragile...

4. Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer au piquet. Ainsi, il est surnaturel que l'homme...³ C'est un appesantissement de la main de Dieu.

Ainsi, non seulement le zèle de ceux qui le cherchent

1. Variante d'autant plus précieuse du morceau précédent, qu'on y retrouve avec les tâtonnements toujours instructifs de la plume de Pascal, quelques expressions originales qui n'ont pas trouvé place dans la rédaction postérieure (*anéantir l'éternité, ce repos dans cette ignorance, etc.*).

2. Cf. une pensée analogue de Bossuet : « Que les incrédules se regardent sur le point de passer à l'éternité, et qu'ils voient dans quelle disposition ils voudraient se trouver à ce dernier moment. Étrange aveugle-

ment de l'homme qui, tout penchant qu'il est à la mort, ne veut prendre qu'à l'extrémité les sentiments d'un mourant qu'elle inspire! » (*Pensées*, 26.)

3. Suppl. : il est surnaturel que l'homme, exposé à une éternité malheureuse, s'il ne s'attache à Dieu, s'amuse à mille frivolités qui n'ont rien de plus important que de *jouer au piquet*. Il n'est pas besoin d'avertir que ce trait énergiquement familier n'avait pas trouvé grâce devant le goût timoré des éditeurs de P. R.

prouve Dieu, mais l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas ¹.

5. Nous courons sans souci dans le précipice, après que nous avons mis quelque chose devant nous pour nous empêcher de le voir ².

6. Fausseté des philosophes qui ne discutaient pas l'immortalité de l'âme. Fausseté de leur dilemme dans Montatgne ³.

7. Commencer par plaindre les incrédules ⁴, ils sont assez malheureux par leur condition. Il ne les faudrait injurier qu'au cas que cela servît ; mais cela leur nuit. (XXIV, 3 *bis*.)

8. ...Mais ceux-là mêmes qui semblent les plus opposés à la gloire de la religion n'y seront pas inutiles pour les autres. Nous en ferons le premier argument, qu'il y a quelque chose de surnaturel ; car un aveuglement de cette sorte n'est pas une chose naturelle ⁶ ; et si leur folie les rend si contraires à leur propre bien, elle servira à en garantir les autres, par

1. Dans les trois fragments qui précèdent, il est curieux de voir Pascal reprendre, sous forme d'images et de comparaisons, les principales idées développées en termes plus abstraits dans le grand morceau (IX, 1). *La chose du monde la plus fragile entre nous et le ciel ou l'enfer, c'est sous une forme concrète la traduction du paragraphe purement dialectique : « Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée... »* (p. 128.)

2. Le condamné jouant au piquet dans son cachot met en quelque sorte sous les yeux la conclusion logique du raisonnement. *Qu'il se trouve des hommes indifférents* (p. 130). Enfin l'homme se dérochant la vue du précipice où il court, c'est l'image vivante qui fait agir et mouvoir sous nos yeux les données tout idéales de l'argumentation : *« Je ne sais qui m'a mis au monde... »* (p. 129.)

3. « Ils ont ce dilemme toujours en la bouche : Ou l'âme est mortelle, ou immortelle : si mortelle, elle sera sans

peine ; si immortelle, elle ira en amendant... Quoy, si elle va en empirant?... Par là, ils se donnent beau jeu. » (*Ess.*, II, 12.)

4. C'est bien le ton qu'a pris, en effet, Pascal dans sa Préface, non seulement parce qu'en général il faut plaire à ceux qui ont des sentiments humains et tendres (Cf. VI, 53), mais parce que dans cette tâche il ne pouvait réussir qu'en imitant la charité même de J.-C. (Cf. XXII, 32.)

5. Ce n'était pas l'avis du P. Garasse qui ne croyait pouvoir mieux combattre les incrédules qu'en les appelant « ces jeunes veaux ». On objecte que Pascal, dans la XI^e Provinciale, a loué les saints de *confondre parfois avec ruse* l'égarement des impies. C'est oublier qu'il ne s'agissait nullement alors de convertir des incrédules, mais de démasquer de pernicieuses erreurs.

6. Il ne peut s'expliquer que par un dogme révélé, celui de la chute. (Cf. même art., 1.)

l'horreur d'un exemple si déplorable, et d'une folie si digne de compassion. (XXIV, 8 *bis.*)

9. Écoulement. C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède¹. (XXIV, 16 *bis.*)

10. Cachot. Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic², mais ceci : Il importe à toute la vie de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle. (XXIV, 17 *bis.*)

11. C'est un héritier qui trouve les titres de sa maison. Dira-t-il : Peut-être qu'ils sont faux ? et négligera-t-il de les examiner ?³ (XXIV, 18 *ter.*)

12. Ordre. Les hommes ont mépris pour la religion, ils en ont haine, et peur qu'elle soit vraie⁴. Pour guérir cela, il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison⁵, vénérable, en donner respect⁶, la rendre ensuite aimable, faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie⁷; et puis montrer qu'elle est vraie⁸.

1. A l'horreur que doit causer à l'incrédule cet écoulement universel, Pascal entend sans doute opposer le doux et profond sentiment d'éternelle stabilité qu'il exprimera plus loin : « Les fleuves de Babylone coulent, et tombent, et entraînent. O sainte Sion, où tout est stable et où rien ne tombe ! » (XXII, 16.)

2. Pascal, dans la XVIII^e Provinciale, s'était manifestement rangé du côté de Copernic et de Galilée : « Si l'on avait des observations constantes qui prouvassent que c'est la terre qui tourne, tous les hommes ensemble ne l'empêcheraient pas de tourner et ne s'empêcheraient pas de tourner aussi avec elle. » Ici, il préfère s'en tenir aux termes mêmes de Montaigne : « Le ciel et les étoiles ont branslé trois mille ans, tout le monde l'avait creu... Nicéas s'advisa de soutenir que c'était la terre qui se mouvait... Que prendrons-nous de là sinon qu'il ne nous doit chaloir lequel ce soit des deux ? » (Ess., II, 12.) Qu'importe, en effet, la physique tout entière, quand il s'agit non seulement,

comme dans les *Essais*, de la connaissance de l'âme, mais, comme ici, de la solution du grand problème religieux ?

3. Nos vrais titres de noblesse sont en effet les vérités divines, les enseignements de la foi.

4. Idée chère à saint Augustin (*Conf.*, X, 23) et reprise par Bossuet en plus d'un sermon. (*Église*, 1660, *Haine de la vérité*, 1660.)

5. Suivant cette indication, l'*Apolo- logie* aurait commencé par cette démonstration que la raison est incapable d'atteindre la vérité totale (*les deux infinis, les puissances trompeuses...*).

6. C'est la seconde partie, où Pascal aurait dépeint la grandeur et la bassesse de l'homme, les contrariétés étonnantes de sa nature et toutes ces énigmes morales qu'explique seule la doctrine de la chute.

7. Parce qu'elle promet aux hommes le vrai bien. C'est la troisième partie, sur l'avantage qu'il y a à parier pour une religion capable de faire notre bonheur en cette vie et dans l'autre.

8. C'est la quatrième partie, ou démonstration du christianisme par

Vénération, parce qu'elle a bien connu l'homme ; aimable parce qu'elle promet le vrai bien. (XXIV, 26.)

13. [Est-ce courage à un homme mourant, d'aller, dans la faiblesse et dans l'agonie, affronter un Dieu tout-puissant et éternel ?] (XXIV, 45.)

14. Il n'y a que trois sortes de personnes ; les unes qui servent Dieu, l'ayant trouvé ; les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas trouvé ; les autres qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heureux ; les derniers sont fous et malheureux ; ceux du milieu sont malheureux et raisonnables. (XXIV, 50.)

15. Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie* en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête et en voilà pour jamais¹. (XXIV, 58.)

16. Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée dans l'éternité précédente et suivante, le petit espace que je remplis, et même que je vois, abimé* dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent ; je m'effraie et m'étonne de me voir ici plutôt que là ; car il n'y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors². Qui m'y a mis ? par l'ordre et la conduite* de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi ? *Memoria hospitis unius diei prætereuntis*³. (XXV, 16.)

17. Pourquoi ma connaissance est-elle bornée ? ma taille, ma durée, à cent ans plutôt qu'à mille ? Quelle raison a eue la nature de me la donner telle, et de choisir ce nombre plutôt qu'un autre, dans l'infinité desquels il n'y a pas plus de

les prophéties, les figures, les miracles, la personne du Sauveur et l'établissement de l'Église.

1. Ni Bossuet, proclamant, devant le cercueil de Madame, le néant de ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, ni Shakespeare, faisant méditer Hamlet dans le cimetière d'Elseneur sur les crânes qui roulent à ses pieds, n'ont renouvelé le lieu commun de la mort par une familiarité plus énergique à la fois et par une poésie plus pénétrante. Pascal avait

encore sans doute dans l'oreille le bruit de cette terre qu'on jette sur la tête, et l'harmonie même de sa phrase en rend le sourd et lugubre écho.

2. Cf. le discours de l'incrédule (1).

3. « L'espoir de l'impie est comme un duvet chassé par le vent, comme l'écume poussée par le flot, comme la fumée qui se perd dans les airs, comme le souvenir de l'hôte d'un jour qui ne fait que passer. » (*Sap.*, 5, 15.)

raison de choisir l'un que l'autre, rien ne tentant plus que l'autre¹. (XXV, 16 bis.)

18. Craindre la mort, hors du péril, et non dans le péril; car il faut être homme². (XXV, 59.)

19. Mort soudaine, seule à craindre; et c'est pourquoi les confesseurs demeurent chez les grands³. (XXV, 59.)

ARTICLE X

La règle des partis.

*l'incrédul. xxix
Wagner 17
Lengham II
Journé 15. 153*

Incompréhensibilité de Dieu. Croix ou pile. Le parti le plus sûr (1, 2, 12). Quitter les plaisirs (3). Plier la machine (8). Oter les obstacles (10). Rechercher la vérité (13, 18, 19).

1. Infini, rien. Notre âme est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimension. Elle raisonne là-dessus et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose⁴.

Nous connaissons qu'il y a un infini⁵ et ignorons sa nature. Comme nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis; donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre. mais nous ne savons ce qu'il est. Il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair; car, en ajoutant l'unité, il ne change point de nature; cependant c'est un nombre, et tout nombre

1. Ces deux morceaux, rapprochés du discours que Pascal a placé dans la bouche de l'incrédule, n'en paraissent être que des variantes et témoignent de son âpre insistance à remuer le problème que résume si bien Carlyle : *From mystery, to mystery, through mystery!*

2. Ent. : on ne peut sans cesser d'être homme bannir toute crainte de la mort; mais l'éprouver dans le péril, serait d'un lâche; hors du péril, c'est d'un sage et d'un chrétien.

3. Ces deux fragments comparés avec les pensées 3, 4, 5 et 9 per-

mettent de se faire une idée des sentiments très complexes qui accompagnaient chez Pascal la pensée de la mort.

4. Ent. : et ne peut concevoir autrement l'Être parfait. Pascal se propose de démontrer que nous ne connaissons pas véritablement la nature de Dieu : c'est la thèse de saint Augustin (*Ps.* 134) et de Fénelon (*Traité*, II^e p.)

5. Il s'agit de l'infini mathématique, celui que Descartes appelle l'indéfini.

est pair ou impair : il est vrai que cela s'entend de tout nombre fini.

Ainsi on peut bien connaître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est.

Nous connaissons donc l'existence et la nature du fini, parce que nous sommes finis et étendus comme lui.

Nous connaissons l'existence de l'infini et ignorons sa nature, parce qu'il a étendue comme nous, mais non pas des bornes comme nous¹.

Mais nous ne connaissons ni l'existence ni la nature de Dieu, parce qu'il n'a ni étendue ni bornes².

Mais par la foi nous connaissons son existence : par la gloire³ nous connaissons sa nature. Or, j'ai déjà montré qu'on peut bien connaître l'existence d'une chose sans connaître sa nature.

Parlons maintenant selon les lumières naturelles.

S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport avec nous : nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est⁴. Cela étant, qui osera entreprendre de résoudre cette question ? Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui.

Qui blâmera donc les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison⁵ ? Ils déclarent, en l'exposant au monde, que c'est une sottise, *stultitiam*, et puis vous vous

1. Autrement dit, l'infini mathématique ou abstrait rentre comme notre corps dans la catégorie de la *quantité*.

2. Pascal admet cependant une connaissance naturelle de l'existence de Dieu. V. I, 11 et 21.

3. Dans le sens où Corneille fait dire à Polyeucte : Mais si dans ce séjour de gloire et de lumière. C'est ce qu'on nomme en théologie la *vision béatifique*.

4. Pascal se place ici manifestement dans l'hypothèse admise par les incrédules qu'il a pris à tâche de réfuter. Ils soutiennent que Dieu n'ayant nul rapport à nous, nous ne pouvons savoir s'il existe : l'apologiste ne refuse pas de les suivre sur ce terrain pour

les combattre. Ajoutons que dans tout ce fragment le Dieu de Pascal, c'est le Dieu de la Révélation avec tous les mystères qu'elle comprend : Trinité, Incarnation, Rédemption, Éternité et Fins dernières.

5. Parmi les apologistes, les uns sont plutôt frappés de la haute philosophie contenue dans l'Évangile et s'attachent à la doctrine si profondément humaine du discours de saint Paul à l'Aréopage. Les autres voient surtout le côté mystérieux de la Révélation et se plaisent à répéter le mot de la première épître aux Corinthiens : « La prédication de la croix est folie. » Pascal semble, avec Tertullien et Lactance, être surtout du parti de ces derniers.

plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas. S'ils la prouvaient, ils ne tiendraient pas parole : c'est en manquant de preuves qu'ils ne manquent pas de sens. — Oui; mais encore que cela excuse ceux qui l'offrent telle, et que cela les ôte de blâme de la produire sans raison, cela n'excuse pas ceux qui la reçoivent. — Examinons donc ce point, et disons : Dieu est, ou il n'est pas. Mais de quel côté pencherons-nous ? La raison¹ n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare². Il se joue un jeu, à l'extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagerez-vous³ ? Par raison, vous ne pouvez faire⁴ ni l'un ni l'autre ; par raison, vous ne pouvez défendre nul des deux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont pris un choix ; car vous n'en savez rien⁵. — Non : mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix ; car, encore que celui qui prend croix et l'autre soient en pareille faute, ils sont tous deux en faute ; le juste est de ne point parier.

— Oui, mais il faut parier : cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué⁶. Lequel prendrez-vous donc ? Voyons. Puisqu'il faut choisir, voyons ce qui vous intéresse le moins, Vous avez deux choses à perdre, le vrai et le bien ; et deux choses à engager, votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude ; et votre nature a deux choses à fuir, l'erreur et la misère⁷. Votre raison n'est pas plus blessée en choisissant l'un que l'autre, puisqu'il faut nécessairement choisir. Voilà un point vidé ; mais votre béatitude ? Pesons le gain et la perte, en prenant croix⁸ que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout ; si

1. Les éditeurs de Port-Royal, mieux placés que personne pour connaître la véritable pensée de Pascal, imprimèrent justement : La raison, dites-vous.

2. De l'Être premier, quel qu'il puisse être.

3. Cette idée d'un pari en matière religieuse était en germe dans les traités apologétiques où saint Augustin comparait les risques courus par le chrétien aux hasards ordinaires de la vie (*De utilitate credend?*), et dans une page du livre d'Arnobé *Contre les Gentils*. (II, 44.)

4. Faire, pour parier, comme on dit aux tables de jeu. L'incrédule que

Pascal prend ici à partie pourrait bien être Miron, le grand joueur, ami de Méré.

5. Ent. : s'il y a rien de faux en cela, dans ce choix.

6. C'est le mot bien connu de M^{me} de Sévigné : « Je suis embarquée dans la vie sans mon consentement ; il faut que j'en sorte, cela m'assomme. » (16 mars 1672.)

7. Il est à peine besoin de remarquer que les quatre termes de cette double série se correspondent avec une exactitude géométrique.

8. Le côté d'une pièce de monnaie autrefois marqué d'une croix.

vous perdez, vous ne perdez rien ¹. Gagez donc qu'il est, sans hésiter. — Cela est admirable : oui, il faut gager; mais je gage peut-être trop ². — Voyons. Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez ³ encore gager. Mais, s'il y en avait trois à gagner, il faudrait jouer (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer), et vous seriez imprudent, lorsque vous êtes forcé à jouer), de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a une éternité de vie et de bonheur. Et cela étant, quand il y aurait une infinité de hasards dont un seul serait pour vous, vous auriez encore raison de gager un pour avoir deux et vous agiriez de mauvais sens, étant obligé à jouer, de refuser de jouer une vie contre trois à un jeu où d'une infinité de hasards il y en a un pour vous, s'il y avait une infinité de vie infiniment heureuse à gagner ⁴. Mais il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, et autant de hasard de gain que de perte ⁵ et ce que vous jouez est fini ⁶. Cela est tout parti ⁷. Partout où est l'infini et où il n'y a pas infinité de hasards de perte contre celui de gain, il n'y a point à balancer, il faut tout donner. Et ainsi, quand on est forcé à jouer, il faut renoncer à la raison ⁸ pour garder la vie plutôt que de la hasarder pour le gain infini, aussi prêt à arriver que la perte du néant ⁹.

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si l'on gagnera, et qu'il est certain qu'on hasarde; et que l'infinie

1. *Croix*, c'est la vie éternelle, c'est tout; *pile*, c'est le néant qui suit la mort, au dire de l'incrédule.

2. Puisque je m'engage à vivre en chrétien.

3. On attend *devriez*, puisque un enjeu de deux vies comporte le même raisonnement qu'un enjeu de trois vies, et que Pascal dit plus loin : S'il y avait trois vies à gagner, il faudrait jouer. La rédaction de ce morceau paraît avoir été très hâtive.

4. Ent. : quand il y aurait une infinité de hasards dont un seul serait pour vous, comme vous ne gagez rien d'infini, vous auriez raison de parier, s'il y avait une infinité à gagner.

5. C'est la première leçon, la seule

intelligible. *Var.* : un hasard de gain contre un nombre infini de hasards de perte.

6. C'est au fond le dialogue bien connu de la religieuse et de l'incrédule : « Avouez, dit le malade à son infirmière, que vous serez bien attrapée s'il n'y a pas de Dieu. — Oui, répond-elle, mais, s'il y en a un, vous le serez bien davantage. »

7. Ent. : les gains et les risques sont répartis et mis en balance, ou, comme on disait alors en style de joueur : *le parti est tout fait*.

8. Ent. : c'est renoncer à la raison que de garder la vie, plutôt que de la hasarder pour un gain infini.

9. La perte qui consiste dans le néant. V. *Gr.*, 34.

distance qui est entre la *certitude* de ce qu'on s'expose ¹, et l'*incertitude* de ce qu'on gagnera, égale le bien fini qu'on expose certainement à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas : aussi tout joueur hasarde avec certitude pour gagner avec incertitude, et néanmoins il hasarde certainement le fini pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on s'expose et l'incertitude du gain ; cela est faux. Il y a, à la vérité, infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre ². Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde ³, selon la proportion des hasards de gain et de perte, et de là vient que, s'il y a autant de hasards d'un côté que d'autre, le parti est à jouer égal contre égal ; et alors la certitude de ce qu'on s'expose est égale à l'incertitude du gain : tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il y a le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif ; et si les hommes sont capables de quelques vérités, celle-là l'est.

Je le confesse, je l'avoue. Mais encore, n'y a-t-il point moyen de voir le dessous du jeu ? — Oui, l'Écriture, et le reste, etc. ⁴.

Oui ; mais j'ai les mains liées et la bouche muette : on me force à parier, et je ne suis pas en liberté ⁵ : on ne me relâche pas, et je suis fait d'une telle sorte que je ne puis croire. Que voulez-vous donc que je fasse ?

Il est vrai. Mais apprenez au moins votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez ; travaillez donc, non pas à vous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions ⁶. Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin ; vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez le remède : apprenez de

1. V. Gr., 41.

2. Il y a, en effet, entre la certitude de gagner et l'impossibilité de gagner, une telle différence qu'on peut l'appeler une distance infinie, la différence de l'infini à zéro.

3. Ent. : à la certitude qu'on s'expose. V. Gr., 41.

4. C'est-à-dire : tout ce qui rend té-

moignage à la vérité du christianisme.

5. De parier, autrement dit, de croire.

6. C'est l'original d'un mot célèbre : Commencez par tout voir au point de vue moral et vous finirez par croire en Dieu.

ceux qui ont été liés comme vous, et qui parient maintenant tout leur bien; ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre, et guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc.; naturellement même cela vous fera croire et vous abêtera ¹. — Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi? qu'avez-vous à perdre? (Cf. *ibid.*)

Mais pour vous montrer que cela y mène, c'est que cela diminuera les passions, qui sont vos grands obstacles, etc.

Or quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami sincère, véritable. A la vérité, vous ne serez pas dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices; mais n'en aurez-vous point d'autres?

Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie, et que, à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude du gain, et tant de néant de ce que vous hasardez, que vous connaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'aviez rien donné.

Oh! ce discours me transporte, me ravit ², etc.

Si ce discours vous plait et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Être infini et sans parties ³, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire; et ainsi la force s'accorde avec cette bassesse ⁴.

1. Le mot est de Montaigne : « Il nous fault abestir pour nous assagir, » (*Ess.*, II, 12) et ailleurs : « Dieu n'a-t-il pas abesti la sapience de ce monde? » (Cf. I. *Cor.*, I, 23.) L'idée est qu'il faut plier la machine et disposer l'automate si l'on veut que la grâce trouve en nous un instrument docile. « Qui voudra faire la volonté de mon Père, est-il dit dans l'Évangile, connaîtra si ma doctrine vient de mon Père. » C'est dire en somme que, pour avoir la foi, rien n'est tel que de vivre selon la foi.

2. L'émotion religieuse de cette conclusion véritablement lyrique n'est pas

moins admirable que la puissance de dialectique et surtout le génie dramatique de mise en scène dont témoigne tout le morceau. Nulle part le conflit tragique de la raison et de la foi, de la science et de la conscience, n'a provoqué de plus poignantes péripéties, amené un dénouement plus pathétique.

3. Rappel significatif de l'idée par laquelle débute ce fragment : la simplicité et l'incompréhensibilité de Dieu.

4. La force de la grâce avec la bassesse de notre nature ainsi prosternée devant l'infini.

1 *bis*. L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini et devient un pur néant. Ainsi notre esprit devant Dieu; ainsi notre justice devant la justice divine.

Il n'y a pas si grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu, qu'entre l'unité et l'infini.

Il faut que la justice de Dieu soit énorme comme sa miséricorde: or, la justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus¹.

2. *Obj.* — Ceux qui espèrent leur salut sont heureux en cela, mais ils ont pour contrepoids la crainte de l'enfer². — *Rép.* Qui a plus de sujet de craindre l'enfer, ou celui qui est dans l'ignorance s'il y a un enfer, et dans la certitude de damnation, s'il y en a, ou celui qui est dans une certaine persuasion³ qu'il y a un enfer, et dans l'espérance d'être sauvé, s'il est?

3. J'aurais bientôt quitté les plaisirs, disent-ils, si j'avais la foi. Et moi, je vous dis: Vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté les plaisirs. Or, c'est à vous à commencer. Si je pouvais, je vous donnerais la foi⁴. Je ne puis le faire, ni partant éprouver la vérité de ce que vous dites. Mais vous pouvez bien quitter les plaisirs, et éprouver si ce que je dis est vrai.

4. ...Et ce qui couronne tout cela est la prédiction, afin qu'on ne dit point que c'est le hasard qui l'a faite⁵.

Quiconque n'ayant plus que huit jours à vivre ne trouvera pas que le parti est de croire que tout cela⁶ n'est pas un coup du hasard...

Or, si les passions ne nous tenaient point, huit jours et cent ans sont une même chose.

1. On reconnaît la doctrine même de saint Augustin: l'humanité depuis le péché d'Adam, est devenue *massa luti, peccati*, et Dieu ne lui doit que l'enfer.

2. Qui trouble leur bonheur.

3. Ent.: dans une persuasion certaine. V. *Gr.*, 8.

4. C'est le ton ému de l'apôtre, l'accent même de certaines épîtres de saint Paul.

5. Ent.: qu'il y a égalité de chance et de perte. V. *parti* au *Vocabulaire*.

6. Tout cela, à savoir l'ensemble de la révélation chrétienne.

5. Préface. Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu ; et, quand cela servirait à quelques-uns, cela ne servirait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration, mais une heure après ils craignent de s'être trompés.

Quod curiositate cognoveri [n]t superbia amiserunt 1.

C'est ce que produit la connaissance de Dieu qui se tire sans JÉSUS-CHRIST, qui est de communiquer² sans médiateur³ avec le Dieu qu'on a connu sans médiateur. Au lieu que ceux qui ont connu Dieu par médiateur connaissent leur misère⁴.

(JÉSUS-CHRIST est l'objet de tout et le centre où tout tend. Qui le connaît, connaît la raison de toutes choses⁵.)

Ceux qui s'égarèrent ne s'égarèrent que manque de voir une de ces deux choses⁶. On peut donc bien connaître Dieu sans sa misère, et sa misère sans Dieu ; mais on ne peut connaître JÉSUS-CHRIST sans connaître tout ensemble et Dieu et sa misère.

Et c'est pourquoi je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles ou l'existence de Dieu, ou la trinité⁷, ou l'immortalité de l'âme, ni aucune des choses de cette nature ; non seulement parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis ; mais encore parce que cette connaissance, sans JÉSUS-CHRIST, est inutile et stérile. Quand un homme serait persuadé que les proportions des nombres sont des vérités immatérielles, éternelles, et dépendantes d'une première vérité en qui elles subsistent, et qu'on appelle Dieu, je ne le trouverai pas beaucoup avancé pour son salut⁸.

1. « Ce que leur esprit curieux leur avait fait trouver, leur orgueil le leur a fait perdre. » (Saint Aug., t. V, p. 683.) Bossuet, commentant le même texte, dit de la philosophie qui n'est pas soumise à la sagesse de Dieu : « Elle n'engendre que des superbes et des incrédules. »

2. Ent. : ce que produit... c'est de... V. Gr., 45.

3. Par conséquent sans la grâce et par suite sans fruit religieux.

4. Et celle-ci provoque la prière qui dispose elle-même à recevoir le

secours de Dieu, indispensable pour la conversion et le salut.

5. Cf. XXII, 2, où se trouve traité ce point cher à Pascal.

6. Dieu et notre misère.

7. Comme l'avait entrepris ce R. de Sebond dont Montaigne a écrit la défense quelque peu suspecte.

8. Page capitale pour l'intelligence de la méthode apologétique de Pascal.

Ét. Périer la commente avec insistance : « Il voulait plus travailler à toucher et à disposer le cœur qu'à convaincre et à persuader l'esprit ;

6. C'est une chose admirable que jamais auteur canonique ne s'est servi de la nature pour prouver Dieu¹. Tous tendent à le faire croire. David, Salomon, etc., jamais n'ont dit : Il n'y a point de vide, donc il y a un Dieu². Il fallait qu'ils fussent plus habiles que les plus habiles gens qui sont venus depuis, qui s'en³ sont tous servis. Cela est très considérable.

7. ...Si c'est une marque de faiblesse de prouver Dieu par la nature, n'en méprisez pas l'Écriture⁴ : si c'est une manque de force d'avoir connu ces contrariétés, estimez-en l'Écriture.

8. ...Car il ne faut pas se méconnaître, nous sommes automate autant qu'esprit ; et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées ! Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues ; elle incline l'automate, qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense. Qui a démontré qu'il sera demain jour, et que nous mourrons ? Et qu'y a-t-il de plus cru ? C'est donc la coutume qui nous en persuade ; c'est elle qui fait tant de chrétiens, c'est elle qui fait les Turcs, les païens, les métiers, les soldats, etc. Enfin, il faut avoir recours à elle quand une fois l'esprit a vu ou est la vérité, afin de nous abreuver* et nous teindre* de cette créance, qui nous échappe à toute heure ; car d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop d'affaire. Il faut acquérir une créance plus facile, qui est celle de l'habitude, qui, sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses, et incline toutes nos puissances à cette croyance, en sorte que notre âme y tombe naturellement⁵. Quand on ne croit que par la

parce qu'il savait que les passions et les attachements vicieux qui corrompent le cœur sont les plus grands obstacles que nous ayons à la foi. »

1. Pascal connaissait assurément tant de beaux traits de l'Écriture qu'on lui a opposés, depuis le verset du Psaume : « Les Cieux racontent la gloire de Dieu » (18, 1), jusqu'au mot de saint Paul : « Les perfections invisibles de Dieu se voient comme à l'œil quand on les considère dans ses ouvrages. » (*Rom.*, I, 20.) Ce qu'il se félicitait de n'y pas trouver, c'étaient

des raisonnements abstraits, des syllogismes en forme.

2. Ainsi raisonne en effet Grotius, célèbre apologiste protestant du XVII^e siècle. (*De Veritate religionis christianæ*, I, 7.)

3. En = de la nature, à savoir pour prouver Dieu.

4. En = pour cela. Suppl. : puisque l'Écriture ne l'a point fait.

5. Pour faire comprendre que le meilleur moyen de conserver la foi, c'est d'agir et de vivre selon cette foi, Pascal multiplie les métaphores ori-

force de la conviction, et que l'automate est incliné à croire le contraire, ce n'est pas assez. Il faut donc faire croire nos deux pièces¹ : l'esprit, par les raisons, qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie ; et l'automate, par la coutume, et en ne lui permettant pas de s'incliner au contraire. *Inclina cor meum, Deus*².

9. *Ordre.* Une lettre d'exhortation à un ami pour le porter à chercher, et il répondra : Mais à quoi me servira de chercher ? rien ne paraît. Et lui répondre : Ne désespérez pas. Et il répondrait qu'il serait heureux de trouver quelque lumière, mais que, selon cette religion même, quand il croirait ainsi³, cela ne lui servirait de rien, et qu'ainsi il aime autant ne point chercher. Et à cela lui répondre : La machine.

10. *Ordre.* Après la lettre *qu'on doit chercher Dieu*, faire la lettre *d'ôter les obstacles*, qui est le discours *de la machine*, de préparer la machine, de chercher par raison⁴.

11. Lettre qui marque l'utilité des preuves par la machine. La foi est différente de la preuve ; l'une est humaine, l'autre est un don de Dieu. *Justus ex fide vivit*⁵. C'est de cette foi que Dieu lui-même met dans le cœur, dont la preuve est souvent l'instrument, *fides ex auditu*⁶ ; mais cette foi est dans le cœur, et fait dire, non *Scio*, mais *Credo*.

12. *Partis.* Il faut vivre autrement dans le monde selon ces diverses suppositions : 1° Si l'on pouvait y être toujours ; 2° S'il est sûr qu'on n'y sera pas longtemps, et incertain si on y sera une heure. Cette dernière supposition est la nôtre⁷. (XXIV, 16 *ter.*)

ginales : la coutume *inclina l'automate*, elle *abreuve et teint* nos facultés, elle *fait tomber l'âme* comme de son poids dans la croyance, etc.

1. Expression pittoresque d'une doctrine familière à Port-Royal : Pour éprouver certains sentiments dont on est éloigné, il faut prendre un extérieur conforme à ses sentiments. (Nicole, *Traité de la Soumission intérieure.*)

2. Ps. 118, 34. C'est dans ce psaume, dont il avait fait sa prière

favorite, que Pascal a trouvé en germe sa théorie du cœur. (VIII, 6.)

3. En faisant des lèvres, et non du cœur, un acte de foi.

4. Ent. : et auparavant de chercher par raison, comme le veut la règle toute rationnelle des *partis*.

5. « Le juste vit de la foi. » (*Rom.*, 1, 17.)

6. « La foi entre par l'oreille. » (*Rom.*, 10, 17.)

7. C'est un motif de plus de prier que Dieu est.

13. Par les partis, vous devez vous mettre en peine de rechercher la vérité; car si vous mourez sans adorer le vrai principe, vous êtes perdu. Mais, dites-vous, s'il avait voulu que je l'adorasse, il m'aurait laissé des signes de sa volonté. Aussi a-t-il fait; mais vous les négligez. Cherchez-les donc; cela les vaut bien. (XXIV, 17.)

14. *Ordre.* J'aurais bien plus de peur de me tromper et de trouver que la religion chrétienne soit vraie, que non pas de me tromper en la croyant vraie ¹. (XXIV, 26 *ter.*)

15. Je porte envie à ceux que je vois dans la foi vivre avec tant de négligence, et qui usent si mal d'un don duquel il me semble que je ferais un usage si différent ². (XXV, 18.)

16. La coutume est notre nature. Qui s'accoutume à la foi, la croit, et ne peut plus même craindre l'enfer, et ne croit autre chose. Qui s'accoutume à croire que le soi est terrible... etc. Qui doute donc que notre âme, étant accoutumée à voir nombre, espace, mouvement, croie cela et rien que cela ³? (XXV, 91.)

17. Que me promettez-vous enfin, sinon dix ans d'amour-propre, à bien essayer de plaire sans y réussir, outre les peines certaines? Car dix ans, c'est le parti ⁴. (XXV, 92.)

18. Miton ⁵ voit bien que la nature est corrompue, et que les hommes sont contraires à l'honnêteté; mais il ne sait pas pourquoi ils ne peuvent voler plus haut. (XXV, 92 *bis.*)

19. Reprocher à Miton de ne pas se remuer, quand Dieu le reprochera. (XXV, 92 *ter.*)

1. V. *Gr.* 32.

2. Pascal fait ici parler l'incrédule, celui qu'il veut amener à parier et à incliner l'automate.

3. Cf. 1, les premières lignes, et 8.

4. Le *parti*, c'est ici, en style de jeu, la part que reçoit le joueur, quand on met fin au jeu; cette part est pro-

portionnelle aux chances probables que chacun a encore à courir.

5. Miton est, selon toute apparence l'incrédule qu'il s'agit dans tout cet article de faire sortir de son indifférence, en le prenant par son faible, la passion du jeu.

ARTICLE XI

Marques de la vraie religion.

Demander à Dieu de l'aimer et de le suivre (1). Connaître notre nature (2, 11). Être mêlée d'intérieur et d'extérieur (3). Abaisser l'homme et le relever (4). Avoir été toujours sur la terre (5). Effroi de l'homme qui s'éveille dans une île déserte (8). Le centre où toutes choses tendent (10). Preuves de la religion (12). Proportionnée à toutes sortes d'esprits (13).

1. La vraie religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer son Dieu. Cela est bien juste. Et cependant aucune autre que la nôtre ne l'a ordonné ; la nôtre l'a fait. Elle doit encore avoir connu la concupiscence et l'impuissance¹ ; la nôtre l'a fait. Elle doit y avoir apporté les remèdes ; l'un est la prière. Nulle religion n'a demandé à Dieu de l'aimer et de le suivre².

2. La vraie nature de l'homme, son vrai bien, et la vraie vertu, et la vraie religion, sont choses dont la connaissance est inséparable.

2 bis. Après avoir entendu la nature de l'homme. Il faut, pour faire qu'une religion soit vraie, qu'elle ait connu notre nature. Elle doit avoir connu la grandeur et la petitesse, et la raison de l'une et de l'autre. Qui l'a connue, que la chrétienne³ ?

3. Les autres religions, comme les païennes, sont plus populaires, car elles sont en extérieur ; mais elles ne sont pas pour les gens habiles. Une religion purement intellectuelle serait plus proportionnée aux habiles, mais elle ne servirait pas au peuple. La seule religion chrétienne est proportionnée à tous, étant mêlée d'extérieur et d'intérieur. Elle élève le peuple à l'intérieur, et abaisse les superbes à l'extérieur⁴, et

1. Suppl. : de la vaincre.

2. Saint Augustin a montré que les vœux intéressés des païens n'ont rien de commun avec la prière chrétienne. (*De Civ. D.*, VI, 10.)

3. On sait que les religions de l'antiquité ne comportaient aucun enseignement dogmatique.

4. Ent. : le culte extérieur sert, par son symbolisme, à élever nos sens

n'est pas parfaite sans les deux, car il faut que le peuple entende l'esprit de la lettre, et que les habiles soumettent leur esprit à la lettre.

3 bis. Il faut que l'extérieur soit joint à l'intérieur pour obtenir de Dieu, c'est-à-dire que l'on se mette à genoux, prie des lèvres, etc., afin que l'homme orgueilleux qui n'a voulu se soumettre à Dieu, soit maintenant soumis à la créature. Attendre de cet extérieur le secours est être superstitieux ; ne vouloir pas le joindre à l'intérieur est être superbe.

4. Nulle autre religion n'a proposé de se haïr. Nulle autre religion ne peut donc plaire à ceux qui se haïssent, et qui cherchent un être véritablement aimable. Et ceux-là, s'ils n'avaient ouï parler de la religion d'un Dieu humilié, l'embrasseraient incontinent ¹.

4 bis. ...Nulle autre n'a connu que l'homme est la plus excellente créature. Les uns², qui ont bien connu la réalité de son excellence, ont pris pour lâcheté et pour ingratitude les sentiments bas que les hommes ont naturellement d'eux-mêmes ; et les autres³, qui ont bien connu combien cette bassesse est effective, ont traité d'une superbe ridicule ces sentiments de grandeur, qui sont aussi naturels à l'homme. Levez vos yeux vers Dieu, disent les uns ; voyez celui auquel vous ressemblez et qui vous a fait pour l'adorer. Vous pouvez vous rendre semblables à lui ; la sagesse vous y égalera si vous voulez le suivre. (Haussez la tête, hommes libres, dit Épictète). Et les autres lui disent : Baissez vos yeux vers la terre, chétif ver que vous êtes, et regardez les bêtes dont vous êtes le compagnon.

Que deviendra donc l'homme ? Sera-t-il égal à Dieu ou aux bêtes ? Quelle effroyable distance ! Que serons-nous donc ? Qui ne voit pas tout cela que l'homme est égaré, qu'il est tombé de sa place, qu'il la cherche avec inquiétude, qu'il ne la peut plus retrouver ? Et qui l'y adressera donc ? les plus grands hommes ne l'ont pu ⁴.

jusqu'à l'esprit et, par ses pratiques, à abaisser notre orgueil au respect de la lettre.

1. Puisqu'il est Dieu, en effet, nous devons l'aimer ; puisqu'il est humilié, nous devons nous haïr.

2. Les stoïciens, par opposition aux épicuriens.

3. *Entretiens*, I, 18.

4. On a ici comme le canevas de l'*Entretien avec M. de Saci*. On remarquera que Pascal ne met pas dans

4 *ter.* Nulle religion que la nôtre n'a enseigné que l'homme naît en péché; nulle secte de philosophes ne l'a dit; nulle n'a donc dit vrai.

5. Que Dieu s'est voulu changer. S'il n'y avait qu'une religion, Dieu serait bien manifeste. S'il n'y avait des martyrs qu'en notre religion, de même.

...Dieu étant ainsi caché, toute religion qui ne dit pas que Dieu est caché n'est pas véritable; et toute religion qui n'en rend pas la raison n'est pas instruisante. La nôtre fait tout cela : *Vere tu es Deus absconditus*¹.

5 *bis.* Perpétuité. Cette religion, qui consiste à croire que l'homme est déchu d'un état de gloire et de communication avec Dieu en un état de tristesse, de pénitence et d'éloignement de Dieu, mais qu'après cette vie nous serons rétablis² par un Messie qui devait venir, a toujours été sur la terre. Toutes choses ont passé, et celle-là a subsisté pour laquelle sont toutes choses³.

Les hommes, dans le premier âge du monde, ont été emportés dans toutes sortes de désordres, et il y avait cependant des saints comme Énoch, Lamech et d'autres, qui attendaient en patience le CHRIST promis dès le commencement du monde⁴. Noé a vu la malice des hommes au plus haut degré; et il a mérité de sauver le monde en sa personne⁵ par l'espérance du Messie, dont il a été la figure. Abraham était environné d'idolâtres, quand Dieu a fait connaître le mystère du Messie, qu'il a salué de loin°. Au temps d'Isaac et de Jacob, l'abomination était répandue sur toute la terre: mais ces saints vivaient en la foi; et Jacob, mourant et bénissant ses enfants, s'écrie par un transport qui lui fait interrompre son discours: J'attends, ô mon Dieu, le Sauveur que vous avez promis: *Salutare tuum expectabo, Domine*⁷.

cette rapide esquisse moins d'émotion à la fois et de rigueur que Bossuet dans les sommaires de ses *Sermons*.

1. Cf. art. XX, qui n'est que le développement de cette idée.

2. Suppl. : dans cet état de gloire.

3. C'est, défini avec une éloquence digne de Bossuet, le sujet même du *Discours sur l'Hist. Univ.*, et en particulier de la seconde partie : la *Suite de la Religion*.

4. *Gen.*, 3, 15.

5. Non seulement du déluge, mais du péché.

6. « Abraham votre père a tres-sailli de joie de ce qu'il verrait mon jour. » (*Joan.* VIII, 56.)

7. Le *papier intime* (V. *Introd.*) nous apprend que cette considération religieuse avait particulièrement ému l'âme de Pascal. Sa pensée aimait à franchir le cours des siècles et à

Les Égyptiens étaient infectés et d'idolâtrie et de magie : le peuple de Dieu même était entraîné par leurs exemples. Mais cependant Moïse et d'autres croyaient celui qu'ils ne voyaient pas, et l'adoraient en regardant aux dons éternels qu'il leur préparait.

Les Grecs et les Latins ensuite ont fait régner les fausses déités, les poètes ont fait cent diverses théologies, les philosophes se sont séparés en mille sectes différentes ; et cependant il y avait toujours au cœur de la Judée des hommes choisis qui prédisaient la venue de ce Messie, qui n'était connu que d'eux.

Il est venu enfin en la consommation des temps² : et depuis, on a vu naître tant de schismes et d'hérésies, tant renverser d'États, tant de changements en toutes choses ; et cette Église, qui adore celui qui a toujours été adoré, a subsisté sans interruption. Et ce qui est admirable, incomparable et tout à fait divin, c'est que cette religion, qui a toujours duré, a toujours été combattue³. Mille fois elle a été à la veille d'une destruction universelle ; et toutes les fois qu'elle a été en cet état, Dieu l'a relevée par des coups extraordinaires de sa puissance. C'est ce qui est étonnant, et qu'elle s'est maintenue sans fléchir et ployer sous la volonté des tyrans. Car il n'est pas étrange qu'un État subsiste, lorsque l'on fait quelquefois céder ses lois à la nécessité, mais que⁴... (Voyez le rond dans Montaigne⁵.)

5 *ter.* Dieu, voulant se former un peuple saint, qu'il séparerait de toutes les autres nations, qu'il délivrerait de ses ennemis, qu'il mettrait dans un lieu de repos, a promis de le faire, et a prédit par ses prophètes le temps et la manière de sa venue. Et cependant, pour affermir l'espérance de ses élus dans tous les temps, il leur en a fait voir l'image, sans les

retrouver l'objet de son adoration dans le Dieu des patriarches et de l'antique Israël.

1. V. Gr., 28.

2. C'est-à-dire : quand le temps désigné fut accompli. C'est le même mouvement, d'une éloquence si simple à la fois et si solennelle, qui termine les deux généalogies évangéliques et le prologue de saint Jean.

3. Cf. Bossuet : « Cette Église,

toujours attaquée et jamais vaincue, est un miracle perpétuel. » (*Disc.*, 2, 13.)

4. Suppl. : que sans fléchir jamais, l'Église ait subsisté toujours, voilà qui est incomparable et tout à fait divin. Cf. 6.

5. Passage des *Essais*, marqué d'un rond dans l'exemplaire de Pascal et qu'on peut identifier sans hésitation avec la théorie bien connue de Mon

laisser jamais sans des assurances de sa puissance et de sa volonté pour leur salut. Car, dans la création de l'homme, Adam en était le témoin, et le dépositaire de la promesse du Sauveur, qui devait naître de la femme; lorsque les hommes étaient encore si proches de la création, qu'ils ne pouvaient avoir oublié leur création et leur chute. Lorsque ceux qui avaient vu Adam n'ont plus été au monde, Dieu a envoyé Noé, l'a sauvé, et noyé toute la terre, par un miracle qui marquait assez le pouvoir qu'il avait de sauver le monde, et la volonté qu'il avait de le faire, et de faire naître de la semence de la femme Celui qu'il avait promis. Ce miracle suffisait pour affermir l'espérance des...

La mémoire du déluge étant si fraîche parmi les hommes, lorsque Noé vivait encore, Dieu fit ses promesses à Abraham, et lorsque Sem vivait encore, Dieu envoya Moïse, etc¹.

6. Les États périraient, si on ne faisait ployer souvent les lois à la nécessité. Mais jamais la religion n'a souffert cela, et n'en a usé. Aussi il faut ces accommodements, ou des miracles. Il n'est pas étrange qu'on se conserve en ployant, et ce n'est pas proprement se maintenir; et encore périssent-ils enfin entièrement: il n'y en a point qui ait duré mille ans². Mais que cette religion se soit toujours maintenue, et inflexible, cela est divin.

7. Il y aurait trop d'obscurité, si la vérité n'avait pas des marques visibles. C'en est une admirable, qu'elle se soit toujours conservée dans une Église et une assemblée visible³. Il y aurait trop de clarté s'il n'y avait qu'un sentiment dans cette Église⁴, mais pour reconnaître quel est le vrai, il n'y a qu'à voir quel est celui qui a toujours été; car il est certain que le vrai y a toujours été, et qu'aucun faux n'y a toujours été.

raigne sur la nécessité des changements dans un État. (*Ess.*, I, 22.)

1. Pascal oublie que la mort de Noé est fort antérieure à la vocation d'Abraham, comme la mort de Sem à la naissance de Moïse.

2. Rome sans doute a duré plus de mille ans, mais c'est en se transformant plus d'une fois profondément,

comme il arriva entre autres sous Auguste et sous Constantin.

3. La synagogue ne faisant qu'un avec l'Église, selon la doctrine de de saint Augustin. (*In Jud.*, t. VIII, 29.)

4. Puisque ainsi la foi ne serait plus méritoire. Cf. art. XX.

Le Messie a toujours été cru. La tradition d'Adam était encore nouvelle en Noé et en Moïse. Les prophètes l'ont prédit depuis, en prédisant toujours d'autres choses, dont les événements, qui arrivaient de temps en temps à la vue des hommes, marquaient la vérité de leur mission, et par conséquent celle de leurs promesses touchant le Messie. JÉSUS-CHRIST a fait des miracles, et les apôtres aussi, qui ont converti tous les païens ; et par là, toutes les prophéties étant accomplies¹, le Messie est prouvé pour jamais.

8. En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet², et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme³ qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est, et sans moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre point en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi, d'une semblable nature : je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi, ils me disent que non : et sur cela, ces misérables égarés, ayant regardé autour d'eux, et ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés et s'y sont attachés⁴. Pour moi, je n'ai pu y prendre d'attache, et considérant combien il y a plus d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce Dieu n'aurait point laissé quelque marque de soi.

Je vois plusieurs religions contraires, et partant toutes

1. Le règne de Dieu, par le triomphe de la loi évangélique : telle est, en effet, pour Pascal la grande prophétie, celle qui domine et enveloppe toutes les autres.

2. Demeurant sans réponse à toutes les questions que l'homme lui pose sur son origine et sa fin. Cf. I, 15 : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » On a là un genre d'images caractéristique du génie de Pascal.

3. Première rédaction : *Comme un enfant.*

4. On a rapproché de ce morceau

le passage célèbre où Bossuet compare la vie humaine à un chemin. Mais tandis que l'un montre l'homme immobile et frappé de stupeur dans cette *île déserte où on l'a porté endormi*, l'autre nous le représente marchant à grands pas vers le précipice qu'il voudrait éviter : « Marche, marche !... Il faut marcher, il faut courir. » (Pâques, 1685.) Les images de Pascal ont quelque chose de plus *statique* ; celles de Bossuet sont emportées par un mouvement plus rapide. (V. *Introduit. L'imagination dans le style de P.*)

fausses, excepté une ¹. Chacune veut être crue par sa propre autorité, et menace les incrédules. Je ne les crois donc pas là-dessus; chacun peut dire cela, chacun peut se dire prophète. Mais je vois la chrétienne où se trouvent des prophéties, et c'est ce que chacun ne peut faire...

9. La seule religion contre nature, contre le sens commun², contre nos plaisirs, est la seule qui ait toujours été.

9 bis. La seule science qui est contre le sens commun et la nature des hommes, est la seule qui ait toujours subsisté parmi les hommes.

10. Toute la conduite des choses doit avoir pour objet l'établissement et la grandeur de la religion³; les hommes doivent avoir en eux-mêmes des sentiments conformes à ce qu'elle nous enseigne⁴; et enfin elle doit être tellement l'objet et le centre où toutes choses tendent, que qui en saura les principes puisse rendre raison et de toute la nature de l'homme en particulier, et de toute la conduite du monde en général⁵.

10 bis. ...Ils blasphèment ce qu'ils ignorent. La religion chrétienne consiste en deux points⁶. Il importe également aux hommes de les connaître, et il est également dangereux de les ignorer. Et il est également de la miséricorde de Dieu d'avoir donné des marques des deux.

Et cependant ils prennent sujet de conclure qu'un de ces points n'est pas, de ce qui leur devrait faire conclure l'autre⁷.

1. Ent. : il ne peut y avoir plus d'une religion qui soit vraie, puisque chacune ne veut tenir que d'elle-même sa propre autorité et condamne toutes les autres.

2. Cf. I. Cor., I, 20.

3. C'est la démonstration historique du christianisme, telle qu'elle est en germe dans la *Cité de Dieu* de saint Augustin.

4. C'est la démonstration psychologique de la religion, et Pascal qui l'a conçue le premier l'a du même coup si puissamment développée qu'il a laissé après lui bien peu à faire aux plus récents apologistes.

5. Non content d'employer l'histoire et la psychologie à la démonstration du christianisme, Pascal, on le voit, rêvait d'y faire concourir ces sciences qu'on appelle aujourd'hui anthropologie et cosmologie : la fertilité de son imagination n'avait d'égale que la puissance de sa dialectique.

6. Dieu et la misère de l'homme. Cf. X et XII.

7. Les épicuriens s'appuient sur la misère de l'homme pour nier nos devoirs envers Dieu, et les stoïciens se fondent sur sa ressemblance avec Dieu pour nier la misère de l'homme.

Les sages qui ont dit qu'il y a un Dieu ont été persécutés, les Juifs haïs, les Chrétiens encore plus. Ils ont vu par lumière naturelle que, s'il y a une véritable religion sur la terre, la conduite de toutes choses doit y tendre comme à son centre. Et sur ce fondement, ils prennent lieu de blasphémer la religion chrétienne, parce qu'ils la connaissent mal. Ils s'imaginent qu'elle consiste simplement en l'adoration d'un Dieu considéré comme grand, et puissant, et éternel; ce qui est proprement le déisme, presque aussi éloigné de la religion chrétienne que l'athéisme, qui y est tout à fait contraire. Et de là ils concluent que cette religion n'est pas véritable, parce qu'ils ne voient pas que toutes ces choses concourent à l'établissement de ce point, que Dieu ne se manifeste pas aux hommes avec toute l'évidence qu'il pourrait faire ¹.

Mais qu'ils en concluent ce qu'ils voudront contre le déisme, ils n'en concluront rien contre la religion chrétienne, qui consiste proprement au mystère du Rédempteur, qui, unissant en lui les deux natures, humaine et divine, a retiré les hommes de la corruption du péché pour les réconcilier à Dieu en sa personne divine.

Elle enseigne donc ensemble aux hommes ces deux vérités : et qu'il y a un Dieu dont les hommes sont capables, et qu'il y a une corruption dans la nature qui les en rend indignes. Il importe également aux hommes de connaître l'un et l'autre de ces points, et il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître le Rédempteur qui l'en peut guérir. Une seule de ces connaissances fait ou l'orgueil des philosophes, qui ont connu Dieu et non leur misère, ou le désespoir des athées, qui connaissent leur misère sans Rédempteur. Et ainsi, comme il est également de la nécessité de l'homme de connaître ces deux points, il est aussi également de la miséricorde de Dieu de nous les avoir fait connaître. La religion chrétienne le fait; c'est en cela qu'elle consiste. Qu'on examine l'ordre du monde sur cela, et qu'on voie si toutes choses ne tendent pas à l'établissement des deux chefs de cette religion ².

1. On voit pourquoi les preuves rationnelles de l'existence de Dieu ont peu de prix aux yeux de Pascal : elles risquent de conduire au pur déisme et d'autre part elles sont contraires à

sa doctrine du Dieu caché, qui n'est autre que la théorie du caractère méritoire de l'acte de foi.

2. Vue capitale pour l'intelligence de l'*Apologie* de Pascal : ce qu'il en-

11. Si l'on ne se connaît plein de superbe, d'ambition, de concupiscence, de faiblesse, de misère et d'injustice, on est bien aveugle. Et si en le connaissant on ne désire d'en être délivré, que peut-on dire d'un homme?... Que peut-on donc avoir que de l'estime pour une religion qui connaît si bien les défauts de l'homme, et que du désir pour la vérité d'une religion qui y promet des remèdes si souhaitables ?

12. Preuves. 1° La religion chrétienne, par son établissement : par elle-même établie si fortement, si doucement, étant si contraire à la nature. — 2° La sainteté, la hauteur et l'humilité d'une âme chrétienne. — 3° Les merveilles de l'Écriture sainte. — 4° JÉSUS-CHRIST en particulier. — 5° Les apôtres en particulier. — 6° Moïse et les prophètes en particulier. — 7° Le peuple juif. — 8° Les prophéties. — 9° La perpétuité. Nulle religion n'a la perpétuité. — 10° La doctrine, qui rend raison de tout. — 11° La sainteté de cette loi. — 12° Par la conduite du monde².

Il est indubitable qu'après cela on ne doit pas refuser, en considérant ce que c'est que la vie et que cette religion, de suivre l'inclination de la suivre, si elle nous vient dans le cœur ; et il est certain qu'il n'y a nul lieu de se moquer de ceux qui la suivent.

13. La religion est proportionnée à toutes sortes d'esprits. Les premiers s'arrêtent au seul établissement ; et cette religion est telle, que son seul établissement est suffisant pour en prouver la vérité. Les autres vont jusques aux apôtres³. Les plus instruits vont jusqu'au commencement du monde⁴. Les anges la voient encore mieux et de plus loin⁵. (XXIV, 15 bis.)

tend démontrer c'est uniquement le Dieu Rédempteur, le Dieu humilié et souffrant pour l'homme.

1. On a ici l'explication d'une des divisions du plan probable de Pascal : « Faire souhaiter aux bons que la religion soit vraie. » (Cf. IX.)

2. Cette table de matières n'a rien de commun avec l'ordre que se proposait de suivre l'auteur des *Pensées* : c'est visiblement un aide-mémoire, non un plan méthodique.

3. Les esprits ordinaires.

4. C'est la marque d'une intelligence peu commune du christianisme que de bien comprendre la parenté étroite d'Israël et de l'Église. Cf. tout l'article XXI qui n'est que le développement du vieil adage de l'École : *Novum Testamentum in Vetere latet ; Vetus in Novo patet.*

5. Dans le premier dessein de l'Incarnation, que Dieu leur a révélé et qui a causé la révolte de Lucifer.

ARTICLE XII

Le péché originel.

La religion doit rendre raison de nos contrariétés (1, 22). Écoutons la Sagesse de Dieu (1, 2, 5). Tout par lui, tout pour lui (6). Ce que nous crée la confusion monstrueuse de notre nature (11). L'état glorieux et la déchéance d'Adam (12, 24). Nul n'est heureux comme un vrai chrétien (18, 37). Incroyable que Dieu s'unisse à nous (20). Adam et Jésus, concupiscence et grâce (22, 30). Objections contre la religion (20, 21, 27, 28, 29, 38). Guerre intestine (31, 32, 33, 34). Misérables et rachetés (34).

1. A. P. R^r. Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne et qu'il y a quelque grand principe de grandeur en l'homme, et qu'il y a un grand principe de misère. Il faut donc qu'elle nous rende raison de ces étonnantes contrariétés.

Il faut que, pour rendre l'homme heureux, elle lui montre qu'il y a un Dieu; qu'on est obligé de l'aimer; que notre vraie félicité est d'être en lui, et notre unique mal d'être séparé de lui; qu'elle reconnaisse que nous sommes pleins de ténèbres qui nous empêchent de le connaître et de l'aimer; et qu'ainsi nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu, et nos concupiscences nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de ces oppositions que nous avons à Dieu et à notre propre bien; il faut qu'elle nous enseigne les remèdes à ces impuissances, et les moyens d'obtenir ces remèdes. Qu'on examine sur cela toutes les religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse².

Sera-ce les philosophes, qui nous proposent pour tout bien les biens qui sont en nous? Est-ce là le vrai bien? Ont-

Telle est la doctrine de saint Augustin, commentant la fin du Ps. 24 et y voyant un dialogue entre les Anges sur l'Homme-Dieu : « Quel est ce Roi de gloire? — L'Éternel des armées, voilà le Roi de gloire. »

1. Lisez : à Port-Royal, où Pascal fit, sur la doctrine du péché originel, une conférence dont nous avons ici le sommaire.

2. Cf. XI, 12, n° 11.

ils trouvé le remède à nos maux? Est-ce avoir guéri la présomption de l'homme que de l'avoir mis à l'égal de Dieu¹? Ceux qui nous ont égalés aux bêtes², et les Mahométans, qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, même dans l'éternité, ont-ils apporté le remède à nos concupiscentes?

Quelle religion nous enseignera donc à guérir l'orgueil et la concupiscente? Quelle religion enfin nous enseignera notre bien, nos devoirs, les faiblesses qui nous en détournent, la cause de ces faiblesses, les remèdes qui les peuvent guérir, et le moyen d'obtenir ces remèdes? Toutes les autres religions ne l'ont pu. Voyons ce que fera la Sagesse de Dieu³.

« N'attendez pas, dit-elle⁴, ni vérité, ni consolation des hommes. Je suis celle qui vous ai formés, et qui puis seule vous apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formés. J'ai créé l'homme saint, innocent, parfait; je l'ai rempli de lumière et d'intelligence, je lui ai communiqué ma gloire et mes merveilles. L'œil de l'homme voyait⁵ alors la majesté de Dieu. Il n'était pas alors dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité et dans les misères qui l'affligent*. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire* sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même, et indépendant de mon secours⁶. Il s'est

1. Ce sont précisément les questions que pose saint Augustin aux philosophes stoïciens dans sa *Lettre à Macédonius*.

2. Les épicuriens, qui sont assimilés aux Mahométans. On sait que le Coran promet aux justes des fruits savoureux, des vêtements précieux et parfumés. Mais la question est de savoir si c'est au sens littéral, comme l'affirmait Arnauld, ou au sens figure, comme le soutenait l'oratorien R. Simon.

3. Il s'agit de la Sagesse, telle qu'elle est personnifiée et mise si poétiquement en scène dans les *Proverbes* de Salomon. Auxiliaire de Dieu dans la création, elle apparaît aux hommes comme la perfection de la science et leur garantit la perfection de la vie : « L'Éternel m'a produite comme les prémices de son ouvrage... » (8, 22, sq).

4. La Sagesse, qui dans l'Écriture, présente aux hommes le tableau de la Création, va leur exposer ici la doctrine de la Chute.

5. L'Adam primitif voyait, l'homme déchu, juge, raisonne, infère; il ne connaît rien que par voie discursive ou comme dit saint Paul *per speculum, in ænigmatè*. (I Cor., XIII, 12.)

6. Cette belle peinture de l'Adam primitif et de sa chute rappelle saint Augustin et son interprète, ici du moins exact, l'auteur de l'*Augustinus* :

« Trompé par l'image d'une fausse liberté, Adam se préféra lui-même à Dieu, car que pouvait-il aimer après Dieu, d'où il tombait, lui, si sublime esprit? que pouvait-il aimer sinon ce qui s'offrait à lui de plus sublime après Dieu, c'est-à-dire son propre esprit même? » (Jansénius, de *Gratia primi hominis*, VI.)

soustrait de ma domination; et, s'égalant à moi par le désir de trouver sa félicité en lui-même; je l'ai abandonné à lui¹; et révoltant les créatures, qui lui étaient soumises, je les lui ai rendues ennemies²; de sorte qu'aujourd'hui l'homme est devenu semblable aux bêtes, et dans un tel éloignement de moi, qu'à peine lui reste-t-il une lumière confuse de son auteur : tant toutes ses connaissances ont été éteintes ou troublées! Les sens, indépendants de la raison, et souvent maîtres de la raison, l'ont emporté à la recherche des plaisirs. Toutes les créatures ou l'affligent* ou le tentent; et dominent sur lui, ou en le soumettant par leur force, ou en le charmant par leur douceur, ce qui est une domination plus terrible et plus impérieuse³. Voilà l'état où les hommes sont aujourd'hui. Il leur reste quelque instinct impuissant du bonheur de leur première nature, et ils sont plongés dans les misères de leur aveuglement et de leur concupiscence, qui est devenue leur seconde nature.

« De ce principe que je vous ouvre, vous pouvez reconnaître la cause de tant de contrariétés qui ont étonné tous les hommes, et qui les ont partagés en de si divers sentiments. Observez maintenant tous les mouvements de grandeur et de gloire que l'épreuve de tant de misères ne peut étouffer, et voyez s'il ne faut pas que la cause en soit en une autre nature 4. »

2. A. P. R. pour demain, Prosopopée 5. « ...C'est en vain, ô hommes, que vous cherchez dans vous-mêmes le remède à vos misères.

1. V. Gr., 47.

2. C'est, d'après saint Augustin, la double conséquence de la chute : l'homme, révolté contre Dieu, est, de plus, en guerre avec la création tout entière (*de Peccato originali*). Cf. Boss. : « Que dirai-je des maladies accablantes qui inondent sur toute chair, depuis l'homme jusqu'à la bête? » (*Élévat.*, 7, 4). Cf. 6, 15, où Bossuet rapporte l'opinion de saint Augustin, que la mort ne fût point arrivée aux animaux dans le Paradis, « de peur que les yeux innocents des hommes n'eussent été frappés de ce triste objet. »

3. Les attrait impérieux de la concupiscence sont l'objet d'une ana-

lyse non moins pénétrante dans les *Confessions* de saint Augustin. (Cf. X, 32.)

4. A savoir la nature du premier Adam, ou l'état primitif de grâce et d'excellence surnaturelle qui a laissé en nous quelques vestiges. On voit que si Pascal abaisse l'homme, c'est uniquement l'homme déchu; l'homme d'avant la chute, personne ne l'a jamais vanté ni exalté davantage.

5. Pascal voyait dans le *discours de la Sagesse* au livre des *Proverbes*, une véritable prosopopée lyrique, et voulait se rendre compte de l'effet qu'en produirait une imitation sur ses auditeurs de Port-Royal.

Toutes vos lumières ne peuvent arriver qu'à connaître que ce n'est point dans vous-mêmes que vous trouverez ni la vérité ni le bien. Les philosophes vous l'ont promis, et ils n'ont pu le faire. Ils ne savent ni quel est votre véritable bien, ni quel est votre véritable état¹.

Comment auraient-ils donné des remèdes à vos maux, qu'ils n'ont pas seulement connus? Vos maladies principales sont l'orgueil, qui vous soustrait de Dieu, la concupiscence, qui vous attache à la terre; et ils n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins l'une de ces maladies². S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer votre superbe; ils vous ont fait penser que vous lui étiez semblables et conformes par votre nature. Et ceux qui ont vu la vanité de cette prétention vous ont jetés dans l'autre précipice, en vous faisant entendre que votre nature était pareille à celle des bêtes, et vous ont portés à chercher votre bien dans les concupiscences qui sont le partage des animaux. Ce n'est pas là le moyen de vous guérir de vos injustices, que ces sages n'ont pas connues. Je puis seule vous faire entendre qui vous êtes³... »

3. Si on vous unit à Dieu, c'est par grâce, non par nature. Si on vous abaisse, c'est par pénitence, non par nature⁴.

4. ...Ces deux états étant ouverts*, il est impossible que

1. Pascal avait ajouté : « Je suis la seule qui peut vous apprendre ces choses; je les enseigne à ceux qui m'écoutent. Les livres que j'ai mis entre les mains des hommes les découvrent bien nettement. Mais je n'ai pas voulu que cette connaissance fût si ouverte. J'apprends aux hommes ce qui les peut rendre heureux; pourquoi refusez-vous de m'ouïr? Ne cherchez pas de satisfaction dans la terre : n'espérez rien des hommes. Votre bien n'est qu'en Dieu, et la souveraine félicité consiste à connaître Dieu, à s'unir à lui dans l'éternité. Votre devoir est à l'aimer de tout votre cœur. Il vous a créés... » (*Barré dans le ms.*)

2. L'orgueil, qu'entretiennent les stoïciens en affirmant que nous sommes semblables à Dieu par nature,

et la concupiscence que flattent les épicuriens en faisant notre nature pareille à celle des bêtes.

3. Dans l'Écriture, la Sagesse, en terminant, invite les hommes à son banquet (*Prov.*, 9, 1) : c'est ce que Racine a surtout imité, tout en empruntant, semble-t-il, à Pascal quelques traits de sa *prosopopée* :

De la sagesse éternelle
La voix tonne et nous instruit...
Le pain que je vous propose
Sert aux hommes d'aliment,
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment.
Approchez, voulez-vous vivre?
Prenez, mangez et vivez.

4. Pascal abaisse l'homme, non pour ravalier sa nature, mais pour mortifier son orgueil et lui rendre ainsi sa vraie dignité.

vous ne les reconnaissiez pas. Suivez vos mouvements, observez-vous vous-mêmes, et voyez si vous n'y trouverez pas les caractères vivants de ces deux natures. Tant de contradictions se trouveraient-elles dans un sujet simple ¹ ?

5. « ... Je n'entends pas ² que vous soumettiez votre créance à moi sans raison, et ne prétends pas vous assujétir avec tyrannie. Je ne prétends point aussi vous rendre raison de toutes choses, et, pour accorder ces contrariétés, j'entends vous faire voir clairement, par des preuves convaincantes, des marques divines en moi, qui vous convainquent de ce que je suis, et m'attirent autorité par des merveilles et des preuves que vous ne puissiez refuser ; et qu'ensuite vous croyiez sciemment les choses que je vous enseigne, quand vous n'y trouverez autre sujet de les refuser, sinon que vous ne pouvez pas vous-mêmes connaître si elles sont ou non. »

6. S'il y a un seul principe de tout, une seule fin de tout : tout par lui, tout pour lui ³. Il faut donc que la vraie religion nous enseigne à n'adorer que lui et à n'aimer que lui. Mais comme nous nous trouvons dans l'impuissance d'adorer ce que nous ne connaissons pas, et d'aimer autre chose que nous, il faut que la religion qui instruit de ces devoirs nous instruisse aussi de ces impuissances, et qu'elle nous apprenne aussi les remèdes. Elle nous apprend que par un homme tout a été perdu, et la liaison rompue entre Dieu et nous, et que par un homme la liaison est réparée ⁴.

Nous naissons si contraires à cet amour de Dieu, et il est si nécessaire, qu'il faut que nous naissons coupables, ou Dieu serait injuste ⁵.

7. Le péché originel est folie devant les hommes, mais on le donne pour tel. Vous ne me devez donc pas reprocher le

1. Saint Augustin disait d'après saint Paul : *Homo duplex*. Pascal reconnaît dans ce sujet simple non seulement deux natures, mais comme plusieurs personnalités contradictoires.

2. Continuation du discours de la *Sagesse* : Pascal va mettre dans sa bouche la théorie des *Contrariétés*. (Cf. I, 7, 29.)

3. Suppl. : s'il y a un seul prin-

cipe de tout, *il doit y avoir une seule fin de tout ; si tout est par lui, tout doit être pour lui.*

4. Ce parallèle entre Adam et J.-C. est un des thèmes familiers de saint Augustin. (Cf. *De peccato or.*, t. X, 255.)

5. La dialectique de Pascal excelle à ces surprises : le péché originel, loin d'être contraire à la justice de Dieu, sert au contraire à l'établir. V. 7, sq.

défaut de raison en cette doctrine, puisque je la donne pour être sans raison. Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes, *sapientius est hominibus*¹. Car, sans cela, que dira-t-on qu'est l'homme? Tout son état dépend de ce point imperceptible*. Et comment s'en fût-il aperçu par sa raison, puisque c'est une chose contre la raison, et que sa raison, bien loin de l'inventer par ses voies, s'en éloigne quand on le lui présente?

8. Cette duplicité* de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avons deux âmes : un sujet simple leur paraissait incapable de telles et si soudaines variétés d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur².

9. Toutes ces contrariétés*, qui semblaient le plus m'éloigner de la connaissance de la religion, est ce qui m'a le plus tôt conduit à la véritable.

10. Pour moi, j'avoue qu'aussitôt que la religion chrétienne découvre ce principe, que la nature des hommes est corrompue et déchue de Dieu, cela ouvre les yeux à voir partout le caractère de cette vérité : car la nature est telle, qu'elle marque partout un Dieu perdu, et dans l'homme et hors de l'homme, et une nature corrompue³.

11. Sans ces divines connaissances, qu'ont pu faire les hommes, sinon, ou s'élever dans le sentiment intérieur qui leur reste de leur grandeur passée, ou s'abattre* dans la vue de leur faiblesse présente? Car, ne voyant pas la vérité entière, ils n'ont pu arriver à une parfaite vertu. Les uns considérant la nature comme incorrompue, les autres comme irréparable : ils n'ont pu fuir, ou l'orgueil, ou la paresse, qui sont les deux sources de tous les vices ; puisqu'il ne peut sinon, ou s'y abandonner par lâcheté, ou en sortir par l'orgueil. Car, s'ils connaissaient l'excellence de l'homme, ils en igno-

1. « La sagesse de Dieu est plus forte que les hommes. » (I Cor., I, 25.)

2. Cf. Montaigne : « Cette variation et contradiction qui se veoid en nous si souple a fait que aucuns songent en nous deux ames. » (Ess., II, 1.)

3. Jansénius avait, d'après saint Augustin, opposé, aux luttes humiliantes de l'homme actuel contre la nature, la domination toute puissante et glorieuse de l'Adam primitif sur la Création tout entière. (*De Gratia primi hominis*, VI.)

raient la corruption; de sorte qu'ils évitaient bien la paresse, mais ils se perdaient dans la superbe. Et s'ils reconnaissent l'infirmité de la nature, ils en ignorent la dignité : de sorte qu'ils pouvaient bien éviter la vanité, mais c'était en se précipitant dans le désespoir.

De là viennent les diverses sectes des stoïques et des épicuriens, des dogmatistes et des académiciens, etc¹. La seule religion chrétienne a pu guérir ces deux vices, non pas en chassant l'un par l'autre, par la sagesse de la terre, mais en chassant l'un et l'autre, par la simplicité de l'Évangile. Car elle apprend aux justes, qu'elle élève jusques à la participation de la divinité même, qu'en cet état ils portent encore la source de toute la corruption, qui les rend durant toute la vie sujets à l'erreur, à la misère, à la mort, au péché; et elle crie aux plus impies qu'ils sont capables de la grâce de leur rédempteur. Ainsi, donnant à trembler à ceux qu'elle justifie, et consolant ceux qu'elle condamne, elle tempère avec tant de justesse la crainte avec l'espérance par cette double capacité qui est commune à tous, et de la grâce et du péché, qu'elle abaisse infiniment plus que la seule raison ne peut faire, mais sans désespoir; et qu'elle élève infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais sans enfler : faisant bien voir par là qu'étant seule exempte d'erreur et de vice, il n'appartient qu'à elle et d'instruire et de corriger les hommes.

Qui peut donc refuser à ces célestes lumières de les croire et de les adorer? Car n'est-il pas plus clair que le jour que nous sentons en nous-mêmes des caractères ineffaçables d'excellence? Et n'est-il pas aussi véritable que nous éprouvons à toute heure les effets de notre déplorable condition? Que nous crie donc ce chaos et cette confusion monstrueuse, sinon la vérité de ces deux états, avec une voix si puissante, qu'il est impossible de résister²?

12. Nous ne concevons ni l'état glorieux d'Adam, ni la nature de son péché, ni la transmission qui s'en est faite en nous. Ce sont choses qui se sont passées dans l'état d'une

1. Le dogmatisme intempérant et le scepticisme académique, le stoïcisme et l'épicurisme, toutes les sectes philosophiques en un mot flattent en nous quelque vice, les unes l'orgueil, les autres la corruption.

2. Cf. *Entretien avec Saci* : la

peinture des contradictions de notre nature suggère toujours à Pascal quelque image saisissante et passionnée : ici, c'est le *cri* de notre *confusion monstrueuse*, là c'est le spectacle de l'homme égaré qui se perd dans la présomption ou s'abat dans la lâcheté.

nature toute différente de la nôtre, et qui passent notre capacité* présente¹. Tout cela nous est inutile à savoir pour en sortir; et tout ce qu'il nous importe de connaître est que nous sommes misérables, corrompus, séparés de Dieu, mais rachetés par JÉSUS-CHRIST; et c'est de quoi nous avons des preuves admirables sur la terre. Ainsi*, les deux preuves de la corruption et de la rédemption se tirent des impies, qui vivent dans l'indifférence de la religion, et des Juifs, qui en sont les ennemis irréconciliables².

13. Le christianisme est étrange! Il ordonne à l'homme de reconnaître qu'il est vil, et même abominable, et lui ordonne de vouloir être semblable à Dieu. Sans un tel contre-poids, cette élévation le rendrait horriblement vain, ou cet abaissement le rendrait terriblement abject.

14. La misère persuade le désespoir, l'orgueil persuade la présomption. L'Incarnation montre à l'homme la grandeur de sa misère, par la grandeur du remède qu'il a fallu³.

15. ...Non⁴ pas un abaissement qui nous rende incapables du bien, ni une sainteté exempte du mal.

16. Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme que celle-là, qui l'instruit de sa double capacité de recevoir et de perdre la grâce, à cause du double péril où il est toujours exposé, de désespoir ou d'orgueil.

17. Les philosophes ne prescrivaient point des sentiments proportionnés aux deux états⁵. Ils inspiraient des mouve-

1. Dernière et profonde explication du dogme de la chute : les faits racontés dans l'Écriture se sont passés dans une humanité et dans un monde si différents des nôtres que, pour en porter quelque jugement, la réalité présente ne nous offre que de très insuffisantes analogies.

2. Même procédé de dialectique paradoxale et accablante que dans la célèbre théorie du Dieu caché (XX) : c'est l'incrédulité elle-même qui prouve les dogmes les plus ardues de la religion.

3. La doctrine de l'Incarnation ne tiendra donc pas moins de place dans

la théologie de Pascal que la doctrine de la Rédemption, et à la psychologie de la nature humaine correspondra la psychologie de l'Homme-Dieu. (Cf. XVII.)

4. Suppl. : la religion prêche abaissement et sainteté, mais...

5. Ce qui est proportionné à nos deux états de grandeur et de bassesse, ce n'est ni la *grandeur de mérite*, telle que l'enseignaient les stoiciens, ni la *bassesse de nature* telle que la professaient les épicuriens, mais une *grandeur de grâce* et une *bassesse de pénitence*.

ments de grandeur pure, et ce n'est pas l'état de l'homme. Ils inspiraient des mouvements de bassesse pure, et ce n'est pas l'état de l'homme. Il faut des mouvements de bassesse, non de nature, mais de pénitence; non pour y demeurer, mais pour aller* à la grandeur. Il faut des mouvements de grandeur, non de mérite, mais de grâce, et après avoir passé par la bassesse.

18. Nul n'est heureux comme un vrai chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable¹.

19. Avec combien peu d'orgueil un chrétien se croit-il uni à Dieu! avec combien peu d'abjection* s'égalé-t-il aux vers de la terre! La belle manière de recevoir la vie et la mort, les biens et les maux!

20. Incompréhensible². — Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être. Le nombre infini. Un espace infini, égal au fini³.

Incroyable que Dieu s'unisse à nous⁴. — Cette considération n'est tirée que de la vue de notre bassesse. Mais si vous l'avez bien sincère, suivez-la aussi loin que moi, et reconnaissez que nous sommes en effet si bas, que nous sommes par nous-mêmes incapables de connaître si sa miséricorde ne peut pas nous rendre capables de lui⁵. Car je voudrais savoir d'où cet animal, qui se reconnaît si faible, a le droit de mesurer la miséricorde de Dieu, et d'y mettre les bornes que sa fantaisie lui suggère. Il sait si peu ce que c'est que Dieu, qu'il ne sait

1. Idéal de sainteté souriante et d'austérité attendrie, dont on aime à croire que Pascal, avec le progrès de ses souffrances, s'approchait lui-même de plus en plus.

2. Première objection, tirée des obscurités de la Révélation. Pascal y répond en signalant les antinomies non moins insolubles que soulève l'idée d'infini.

3. Cf. Arnauld : « Si l'on prend la moitié d'un carré, et la moitié de cette moitié, et ainsi à l'infini, et que l'on joigne toutes ces moitiés par leur plus longue ligne, on en fera un espace qui diminuera toujours à l'infini, mais qui sera égal à tout le carré. » (espace fini. *Logique de P.*-

R., IV, 1). Autrement dit tout espace fini est composé d'une quantité infinie d'infiniment petits. Cf. 21 et *Réflexions sur l'Esp. géo.*, 1^{er} fragment.

4. Seconde objection tirée de la bassesse de l'homme. Pascal avec sa dialectique hardie va faire sortir de la difficulté même le principe de la solution : nous sommes si bas que nous ne pouvons juger les desseins de Dieu.

5. On voit comment l'apparent scepticisme de Pascal se résout soudain en un véritable dogmatisme : notre raison est si faible que nous ne pouvons affirmer que nous sommes incapables d'une communication quelconque avec Dieu.

pas ce qu'il est lui-même : et, tout troublé de la vue de son propre état, il ose dire que Dieu ne le peut pas rendre capable de sa communication ! Mais je voudrais lui demander si Dieu demande autre chose de lui, sinon qu'il l'aime en le connaissant ; et pourquoi il croit que Dieu ne peut se rendre connaissable et aimable à lui, puisqu'il est naturellement capable d'amour et de connaissance. Il est sans doute qu'il connaît au moins qu'il est¹ et qu'il aime quelque chose. Donc s'il voit quelque chose dans les ténèbres où il est, et s'il trouve quelque sujet d'amour parmi les choses de la terre, pourquoi, si Dieu lui donne quelque rayon de son essence, ne sera-t-il pas capable de le connaître et de l'aimer en la manière qu'il lui plaira se communiquer à nous ? Il y a donc sans doute une présomption insupportable dans ces sortes de raisonnements, quoiqu'ils paraissent fondés sur une humilité apparente, qui n'est ni sincère, ni raisonnable, si elle ne nous fait confesser que, ne sachant de nous-mêmes qui nous sommes, nous ne pouvons l'apprendre que de Dieu.

21. Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu soit infini, sans parties² ? Oui. Je vous veux donc faire voir une chose infinie et indivisible : c'est un point se mouvant partout d'une vitesse infinie ; car il est en tous lieux, et tout entier en chaque endroit.

Que cet effet de nature³ qui vous semblait impossible auparavant, vous fasse connaître qu'il peut y en avoir d'autres que vous ne connaissez pas encore. Ne tirez pas cette conséquence de votre apprentissage, qu'il ne vous reste rien à savoir ; mais qu'il vous reste infiniment à savoir. (XXIV, 2.)

22. Toute la foi consiste en J.-C. et en Adam ; et toute la morale en la concupiscence et en la grâce⁴. (XXIV, 4.)

1. Le principe de Descartes va ainsi d'une manière inattendue concourir à la construction du vaste édifice théologique entrepris par Pascal.

2. L'Être infini et sans parties, c'est la définition que Pascal aime à donner de Dieu, en des termes qui semblent, aux yeux du vulgaire, s'exclure réciproquement.

3. Le point abstrait, sur lequel spéculé ainsi la mécanique rationnelle, n'est pas proprement un effet de nature,

un être réel et concret : mais on a vu déjà que la pente du génie de Pascal est de réaliser les abstractions mathématiques. Cf. 1^{er} frag. de l'Esp. géo., où l'infiniment petit (*point mobile*) et l'infiniment grand (*vitesse infinie*) sont aussi considérés comme des faits naturels.

4. Condensation énergique de la doctrine exposée par saint Augustin dans son *Traité du Pêché originel*.

23. Le seul¹ qui connaît la nature ne la connaîtra-t-il que pour être misérable ? le seul qui la connaîtra sera-t-il le seul malheureux ?

... Il ne faut [pas] qu'il ne voie rien du tout² ; il ne faut pas aussi qu'il en voie assez pour croire qu'il le possède³ ; mais qu'il en voie assez pour connaître qu'il l'a perdu : car, pour connaître qu'on a perdu, il faut voir et ne voir pas ; et c'est précisément l'état où est la nature. (XXIV, 9.)

24. Il faudrait que la véritable religion enseignât la grandeur, la misère, portât à l'estime et au mépris de soi, à l'amour et à la haine. (XXIV, 9 *bis*.)

25. La dignité de l'homme consistait dans son innocence à user et à dominer sur les créatures, mais aujourd'hui à s'en séparer et à s'y assujettir. (XXIV, 11 *bis*.)

26. Dieu, pour se réserver à lui seul le droit de nous instruire, et pour nous rendre la difficulté de notre être intelligible, nous en a caché le nœud si haut, ou, pour mieux dire, si bas, que nous étions incapables d'y arriver : de sorte que ce n'est pas par les agitations de notre raison, mais par la simple soumission de la raison, que nous pouvons véritablement nous connaître⁴. (XXIV, 15 *ter*.)

27. Qui peut ne pas admirer et embrasser une religion qui connaît à fond ce qu'on reconnaît d'autant plus qu'on a plus de lumière⁵ ? (XXIV, 18 *bis*.)

28. Qu'ont-ils à dire contre la résurrection et contre l'enfantement de la vierge ? Qu'est-il plus difficile, de produire un homme ou un animal ou de le reproduire ? Et s'ils n'avaient jamais vu une espèce d'animaux, pourraient-ils deviner s'ils se produisent sans la compagnie les uns des autres⁶ ? (XXIV, 20.)

1. L'homme, dont il va démontrer la nature déchue. Cf. I, sq.

2. Ent. : il ne faut pas qu'il soit assez aveuglé pour ignorer le bien qu'il a perdu.

3. Ent. : il ne faut pas non plus qu'il ait conservé assez de lumières sur le bien, sur Dieu, pour s'imaginer qu'il le possède. V. *Gr.*, 36.

4. Il suffit donc d'écouter humble-

ment le discours de la Sagesse. (Cf. 2.)

5. Cf. 5, sq, et VIII, 1, où l'analyse psychologique est employée à la démonstration du dogme de la chute.

6. Cf. 20, où Pascal oppose à toutes les difficultés contre la religion les mêmes principes de solution : l'impuissance de notre raison et la toute-puissance de l'amour divin.

29. Athées. Quelle raison ont-ils de dire qu'on ne peut ressusciter ? Que c'est plus difficile de naître ou de ressusciter ? Que ce qui n'a jamais été soit, ou que ce qui a été soit encore ? Est-il plus facile de venir en être que d'y revenir ? La coutume nous rend l'un facile, le manque de coutume rend l'autre impossible ; populaire façon de juger. (XXIV, 20 bis.)

30. Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'êtres qui n'étaient point pour nos philosophes d'auparavant ? On entreprenait franchement l'Écriture sainte sur le grand nombre des étoiles, en disant : Il n'y en a que mille vingteux, nous le savons ¹. (XXIV, 36.)

31. S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et non les créatures passagères. Le raisonnement des impies, dans la Sagesse, n'est fondé que sur ce qu'il n'y a point de Dieu. Cela posé, dit-il, jouissons donc des créatures ². C'est le pis-aller. Mais, s'il y avait un Dieu à aimer, il n'aurait pas conclu cela, mais bien le contraire. Et c'est la conclusion des sages : Il y a un Dieu, ne jouissons donc pas des créatures. Donc tout ce qui nous incite à nous attacher aux créatures est mauvais, puisque cela nous empêche, ou de servir Dieu, si nous le connaissons, ou de le chercher, si nous l'ignorons. Or nous sommes pleins de concupiscence ; donc nous sommes pleins de mal ; nous nous devons nous haïr nous-mêmes, et tout ce qui nous excite à autre attache que Dieu seul ³. (XXIV, 54.)

32. Quand nous voulons penser à Dieu, n'y a-t-il rien

1. A l'Écriture qui représentent les étoiles comme innombrables (*Gen.*, 15, 5 ; 22, 17, etc.), on opposait le catalogue de Ptolémée qui n'en compte que 1022. Objection enfantine qu'a résolue sans peine une science mieux informée : ainsi en est-il, entend Pascal, de toutes les difficultés qu'élevèrent nos philosophes contre la vérité religieuse.

2. « Nos jours passent comme l'ombre du nuage, comme la vapeur que dissipent les rayons du soleil ; notre vie est le passage d'un songe. Après la mort, point de retour ;

accourez donc et jouissons. » (*Sap.*, 2, 1, sq.) Ce discours des impies est suivi dans l'Écriture de l'énumération des maux que Dieu va faire fondre sur leur tête ; Pascal, par une analyse toute psychologique, tire de ce même discours la preuve du mal profond qui vicie notre nature et nous détourne d'aimer Dieu.

3. Du fait de la concupiscence découlent ainsi à la fois une conséquence dogmatique, la vérité du péché originel, et une conséquence morale, la nécessité de se haïr soi-même et de se détacher des créatures. Cf. 1.

qui nous détourne, nous tente de penser ailleurs ? Tout cela est mauvais, et né avec nous ¹. (XXIV, 55.)

33. Il est faux que nous soyons dignes que les autres nous aiment : il est injuste que nous le voulions. Si nous naissons raisonnables et indifférents, et connaissant nous et les autres, nous ne donnerions point cette inclination à notre volonté. Nous naissons pourtant avec elle ; nous naissons donc injustes. Car tout tend à soi. Cela est contre tout ordre : il faut tendre au général ; et la pente vers soi est le commencement de tout désordre, en guerre, en police*, en économie, dans le corps particulier de l'homme. La volonté est donc dépravée.

Si les membres des communautés naturelles et civiles tendent au bien du corps, les communautés elles-mêmes doivent tendre à un autre corps plus général, dont elles sont membres. L'on doit donc tendre au général. Nous naissons donc injustes et dépravés ². (XXIV, 56.)

34. Qui ne hait en soi son amour-propre, et cet instinct qui le porte à se faire Dieu ³, est bien aveuglé. Qui ne voit que rien n'est si opposé à la justice et à la vérité ? Car il est faux que nous méritions cela ; et il est injuste et impossible d'y arriver, puisque tous demandent la même chose. C'est donc une manifeste injustice où nous sommes nés, dont nous ne pouvons nous défaire, et dont il faut nous défaire.

Cependant aucune religion n'a remarqué que ce fût un péché, ni que nous y fussions nés, ni que nous fussions obligés d'y résister, ni n'a pensé à nous en donner les remèdes ⁴. (XXIV, 56 bis.)

35. Guerre intestine de l'homme entre la raison et les passions. S'il n'avait que la raison sans passions ⁵... S'il n'avait que les passions sans raison ⁶... Mais ayant l'un et l'autre, il ne peut être sans guerre, ne pouvant avoir la paix avec l'un

1. Autre preuve toute familière du péché originel : c'est le point fondamental de sa théologie ; jamais il ne le trouvera assez clairement démontré.

2. L'inclination vers le bien propre, si contraire aux intérêts généraux de la société, est ainsi une preuve de la dépravation originelle.

3. En se faisant centre de tout.

4. Suppl. : le christianisme seul l'a fait, c'est ce qui prouve sa divinité.

5. Suppl. : son équilibre moral ne serait pas troublé.

6. Suppl. : sa conscience ne serait jamais inquiète.

qu'ayant guerre avec l'autre, Aussi, il est toujours divisé, et contraire à lui-même. (XXIV, 57.)

36. Si on veut dire que l'homme est trop peu pour mériter la communication avec Dieu, il faut être bien grand pour en juger¹. (XXIV, 81 bis.)

37. L'homme n'est pas digne de Dieu, mais il n'est pas incapable d'en être rendu digne.

Il est indigne de Dieu de se joindre à l'homme misérable; mais il n'est pas indigne de Dieu de le tirer de sa misère². (XXIV, 82.)

38. Incompréhensible que Dieu soit, et incompréhensible qu'il ne soit pas; que l'âme soit avec le corps, que nous n'ayons pas d'âme; que le monde soit créé, qu'il ne le soit pas; que le péché originel soit, et qu'il ne soit pas³. (XXIV, 97.)

39. Il n'y a que la religion chrétienne qui rende l'homme aimable et heureux tout ensemble. Dans l'honnêteté*, on ne peut être aimable et heureux ensemble⁴. (XXV, 39 bis.)

40. Que je hais ces sottises, de ne pas croire l'Eucharistie, etc...! Si l'Évangile est vrai, si Jésus-Christ est Dieu, quelle difficulté y a-t-il là? (XXV, 53.)

41. Il n'y a que deux sortes d'hommes : les uns, justes, qui se croient pécheurs; les autres, pécheurs, qui se croient justes. (XXV, 71.)

42. La vraie religion enseigne nos devoirs, nos impuissances (orgueil et concupiscences) et les remèdes (humilité, mortification). (XXV, 87.)

1. Cf. 20, et dans Bossuet (*O. F. d'Anne de Gonzague*) le sublime commentaire du *sic Deus dilexit mundum*.

2. Barré dans le ms. Cf. 20, 2^e paragraphe.

3. Cf. 20. Kant n'a pas opposé avec plus de rigueur ses célèbres antinomies dans la *Critique de la Raison pure*; telle par exemple la première : *Thèse*. Le monde est limité dans le temps et dans l'espace. *Antithèse*. Le

monde ne peut avoir de limites dans le temps ni dans l'espace. »

4. On ne peut être aimable qu'à la condition de s'oublier pour les autres, et on ne peut être heureux, selon la seule honnêteté naturelle, qu'en oubliant les autres pour soi. Nouvelle antinomie qui prouve notre corruption, et ne peut être résolue que par une religion capable de nous faire trouver le bonheur dans le sacrifice.

43. *Tradition ample du péché originel, selon les Juifs*¹. Sur le mot de la Genèse VIII : *La composition du cœur de l'homme est mauvaise dès son enfance*. — R. Moïse Haddarschan : Ce mauvais levain est mis dans l'homme dès l'heure où il est formé.

Massechet Succa : ce mauvais levain a sept noms dans l'Écriture. Il est appelé mal, prépuce, immonde, ennemi, scandale, cœur de pierre, aquilon : tout cela signifie la malignité qui est cachée et empreinte dans le cœur de l'homme. — Misdrach Tillim dit la même chose, et que Dieu délivrera la bonne nature de l'homme de la mauvaise... (XXV, 144.)

ARTICLE XIII

L'acte de foi.

La dernière démarche de la raison (1). Soumission (2). Piété et superstition (5, 23). Désaveu de la raison (6). La foi au-dessus et non pas contre (8, 17). Le cœur incliné par Dieu (10). La foi des simples (11, 12). La foi et les menaces (13). La foi. Dieu sensible au cœur (14). Je me raidis contre (15). La foi et l'autorité (16). Preuves non absolument convaincantes, pour laisser agir la grâce (18). La foi et les miracles (9, 20). La foi et la coutume (21). S'offrir par les humiliations aux inspirations (22). Foi d'imagination (24). Mettre la foi dans le cœur (25). Se faire une idole, non de la vérité, mais de la charité (26). La foi, un don de Dieu, non du raisonnement (30). Le consentement de nous à nous-mêmes (32).

1. La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle n'est que faible², si elle ne va jusqu'à connaître cela. Que si les choses naturelles la surpassent, que dira-t-on des surnaturelles ?

1. Cette preuve du péché originel est empruntée au *Pugio Fidei* de R. Martin : malheureusement l'apologiste du XIII^e siècle n'avait qu'une connaissance très imparfaite de l'hébreu talmudique et sa traduction n'a aucune autorité. Nous nous bornons à citer les premières lignes du long fragment que lui avait emprunté Pascal.

2. Ent. : ce n'est qu'une raison faible. V. *Gr.*, 43.

2. *Soumission.* Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, en se soumettant où il faut ¹. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison. Il y [en] a qui faillent* contre ces trois principes ², ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connaître en démonstration; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre; ou en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger ³.

2 *bis.* *Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme.*

3. Si on soumet tout à la raison, notre religion n'aura rien de mystérieux et de surnaturel ⁴. Si on choque les principes de la raison, notre religion sera absurde et ridicule.

4. Saint Augustin. La raison ne se soumettrait jamais si elle ne jugeait qu'il y a des occasions où elle se doit soumettre. Il est donc juste qu'elle se soumette quand elle juge qu'elle se doit soumettre ⁵.

5. La piété est différente de la superstition. Soutenir la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire. Les hérétiques nous reprochent cette soumission superstitieuse. C'est faire ce qu'ils nous reprochent...

5 *bis.* Ce n'est pas une chose rare qu'il faille reprendre le monde de trop de docilité. C'est un vice naturel comme l'incrédulité, et aussi pernicieux. Superstition ⁶.

1. Première rédaction : « Il faut avoir ces trois qualités, pyrrhonien, géomètre, chrétien soumis; et elles s'accordent et se tempèrent, en doutant où il faut, en assurant où il faut, en se soumettant où il faut. » Si les deux dernières de ces qualités conviennent à Pascal lui-même, on ne saurait dans toute sa rigueur, lui appliquer le nom de *pyrrhonien*. Il s'en est défendu lui-même au surplus en revenant sur cette pensée.

2. Ce sont d'abord les dogmatiques intempérants, puis les sceptiques et enfin les esprits superstitieux.

3. Rien n'est plus voisin de l'incrédulité que la *superstition*. Dans une

Apologie de la Religion, Pascal ne pouvait manquer de fixer à la *soumission* ses justes limites.

4. C'est dire qu'une religion froidement rationaliste ne saurait avoir nulle puissance sur les âmes.

5. Résumé d'une lettre de saint Augustin à Consentius (*Ep.* 120, 5). Pascal n'a pas moins médité saint Augustin que Montaigne, en rassemblant les matériaux de son *Apologie*.

6. C'est ainsi qu'au début de l'Épître aux Romains saint Paul accuse à la fois les païens d'impiété et de superstition : l'une et l'autre « changent la vérité de Dieu en mensonge ».

6. Il n'y a rien de si conforme à la raison que ce désaveu de la raison.

7. Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison.

8. La foi dit bien ce que les sens ne disent pas¹, mais non pas le contraire de ce qu'ils voient. Elle est au-dessus et non pas contre.

9. Si j'avais vu un miracle, disent-ils, je me convertirais. Comment assurent-ils qu'ils feraient ce qu'ils ignorent ? Ils s'imaginent que cette conversion² consiste en une adoration qui se fait de Dieu comme un commerce et une conversation telle qu'ils se la figurent. La conversion véritable consiste à s'anéantir devant cet être universel qu'on a irrité tant de fois, et qui peut vous perdre légitimement à toute heure ; à reconnaître qu'on ne peut rien sans lui, et qu'on n'a rien mérité de lui que sa disgrâce. Elle consiste à connaître qu'il y a une opposition invincible entre Dieu et nous ; et que, sans un médiateur, il ne peut y avoir de commerce³.

10. Ne vous étonnez pas de voir des personnes simples croire sans raisonner⁴. Dieu leur donne l'amour de soi⁵ et la haine d'eux-mêmes. Il incline leur cœur à croire. On ne croira jamais d'une créance utile et de foi, si Dieu n'incline le cœur ; et on croira dès qu'il l'inclinera⁶. Et c'est ce que David connaissait bien : *Inclina cor meum, Deus, in [testimonia tua]*.

11. Ceux qui croient avoir lu les Testaments, c'est parce qu'ils ont une disposition intérieure toute sainte, et que ce qu'ils entendent dire de notre religion y est conforme. Ils sentent qu'un Dieu les a faits. Ils ne veulent aimer que Dieu ; ils ne veulent haïr qu'eux-mêmes⁷. Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force d'eux-mêmes ; qu'ils sont incapables

1. « La foi est la démonstration des choses qu'on ne voit pas. » (*Heb.* 11, 1.)

2. Ils ignorent ce qui s'appelle conversion, grâce, repentir.

3. Toute conversion a donc pour point de départ un acte d'humilité. Ce n'est pas en voyant un miracle, c'est en se déprenant de soi-même pour laisser agir la grâce qu'on se convertit.

4. « L'ignorant ne saurait être pieux, » dit le Talmud : rien n'est plus contraire aux maximes chrétiennes. « Heureux les cœurs simples, dit l'Évangile, car ils verront Dieu. »

5. *V. Gr.*, 10.

6. *Cf.* VIII, 6.

7. *Cf.* saint Jean : « Celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle. » (12, 25.)

d'aller à Dieu ; et que, si Dieu ne vient à eux, ils sont incapables d'aucune communication avec lui. Et ils entendent dire dans notre religion qu'il ne faut aimer que Dieu, et ne haïr que soi-même : mais qu'étant tous corrompus, et incapables de Dieu, Dieu s'est fait homme pour s'unir à nous. Il n'en faut davantage pour persuader des hommes qui ont cette disposition dans le cœur, et qui ont cette connaissance de leur devoir et de leur incapacité¹.

12. Ceux que nous voyons chrétiens sans la connaissance des prophéties et des preuves ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connaissance. Ils en jugent par le cœur, comme les autres en jugent par l'esprit. C'est Dieu lui-même qui les incline à croire ; et ainsi ils sont très efficacement persuadés².

J'avoue bien qu'un de ces chrétiens qui croient sans preuves n'aura peut-être pas de quoi convaincre un infidèle qui en dira autant de soi. Mais ceux qui savent les preuves de la religion prouveront sans difficulté que ce fidèle est véritablement inspiré de Dieu, quoiqu'il ne pût le prouver lui-même. Car Dieu ayant dit dans ses prophètes (qui sont indubitablement prophètes) que dans le règne de JÉSUS-CHRIST il répandrait son esprit sur les nations, et que les fils, les filles et les enfants de l'Église prophétiseraient, il est sans doute que l'esprit de Dieu est sur ceux-là, et qu'il n'est point sur les autres³.

13. La conduite de Dieu, qui dispose toutes choses avec douceur, est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons, et dans le cœur par la grâce. Mais de la vouloir mettre dans l'esprit et dans le cœur par la force et par les menaces, ce n'est pas y mettre la religion, mais la terreur, *terrorem potius quam religionem*⁴. (XXIV, 3.)

1. Pascal avait d'abord ajouté : « On répondra que les infidèles diront la même chose ; mais je réponds à cela que nous avons des preuves que Dieu incline véritablement ceux qu'il aime à croire la religion chrétienne, et que les infidèles n'ont aucune preuve de ce qu'ils disent : et ainsi nos propositions étant semblables dans les termes, elles diffèrent en ce que l'une

est sans aucune preuve, et l'autre est solidement prouvée. » (Rédaction légèrement diffuse, barrée dans le ms.)

2. Cf. XVIII.

3. Cf. Joel : « Je répandrai mon esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront. » (2, 28.)

4. Pascal, qui dans sa première jeunesse avait dénoncé aux pouvoirs ecclésiastiques un certain frère Saint-

14. Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point; on le sait en mille choses. Je dis que le cœur aime l'être universel naturellement, et soi-même naturellement, selon qu'il s'y adonne; et il se durcit contre l'un ou l'autre, à son choix. Vous avez rejeté l'un et conservé l'autre : est-ce par raison que vous aimez ? C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison². Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison³. (XXIV, 5.)

15. On a beau dire, il faut avouer que la religion chrétienne a quelque chose d'étonnant. — C'est parce que vous y êtes né, dirait-on. — Tant s'en faut; je me raidis contre; par cette raison-là même, de peur que cette prévention ne me suborne. Mais, quoique j'y sois né, je ne laisse pas de le trouver ainsi⁴. (XXIV, 7.)

16. Il y a deux manières de persuader les vérités de notre religion; l'une par la force de la raison, l'autre par l'autorité de celui qui parle. On ne se sert pas de la dernière, mais de la première⁵. On ne dit pas : Il faut croire cela, car l'Écriture, qui le dit, est divine; mais on dit qu'il le faut croire par telle et telle raison, qui sont de faibles arguments, la raison étant flexible à tout. (XXIV, 8.)

17. Ce sera une des confusions des damnés, de voir qu'ils seront condamnés par leur propre raison, par laquelle ils ont prétendu condamner la religion chrétienne⁶. (XXIV, 13.)

Ange dont la doctrine ne lui paraissait pas orthodoxe, avait appris à Port-Royal combien peut devenir redoutable, en matière religieuse, l'emploi des moyens de rigueur.

1. Ent. : vous, mondain, vous avez rejeté l'amour de Dieu et conservé l'amour de vous-même; vous avez agi en cela non par raison, mais par concupiscence.

2. Ainsi l'on connaît religieusement, non quand on spéculé sur des points d'histoire ou de métaphysique religieuse, mais quand on sent se réaliser en soi l'efficacité morale de la parole divine, quand le cœur paternel de Dieu se révèle au cœur de son enfant coupable ou égaré. *Hoc est Christum cognoscere, beneficia ejus cognoscere.*

3. Rendre Dieu sensible au cœur, tel est aussi le but de Pascal dans son *Apologie*, rien n'étant plus inefficace que la connaissance purement logique et « qui ne se tourne pas à aimer. »

4. On se souvient des vues profondes de Pascal sur l'*habitude* : il prévoit et réfute l'objection qu'on en pourrait tirer contre la religion qu'il professe.

5. Critique de Sebond et en général des apologistes qui prétendent démontrer par le raisonnement toutes les vérités religieuses.

6. Puisque l'acte de foi, loin d'être irrationnel, est au contraire justifié par la raison. Cf. I, sq.

18. Les prophéties, les miracles mêmes et les preuves de notre religion, ne sont pas de telle nature qu'on puisse dire qu'ils sont absolument convaincants¹. Mais ils le sont aussi de telle sorte qu'on ne peut dire que ce soit être sans raison que de les croire. Ainsi, il y a de l'évidence et de l'obscurité, pour éclairer les uns et obscurcir* les autres. Mais l'évidence est telle², qu'elle surpasse ou égale pour le moins, l'évidence du contraire³; de sorte que ce n'est pas la raison qui puisse déterminer à ne la pas suivre; et ainsi ce ne peut être que la concupiscence et la malice du cœur. Et par ce moyen il y a assez d'évidence pour condamner et non assez pour convaincre; afin qu'il paraisse qu'en ceux qui la suivent, c'est la grâce, et non la raison, qui fait suivre; et qu'en ceux qui la fuient, c'est la concupiscence, et non la raison, qui fait fuir⁴. (XXIV, 18.)

19. Deux sortes de personnes connaissent⁵: ceux qui ont le cœur humilié, et qui aiment la bassesse* quelque degré d'esprit qu'ils aient, haut ou bas; ou ceux qui ont assez d'esprit pour voir la vérité, quelque opposition qu'ils y aient⁶. (XXIV, 19.)

20. Un miracle, dit-on, affirmerait ma créance. On le dit quand on ne le voit pas⁷. Les raisons qui, étant vues de loin, paraissent borner notre vue, [mais] quand on y est arrivé⁸, on commence encore à voir au delà. Rien n'arrête la volubilité de notre esprit. Il n'y a point, dit-on, de règle qui n'ait quelques exceptions, ni de vérité si générale qui n'ait

1. Cf. saint Aug. : « Je ne croirais pas à l'Évangile si la divinité de l'Église ne m'y poussait. » (*Cont. Ep. Fund.*, 5.)

2. Évidence est dans Pascal synonyme de clarté et comporte toujours des degrés.

3. L'existence de Dieu, par exemple, est au moins aussi claire que l'hypothèse contraire.

4. « L'Écriture n'est pas une science de l'esprit, mais une science du cœur, avait encore coutume de dire Pascal. Elle n'est intelligible que pour ceux qui ont le cœur droit et tous les autres n'y trouvent que de l'obscurité. » (*Vie de Pascal* par M^{me} Périer.)

5. Suppl. : Dieu, la religion.

6. Suppl. : dans leur orgueil. S'ils ne trouvent pas Dieu sans effort comme les humbles, ils peuvent l'atteindre par la recherche où Pascal s'offre à les guider.

7. Cf. saint Luc : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne se laisseront pas persuader, quand même un des morts ressusciterait. » (XVI, 31.)

8. Cf. *Gr.* 46. Phrase d'ailleurs refaite par Pascal, en un autre endroit du ms. : « Les raisons qui étant vues de loin semblent borner notre vue, quand on y est arrivé, ne la bornent plus; on commence à voir au delà. »

quelque face par où elle manque. Il suffit qu'elle ne soit pas absolument universelle, pour nous donner sujet d'appliquer l'exception au sujet présent¹, et de dire : Cela n'est pas toujours vrai; donc il y a des cas où cela n'est pas; il ne reste plus qu'à montrer que celui-ci en est. Et c'est à quoi on est bien maladroit ou bien malheureux si on ne trouve quelque jour. (XXIV, 34.)

21. L'homme est ainsi fait, qu'à force de lui dire qu'il est un sot, il le croit; et, à force de se le dire à soi-même, on se le fait croire². Car l'homme fait lui seul une conversation intérieure, qu'il importe de bien régler : *Corrumpunt mores bonos colloquia prava*³. Il faut se tenir en silence autant qu'on peut, et ne s'entretenir que de Dieu, qu'on sait être la vérité : et ainsi on se la persuade à soi-même. (XXIV, 37.)

22. Il y a trois moyens de croire : la raison, la coutume, l'inspiration. La religion chrétienne, qui seule a la raison, n'admet pas pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration; ce n'est pas qu'elle exclue la raison et la coutume; au contraire, mais il faut ouvrir son esprit aux preuves, s'y confirmer par la coutume, mais s'offrir par les humiliations aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet : *Ne evacuetur crux Christi*⁴. (XXIV, 42.)

23. Superstition et concupiscence. Scrupules, désirs mauvais : Crainte mauvaise⁵.

Crainte, non celle qui vient de ce qu'on croit Dieu, mais celle qui vient de ce qu'on doute s'il est ou non. La bonne crainte vient de la foi, la fausse crainte vient du doute. La bonne crainte, jointe à l'espérance, parce qu'elle naît de la foi, et que l'on espère au Dieu que l'on croit : la mauvaise,

1. On dit par exemple que le miracle est l'effet du démon ou qu'il a une cause naturelle inconnue.

2. C'est la doctrine de l'*automatisme moral*, si importante, d'après Pascal, pour l'acquisition de la foi et l'entretien de la vie intérieure. (Cf. IX, 1 et XIII, 11, sq.)

3. « Les mauvaises conversations corrompent les bonnes mœurs. » (Ménandre dans saint Jérôme, *ép.* 83.)

4. S'offrir par les humiliations aux

inspirations, puis ouvrir son esprit aux preuves, telle est, d'après Pascal, la seule méthode véritablement efficace pour arriver à la foi.

5. Cf. 5. La superstition s'explique selon Pascal, comme les scrupules et les désirs mauvais, par la concupiscence. Elle est une crainte mauvaise, la peur de trouver Dieu, tandis que la crainte filiale est la peur de le perdre.

jointe au désespoir, parce qu'on craint le Dieu auquel on n'a point de foi. Les uns craignent de le perdre, les autres craignent de le trouver. (XXIV, 47.)

24. Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur, et ils croient être convertis dès qu'ils pensent à se convertir¹. (XXIV, 51.)

25. La raison agit avec lenteur, et avec tant de vues, sur tant de principes, lesquels il faut qu'ils soient toujours présents, qu'à toute heure elle s'assoupit et s'égare, manque d'avoir tous ses principes présents. Le sentiment n'agit pas ainsi, il agit en un instant, et toujours est prêt à agir. Il faut donc mettre notre foi dans le sentiment : autrement elle sera toujours vacillante². (XXIV, 52.)

26. On se fait une idole de la vérité même; car la vérité, hors de la charité, n'est pas Dieu, et est son image, et une idole qu'il ne faut point aimer ni adorer³; et encore moins faut-il aimer ou adorer son contraire, qui est le mensonge. (XXIV, 63 *bis*.)

27. Je puis bien aimer l'obscurité totale; mais si Dieu m'engage dans un état à demi obscur, ce peu d'obscurité qui y est me déplaît; et, parce que je n'y vois pas le mérite d'une entière obscurité, il ne me plaît pas⁴. C'est un défaut, et une marque que je me fais une idole de l'obscurité, séparée de l'ordre de Dieu. Or il ne faut adorer que son ordre. (XXIV, 63 *ter*.)

28. Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer⁵. Ne pensez pas aux passages du

1. Tour épigrammatique, dans le goût de la Rochefoucauld, pour piquer et convaincre ceux qui font semblant d'ignorer que, en fait de conversion, il n'y a que le cœur qui compte.

2. Saint Augustin fait de même ressortir à propos de sainte Monique quelle différence il y a entre avoir étudié beaucoup de choses diverses et avoir l'esprit attentif à Dieu (*De beata vita*, 12).

3. Comme saint Paul, Pascal met l'amour bien au-dessus de la science,

et ne reconnaît à la vérité d'autre prix que de servir aux fins de nos affections : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne et une cymbale qui retentit. » (I *Cor.*, XIII, 1.)

4. L'obscurité de tel mystère, comme la prédestination, n'était pas pour déplaire à l'esprit de Pascal : il semble même qu'il ne le trouvât pas encore assez obscur à son gré.

5. V. *Gr.*, 18.

Messie¹, disait le Juif à son fils. Ainsi font les nôtres souvent. Ainsi se conservent les fausses religions, et la vraie même, à l'égard de beaucoup de gens. Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer, et qui songent d'autant plus qu'on leur défend. Ceux-là se défont des fausses religions, et de la vraie même, s'ils ne trouvent des discours solides². (XXV, 20.)

28 bis. Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer! (XXV, 21.)

29. La foi est un don de Dieu; ne croyez pas que nous disions que c'est un don de raisonnement. Les autres religions ne disent pas cela de leur foi; elles ne donnaient que le raisonnement pour y arriver, qui n'y mène pas néanmoins. (XXV, 40.)

30. Il y a peu de vrais chrétiens, je dis même pour la foi. Il y en a bien qui croient, mais par superstition³; il y en a bien qui ne croient pas, mais par libertinage⁴; peu sont entre deux.

Je ne comprends pas en cela ceux qui sont dans la véritable piété de mœurs, et tous ceux qui croient par un sentiment de cœur. (XXV, 47.)

31. Ceux qui n'aiment pas la vérité prennent le prétexte de la contestation de la multitude de ceux qui la nient⁵. Et ainsi leur erreur ne vient que de ce qu'ils n'aiment pas la

1. Ent. : qui prouvent que le Messie est venu.

2. Saint François de Sales ne regrettait pas moins amèrement que Pascal de voir la science faire défaut à certains défenseurs de l'Église : « Je puis vous dire avec grande vérité, écrivait le saint évêque, qu'il n'y a pas grande différence entre l'ignorance et la malice, quoique l'ignorance soit plus à craindre, si vous considérez qu'elle n'offense pas seulement soi-même, mais passé jusques au mépris de l'état ecclésiastique. La science à un prêtre, c'est le huitième sacrement de l'Église, et son plus grand malheur est arrivé de ce que l'arche

s'est trouvée en d'autres mains que celles des Lévites. C'est par là que notre misérable Genève nous a surpris. »

3. Cf. 2, 5 et 23.

4. Chez la plupart des hommes en effet, l'incrédulité sur un point n'a d'autre fondement que la plus aveugle crédulité sur les points contraires. L'incrédulité a aussi sa dogmatique, et rien n'est plus différent de la liberté d'esprit que ce que Pascal appelle le libertinage.

5. Ent. : prennent prétexte pour la contester, de la multitude de ceux qui la nient.

vérité ou la charité; et ainsi ils ne sont pas excusés¹. (XXV, 48.)

32. Tant s'en faut que d'avoir ouï dire une chose soit la règle de votre créance* que vous ne devez rien croire sans vous mettre en l'état comme si² jamais vous ne l'aviez ouï. C'est le consentement de vous à vous-mêmes, et la voix constante* de votre raison, et non des autres, qui vous doit faire croire³.

Le croire⁴ est si important! Cent contradictions seraient vraies⁵.

Si l'antiquité était la règle de la créance, les anciens étaient donc sans règle. Si le consentement général, si les hommes étaient péris⁶?

Fausse humilité, orgueil, levez le rideau⁷. Vous avez beau faire; si faut-il ou croire, ou nier, ou douter. N'aurons-nous donc pas de règle? Nous jugeons des animaux qu'ils font bien ce qu'ils font: n'y aura-t-il point une règle pour juger des hommes⁸! Nier, croire et douter bien, sont à l'homme ce que le courir est au cheval⁹.

Punition de ceux qui pèchent, erreur¹⁰. (XXV, 49.)

33. Notre religion est sage et folle. Sage, parce qu'elle est la plus savante, et la plus fondée en miracles, prophéties, etc.

1. Un véritable amour de la vérité ou de la charité, c'est-à-dire du vrai et du bien, les aurait conduits sûrement à la foi.

2. V. Gr., 43.

3. La théologie de Pascal n'est pas, comme on l'a dit souvent, un mysticisme aveugle qui abdique la raison; le *Credo ut intelligam* de saint Augustin, le *Fides quaerens intellectum* de saint Anselme ont un écho dans les *Pensées*.

4. V. Gr., 2.

5. Si l'autorité de l'Église n'imposait une règle unique de foi.

6. Ent. : si le consentement général était la règle, quelle règle aurait le petit nombre d'hommes qui survivraient à quelque grand cataclysme?

7. Le rideau de cette fausse humilité qui se prétend incapable de reconnaître la vérité.

8. Pour juger si les hommes savent à propos croire, nier ou douter.

9. Ainsi c'est la raison qui, d'après Pascal comme d'après Malebranche, est le caractère propre de l'homme. « De prétendre se dépouiller de sa raison, comme on se décharge d'un habit de cérémonie, disait le pieux auteur de la *Recherche de la Vérité*, c'est se rendre ridicule et tenter inutilement l'impossible... Non seulement il est permis, mais il y a obligation d'appuyer par la raison les dogmes que l'Église nous propose. »

10. C'est aussi, d'après Bossuet, la cause unique de l'incrédulité : « Nos passions désordonnées, notre attachement à nos sens, notre orgueil indomptable en sont la cause. » (*Disc.* II, 31.) La vie de la plupart des *libertins* du XVII^e siècle ne justifiait que trop cette affirmation.

Folle, parce que ce n'est point tout cela qui fait qu'on en est; cela fait bien condamner ceux qui n'en sont pas, mais non pas croire ceux qui en sont. Ce qui les fait croire, c'est la croix, *ne evacuata sit crux*¹. Et ainsi saint Paul, qui est venu en sagesse et signes dit qu'il n'est venu ni en sagesse ni en signes², car il venait pour convertir. Mais ceux qui ne viennent que pour convaincre peuvent dire qu'ils viennent en sagesse et signes³. (XXV, 50.)

34. Qu'il y a des Certitudes d'un autre ordre et aussi complètes que celles de la Géométrie⁴. La plupart des plus grandes certitudes que nous ayons ne sont fondées que sur un fort petit nombre de preuves qui ne sont pas infail-
libles séparées, et qui pourtant dans certaines circonstances se fortifient tellement par l'addition de l'une à l'autre, qu'il y en a plus qu'il n'en faut pour condamner d'extravagance quiconque y resterait, et qu'il n'y a point de démonstration dont il ne fût plus aisé de se faire naître le doute dans l'esprit.

Que la ville de Londres, par exemple, ait été brûlée il y a quelques années, il est certain que cela n'est pas plus vrai en soi, qu'il est vrai que les trois angles de tout triangle sont égaux à deux droits; mais il⁵ est plus vrai pour ainsi dire par rapport aux hommes en général. Que chacun examine là-dessus s'il lui serait possible de se porter à en douter, et qu'il voie par quels degrés il a acquis cette certitude, que l'on sent bien être d'une autre nature et plus intime que celle qui vient des démonstrations, et tout aussi pleine que si l'on avait vu cet incendie de ses propres yeux⁶.

(Rédaction de Filleau de la Chaise.)

1. Cf. 22 et la note.

2. Cf. saint Paul : « Les Juifs demandent des signes et les Grecs la sagesse. Nous, nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils. » (I Cor., I, 22.)

3. Tandis que l'apôtre, qui veut convertir, ne compte que sur la grâce, l'apologiste qui veut convaincre fait appel à la raison et au témoignage des miracles.

4. Ce fut le sujet d'une célèbre conférence faite par Pascal à Port-

Royal. Un des auditeurs, Filleau de la Chaise, nous en a conservé le plan et les idées principales dans un *Discours* très important, qui sert de préface à l'une des premières éditions des *Pensées*. Le début a en particulier un air tout pascalien, et semble compléter heureusement la théorie de l'Acte de Foi, exposée dans cet article.
5. V. Gr., 10.

6. Cf. *Frag.* 16, sur l'importance de l'argument d'autorité en matière religieuse.

ARTICLE XIV

Le peuple juif.

On mourra seul (1). Rien de trop cher pour l'éternité (2). Faisons de religion (3, 10). Caractère extraordinaire du peuple juif (3, 4, 5, 12). Antiquité du judaïsme (6, 11). Les antiquités grecques et chinoises (6, 7). Témoins qui se font égarer (7, 8, 9).

1. Nous sommes plaisants de nous reposer dans la société de nos semblables. Misérables comme nous, impuissants comme nous, ils ne nous aideront pas; on mourra seul²; il faut donc faire comme si on était seul; et alors, bâtirait-on des maisons superbes, etc.? On chercherait la vérité sans hésiter; et si on le refuse, on témoigne estimer plus l'estime des hommes, que la recherche de la vérité.

2. ...Voilà ce que je vois, et ce qui me trouble. Je regarde de toutes parts, et ne vois partout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. Si je n'y voyais rien qui marquât une Divinité, je me déterminerais à n'en rien croire. Si je voyais partout les marques d'un Créateur, je reposerais en paix dans la foi. Mais, voyant trop pour nier, et trop peu pour m'assurer*, je suis en un état à plaindre, et où j'ai souhaité cent fois que, si un Dieu la soutient, elle le marquât sans équivoque; et que, si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout à fait; qu'elle dit tout ou rien⁴, afin que je visse quel parti je dois suivre. Au lieu qu'en l'état où je suis, ignorant ce que je suis et ce que je dois faire, je ne connais ni ma condition ni mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connaître où est le vrai bien, pour le suivre. Rien ne me serait trop cher pour l'éternité 5...

1. Cet article et les suivants sont en général conformes à l'apologétique traditionnelle, telle qu'on la trouve particulièrement dans les livres de saint Augustin contre les Manichéens (*Contre Fauste, contre Adimante, contre l'Épître du Fondement*). Tout en gardant une haute valeur doctrinale, ils ont paru moins caractéristiques du génie et de la méthode de Pascal et ont été imprimés en petits caractères.

2. On a reproché à Pascal de ne point parler de la famille dans son *Apologie de la Religion*. Il a répondu

lui-même à ce reproche en montrant, par ce trait inattendu et saisissant, l'importance unique de la conversion individuelle.

3. La = la nature.

4. Pascal n'est pas moins absolu que le héros de Corneille :

Que veux-tu donc, nature, et que pré-
[tends-tu faire?
De quoi parle à mon cœur ton murmure
[imparfait?
Ne me dis rien du tout ou parle tout à fait.

(*Héraclius*, IV, 4.)

5. Ent. : pour gagner l'éternité.

3. Je vois la religion chrétienne fondée sur une religion précédente¹, et voici ce que je trouve d'effectif*. Je ne parle pas ici des miracles de Moïse, de JÉSUS-CHRIST et des apôtres, parce qu'ils ne paraissent pas d'abord* convaincants, et que je ne veux que mettre ici en évidence tous les fondements de cette religion chrétienne qui sont indubitables, et qui ne peuvent être mis en doute par quelque personne que ce soit...

Je vois donc des foisons* de religions² en plusieurs endroits du monde, et dans tous les temps. Mais elles n'ont ni la morale qui peut me plaire, ni les preuves qui peuvent m'arrêter. Et ainsi j'aurais refusé également et la religion de Mahomet, et celle de la Chine, et celle des anciens Romains, et celle des Égyptiens, par cette seule raison que, l'une n'ayant pas plus [de] marques de vérité que l'autre, ni rien qui me déterminât nécessairement, la raison ne peut pencher plutôt vers l'une que vers l'autre.

Mais, en considérant ainsi cette inconstante et bizarre variété de mœurs et de créances dans les divers temps, je trouve en un coin du monde un peuple particulier³, séparé de tous les autres peuples de la terre, le plus ancien de tous, et dont les histoires précèdent de plusieurs siècles les plus anciennes que nous avons⁴. Je trouve donc ce peuple grand et nombreux, sorti d'un seul homme⁵, qui adore un seul Dieu et qui se conduit par une loi qu'ils disent tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les seuls du monde auxquels Dieu a révélé ses mystères; que tous les hommes sont corrompus, et dans la disgrâce de Dieu; qu'ils sont tous abandonnés à leur sens et à leur propre esprit; et que de là viennent les étranges égarements et les changements continuels qui arrivent entre eux, et de religions, et de coutumes; au lieu qu'ils demeurent inébranlables dans leur conduite⁶: mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres; qu'il viendra un libérateur pour tous; qu'ils sont au monde pour l'annoncer aux hommes; qu'ils sont formés exprès pour être les avant-coureurs et les hérauts de ce grand

1. La religion juive, tandis que les autres religions sont contraires les unes aux autres. (Cf. XI, 8.)

2. On peut croire que la statistique moderne des religions, avec les milliers de cultes qu'elle distingue n'eût pas fait adoucir à Pascal cette expression méprisante.

3. La plupart des traits de ce tableau sont empruntés à l'*Histoire des Juifs* de Flavius Josèphe qui était très goûtée à Port-Royal et dont Arnauld d'Andilly allait bientôt publier la traduction.

4. Fl. Josèphe, que suit ici Pascal,

avait plaidé dans son livre *contre Apion* la haute antiquité du peuple juif et l'antériorité des écrits de Moïse sur les plus anciennes histoires des autres peuples.

5. Abraham, dont les Juifs se glorifiaient de descendre. (II Cor., XI, 22.)

6. Ils = les Juifs, qui malgré maintes défections religieuses n'en montrèrent pas moins la plus étrange fidélité au monothéisme, et justifiaient la belle parole de l'Exode: « Vous serez mon pécule entre tous les peuples, un royaume de prêtres, une nation sainte. » (XIX, 5.)

avènement, et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

La rencontre de ce peuple m'étonne, et me semble digne de l'attention. Je considère cette loi qu'ils se vantent de tenir de Dieu, et je la trouve admirable. C'est la première loi de toutes, et de telle sorte qu'avant même que le mot *loi* fût en usage parmi les Grecs, il y avait près de mille ans qu'ils l'avaient reçue et observée sans interruption¹. Ainsi je trouve étrange que la première loi du monde se rencontre aussi la plus parfaite, en sorte que les plus grands législateurs en ont emprunté les leurs, comme il paraît que la loi des XII Tables d'Athènes, qui fut ensuite prise par les Romains² et comme il serait aisé de le montrer, si Josèphe et d'autres n'avaient assez traité cette matière.

4. *Avantages du peuple Juif.* ... Dans cette recherche, le peuple juif attire d'abord mon attention par quantité de choses admirables et singulières qui y paraissent.

Je vois d'abord que c'est un peuple tout composé de frères : et, au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblage d'une infinité de familles, celui-ci, quoique si étrangement abondant, est tout sorti d'un seul homme ; et, étant ainsi tous une même chair, et membres les uns des autres, composent un puissant État d'une seule famille³. Cela est unique.

Cette famille, ou ce peuple, est le plus ancien qui soit en la connaissance des hommes⁴ ; ce qui me semble lui attirer une vénération particulière, et principalement dans la recherche que nous faisons ; puisque, si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut recourir pour en savoir la tradition.

Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité ; mais il est encore singulier en sa durée, qui a toujours continué depuis son origine jusqu'à maintenant : car au lieu que les peuples de Grèce et d'Italie, de Lacédémone, d'Athènes, de Rome, et les autres qui sont venus si longtemps après, soient périés⁵ il y a si longtemps, ceux-ci subsistent toujours ; et, malgré les entreprises de tant de puissants rois qui ont cent fois essayé de les faire périr, comme leurs histoires le témoignent, et comme il est aisé de le juger par l'ordre naturel des choses pendant un si long espace d'années, ils ont

1. Le mot νόμος, inconnu à Homère, se trouve pour la première fois dans la *Théogonie* attribuée à Hésiode (fin du VIII^e siècle). La loi mosaïque, selon la computation adoptée par Pascal, date du XIV^e siècle.

2. Cette théorie de Fl. Josèphe semble compter aujourd'hui bien peu de partisans. (*In Ap.*, 2, 13 ; cf. Philo, *de Vita Moïsis*, 2, 4.)

3. On connaît les ordonnances d'Esdras contre les mariages des Juifs avec des étrangères. (9, 12 ; cf. *Deut.*, 7, 3.)

4. Fl. Josèphe, pour le prouver, s'appuyait sur les listes généalogiques de la Genèse, plus longues et mieux suivies, disait-il, que celles de l'Égypte.

5. *V. Gr.*, 26 et 28.

toujours été conservés néanmoins¹ ; et, s'étendant depuis les premiers temps jusques aux derniers, leur histoire enferme dans sa durée celle de toutes nos histoires².

La loi par laquelle ce peuple est gouverné est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, et la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un État. C'est ce que Josèphe montre admirablement contre Apion, et Philon juif, en divers lieux³, où ils font voir qu'elle est si ancienne, que le nom même de *loi* n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après; en sorte qu'Homère, qui a écrit de l'histoire de tant d'États, ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger de sa perfection par la simple lecture, où l'on voit qu'on a pourvu à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens législateurs grecs et romains, en ayant eu quelque lumière, en ont emprunté leurs principales lois; ce qui paraît par celle qu'ils appellent des Douze Tables, et par les autres preuves que Josèphe en donne. Mais cette loi est en même temps la plus sévère et la plus rigoureuse de toutes en ce qui regarde le culte de leur religion, obligeant ce peuple, pour le retenir dans son devoir, à mille observations particulières et pénibles, sous peine de la vie. De sorte que c'est une chose bien étonnante qu'elle se soit toujours conservée si constamment durant tant de siècles par un peuple rebelle et impatient comme celui-ci; pendant que tous les autres États ont changé de temps en temps leurs lois, quoique tout autrement faciles. Le livre qui contient cette loi, la première de toutes, est lui-même le plus ancien livre du monde, ceux d'Homère, d'Hésiode et les autres n'étant que six ou sept cents ans depuis⁴.

5. Sincérité des Juifs. ... Ils portent avec amour et fidélité le livre où Moïse déclare qu'ils ont été ingrats envers Dieu toute leur vie; qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre eux, et qu'il leur a enseigné assez: il déclare qu'enfin Dieu, s'irritant contre eux, les dispersera parmi tous les peuples de la terre: que, comme ils l'ont irrité en adorant les dieux qui n'étaient point leur dieu, de même il les provoquera

1. L'historien moderne ne peut, en effet, s'empêcher d'admirer le petit pays qui, dévasté tant de fois par les rois d'Égypte, d'Assyrie et de Perse, par les princes grecs héritiers d'Alexandre, et par les généraux romains, sut conserver si longtemps son autonomie historique et son unité morale.

2. Bossuet a, comme Pascal, passé sous silence les empires de l'Extrême-Orient, l'Inde, le Japon et la Chine,

« attendant, disait-il, que les histoires en fussent éclaircies. »

3. Dans ses commentaires sur la Genèse où il cherche à montrer que Moïse est le plus grand des philosophes de l'antiquité.

4. Plus haut: *mille ans*. Ces hésitations n'ont rien qui surprenne, quand on songe à la diversité des dates entre lesquelles flotte aujourd'hui même la composition des différentes parties de l'Iliade.

en appelant un peuple qui n'est point son peuple ; et veut que toutes ses paroles soient conservées éternellement, et que son livre soit mis dans l'arche de l'alliance pour servir à jamais de témoin contre eux ¹. Isaïe dit la même chose, xxx, 8². Cependant ce livre, qui les déshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie. C'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature.

Il y a bien de la différence entre un livre que fait un particulier, et qu'il jette dans le peuple, et un livre qui fait lui-même un peuple ³. On ne peut douter que le livre ne soit aussi ancien que le peuple.

Toute l'histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte ; ainsi les livres des Sibylles et de Trismégiste⁴, et tant d'autres qui ont eu crédit au monde, sont faux, et se trouvent faux à la suite des temps. Il n'en est pas ainsi des auteurs contemporains ⁵.

6. Qu'il y a de différence d'un livre à un autre ! Je ne m'étonne pas de ce que les Grecs ont fait l'Illiade, ni les Égyptiens et les Chinois leurs histoires ⁶. Il ne faut que voir comment cela est né.

Ces historiens fabuleux ne sont pas contemporains des choses dont ils écrivent. Homère fait un roman, qu'il donne pour tel, et qui est reçu pour tel ; car personne ne doutait que Troie et Agamemnon n'avaient non plus été que la pomme d'or⁷. Il ne pensait pas aussi à en faire une histoire, mais seulement un divertissement. Il est le seul qui écrit de son temps : la beauté de l'ouvrage fait durer la chose ; tout le monde l'apprend et en parle ; il la faut savoir ; chacun la sait par cœur. Quatre cents ans après, les témoins des choses ne sont plus vivants ; personne ne sait plus par sa connais-

1. *Deutéronome*, ch. 30 et 31, dont on a ici le résumé très exact.

2. « Va maintenant, écris ces choses sur une table et grave-les dans un livre, afin qu'elles subsistent dans les temps à venir, éternellement et à perpétuité. »

3. La critique moderne n'a rien dit de plus pénétrant sur le peuple d'Israël : il n'y a pas de peuple qui porte plus profondément l'empreinte d'un livre, pas de race qui ait été plus complètement modelée par une idée.

4. Les *oracles sibyllins*, composés par des Juifs entre le II^e et le V^e siècle ap. J.-C., et les écrits d'Hermès Trismégiste (*Pamander, Discours Parfait*) dus à la gnose égyptienne du III^e siècle, sont en effet des ouvrages apocryphes et sans aucune valeur historique.

5. On ne peut au surplus comparer à aucun égard, la médiocre littérature des apocryphes sibyllins avec la grande œuvre du Législateur des Juifs.

6. Le jésuite Martini venait de publier son *Histoire de la Chine* (1658) dont les antiquités fabuleuses dépassaient sensiblement le cadre de la chronologie biblique.

7. La critique historique est aujourd'hui moins hardie que Pascal. Ce qu'elle met en doute, ce n'est pas l'existence de Troie ou d'Agamemnon, c'est l'unité de composition des poèmes homériques, la personnalité d'Homère, l'usage de l'écriture, et autres questions du même genre, dont Pascal ne se souciait pas plus apparemment qu'il ne les soupçonnait

sance si c'est une fable ou une histoire : on l'a seulement appris de ses ancêtres, cela peut passer pour vrai¹.

Les Juifs, qui ont été appelés à dompter les nations et les rois, ont été esclaves du péché : et les chrétiens, dont la vocation a été à servir et à être sujets, sont les enfants libres². (XXIV, 44.)

7. Histoire de la Chine³. Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger⁴. Il n'est pas question de voir cela⁵ en gros. Je vous dis qu'il y a⁶ de quoi aveugler et de quoi éclairer. Par ce mot seul, je ruine tous vos raisonnements. Mais la Chine obscurcit, dites-vous; et je réponds : La Chine obscurcit, mais il y a clarté à trouver; cherchez-la. Ainsi tout ce que vous dites fait* à un des desseins, et rien contre l'autre⁷. Ainsi cela sert, et ne nuit pas. Il faut donc voir cela en détail, il faut mettre papier sur table. (XXIV, 46.)

8. Contre l'histoire de la Chine. Les historiens de Mexico. Des cinq soleils, dont le dernier est il n'y a que huit cents ans⁸. (XXIV, 46 bis.)

9. Jamais on ne s'est fait martyriser pour les miracles qu'on dit avoir vus⁹. Car ceux que les Turcs croient par tradition, la folie des hommes va peut-être jusqu'au martyre, mais non pour ceux qu'on a vus¹⁰. (XXIV, 46 ter.)

10. Sur ce que la religion chrétienne n'est pas unique. Tant s'en faut que ce soit une raison qui fasse croire qu'elle n'est pas la véritable, qu'au contraire, c'est ce qui fait voir qu'elle l'est. (XXIV, 86.)

11. Nulle secte ni religion n'a toujours été sur la terre, que la religion chrétienne. (XXV, 39.)

1. On ne pouvait mieux expliquer l'autorité que prennent à la longue certains récits légendaires, et dans la longue guerre qu'il fit aux apocryphes de tout genre, le pieux historien de Port-Royal, Le Nain de Tillemont, dut avoir plus d'une fois cette page présente à la pensée.

2. Cf. 3.

3. Cf. 6.

4. Comme les témoins de l'Évangile. Quant aux historiens de la Chine, Pascal a expliqué plus haut comment ont pu s'accréditer leurs récits fabuleux.

5. Cela, à savoir la question du désaccord entre les données de la Bible

et les traditions des autres peuples.

6. Y = dans l'Écriture.

7. Ent. : prouve que l'Écriture a de quoi obscurcir, mais ne prouve pas qu'elle n'a pas de quoi éclairer. Cf. XXII.

8. Au dire de Montaigne (*Ess.*, III, 6), les Mexicains croient que le monde a été éclairé successivement par cinq soleils. Cette tradition, veut dire Pascal, est aussi vraisemblable que les récits des Chinois.

9. Suppl. : mais qu'on n'a pas vus en effet.

10. Ent. : qu'on prétend avoir vus soi-même, et qu'en réalité on n'a pas vus.

12. Ce que les hommes, par leurs plus grandes lumières, avaient pu connaître, cette religion l'enseignait à ses enfants. (XXV, 52.)

13. Ceci est effectif. Pendant que tous les philosophes se séparent en différentes sectes, il se trouve en un coin du monde des gens qui sont les plus anciens du monde, déclarant que tout le monde est dans l'erreur, que Dieu leur a révélé la vérité, qu'elle sera toujours sur la terre. En effet, toutes les autres sectes cessent, celle-là dure toujours*, et depuis 4000 ans.

Ils déclarent qu'ils tiennent de leurs ancêtres que l'homme est déchu de la communication avec Dieu, dans un entier éloignement de Dieu, mais qu'il a promis de les racheter; que cette doctrine serait toujours sur la terre; que leur loi a double sens; que durant 1600 ans, ils ont eu des gens qu'ils ont crus prophètes, qui ont prédit le temps et la manière; que 400 ans après ils ont été épars partout, parce que Jésus-Christ devait être annoncé partout; que Jésus-Christ est venu en la manière et au temps prédits; que depuis les Juifs sont épars partout, en malédiction et subsistant néanmoins. (Ms. p. 214.)

ARTICLE XV

Religion figurative du peuple juif.

Le christianisme fondé sur le Judaïsme (1). La Loi figure de la Grâce (2). Peuple fait exprès (3, 13). Zèle des Juifs (6). Juifs charnels et chrétiens charnels, vrais Juifs et vrais chrétiens (10, 12). Moïse, historien de la création (14). Sincérité de ses récits (15). Enchaînement de la religion dans la foi au Libérateur (20).

1. La création et le déluge passés, et Dieu ne devant plus détruire le monde, non plus que le recréer, ni donner de ces grandes marques de lui, il commença d'établir un peuple sur la terre, formé exprès, qui devait durer jusqu'au peuple que le Messie formerait par son esprit.

2. Dieu, voulant faire paraître qu'il pouvait former un peuple saint d'une sainteté invisible, et le remplir d'une gloire éternelle, a fait des choses visibles¹. Comme la nature est une image de la grâce, il a fait, dans les biens de la nature, ce qu'il devait faire dans

1. L'histoire d'Israël qui prépare et figure celle de l'Église. (Cf., I Cor., X, 6.)

ceux de la grâce¹, afin qu'on jugeât qu'il pouvait faire l'invisible, puisqu'il faisait bien le visible. Il a donc sauvé ce peuple du déluge, il l'a fait naître d'Abraham, il l'a racheté d'entre ses ennemis, et l'a mis dans le repos².

L'objet de Dieu n'était pas de sauver du déluge et de faire naître tout un peuple d'Abraham, pour ne l'introduire que dans une terre grasse³. Et même la grâce n'est que la figure de la gloire*, car elle n'est pas la dernière fin. Elle a été figurée par la loi, et figure elle-même la gloire; mais elle en est la figure, et le principe ou la cause⁴.

La vie ordinaire des hommes est semblable à celle des saints. Ils recherchent tous leur satisfaction, et ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent. Ils appellent leurs ennemis ceux qui les en empêchent, etc⁵. Dieu a donc montré le pouvoir qu'il a de donner les biens invisibles, par celui qu'il a montré qu'il avait sur les choses visibles.

3. Figures. Dieu voulant priver les siens des biens périssables, pour montrer que ce n'était pas par impuissance, il a fait le peuple juif⁶.

3 bis. Les Juifs avaient vieilli dans ces pensées terrestres, que Dieu aimait leur père Abraham, sa chair et ce qui en sortait. Que pour cela il les avait multipliés et distingués de tous les autres peuples, sans souffrir qu'ils s'y mêlassent; que, quand ils languissaient dans l'Égypte, il les en retira avec tous ces grands signes en leur faveur; qu'il les nourrit de la manne dans le désert; qu'il les mena dans une terre bien grasse; qu'il leur donna des rois et un temple bien bâti pour y offrir des bêtes⁷, et par le moyen de l'effusion de leur sang qu'ils seraient purifiés; et qu'il leur devait⁸ enfin envoyer le Messie pour les rendre maîtres de tout le monde; et il a prédit le temps de sa venue.

1. Ent. : il a fait pour les Juifs dans l'ordre de la nature ce qu'il devait faire pour les chrétiens dans l'ordre de la grâce.

2. Pour figurer qu'il sauverait le peuple chrétien du péché, le ferait naître de J.-C., le rachèterait de l'enfer et l'introduirait dans la gloire. Ce n'est pas sans une heureuse convenance que Pascal emploie toutes ces expressions symboliques en traitant des Figures.

3. « Que Dieu te donne la rosée du ciel et la graisse de la terre ! » (*Gen.*, 27, 28.)

4. Tandis que la terre promise n'était que la figure de la grâce, la grâce est à la fois la figure et la cause de la gloire. (Cf. *Rom.*, VI, 23.)

5. De même les saints appelleront le péché leur ennemi, et se serviront de figures analogues.

6. Ainsi le peuple juif n'a d'autre raison d'être que de figurer l'amour des biens périssables, et son histoire ne saurait, selon Pascal, comme aussi selon saint Augustin et Bossuet, avoir aucun intérêt en elle-même. (s. Aug. de *Gen. ad litt.* 9, 13, 23; Bossuet, *Serm. sur les Deux Alliances.*)

7. On voit que Pascal sait parler la langue des réalités concrètes à la façon d'un Homère, aussi bien que le langage abstrait de la géométrie et de la métaphysique à l'envi d'un Descartes ou d'un Leibnitz.

8. *V. Gr.*, 13.

Le monde ayant vieilli dans ces erreurs charnelles¹, JÉSUS-CHRIST est venu dans le temps prédit, mais non pas dans l'éclat attendu; et ainsi ils n'ont pas pensé que ce fût lui. Après sa mort, saint Paul est venu apprendre aux hommes que toutes ces choses étaient arrivées en figures²; que le royaume de Dieu ne consistait pas en la chair, mais en l'esprit; que les ennemis des hommes n'étaient pas les Babyloniens, mais les passions; que Dieu ne se plaisait pas aux temples faits de main, mais en un cœur pur et humilié; que la circoncision du corps était inutile, mais qu'il fallait celle du cœur; que Moïse ne leur avait pas donné le pain du ciel, etc.).

Mais Dieu n'ayant pas voulu découvrir ces choses à ce peuple, qui en était indigne, et ayant voulu néanmoins les prédire afin qu'elles fussent crues, il en a prédit le temps clairement, et les a quelquefois exprimées clairement, mais abondamment*, en figures, afin que ceux qui aimaient les choses figurantes s'y arrêtassent, et que ceux qui aimaient les figures les y vissent. (Je ne dis pas bien⁴.)

4. Les Juifs charnels n'entendaient ni la grandeur ni l'abaissement du Messie prédit dans leurs prophéties. Ils l'ont méconnu dans sa grandeur prédite, comme quand il dit que le Messie sera seigneur de David, quoique son fils, et qu'il est devant qu'Abraham, et qu'il l'a vu⁵. Ils ne le croyaient pas si grand, qu'il fût éternel⁶: et ils l'ont méconnu de même dans son abaissement et dans sa mort. Le Messie, disaient-ils, demeure éternellement, et celui-ci dit qu'il mourra. Ils ne le croyaient donc ni mortel ni éternel: ils ne cherchaient en lui qu'une grandeur charnelle⁷.

5. Les Juifs ont tant aimé les choses figurantes, et les ont si bien attendues, qu'ils ont méconnu la réalité, quand elle est venue dans le temps et en la manière prédite.

6. Ceux qui ont peine à croire en cherchent un sujet en ce que les Juifs ne croient pas. Si cela était si clair, dit-on, pourquoi ne croiraient-ils pas? Et voudraient quasi* qu'ils crussent, afin de n'être point arrêtés par l'exemple de leur refus. Mais c'est leur refus même qui est le fondement de notre créance*. Nous y serions bien moins disposés, s'ils étaient des nôtres. Nous aurions alors un plus ample

1. L'erreur était de prendre des allégories pour des réalités, et il n'en était pas de plus enracinée parmi les Juifs. (Cf. *Lev.*, 24, 21.)

2. « Tout leur arrivait en figures. » C'est la doctrine de saint Paul. (I *Cor.*, X, 11; *Gal.*, IV, 24; II *Cor.*, III, 6; *Rom.*, II, 28; *Heb.*, IX, 24, etc.)

3. Cf. saint Jean, VI., 32.

4. V. le fragment 7, où il se cor-

rige en effet et reprend avec plus de netteté la théorie du sens spirituel de l'Écriture.

5. Cf. saint Jean, VIII, 56.

6. Les Juifs croyaient que le Messie aurait un commencement, mais qu'il n'aurait pas de fin.

7. C'est le reproche qui est sans cesse adressé aux Juifs dans l'Évangile. (*Matt.*, XXII, 45; Jean, XII, 34, etc.)

prétexte. Cela est admirable, d'avoir rendu les Juifs grands amateurs des choses prédites, et grands ennemis de l'accomplissement¹.

7. Raison pourquoi figures. Il fallait que, pour donner foi au Messie, il y eût eu des prophéties précédentes, et qu'elles fussent portées par des gens non suspects, et d'une diligence et fidélité et d'un zèle extraordinaire², et connus de toute la terre.

Pour faire réussir* tout cela, Dieu a choisi ce peuple charnel, auquel il a mis en dépôt les prophéties qui prédisent le Messie, comme libérateur et dispensateur des biens charnels que ce peuple aimait; et ainsi il a eu une ardeur extraordinaire pour ses prophètes, et a porté à la vue de tout le monde ces livres qui prédisent leur Messie, assurant toutes les nations qu'il devait venir, et en la manière prédite dans les livres qu'ils tenaient ouverts à tout le monde. Et ainsi ce peuple, déçu par l'avènement ignominieux et pauvre du Messie, ont été ses plus cruels ennemis. De sorte que voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser, et le plus exact et le plus zélé qui se puisse dire pour sa loi et pour ses prophètes, qui les porte incorrompus.

C'est pour cela que les prophéties ont un sens caché, le spirituel, dont ce peuple était ennemi, sous le charnel, dont il était ami. Si le sens spirituel eût été découvert, ils n'étaient pas capables de l'aimer; et, ne pouvant le porter, ils n'eussent pas eu le zèle pour la conservation de leurs livres et de leurs cérémonies. Et s'ils auraient aimé ces promesses spirituelles, et qu'ils les eussent conservées incorrompues jusqu'au Messie, leur témoignage n'eût pas eu de force, puisqu'ils en eussent été amis. Voilà pourquoi il était bon que le sens spirituel fût couvert. Mais d'un autre côté, si ce sens eût été tellement caché qu'il n'eût point du tout paru, il n'eût pu servir de preuve au Messie. Qu'a-t-il donc été fait? Il a été couvert sous le temporel en la foule des passages, et a été découvert si clairement en quelques-uns (outre que le temps et l'état du monde⁴ ont été prédits si clairement, qu'il⁵ est plus clair que le soleil); ce sens spirituel⁶ est si clairement expliqué en quelques endroits, qu'il fallut un aveuglement pareil à celui que la chair jette dans l'esprit quand il lui est assujéti, pour ne le pas reconnaître.

Voilà donc quelle a été la conduite de Dieu. Ce sens est couvert d'un autre en une infinité d'endroits, et découvert en quelques-uns rarement, mais en telle sorte néanmoins que les lieux où il est caché sont équivoques et peuvent convenir aux deux; au lieu que les lieux où il est découvert sont univoques*, et ne peuvent convenir qu'au sens spirituel.

1. On a déjà rencontré ce procédé de logique audacieuse qui tourne d'objection en argument. (Cf. 12, 6.)

2. V. Gr., 7.

3. V. Gr., 24.

4. Ent. : le temps de la venue du Messie et l'état du monde à son avènement.

5. V. Gr., 11.

6. Sur cette phrase brisée, v. Gr., 47.

De sorte que cela ne pouvait induire en erreur, et qu'il n'y avait qu'un peuple aussi charnel qui s'y pût méprendre.

Car, quand les biens sont promis en abondance, qui les empêchait d'entendre les véritables biens, sinon leur cupidité, qui déterminait ce sens aux biens de la terre? Mais ceux qui n'avaient de bien qu'en Dieu les rapportaient uniquement à Dieu. Car il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes, la cupidité et la charité*. Ce n'est pas que la cupidité ne puisse être avec la foi en Dieu, et que la charité ne soit avec les biens de la terre. Mais la cupidité use de Dieu et jouit du monde; et la charité, au contraire¹.

Or, la dernière fin est ce qui donne le nom aux choses². Tout ce qui nous empêche d'y arriver est appelé ennemi. Ainsi les créatures, quoique bonnes, sont ennemies des justes, quand elles les détournent de Dieu; et Dieu même est l'ennemi de ceux dont il trouble la convoitise³.

Ainsi, le mot d'ennemi dépendant de la dernière fin, les justes entendaient par là leurs passions, et les charnels entendaient les Babyloniens: et ainsi ces termes n'étaient obscurs que pour les injustes. Et c'est ce que dit Isaïe: *Signa legem in electis meis*⁴, et que JÉSUS-CHRIST sera pierre de scandale. Mais, « Bienheureux ceux qui ne seront point scandalisés en lui! » Osée, *ult. 5*, le dit parfaitement: « Où est le sage? et il entendra ce que je dis. Les justes l'entendront, car les voies de Dieu sont droites; mais les méchants y trébucheront. »

7 bis. ...De sorte que ceux qui ont rejeté et crucifié JÉSUS-CHRIST, qui leur a été en scandale, sont ceux qui portent les livres qui témoignent de lui et qui disent qu'il sera rejeté et en scandale; de sorte qu'ils ont marqué que c'était lui en le refusant, et qu'il a été également prouvé, et par les justes Juifs qui l'ont reçu, et par les injustes qui l'ont rejeté, l'un et l'autre ayant été prédits.

8. Le temps du premier avènement⁶ est prédit; le temps du second ne l'est point, parce que le premier devait être caché; le second

1. Tandis que la *cupidité* prend Dieu pour moyen et le monde pour fin, la *charité* se sert du monde comme d'un moyen, pour atteindre sa fin qui est Dieu. (Cf. *s. J.*, 4, 16.)

2. La formule pourrait être de saint Thomas. Cf. *Sum.* 22 q. 174. 2 c.

3. La *convoitise* ou concupiscence a pour dernière fin les biens terrestres, tandis que la dernière fin des justes, c'est Dieu.

4. « L'Éternel sera un sanctuaire, mais aussi une pierre d'achoppement: enveloppe cet oracle, scelle cette révé-

lation parmi mes disciples. » (*Is.*, 8, 14.) Texte capital dans la théologie des *Pensées*.

5. Osée, dern. chap., où le prophète parle de l'aveuglement des méchants, mais sans assigner pour cause à leurs erreurs l'obscurité de la parole divine.

6. La date de sa naissance humaine, par opposition à la date de son retour glorieux quand il viendra juger le monde: « Pour ce qui est du jour et de l'heure, personne ne les sait, pas même les anges au ciel, pas même le Fils, mais le Père seul. » (*Marc.*, XIII, 32.)

doit être éclatant et tellement manifeste, que ses ennemis même le devaient reconnaître. Mais, comme il ne devait venir qu'obscurément, et que pour être connu de ceux qui sonderaient les Écritures¹...

8 bis. Que pouvaient faire les Juifs, ses ennemis ? S'ils le reçoivent, ils le prouvent par leur réception, car les dépositaires de l'attente du Messie le reçoivent²; s'ils le renoncent, ils le prouvent par leur renonciation³.

9. *Fac secundum exemplar quod tibi ostensum est in monte*⁴. La religion des Juifs a donc été formée sur la ressemblance de la vérité du Messie; et la vérité du Messie a été reconnue par la religion des Juifs, qui en était la figure.

Dans les Juifs, la vérité n'était que figurée. Dans le ciel, elle est découverte. Dans l'Église, elle est couverte et reconnue par le rapport à la figure. La figure a été faite sur la vérité, et la vérité a été reconnue sur la figure⁵.

10. Qui jugera de la religion des Juifs par les grossiers, la connaîtra mal. Elle est visible dans les saints livres, et dans la tradition des prophètes, qui ont assez fait entendre qu'ils n'entendaient pas la loi à la lettre. Ainsi notre religion est divine dans l'Évangile, les apôtres et la tradition; mais elle est ridicule dans ceux qui la traitent mal⁶.

Le Messie, selon les Juifs charnels, doit être un grand prince temporel. JÉSUS-CHRIST, selon les Chrétiens charnels⁷, est venu nous dispenser d'aimer Dieu, et nous donner des sacrements qui opèrent tout sans nous. Ni l'un ni l'autre n'est la religion chrétienne, ni juive. Les vrais Juifs et les vrais Chrétiens ont toujours attendu un Messie qui les ferait aimer Dieu, et, par cet amour, triompher de leurs ennemis.

1. Suppl. : il fallait que l'annonce de sa naissance eût plus de précision que celle du second avènement, manifeste pour tous les hommes.

2. Car ils reconnaissent ainsi que les prophéties sont accomplies.

3. Car il est prédit que le Messie sera renoncé, méconnu.

4. « Regarde, dit l'Éternel à Moïse, et travaille (pour construire le tabernacle) sur le modèle qui t'est montré sur cette montagne. » (*Ex.*, 24, 40). Le modèle sur lequel a travaillé Moïse n'est autre, d'après Pascal et saint Augustin, que la religion chrétienne.

5. Cf. Bossuet : « La loi est un Évangile caché et l'Évangile est une Loi expliquée. » (*Sermon sur les Deux Alliances*, 1654.)

6. Il s'agit de la doctrine de certains casuistes, qui provoque l'admirable explosion d'éloquence que l'on sait à la fin de la X^e Provinciale : « Oh ! mon Père, il n'y a point de patience que vous ne mettiez à bout et on ne peut ouïr sans horreur les choses que je viens d'entendre... »

7. Bossuet n'a pas moins à cœur que Pascal de réfuter cette maxime « que la crainte de l'enfer, sans aucun mélange d'amour de Dieu, suffit à mériter le ciel. » C'est le sujet de la première partie de l'*Instruction sur les États d'Oraison*, 1^{er} Traité, et de l'*Épître* de Boileau sur l'*Amour de Dieu*. Fénelon, allant plus loin, voulait qu'on épurât cet amour de toute crainte et de tout désir intéressés.

10 bis. Deux sortes d'hommes en chaque religion. Parmi les païens, des adorateurs des bêtes, et les autres, adorateurs d'un seul Dieu dans la religion naturelle¹. Parmi les Juifs, les charnels, et les spirituels, qui étaient les Chrétiens de la loi ancienne. Parmi les Chrétiens, les grossiers, qui sont les Juifs de la loi nouvelle. Les Juifs charnels attendaient un Messie charnel ; et les Chrétiens grossiers croient que le Messie les a dispensés d'aimer Dieu. Les vrais Juifs et les vrais Chrétiens adorent un Messie qui les fait aimer Dieu².

11. Les Juifs charnels et les païens ont des misères, et les chrétiens aussi. Il n'y a point de rédempteur pour les païens, car ils n'en espèrent pas seulement. Il n'y a point de rédempteur pour les Juifs, ils l'espèrent en vain. Il n'y a de rédempteur que pour les chrétiens.

11 bis. ...Le voile qui est sur ces livres pour les Juifs y est aussi pour les mauvais chrétiens et pour tous ceux qui ne se haïssent pas eux-mêmes. Mais qu'on est bien disposé à les entendre et à connaître JÉSUS-CHRIST, quand on se hait véritablement soi-même³!

12. Les Juifs charnels tiennent le milieu entre les chrétiens et les païens. Les païens ne connaissent point Dieu, et n'aiment que la terre. Les Juifs connaissent le vrai Dieu, et n'aiment que la terre. Les chrétiens connaissent le vrai Dieu, et n'aiment point la terre. Les Juifs et les païens aiment les mêmes biens. Les Juifs et les chrétiens connaissent le même Dieu. Les Juifs étaient de deux sortes : les uns n'avaient que les affections païennes, les autres avaient les affections chrétiennes.

13. ...C'est visiblement un peuple fait exprès pour servir de témoin au Messie : *Is.*, XLIII, 9 ; XLIV, 8⁴. Il porte les livres, et les aime, et ne les entend point. Et tout cela est prédit : que les jugements de Dieu leur sont confiés, mais comme un livre scellé⁵.

1. Pascal se sépare ici de la théologie janséniste qui n'accordait aux païens nulle espèce de lumières ni de mérites, et semble se rapprocher de la théologie plus humaine et plus clémente d'un Chrysostome ou d'un Grégoire de Nazianze.

2. Cf. Boileau, condamnant ce chrétien effroyable

Qui jamais servant Dieu n'eut d'objet que
[le diable.
Et croit, marchant toujours dans des sen-
[tiers maudits,
Par des formalités gagner le Paradis.
(*Am. de Dieu*, 43.)

3. Pascal continue manifestement à inspirer Boileau :

Combattez-vous vos sens? domptez-vous
[vos faiblesses?
Oui, dites-vous? Allez, vous l'aimez,
[croyez-moi.
(*Ib.*, 95.)

4. « Que toutes les nations se rassemblent... Vous êtes mes témoins, dit l'Éternel... Ne vous l'ai-je point dès longtemps annoncé et déclaré? Vous êtes mes témoins. »

5. « Toute la révélation est pour vous comme les mots d'un livre ca-

13 bis. Tandis que les prophètes ont été pour maintenir la loi, le peuple a été négligent¹. Mais depuis qu'il n'y a plus eu de prophètes, le zèle a succédé². Le diable a troublé le zèle des Juifs avant JÉSUS-CHRIST, parce qu'il leur eût été salutaire, mais non pas après.

14. La création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvu d'un historien unique contemporain³, et a commis tout un peuple pour la garde de ce livre afin que cette histoire fût la plus authentique du monde, et que tous les hommes pussent apprendre une chose si nécessaire à savoir, et qu'on ne pût la savoir que par là.

15. Principe : Moïse était habile homme; si donc il se gouvernait par son esprit, il ne devait rien [dire] nettement qui fût directement contre l'esprit⁴. Ainsi toutes les faiblesses* très apparentes sont des forces⁵. Exemple, les deux généalogies de saint Matthieu et de saint Luc⁶ : qu'y a-t-il de plus clair, que cela n'a pas été fait de concert?

16. Preuves de Moïse. Pourquoi Moïse va-t-il faire la vie des hommes si longue, et si peu de générations⁷? parce que [ce n'est] pas la longueur des années, mais la multitude des générations qui rendent les choses obscures.

Car la vérité ne s'altère que par le changement des hommes. Et cependant il met deux choses, les plus mémorables qui se soient jamais imaginées, savoir la création et le déluge, si proches, qu'on y touche.

17. Sem, qui a vu Lamech, qui a vu Adam, a vu aussi Jacob⁸, qui a vu ceux qui ont vu Moïse. Donc le déluge et la création sont vrais. Cela conclut, entre de certaines gens qui l'entendent bien.

18. La longueur de la vie des patriarches, au lieu de faire que les histoires des choses passées se perdissent, servait, au contraire, à les

cheté que l'on donne à un homme qui sait lire en disant : Lis donc cela, et qui répond : Je ne le puis, car il est scellé. » (Is., 29, 11.)

1. Suppl. : et par suite n'a pu reconnaître l'accomplissement des prophéties.

2. Après les Prophètes sont venus les Juifs rabbinistes, les Phariséens qui ont en effet déployé un grand zèle pour la conservation des Livres Saints.

3. Moïse. Cf. 16 et 17.

4. Ent. : s'il n'était pas hors de bon sens, il ne devait rien dire qui choquât ouvertement le bon sens.

5. De telles faiblesses n'ont pu, en

effet, échapper à un *babile homme* et l'on peut être sûr que, d'une manière ou d'une autre, elles *font* pour lui.

6. On peut dire, par exemple, que ces deux généalogies, différentes sur nombre de points, s'accordent dans l'idée qui est tout. Elles n'ont pas été faites au surplus pour servir de documents historiques, mais pour montrer en termes concrets que Jésus est fils de David.

7. Cinq vies de patriarches suffisent ainsi à remplir l'intervalle entre Adam et Moïse.

8. Il faut corriger avec P. R. : Sem... a vu Abraham et Abraham a vu Jacob.

conserver. Car ce qui fait que l'on n'est pas quelquefois assez instruit dans l'histoire de ses ancêtres, est que l'on n'a jamais guère vécu avec eux, et qu'ils sont morts souvent avant que l'on eût atteint l'âge de raison. Or, lorsque les hommes vivaient si longtemps, les enfants vivaient longtemps avec leurs pères, ils les entretenaient longtemps. Or, de quoi les eussent-ils entretenus, sinon de l'histoire de leurs ancêtres, puisque toute l'histoire était réduite à celle-là, [et] qu'ils n'avaient point d'études ni de sciences ni d'arts, qui occupent une grande partie des discours de la vie? Aussi l'on voit qu'en ce temps-là les peuples avaient un soin particulier de conserver leurs généalogies ¹.

19. ...Dès là ² je refuse toutes les autres religions: par là je trouve réponse à toutes les objections. Il est juste qu'un Dieu si pur ne se découvre qu'à ceux dont le cœur est purifié. Dès là cette religion m'est aimable, et je la trouve déjà assez autorisée par une si divine morale; mais j'y trouve de plus...

Je trouve d'effectif* que depuis que la mémoire des hommes dure, il est annoncé constamment aux hommes qu'ils sont dans une corruption universelle, mais qu'il viendra un réparateur. Que ce n'est pas un homme qui le dit, mais une infinité d'hommes, et un peuple entier, prophétisant et fait exprès, durant quatre mille ans... Ainsi je tends les bras à mon libérateur³, qui, ayant été prédit durant quatre mille ans, est venu souffrir et mourir pour moi sur la terre dans les temps et dans toutes les circonstances qui en ont été prédites; et, par sa grâce, j'attends la mort en paix, dans l'espérance de lui être éternellement uni; et je vis cependant avec joie ⁴ soit dans les biens qu'il lui plaît de me donner, soit dans les maux qu'il m'envoie pour mon bien, et qu'il m'a appris à souffrir par son exemple.

20. ...Plus je les ⁵ examine, plus j'y trouve de vérités: ce qui a précédé et ce qui a suivi; enfin eux sans idoles ni roi, et cette syna-

1. Quelques-uns des plus anciens poèmes de la Grèce sont, en effet, des listes généalogiques et Platon avait fait cette remarque que « ce que les Spartiates entendent avec le plus de plaisir, ce sont les générations des héros et des dieux. »

2. De la sainteté du christianisme, Pascal, par un trait inattendu de dialectique, va conclure à la nécessité des obscurités en matière de dogme.

3. On croyait entendre un pur dialecticien: c'est un chrétien pénétré qui ne saurait raisonner sur sa foi sans trahir l'émotion profonde qu'elle lui cause.

4. C'est l'accent de Polyeucte disant les *saintes douceurs du ciel* qui remplissent et possèdent son âme, ou, mieux encore, celui de Bossuet, décrivant les chastes douceurs et les célestes attraites de la grâce, à la Profession de M^{lle} de la Vallière.

5. Les prophètes, qui annoncent ce qui a précédé et suivi l'avènement de J.-C., l'état religieux et politique du peuple juif à cette date, la révolte de la Synagogue contre Dieu et l'aveuglement des Juifs qui continueront à la suivre.

gogue qui est prédite, et ces misérables qui la suivent, et qui, étant nos ennemis, sont d'admirables témoins de la vérité de ces prophéties, où leur misère et leur aveuglement même est prédit¹. Je trouve cet enchaînement, cette religion, toute divine dans son autorité, dans sa durée, dans sa perpétuité, dans sa morale, dans sa conduite, dans sa doctrine, dans ses effets, et les ténèbres des Juifs effroyables et prédites : *Eris palpans in meridie. Dabitur liber scienti litteras, et dicet : Non possum legere*².

21. Il y a cela de commun entre la vie ordinaire des hommes et celle des saints, qu'ils aspirent tous à la félicité ; et ils ne diffèrent qu'en l'objet où ils la placent. Les uns et les autres appellent leurs ennemis ceux qui les empêchent d'y arriver³.

Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu, qui ne peut être ni injuste, ni aveugle ; et non par la nôtre propre, qui est toujours pleine de malice et d'erreur. (XXIV, 13 bis.)

22. La charité n'est pas un précepte figuratif. Dire que Jésus-Christ qui est venu ôter les figures pour mettre la vérité, ne soit venu que mettre la figure de la charité, pour ôter la réalité qui était auparavant, cela est horrible⁴. Si la lumière est ténèbres, que seront les ténèbres⁵ ? (XXIV, 35.)

23. La loi obligeait à ce qu'elle ne donnait pas. La grâce donne ce à quoi elle oblige⁶. (XXV, 51.)

24. Pour les religions, il faut être sincère ; vrais païens, vrais juifs, vrais chrétiens⁷. (XXV, 96.)

1. Cf. Amos : « Ils seront alors errants d'une mer à l'autre, du septentrion à l'orient ; ils iront çà et là pour chercher la parole de l'Éternel et ils ne la trouveront pas. » (8, 12.)

2. « L'Éternel te frappera d'un égarement d'esprit et tu tâtonneras en plein midi, comme l'aveugle dans l'obscurité. » (*Deut.*, 28, 29.) « On mettra un livre entre les mains d'un homme qui sait lire et il dira je ne puis lire cela. » (*Is.*, 29, 12.)

3. Cf. fragment 2 : Après avoir montré comment Dieu a voulu, par les biens périssables, désigner les félicités invisibles, Pascal ajoute ici que la volonté de Dieu doit seule, par conséquent, nous faire juger de ce

qui nous est ami ou ennemi, bon ou contraire.

4. Ent. : il est horrible de dire que J.-C. est venu nous dispenser d'aimer Dieu, comme semblaient alors l'enseigner quelques casuistes. Cf. même art., 10.

5. Ent. : si les directeurs sont ténèbres, qu'en adviendra-t-il des consciences qu'ils dirigent ? (Cf. *Matt.*, 6, 22.)

6. Cf. 9. *Da quod jubes*, s'écrie saint Augustin, en demandant à Dieu sa grâce.

7. Cf. 10, 10 bis et 11, où Pascal oppose en toute religion, juive, païenne ou chrétienne, les âmes charnelles aux âmes spirituelles, les vrais

ARTICLE XVI

Le chiffre de l'Ancien Testament.

Certaines figures claires (1). Joseph, Moïse, David : des figures (2). Preuve des Deux Testaments à la fois (4). Les sacrifices plaisent et déplaisent (6). Portrait et original (7). Nature image de la grâce (9). Contrariétés accordées dans la figure (10). Charité, objet de l'Écriture (12). Il y a un Libérateur (15). Clef du chiffre (16). Adam forma futuri (19). Les trop grands figuratifs (1, 22).

1. Il y a des figures claires et démonstratives; mais il y en a d'autres qui semblent un peu tirées par les cheveux, et qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadés d'ailleurs. Celles-là sont semblables aux apocalyptiques¹. Mais la différence qu'il y a est qu'ils n'en ont point d'indubitables². Tellement qu'il n'y a rien de si injuste que quand ils montrent que les leurs sont aussi bien fondées que quelques-unes des nôtres; car ils n'en ont pas de démonstratives comme quelques-unes des nôtres. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas égaler et confondre ces choses parce qu'elles semblent être semblables par un bout, étant si différentes par l'autre. Ce sont les clartés qui méritent, quand elles sont divines, qu'on révère les obscurités.

1 bis. Moïse d'abord enseigne la Trinité, le péché originel, le Messie³. David, grand témoin: roi, bon, pardonnant, belle âme, bon esprit, puissant; il prophétise et son miracle arrive; cela est infini. Il n'avait qu'à dire qu'il était le Messie, s'il eût eu de la

aux faux adorateurs. C'est en partie la célèbre distinction qu'établissait Origène entre les *charnels*, les *spirituels* et les *pneumatiques*.

1. Ent. : aux prophéties plus ou moins arbitraires des *apocalyptiques*, c'est-à-dire de ceux qui interprètent l'Apocalypse.

2. En = de figures. Appliquer par exemple les visions de l'Apocalypse soit aux événements contemporains, comme Bossuet reproche à certains

exégètes de son temps de l'avoir fait, soit encore, comme Bossuet lui-même, aux dernières catastrophes de l'empire romain et à l'invasion des Barbares, c'est en donner une explication qui n'a rien d'indubitable.

3. Pascal avait appris de saint Augustin à découvrir dans les premières pages de la Genèse, non seulement la doctrine du péché originel, mais les dogmes de la Trinité et de l'Incarnation.

vanité; car les prophéties sont plus claires de lui que de JÉSUS-CHRIST¹. Et saint Jean de même².

2. JÉSUS-CHRIST, figuré par Joseph, bien-aimé de son père, envoyé du père pour voir ses frères, etc., innocent, vendu par ses frères vingt deniers³, et par là devenu leur seigneur, leur sauveur, et le sauveur des étrangers⁴, et le sauveur du monde⁵ ce qui n'eût point été sans le dessein de le perdre, la vente et réprobation qu'ils en firent.

Dans la prison, Joseph innocent entre deux criminels; JÉSUS-CHRIST en la croix entre deux larrons. Il prédit le salut à l'un, et la mort à l'autre, sur les mêmes apparences: JÉSUS-CHRIST sauve les élus, et danne les réprouvés, sur les mêmes crimes⁶. Joseph ne fait que prédire: JÉSUS-CHRIST fait. Joseph demande à celui qui sera sauvé qu'il se souvienne de lui quand il sera venu en sa gloire; et celui que JÉSUS-CHRIST sauve lui demande qu'il se souvienne de lui quand il sera en son royaume.

3. La synagogue ne périssait point, parce qu'elle était la figure, mais parce qu'elle n'était que la figure, elle est tombée dans la servitude. La figure a subsisté jusqu'à la vérité, afin que l'Église fût toujours visible, ou dans la peinture qui la promettait, ou dans l'effet*.

4. Preuves des deux Testaments à la fois. Pour prouver tout d'un coup les deux, il ne faut que voir si les prophéties de l'un sont accomplies en l'autre. Pour examiner les prophéties, il faut les entendre; car, si on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le Messie ne sera point venu⁷; mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en JÉSUS-CHRIST. Toute la question est donc de savoir si elles ont deux sens...

5. Figures. Pour montrer que l'ancien Testament n'est que figura-

1. David personnifiait, en effet, aux yeux des Juifs, l'idéal de la royauté religieuse et politique, et leur conception messianique se réduisait le plus souvent à espérer dans l'avenir un nouveau David.

2. Saint Jean-Baptiste, dont le peuple se demandait, en effet, s'il n'était pas le Christ. (*Luc.*, III, 15.)

3. Jésus, trente deniers. (Cf. *Matt.*, XXVI, 15; *Zach.*, II, 12.)

4. Cf. Bossuet: « Joseph, devenu le sauveur de ses frères et des Égyptiens, n'est-ce pas Jésus devenu par sa mort le sauveur des Juifs et des idolâtres? » (*Deux Alliances.*)

5. « Pharaon changea son nom et l'appela Sauveur du Monde (selon la Vulgate), Révélateur des choses cachées (selon l'hébreu; *Gen.*, 41, 45.) »

6. Les sentiments seuls différent; ici l'endurcissement, là la repentance.

7. Ent.: si l'Écriture n'a qu'un seul sens, historique et littéral, le Messie n'est pas venu, puisqu'il doit être roi et faire régner Jérusalem sur le monde entier. Si elle a un second sens, spirituel et figuré, il est sûr qu'il est venu, comme le prouvent sa royauté morale et la domination universelle de l'Église.

tif, et que les prophètes entendaient par les biens temporels d'autres biens, c'est, premièrement, que cela serait indigne de Dieu; secondement, que leurs discours expriment très clairement la promesse des biens temporels, et qu'ils disent néanmoins que leurs discours sont obscurs, et que leur sens ne sera point entendu. D'où il paraît que ce sens secret n'était pas celui qu'ils exprimaient à découvert, et que, par conséquent, ils entendaient parler d'autres sacrifices, d'un autre libérateur, etc. Ils disent qu'on ne l'entendra qu'à la fin des temps. *Jér.*, xxx, ult¹.

La troisième preuve est que leurs discours sont contraires et se détruisent, de sorte que, si l'on pense qu'ils n'aient entendu par les mots de loi et de sacrifice autre chose que celle de Moïse, il y a contradiction manifeste et grossière. Donc ils entendaient autre chose, se contredisant quelquefois dans un même chapitre...

6. Figures. Si la loi et les sacrifices sont la vérité, il faut qu'elle plaise à Dieu et qu'elle ne lui déplaise point. S'ils sont figures, il faut qu'ils plaisent et déplaisent². Or, dans toute l'Écriture, ils plaisent et déplaisent.

Il est dit que la loi sera changée; que le sacrifice sera changé; qu'ils seront sans roi, sans prince et sans sacrifices; qu'il sera fait une nouvelle alliance, que la loi sera renouvelée, que les préceptes qu'ils ont reçus ne sont pas bons; que leurs sacrifices sont abominables; que Dieu n'en a point demandé.

Il est dit, au contraire, que la loi durera éternellement; que cette alliance sera éternelle; que le sacrifice sera éternel; que le sceptre ne sortira jamais d'avec eux, puisqu'il n'en doit point sortir que le Roi éternel n'arrive. Tous ces passages marquent-ils que ce soit réalité? Non. Marquent-ils aussi que ce soit figure? Non: mais que c'est réalité, ou figure. Mais les premiers, excluant la réalité, marquent que ce n'est que figure³.

Tous ces passages ensemble ne peuvent être dits de la réalité; tous peuvent être dits de la figure: donc ils ne sont pas dits de la réalité, mais de la figure. *Agnus occisus est ab origine mundi*⁴.

7. Figures. Un portrait porte absence et présence, plaisir et déplaisir. La réalité exclut absence et déplaisir⁵.

1. « Vous le comprendrez à la fin des temps. » (*Jér.*, 30, 24.)

2. Ent.: qu'ils plaisent comme figures et déplaisent comme réalités.

3. Ent.: si la loi et les sacrifices avaient été réalité et rien de plus, Dieu n'aurait pu les condamner; s'ils ont été répudiés par Dieu, c'est qu'ils étaient figures.

4. « L'agneau a été tué dès l'ori-

gine du monde » (*Apoc.*, XIII, 8), à savoir dans les sacrifices figuratifs de l'Ancien Testament.

5. Les Juifs ne pouvaient se réjouir pleinement, eux qui ne possédaient que le portrait de J.-C. Mais « les amis de l'époux peuvent-ils s'affliger pendant que l'époux est avec eux? » (*Matt.*, IX, 15.)

Pour savoir si la loi et les sacrifices sont réalité ou figure, il faut voir si les prophètes, en parlant de ces choses, y arrêtaient leur vue et leur pensée, en sorte qu'ils n'y vissent que cette ancienne alliance; ou s'ils y voient quelque autre chose dont elle fût la peinture; car dans un portrait on voit la chose figurée. Il ne faut pour cela qu'examiner ce qu'ils en disent.

Quand ils disent qu'elle sera éternelle, entendent-ils parler de l'alliance de laquelle ils disent qu'elle sera changée; et de même des sacrifices, etc.?

Le chiffre a deux sens. Quand on surprend une lettre importante où l'on trouve un sens clair et où il est dit néanmoins que le sens en est voilé et obscurci; qu'il est caché, en sorte qu'on verra cette lettre sans la voir et qu'on l'entendra sans l'entendre; que doit-on penser, sinon que c'est un chiffre à double sens; et d'autant plus qu'on y trouve des contrariétés manifestes dans le sens littéral? Combien doit-on donc estimer ceux qui nous découvrent le chiffre et nous apprennent à connaître le sens caché; et principalement quand les principes qu'ils en prennent sont tout à fait naturels et clairs! C'est ce qu'a fait JÉSUS-CHRIST, et les apôtres. Ils ont levé le sceau; il a rompu le voile et a découvert l'esprit. Ils nous ont appris pour cela que les ennemis de l'homme sont ses passions; que le Rédempteur serait spirituel et son règne spirituel; qu'il y aurait deux avènements: l'un de misère, pour abaisser l'homme superbe, l'autre de gloire, pour élever l'homme humilié; que JÉSUS-CHRIST serait Dieu et homme. Les prophètes ont dit clairement qu'Israël serait toujours aimé de Dieu, et que la loi serait éternelle; et ils ont dit que l'on n'entendait point leur sens et qu'il était voilé¹.

8. JÉSUS-CHRIST n'a fait autre chose qu'apprendre aux hommes qu'ils s'aimaient eux-mêmes, qu'ils étaient esclaves, aveugles, malades, malheureux et pécheurs; qu'il fallait qu'il les délivrât, éclairât, béatifiât et guérit; que cela se ferait en se haïssant soi-même, et en le suivant par la misère et la mort de la croix.

8 bis. Que la loi était figurative. Figures. La lettre tue. Tout arrivait en figures. Voilà le chiffre que saint Paul nous donne. Il fallait que le Christ souffrit. Un Dieu humilié². Circoncision de cœur, vrai jeûne, vrai sacrifice, vrai temple. Les prophètes ont indiqué qu'il fallait que tout cela fût spirituel³.

1. C'est donc qu'Israël représente les élus et que la Loi signifie l'Évangile.

2. On a ici comme un sommaire de la théologie messianique de saint Paul. (Cf. II Cor., III, 6; Phil., II, 8; Col., II, 11, etc.)

3. Ainsi le Deutéronome parle de la circoncision du cœur (30, 6), et Isaïe des humiliations du Serviteur de l'Éternel. — Ajoutons que cette théorie des figures ne doit pas moins à l'auteur du *Pugio fidei* et à Jansenius (de Gratia, III, 8) qu'à saint Paul.

8 ter. Figures particulières. Double loi, doubles tables de la loi, double temple, double captivité.

9. ...Et cependant ce Testament, fait pour aveugler les uns et éclairer les autres, marquait, en ceux mêmes qu'il aveuglait¹, la vérité qui devait être connue des autres. Car les biens visibles qu'ils recevaient de Dieu étaient si grands et si divins, qu'il paraissait bien qu'il était puissant de leur donner² les invisibles et un Messie.

Car la nature est une image de la grâce, et les miracles visibles sont image des invisibles. *Ut sciatis, tibi dico, Surge*³.

Isaïe, LI, dit que la rédemption sera comme le passage de la mer Rouge⁴.

Dieu a donc montré en la sortie d'Égypte, de la mer, en la défaite des rois⁵, en la manne, en toute la généalogie d'Abraham, qu'il était capable de sauver, de faire descendre le pain du ciel, etc.; de sorte que le peuple ennemi⁶ est la figure et la représentation du même Messie, qu'ils ignorent, etc.

Il nous a donc appris enfin que toutes ces choses n'étaient que figures, et ce que c'est que vraiment libre, vrai Israélite, vraie circoncision, vrai pain du ciel, etc.

Dans ces promesses-là, chacun trouve ce qu'il a dans le fond de son cœur, les biens temporels ou les biens spirituels, Dieu ou les créatures; mais avec cette différence, que ceux qui y cherchent les créatures les y trouvent, mais avec plusieurs contradictions avec la défense de les aimer, avec l'ordre de n'adorer que Dieu et de n'aimer que lui, ce qui n'est qu'une même chose⁷, et qu'enfin il n'est point venu [de] Messie⁸ pour eux; au lieu que ceux qui y cherchent Dieu le trouvent, et sans aucune contradiction, avec commandement de n'aimer que lui, et qu'il est venu un Messie dans le temps prédit pour leur donner les biens qu'ils demandent.

Et ainsi les Juifs avaient des miracles, des prophéties qu'ils voyaient accomplir; et la doctrine de leur loi était de n'adorer et de n'aimer qu'un Dieu: elle était aussi perpétuelle. Ainsi elle avait toutes les marques de la vraie religion: aussi elle l'était. Mais ii

1. Les Juifs opiniâtres ont donc contribué eux-mêmes à leur propre aveuglement et par suite à leur condamnation.

2. V. *Gr.*, 8.

3. « Afin donc que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés, je te l'ordonne, lève-toi et marche. » (*Marc.*, II, 10; *Luc.*, V, 20.)

4. « N'est-ce pas toi qui as mis à sec les eaux du grand abîme et qui frayas dans la mer un chemin pour le pas-

sage des rachetés? Ainsi les rachetés de l'Éternel retourneront à Sion avec des chants de triomphe et une joie éternelle couronnera leur front. » (*Is.*, 51, 10, sq.)

5. Les rois amorrhéens vaincus par Moïse. (*Num.*, 21.)

6. Les Juifs ennemis de J.-C.

7. Ent.: la défense d'aimer les créatures, d'y attacher son cœur, se confond avec l'ordre de n'aimer que Dieu. (Cf. *Deut.*, 6, 5.)

8. Ent.: de Messie temporel.

faut distinguer la doctrine des Juifs d'avec la doctrine de la loi des Juifs. Or la doctrine des Juifs n'était pas vraie, quoiqu'elle eût les miracles, les prophéties et la perpétuité, parce qu'elle n'avait pas cet autre point, de n'adorer et n'aimer que Dieu¹.

10. Source des contrariétés. Un Dieu humilié, et jusqu'à la mort de la croix ; un Messie triomphant de la mort par sa mort. Deux natures en JÉSUS-CHRIST, deux avènements, deux états de la nature de l'homme².

10 bis. Contradiction. On ne peut faire une bonne physionomie* qu'en accordant* toutes nos contrariétés³, et il ne suffit pas de suivre une suite de qualités accordantes sans accorder les contraires. Pour entendre les sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires.

Ainsi, pour entendre l'Écriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s'accordent. Il ne suffit pas d'en avoir un qui convienne à plusieurs passages accordants, mais d'en avoir un qui accorde les passages même contraires.

Tout auteur a un sens auquel tous les passages contraires s'accordent, ou il n'a point de sens du tout. On ne peut pas dire cela⁴ de l'Écriture et des prophètes ; ils avaient assurément trop bon sens. Il faut donc en chercher un qui accorde toutes les contrariétés.

Le véritable sens n'est donc pas celui des Juifs ; mais en JÉSUS-CHRIST toutes les contradictions sont accordées.

Les Juifs ne sauraient accorder la cessation de la royauté et principauté, prédite par Osée, avec la prophétie de Jacob⁵.

Si on prend la loi, les sacrifices, et le royaume, pour réalités, on ne peut accorder tous les passages. Il faut donc par nécessité qu'ils ne soient que figures. On ne pourrait pas même accorder les passages d'un même auteur, ni d'un même livre, ni quelquefois d'un même chapitre. Ce qui marque trop quel était le sens de l'auteur. Comme quand Ézéchiël, ch. xx, dit qu'on vivra dans les commandements de Dieu et qu'on n'y vivra pas⁶.

11. Il n'était point permis de sacrifier hors de Jérusalem, qui était

1. Ent. : tandis que la loi ordonnait de n'adorer que Dieu, le peuple n'avait pour maxime que de rechercher les biens terrestres.

2. On voit comment l'antithèse, qui est la figure favorite de Pascal, tient à la conception même qu'il s'est faite du christianisme.

3. On ne peut faire un bon portrait sans fondre et harmoniser les traits contraires : comparaison destinée sans doute à égayer la sécheresse du sujet.

4. Ent. : qu'elle n'a aucun sens.

5. « Le sceptre ne sera pas ôté de Juda, ni le chef ne sera pris hors de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et qui doit être l'attente des nations. » (*Gen.*, 49, 10, selon la Vulgate.) — « Les enfants d'Israël resteront longtemps sans roi, sans chef, sans sacrifice... » (*Os.*, 3, 4.)

6. « Je vous ferai passer par la verge et vous mettrai dans les liens de l'alliance... Et maintenant allez servir vos idoles ! » (*Éz.*, 20, 37, sq.)

le lieu que le Seigneur avait choisi, ni même de manger ailleurs les décimes. *Deut.*, XII, 5, etc. *Deut.*, XIV, 23, etc.; XV, 20; XVI, 2, 7, 11, 15.

Osée a prédit qu'ils seraient sans roi, sans prince, sans sacrifice et sans idole¹; ce qui est accompli aujourd'hui, ne pouvant faire sacrifice légitime hors de Jérusalem².

12. Figures. Quand la parole de Dieu, qui est véritable, est fausse littéralement, elle est vraie spirituellement. *Sede a dextris meis*³. Cela est faux littéralement; donc cela est vrai spirituellement. En ces expressions, il est parlé de Dieu à la manière des hommes; et cela ne signifie autre chose, sinon que, l'intention que les hommes ont en faisant asseoir à leur droite, Dieu l'aura aussi. C'est donc une marque de l'intention de Dieu, non de sa manière de l'exécuter.

Ainsi quand il dit : Dieu a reçu l'odeur de vos parfums et vous donnera en récompense une terre grasse⁴, c'est-à-dire la même intention qu'aurait un homme qui, agréant vos parfums, vous donnerait en récompense une terre grasse, Dieu aura la même intention pour vous, parce que vous avez eu pour [lui] la même intention qu'un homme a pour celui à qui il donne des parfums⁵. Ainsi *iratus est*, « Dieu jaloux », etc. Car les choses de Dieu étant inexprimables, elles ne peuvent être dites autrement, et l'Église aujourd'hui en use encore : *quia confortavit seras*, etc.⁶.

Il ne nous est pas permis d'attribuer à l'Écriture les sens qu'elle ne nous a pas révélés qu'elle a. Ainsi de dire que le *mem* fermé d'Isaïe signifie 600, cela n'est pas révélé⁷. Il eût pu dire que les *tsadé* final et les *he deficientes* signifieraient des mystères⁸. Il n'est donc pas permis de le dire, et encore moins de dire que c'est la manière de trouver la pierre philosophale. Mais nous disons que le sens littéral n'est pas le vrai, parce que les prophètes l'ont dit eux-mêmes.

1. *Os.*, loc. cit.

2. Suppl. : et Jérusalem ayant cessé de leur appartenir.

3. « Assieds-toi à ma droite. » (*Ps.* 110.)

4. Les biens de la terre ont été réellement promis aux Juifs, disait ailleurs Pascal (15, 3); ils marquent simplement, semble-t-il dire ici, les dispositions de Dieu à l'égard de son peuple.

5. On ne s'attendait pas à rencontrer, parmi les épines de cette théologie, une théorie de la métaphore analogue à la célèbre définition d'Aristote : Toute métaphore est une proportion et peut se ramener à deux rapports égaux, comme quand on dit :

La vieillesse est à la vie ce que le soir est au jour. (*Poet.* 21.)

6. Sur la colère de Dieu, v. *Is.*, 5, 25; sur sa jalousie, *Ex.*, 20, 5; sur la puissance de son bras, *Ps.* 147, 13 : « Sion, loue ton Dieu, car il affermit les barres de tes portes. »

7. D'après les rabbins, le *mem* fermé qui vaut 600, et qui remplace le *mem* ouvert dans le fameux texte d'Isaïe : « Un enfant nous est né », veut dire que le Messie naîtra au bout de 600 ans. (Tiré par Pascal du *Pugio fidei* de R. Martin écrit en 1278 et imprimé en 1651.)

8. Deux lettres hébraïques qui ont aussi leur valeur numérale.

13. Tout ce qui ne va* point à la charité* est figure.

L'unique objet de l'Écriture est la charité. Tout ce qui ne va point à l'unique but en est la figure : car, puisqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres est figuré.

Dieu diversifie ainsi cet unique précepte de charité pour satisfaire notre curiosité, (qui recherche la diversité,) par cette diversité qui nous mène toujours à notre unique nécessaire. Car une seule chose est nécessaire, et nous aimons la diversité; et Dieu satisfait à l'un et à l'autre¹ par ces diversités, qui mènent au seul nécessaire.

13 bis. Changer de figure, à cause de notre faiblesse.

14. Les rabbins prennent pour figure les mamelles de l'Épouse, et tout ce qui n'exprime pas l'unique but qu'ils ont, des biens temporels². Et les chrétiens prennent même l'Eucharistie pour figure de la gloire où ils tendent³.

15. Il y en a qui voient bien qu'il n'y a pas d'autre ennemi de l'homme que la concupiscence, qui le détourne de Dieu, et non pas Dieu; ni d'autre bien que Dieu, et non pas une terre grasse⁴. Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens, qu'il s'en soule et qu'il y meure⁵. Mais ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, qui n'ont de déplaisir que d'être privés de sa vue, qui n'ont de désir que pour le posséder et d'ennemis que ceux qui les en détournent, qui s'affligent de se voir environnés et dominés de tels ennemis; qu'ils se consolent, je leur annonce une heureuse nouvelle : il y a un libérateur pour eux, je le leur ferai voir; je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux; je ne le ferai pas voir aux autres. Je ferai voir qu'un Messie a été promis, qui délivrerait des ennemis, et qu'il en est venu un pour délivrer des iniquités, mais non des ennemis⁶.

1. Ent. : Dieu satisfait à la *nécessité* et à notre besoin de *diversité* par la révélation de l'unique nécessaire (*Luc.*, X, 42) et la multiplicité des figures qui l'expriment. (Cf. 6, 46.)

2. Suppl. : à plus forte raison les chrétiens ont-ils le droit de prendre l'Écriture au sens figuré.

3. C'est la doctrine très solide du cardinal du Perron, telle que l'a développée Pascal dans la *XVI^e Provinciale* : « L'Eucharistie est parfaitement proportionnée à notre état de foi, parce qu'elle enferme véritablement J.-C., mais voilé de sorte que cet état serait détruit, si J.-C. n'était pas réellement sous les espèces du pain et du vin, comme le prétendent les hérétiques; et il serait détruit encore si nous le recevions à découvert comme dans le ciel, puisque ce serait confondre notre état ou avec celui du judaïsme ou avec celui de la gloire. »

4. Tandis que les impies voient en Dieu leur ennemi et s'attachent à la *concupiscence*.

5. Soudaine explosion d'éloquence au milieu du raisonnement le plus serré : impossible au logicien doublé d'un apôtre de voir accueillir avec indifférence la *bonne nouvelle* sans laisser éclater son émotion.

6. D'où il faut conclure que nous n'avons d'autres ennemis que nos iniquités.

16. Figures. Quand David prédit que le Messie délivrera son peuple de ses ennemis, on peut croire charnellement que ce sera des Égyptiens ; et alors je ne saurais montrer que la prophétie soit accomplie. Mais on peut bien croire aussi¹ que ce sera des iniquités : car, dans la vérité, les Égyptiens ne sont pas ennemis, mais les iniquités le sont. Ce mot d'ennemis est donc équivoque.

Mais s'il dit ailleurs, comme il fait, qu'il délivrera son peuple de ses péchés, aussi bien qu'Isaïe et les autres², l'équivoque est ôtée, et le sens double des ennemis réduits au sens simple d'iniquités ; car, s'il avait dans l'esprit les péchés, il les pouvait bien dénoter par ennemis, mais s'il pensait aux ennemis, il ne les pouvait pas désigner par iniquités.

Or, Moïse, et David, et Isaïe usaient des mêmes termes. Qui dira donc qu'ils n'avaient pas même sens, et que le sens de David, qui est manifestement d'iniquités lorsqu'il parlait d'ennemis, ne fût pas le même que celui de Moïse en parlant d'ennemis ?

Daniel, ix, prie pour la délivrance du peuple de la captivité de leurs ennemis ; mais il pensait aux péchés : et, pour le montrer, il dit que Gabriel lui vint dire qu'il était exaucé et qu'il n'y avait plus que soixante-dix semaines à attendre ; après quoi le peuple serait délivré d'iniquité, le péché prendrait fin ; et le Libérateur, le saint des saints, amènerait la justice éternelle, non la légale, mais l'éternelle³.

16 bis. Dès qu'une fois on a ouvert ce secret, il est impossible de ne pas le voir⁴. Qu'on lise le vieil Testament en cette vue, et qu'on voie si les sacrifices étaient vrais⁵, si la parenté d'Abraham était la vraie cause de l'amitié de Dieu⁶, si la terre promise était le véritable lieu de repos. Non. Donc c'étaient des figures. Qu'on voie de même toutes les cérémonies ordonnées, tous les commandements qui ne sont pas pour la charité, on verra que c'en sont les figures.

16 ter. Tous ces sacrifices et cérémonies étaient donc figures ou sottises. Or il y a des choses claires trop hautes, pour les estimer des sottises⁷.

1. C.-à-d. spirituellement.

2. « Il rachètera Israël de toutes ses iniquités. » (Ps. 129, 8) : « C'est moi qui efface tes transgressions pour l'amour de moi et je ne me souviendrai plus de tes iniquités. » (Is., 43, 25, etc.)

3. « Daniel, sois attentif à la parole et comprends la vision. Soixante-dix semaines ont été fixées sur ton peuple et sur la ville sainte, pour faire cesser les transgressions et mettre fin aux péchés, pour expier les

péchés et faire régner la justice éternelle. » (Dan., 9, 24.)

4. Le = cela, à savoir que c'est le secret de tout.

5. Ent. : vraiment efficaces.

6. Suppl. : pour le peuple juif, issu d'Abraham.

7. Ent. : ces sacrifices et ces cérémonies sont mêlées de choses évidemment trop hautes pour qu'on puisse les considérer comme des sottises.

17. L'ancien Testament contenait les figures de la joie future, et le nouveau contient les moyens d'y arriver. Les figures étaient de joie; les moyens de pénitence; et néanmoins l'agneau pascal était mangé avec des laitues sauvages, *cum amaritudinibus*¹. (XXIV, 28.)

18. Les figures de la totalité de la rédemption², comme* que le soleil éclaire à tous³ ne marquent qu'une totalité⁴; mais les figures des exclusions, comme des Juifs élus à l'exclusion de Gentils, marquent l'exclusion⁵.

« Jésus-Christ rédempteur de tous⁶. » — Oui, car il a offert, comme un homme qui a racheté tous ceux qui voudront venir à lui. Ceux qui mourront en chemin, c'est leur malheur; mais quant à lui, il leur offrait rédemption. — Cela est bon en cet exemple, où celui qui rachète et celui qui empêche de mourir sont deux, mais non pas en Jésus-Christ, qui fait l'un et l'autre. Non, car Jésus-Christ, en qualité de rédempteur, n'est pas peut-être maître⁷ de tous; et ainsi, en tant qu'il est en lui, il est rédempteur de tous. (XXV, 41.)

19. Adam *forma futuri*⁸. Les six jours pour former l'un, les six âges pour former l'autre. Les six jours que Moïse représente pour la formation d'Adam ne sont que la peinture des six âges pour former Jésus-Christ et l'Église. Si Adam n'eût point péché, et que Jésus-Christ ne fût point venu, il n'y eût eu qu'une seule alliance, qu'un seul âge des hommes, et la création eût été représentée comme faite en un seul temps⁹. (XXV, 99.)

20. Les six âges. Les six Pères des six âges. Les six merveilles à l'entrée des six âges. Les six orientés à l'entrée des six âges¹⁰. (XXV, 99 bis.)

1. « Avec des amers » (selon le texte hébreu, *Ex.*, 12, 8).

2. Ent. : les figures qui signifient que J.-C. est mort pour tous.

3. *V. Gr.*, 27. — Cf. saint Jean : « Il était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde » (1, 9). « Le soleil porte partout ses regards et sa lumière et les œuvres du Seigneur sont pleines de sa gloire ». (*Eccl.*, 42, 16.) « Il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants. » (*Matt.*, V, 45.)

4. Suppl. : en général.

5. Ent. : mais les Juifs choisis à l'exclusion des gentils figurent expressément les élus, prédestinés à l'exclusion des méchants.

6. Saint Paul. *I Tim.*, II, 5; *II Cor.*, V, 14, etc.

7. Il ne peut, en effet, tout Dieu

qu'il est, faire que tous soient sauvés : « Dieu qui nous a créés sans nous, dit saint Augustin, ne peut nous sauver sans nous. »

8. Figure de celui qui était à venir. (*Rom.*, V, 14.)

9. Résumé d'un chapitre de saint Augustin. (*De Genesi contra Man.*, I, 23.)

10. Aux six matins de la création correspondent, d'après saint Augustin, les six matins ou âges du monde. Chacun d'eux commence par une merveille (la création, l'arche, la vocation d'Abraham, etc.), est présidé par un Père (Adam, Noé, Abraham) et répond à l'un des âges de la vie, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, âge sans limite précise pour l'univers comme pour l'homme.

21. Il faut mettre au chapitre des *Fondements*¹ ce qui est en celui des *Figuratifs* touchant la cause des figures : pourquoi Jésus-Christ prophétisé en son premier avènement ; pourquoi prophétisé obscurément en la manière². (XXV, 111.)

22. Parler contre les trop grands figuratifs³. (XXV, 111 bis.)

23. *Figures*. Les prophètes prophétisaient par figures, de ceinture, de barbe et cheveux brûlés (*Dan.*, 3, 94), etc.

Le vieux testament est un chiffre⁴.

Deux erreurs : 1^o prendre tout littéralement ; 2^o prendre tout spirituellement. (XXV, 152.)

24. *Figuratives*^{*}. Clef du chiffre : *Veri adoratores* (Jean, IV, 23). *Ecce agnus Dei qui tollit peccata mundi* (1, 29). (XXV, 154.)

25. *Figuratif*. Dieu s'est servi de la concupiscence des Juifs pour les faire servir à J.-C. Rien n'est si semblable à la charité que la cupidité et rien n'y est si contraire. Ainsi^{*}, les Juifs, pleins des biens qui flattaient leur cupidité, étaient très conformes aux chrétiens, et très contraires. Et par ce moyen ils avaient les deux qualités qu'il fallait qu'ils eussent d'être très conformes au Messie, pour le figurer, et très contraires, pour n'être pas témoins suspects. (XXV, 156.)

ARTICLE XVII

*Les trois ordres*⁴.

Les grands de chair, Archimède, Jésus-Christ (1). *Éclat et obscurité de J.-C.* (2, 3). *Clarté et simplicité* (4). *Ame héroïque* (5). *Dieu aussi manifestement qu'homme* (6). *Ni orgueil, ni désespoir* (7). *Tout par rapport à J.-C.* (8, 9, 10, 11, 12, 13.)

1. La distance infinie des corps aux esprits figure la dis-

1. Pascal se proposait d'écrire un chapitre des *Fondements de l'interprétation des Écritures* : la plupart des fragments de cet article, qui ont précisément trait à la théorie des *figures*, semblent s'y rapporter.

2. Cf. 8.

3. Pascal reconnaissait à la fois

les inconvénients et la nécessité de la méthode figurative ou allégorique telle que l'avaient pratiquée Origène et saint Augustin, dans l'interprétation de l'Écriture.

4. Cette théorie capitale dans la philosophie de Pascal se trouve esquissée dans une lettre que le jeune

tance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle¹.

Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre* pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit. La grandeur des gens d'esprit² est invisible aux rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair³. La grandeur de la Sagesse, qui n'est nulle part sinon en Dieu, est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres différant en genre.

Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur victoire et leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, où⁴ elles n'ont pas de rapport. Ils sont vus, non des yeux, mais des esprits; c'est assez. Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, où elles⁵ n'ont nul rapport, car elles n'y ajoutent ni ôtent⁶. Ils sont vus de Dieu et des anges, et non des corps, ni des esprits curieux : Dieu leur suffit.

Archimède, sans éclat⁷, serait en même vénération. Il n'a pas donné des batailles pour les yeux, mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. Oh! qu'il a éclaté aux esprits⁸! JÉSUS-CHRIST, sans bien et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné; mais il a été humble, patient,

géomètre écrivait à la reine Christine en lui envoyant sa machine arithmétique : « Les mêmes degrés se rencontrent entre les génies qu'entre les conditions; et le pouvoir des rois sur les sujets n'est, ce me semble, qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs... Ce second empire me paraît même d'un ordre d'autant plus élevé que les esprits sont d'un ordre plus élevé que les corps. » (1652.) Ces deux ordres de grandeur devaient, dans la pensée de Pascal, s'effacer comme on va le voir ici, devant l'ordre de la charité.

1. Ent. : distance infiniment plus infinie, parce qu'elle est surnaturelle. Ce sont donc, comme disent les mathématiciens, trois ordres de grandeur sans proportion l'une avec l'autre, et dont le dernier est proprement à l'infini.

2. Ent. : ceux dont l'ordre est celui de l'esprit, ou de la pensée.

3. Pour mesurer la force de l'expression, se rappeler le style de cour qu'il parodiait ailleurs d'un ton si sarcastique (V, 7) : « Le sentiment de la divinité est empreint sur son visage... »

4. Où = auxquelles. V. Gr., 19. — Elles = les grandeurs de l'esprit.

5. Elles = les grandeurs de charité.

6. Ent. : car les grandeurs de chair ou d'esprit n'ajoutent ni n'ôtent rien aux grandeurs de charité.

7. Même sans l'éclat qu'il devait à sa parenté avec le roi Hiéron. (V. Plut., *Marcellus*, 14.)

8. Archimède personnifie aux yeux de Pascal ces hautes études qui avaient passionné sa jeunesse et dont il ne peut se défendre encore, on le sent, de parler avec transport.

saint, saint à Dieu ¹, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur, qui voient la Sagesse ²!

Il eût été inutile à Archimède de faire le prince dans ses livres de géométrie, quoiqu'il le fût. Il eût été inutile à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, pour éclater dans son règne de sainteté, de venir en roi : mais il y est bien venu avec l'éclat de son ordre.

Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de JÉSUS-CHRIST, comme si cette bassesse est du même ordre duquel est la grandeur qu'il venait de faire paraître ³. Qu'on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur abandon ^{*}, dans sa secrète résurrection, et dans le reste, on la verra si grande, qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas. Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles; et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la Sagesse.

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre de ses esprits; car il connaît tout cela, et soi; et les corps, rien ⁴. Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité; cela est d'un ordre infiniment plus élevé ⁵.

1. C'est la même émotion intense qui anime le prophète, lorsqu'il est transporté en esprit devant l'Éternel : « Des Séraphins se tenaient au-dessus de lui, et criaient l'un à l'autre : Saint, saint, saint est l'Éternel des armées. » (Is., 6, 3.)

2. L'idéal de pureté morale, de sainteté absolue que réalise J.-C., c'est là ce qui arrache à Pascal ses plus beaux cris de passion, et lui fait goûter les mêmes ravissements d'âme qu'ont connus les saints : « Oh! quand donc habiterai-je une terre où il n'y aura plus de péché! »

3. Bossuet n'a pas réfuté autrement ceux qui de l'obscurité de Jésus prétendent tirer un argument contre sa divinité (*Nativ.*) : « S'il est méprisable,

s'il est sans éclat, s'il est bas aux yeux des mortels, c'est le Jésus-Christ que je cherche. Il me faut un sauveur qui fasse honte aux superbes, qui fasse peur aux délicats de la terre, que le monde ne puisse goûter, que la sagesse humaine ne puisse comprendre, qui ne puisse être connu que des humbles de cœur. »

4. Pascal reprend ici la haute doctrine du *Roseau* pensant (I, 6), mais c'est pour la compléter par une doctrine plus sublime encore : les corps n'étaient rien au prix de la pensée, la pensée à son tour n'est plus rien au prix de la charité.

5. Par conséquent, la distance est beau être infinie entre le Dieu tout matériel des peuplades barbares et le

De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir* une petite pensée : cela est impossible, et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité; cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel¹.

2. . . . JÉSUS-CHRIST dans une obscurité (selon ce que le monde appelle obscurité) telle, que les historiens, n'écrivant que les importantes choses des États, l'ont à peine aperçu.

3. Quel homme eut jamais plus d'éclat ! Le peuple juif tout entier le prédit, avant sa venue. Le peuple gentil l'adore, après sa venue. Les deux peuples gentil et juif le regardent comme leur centre. Et cependant quel homme jouit jamais moins de cet éclat ! De trente-trois ans, il en vit trente sans paraître. Dans trois ans, il passe pour un imposteur; les prêtres et les principaux le rejettent; ses amis et ses plus proches le méprisent. Enfin, il meurt trahi par un des siens, renié par l'autre, et abandonné par tous.

Quelle part a-t-il donc à cet éclat ? Jamais homme n'a eu tant d'éclat; jamais homme n'a eu plus d'ignominie². Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, pour nous le rendre reconnaissable; et il n'en a rien eu pour lui.

4. Preuves de Jésus-Christ. JÉSUS-CHRIST a dit les choses grandes si simplement, qu'il semble qu'il ne les a pas pensées³; et si nettement, néanmoins, qu'on voit bien ce qu'il en pensait. Cette clarté, jointe à cette naïveté, est admirable⁴.

5. Qui a appris aux évangélistes les qualités d'une âme parfaitement héroïque, pour la peindre si parfaitement en JÉSUS-CHRIST ? Pourquoi le font-ils faible dans son agonie ?

Dieu tout intellectuel des philosophes grecs : il y a une distance infiniment plus grande encore entre le Dieu d'Aristote qui est *Pensée* et le Dieu de saint Jean qui est *Amour*.

1. Les seules pages qu'on puisse comparer à ce morceau pour la profondeur de la pensée et l'intensité de l'émotion religieuse, ce n'est que dans Pascal qu'il faut les chercher : le *Mystère de Jésus*, sous une forme plus méditative et plus intime, a seul autant de sublimité et de flamme.

2. Ce beau portrait de J.-C., tout en saisissantes antithèses, rappelle la règle de Pascal lui-même : *Pour faire une bonne physionomie, accorder toutes les contrariétés.* (XVI, 10 bis.)

3. Suppl. : si grandes.

4. L'union de la naïveté, qui suppose l'inconscience, et de la lucidité, qui témoigne la réflexion, c'est ce qui frappe le plus l'esprit très prime-sautier à la fois et très réfléchi de Pascal.

Ne savent-ils pas peindre une mort constante ? Oui, car le même saint Luc peint celle de saint Etienne plus forte que celle de JÉSUS-CHRIST¹. Ils le font donc capable de crainte avant que la nécessité de mourir soit arrivée, et ensuite tout fort. Mais quand ils le font si troublé, c'est quand il se trouble lui-même ; et, quand les hommes le troublent, il est tout fort.

6. L'Église a eu autant de peine à montrer que JÉSUS-CHRIST était homme, contre ceux qui le niaient², qu'à montrer qu'il était Dieu³, et les apparences étaient aussi grandes.

7. JÉSUS-CHRIST est un Dieu dont on s'approche sans orgueil, et sous lequel on s'abaisse sans désespoir⁴.

8. La conversion des païens n'était réservée qu'à la grâce du Messie. Les Juifs ont été si longtemps à les combattre sans succès ; tout ce qu'en ont dit Salomon et les prophètes a été inutile. Les sages, comme Platon et Socrate, n'ont pu le persuader.

9. L'Évangile ne parle de la virginité de la Vierge que jusques à la naissance de JÉSUS-CHRIST⁶. Tout par rapport à JÉSUS-CHRIST.

10. ...JÉSUS-CHRIST, que les deux Testaments regardent, l'ancien comme son attente, le nouveau comme son modèle ; tous deux comme leur centre.

11. Les prophètes ont prédit, et n'ont pas été prédits. Les saints ensuite prédits⁷, non prédisants. JÉSUS-CHRIST prédit et prédisant.

1. Saint Luc, qui a raconté dans les *Actes* la mort héroïque de saint Étienne, est en effet de tous les évangélistes celui qui a relaté les traits les plus attendrissants de la passion : la sueur de sang, le besoin qu'eut Jésus d'une assistance surnaturelle, etc.

2. On sait, en effet, que la plupart des gnostiques étaient *docètes* et qu'ils ne reconnaissaient à J.-C. que les apparences de l'humanité.

3. Comme l'Église l'a fait au concile de Nicée en condamnant les Ariens qui ne voulaient voir en J.-C. qu'un homme divinisé, à l'instar d'Hercule par exemple ou de Thésée.

4. Aussi, tandis que la religion des philosophes est toujours mêlée d'orgueil et de désespoir, c'est le propre du Dieu de *l'Imitation* d'inspirer un amour à la fois confiant et humble. (*Imit.*, III, 5.)

5. Le = cela, de n'adorer qu'un Dieu (idée contenue dans les premiers mots : la *conversion des païens*.)

6. Ent. : après sa naissance, l'Évangile néglige de parler de la virginité de Marie.

7. Par ex. dans Isaïe : • Mes élus jouiront de l'œuvre de leurs mains ; ils formeront une race bénie de l'Éternel. » (65, 23.)

12. JÉSUS-CHRIST pour tous, Moïse pour un peuple.

Les Juifs bénis en Abraham : « Je bénirai ceux qui te béniront [*Gen.*, XII, 3]. » Mais, « Toutes nations bénies en sa semence [*ibid.*, XXII, 18]. »

Lumen ad revelationem gentium.

Non fecit taliter omni nationi, disait David en parlant de la Loi¹. Mais, en parlant de JÉSUS-CHRIST, il faut dire : *Fecit taliter omni nationi*.

Parum est ut, etc. [*Isaïe*, XLIX, 6]². Aussi c'est à JÉSUS-CHRIST d'être universel. L'Église même n'offre le sacrifice que pour les fidèles; JÉSUS-CHRIST a offert celui de la croix pour tous³.

13. Je considère Jésus-Christ en toutes les personnes et en nous-mêmes, Jésus-Christ⁴, comme père en son père, Jésus-Christ comme frère en ses frères⁵, Jésus-Christ comme pauvre en les pauvres, Jésus-Christ comme riche en les riches, Jésus-Christ comme docteur et prêtre en les prêtres, Jésus-Christ comme souverain en les princes, etc. Car il est par sa gloire tout ce qu'il y a de plus grand, étant Dieu, et est par sa vie mortelle tout ce qu'il y a de chétif et d'abject; pour cela, il a pris cette malheureuse condition, pour pouvoir être en toutes les personnes, et modèle de toutes conditions⁶. (XXV, 44.)

1. « Il n'en a pas fait autant pour toute nation. » (*Ps.* CXLVII, 20.) Les Grecs disaient de même : « Il faudrait être fou pour croire que les hommes libres et les esclaves, les Barbares et les Grecs, les Romains et les Scythes puissent jamais être réunis dans une même religion. » (Celse, cité p. Orig.) C'est par l'annonce d'une religion, non plus nationale, mais universelle, que J.-C. s'est le plus profondément distingué des prophètes juifs aussi bien que des philosophes païens.

2. « C'est peu que tu sois mon

serviteur pour relever les tribus de Jacob et ramener les restes d'Israël; je t'établis pour être la lumière des nations, pour porter mon salut jusqu'aux extrémités de la terre. »

3. On voit une fois de plus que le Dieu de Pascal n'a rien de commun avec le Christ janséniste aux bras étroits.

4. Suppl. : que nous retrouvons...

5. Ent. : chacun retrouve J.-C. comme père en son père, comme frère en ses frères, etc.

6. Cf. même art., 3 et 6.

ARTICLE XVIII

Les prophéties.

Diffusion, continuité, précision de l'enseignement prophétique (1, 2, 3). Prédiction de la loi nouvelle (5, 6), de l'histoire évangélique (7, 14), de l'enseignement de J.-C. (9, 10, 11, 12). Les Juifs, témoins irréprochables (13). Prophéties particulières mêlées aux prophéties messianiques (20). La date de l'avènement du Messie (21, 22). Moïse et Job (24). Isaïe (26).

1. La plus grande des preuves de JÉSUS-CHRIST sont les prophéties¹. C'est à quoi Dieu a le plus pourvu ; car l'événement² qui les a remplies* est un miracle subsistant depuis la naissance de l'Église jusques à la fin. Aussi Dieu a suscité des prophètes durant seize cents ans³ ; et, pendant quatre cents ans après, il a dispersé toutes ces prophéties avec tous les Juifs, qui les portaient dans tous les lieux du monde⁴. Voilà quelle a été la préparation à la naissance de JÉSUS-CHRIST, dont l'Évangile devant être cru de tout le monde, il a fallu non seulement qu'il y ait eu des prophéties pour le faire croire, mais que ces prophéties fussent par tout le monde, pour le faire embrasser par tout le monde.

2. Prophéties. Quand un seul homme aurait fait un livre des prédictions de JÉSUS-CHRIST⁵, pour le temps et pour la manière, et que JÉSUS-CHRIST serai: venu conformément à ces prophéties, ce serait une force infinie. Mais il y a bien plus ici. C'est une suite d'hommes, durant quatre mille ans, qui, constamment et sans variation, viennent, l'un ensuite de l'autre, prédire ce même avènement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce, et qui subsiste depuis quatre mille années, pour rendre en corps témoignage des assurances qu'ils en ont, et dont ils ne peuvent être divertis par quelques menaces et persécutions qu'on leur fasse : ceci est tout autrement considérable.

3. Prophéties. Le temps, prédit par l'état du peuple juif, par l'état du peuple païen, par l'état du Temple, par le nombre des années. Il faut être hardi pour prédire une même chose en tant de manières.

Il fallait que les quatre monarchies idolâtres ou païennes, la fin

1. Saint Justin disait de même : « Les prophéties sont la démonstration la plus forte et la plus véritable. » (1^{re} Apol. 30.)

2. Sur ce défaut de suite, v. Gr., 46.

3. Depuis la naissance d'Abraham

(vers l'an 2000), jusqu'à la mort de Jérémie (424).

4. C'est en effet le temps de la diffusion de la race juive, non seulement en Égypte, mais dans tout le monde grec et romain.

5. Ent. : touchant J.-C.

du règne de Juda, et les soixante-dix semaines arrivassent en même temps, et le tout avant que le deuxième Temple fût détruit¹.

4. Prédications. ...Qu'en la quatrième monarchie, avant la destruction du second Temple, avant que la domination des Juifs fût ôtée², en la septantième semaine de Daniel, pendant la durée du second temple, les païens seraient instruits, et amenés à la connaissance du Dieu adoré par les Juifs³; que ceux qui l'aiment seraient délivrés de leurs ennemis, remplis de sa crainte et de son amour.

Et il est arrivé qu'en la quatrième monarchie, avant la destruction du second Temple, etc., les païens en foule adorent Dieu et mènent une vie angélique; les filles consacrent à Dieu leur virginité et leur vie; les hommes renoncent à tous plaisirs. Ce que Platon n'a pu persuader à quelque peu d'hommes choisis et si instruits, une force secrète le persuade à cent millions d'hommes ignorants, par la vertu de peu de paroles.

Les riches quittent leur bien, les enfants quittent la maison délicate de leurs pères pour aller dans l'austérité d'un désert, etc. (voyez Philon juif⁴). Qu'est-ce que tout cela? C'est ce qui a été prédit si longtemps auparavant. Depuis deux mille années, aucun païen n'avait adoré le Dieu des Juifs⁵, et dans le temps prédit, la foule des païens adore cet unique Dieu. Les temples sont détruits, les rois mêmes se soumettent à la croix. Qu'est-ce que tout cela? c'est l'esprit de Dieu qui est répandu sur la terre. (Nul païen depuis Moïse jusqu'à JÉSUS-CHRIST, selon les rabbins mêmes. La foule des païens, après JÉSUS-CHRIST, croit en les livres de Moïse et en observe l'essence et l'esprit, et n'en rejette que l'inutile.)

5. Sainteté. *Effundam spiritum meum*⁶. Tous les peuples étaient dans l'infidélité et dans la concupiscence⁶; toute la terre fut ardente de charité. Les princes quittent leurs grandeurs; les filles souffrent le martyre. D'où vient cette force? C'est que le Messie est arrivé. Voilà l'effet et les marques de sa venue.

1. La corrélation de ces quatre termes avec les quatre parties de la proposition précédente n'a pas besoin d'être signalée: on reconnaît la rigueur géométrique de Pascal.

2. Suppl. : à ceux de la nation. Cf. *Gen.* : « Le sceptre ne sera point ôté à Juda, ni le bâton souverain retiré d'entre ses pieds. » (49, 10.)

3. Cf. entre autres, *Zach.* (8, 23) : « En ces jours-là dix hommes de toutes les langues s'attacheront à la robe d'un Juif et lui diront : « Nous irons avec vous, car nous avons appris que Dieu est avec vous. »

4. Philon décrit sous le nom de *Thérapeutes*, dans son traité de la *Vie contemplative*, des solitaires qui, renonçant à toutes les joies de la famille, à tous les attraits de la richesse et du plaisir, vont s'établir dans des lieux sauvages pour se livrer aux exercices de la vie contemplative et ascétique.

5. Depuis deux mille ans seulement, parce qu'au temps d'Abraham le vrai Dieu était encore adoré par des Gentils, comme Melchisédech.

6. joël : « Après cela je répandrai mon esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront. » (2, 28.)

6. Prédiction. ...Il est prédit qu'aux temps du Messie, il¹ viendrait établir une nouvelle alliance, qui ferait oublier la sortie d'Égypte [Jérém., XXIII, 5; Is., XLIII, 16]; qui mettrait sa loi, non dans l'extérieur, mais dans les cœurs; que JÉSUS-CHRIST mettrait sa crainte, qui n'avait été qu'au dehors, dans le milieu du cœur. Qui ne voit la loi chrétienne en tout cela?

7. Prophéties. ...Que les Juifs réprouveraient JÉSUS-CHRIST, et qu'ils seraient réprouvés de Dieu, par cette raison que la vigne élue ne donnerait que du verjus². Que le peuple choisi serait infidèle, ingrat et incrédule, *populum non credentem et contradicentem*³. Que Dieu les frapperait d'aveuglement, et qu'ils tâtonneraient en plein midi comme les aveugles⁴; qu'un précurseur viendrait avant lui⁵.

8. ... Que JÉSUS-CHRIST serait petit en son commencement et croîtrait ensuite. La petite pierre de Daniel [II, 35].

9. ...Qu'alors l'idolâtrie serait renversée; que ce Messie abattrait toutes les idoles [Ézéch., XXX, 13⁷] et ferait entrer les hommes dans le culte du vrai Dieu.

Que les temples des idoles seraient abattus, et que, parmi toutes les nations et en tous les lieux du monde, lui serait offerte une hostie pure [Malach., I, 11], non pas des animaux.

10. Qu'il enseignerait aux hommes la voie parfaite [Is., II, 3].

Et jamais il n'est venu, ni devant ni après, aucun homme qui ait enseigné rien de divin approchant de cela.

11. ...Qu'il serait roi des Juifs et des Gentils [Ps. LXXI, 11]. Et voilà ce roi des Juifs et des Gentils, opprimé par les uns et les autres qui conspirent à sa mort, dominateur des uns et des autres, et détruisant, et le culte de Moïse dans Jérusalem, qui en était le centre, dont il fait sa première église, et le culte des idoles dans Rome, qui en était le centre et dont il fait sa principale église.

12. ...Alors JÉSUS-CHRIST vient dire aux hommes qu'ils n'ont point d'autres ennemis qu'eux-mêmes; que ce sont leurs passions

1. Il = Dieu.

2. Cf. Ezéch. : « Je vous donnerai un cœur nouveau; j'ôterai de votre corps le cœur de pierre et j'y mettrai un cœur de chair. » (37, 26; Cf. Is., 5, 7; Jér., 31, 33; 32, 40, etc.)

3. Cf. Is. : « Mon bien-aimé avait une vigne. Il espérait qu'elle produirait de bons raisins, elle n'a produit que du verjus. » (5, 2.)

4. « J'ai tendu mes mains tout le jour vers un peuple rebelle et contre-

disant. » (Cf. Is., 2; Rom., X, 21.)

5. Cf. Deutér. : « L'Éternel te frappera de délire, d'aveuglement, d'égarément d'esprit, et tu tâtonneras comme l'aveugle en plein midi. » (28, 28.)

6. Cf. Is. : « Une voix crie : Préparez au désert les chemins de l'Éternel... » (40, 3.)

7. « J'anéantirai les idoles et j'ôterai de Noph les vains simulacres. »

qui les séparent de Dieu; qu'il vient pour les détruire, et pour leur donner sa grâce, afin de faire d'eux tous une église sainte; qu'il vient ramener dans cette église les païens et les Juifs; qu'il vient détruire les idoles des uns et la superstition des autres.

A cela s'opposent tous les hommes, non seulement par l'opposition naturelle de la concupiscence; mais, par-dessus tout, les rois de la terre s'unissent pour abolir cette religion naissante, comme cela avait été prédit : *Quare fremuerunt gentes. Reges terræ adversus Christum*¹. Tout ce qu'il y a de grand sur la terre s'unit, les savants, les sages, les rois. Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent². Et, nonobstant toutes ces oppositions, ces gens simples et sans force résistent à toutes ces puissances, et se soumettent même ces rois, ces savants, ces sages, et ôtent l'idolâtrie de toute la terre³. Et tout cela se fait par la force qui l'avait prédit.

13. ...Les Juifs, en le tuant pour ne le point recevoir pour Messie, lui ont donné la dernière marque de Messie. Et, en continuant à le méconnaître, ils se sont rendus témoins irréprochables : et en le tuant, et continuant à le renier, ils ont accompli les prophéties. *Is.*, LV [5], LX [4, etc.], *Ps.* LXXI [11, 18, etc.]⁴.

14. Pendant la durée* du Messie. ...*Ænigmatis. Ézéch.*, XVII [2]⁵.

Son précurseur. *Malach.*, III [1].

Il naîtra enfant. *Is.*, IX [6].

Il naîtra de la ville de Bethléem. *Mich.*, v [2]. Il paraîtra principalement en Jérusalem et naîtra de la famille de Juda et de David⁶.

Il doit aveugler les sages et les savants, *Is.*, VI [10], VIII [14, 15], XXIX [10, etc.], et annoncer l'Évangile aux petits, *Is.*, XXIX [18, 19], ouvrir les yeux des aveugles, et rendre la santé aux infirmes, et mener à la lumière ceux qui languissent dans les ténèbres. *Is.*, LXI [1].

(Les prophéties doivent être inintelligibles aux impies, *Dan.*, XII; *Osée*, *Ult.* 10; mais intelligibles à ceux qui sont bien instruits.)

Les prophéties qui le représentent pauvre, le représentent maître des nations. *Is.*, LII, 14, etc., LIII. *Zach.*, IX, 9.

Les prophéties qui prédisent le temps ne le prédisent que maître

1. *Ps.* II, 1; *Act.*, IV, 25.

2. Partout où Pascal a l'occasion de parler des persécuteurs de la foi, son éloquence devient plus âpre et plus frémissante. On reconnaît l'ami et le compagnon d'armes de cet Arnauld dont Boileau résumait la vie en un vers célèbre : Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté.

3. Balzac, au début du *Socrate chrétien*, et Bossuet dans le *Discours sur l'H. U.* (2, 26) ont tracé un tableau plus vaste et plus complet,

mais non plus saisissant de l'établissement du christianisme.

4. C'est l'argument bien connu du chapelain de Frédéric II. Comme le roi libre-penseur lui demandait de prouver d'un seul mot l'action de Dieu dans l'histoire : « Sire, répondit-il, les Juifs ! »

5. « La parole de l'Éternel me fut adressée en ces mots : Fils de l'homme, propose une énigme. » (*Ænigma*.)

6. Cf. *Malach.*, 3, 1; *Agg.*, 2, 10; *Gen.*, 49, 10; *Is.*, 7, 13, etc.

des gentils, et souffrant, et non dans les nuées, ni juge. Et celles qui le représentent ainsi jugeant et glorieux ne marquent point le temps.

Quand il est parlé du Messie comme grand et glorieux, il est visible que c'est pour juger le monde, et non pour le racheter.)

Il doit enseigner la voie parfaite, et être le précepteur des Gentils.

Is., LV [4], XLII [1-7].

.. Qu'il doit être la victime pour les péchés du monde. *LIII* [5], etc.

Il doit être la pierre fondamentale précieuse. *Is.*, XXVIII [16].

Il doit être la pierre d'achoppement et de scandale. *Is.*, VIII [14].

Jérusalem doit heurter contre cette pierre.

Les édifiants doivent réprover cette pierre. *Ps.* CXVII [22].

Dieu doit faire de cette pierre le chef du coin.

Et cette pierre doit croître en une immense montagne et doit remplir toute la terre. *Dan.*, II [35].

Qu'ainsi il doit être rejeté, *Ps.* CVIII [8], méconnu [*Is.*, LIII, 2, 3], trahi [*Ps.* XL, 10], vendu, *Zach.*, XI [12]; craché, souffleté *Is.*, I [6], moqué [*Ps.* XXXIV, 16], affligé en une infinité de manières, abreuvé de fiel, *Ps.* LXVII [22], transpercé, *Zach.*, XII., [10], les pieds et les mains percés [*Ps.* XXI, 17], tué [*Dan.*, IX, 26], et ses habits jetés au sort [*Ps.* XXI, 19].

Qu'il ressusciterait, *Ps.* XV [10], le troisième jour, *Osée*, VI [3].

Qu'il monterait au ciel pour s'asseoir à la droite. *Ps.* CIX [1].

Que les rois s'armeraient contre lui. *Ps.* II [2].

Qu'étant à la droite du Père, il serait victorieux de ses ennemis.

Que les rois de la terre et tous les peuples l'adoreraient. *Is.*, LX [14]¹.

Que les Juifs subsisteront en nation. *Jérémie* [XXXI, 36].

Qu'ils seraient errants [*Amos*, IX, 9]; sans rois, etc., *Osée*, III [4], sans prophètes, *Amos*; attendant le salut et ne le trouvant point. *Is.*; LIX [9].

Vocation des Gentils par JÉSUS-CHRIST. *Is.*, LII, 15; LV [5], LX [4, etc.], *Ps.* LXXI [11, 18, etc.].

15. Figures. ...Sauveur, père, sacrificateur, hostie, nourriture, roi, sage, législateur, affligé, pauvre, devant produire un peuple, qu'il devait conduire, et nourrir, et introduire dans sa terre...

16. Jésus-Christ. Offices. Il [devait lui seu¹ produire² un grand peuple, élu, saint et choisi³; le conduire, le nourrir, l'introduire dans le

1. P. R. substitue la référence. *Ps.* LXXI, 11 : « Tous les rois se prosterneront devant lui; toutes les nations le serviront. »

2. Comme Abraham, mais par sa grâce et d'une manière toute spirituelle.

3. Ce n'est qu'en figure qu'il avait été dit à Israël : « Vous serez mon pécule; vous me serez entre tous les peuples un royaume de prêtres et un peuple saint. » (*Ex.*, 19, 6.)

lieu de repos et de sainteté; le rendre saint à Dieu, en faire le temple de Dieu, le réconcilier à Dieu, le sauver de la colère de Dieu; le délivrer de la servitude du péché¹, qui règne visiblement dans l'homme; donner des lois à ce peuple, graver ces lois dans leur cœur; s'offrir à Dieu pour eux, se sacrifier pour eux, être une hostie sans tache, et lui-même sacrificateur, devant s'offrir lui-même, son corps et son sang, et néanmoins offrir pain et vin à Dieu².

Prophéties : *Transfixerunt. Zach.*, XII, 10.

17. ...Qu'il devait venir un libérateur, qui écraserait la tête au démon, qui devait délivrer son peuple de ses péchés, *ex omnibus iniquitatibus* [*Ps.* CXXXIX, 8]; qu'il devait y avoir un nouveau Testament, qui serait éternel; qu'il devait y avoir une autre prêtrise, selon l'ordre de Melchisédech [*Ps.* CIX, 4]; que celle-là serait éternelle; que le CHRIST devait être glorieux, puissant, fort, et néanmoins si misérable qu'il ne serait pas reconnu; qu'on ne le prendrait pas pour ce qu'il est, qu'on le rebuterait, qu'on le tuerait; que son peuple, qui l'aurait renié, ne serait plus son peuple; que les idolâtres le recevraient, et auraient recours à lui, qu'il quitterait Sion pour régner au centre de l'idolâtrie; que néanmoins les Juifs subsisteraient toujours; qu'il devait être de Juda, et quand il n'y aurait plus de roi.

18. *Perpétuité.* Qu'on considère que, depuis le commencement du monde, l'attente ou l'adoration du Messie subsiste sans interruption; qu'il s'est trouvé des hommes qui ont dit que Dieu leur avait révélé qu'il devait naître un rédempteur qui sauverait son peuple; qu'Abraham est venu ensuite dire qu'il avait eu révélation qu'il naîtrait de lui par un fils qu'il aurait; que Jacob a déclaré que, de ses douze enfants, il naîtrait de Juda; que Moïse et les prophètes sont venus ensuite déclarer le temps et la manière de sa venue; qu'ils ont dit que la loi qu'ils avaient n'était qu'en attendant celle du Messie; que jusque-là elle serait perpétuelle, mais que l'autre durerait éternellement; qu'ainsi leur loi, ou celle du Messie, dont elle était la promesse, seraient toujours sur la terre; qu'en effet elle a toujours duré; qu'enfin est venu JÉSUS-CHRIST dans toutes les circonstances prédites. Cela est admirable.

19. Si cela est si clairement prédit aux Juifs, comment ne l'ont-ils pas cru? ou comment n'ont-ils point été exterminés, de résister à une chose si claire?

Je réponds : premièrement, cela a été prédit, et qu'ils ne croiraient point une chose si claire, et qu'ils ne seraient point extermi-

1. Tandis que le Temple de Jérusalem était un temple matériel et que la servitude qui pesait sur les Juifs était celle de l'Égypte ou de l'Assyrie.

2. Sacrifice que représente celui de Melchisédech.

3. Adam et ses descendants jusqu'à Abraham.

nés. Et rien n'est plus glorieux au Messie; car il ne suffisait pas qu'il y eût des prophètes; il fallait qu'ils fussent conservés sans soupçon. Or, etc ¹.

20. Les prophéties mêlées des choses particulières ², et de celles du Messie, afin que les prophéties du Messie ne fussent pas sans preuves ³ et que les prophéties particulières ne fussent pas sans fruit ⁴.

21. *Non habemus regem nisi Cæsarem* ⁵. Donc JÉSUS-CHRIST était le Messie, puisqu'ils n'avaient élu de roi qu'un étranger, et qu'ils n'en voulaient point d'autre.

22. Prophéties. Les 70 semaines de Daniel sont équivoques pour le terme du commencement, à cause des termes de la prophétie ⁶; et pour le terme de la fin, à cause des diversités des chronologistes ⁷. Mais toute cette différence ne va qu'à 200 ans ⁸.

23. Fausseté des autres religions. Ils n'ont point de témoins, ceux-ci en ont ⁹. Dieu défie les autres religions de produire de telles marques: Isaïe, XLIII, 9; XLIV, 8. (XXV, 93.)

24. Les deux plus anciens livres du monde sont Moïse et Job, l'un juif, l'autre païen ¹⁰, qui tous deux regardent Jésus-Christ comme leur centre commun et leur objet: Moïse, en rapportant les promesses de Dieu à Abraham, Jacob, etc., et ses prophéties ¹¹; et Job:

1. Suppl.: c'est à quoi Dieu a pourvu par la conservation des Juifs incrédules.

2. Ent.: mêlées de prophéties portant sur des choses particulières.

3. Par ex. les prédictions relatives à Cyrus confirment la vérité des prophéties messianiques.

4. Les prophéties particulières peuvent elles-mêmes produire un fruit surnaturel du moment qu'elles confirment même indirectement le Messie.

5. « Nous n'avons point de roi (disent les Juifs à Pilate), si ce n'est César. » (Jo., XIX, 15; Cf. Gen., 49, 10.)

6. « Depuis que la parole sortira pour rétablir et réédifier Jérusalem. » (Dan. 9, 20.) Les uns entendent par là l'édit de Cyrus, les autres, l'un des

deux édits de Xerxès en faveur des Juifs.

7. « Cet endroit, dit Bossuet, est le plus embrouillé de la chronologie. » (Disc., 1, 7.)

8. Ent.: peu important deux cents ans de plus ou de moins depuis Daniel jusqu'à ce jour: les Juifs n'en doivent pas moins reconnaître que le Messie est venu.

9. Ils = les païens; ceux-ci = les Juifs.

10. Job était, dit l'Écriture, de la terre de Us, au nord de l'Arabie déserte.

11. Ent.: et les prophéties dont Moïse a été lui-même l'instrument, comme celle que Pascal cite sans cesse: « Tu tâtonneras commel'aveugle en plein midi. (Deut., 48, 48.)

*Quis mihi det ut, etc. Scio enim quod redemptor meus vivit, etc.*¹. (XXV, 93 bis.)

25. Prophéties. ...Que Jésus-Christ sera à la droite, pendant que Dieu lui assujétira ses ennemis. Donc il ne les assujétira pas lui-même². (XXV, 97.)

26. Écoutez³, peuples éloignés, et vous, habitants des îles de la mer : le Seigneur m'a appelé par mon nom dès le ventre de ma mère, il me protège sous l'ombre de sa main, il a mis mes paroles comme un glaive aigu, et m'a dit : Tu es mon serviteur ; c'est par toi que je ferai paraître ma gloire. Et j'ai dit : Seigneur, ai-je travaillé en vain ? est-ce inutilement que j'ai consommé toute ma force ? faites-en le jugement Seigneur, le travail est devant vous. Lors le Seigneur qui m'a formé lui-même dès le ventre de ma mère pour être tout à lui, afin de ramener Jacob et Israël, m'a dit : Tu seras glorieux en ma présence, et je serai moi-même ta force : c'est peu de chose que tu convertisses les tribus de Jacob ; je t'ai suscité pour être la lumière des gentils, et pour être mon salut jusqu'aux extrémités de la terre. Ce sont les choses que le Seigneur a dites à celui qui a humilié son âme, qui a été en mépris et en abomination aux gentils, et qui s'est soumis aux puissants de la terre. Les princes et les rois t'adoreront, parce que le Seigneur qui t'a élu est fidèle. Le Seigneur m'a dit encore : Je t'ai exaucé dans les jours de salut et de miséricorde, et je t'ai établi pour être l'alliance du peuple, et te mettre en possession des nations les plus abandonnées ; afin que tu dises à ceux qui sont dans les chaînes : Sortez en liberté ; et à ceux qui sont dans les ténèbres : Venez à la lumière, et possédez des terres abondantes et fertiles. Ils ne seront plus travaillés ni de la faim, ni de la soif, ni de l'ardeur du soleil, parce que celui qui a eu compassion d'eux sera leur conducteur : il les mènera aux sources vivantes des eaux, et aplanira les montagnes devant eux. Voici, les peuples aborderont de toutes parts, d'Orient, d'Occident, d'Aquilon et de Midi. Que le ciel en rende gloire à Dieu ; que la terre s'en réjouisse, parce qu'il a plu au Seigneur de consoler son peuple, et qu'il aura enfin pitié des pauvres qui espèrent en lui. Et cependant Sion a osé dire : Le Seigneur m'a abandonné, et n'a plus mémoire de moi. Une mère peut-elle mettre en oubli son enfant, et peut-elle

1. *Job* : (19, 23) : « Qui me donnera de tracer dans un livre mes paroles ?... Oui je sais qu'il existe pour moi un rédempteur, et que je me relèverai de la terre au dernier jour. » (Selon la Vulgate ; l'hébreu est différent.)

2. D'où Pascal conclut, en exécute quelque peu subtil, que le

psaume CX, *Dixit Dominus*, ne vise nullement un Messie temporel.

3. Pascal avait traduit un grand nombre de passages tirés des livres prophétiques de l'A. T. La traduction du chapitre XLIX d'Isaïe est entre tous un chef-d'œuvre d'éclat lyrique et de sentiment intense qui mérite d'être ici conservé.

perdre la tendresse pour celui qu'elle a porté dans son sein? mais quand elle en serait capable, je ne t'oublierai pourtant jamais, Sion : je te porte toujours entre mes mains, et tes murs sont toujours devant mes yeux. Ceux qui doivent te rétablir accourent, et tes destructeurs seront éloignés. Lève les yeux de toutes parts, et considère toute cette multitude qui est assemblée pour venir à toi. Je jure que tous ces peuples te seront donnés comme l'ornement duquel tu seràs à jamais revêtue : tes déserts et tes solitudes, et toutes tes terres qui sont maintenant désolées seront trop étroites pour le grand nombre de tes habitants, et les enfants qui te naîtront dans les années de ta stérilité te diront : La place est trop petite, écarte les frontières, et fais-nous place pour habiter. Alors tu diras en toi-même : Qui est-ce qui m'a donné cette abondance d'enfants, moi qui n'enfantais plus, qui étais stérile, transportée et captive? et qui est-ce qui me les a nourris, moi qui étais délaissée sans secours? D'où sont donc venus tous ceux-ci? Et le Seigneur te dira : Voici, j'ai fait paraître ma puissance sur les gentils, et j'ai élevé mon étendard sur les peuples, et ils t'apporteront des enfants dans leurs bras et dans leurs seins; les rois et les reines seront tes nourriciers, ils t'adoreront le visage contre terre, et baiseron la poussière de tes pieds; et tu connaîtras que je suis le Seigneur, et que ceux qui espèrent en moi ne seront jamais confondus; car qui peut ôter la proie à celui qui est fort et puissant? Mais encore même qu'on la lui pût ôter, rien ne pourra empêcher que je ne sauve tes enfants, et que je ne perde tes ennemis, et tout le monde reconnaîtra que je suis le Seigneur ton sauveur, et le puissant rédempteur de Jacob.

ARTICLE XIX

L'Église.

Les apôtres trompés ou trompeurs (1). Le style de l'Évangile (2). Nécessité des miracles (3). Les Juifs subsistant pour prouver J.-C. (4, 5). L'histoire du monde, préface de l'Évangile (6). Mahomet, sans miracles, sans sainteté, sans autorité (7). Sottises ou mystère (8). Authenticité des Évangiles (9). Mahomet sans témoins (10). Les apôtres hardiment spiritualistes (11). La république chrétienne (12). Les persécutions (13, 14, 16). Naïveté des Évangiles (15). L'histoire de la vérité (17). Hair les douteurs de miracles (20). Les miracles le montrent et sont un éclair (25).

1. Les apôtres ont été trompés, ou trompeurs¹. L'un ou l'autre

1. Le dilemme est déjà dans saint Augustin (*Serm.* , 311, 2) et se retrouve dans Bossuet (*Panég. de s. André*), dans Bourdaloue (*Serm. pour le jour de Pâques*), dans Duguet (*Principes de la foi*, 3, 11), etc.

est difficile. Car il n'est pas possible de prendre un homme pour être ressuscité...

Tandis que JÉSUS-CHRIST était avec eux, il les pouvait soutenir; mais après cela, s'il ne leur apparut, qui les a fait agir ?

1 bis. Preuves de Jésus-Christ. L'hypothèse des apôtres fourbes est bien absurde. Qu'on la suive* tout au long; qu'on s'imagine ces douze hommes, assemblés après la mort de JÉSUS-CHRIST, faisant le complot de dire qu'il est ressuscité : ils attaquent par là toutes les puissances. Le cœur des hommes est étrangement penchant à la légèreté, au changement, aux promesses, aux biens. Si peu qu'un de ceux-là se fût démenti par tous ces attrait, et, qui plus est, par les prisons, par les tortures et par la mort, ils étaient perdus. Qu'on suive cela †.

2. Le style de l'Évangile est admirable en tant de manières, et entre autres en ne mettant jamais aucune invective contre les bourreaux et ennemis de JÉSUS-CHRIST. Car il n'y en a aucune des historiens ‡ contre Judas, Pilate, ni aucun des Juifs.

Si cette modestie des historiens évangéliques avait été affectée, aussi bien que tant d'autres traits d'un si beau caractère, et qu'ils ne l'eussent affectée que pour la faire remarquer : s'ils n'avaient osé le remarquer eux-mêmes, ils n'auraient pas manqué de se procurer des amis, qui eussent fait ces remarques à leur avantage. Mais comme ils ont agi de la sorte sans affectation, et par un mouvement désintéressé, ils ne l'ont fait remarquer à personne. Et je crois que plusieurs de ces choses n'ont point été remarquées; et c'est ce qui témoigne la froideur § avec laquelle la chose a été faite.

2 bis. Un artisan qui parle des richesses, un procureur qui parle de la guerre, de la royauté, etc. ¶. Mais le riche parle bien des richesses, le roi parle froidement d'un grand don qu'il vient de faire, et Dieu parle bien de Dieu.

1. Cf. Bourdaloue : « S'ils avaient enlevé le corps, il leur était évident que J.-C. n'était pas ressuscité, et qu'il les avait trompés, et comme ils s'étaient exposés pour lui à la haine de toute leur nation. il était naturel que, se voyant ainsi abusés, ils le renoncassent, déclarant aux magistrats que c'était un imposteur : témoignage que toute la Synagogue eût reçu avec un applaudissement général... » (*Pâques*, I.)

2. Les évangélistes.

3. Ent. : la froide impartialité. — On voit une fois de plus (cf. XVII, 4) quel est aux yeux de Pascal le

rôle véritablement auguste et religieux du style et comment le langage seul de l'Évangile suffit à en prouver la divinité.

4. Suppl. : n'en parlent pas avec froideur. S'il est au contraire des écrivains qui ne se piquent de rien, et, par ce détachement absolu d'eux-mêmes, réalisent l'idéal littéraire des *Pensées* (VI, 15; VII, 28), ce sont les historiens évangéliques : rapport imprévu, mais très remarquable entre la théorie de l'honnête homme, telle qu'on l'a vue plus haut, et l'apologétique de Pascal.

3. JÉSUS-CHRIST a fait des miracles, et les apôtres ensuite, et les premiers saints¹ en grand nombre, parce que, les prophéties n'étant pas encore accomplies et s'accomplissant par eux, rien ne témoignait, que les miracles. Il était prédit que le Messie convertirait les nations. Comment cette prophétie se fût-elle accomplie, sans la conversion des nations? Et comment les nations se fussent-elles converties au Messie, ne voyant pas ce dernier effet des prophéties qui le prouvent²? Avant donc qu'il ait été mort, ressuscité, et converti les nations, tout n'était pas accompli; et ainsi il a fallu des miracles pendant tout ce temps. Maintenant il n'en faut plus contre les Juifs³ car les prophéties accomplies sont un miracle subsistant...

4. C'est une chose étonnante et digne d'une étrange attention, de voir ce peuple juif subsister depuis tant d'années et de le voir toujours misérable: étant nécessaire, pour la preuve de JÉSUS-CHRIST, et qu'il subsiste, pour le prouver, et qu'il soit misérable, puisqu'ils l'ont crucifié; et, quoiqu'il soit contraire d'être misérable et de subsister, il subsiste néanmoins toujours malgré sa misère⁴.

4 bis. Quand Nabuchodonosor emmena le peuple, de peur qu'on ne crût que le sceptre fût ôté⁵ de Juda, il leur⁶ fut dit auparavant qu'ils y⁷ seraient peu et qu'ils seraient rétablis. Ils furent toujours consolés par les prophètes; leurs rois continuèrent. Mais la seconde destruction est sans promesse de rétablissement, sans prophètes, sans rois, sans consolation, sans espérance, parce que le sceptre est ôté pour jamais.

4 ter. Preuves de Jésus-Christ. Ce n'est pas avoir été captif que de l'avoir été avec assurance d'être délivré dans 70 ans⁸. Mais maintenant ils sont sans aucun espoir.

Dieu leur a promis qu'encore qu'il les disperserait aux bouts du monde, néanmoins, s'ils étaient fidèles à sa loi, il les rassemblerait. Ils y sont très fidèles, et demeurent opprimés⁹...

5. Si les Juifs eussent été tous convertis par JÉSUS-CHRIST, nous

1. Suppl. : en ont fait.

2. A savoir, la conversion des nations païennes. La grande prophétie, celle qui résume toutes les autres et peut en tenir lieu, c'est donc pour Pascal la prédiction du règne messianique sur le monde entier.

3. Il ne faut plus de miracles que contre les incrédules et c'est précisément à les contondre que devait servir, dans la pensée de Pascal, le miracle de la sainte Épine, point de départ de son *Apologie*.

4. Cf. XVIII, 13 et la note.

5. V. *Gr.*, 25.

6. Sur cette syllepse, plus fréquente dans ces derniers articles composés de notes souvent hâtives, v. *Gr.*, 46.

7. Y = dans la captivité. V. *Gr.*, 15.

8. « Lorsque ces soixante-dix ans seront accomplis, je châtierai le roi de Babylone, je punirai le pays des Chaldéens et j'en ferai des ruines éternelles. » (*Jer.*, XXV, 12.)

9. Suppl. : c'est donc qu'il s'agissait d'une autre loi que de la loi mosaïque.

n'aurions plus que des témoins suspects ; et s'ils avaient été exterminés, nous n'en aurions point du tout.

5 bis. Les Juifs le refusent, mais non pas tous ; les saints le reçoivent, et non les charnels. Et tant s'en faut que cela soit contre sa gloire, que c'est le dernier trait qui l'achève. Comme* la raison qu'ils en ont, et la seule qui se trouve dans tous leurs écrits, dans le Talmud et dans les rabbins, n'est que parce que JÉSUS-CHRIST n'a pas dompté les nations en main armée, *gladium tuum potentissime*¹. N'ont-ils que cela à dire ? JÉSUS-CHRIST a été tué, disent-ils, il a succombé ; il n'a pas dompté les païens par sa force ; il ne nous a pas donné leurs dépouilles ; il ne donne point de richesses². N'ont-ils que cela à dire ? C'est en cela qu'il m'est aimable. Je ne voudrais pas celui qu'ils se figurent. Il est visible que ce n'est que sa vie³ qui les a empêchés de le recevoir ; et par ce refus, ils sont des témoins sans reproche*, et qui plus est, par là, ils accomplissent les prophéties.

6. Qu'il est beau de voir, par les yeux de la foi, Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode, agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Évangile⁴!

7. La religion païenne est sans fondement.

La religion mahométane a pour fondement l'Alcoran et Mahomet. Mais ce prophète, qui devait être la dernière attente du monde, a-t-il été prédit ? Quelle marque a-t-il, que n'ait aussi tout homme qui se voudra dire prophète ? Quels miracles dit-il lui-même avoir faits ? Quel mystère a-t-il enseigné, selon sa tradition même ? Quelle morale⁵ et quelle félicité⁶ ?

La religion juive doit être regardée différemment dans la tradition des livres saints et dans la tradition du peuple (et toute religion est de même⁷, car la chrétienne est bien différente dans les livres saints

1. « Ceins ton épée, ô le plus vaillant des guerriers. »

2. C'est ce que les Juifs attendaient du Messie temporel et de l'ère fortunée qu'il devait ouvrir.

3. Ainsi l'eunuque de la reine d'Éthiopie ne peut croire que le serviteur souffrant de Jahvé soit le Messie et demande si l'Oint du Seigneur n'est pas Isaïe lui-même. (*Act.*, VIII, 34.)

4. C'est précisément, comme l'on sait, le cadre qu'a rempli l'auteur du *Discours sur l'Histoire universelle*. Que l'on compare ce vaste et majestueux édifice avec la rapide et saisissante esquisse de Pascal, et l'on aura l'une des différences les plus caractéristiques entre ces deux génies.

5. Ce que cette morale a de grossier frappait alors vivement les apologistes chrétiens, comme Grotius et Arnauld : le critique oratorien, R. Simon, y a cependant signalé plus d'un précepte noble et élevé.

6. On sait que le Coran (Al-Coran = le Coran) promet à ses fidèles des jardins plantés de palmiers et de vignes, arrosés de ruisseaux et embaumés de parfums. Certains docteurs mahométans, selon R. Simon, l'entendent à la vérité en un sens symbolique.

7. La religion mahométane, à l'étudier dans le Coran, se réduit à l'affirmation de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'âme.

et dans les casuistes). La morale et la félicité en est ridicule, dans la tradition du peuple, mais elle est admirable dans celle de leurs saints. Le fondement en est admirable : c'est le plus ancien livre du monde, et le plus authentique; et au lieu que Mahomet, pour faire subsister le sien, a défendu de le lire, Moïse, pour faire subsister le sien, a ordonné à tout le monde de le lire ¹.

Notre religion est si divine, qu'une autre religion divine n'en a été que le fondement.

7 bis. Mahomet, sans autorité ². Il faudrait donc que ces raisons fussent bien puissantes, n'ayant que leur propre force. Que dit-il donc? Qu'il faut le croire!

8. De deux personnes qui disent de sots contes ³, l'un qui a double sens, entendu dans la cabale*, l'autre qui n'a que ce sens ⁴, si quelqu'un, n'étant pas du secret, entend discourir les deux en cette sorte, il en fera même jugement. Mais si ensuite, dans le reste du discours, l'un dit des choses angéliques, et l'autre toujours des choses plates et communes, il jugera que l'un parlait avec mystère, et non pas l'autre : l'un ayant assez montré qu'il est incapable de telle sottise, et capable d'être mystérieux; l'autre, qu'il est incapable de mystère, et capable de sottise.

9. Ce n'est pas par ce qu'il y a d'obscur dans Mahomet, et qu'on peut faire passer pour un sens mystérieux, que je veux qu'on en juge, mais par ce qu'il y a de clair, par son paradis, et par le reste. C'est en cela qu'il est ridicule. Et c'est pourquoi il n'est pas juste de prendre ses obscurités pour des mystères, vu que ses clartés sont ridicules. Il n'en est pas de même de l'Écriture. Je veux qu'il y ait des obscurités qui soient aussi bizarres que celles de Mahomet; mais il y a des clartés admirables, et des prophéties manifestes accomplies. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas confondre et égaliser les choses qui ne se ressemblent que par l'obscurité, et non pas par la clarté, qui mérite qu'on révère les obscurités.

9 bis. Contre Mahomet. L'Alcoran n'est pas plus de Mahomet, que l'Évangile, de saint Matthieu ⁵, car il est cité de plusieurs auteurs de

1. « Tous les sept ans, tu liras cette loi devant tout Israël. » (Deutér., XXI, 11.)

2. Ent. : sans tradition prophétique.

3. Pascal accepte pour un instant l'opinion de tel sceptique, comme Des Barreaux, qui enveloppe dans le même sarcasme certains récits naïfs de la Bible et les bizarres fantaisies du Coran.

4. Ent. : tandis que les *sots contes* du Coran n'ont qu'un sens, les paroles mystérieuses de la Bible, outre leur sens littéral qui pourrait les faire prendre aussi pour de *sots contes*, ont un sens figuré, entendu par la *cabale*, c'est à savoir par les Pères de l'Église et en particulier par saint Augustin.

5. Ent. : le premier Évangile n'est pas moins évidemment de saint Matthieu que le Coran n'est de Mahomet.

siècle en siècle¹. Les ennemis mêmes, Celse et Porphyre, ne l'ont jamais désavoué².

L'Alcoran dit que saint Matthieu était homme de bien. Donc, Mahomet était faux prophète, ou en appelant gens de bien des méchants³, ou en ne demeurant pas d'accord de ce qu'ils ont dit de JÉSUS-CHRIST.

10. Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet; car il n'a point fait de miracles, il n'a point été prédit. Nul homme ne peut faire ce qu'a fait JÉSUS-CHRIST.

10 bis. Différence entre Jésus-Christ et Mahomet. Mahomet, non prédit; JÉSUS-CHRIST, prédit. Mahomet, en tuant; JÉSUS-CHRIST, en faisant tuer les siens. Mahomet, en défendant de lire⁴; les apôtres, en ordonnant de lire⁵. Enfin, cela est si contraire, que, si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, JÉSUS-CHRIST a pris celle de périr humainement. Et qu'au lieu de conclure que, puisque Mahomet a réussi, JÉSUS-CHRIST a bien pu réussir, il faut dire que, puisque Mahomet a réussi, Jésus-Christ devait périr.

11. Point formaliste⁶. Quand saint Pierre et les apôtres délibèrent d'abolir la circoncision, où* il s'agissait d'agir contre la loi de Dieu⁷, ils ne consultent point les prophètes, mais simplement la réception du Saint-Esprit en la personne des incirconcis⁸. Ils jugent plus sûr que Dieu approuve ceux qu'il remplit de son Esprit, que non pas qu'il faille observer la Loi; ils savaient que la fin de la Loi n'était que le Saint-Esprit; et qu'ainsi, puisqu'on l'avait bien sans circoncision, elle n'était pas nécessaire. (XXIV, 14.)

1. Comme Papias, saint Justin, saint Irénée, etc. (V. Tillemont, *saint Matthieu*.)

2. Celse et Julien citent, en effet, les Évangiles sans en contester l'authenticité.

3. C'est-à-dire des imposteurs, puisqu'ils présentaient J.-C. comme le Messie et le Fils de Dieu, ce que niait précisément Mahomet.

4. Si Mahomet lui-même, quoi qu'en ait dit Montaigne (*Ess.*, II, 12), n'a pas défendu de lire et a même tenu « l'encre des savants pour plus précieuse que le sang des martyrs », on sait quel barbare dédain professait pour les livres son disciple Omar, le destructeur de la bibliothèque d'Alexandrie.

5. C'est la doctrine de saint Paul :

« Toute l'Écriture, inspirée de Dieu, est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre. » (II *Tim.*, III, 16.)

6. Pascal est justement frappé de l'admirable hardiesse d'esprit qu'ont montrée les Apôtres en répudiant les traditions formalistes de la Synagogue.

7. *Gen.*, XVII, 10; *Lév.*, XII, 3.

8. « Dieu (dit saint Pierre, en parlant des païens) leur a rendu témoignage en leur donnant le Saint-Esprit comme à nous. » (*Act.*, XV, 9; cf. *Gal.*, 2.) Pascal a bien vu que c'est à cette heure solennelle de son histoire que s'est manifesté le caractère spiritualiste et proprement divin de l'Église.

12. Deux lois suffisent pour régler toute la république chrétienne, mieux que toutes les lois politiques¹. (XXIV, 15.)

13. Les sages qui ont dit qu'il y a un Dieu ont été persécutés, les Juifs haïs; les chrétiens encore plus². (XXIV, 19 bis.)

14. Les exemples des morts généreuses de Lacédémoniens et autres ne nous touchent guère; car qu'est-ce que cela nous apporte? Mais l'exemple de la mort des martyrs nous touche; car ce sont nos membres³. Nous avons un lien commun avec eux; leur résolution peut former la nôtre, non seulement par l'exemple, mais parce qu'elle a peut-être mérité la nôtre. Il n'est rien de cela aux exemples des païens: nous n'avons point de liaison à eux⁴; comme on ne devient pas riche pour voir un étranger qui l'est, mais bien pour voir son père ou son mari qui le soient. (XXIV, 22.)

15. Le mot de Galilée, que la foule des Juifs prononça comme par hasard, en accusant Jésus-Christ devant Pilate⁵, donna sujet à Pilate d'envoyer Jésus-Christ à Hérode; en quoi fut accompli le mystère, qu'il devait être jugé par les Juifs et les Gentils⁶. Le hasard en apparence fut la cause de l'accomplissement du mystère. (XXIV, 29.)

16. Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point. Les persécutions qui travaillent l'Église sont de cette nature. (XXIV, 31.)

17. L'histoire de l'Église doit être proprement appelée l'histoire de la vérité⁷ (XXIV, 31 bis.)

18. Différence entre Jésus-Christ et Mahomet. Les psaumes chantés par toute la terre.

1. L'amour de Dieu et l'amour du prochain. (V. *Matt.*, XXII, 35.)

2. Cf. 10 bis où Pascal esquisse ce qu'on nomme en apologétique: la preuve tirée du témoignage des martyrs.

3. « Nous formons à plusieurs un seul corps dans le Christ, et nous sommes tous membres les uns des autres. » (*Rom.*, XII, 5.)

4. Ent.: le lien qu'établit la seule humanité entre les païens et nous n'est pour ainsi dire rien au prix de l'étroite solidarité qu'établit la communion des saints entre les enfants de l'Église. C'est bien le sens en effet de l'*Unum corpus multi sumus* de l'Apôtre.

5. « Mais ils insistèrent, et dirent: Il soulève le peuple en enseignant

par toute la Judée, depuis la Galilée où il a commencé. » C'est aux yeux de Pascal une preuve de la naïveté des Évangiles, et par suite un signe irrécusable de leur divinité. (Cf. 2.)

6. La remarque est de saint Luc lui-même qui rapproche de ce fait le début du Psaume II: « Pourquoi les nations se sont-elles soulevées en frémissant? » (*Act.*, IV, 26.)

7. Cf. Bossuet: « La vérité se sert des hommes, mais... elle n'en dépend point; et c'est ce qui nous paraît dans toute la suite de son histoire. J'appelle ainsi l'histoire de l'Église: c'est l'histoire du règne de la vérité. » (*Divinité de J.-C.*, Avent du Louvre, 1665.)

Qui rend témoignage de Mahomet ? Lui-même. Jésus-Christ veut que son témoignage ne soit rien.

La qualité de témoins fait qu'il faut qu'ils soient toujours et partout ; et, misérable, il est seul ¹. (XXV, 45.)

19. Miracles ². Que je hais ceux qui font les douteurs des miracles ! Montaigne en parle comme il faut dans les deux endroits. On voit en l'un combien il est prudent ³, et néanmoins il croit, en l'autre ⁴, et se moque des incrédules. (XXV, 61.)

20. Montaigne contre les miracles. Montaigne pour les miracles ⁵. (XXV, 61 bis.)

21. Je ne serais pas chrétien sans les miracles, dit saint Augustin ⁶. (XXV, 94.)

22. On n'aurait pas péché en ne croyant pas Jésus-Christ, sans les miracles : *Vide an mentiar* ⁷. (XXV, 94 bis.)

23. Il n'est pas possible de croire raisonnablement contre les miracles. (XXV, 94, ter.)

24. *Ubi est Deus tuus* ? Ses miracles le montrent et sont un éclair ⁸. (XXV, 95.)

1. Aux différences qu'on a vues plus haut (7 sq.) entre l'Évangile et le Coran, Pascal ajoute celle-ci encore que la religion de J.-C. est universelle, tandis que celle de Mahomet est exclusivement orientale, et aux témoins innombrables qui font cortège au Sauveur (cf. 5, 6), il oppose, avec quelle intensité d'émotion, l'isolement du Prophète.

2. Cf. *même art.*, 3. Il s'agit ici de la valeur apologétique des miracles. Dans les fragments qui composent l'art. XXIII, Pascal traite surtout de la discernibilité des miracles à propos du miracle de la sainte Épine et se préoccupe moins de réfuter les incrédules que de combattre les adversaires de Port-Royal.

3. *Ess.*, III, II. Montaigne y montre comment les faits les plus naturels sont souvent grossis par l'imagination populaire et transformés peu à peu en miracles.

4. *Ess.*, I, 26. Le scepticisme de Montaigne lui dicte en cet autre endroit une conclusion toute diffé-

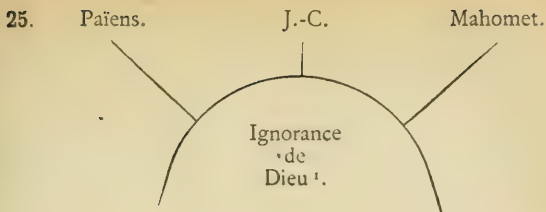
rente : c'est à savoir qu'on n'a pas le droit de récuser un fait si extraordinaire qu'il paraisse, parce que, hors l'habitude qui est essentiellement trompeuse, nous n'avons aucun moyen de distinguer le vraisemblable de ce qui ne l'est pas.

5. Montaigne avait dans sa jeunesse rejeté certains faits « qui semblaient avoir un visage plus vain ou plus étrange. » Il reconnut plus tard que « c'est bêtise et ignorance qui nous les fait recevoir avecques moindre révérence que le reste. » (*Ess.*, I, 26.)

6. L'apologétique de saint Augustin repose en grande partie sur la preuve dite des miracles. (*Civ. D.*, XXII, 9 ; *de Util. cred.*, p. 66, etc.)

7. « Voyez si je mens. » (*Job.*, 6, 28.) J.-C. renouvelle sans cesse cette invitation à ses adversaires.

8. « Où est ton Dieu ? » (*Ps.* XLII, 4.) En même temps qu'il exprime par ce trait le caractère accidentel et passager des miracles, n'en veut-il pas aussi montrer la puissance aveuglante pour les incrédules ? Cf. *art.* XX.



ARTICLE XX

Le Dieu caché.

Assez de lumière et assez d'obscurité (1). Obscurité, preuve de notre corruption (2). La religion, un appel à la volonté (3). Obscurité prédite (7). Aveugler les uns, éclairer les autres (12, 19). La généalogie (13). Nazareth (15). L'Eucharistie (16). L'inspiration (18). Obscurités, pour nous faire chercher (20, 21). J.-C. mort pour tous (23). Objections assez fortes pour égarer les esprits légers, non les chercheurs opiniâtres (24, 25).

1. Dieu a voulu racheter les hommes, et ouvrir le salut à ceux qui le chercheraient. Mais les hommes s'en rendent si indignes, qu'il est juste que Dieu refuse à quelques-uns², à cause de leur endurcissement, ce qu'il accorde aux autres par une miséricorde qui ne leur est pas due. S'il eût voulu surmonter l'obstination des plus endur-

1. J.-C. occupe le sommet de cette parabole; les païens et les mahométans s'éloignent indéfiniment de Dieu comme les deux branches de la courbe s'éloignent indéfiniment de leur foyer. Ce n'est pas le seul dessin géométrique que présente le manuscrit des *Pensées*. (C. en particulier VIII, 28 et la note.) Les papiers de Léonard de Vinci offrent, parmi des pensées scientifiques ou morales souvent comparables à celles de Pascal, un enchevêtrement non moins curieux de lignes et de croquis de toute nature.

2. Ainsi *quelques-uns* seulement sont réprouvés pour leur endurcissement : doctrine en somme moins rigoureuse que celle de Massillon, dans le célèbre *Sermon sur le Petit nombre des Élus* : « Paraissez maintenant, justes; où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à la droite; froment de J.-C., démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu, où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage? »

cis, il l'eût pu, en se découvrant si manifestement à eux qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son essence; comme il paraîtra au dernier jour, avec un tel éclat de foudre, et un tel renversement de la nature, que les morts ressusciteront, et les plus aveugles le verront.

Ce n'est pas en cette sorte qu'il a voulu paraître dans son avènement de douceur¹; parce que tant d'hommes se rendant indignes de sa clémence, il a voulu les laisser dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas. Il n'était donc pas juste qu'il parût d'une manière manifestement divine, et absolument capable de convaincre tous les hommes; mais il n'était pas juste aussi qu'il vînt d'une manière si cachée, qu'il ne pût être reconnu de ceux qui le chercheraient sincèrement. Il a voulu se rendre parfaitement connaissable à ceux-là; et ainsi, voulant paraître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, et caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur², il tempère sa connaissance, en sorte qu'il a donné des marques de soi visibles à ceux qui le cherchent et non à ceux qui ne le cherchent pas³. Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire. Il y a assez de clarté pour éclairer les élus et assez d'obscurité pour les humilier. Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables. (Saint Augustin, Montaigne, Sebonde⁴.)

2. Si le monde subsistait pour instruire l'homme de Dieu, sa divinité reluirait de toutes parts d'une manière incontestable; mais, comme il ne subsiste que par JÉSUS-CHRIST et pour JÉSUS-CHRIST, et pour instruire les hommes de leur corruption et de leur rédemption, tout y éclate des preuves de ces deux vérités⁵. Ce qui y paraît ne marque ni une exclusion totale, ni une présence manifeste de divinité, mais la présence d'un Dieu qui se cache : tout porte ce caractère.

1. Par opposition à son avènement de justice, à la fin des temps.

2. Explication profonde du mot en apparence si énigmatique de l'Évangile : « A celui qui a, il sera donné davantage; à celui qui n'a pas, il sera ôté même ce qu'il a ». L'âme inerte et morte ne trouve rien en effet dans les paraboles les plus riches de sens, et tel symbole qui est une éclatante révélation pour les uns reste lettre close ou vide pour les autres.

3. La doctrine du *Dieu caché* se rejoint ainsi à la théorie du caractère méritoire de l'acte de foi. Cf. XIII, et s. 10, et le discours de Paul à Rome :

« Si le cœur de ce peuple est devenu insensible, c'est qu'ils ont endurci leurs oreilles et fermé leurs yeux. » (Act., XXVIII, 27.)

4. Référence à quelques citations de saint Augustin dans l'*Apologie de Sebonde* (Montaigne, *Ess.*, II, 12) : « L'obscurité du vrai exerce l'humilité ou écrase l'orgueil... Le meilleur moyen de savoir Dieu, c'est d'ignorer. » (Saint Augustin, de *Civ. D.*, II, 22; de *Ord.*, 2, 16.)

5. Si la clarté prouve la rédemption, l'obscurité prouve la corruption, et ainsi l'obscurité même est lumineuse.

S'il n'avait jamais rien paru de Dieu, cette privation éternelle serait équivoque, et pourrait aussi bien se rapporter à l'absence de toute divinité, ou à l'indignité où seraient les hommes de la connaître. Mais de ce qu'il paraît quelquefois, et non pas toujours, cela ôte l'équivoque. S'il paraît une fois, il est toujours; et ainsi on n'en peut conclure, sinon qu'il y a un Dieu, et que les hommes en sont indignes.

3. Dieu veut plus disposer la volonté que l'esprit. La clarté parfaite servirait à l'esprit et nuirait à la volonté. Abaisser la superbe¹.

3 bis. S'il n'y avait point d'obscurité, l'homme ne sentirait point sa corruption; s'il n'y avait point de lumière, l'homme n'espérerait point de remède. Ainsi il est non seulement juste, mais utile pour nous, que Dieu soit caché en partie, et découvert en partie, puisqu'il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître Dieu².

4. ...Il est donc vrai que tout instruit l'homme de sa condition, mais il le faut bien entendre, car il n'est pas vrai que tout découvre Dieu, et il n'est pas vrai que tout cache Dieu. Mais il est vrai tout ensemble qu'il se cache à ceux qui le tentent, et qu'il se découvre à ceux qui le cherchent, parce que les hommes sont tout ensemble indignes de Dieu, et capables de Dieu; indignes par leur corruption, capables par leur première nature.

5. Il n'y a rien sur la terre qui ne montre, ou la misère de l'homme, ou la miséricorde de Dieu; ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu.

5 bis. ...Ainsi, tout l'univers apprend à l'homme, ou qu'il est corrompu, ou qu'il est racheté; tout lui apprend sa grandeur ou sa misère. L'abandon de Dieu paraît dans les païens; la protection de Dieu paraît dans les Juifs.

6. Tout tourne en bien pour les élus, jusqu'aux obscurités de l'Écriture, car ils les honorent, à cause des clartés divines; et tout tourne en mal pour les autres, jusqu'aux clartés; car ils les blasphèment, à cause des obscurités qu'ils n'entendent pas.

7. Si JÉSUS-CHRIST n'était venu que pour sanctifier³, toute l'Écri-

1. Pascal tient visiblement à ce terme, dont il avait pourtant lu la condamnation dans le *Socrate chrétien* de Balzac.

2. On voit en quel sens très humain Pascal interprète ce mot des Évangiles, qui l'avait manifestement frappé : « Afin qu'en voyant, ils ne

voient point et qu'en entendant ils n'entendent point... » (*Marc.*, IV, 12; *Matt.*, XIII, 12; *Luc.*, VIII, 11.) Ce n'est à ses yeux qu'une manière pressante et vive d'inculquer la nécessité de l'effort moral pour arriver à la vérité religieuse.

3. V. *Gr.*, 27.

ture et toutes choses y tendraient, et il serait bien aisé de convaincre les infidèles. Si JÉSUS-CHRIST n'était venu que pour aveugler, toute sa conduite serait confuse, et nous n'aurions aucun moyen de convaincre les infidèles. Mais comme il est venu *in sanctificationem et in scandalum*¹, comme dit Isaïe, nous ne pouvons convaincre les infidèles, et ils ne peuvent nous convaincre ; mais, par là même, nous les convainquons, puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute sa conduite de part ni d'autre².

8. JÉSUS-CHRIST est venu aveugler ceux qui voyaient clair et donner la vue aux aveugles ; guérir les malades et laisser mourir les saints ; appeler à la pénitence et justifier les pécheurs, et laisser les justes dans leurs péchés ; remplir les indigents, et laisser les riches vides³.

9. Que disent les prophètes de JÉSUS-CHRIST ? Qu'il sera évidemment Dieu ? Non : mais qu'il est un Dieu véritablement caché ; qu'il sera méconnu ; qu'on ne pensera point que ce soit lui ; qu'il sera une pierre d'achoppement, à laquelle plusieurs heurteront, etc. Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession.

10. ...Mais, dit-on, il y a des obscurités. — Et sans cela, on ne serait pas aheurté à JÉSUS-CHRIST, et c'est un des desseins formels des prophètes : *Excæca...* [Isaïe, VI, 10. 4]

11. Dieu, pour rendre le Messie connaissable aux bons et méconnaissable aux méchants, l'a fait prédire en cette sorte⁴. Si la manière du Messie eût été prédite clairement, il n'y eût point eu d'obscurité, même pour les méchants. Si le temps eût été prédit obscurément, il y eût eu obscurité, même pour les bons ; car la bonté de leur cœur

1. « Et il sera un sanctuaire, mais aussi une pierre d'achoppement. » (Is., 8, 14.)

2. Ent. : il n'y a dans sa conduite à l'égard des hommes rien qui établisse démonstrativement ni qu'il est Dieu ni qu'il ne l'est pas.

3. C'est précisément l'antithèse qui remplit plus d'un cantique et en particulier le psaume de Marie dans saint Luc. (Ps. XXXII, 33 ; Luc., I, 51, sq.)

4. « Rends insensible le cœur de ce peuple, endure ses oreilles et bouche-lui les yeux, pour qu'il ne voie point de ses yeux, n'entende point de ses oreilles, ne comprenne point de son cœur, ne se convertisse

point et ne soit point guéri. » On sait que la langue et le génie hébraïques confondent d'ordinaire avec la fin d'un acte (lequel est ici la révélation divine) ce qui n'est que la conséquence indirecte de cet acte (à savoir l'endurcissement des hommes). Ainsi le poète hébreu prêtera à Dieu la volonté d'aveugler les hommes, quand cet aveuglement, conséquence indirecte de la Révélation, n'est en réalité voulu que par eux.

5. A savoir, clairement pour le temps, symboliquement pour la manière, le Messie ayant été annoncé aux Juifs comme un triomphateur et un roi.

ne leur eût pas fait entendre que, par exemple, le *mem* fermé¹ signifie six cents ans. Mais le temps a été prédit clairement, et la manière en figures.

Par ce moyen, les méchants, prenant les biens promis pour matériels, s'égarèrent malgré le temps prédit clairement, et les bons ne s'égarèrent pas ; car l'intelligence des biens promis dépend du cœur, qui appelle bien ce qu'il aime ; mais l'intelligence du temps promis ne dépend point du cœur ; et ainsi la prédiction claire du temps, et obscure des biens, ne déçoit que les seuls méchants.

12. Comment fallait-il que fût le Messie, puisque par lui le sceptre devait être éternellement en Juda, et qu'à son arrivée le sceptre devait être ôté de Juda² ?

...Pour faire qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils n'entendent point, rien ne pouvait être mieux fait.

13. La généalogie de JÉSUS-CHRIST dans l'ancien Testament est mêlée parmi tant d'autres inutiles, qu'elle ne peut être discernée. Si Moïse n'eût tenu registre que des ancêtres de JÉSUS-CHRIST, cela eût été trop visible. S'il n'eût pas marqué celle de JÉSUS-CHRIST, cela n'eût pas été assez visible. Mais, après tout, qui y regarde de près voit celle de JÉSUS-CHRIST bien discernée par Thamar, Ruth, etc.³

14. ...Mais que l'on connaisse la vérité de la religion dans l'obscurité même de la religion, dans le peu de lumière que nous en avons, dans l'indifférence que nous avons de la connaître.

15. JÉSUS-CHRIST ne dit pas qu'il n'est pas de Nazareth, pour laisser les méchants dans l'aveuglement, ni qu'il n'est pas fils de Joseph⁴.

16. Comme JÉSUS-CHRIST est demeuré inconnu parmi les hommes, ainsi sa vérité demeure parmi les opinions communes, sans différence à l'extérieur ; ainsi l'Eucharistie parmi le pain commun.

1. Cf. XVI, 12 et la note.

2. Conciliation de la prophétie de Daniel : « Son pouvoir est un pouvoir éternel qui ne lui sera point ôté » (VII, 14.) Et de la prophétie de Jacob : « Le sceptre ne s'éloignera pas de Juda jusqu'à la venue de celui qui doit venir. » (*Gen. selon la Vulgate*, XLIX, 10.)

3. Allusion à la généalogie de David, telle qu'elle est dressée dans le livre de Ruth. (IV, 17 ; Cf. *Gen.*, XXXVIII, 29.)

4. Ent. : Jésus laisse dire qu'il est de Nazareth et qu'il est fils de Jacob (*Jo.*, XVIII, 4, *Matt.*, XIII, 54), bien que le Messie doive être de Bethléem et fils d'une vierge (*Matt.*, I, 6 ; I, 23.)

Il ne se distingue pas au premier abord, dit Pascal, des autres docteurs, des *rabbis* de son temps. — C'est ce que confirme l'erreur même de ceux qui n'ont voulu voir en lui qu'un adepte des Juifs esséniens ou un disciple du Pharisien Hillel.

17. Que si la miséricorde de Dieu est si grande qu'il nous instruit salutairement, même lorsqu'il se cache, quelle lumière n'en devons-nous pas attendre lorsqu'il se découvre ?

18. Objection. Visiblement l'Écriture pleine de choses non dictées du Saint-Esprit. — R. Elles ne nuisent donc point à la foi¹. — Objection. Mais l'Église a décidé que tout est du Saint-Esprit. — R. Je réponds deux choses : que l'Église n'a jamais décidé cela, l'autre, que quand elle l'aurait décidé, cela se pourrait soutenir².

Les prophéties citées dans l'Évangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire. Non, c'est pour vous éloigner de croire³.

19. On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns et éclairer les autres⁴.

20. Le monde subsiste pour exercer miséricorde et jugement⁵, non pas comme si les hommes y étaient sortant des mains de Dieu, mais comme des ennemis de Dieu, auxquels il donne, par grâce, assez de lumière pour revenir, s'ils le veulent chercher et le suivre ; mais pour les punir, s'ils refusent de le chercher ou de le suivre. (XXIV, 6.)

21. La religion est une chose si grande, qu'il est juste que ceux qui ne voudraient pas prendre la peine de la chercher si elle est obscure, en soient privés. De quoi se plaint-on donc, si elle est telle qu'on la puisse trouver en la cherchant ? (XXIV, 10.)

22. Ordre. Après la corruption, dire : Il est juste que ceux qui sont en cet état le connaissent ; et ceux qui s'y plaisent, et ceux qui s'y

1. Par ses miracles au nombre desquels Pascal n'hésitait pas à placer le miracle de la sainte Épine.

2. On connaît le mot de Baronius : « Le but de l'Écriture est de nous apprendre comment on va au ciel et non comment va le ciel. » (*Op. Galil.*, XIII, p. 23.)

3. « Beaucoup de choses dans la Bible ont été, selon le mot de saint Jérôme, énoncées non selon la vérité des faits, mais selon l'opinion des temps » et ainsi elles doivent être rapportées à une dispensation toujours proportionnée et relative de la vérité par l'Esprit-Saint. (*Jér. in Jerem.*, 28.)

4. Les citations de l'Ancien Testament dans le Nouveau ont été regardées longtemps comme une source de graves difficultés par les théologiens.

5. C'est la forme la plus tranchante de la doctrine favorite de Pascal, que Dieu a voulu rendre l'acte de foi essentiellement méritoire, et que la Révélation en somme n'a d'autre but que de nous faire parvenir à la vérité religieuse en tirant de notre volonté la plus grande somme d'efforts qu'il est possible.

6. Ent. : pour que Dieu y exerce miséricorde et jugement. V. *Gr.*, 3

déplaisent. Mais il n'est pas juste que tous voient la rédemption¹. (XXIV, 10 *ter.*)

23. Quand on dit que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous², vous abusez d'un vice des hommes, qui s'appliquent incontinent cette exception, ce qui est favoriser le désespoir; au lieu de les en détourner pour favoriser l'espérance.

Car on s'accoutume ainsi aux vertus intérieures par ces habitudes extérieures. (XXIV, 11.)

24. Les impies, qui font profession de suivre la raison, doivent être étrangement forts en raison. Que disent-ils donc? Ne voyons-nous pas, disent-ils, mourir et vivre les bêtes comme les hommes, et les Turcs comme les chrétiens? Ils ont leurs cérémonies, leurs prophètes, leurs docteurs, leurs saints, leurs religieux, comme nous, etc. — Cela est-il contraire à l'Écriture? ne dit-elle pas tout cela? Si vous ne vous souciez guère de savoir la vérité, en voilà assez pour vous laisser en repos. Mais si vous désirez de tout votre cœur de la connaître, ce n'est pas assez. regardez au détail.

C'en serait assez pour une question de philosophie; mais ici, où il va de tout... Et cependant, après une réflexion légère de cette sorte, on s'amusera, etc. Qu'on s'informe de cette religion même si elle ne rend pas raison de cette obscurité; peut-être qu'elle nous l'apprendra. (XXIV, 16.)

ARTICLE XXI

Le Nouveau Testament dans l'Ancien.

Les vrais Juifs et les vrais chrétiens n'ont qu'une même religion (1).

Les deux sens de l'Écriture : si l'un est charnel, l'autre est chrétien (2).

Pour montrer que les vrais Juifs et les vrais chrétiens n'ont qu'une même religion⁴. La religion des Juifs semblait consister essentiellement en la

1. Car, s'il est juste que la lumière soit accordée à ceux qui ont le cœur droit, il n'est pas moins équitable qu'à tous les autres Dieu demeure toujours caché.

2. C'est la cinquième proposition extraite des œuvres de Jansénius. Pascal, comme on va le voir, est d'accord avec l'Église catholique pour la condamner, et sa doctrine du Dieu caché reste étrangère à de tels excès.

3. « Le sort des fils de l'homme et celui de la bête est le même. » (Ecc., III, 18.) — « Laissez croître ensemble l'ivraie et le blé jusqu'à la moisson. » (Matt., XIII, 30.) — « Gardez-vous des faux prophètes. Ils viennent à vous sous des vêtements de brebis, mais au dedans ce sont des loups ravissants. » (Matt., VII, 15.)

4. C'est la doctrine de l'École : *Novum Testamentum in vetere latet*,

paternité d'Abraham, en la circoncision, aux sacrifices, aux cérémonies, en l'arche, au temple de Hiérusalem et enfin en la loi et en l'alliance de Moïse.

Je dis qu'elle ne consistait en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu, et que Dieu réprouvait toutes les autres choses ¹.

Que Dieu n'acceptait* pas la postérité d'Abraham.

Que les Juifs seront punis de Dieu comme les étrangers, s'ils l'offensent *Deut.*, VIII, 19 : « Si vous oubliez Dieu, et que vous suiviez les dieux étrangers, je vous prédis que vous périrez de la même manière que les nations que Dieu a exterminées devant vous. »

Que les étrangers seront reçus de Dieu comme les Juifs, s'ils l'aiment. *Is.*, LVI, 3 : « Que l'étranger ne dise pas . Le Seigneur ne me recevra pas. Les étrangers qui s'attachent à Dieu seront pour le servir et l'aimer . je les mènerai en ma sainte montagne et recevrai d'eux des sacrifices ; car ma maison est la maison d'oraison. »

Que les vrais Juifs ne considéraient leur mérite que de Dieu et non d'Abraham. *Is.*, LXIII, 16 « Vous êtes véritablement notre père, et Abraham ne nous a pas connus, et Israël n'a pas eu de connaissance de nous ; mais c'est vous qui êtes notre père et notre rédempteur. »

Moïse même leur a dit que Dieu n'accepterait* pas les personnes. *Deut.*, X, 17 · Dieu, dit-il, « n'accepte pas les personnes, ni les sacrifices. » (Le sabbat n'était qu'un signe, *Ex.*, XXXI, 13, et en mémoire de la sortie d'Égypte, *Deut.*, V, 15. Donc il n'est plus nécessaire, puisqu'il faut oublier l'Égypte. La circoncision n'était qu'un signe, *Gen.*, XVII, 11 Et de là vient qu'étant dans le désert ils ne furent pas circoncis, parce qu'ils ne pouvaient se confondre avec les autres peuples. Et qu'après que JÉSUS-CHRIST est venu, elle n'est plus nécessaire.)

Que la circoncision du cœur est ordonnée. *Deut.*, X, 16; *Jerém.*, IV, 4 : « Soyez circoncis de cœur, retranchez les superfluités de votre cœur, et ne vous endurez plus, car votre Dieu est un Dieu grand, puissant et terrible, qui n'accepte pas les personnes. »

Que Dieu dit qu'il le ferait un jour. *Deut.*, XXX, 6 : « Dieu te circoncirca le cœur, et à tes enfants, afin que tu l'aimes de tout ton cœur. »

velut in novo patet. Il n'est pas dans l'apologétique chrétienne de thèse plus solidement établie (cf. Boss., *Discours*, 2, 4, sq.) et les travaux de la critique moderne, loin d'ébranler l'argument de Pascal, n'ont fait au contraire que l'affermir en montrant l'étroit rapport de l'Évangile et de telle partie de l'Ancien Testament, comme le *Deutéronome*, les livres prophétiques, etc.

1. C'est, en effet, par l'ordre d'aimer Dieu que débute le *Schema*, ce morceau fameux que tout Juif devait répéter chaque jour et dont il inscrivait des fragments jusque sur les bordures de son vêtement, jusque sur les linteaux de ses portes. « Écoute, Israël, l'Éternel notre Dieu est le seul Éternel. Tu aimeras l'Éternel ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force... »

Que les incirconcis de cœur seront jugés. *Jér.*, IX, 26. Car Dieu jugera les peuples incirconcis, et tout le peuple d'Israël, parce qu'il est « incirconcis de cœur ».

Que l'extérieur ne sert à rien sans l'intérieur. *Joël*, II, 13 : *Scindite corda vestra*, etc. *Is.*, LVIII, 3, 4, etc. ¹.

L'amour de Dieu est recommandé en tout le Deutéronome. *Deut.*, xxx, 19 : « Je prends à témoin le ciel et la terre que j'ai mis devant vous la mort et la vie, afin que vous choisissiez la vie, et que vous aimiez Dieu et que vous lui obéissiez; car c'est Dieu qui est votre vie. »

Que les Juifs, manque* de cet amour, seraient réprouvés pour leurs crimes, et les païens élus en leur place. *Os.*, I [10]. *Deut.*, xxxii, 20 : « Je me cacherai d'eux, dans la vue de leurs derniers crimes : car c'est une nation méchante et infidèle. Ils m'ont provoqué à courroux par les choses qui ne sont point des dieux, et je les provoquerai à jalousie par un peuple qui n'est pas mon peuple, et par une nation sans science et sans intelligence. » *Is.*, LXV [1].

Que les biens temporels sont faux, et que le vrai bien est d'être uni à Dieu. *Ps.* CXLIII, 15.

Que leurs fêtes déplaisent à Dieu. *Amos*, v, 21.

Que les sacrifices des Juifs déplaisent à Dieu. *Is.*, LXVI [1-3]; I, II ². *Jérém.*, vi, 20. *David*, *Miserer.* [18] ³. — Même de la part des bons, *Expectavi*. *Ps.* XLIX, 8-14. Qu'il ne les* a établis que pour leur dureté. *Michée*, admirablement, vi [6-8] ⁵. I *Reg.*, xv, 22; *Osée*, vi, 6.

Que les sacrifices des païens seront reçus de Dieu, et que Dieu retirera sa volonté des sacrifices des Juifs. *Malach.*, I, II.

Que Dieu fera une nouvelle alliance par le Messie, et que l'ancienne sera rejetée. *Jérém.*, xxxi, 31. *Mandata nec bona*. *Ezéch.* [xx, 25.]

Que les anciennes choses seront oubliées. *Is.*, XLIII, 18, 19; LXV, 17, 18.

1. « Déchirez vos cœurs et non vos vêtements. » Cf. *Is.* : « Est-ce là le jeûne auquel je prends plaisir ? » (58, 5.)

2. « Qu'ai-je affaire de la multitude de vos sacrifices, dit l'Éternel. Je suis rassasié des holocaustes de béliers et la graisse des veaux me fait mal au cœur. » Cf. Racine :

Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?

3. *Ps.* L, 18 : « Si tu eusses voulu des sacrifices, je t'en aurais offert ! Mais tu ne prends point plaisir aux holocaustes. »

4. Les = ces sacrifices.

5. « Avec quoi me présenterai-je devant l'Éternel ? Me présenterai-je avec des holocaustes, avec des veaux d'un an ? L'Éternel agréera-t-il des milliers de béliers, des myriades de torrents d'huile ? Donnerai-je pour mes transgressions mon premier-né, pour le péché de mon âme le fruit de mes entrailles ? » A rapprocher du beau passage d'Amos que Pascal pouvait citer encore à l'appui de sa thèse : « Loin de moi le bruit de vos cantiques, que je n'entende plus le bruit de vos lyres, mais que le bon droit jaillisse comme l'eau et le bon droit comme une intarissable rivière. » (V, 23.)

Qu'on ne se souviendra plus de l'arche. *Jérém.*, III, 15, 16.

Que le temple serait rejeté. *Jér.*, VII, 12-14.

Que les sacrifices seraient rejetés, et d'autres sacrifices purs établis. *Malach.*, I, 11.

Que l'ordre de la sacrificature d'Aaron sera réprouvé, et celle de Melchisédech introduite par le Messie. *Dixit Dominus*¹

Que cette sacrificature serait éternelle. *Ibid.*

Que Jérusalem serait réprouvée et Rome admise. Que le nom des Juifs serait réprouvé et un nouveau nom donné. *Is.*, LXV, 15.

Que ce dernier nom serait meilleur que celui des Juifs, et éternel. *Is.*, LVI, 5.

Que les Juifs devaient être sans prophètes (*Amos*), sans rois, sans princes, sans sacrifice, sans idole².

Que les Juifs subsisteraient toujours néanmoins en peuple. *Jérém.*, XXXI, 36.

Un mot de David, ou de Moïse, comme : que Dieu circoncirait les cœurs³, fait juger de leur esprit. Que tous les autres discours soient équivoques, et douteux d'être philosophes ou chrétiens⁴; enfin un mot de cette nature détermine tous les autres, comme un mot d'Épictète détermine tout le reste au contraire⁵. Jusque là l'ambiguïté dure, et non pas après⁶. (XXIV, 26 bis.)

ARTICLE XXII

La Vie de la grâce.

Projet de division (1). Préface de la seconde partie (2). Le Dieu abstrait et le Dieu vivant (3, 4). On ne connaît Dieu que par J.-C. (5, 6, 7). On ne se connaît que par J.-C. (8). En J.-C. toute notre félicité (9, 10). Douceur de la vie religieuse (11). Confiance et crainte (12). Présomption (13). Les trois fleuves de feu et la sainte Jérusalem (14, 15). Délices du renoncement (16). Devoir de se haïr (17). Injuste qu'on s'attache à moi (18). Les pratiques religieuses (19). Devoir qu'impose la foi (20). Un corps de membres pensants (21, 22, 23). Douce vio-

1. Ps. CX, 4.

2. Amos., V, 18, sq.; cf. XVI, 11.

3. Deutér., XXX, 6. V. plus haut, le 8^e alinéa.

4. Ent. : qu'il soit douteux, s'ils sont philosophes ou chrétiens, je l'accorde, car la doctrine de la chute n'y est pas partout exprimée.

5. Ent. : en un sens contraire.

6. Ent. : la doctrine de la chute et de la rédemption, si rarement exprimée qu'elle soit dans l'Ancien Testament, suffit à lever tous les doutes et à en faire reconnaître le caractère révélé et pour ainsi dire chrétien.

844
11-16-20
42-44

lence que nous fait Dieu (27). La grâce du baptême, source de la vie chrétienne (28). J'aime la pauvreté (29). Ce qu'est un saint (30). La moindre action en morale (31). La charité (33). La prière (34, 35). Faim des choses divines (36). Contrainte nécessaire (37). La vie éternelle ici-bas (38). Les petits enfants (39). Les conventions sociales pour le chrétien (40). Transformer les passions en vertu (41). Devoir de la soumission (42, 44). Ne pas juger (45). J.-C. en nous (46).

1. Première partie : Misère de l'homme sans Dieu.

Seconde partie : Félicité de l'homme avec Dieu.

Autrement. Première partie : Que la nature est corrompue. Par la nature même ¹.

Seconde partie : Qu'il y a un réparateur. Par l'Écriture ².

2. Préface de la seconde partie : Parler de ceux qui ont traité de cette matière ³.

J'admire avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu, en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la divinité par les ouvrages de la nature.

Je ne m'étonnerais pas de leur entreprise, s'ils adressaient leurs discours aux fidèles, car il est certain [que ceux] qui ont la foi vive dedans le cœur voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage de Dieu qu'ils adorent. Mais pour ceux en qui cette lumière s'est éteinte et dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes destituées de foi et de grâce, qui, recherchant de toute leur lumière tout ce qu'ils voient dans la nature qui les peut mener à cette connaissance, ne trouvent qu'obscurité et ténèbres : dire à ceux-là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent, et qu'ils y verront Dieu à découvert, et leur donner, pour toute preuve de ce grand et important sujet, le cours de la lune et des planètes ⁴, et prétendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles, et je vois par raison et par expérience que rien n'est plus propre à leur faire naître le mépris.

Ce n'est pas de cette sorte que l'Écriture, qui connaît mieux les choses qui sont de Dieu, en parle. Elle dit au contraire que Dieu est un Dieu caché ; et que, depuis la corruption de la nature, il les a

1. Ent. : prouvé par la nature même. C'est la partie purement philosophique de l'*Apologie*, celle qui correspond d'une manière générale aux neuf premiers articles de cette édition des *Pensées*.

2. Ent. : prouvé par l'Écriture : C'est la partie proprement théolo-

gique, celle qui répond à peu près aux derniers articles de cette édition.

3. A savoir de Dieu et de la Rédemption. Cf. VI, 33 et la note.

4. Comme l'avaient fait certains apologistes, tels que le protestant Grotius et le théologien rationaliste R. de Sebonde.

laissés¹ dans un aveuglement dont ils ne peuvent sortir que par JÉSUS-CHRIST, hors duquel toute communication avec Dieu est ôtée : *Nemo novit Patrem, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare*².

C'est ce que l'Écriture nous marque, quand elle dit en tant d'endroit³ que ceux qui cherchent Dieu le trouvent. Ce n'est point de cette lumière qu'on parle, *comme le jour en plein midi*⁴. On ne dit point que ceux qui cherchent le jour en plein midi, ou de l'eau dans la mer, en trouveront; et ainsi il faut bien que l'évidence de Dieu ne soit pas telle dans la nature. Aussi elle nous dit ailleurs : *Vere tu es Deus absconditus*⁵.

3. Le Dieu des chrétiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments; c'est la part des païens et des épicuriens. Il ne consiste pas seulement en un Dieu qui exerce sa providence sur la vie et sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent; c'est la portion des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des chrétiens est un Dieu d'amour et de consolation⁶: c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède: c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère, et sa miséricorde infinie; qui s'unit au fond de leur âme; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même⁷.

4. Le Dieu des chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien; que tout son repos est en lui, et qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer; et qui lui fait en même temps abhorrer les obstacles qui la retiennent, et l'empêchent d'aimer Dieu de toutes ses forces. L'amour-propre et la concupiscence, qui l'arrêtent, lui sont insupportables. Ce Dieu lui fait sentir qu'elle a ce fond d'amour-propre qui la perd, et que lui seul la peut guérir⁸.

1. Les = les hommes.

2. « Nul ne connaît le Père que le Fils et celui à qui le Fils aura voulu le révéler. » (*Matt.*, XI, 27.)

3. « Cherchez et vous trouverez. » (*Matt.*, VII, 7; *Ec.*, XI, 9, etc.)

4. Ent. : ce n'est point de cette lumière dont on parle, quand on dit : clair comme le jour en plein midi.

5. Paroles qui s'adressent à Dieu, et non à Cyrus, comme l'a cru Havet : « Vous êtes vraiment un Dieu qui se cache. » (*Is.*, XLV, 15.)

6. Pascal ne revient jamais sans émotion sur cette différence entre le Dieu des philosophes et le Dieu des

chrétiens : on se rappelle quel éclair de lumière avait été pour lui cette vérité soudain entrevue dans la nuit du 23 nov. 1654. V. *Introduction*.

7. L'acte de foi se tourne en acte d'amour, ou plutôt c'est parce qu'il l'aime que Pascal définit si admirablement Celui en qui il a foi.

8. Les mystères de la chute et de la Rédemption sont ainsi dans l'ordre de la connaissance antérieurs au mystère de la nature divine. Il faut, dit Pascal, partir du péché originel et de la Rédemption, pour s'élever à l'intelligence du vrai Dieu, qui est amour.

5. La connaissance de Dieu sans celle de sa misère fait l'orgueil. La connaissance de sa misère sans celle de Dieu fait le désespoir. La connaissance de JÉSUS-CHRIST fait le milieu, parce que nous y trouvons Dieu et notre misère ¹.

6. Tous ceux qui cherchent Dieu hors de JÉSUS-CHRIST, et qui s'arrêtent dans la nature, ou ils ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse, ou ils arrivent à se former un moyen de connaître Dieu et de le servir sans médiateur : et par là ils tombent, ou dans l'athéisme, ou dans le déisme, qui sont deux choses que la religion chrétienne abhorre presque également ².

7. Dieu par Jésus-Christ... Nous ne connaissons Dieu que par JÉSUS-CHRIST. Sans ce médiateur est ôtée toute communication avec Dieu ; par JÉSUS-CHRIST, nous connaissons Dieu. Tous ceux qui ont prétendu connaître Dieu et le prouver sans JÉSUS-CHRIST n'avaient que des preuves impuissantes. Mais, pour prouver JÉSUS-CHRIST, nous avons les prophéties, qui sont des preuves solides et palpables. Et ces prophéties, étant accomplies, et prouvées véritables par l'événement, marquent la certitude de ces vérités ³, et partant la preuve de la divinité de JÉSUS-CHRIST. En lui et par lui nous connaissons donc Dieu. Hors de là et sans l'Écriture, sans le péché originel, sans médiateur nécessaire promis et arrivé, on ne peut prouver absolument Dieu ⁴, ni enseigner une bonne doctrine ni une bonne morale. Mais par JÉSUS-CHRIST et en JÉSUS-CHRIST, on prouve Dieu, et on enseigne la morale et la doctrine ⁵. JÉSUS-CHRIST est donc le véritable Dieu des hommes.

Mais nous connaissons en même temps notre misère, car ce Dieu n'est autre chose que le réparateur de notre misère. Ainsi nous ne pouvons bien connaître Dieu qu'en connaissant nos iniquités.

Ainsi ceux qui ont connu Dieu sans connaître leur misère ne l'ont pas glorifié, mais s'en sont glorifiés. *Quia non cognovit per sapientiam, placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere* ⁶.

1. Cf. XVII, 7 et la note.

2. Saint Augustin n'est souvent pas moins rigoureux contre les disciples *déistes* de Socrate que contre les adeptes *athées* d'Épicure, et Pascal ne redoute pas moins pour la religion le *spiritualisme* de Descartes que le scepticisme de Montaigne ou d'un Des Barreaux.

3. Le péché originel et la Rédemption, enseignés, dit-il, dans l'Écriture. (*Gen.*, III, 15 ; *Is.*, LIII, etc.)

4. Ent. : on ne peut prouver Dieu d'une manière absolue. On se souvient que Pascal ne nie pas la valeur

logique des preuves de l'existence de Dieu (V. I, II, 21) : elles manquent seulement d'efficacité morale (X, 5), et ne font pas connaître l'objet qu'elles démontrent. On reconnaîtra là une conséquence de la théorie du *Dieu caché* (XX).

5. Comme on dit : la *morale* et le *dogme*.

6. « Puisque le monde avec sa sagesse n'a point connu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication. » (I Cor., I, 21.)

8. Non seulement nous ne connaissons Dieu que par JÉSUS-CHRIST, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par JÉSUS-CHRIST. Nous ne connaissons la vie, la mort, que par JÉSUS-CHRIST. Hors de JÉSUS-CHRIST, nous ne savons ce que c'est que notre vie, ni que notre mort, ni que Dieu, ni que nous-mêmes.

Ainsi, sans l'Écriture qui n'a que JÉSUS-CHRIST pour objet, nous ne connaissons rien, et ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans la propre nature ¹.

9. Sans JÉSUS-CHRIST, il faut que l'homme soit dans le vice et dans la misère; avec JÉSUS-CHRIST, l'homme est exempt de vices et de misère. En lui est toute notre vertu et toute notre félicité. Hors de lui, il n'y a que vice, misère, erreurs, ténèbres, mort, désespoir ².

10. Sans JÉSUS-CHRIST, le monde ne subsisterait pas; car il faudrait, ou qu'il fût détruit, ou qu'il fût comme un enfer ³.

11. Les conditions les plus aisées à vivre ⁴ selon le monde sont les plus difficiles à vivre selon Dieu: et au contraire ⁵. Rien n'est si difficile selon le monde que la vie religieuse; rien n'est plus facile que de la passer selon Dieu. Rien n'est plus aisé que d'être dans une grande charge et dans de grands biens selon le monde; rien n'est plus difficile que d'y vivre selon Dieu, et sans y prendre de part et de goût. (XXIV, 27.)

12. Une personne me disait un jour qu'il avait grande joie et confiance en sortant de confession; l'autre me disait qu'il restait en crainte. Je pensai sur cela que de ces deux on ferait un bon, et que chacun manquait en ce qu'il n'avait pas le sentiment de l'autre. Cela arrive de même souvent en d'autres choses. (XXIV, 30.)

13. Contre ceux qui, sur la confiance de la miséricorde ⁶ de Dieu, demeurent dans la non-balance sans faire de bonnes œuvres. Comme les deux sources de nos péchés sont l'orgueil et la paresse, Dieu nous a découvert deux qua-

1. Ent. : dans la propre nature humaine. Commentaire ému du mot de l'Évangile : « Je suis la lumière du monde; celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. » (Joan., VIII, 12.)

2. Tandis que, d'après saint Augustin, la nature ne peut par elle-même et sans J.-C. réparer ses ruines, c'est au contraire la prétention des païens que chacun peut se donner la vertu par soi-même : « Jamais personne ne s'est tenu pour redevable à Dieu de sa vertu », dit Cicéron; et Horace :

« Que Jupiter me donne la vie et ce qu'il faut pour la soutenir, j'attends de moi seul l'égalité d'âme, je me charge de me donner la vertu. »

3. Ent. : sans J.-C. et par conséquent, sans amour, le monde serait un enfer. On a ici comme l'analogie de l'admirable mot de sainte Thérèse disant de Satan : « Le malheureux, il n'aime pas ! »

4. V. Gr., 28.

5. Réciproquement.

6. V. Gr., 5.

lités en lui pour les guérir; sa miséricorde et sa justice. Le propre de la justice est d'abattre l'orgueil, quelques saintes que soient les œuvres, et *non intres in iudicium*¹, etc...; et le propre de la miséricorde est de combattre la paresse en invitant aux bonnes œuvres, selon ce passage : « La miséricorde de Dieu invite à pénitence; » et cet autre des Ninivites : « Faisons pénitence, pour voir si, par aventure, il aura pitié de nous². » Et ainsi tant s'en faut que la miséricorde autorise le relâchement, que c'est au contraire la qualité qui le combat formellement; de sorte qu'au lieu de dire : S'il n'y avait point en Dieu de miséricorde, il faudrait faire toutes sortes d'efforts pour la vertu, il faut dire, au contraire, que c'est parce qu'il y a en Dieu de la miséricorde, qu'il faut faire toutes sortes d'efforts. (XXIV, 32.)

14. « Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie » : *Libido sentiendi*; *libido sciendi*; *libido dominandi*³. Malheureuse la terre de malédiction que ces trois fleuves de feu embrasent plutôt qu'ils n'arrosent. Heureux ceux qui, étant sur ces fleuves, non pas plongés, non pas entraînés, mais immobiles, tout affermis sur ces fleuves; non pas debout, mais assis dans une assiette basse et sûre, d'où ils ne se relèvent pas avant la lumière, mais, après s'y être reposés en paix, tendent⁴ la main à celui qui doit les élever, pour les faire tenir debout et fermes dans les porches de la sainte Hiérusalem où l'orgueil ne pourra plus les combattre et les abattre; et qui cependant pleurent, non pas de voir écouler toutes les choses périssables que les torrents entraînent, mais dans le souvenir de leur chère patrie, de la Hiérusalem céleste dont ils se souviennent sans cesse dans la longueur de leur exil⁵. (XXIV, 33.)

15. Les fleuves de Babylone coulent, et tombent, et entraînent⁶.

1. « N'entre pas en jugement avec ton serviteur, car nul homme vivant ne sera justifié devant toi. » (*Ps.*, CXLI, 2).

2. *Rom.*, II, 4; *Jon.*, III, 9.

3. « La passion de sentir, la passion de savoir et la passion d'exceller. » Cette définition de la triple concupiscence remonte à la première *Épître* (II, 16) de saint Jean; on la retrouve longuement commentée dans les *Confessions* de saint Augustin (X, 35 sq.) et dans l'*Augustinus* de Jansénius (*de Statu Naturæ lapsæ*, 2, 8). C'est de ce dernier théologien que s'est inspiré Pascal, aussi bien d'ailleurs que Bossuet dans tout son *Traité de la Concupiscence*.

4. Ent. : mais où, après s'être reposés en paix, ils tendent la main...

5. Traduction presque littérale du Commentaire de saint Augustin sur le *Psaume CXXXVI*; mais on y sent passer un souffle ardent de poésie mystique, qui fait de ce fragment le digne pendant du *Mystère de Jésus*.

6. A la terreur du mondain qui voit s'écouler toutes les choses périssables que les torrents entraînent (Cf. IX, 9), Pascal oppose, avec un profond accent d'émotion personnelle, l'humble sécurité du chrétien que porte le fleuve mystique de la grâce jusqu'aux porches de la sainte Hiérusalem.

O sainte Sion, où tout est stable et où rien ne tombe ! Il faut s'asseoir sur les fleuves, non sous ou dedans, mais dessus ; et non debout, mais assis ; pour être humble étant assis, et en sûreté étant dessus. Mais nous serons debout dans les porches de Hiérusalem.

Qu'on voie si ce plaisir est stable ou coulant : s'il passe, c'est un fleuve de Babylone. (XXIV, 33 bis.)

16. La volonté propre ¹ ne se satisfera jamais, quand elle aurait pouvoir de tout ce qu'elle veut ; mais on est satisfait dès l'instant qu'on y renonce. Sans elle, on ne peut être malcontent ; par elle, on ne peut être content. (XXIV, 39.)

17. ...La vraie et unique vertu est donc de se haïr, car on est haïssable par sa concupiscence, et de chercher un être véritablement aimable pour l'aimer. Mais, comme nous ne pouvons aimer ce qui est hors de nous, il faut aimer un être qui soit en nous, et qui ne soit pas nous, et cela est vrai d'un chacun de tous les hommes. Or il n'y a que l'être universel qui soit tel. Le royaume de Dieu est en nous : le bien universel est en nous-mêmes, et ce n'est pas nous². (XXIV, 39 bis.)

18. Il est injuste qu'on s'attache à moi ³, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir ; car je ne suis la fin de personne, et n'ai pas de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir ? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra donc. Comme je serais coupable de faire croire une fausseté, quoique je la persuadasse doucement, et qu'on la crût avec plaisir, et qu'en cela on me fit plaisir : de même, je suis coupable de me faire aimer, et si j'attire les gens à s'attacher à moi. Je dois avertir ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui m'en revint ; et de même, qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi ; car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à plaire à Dieu ou à le chercher ⁴. (XXIV, 39 ter.)

19. C'est être superstitieux, de mettre son espérance dans les for-

1. La volonté égoïste : qu'on y renonce, dit Pascal, et sur-le-champ, on cessera « d'être malcontent. »

2. Pascal fonde la doctrine de l'ascétisme chrétien sur la même parole qui lui a servi à établir le caractère spiritualiste de l'Évangile : « Le royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards. On ne dira pas : Il est ici ou il est là. Car voici, le royaume de Dieu est au dedans de vous. » (Luc., XVII, 20.)

3. Il n'est pas difficile de démêler un secret mouvement d'amour chrétien et de tendresse surnaturelle

jusque dans cette appréhension austère que trahit Pascal d'être aimé par les siens d'une affection trop humaine.

4. Tel fut, au témoignage de sa sœur, le règlement intime de Pascal, en ses dernières années de vie mortifiée et ascétique : Vouloir se faire aimer des autres, disait-il, c'est une faute sur laquelle on ne s'examine pas assez, parce qu'on n'en conçoit pas assez la grandeur, et qu'on ne considère pas qu'en fomentant et souffrant ces attachements on occupe un cœur qui ne doit être qu'à Dieu seul.

malités¹; mais c'est être superbe, de ne vouloir s'y soumettre. (XXIV, 40.)

20. Si c'est un aveuglement surnaturel de vivre sans chercher ce qu'on est, c'en est un terrible de vivre mal en croyant Dieu². (XXIV, 57 bis.)

21. *Morale.* Dieu ayant fait le ciel et la terre, qui ne sentent point le bonheur de leur être, il a voulu faire des êtres qui le connussent, et qui composassent un corps de membres pensants³. Car nos membres ne sentent point le bonheur de leur union, de leur admirable intelligence, du soin que la nature a d'y influencer* les esprits et de les faire croître et durer. Qu'ils seraient heureux s'ils le sentaient, s'ils le voyaient. Mais il faudrait pour cela qu'ils eussent intelligence pour le connaître, et bonne volonté pour consentir* à celle de l'âme universelle⁴. Que si ayant reçu l'intelligence, ils s'en servaient à retenir en eux-mêmes la nourriture, sans la laisser passer aux autres membres, ils seraient non seulement injustes, mais encore misérables et se haïraient plutôt que de s'aimer⁵; leur béatitude, aussi bien que leur devoir, consistant à consentir à la conduite de l'âme entière à qui ils appartiennent, qui les aime mieux⁶ qu'ils ne s'aiment eux-mêmes. (XXIV, 59.)

22. Être membre, est n'avoir de vie, d'être et de mouvement que par l'esprit du corps et pour le corps⁷. Le membre séparé, ne voyant plus le corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périssant et mourant.

Cependant il croit être un tout, et ne se voyant point de corps dont il dépende, il croit ne dépendre que de soi, et veut se faire centre et corps lui-même. Mais n'ayant point en soi de principe de vie, il ne fait que s'égarer et s'étonne dans l'incertitude de son être,

1. Comme certaines pratiques de piété.

2. Comme les pécheurs et les mauvais chrétiens. L'*Apologie* de Pascal ne devait pas seulement s'adresser aux incrédules : elle devait contenir aussi un véritable traité de morale chrétienne.

3. Commentaire du mot de l'Apôtre : « Comme le corps est un et a plusieurs membres, et comme tous les membres du corps, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ... Vous êtes le corps du Christ et vous êtes ses membres chacun pour sa part. » (I *Cor.*, XII, 12, 27.)

4. *Universelle* en ce sens que l'âme gouverne à la fois tous les membres.

5. C'est, appliquée aux plus hauts

objets de la théologie, la fable bien connue de Ménénius Agrippa, tour à tour reprise par Rabelais dans *Pantagruel*, par Shakespeare dans *Coriolan*, par La Fontaine dans les *Membres et l'Estomac* :

Bientôt les pauvres gens tombèrent en lan-
[gneur ;
Il ne se forma plus de nouveau sang au
[cœur.
Chaque membre en souffrit, les forces se
[perdirent.

6. L'âme n'aime les membres que parce qu'ils concourent à la vie totale de l'être, et ainsi elle les aime d'un amour plus légitime et plus noble que ne l'est l'attachement égoïste des membres à leur propre conservation.

7. Le corps, ici comme dans saint Paul, est Jésus-Christ.

et sentant bien qu'il n'est pas corps, et cependant ne voyant point qu'il soit membre d'un corps. Enfin, quand il vient à se connaître, il est comme revenu chez soi, et ne s'aime plus que pour le corps; il plaint ses égarements passés.

Il ne pourrait pas par sa nature aimer une autre chose, sinon pour soi-même et pour se l'asservir, parce que chaque chose s'aime plus que tout. Mais en aimant le corps, il s'aime soi-même¹, parce qu'il n'a d'être qu'en lui, par lui et pour lui : *qui adhæret Deo unus spiritus est*² (XXIV, 59 bis.)

23. Le corps aime la main; et la main, si elle avait une volonté, devrait s'aimer de la même sorte que l'âme l'aime. Tout amour qui va au-delà est injuste.

Adhærens Deo unus spiritus est. On s'aime, parce qu'on est membre de JÉSUS-CHRIST. On aime JÉSUS-CHRIST, parce qu'il est le corps dont on est membre. Tout est un, l'un est l'autre, comme les trois personnes³. (XXIV, 59 ter.)

24. Membres. Commencer par là. Pour régler l'amour qu'on se doit à soi-même, il faut s'imaginer un corps plein de membres pensants, car nous sommes membres du tout, et voir comment chaque membre devait s'aimer, etc...

Si les pieds et les mains avaient une volonté particulière, jamais ils ne seraient dans leur ordre qu'en soumettant cette volonté particulière à la volonté première qui gouverne le corps entier. Hors de là, ils sont dans le désordre et dans le malheur : mais en ne voulant que le bien du corps, ils font leur propre bien⁴. (XXIV, 60.)

25. Il faut n'aimer que Dieu et ne haïr que soi.

Si le pied avait toujours ignoré qu'il appartient au corps, et qu'il y eût un corps dont il dépendît, s'il n'avait eu que la connaissance et l'amour de soi, et qu'il vint à connaître qu'il appartient à un corps duquel il dépend, quel regret, quelle confusion de sa vie passée, d'avoir été inutile au corps qui lui a influé* sa vie, qui l'eût anéanti,

1. V. Gr., II.

2. « Celui qui s'attache au Seigneur est avec lui un seul esprit. » (I Cor., VI, 17.)

3. Ainsi la psychologie et la morale de Pascal se rejoignent à sa théologie. Nul n'a mieux pratiqué cette maxime d'un chrétien : Recourir aux mystères les plus élevés même dans les cas les plus humbles; donner le motif le plus sublime aux devoirs les plus modestes, la consolation la plus haute aux plus légères souffrances, la raison la plus profonde aux pratiques les plus humbles.

4. Saint Paul avait dit avec une

vivacité non moins piquante : « Si le pied disait : Parce que je suis une main, je ne suis pas du corps, — ne serait-il pas du corps pour cela? Et si l'oreille disait : Parce que je ne suis pas un œil, je ne suis pas du corps — ne serait-elle pas du corps? » (I Cor., XIII, 15.) Épictète avait employé une image semblable (II, 19), mais tandis que le stoïcien se contentait d'inculquer par là le devoir de la subordination sociale, saint Paul et Pascal insistent sur le devoir qu'a l'homme de se renoncer lui-même pour n'aimer que le tout dont il est un membre.

s'il l'eût rejeté et séparé de soi comme il se séparait de lui ! Quelles prières d'y être conservé ! et avec quelle soumission se laisserait-il gouverner à la volonté qui régit le corps, jusqu'à consentir à être retranché s'il le faut ! Ou il perdrait sa qualité de membre ; car il faut que tout membre veuille bien périr pour le corps, qui est le seul pour qui tout est. (XXIV, 60 *bis*.)

26. Pour faire que les membres soient heureux, il faut qu'ils aient une volonté, et qu'ils la conforment au corps. (XXIV, 60 *ter*.)

27. Il est vrai qu'il y a de la peine en entrant dans la piété. Mais cette peine ne vient pas de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore. Si nos sens ne s'opposaient pas à la pénitence, et que notre corruption ne s'opposât pas à la pureté de Dieu, il n'y aurait en cela rien de pénible pour nous. Nous ne souffrons qu'à proportion que le vice, qui nous est naturel, résiste à la grâce surnaturelle. Notre cœur se sent déchiré entre ces efforts contraires. Mais il serait bien injuste d'imputer cette violence à Dieu qui nous attire, au lieu de l'attribuer au monde qui nous retient. C'est comme un enfant, que sa mère arrache d'entre les bras des voleurs, doit aimer, dans la peine qu'il souffre, la violence amoureuse et légitime de celle qui procure sa liberté, et ne détester que la violence impérieuse et tyrannique de ceux qui la retiennent injustement ¹. La plus cruelle guerre que Dieu puisse faire aux hommes en cette vie est de les laisser sans cette guerre qu'il est venu apporter : *Je suis venu apporter la guerre*, dit-il ; et, pour instruire de cette guerre : *Je suis venu apporter le fer et le feu* ². Avant lui, le monde vivait dans une fausse paix. (XXIV, 61 *ter*.)

28. La loi n'a pas détruit la nature ; mais elle l'a instruite : la grâce n'a pas détruit la loi ; mais elle l'a fait exercer. La foi reçue au baptême est la source de toute la vie du chrétien et des convertis ³. (XXIV, 63.)

29. J'aime la pauvreté, parce que JÉSUS-CHRIST l'a aimée ⁴. J'aime les biens, parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables ⁵.

1. Analyse pénétrante à la fois et poétique des changements que le christianisme a introduits dans l'âme humaine : en lui donnant le sentiment du péché, il l'a rendue plus compliquée et plus riche et l'a en quelque manière approfondie. Pascal ne craint pas ici la comparaison avec Chateaubriand qui a repris plus d'une fois la même idée. (Cf. *Génie*, II, 2, 1 et sq.)

2. *Matt.*, X, 34 ; *Luc.*, XII, 49.

3. Le chrétien est donc sorti de l'ordre de la nature pour entrer dans l'ordre de la grâce, et quoi qu'il fasse, il ne peut plus redevenir païen.

4. La profession de foi commençait par ces mots que Pascal a barrés : « J'aime tous les hommes comme mes frères, parce qu'ils sont tous rachetés. »

5. *L'amour de la pauvreté*, un des traits caractéristiques de ce qu'on peut appeler la sainteté de Pascal. « Il s'écriait quelquefois, rapporte sa sœur : Si j'avais le cœur aussi pauvre que l'esprit, je serais bienheureux, car je suis merveilleusement persuadé que la pauvreté est un grand moyen pour faire son salut. » On devine par là quelle joie ce dut être pour lui de recueillir chez lui des in-

Je garde fidélité à tout le monde ¹. Je [ne] rends pas le mal à ceux qui m'en font; mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas de mal ni de bien de la part des hommes. J'essaie d'être juste ², véritable, sincère et fidèle à tous les hommes, et j'ai une tendresse de cœur pour ceux que Dieu m'a unis plus étroitement; et soit que je sois seul, ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui doit les juger et à qui je les ai toutes consacrées. Voilà quels sont mes sentiments; et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, et qui, d'un homme plein de faiblesse, de misère, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa grâce, à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur ³. (XXIV, 69.)

30. Pour faire d'un homme un saint, il faut bien que ce soit la grâce, et qui en doute ne sait ce que c'est que saint et qu'homme. (XXIV, 74.)

31. Tout nous peut être mortel, même les choses faites pour nous servir; comme, dans la nature, les murailles peuvent nous tuer, et les degrés nous tuer, si nous n'allons avec justesse.

Le moindre mouvement importe à toute la nature; la mer entière change pour une pierre. Ainsi, dans la grâce, la moindre action importe pour ses suites à tout ⁴. Donc tout est important.

En chaque action, il faut regarder, outre l'action, notre état présent, passé, futur, et des autres ⁵ à qui elle importe et voir les liaisons de toutes ces choses. Et lors on sera bien retenu. (XXIV, 79.)

32. Le juste agit par foi dans les moindres choses : quand il reprend ses serviteurs, il souhaite leur conversion par l'esprit de Dieu, et prie Dieu de les corriger, et attend autant de Dieu que de

digents jusqu'à ses derniers jours et de leur céder même enfin son propre lit pour aller mourir chez son beau-frère.

1. Première rédaction : « Je garde fidélité et justice. » Le sentiment d'humilité qui a inspiré cette correction n'est pas douteux.

2. « Ne pouvant communier dans le Chef (en recevant l'Eucharistie), je voudrais bien, disait-il pendant sa maladie, communier dans les membres » (en assistant les pauvres).

3. Ceux qui ont comparé cet examen de conscience de Pascal avec la prière du pharisien dans l'Évangile n'ont pas vu que l'un rapporte à lui-même le mérite de ses œuvres, tandis

que l'autre, faisant remonter toute gloire à Dieu, ne reconnaît en lui que misère et péché.

4. Importante théorie morale fondée sur une conception très scientifique de l'univers. De même que le moindre mouvement imprimé en un point quelconque de la matière, a, de molécule en molécule, un retentissement incalculable, de même chacune de nos actions entraîne après elle des conséquences de tout genre qui la dépassent infiniment.

5. Ent. : et l'état présent, passé et futur des autres. C'est, comme on le voit, dans toute sa force et sa grandeur, la doctrine moderne de la *solidarité* morale.

ses répréhensions, et prie Dieu de bénir ses corrections. Et ainsi aux autres actions. (XXV, 54.)

33. ...De tout ce qui est sur la terre, il ne prend part qu'aux déplaisirs, non aux plaisirs. Il aime ses proches, mais sa charité ne se renferme pas dans ces bornes, et se répand sur ses ennemis, et puis sur ceux de Dieu. (XXV, 54 *bis*.)

34. Pourquoi Dieu a établi la prière. — 1^o Pour communiquer à ses créatures la dignité de la causalité¹. 2^o Pour nous apprendre de qui nous tenons la vertu. 3^o Pour nous faire mériter les autres vertus par travail; mais pour se conserver la prière, Dieu donne la prière à qui il lui plaît². — *Objection*. Mais on croira qu'on tient la prière de soi. — Cela est absurde, car puisque, ayant la foi, on ne peut pas avoir les vertus, comment aurait-on la foi³? Y a-t-il pas⁴ plus de distance de l'infidélité à la foi que de la foi à la vertu? (XXV, 55.)

35. Dieu ne doit que suivant ses promesses. Il a promis d'accorder la justice aux prières⁵: jamais il n'a promis les prières qu'aux enfants de la promesse⁶. (XXV, 55 *bis*.)

36. On ne s'ennuie point de manger et dormir tous les jours, car la faim renaît, et le sommeil: sans cela on s'en ennuerait. Ainsi, sans la faim des choses spirituelles, on s'en ennue. Faim de la justice; béatitude huitième⁷. (XXV, 70.)

37. Il n'est pas bon d'être trop libre. Il n'est pas bon d'avoir toutes les nécessités. (XXV, 72.)

38. L'espérance que les chrétiens ont de posséder un bien infini est mêlée de jouissance aussi bien que de crainte: car ce n'est pas comme ceux qui espéreraient un royaume, dont ils n'auraient rien étant sujets⁸; mais ils espèrent la sainteté, l'exemption d'injustice, et ils en ont quelque chose. (XXV, 73.)

1. La grâce de bien faire n'étant donnée qu'à la suite de la prière, la créature se trouve ainsi élevée à la dignité de cause et associée en quelque manière à la causalité divine.

2. C'est la doctrine des conciles d'Orange et de Trente, que les premières grâces, celles qui mènent à la foi et incitent à la prière, sont des dons gratuits de Dieu.

3. Ent.: la foi qui inspire la prière? — Le premier mouvement qui nous porte à prier est donc d'ordre surnaturel.

4. V. Gr., 33.

5. En disant: « Demandez et vous

recevrez », il a promis de faire droit à nos prières.

6. Mais il n'y a de véritables prières que celles qui sont faites par les enfants de la promesse, c'est-à-dire, celles qui sont inspirées par Dieu lui-même. C'est toujours le mot profond de saint Augustin: « Seigneur, donne-moi ce que tu m'ordonnes et ordonne-moi ce que tu veux. »

7. « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieus est à eux. » (Matt., V, 9.)

8. Nouvelle application du texte évangélique: « Le royaume de Dieu

39. La Sagesse nous envoie à l'enfance : *nisi efficiamini sicut parvuli* ¹. (XXV, 86.)

40. Les vrais chrétiens obéissent aux folies ² néanmoins, non pas qu'ils respectent les folies, mais l'ordre de Dieu, qui, pour la punition des hommes, les a asservis à ces folies. *Omnis creatura subjecta est vanitati. Liberabitur* ³.

Ainsi saint Thomas ⁴ explique le lieu de saint Jacques sur la préférence des riches ⁵, que, s'ils ne le font ⁶ dans la vue de Dieu, ils sortent de l'ordre de la religion. (XXV, 103.)

41. Abraham ne prit rien pour lui, mais seulement pour ses serviteurs ⁷; ainsi le juste ne prend rien pour soi du monde, ni des applaudissements du monde; mais seulement pour ses passions, desquelles il se sert comme maître, en disant à l'une : Va, et [à l'autre] Viens ⁸. *Sub te erit appetitus tuus* ⁹.

Les passions ainsi dominées sont vertus. L'avarice, la jalousie, la colère. Dieu même [se] les attribue; et ce sont aussi bien vertus que la clémence, la pitié, la constance, qui sont aussi des passions. Il faut s'en servir comme d'esclaves, et leur laissant leur aliment, empêcher que l'âme n'y en prenne, car, quand les passions sont les maîtresses, elles sont vices, et alors elles donnent à l'âme de leur aliment, et l'âme s'en nourrit et s'en empoisonne ¹⁰. (XXV, 104.)

est au dedans de nous. » Le chrétien possède dès ici-bas la vie éternelle; plus il est chrétien, plus il fait entrer d'éternité et de béatitude dans son esprit et dans son cœur.

1. « Si vous ne devenez comme de petits enfants, (dit Jésus, qui est la Sagesse), vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (*Matt.*, XVIII, 2).

2. Les conventions sociales, les préséances mondaines, etc.

3. « La création a été soumise à la vanité... elle sera affranchie de la servitude de la corruption pour avoir part à la liberté de la gloire des enfants de Dieu. » Saint Paul qui fait aux chrétiens un devoir si rigoureux de la soumission (*Eph.*, VI) est le même qui ne cesse de vanter leur liberté souveraine. (*Rom.*, VI, 20; VIII, 14, etc.)

4. S. Th., *Sum. Theol.*, 22, 9, 63.

5. « Supposé qu'il entre dans votre assemblée un homme avec un anneau d'or et un habit magnifique, et qu'il y entre aussi un pauvre misérable-

ment vêtu; si tournant vos regards vers celui qui porte l'habit magnifique, vous lui dites : Assieds-toi ici à cette place d'honneur, et si vous dites au pauvre : Toi, tiens-toi là debout, ou assieds-toi au-dessous de mon marchepied, ne faites-vous pas acception de personne ? » (*Jac.*, II, 2, sq.)

6. Ent. : en disant que si les chrétiens ne le font, n'agissent ainsi...

7. Après la défaite du roi de Sodome. (*Gen.*, XIV, 2, 4.)

8. Ce sont les mots du centurion de l'Évangile à ses soldats. (*Matt.*, VIII, 9.)

9. « Le péché se couche à ta porte et ses désirs se portent vers toi; mais toi, tu tiendras sous toi tes désirs. » (*Gen.*, IV, 4.)

10. Tandis que le stoïcien considère les passions comme essentiellement mauvaises, Pascal, d'accord en cela avec Aristote, les tient pour des forces utiles que l'homme peut et doit maîtriser. L'ascétisme chrétien, on le voit, n'a rien de commun avec l'indifférence ou l'ataraxie stoïcienne.

42. On ne s'éloigne [de Dieu] qu'en s'éloignant de la charité. Nos prières et nos vertus sont abomination devant Dieu, si elles ne sont les prières et les vertus de JÉSUS-CHRIST. Et nos péchés ne seront jamais l'objet de la [miséricorde], mais de la justice de Dieu, s'ils ne sont ceux de JÉSUS-CHRIST¹. Il a adopté nos péchés, et nous a admis à son alliance; car les vertus lui sont propres, et les péchés étrangers; et les vertus nous sont étrangères, et nos péchés nous sont propres.

Changeons la règle que nous avons prise jusqu'ici pour juger de ce qui est bon. Nous en avons pour règle notre volonté, prenons maintenant la volonté de Dieu : tout ce qu'il veut nous est bon et juste, tout ce qu'il ne veut...².

Tout ce que Dieu ne veut pas est défendu. Les péchés sont défendus par la déclaration générale que Dieu a faite qu'il ne les voulait pas. Les autres choses qu'il a laissées sans défense générale, et qu'on appelle par cette raison permises, ne sont pas néanmoins toujours permises. Car quand Dieu en éloigne quelqu'une de nous³ et que par l'événement, qui est une manifestation de la volonté de Dieu, il paraît que Dieu ne veut pas que nous ayons cette chose, cela nous est défendu alors comme le péché, puisque la volonté de Dieu est que nous n'ayons non plus l'un que l'autre. Il y a cette différence seule entre ces deux choses, qu'il est sûr que Dieu ne voudra jamais le péché, au lieu qu'il ne l'est pas qu'il ne voudra jamais l'autre. Mais tandis que⁴ Dieu ne la veut pas, nous la devons regarder comme péché, tandis que⁵ l'absence de la volonté de Dieu, qui est seule toute la bonté et toute la justice, la rend injuste et mauvaise (XXV, 105.)

43. Nous implorons la miséricorde de Dieu, non afin qu'il nous laisse en paix dans nos vices, mais afin qu'il nous en délivre. (XXV, 112.)

44. Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh! qu'il leur faudrait obéir de bon cœur! La nécessité et les événements en sont infailliblement. (XXV, 113.)

45. *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum*⁶. Tout le monde fait le dieu en jugeant : Cela est bon ou mauvais; et s'affligeant ou se réjouissant trop des événements. (XXV, 114.)

1. Ent. : de l'amour de Jésus-Christ.

2. Suppl. : tout ce qu'il ne veut pas est mauvais et injuste.

3. Ent. : la chose permise, dont Dieu nous a privés au moins pour un temps.

4. Au sens de *tant que*. V. Gr., 42.

5. Toujours au sens de *tant que*;

mais *puisque* serait plus clair.

6. « Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. » L'orgueil qui a causé la chute du premier homme reste, aux yeux de Pascal, la tentation la plus dangereuse pour les enfants d'Adam, et il en démêle jusque dans nos jugements les plus insignifiants l'influence subtile.

46. Faire les petites choses comme grandes, à cause de la majesté de JÉSUS-CHRIST qui les fait en nous, et qui vit notre vie; et les grandes comme petites et aisées, à cause de sa toute-puissance. (XXV, 115.)

47. *Dignior plagis quam oculis, non timeo quia amo*¹. (Ms., p. 467.)

ARTICLE XXIII

*Les Miracles et la Défense de Port-Royal*².

Discerner doctrine et morale (1). Toute la créance est sur les miracles (5). Les miracles plus démonstratifs que les prophéties (6). Devoir réciproque entre Dieu et les hommes (9). Pas de miracles en faveur de l'erreux (11). Les miracles discernent aux choses douteuses (13). Miracles de l'Antéchrist (18). Il y en a de vrais, parce qu'il y en a de faux (23). Réponse aux adversaires de P. R. (25, 28). Les Juifs, les hérétiques et les mauvais chrétiens (30). Le pays de la vérité (31). La sainte Épine (36). L'hérésie est l'exclusion d'une vérité (42). Faire profession des deux contraires (46). La grâce et la nature (47). La probabilité des casuistes (48, 50, 51). Saint Athanase (49). Délai d'absolution (53). Persécution du silence (55). Le pape est le premier (60). J.-C. mort pour tous les hommes (60). Église, pape (64). Morale universelle et morale des casuistes (48). La prêtrise (66). On s'appuie sur le sable (69). Les adorateurs inconnus (73).

1. Commencement. ...Les miracles discernent la doctrine³, et la doctrine discerne les miracles⁴.

1. « Méritant des coups plus que des baisers, je ne crains pas parce que j'aime. » On ne croit pas se tromper en attribuant cette phrase à Pascal lui-même.

2. La plupart des pensées de cet article semblent moins se rapporter à l'*Apologie de la Religion* en général qu'à un petit traité sur les Miracles, à une sorte de *Lettre Provinciale* que Pascal se proposait d'écrire à l'occasion du Miracle de la sainte Épine. (Voir *Introd.*, p. xvii.)

Aussi est-il à peine besoin de remarquer que le jansénisme de cet article ne tombe pas moins que celui des *Provinciales* sous le coup des condamnations de l'Église, et les diverses pro-

positions qui s'y rattachent sur l'autorité du pape ou le miracle de la sainte Épine ne sauraient évidemment pas plus se défendre en saine théologie que les thèses de Jansénius ou de Saint-Cyran.

3. Les miracles rendent témoignage en faveur d'une doctrine méconnue et montrent qu'elle vient de Dieu. « Si vous ne m'en croyez pas, croyez-en les œuvres que je fais. » (*Joan.*, X, 38.)

4. Les miracles faits à l'appui d'une doctrine que Dieu condamne ne peuvent être de Dieu et sont de faux miracles, ou, comme dit Tertulien, des miracles sans autorité, *exactorata miracula*. (c. *Mc.*, III, 3.)

Il y [en] a de faux et de vrais. Il faut une marque pour les connaître ; autrement, ils seraient inutiles. Or, ils ne sont pas inutiles, et sont au contraire fondement¹. Or, il faut que la règle qu'il nous donne² soit telle, qu'elle ne détruise pas la preuve que les vrais miracles donnent de la vérité³, qui est la fin principale des miracles.

Moïse en a donné deux : que la prédiction n'arrive pas, *Deut.*, XVIII [22], et qu'ils ne mènent point à l'idolâtrie⁴, *Deut.*, XIII [4] ; et JÉSUS-CHRIST une⁵.

Si la doctrine règle les miracles, les miracles sont inutiles pour la doctrine. Si les miracles règlent⁶...

1 bis. Si les miracles sont vrais, pourra-t-on persuader toute doctrine ? Non, car cela n'arrivera pas. *Si Angelus...*⁷.

1 ter. Règle. Il faut juger de la doctrine par les miracles, il faut juger des miracles par la doctrine. Tout cela est vrai, mais cela ne se contredit pas. Car il faut distinguer les temps⁸.

2. Dans⁹ le vieux Testament, quand on vous détournera de Dieu. Dans le nouveau, quand on vous détournera de JÉSUS-CHRIST. Voilà les occasions d'exclusion à la foi des miracles marquées. Il ne faut pas y donner d'autres exclusions.

... S'ensuit-il de là¹⁰ qu'ils avaient droit d'exclure tous les prophètes qui leur sont venus ? Non. Ils eussent péché en n'excluant pas ceux qui n'iaient Dieu, et aussi péché d'exclure ceux qui ne n'iaient pas Dieu.

1. Suppl. : de notre croyance.

2. Ent. : que Dieu nous donne pour discerner les miracles vrais d'avec les faux.

3. Si cette règle était par exemple qu'il faut toujours juger des miracles par la doctrine, les miracles ne serviraient plus à rien.

4. Si une prédiction ne s'accomplit pas, elle n'est pas de Dieu ; si les miracles mènent à l'idolâtrie, de même.

5. « Il n'est pas possible qu'un homme fasse un miracle en mon nom et qu'en même temps il parle mal de moi. » (*Marc.*, IX, 38.)

6. Suppl. : si les miracles règlent seuls la croyance, on risquera de tomber dans l'erreur, que semblent appuyer parfois certains prodiges.

7. « Si un ange du ciel venait nous annoncer un autre évangile, qu'il soit anathème. » (*Gal.*, I, 8.) Dieu ne

peut donc permettre à l'erreur de produire assez de miracles pour se faire croire.

8. Les théologiens distinguent, en effet, les miracles qui sont les signes d'une mission divine et n'ont pas besoin d'être contrôlés par la doctrine, et les miracles qui n'ont plus ensuite qu'un but d'édification et sont moins des motifs de croire que des grâces extraordinaires.

9. Suppl. : Règles pour discerner les miracles. Il est remarquable que Pascal ne cherche nulle part à définir le miracle, et ne s'occupe que des signes auxquels on peut le reconnaître et de la portée doctrinale qu'il peut avoir.

10. Ent. : En recommandant aux Juifs de ne pas croire les faux prophètes, Moïse entendait-il par là dire aux Juifs...

D'abord donc qu'on voit un miracle, il faut ou se soumettre, ou avoir d'étranges marques du contraire. Il faut voir s'il nie un Dieu, ou JÉSUS-CHRIST, ou l'Église.

3. S'il n'y avait point de faux miracles, il y aurait certitude. S'il n'y avait point de règle pour les discerner, les miracles seraient inutiles, et il n'y aurait pas de raison de croire. Or, il n'y a pas humainement de certitude humaine, mais raison ¹.

4. Toute religion est fausse, qui, dans sa foi, n'adore pas un Dieu comme principe de toutes choses, et qui, dans sa morale, n'aime pas un seul Dieu comme objet de toutes choses.

5. Les Juifs avaient une doctrine de Dieu comme nous en avons une de JÉSUS-CHRIST, et confirmée par miracles; et défense de croire à tous faiseurs de miracles, et, de plus, ordre de recourir aux grands-prêtres, et de s'en tenir à eux ². Et ainsi toutes les raisons que nous avons pour refuser de croire les faiseurs de miracles, ils les avaient à l'égard de leurs prophètes. Et cependant ils étaient très coupables de refuser les prophètes, à cause de leurs miracles, et n'eussent point été coupables s'ils n'eussent point vu les miracles : *Nisi fecissem, peccatum non haberent* ³. Donc toute la créance est sur les miracles.

5 bis. La prophétie n'est point appelée miracle ⁴.

6. Les preuves que JÉSUS-CHRIST et les apôtres tirent de l'Écriture ne sont pas démonstratives; car ils disent seulement que Moïse a dit qu'un prophète viendrait, mais ils ne prouvent pas par là que ce soit celui-là, et c'était toute la question. Ces passages ne servent donc qu'à montrer qu'on n'est pas contraire à l'Écriture, et qu'il n'y paraît point de répugnance, mais non pas qu'il y ait accord. Or cela suffit, exclusion de répugnance, avec miracles.

7. JÉSUS-CHRIST dit que les Écritures témoignent de lui, mais il ne montre pas en quoi.

Même les prophéties ne pouvaient pas prouver JÉSUS-CHRIST pen-

1. Les vérités morales et religieuses ne comportent pas humainement, selon Pascal, de démonstrations absolues; nous n'avons que des raisons de croire; mais c'est ce qui rend notre foi méritoire.

2. « L'homme qui, par orgueil, n'écouterait pas le prêtre, placé là pour servir l'Éternel, ton Dieu, sera puni de mort. » (*Deut.*, XVII, 22; cf. *Matt.*, II, 7.)

3. « Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché. » (*Joan.*, XV, 24.)

4. Et ainsi, bien que toute prophétie soit un miracle, on est autorisé, par l'Écriture, à distinguer de la preuve des prophéties la preuve des miracles comme plus directement démonstrative.

dant sa vie ¹. Et ainsi on n'eût pas été coupable de ne pas croire en lui avant sa mort, si les miracles n'eussent pas suffi sans la doctrine. Or ceux qui ne croyaient pas en lui encore vivant étaient pécheurs, comme il le dit lui-même, et sans excuse ². Donc il fallait qu'ils eussent une démonstration à laquelle ils résistassent ³. Or ils n'avaient pas la nôtre, mais seulement les miracles; donc ils suffirent, quand la doctrine n'est pas contraire, et on doit y croire.

8. JÉSUS-CHRIST a vérifié qu'il était le Messie, jamais en vérifiant sa doctrine sur l'Écriture et les prophéties ⁴, et toujours par ses miracles. Il prouve qu'il remet les péchés, par un miracle ⁵.

Nicodème reconnaît, par ses miracles, que sa doctrine est de Dieu : *Scimus quia venisti a Deo magister; nemo enim potest facere quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum illo* ⁶. Il ne juge pas des miracles par la doctrine, mais de la doctrine par les miracles.

9. Il y a un devoir réciproque entre Dieu et les hommes. Il faut lui pardonner ce mot : « *Quid debui?* » ; « Accusez-moi », dit Dieu dans Isaïe. Dieu doit accomplir ses promesses, etc.

Les hommes doivent à Dieu de recevoir la religion qu'il leur envoie. Dieu doit aux hommes de ne les point induire en erreur. Or ils seraient induits en erreur, si les faiseurs [de] miracles ⁸ annonçaient une doctrine qui ne parût pas visiblement fautive aux lumières du sens commun, et si un plus grand faiseur de miracles n'avait déjà averti de ne les pas croire. Ainsi s'il y avait division dans l'Église, et que les ariens, par exemple qui se disaient fondés en l'Écriture comme les catholiques, eussent fait des miracles, et non

1. La résurrection de J.-C. et la conversion des nations, que visent les plus importantes prophéties, n'étaient pas encore accomplies et ne pouvaient, par suite, contribuer à convertir. (Cf. XIX, 3.)

2. « Mais maintenant ils n'ont aucune excuse de leur péché. » (*Joan.*, XV, 22.)

3. Ent. : ils avaient donc nécessairement une démonstration à laquelle ils résistaient et qui leur ôtait toute excuse.

4. Lorsque J.-C. énumère ses œuvres aux envoyés de Jean (*Matt.*, XI, 5), est-ce l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe (35), ou le simple témoignage des faits miraculeux qu'il invoque en sa faveur? C'est ce dernier avis que soutient Pascal, estimant que J.-C. produit les prophéties

comme un contrôle et non comme une preuve de sa mission.

5. « Afin donc que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés, je te l'ordonne, lève-toi. » (*Marc.*, II, 10.)

6. « Nous savons que tu es un docteur envoyé de Dieu, car personne ne peut faire ces miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui. » (*Joan.*, III, 2.)

7. Ent. : il faut pardonner à Isaïe d'avoir parlé du *devoir* de Dieu, quand il a écrit : « Qu'ai-je donc *dû* faire à ma vigne que je n'ai pas fait? » (V, 4.) Dieu lui-même a dit : « Accusez-moi » (*Is.*, I, 18), et s'est représenté en mille endroits comme *obligé* par ses promesses.

8. Comme par exemple les sorciers de Pharaon (*Ex.*, VII, 15) ou Simon le Magicien. (*Act.*, VIII, 9.)

les catholiques, on eût été induit en erreur. Car, comme un homme qui nous annonce les secrets de Dieu n'est pas digne d'être cru sur son autorité privée, et que c'est pour cela que les impies en doutent¹; aussi un homme qui, pour marque de la communication qu'il a avec Dieu, ressuscite les morts, prédit l'avenir, transporte les mers, guérit les malades, il n'y a point d'impie qui ne s'y rende, et l'incrédulité de Pharaon et des Pharisiens est l'effet d'un endurcissement surnaturel. Quand donc on voit les miracles et la doctrine non suspecte tout ensemble d'un côté, il n'y a pas de difficulté. Mais quand on voit les miracles et doctrine suspecte d'un même côté, alors il faut voir quel est le plus clair. JÉSUS-CHRIST était suspect².

10. Il y a bien de la différence entre tenter, et induire en erreur³. Dieu tente, mais il n'induit pas en erreur. Tenter est procurer les occasions, qui, n'imposant point de nécessité, si on n'aime pas Dieu, on fera une certaine chose⁴. Induire en erreur, c'est mettre l'homme dans la nécessité de conclure et suivre une fausseté.

11. Il est impossible, par le devoir de Dieu⁵ qu'un homme cachant sa mauvaise doctrine, et n'en faisant paraître qu'une bonne, et se disant conforme à Dieu et à l'Église, fasse des miracles pour couler insensiblement une doctrine fautive et subtile; cela ne se peut. Et encore moins que Dieu, qui connaît les cœurs, fasse des miracles en faveur d'un tel⁶.

12. Il y a bien de la différence entre n'être pas pour JÉSUS-CHRIST, et le dire, ou n'être pas pour JÉSUS-CHRIST, et feindre d'en être⁷. Les uns⁸ peuvent faire des miracles, non les autres⁹, car il est clair des uns qu'ils sont contre la vérité, non des autres; et ainsi les miracles sont plus clairs¹⁰.

13. Les miracles discernent aux choses douteuses : entre les peuples juif et païen; juif et chrétien; catholique, hérétique; calom-

1. Ent = de lui, de son caractère surnaturel. V. *Gr.*, 14.

2. Ent. : sa doctrine pouvait être suspecte aux Juifs tant qu'il n'avait pas fait de miracles.

3. Nouveau tempérament à la doctrine du Dieu caché. Dieu permet bien aux faiseurs de miracles de nous éblouir et de nous tenter, mais non pas de nous induire en une erreur nécessaire.

4. Comme d'adorer les idoles ou de rejeter le Messie spirituel. Sur la construction toute latine de la phrase, V. *Gr.*, 16.

5. V. *même art.*, 9.

6. Ent. : d'un tel homme. On voit quel argument la doctrine du miracle fournissait aux amis de Port-Royal contre leurs adversaires.

7. Dans le premier cas, on est infidèle, dans le second, on est hérétique.

8. Comme les sorciers de Pharaon ou Simon le Magicien, infidèles déclarés.

9. Comme les ariens qui prétendaient appartenir à l'Église.

10. Ent. : les miracles sont plus clairs que l'erreur de leur doctrine, et ainsi Dieu ne permettra jamais qu'ils fassent de miracles.

niés et calomnieateurs; entre les deux croix¹. Mais aux hérétiques les miracles seraient inutiles, car l'Église, autorisée par les miracles, qui ont préoccupé* la créance, nous dit qu'ils n'ont pas la vraie foi. Il n'y a pas de doute qu'ils n'y sont pas, puisque les premiers miracles de l'Église excluent la foi des leurs. Il y a ainsi miracle contre miracle, et premiers et plus grands du côté de l'Église².

14. Contestation : Abel, Caïn³, Moïse, magiciens. Élie, faux-prophètes⁴. Jérémie, Ananias, Michée, faux-prophètes⁵. JÉSUS-CHRIST. Pharisiens⁶. Saint Paul, Barjésu⁷; apôtres, exorcistes⁸; les chrétiens et les infidèles; les catholiques, les hérétiques; Élie, Énoch; Antéchrist⁹. Toujours le vrai prévaut en miracles. Les deux croix.

15. Jamais, en la contention* du vrai Dieu, de la vérité de la religion, il n'est arrivé de miracle du côté de l'erreur et non de la vérité¹⁰.

16. *Jean*, VII, 40. Contestation entre les Juifs, comme entre les chrétiens aujourd'hui¹¹. Les uns croyaient en JÉSUS-CHRIST, les autres ne le croyaient pas, à cause des prophéties qui disaient qu'il devait naître de Bethléem¹². Ils devaient mieux prendre garde s'il n'en était pas. Car ses miracles étant convaincants, ils devaient bien s'assurer de ces prétendues contradictions de sa doctrine à l'Écriture; et cette obscurité ne les excusait pas, mais les aveuglait. Ainsi ceux

1. Allusion au fait célèbre, raconté par Sulpice Sévère (*Hist. sac.*, I, 33), que la vraie croix fut discernée par la résurrection d'un mort sous les yeux de l'impératrice Hélène.

2. C'est donc l'autorité de l'Église qui décide en dernier ressort et Pascal n'hésite pas ici à se séparer de certains disciples de Jansénius et de Saint-Cyran.

3. Le miracle qui discerne entre eux n'est autre que la voix de Dieu qui se déclare contre Caïn en faveur d'Abel.

4. La narration de ces deux miracles est dans l'*Exode* (7) et dans les *Rois* (III, 18, 38).

5. Jérémie et Michée sont seuls inspirés de Dieu et prédisent seuls la vérité. (*Jér.*, XXVIII, 16; 3 *R.*, XXII, 13.)

6. Allusion à la scène de la guérison du paralytique. (*Luc.*, V, 20.)

7. « Voici, la main du Seigneur est sur toi (dit saint Paul à Bar-jé-

sus), tu seras aveugle. » (*Act.*, XIII, 11.)

8. Quand les exorcistes juifs essayent de chasser les démons, ceux-ci se jettent sur eux, les blessent et les poursuivent. (*Act.*, XIX, 13.)

9. L'Antéchrist, selon les apocalypses juives, doit tuer Énoch et Élie qui seront les deux témoins du Messie, et celui-ci à son tour fera périr l'Antéchrist. (*Targ. Jon.*, in *Is.*, 11.)

10. Ent : sans qu'il n'en soit arrivé de plus grands du côté de la vérité.

11. « Des gens de la foule disaient : Celui-ci est vraiment le prophète. D'autres disaient : c'est le Christ. Et d'autres disaient : est-ce bien de la Galilée que doit venir le Christ ? » — Cette scène revient à l'esprit de Pascal à propos des discussions sur le miracle de la sainte Épine.

12. Sa doctrine témoignait de sa mission divine, mais l'Écriture semblait rendre un témoignage contraire, puisqu'il passait pour Nazaréen.

qui refusent de croire les miracles d'aujourd'hui, pour une prétendue contradiction chimérique, ne sont pas excusés ¹.

17. JÉSUS-CHRIST guérit l'aveugle-né, et fit quantité de miracles, aux jours du sabbat. Par où il aveuglait les pharisiens, qui disaient qu'il fallait juger les miracles par la doctrine ².

« Nous avons Moïse : mais celui-là, nous ne savons d'où il est. » C'est ce qui est admirable, que vous ne savez d'où il est, et cependant il fait de tels miracles.

JÉSUS-CHRIST ne parlait ni contre Dieu, ni contre Moïse. L'Antéchrist et les faux prophètes, prédits par l'un et l'autre Testament, parleront ouvertement contre Dieu et contre JÉSUS-CHRIST, qui n'est point caché ³. Qui serait ennemi converti ⁴, Dieu ne permettrait pas qu'il fit des miracles ouvertement.

18. Fondement de la religion. C'est les miracles. Quoi donc ? Dieu parle-t-il contre les miracles, contre les fondements de la foi qu'on a en lui ⁵ ?

S'il y a un Dieu, il fallait que la foi de Dieu fût sur la terre ⁶. Or les miracles de JÉSUS-CHRIST ne sont pas prédits par l'Antéchrist, mais les miracles de l'Antéchrist sont prédits par JÉSUS-CHRIST ; et ainsi, si JÉSUS-CHRIST n'était pas le Messie, il aurait bien* induit en erreur ⁷ ; mais l'Antéchrist ne peut bien* induire en erreur. Quand JÉSUS-CHRIST a prédit les miracles de l'Antéchrist, a-t-il cru détruire la foi de ses propres miracles ? Moïse a prédit JÉSUS-CHRIST, et ordonné de le suivre ⁸ ; JÉSUS-CHRIST a prédit l'Antéchrist, et défendu de le suivre.

Il était impossible qu'au temps de Moïse on réservât sa croyance à l'Antéchrist, qui leur était inconnu ; mais il est bien aisé, au temps de l'Antéchrist, de croire en JÉSUS-CHRIST, déjà connu.

19. Les miracles sont plus importants que vous ne pensez : ils ont servi à la fondation, et serviront à la continuation de l'Église, jusqu'à l'Antéchrist, jusqu'à la fin.

1. A ceux qui soutenaient que Dieu ne pouvait faire de miracles en faveur de Port-Royal condamné par l'Église, Pascal allégué pour réponse le fait du miracle, et il en conclut : c'est donc que Port-Royal n'a pas été véritablement condamné.

2. Les miracles de J.-C. leur paraissaient contraires à la doctrine du repos sabbatique.

3. Ent. : qui n'est plus caché depuis sa résurrection et continue à se manifester par ses miracles.

4. Suppl. : de J.-C. et de son Église, comme on accusait Port-

Royal de l'être. Sur la construction, V. Gr., 17.

5. Lorsque par exemple il nous met en défiance contre les miracles des faux christes et des faux prophètes. (Matt., XXIV, 24.)

6. Suppl. : et qu'on ne pût être induit en erreur.

7. Puisqu'on n'avait pas été mis en garde contre ses miracles.

8. « Le Seigneur ton Dieu t'enverra un prophète sorti comme moi de ta race et d'entre tes frères ; écoute-le. » (Deut., XVIII, 15.)

20. Ou Dieu a confondu les faux miracles¹, ou il les a prédits ; et par l'un et par l'autre il s'est élevé au-dessus de ce qui est surnaturel à notre égard², et nous y a élevés nous-mêmes.

21. Les miracles ont une telle force, qu'il a fallu que Dieu ait averti qu'on n'y pense point contre lui³, tout clair qu'il soit qu'il y a un Dieu ; sans quoi, ils eussent été capables de troubler⁴.

Et ainsi tant s'en faut que ces passages, *Deut.*, XIII⁵, fassent* contre l'autorité des miracles, que rien n'en marque davantage la force. Et de même pour l'Antéchrist : « Jusqu'à séduire les élus, s'il était possible ».

22. Raisons pourquoi on ne croit pas. *Judæi signa petunt et Græci sapientiam quærent, nos autem Jesum crucifixum*⁶. — Sed plenum signis, sed plenum sapientia; vos autem Christum non crucifixum, et religionem sine miraculis et sine sapientia.

Ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles, c'est le manque de charité. *Joh.* [x, 26] : *Sed vos non creditis quia non estis ex ovibus*⁷. Ce qui fait croire les faux est le manque de charité. II *Thess.*, II⁸.

23. Titre. D'où vient qu'on croit tant de menteurs qui disent qu'ils ont vu des miracles, et qu'on ne croit aucun de ceux qui disent qu'ils ont des secrets pour rendre l'homme immortel ou pour rajeunir. Ayant considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y en a de vrais ; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux, et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y eût eu remède à aucun mal, et que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginé qu'ils en pourraient donner ; et encore plus que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en

1. Suppl. : par des miracles plus grands encore.

2. Il ne faudrait donc pas dire d'après Pascal : l'ordre surnaturel, mais : les ordres surnaturels ; il y en a une infinité, comme il y a une infinité d'infinis dans la catégorie de l'infini mathématique. (V. XVII, 1.)

3. Ent. : quand ils semblent dirigés contre lui.

4. Pascal, grand physicien, pénétré de l'idée du déterminisme universel, sait mieux que nul autre apologiste la force probante du miracle.

5. Où Moïse déclare faux tout miracle qui mène à l'idolâtrie.

6. « Les Juifs demandent des miracles et les Grecs cherchent la sa-

gesse ; nous, nous prêchons Jésus crucifié. » (I *Cor.*, I, 22.) Pascal ajoute en se tournant vers ses propres adversaires : « Mais ce Jésus est riche en miracles, riche en sagesse, tandis que vous, ce que vous prêchez, c'est un Christ non crucifié, une religion sans miracle et sans sagesse. » Ou sait qu'à Port-Royal le grand savoir théologique des jésuites, comme Petau et Sirmond, Labbe et Halloix, paraissait entaché de ce qu'on a nommé depuis rationalisme.

7. « Mais vous ne me croyez pas, parce que vous n'êtes pas du nombre de mes brebis. »

8. « Ils n'ont pas reçu en eux l'amour de la vérité pour être sauvés. »

avoir : de même que, si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y [a] eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables, par¹ la connaissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par là ; et cela s'étant connu possible, on a conclu de là que cela était. Car le peuple raisonne ordinairement ainsi : Une chose est possible, donc elle est ; parce que la chose ne pouvant être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables, le peuple, qui ne peut pas discerner quels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer².

Il en est de même des prophéties, des miracles, des divinations par les songes, des sortilèges, etc. Car, si de tout cela il n'y avait jamais eu rien de véritable, on n'en aurait jamais rien cru ; et ainsi, au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles parce qu'il y en a tant de faux, il faut dire au contraire qu'il y a certainement de vrais miracles, puisqu'il y en a de faux, et qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais.

Il faut raisonner de la même sorte pour la religion ; car il ne serait pas possible que les hommes se fussent imaginé tant de fausses religions, s'il n'y en avait une véritable. L'objection à cela, c'est que les sauvages ont une religion ; mais on répond à cela que c'est qu'ils en ont ouï parler, comme il paraît par le déluge, la circoncision, la croix de saint André, etc.³

24. Il est dit : Croyez à l'Église, mais il n'est pas dit : Croyez aux miracles, à cause que le dernier est naturel, et non pas le premier. L'un avait besoin de précepte, non pas l'autre.

25. ...Ces filles, étonnées de ce qu'on dit, qu'elles sont dans la voie de perdition ; que leurs confesseurs les mènent à Genève⁴ ; qu'ils leur inspirent que JÉSUS-CHRIST n'est point en l'Eucharistie, ni en la droite du Père : elles savent que tout cela est faux, elles s'offrent donc à Dieu en cet état : *Vide si via iniquitatis in me est*. Qu'arrive-t-il là dessus ? Ce lieu qu'on dit être le temple du diable, Dieu en fait son temple. On dit qu'il en faut ôter les enfants : Dieu les y guérit. On dit que c'est l'arsenal de l'enfer : Dieu en fait le sanctuaire de ses grâces. Enfin on les menace de toutes les fureurs et de toutes les vengeances du ciel : et Dieu les comble de ses

1. Par = à. V. Gr., 37.

2. Cf. VII, 17.

3. Allusion à un passage des *Essais* (II, 12) où Montaigne affirme sur la foi d'auteurs quelque peu suspects que la circoncision, la croix de saint André, l'usage de la mitre, le célibat

ecclésiastique sont en honneur parmi les peuplades de l'Amérique.

4. Entendue comme la *Rome du protestantisme*.

5. « Vois si la voie de l'iniquité est en moi. » (Ps. CXXXVII, 24.)

faveurs¹. Il faudrait avoir perdu le sens pour en conclure qu'elles sont donc en la voie de perdition.

26. Pour affaiblir vos adversaires, vous désarmez toute l'Église².

27. ...S'ils³ disent que notre salut dépend de Dieu, ce sont des hérétiques. S'ils disent qu'ils sont soumis au pape, c'est une hypocrisie. S'ils sont prêts à souscrire toutes ses constitutions⁴, cela ne suffit pas. S'ils disent qu'il ne faut pas tuer pour une pomme⁵, ils combattent la morale des catholiques. S'il se fait des miracles parmi eux, ce n'est point une marque de sainteté, et c'est au contraire un soupçon d'hérésie.

28. ...Les trois marques de la religion : la perpétuité⁶, la bonne vie, les miracles. Ils détruisent la perpétuité par la probabilité⁷ ; la bonne vie par leur morale ; les miracles, en détruisant ou leur vérité, ou leur conséquence.

Si on les croit, l'Église n'aura que faire de perpétuité, sainteté ni miracles. Les hérétiques les nient, ou en nient la conséquence ; eux de même. Mais il faudrait n'avoir point de sincérité pour les nier, ou encore perdre le sens pour nier la conséquence.

29. ...Quoi qu'il en soit, l'Église est sans preuve, s'ils ont raison.

30. L'Église a trois sortes d'ennemis : les Juifs, qui n'ont jamais été de son corps ; les hérétiques, qui s'en sont retirés ; et les mauvais chrétiens, qui la déchirent au dedans.

Ces trois sortes différentes d'adversaires la combattent d'ordinaire diversement. Mais ici ils la combattent d'une même sorte. Comme

1. La défense des religieuses de P. R. a toujours admirablement inspiré Pascal. On se rappelle le sublime mouvement qui termine la XVI^e Provinciale : « Pendant que ces saintes vierges adorent nuit et jour J.-C. au saint Sacrement selon leur institution, vous ne cessez nuit et jour de publier qu'elles ne croient pas qu'il soit ni dans l'Eucharistie, ni même à la droite de son Père, et vous les retranchez publiquement de l'Église, pendant qu'elles prient dans le secret pour vous et pour toute l'Église. Vous calomniez celles qui n'ont point d'oreilles pour vous ouïr, ni de bouche pour vous répondre. Mais J.-C., en qui elles sont cachées pour ne paraître qu'un jour avec lui, vous écoute et répond pour elles. On l'entend aujourd'hui, cette voix sainte et terrible,

qui étonne la nature et qui console l'Église... »

2. On estimait à P. R. que c'était discréditer tous les miracles que de contester le miracle de la sainte Épine.

3. Les théologiens de P. R.

4. Pascal ne fait ici aucune réserve sur la fameuse distinction du *fait et du droit* : la répudiait-il déjà, comme on sait qu'il le fit à son lit de mort ?

5. Allusion au cas de conscience discuté dans la VII^e Provinciale.

6. Ent. : la perpétuité de la doctrine.

7. Les casuistes qui enseignent qu'une opinion contraire à la tradition, mais approuvée par un seul auteur grave, peut être tenue pour probable et suivie en pratique. C'est le sujet de la V^e Provinciale.

ils sont tous sans miracles, et que l'Église a toujours eu contre eux des miracles, ils ont tous eu le même intérêt à les éluder, et se sont tous servis de cette défaite : qu'il ne faut pas juger de la doctrine par les miracles, mais des miracles par la doctrine. Il y avait deux partis entre ceux qui écoutaient* JÉSUS-CHRIST : les uns qui suivaient sa doctrine par ses miracles; les autres qui disaient¹... Il y avait deux partis au temps de Calvin²... Il y a maintenant les Jésuites³,.. etc.

31. Ce n'est point ici le pays de la vérité : elle erre inconnue parmi les hommes. Dieu l'a couverte d'un voile, qui la laisse méconnaître à ceux qui n'entendent pas sa voix⁴. Le lieu est ouvert au blasphème, et même sur des vérités au moins bien apparentes⁵. Si l'on⁶ publie les vérités de l'Évangile, on⁷ en publie de contraires; et on obscurcit les questions, en sorte que le peuple ne peut discerner. Et on demande : Qu'avez-vous pour vous faire plutôt croire que les autres? Quel signe faites-vous? Vous n'avez que des paroles et nous aussi. Si vous aviez des miracles, bien. — Cela est une vérité, que la doctrine doit être soutenue par les miracles, dont on abuse pour blasphémer la doctrine. Et si les miracles arrivent, on dit que les miracles ne suffisent pas sans la doctrine; et c'est une autre vérité, pour blasphémer les miracles.

32. Que vous êtes aise de savoir les règles générales, pensant par là jeter le trouble, et rendre tout inutile! On vous en empêchera, mon père⁸; la vérité est une et ferme⁹.

33. Un miracle parmi les schismatiques n'est pas tant à craindre; car le schisme, qui est plus visible que le miracle, marque visiblement leur erreur. Mais quand il n'y a point de schisme, et que l'erreur est en dispute, le miracle discerne.

34. *Jean, IX : Non est hic homo a Deo, quia sabbatum non custodit.*

1. « Il chasse les démons au nom de Béelzébub. » (*Matt.*, XII, 24.)

2. Ce furent alors les miracles d'un saint Charles Borromée et d'un saint François Xavier qu'on opposa aux doctrines calvinistes.

3. Port-Royal leur oppose le miracle de la sainte Épine.

4. C'est par la même image que Pascal dans un passage déjà cité de la XVI^e Provinciale traduit l'idée de miracle. V. p. 261, note 1.

5. Ent : la porte est ouverte aux blasphèmes, et les vérités, sinon évidentes, du moins bien apparentes, qui

constituent la doctrine théologique de P. R., sont en butte à toutes les attaques.

6. L'on = les amis de P. R.

7. On = les adversaires de P. R., qui opposent les notions de liberté et de responsabilité aux idées quelque peu fatalistes de Jansénius sur la grâce et la prédestination.

8. Sans doute, le Père Annat, l'auteur du *Rabat-joie des jansénistes*.

9. C. à. d. : ces deux vérités, que les miracles discernent la doctrine, et que la doctrine discerne les miracles, ne se combattent nullement.

Alii : Quomodo potest homo peccator hæc signa facere¹? Lequel est le plus clair?

Cette maison n'est pas de Dieu ; car on n'y croit pas que les cinq propositions soient dans Jansénius. — Les autres : Cette maison est de Dieu ; car il y fait d'étranges miracles. — Lequel est le plus clair?

Tu quid dicis? Dico quia propheta est. — Nisi esset hic a Deo, non poterat facere quidquam.

35. Si vous ne croyez en moi, croyez au moins aux miracles. Il les renvoie comme au plus fort².

36. ...Il avait été dit aux Juifs, aussi bien qu'aux chrétiens, qu'ils ne crussent pas toujours les prophètes. Mais néanmoins les pharisiens et les scribes font grand état de ses miracles³, et essaient de montrer qu'ils sont faux, ou faits par le diable : étant nécessités d'être convaincus, s'ils reconnaissent qu'ils sont de Dieu.

Nous ne sommes pas aujourd'hui dans la peine de faire ce discernement. Il est pourtant bien facile à faire : ceux qui ne nient ni Dieu, ni JÉSUS-CHRIST, ne font point de miracles qui ne soient sûrs : *Nemo faciat virtutem in nomine meo, et cito possit de me male loqui⁴*. Mais nous n'avons point à faire ce discernement. Voici une relique sacrée. Voici une épine de la couronne du Sauveur du monde, en qui le prince de ce monde n'a point puissance, qui fait des miracles par la propre puissance de ce sang répandu pour nous. Voici que Dieu choisit lui-même cette maison pour y faire éclater sa puissance.

Ce ne sont point des hommes qui font ces miracles par une vertu inconnue et douteuse, qui nous oblige à un difficile discernement. C'est Dieu même ; c'est l'instrument de la Passion de son Fils unique, qui, étant en plusieurs lieux⁵, choisit celui-ci, et fait venir de tous côtés les hommes pour y recevoir ces soulagements miraculeux dans leurs langueurs.

37. Les miracles ne sont plus nécessaires, à cause qu'on en a déjà. Mais quand on⁶ n'écoute plus la tradition⁷, quand on ne propose plus que le pape, quand on l'a surpris, et qu'ainsi ayant exclu la vraie source de la vérité, qui est la tradition, et ayant prévenu le pape, qui en est le dépositaire, la vérité n'a plus de liberté de paraître :

1. « Quelques pharisiens dirent : Cet homme n'est pas de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat. D'autres dirent : C'est un prophète. Si cet homme n'était de Dieu, il ne pourrait rien faire de pareil. »

2. V. Gr., 2.

3. Les miracles de J.-C.

4. « Il n'est personne qui, faisant un miracle en mon nom, puisse aus-

sitôt après parler mal de moi. » (*Marc.*, IX, 38.)

5. On conservait des épines de la Sainte Couronne non seulement à P. R., mais à Pise, à Trèves, à Notre-Dame de Paris, etc.

6. On = les adversaires de Pascal.

7. En particulier saint Augustin qui représente pour P. R. toute la tradition.

alors les hommes ne parlant plus de la vérité, la vérité doit parler elle-même aux hommes. C'est ce qui arriva au temps d'Arius¹.

38. *Joan.*, VI, 26 : *Non quia vidistis signum, sed quia saturati estis*².

Ceux qui suivent JÉSUS-CHRIST à cause de ses miracles, honorent sa puissance dans tous les miracles qu'elle produit; mais ceux qui, en faisant profession de le suivre pour ses miracles, ne le suivent en effet que parce qu'il les console et les rassasie des biens du monde, ils déshonorent ses miracles, quand ils sont contraires à leurs commodités.

39. Juges injustes, ne faites pas des lois sur l'heure; jugez par celles qui sont établies, et par vous-mêmes. *Vae qui conditis leges iniquas*³.

40. La manière dont l'Église a subsisté est, que la vérité a été sans contestation; ou, si elle a été contestée, il y a eu le pape, et sinon, il y a eu l'Église⁴.

41. Miracle. C'est un effet qui excède la force naturelle des moyens qu'on y emploie; et non-miracle, est un effet qui n'excède pas la force naturelle des moyens qu'on y emploie. Ainsi ceux qui guérissent par l'invocation du diable ne font pas un miracle; car cela n'excède pas la force naturelle du diable. Mais.

42. Les miracles prouvent le pouvoir que Dieu a sur les cœurs par celui qu'il exerce sur les corps.

43. Il importe aux rois et princes d'être en estime de piété et, pour cela, il faut qu'ils se confessent à vous.

44. Les jansénistes ressemblent aux hérétiques par la réformation des mœurs; mais vous leur ressemblez en mal⁵.

1. Les miracles accomplis à Milan, au temps de saint Ambroise, par les reliques de saint Gervais et de saint Protas, contribuèrent au triomphe de la foi catholique sur l'hérésie arienne.

2. « Vous me cherchez, non parce que vous avez vu un miracle, mais parce que vous avez été rassasiés. »

3. « Malheur à ceux qui établissent des lois iniques. » (*Is.*, X, 1.)

4. Même conception théologique que dans Bossuet : « La puissance

qu'il faut reconnaître dans le Saint-Siège est si haute et si éminente, si chère et si vénérable à tous les fidèles qu'il n'y a rien au-dessus, que toute l'Église catholique ensemble. » (*Unité de l'Ég.*, II.)

5. On reprochait à P. R. son rigorisme calviniste : Pascal reproche aux adversaires de P. R. d'être, comme les protestants, incrédules aux miracles : « Vous leur ressemblez en mal. »

L'Église a toujours été combattue par des erreurs contraires¹, mais peut-être jamais en même temps, comme à présent. Et si elle en souffre plus, à cause de la multiplicité d'erreurs, elle en reçoit cet avantage qu'elles se détruisent.

Elle se plaint des deux, mais bien plus des calvinistes, à cause du schisme.

Il est certain que plusieurs des deux contraires sont trompés², il faut les désabuser.

La foi embrasse plusieurs vérités qui semblent se contredire. *Temps de rire et de pleurer*³, etc. *Responde, ne respondeas*⁴, etc.

La source en est l'union des deux natures en JÉSUS-CHRIST.

Et aussi les deux mondes⁵. La création d'un nouveau ciel et nouvelle terre; nouvelle vie, nouvelle mort⁶; toutes choses doublées, et les mêmes noms demeurant.

Et enfin les deux hommes qui sont dans les justes⁷, car ils sont les deux mondes, et un membre et image de JÉSUS-CHRIST. Et ainsi tous les noms leur conviennent, de juste, pécheur; mort, vivant: vivant, mort; élu, réprouvé⁸, etc.

Il y a donc un grand nombre de vérités, et de foi et de morale, qui semblent répugnantes, et qui subsistent toutes dans un ordre⁹ admirable.

La source de toutes les hérésies est l'exclusion de quelques-unes de ces vérités¹⁰; et la source de toutes les objections que nous font les hérétiques est l'ignorance de quelques-unes de nos vérités¹¹.

Et d'ordinaire il arrive que, ne pouvant concevoir le rapport de deux vérités opposées, et croyant que l'aveu* de l'une enferme l'exclusion de l'autre, ils s'attachent à l'une, ils excluent l'autre et

1. Ainsi les calvinistes soutiennent la prédestination et les pélagiens la nient; les augustiniens extrêmes exagèrent le pouvoir de la grâce et les molinistes extrêmes le pouvoir de la liberté.

2. Il peut y avoir des calvinistes et des pélagiens de bonne foi, remarque d'abord Pascal.

3. « Toutes choses ont leur temps et tout passe sous le ciel à son heure: temps de naître et temps de mourir..., temps de pleurer et temps de rire... » (*Ecc.*, III, 1.)

4. « Ne réponds pas au fou selon sa folie, de peur de lui ressembler toi-même. Réponds au fou selon sa folie de peur qu'il ne se croie un sage. » (*Prov.*, XXIV, 5.)

5. Naturel et surnaturel.

6. Vie de la grâce, mort du péché.

7. Selon le mot de saint Paul: « Je

ne fais point ce que je veux et je fais ce que je hais » (*Rom.*, VII, 15) commenté, comme on sait, par Racine: Je porte deux hommes en moi...

8. Mort par le péché originel, vivant par le baptême; vivant de la vie terrestre, mort au monde et au péché; élu par Dieu, réprouvé en Adam.

9. Sur cette notion capitale dans les *Pensées*, cf. VIII, 54, *Esp. géo.*, I.

10. On connaît le mot profond de Leibnitz: « Les systèmes sont généralement vrais par ce qu'ils affirment et faux dans ce qu'ils nient. » La conclusion de Leibnitz comme celle de Pascal, est que l'intelligence du penseur ne saurait trop s'élargir: *Dilatamini et vos*.

11. Ent.: l'ignorance où ils sont que nous tenons aussi les vérités qu'ils admettent.

pensent que nous, au contraire ¹. Or, l'exclusion est la cause de leur hérésie; et l'ignorance que nous tenons l'autre, cause leurs objections.

1^{er} exemple : JÉSUS-CHRIST est Dieu et homme. Les ariens ne pouvant allier ces choses, qu'ils croient incompatibles, disent qu'il est homme : en cela ils sont catholiques. Mais ils nient qu'il soit Dieu : en cela ils sont hérétiques. Ils prétendent que nous nions son humanité : en cela ils sont ignorants.

2^e exemple, sur le sujet du Saint Sacrement : Nous croyons que la substance du pain étant changée, et consubstantielle ², en celle du corps de Notre-Seigneur, JÉSUS-CHRIST y est présent réellement. Voilà une des vérités. Une autre est que ce sacrement est aussi une des figures de la croix et de la gloire, et une commémoration des deux. Voilà la foi catholique, qui comprend ces deux vérités qui semblent opposées.

L'hérésie d'aujourd'hui ³, ne concevant pas que ce sacrement contient tout ensemble, et la présence de JÉSUS-CHRIST et sa figure, et qu'il soit sacrifice et commémoration de sacrifice, croit qu'on ne peut admettre l'une de ces vérités sans exclure l'autre pour cette raison.

Ils s'attachent à ce point seul, que ce sacrement est figuratif : et en cela ils ne sont pas hérétiques. Ils pensent que nous excluons cette vérité : et de là vient qu'ils nous font tant d'objections sur les passages des Pères qui le disent ⁴. Enfin, ils nient la présence : et en cela ils sont hérétiques.

3^e exemple : les indulgences ⁵.

C'est pourquoi le plus court moyen pour empêcher les hérésies est d'instruire de toutes les vérités; et le plus sûr moyen de les réfuter est de les déclarer toutes. Car que diront les hérétiques?

Tous errent d'autant plus dangereusement qu'ils suivent chacun une vérité. Leur faute n'est pas de suivre une fausseté, mais de ne pas suivre une autre vérité ⁶. (XXIV, 12.)

46. S'il y a jamais un temps auquel on doit faire profession des deux contraires ⁷, c'est quand on reproche qu'on en omet un. Donc

1. Ent. : ils pensent que comme eux, mais à l'inverse, nous excluons l'une des deux vérités, et justement celle qu'ils professent.

2. Transsubstantiée, disent les théologiens.

3. Le calvinisme.

4. A savoir que l'Eucharistie a quelque chose de figuratif.

5. Les hérétiques disent avec raison que les indulgences n'effacent pas le péché mortel, mais ils nient à tort

qu'elles effacent les peines dues aux péchés déjà pardonnés.

6. Bref il ne faut rejeter que les négations et les exclusions : c'est la doctrine même de Platon, sous cette forme si naïve à la fois et si pénétrante : « Quand on me propose de choisir entre deux choses, je fais comme les enfants, qui prennent les deux à la fois. »

7. Par exemple la liberté et la grâce.

les Jésuites et les Jansénistes ont tort en les cédant ; mais les Jansénistes plus, car les Jésuites en ont mieux fait profession des deux¹. (XXIV, 12 *bis*.)

47. La grâce sera toujours dans le monde (et aussi la nature), de sorte qu'elle est en quelque sorte naturelle. Et ainsi il y aura toujours des pélagiens, et toujours des catholiques², et toujours combat.

Parce que la première naissance fait les uns, et la grâce de la seconde naissance fait les autres. (XXIV, 12 *ter*.)

48. ...Mais est-il *probable* que la *probabilité* assure³? — Différence entre repos et sûreté de conscience. Rien ne donne l'assurance que la vérité. Rien ne donne le repos que la recherche sincère de la vérité. (XXIV, 21.)

49. Ce qui nous gêne pour comparer ce qui s'est passé autrefois dans l'Église à ce qui s'y voit maintenant, c'est qu'ordinairement on regarde saint Athanase, sainte Thérèse, et les autres, comme couronnés de gloire* et... comme des dieux. A présent que le temps a éclairci les choses, cela paraît ainsi. Mais au temps où on le persécutait, ce grand saint était un homme qui s'appelait Athanase ; et sainte Thérèse, une fille*. « Élie était un homme comme nous, et « sujet aux mêmes passions* que nous », dit saint Jacques [v. 17], pour désabuser les chrétiens de cette fausse idée qui nous fait rejeter l'exemple des saints, comme disproportionné à notre état. C'étaient des saints, disons-nous, ce n'est pas comme nous. Que se passait-il donc alors? Saint Athanase était un homme appelé Athanase, accusé de plusieurs crimes, condamné en tel et tel concile, pour tel et tel crime⁴. Tous les évêques y consentaient, et le pape enfin. Que dit-on à ceux qui y résistent⁵? Qu'ils troublent la paix, qu'ils font schisme⁶, etc.

1. V. Gr., 45. On ne saurait trop remarquer avec quelle liberté d'esprit et quelle impartialité courageuse Pascal se sépare des jansénistes et donne gain de cause à leurs adversaires sur la question du libre arbitre.

2. Des pélagiens pour défendre la nature, des catholiques pour affirmer la grâce.

3. Nouvel argument contre les casuistes attaqués dans les *Provinciales*: la *probabilité*, dit-il, tranquillise un instant les pécheurs, elle ne leur donne pas le vrai repos.

4. Accusé de sacrilège, de meurtre et d'immoralité par les ariens, saint Athanase fut condamné par les con-

ciles d'Arles, de Tyr et de Milan et la ratification de la sentence fut enfin arrachée au pape Libère en 357.

5. Le présent pour l'imparfait : ces scènes de l'histoire s'animent sous les yeux de Pascal, tant il croit retrouver le présent dans le passé.

6. C'est précisément l'ingénieuse et savante défense qu'avait présentée de son ami Arnauld, devant la Sorbonne, le docteur Nicolas Perrault : « En vain l'on me répondrait que M. Arnauld n'est pas saint Jérôme ; car lorsque saint Jérôme écrivait les ouvrages qu'il nous a laissés, il n'était pas alors saint Jérôme, mais seulement Jérôme prêtre, ce Jérôme aban-

Quatre sortes de personnes : zèle sans science ; science sans zèle, ni science ni zèle ; et zèle et science. Les trois premiers le condamnent ¹, les derniers l'absolvent, et, sont excommuniés de l'Église, et sauvent néanmoins l'Église. (XXIV, 25.)

50. Toutes les religions et les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide. Les seuls chrétiens ont été astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes, et à s'informer de celles que JÉSUS-CHRIST a laissées aux anciens pour être transmises aux fidèles. Cette contrainte lasse ces bons pères². Ils veulent avoir, comme les autres peuples, la liberté de suivre leurs imaginations. C'est en vain que nous leur crions, comme les prophètes disaient autrefois aux Juifs : Allez au milieu de l'Église ; informez-vous des lois que les anciens lui ont laissées, et suivez ces sentiers. Ils ont répondu comme les Juifs : Nous n'y marcherons pas : mais nous suivrons les pensées de notre cœur ; et ils ont dit : Nous serons comme les autres peuples. (XXIV, 41.)

51. Jamais on ne fait le mal si pleinement, si gaiment, que quand on le fait par conscience³. (XXIV, 43.)

52. Hérétiques. Ézéchiél. Tous les païens disaient du mal d'Israël, et le prophète aussi : et tant s'en faut que les Israélites eussent le droit de lui dire : Vous parlez comme les païens, qu'il fait sa plus grande force sur ce que les païens parlent comme lui⁴. (XXIV, 49.)

53. Sur les confessions et absolutions sans marque de regret⁵. Dieu ne regarde que l'intérieur : l'Église ne juge que par l'extérieur. Dieu absout aussitôt qu'il voit la pénitence dans le cœur ; l'Église, quand elle la voit dans les œuvres. Dieu fera une Église pure au dedans, qui confonde par sa sainteté intérieure et toute spirituelle l'impiété intérieure des sages superbes et des pharisiens : et l'Église fera une assemblée d'hommes dont les mœurs extérieures soient si pures,

donné du pape Sirice et accablé de tant de calomnies par le clergé de Rome, que les uns disaient qu'il fallait le chasser de la ville, d'autres qu'il fallait le lapider et d'autres qu'il fallait le jeter dans la rivière. Voilà quel était alors ce Jérôme prêtre que nous ne connaissons plus que par le nom de saint Jérôme. »

1. Athanase figure ici bien évidemment Port-Royal.

2. Pascal assimile les casuistes aux Juifs charnels qui, malgré les avertissements de Samuel, veulent être gouvernés non par la volonté divine, mais par une simple volonté humaine,

comme les peuples des autres nations. (Cf. XV, 10.)

3. Résumé piquant de la quatrième *Provinciale*, où le casuiste de Pascal étale, en même temps que les maximes du probabilisme, une vanité si ingénue et si plaisante.

4. Si le prophète a le droit d'invoquer contre Jérusalem le témoignage des ennemis d'Israël, Pascal en conclut qu'il peut invoquer contre ses adversaires le témoignage des hérétiques ou des incrédules.

5. C'est le sujet du livre alors si goûté du grand Arnauld sur la *Fréquente Communion*.

qu'elles confondent les mœurs des païens. S'il y en a d'hypocrites, mais si bien déguisés qu'elle n'en reconnaisse pas le venin, elle les souffre; car, encore qu'ils ne soient pas reçus de Dieu, qu'ils ne peuvent tromper, ils le sont des hommes, qu'ils trompent. Et ainsi elle n'est pas déshonorée par leur conduite, qui paraît sainte. Mais vous voulez ¹ que l'Église ne juge, ni de l'intérieur, parce que cela n'appartient qu'à Dieu, ni de l'extérieur, parce que Dieu ne s'arrête qu'à l'intérieur; et ainsi, lui ôtant tout choix des hommes, vous retenez dans l'Église les plus débordés, et ceux qui la déshonorent si fort, que les synagogues des Juifs et les sectes des philosophes les auraient exilés, comme indignes, et les auraient abhorrés comme impies. (XXIV, 62.)

54. Montagne ². ...Les opinions relâchées plaisent tant aux hommes, qu'il est étrange que les leurs ³ déplaisent. C'est qu'ils ont excédé toute borne. Et, de plus, il y a bien des gens qui voient le vrai et qui n'y peuvent atteindre ⁴. Mais il y [en] a peu qui ne sachent que la pureté de la religion est contraire à nos corruptions. Ridicule de dire qu'une récompense éternelle est offerte à des mœurs escobarines ⁵. (XXIV, 65.)

55. Le silence est la plus grande persécution : jamais les saints ne se sont tus. Il est vrai qu'il faut vocation, mais ce n'est pas des arrêts du Conseil ⁶ qu'il faut apprendre si l'on est appelé : c'est de la nécessité de parler. Or, après que Rome a parlé, et qu'on pense qu'elle a condamné la vérité, et qu'ils l'ont écrit ⁷ et que les livres qui ont dit le contraire sont censurés, il faut crier d'autant plus haut qu'on est censuré plus injustement, et qu'on veut étouffer la parole plus violemment, jusqu'à ce qu'il vienne un pape qui écoute les deux parties, et qui consulte l'antiquité pour faire justice ⁸. Aussi les bons papes trouveront encore l'Église en clameurs ⁹.

1. Pascal s'adresse aux casuistes viciés spécialement dans la V^e Provinciale.

2. Pseudonyme de l'auteur des Provinciales : Pascal, *a monte alto*, de la haute montagne (le Puy-de-Dôme).

3. Celle des casuistes relâchés.

4. Suppl. : dans la pratique.

5. Inspirées des principes d'Escobar, casuiste espagnol rendu célèbre par la 14^e Provinciale, et par la balade bien connue de La Fontaine :

Veut-on monter sur les célestes tours?
Chemin pierreux est grande rêverie :
Escobar suit un chemin de velours.

6. Le Conseil du Roi (composé des

conseillers privés du roi) avait condamné les Provinciales par un arrêt du 23 septembre 1660.

7. Les adversaires de Port-Royal, s'appuyant sur la condamnation des cinq propositions par Innocent X en 1653.

8. On remarquera que c'est au pape et non pas au concile, comme la plupart des jansénistes, que Pascal en appelle pour rétablir la tradition de l'antiquité, c'est-à-dire de saint Augustin.

9. « Le pape est le premier, disait ailleurs Pascal; quel autre est connu de tous? quel autre est reconnu de tous? ayant pouvoir d'influer par

...L'Inquisition et la Société¹, les deux fléaux de la vérité.

...Que ne les² accusez-vous d'arianisme? Car s'ils ont dit que JÉSUS-CHRIST est Dieu, peut-être ils l'entendent non par nature, mais comme il est dit, *Dii estis*. (Ps. LXXXI, 6.) (XXIV, 66.)

56. Si mes lettres sont condamnées à Rome³, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel⁴. *Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello*.

...Vous-même êtes corruptible⁵.

...J'ai craint que je n'eusse mal écrit, me voyant condamné; mais l'exemple de tant de pieux écrits me fait croire au contraire. Il n'est plus permis de bien écrire, tant l'Inquisition est corrompue ou ignorante!

...Il est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes⁶.

...Je ne crains rien, je n'espère rien⁷. Les évêques ne sont pas ainsi⁸. Le Port-Royal craint, et c'est une mauvaise politique de les séparer⁹, car ils ne craindront plus et se feront plus craindre. Je ne crains pas même vos censures pareilles, si elles ne sont pas fondées sur celles de la tradition. Censurez-vous tout? Quoi! même mon respect? Non. Donc dites quoi, ou vous ne ferez rien, si vous ne désignez le mal, et pourquoi il est mal. Et c'est ce qu'ils auront bien peine à faire. (XXIV, 66 bis.)

57. Otez la probabilité, on ne peut plus plaire au monde; mettez la probabilité, on ne peut plus lui déplaire¹⁰. (XXIV, 72.)

58. L'ardeur des saints à chercher le vrai était inutile, si le probable est sûr. (XXIV, 73.)

tout le corps, parce qu'il tient la maîtresse branche qui s'insinue partout?»

1. Suppl. : de Jésus.

2. Les jansénistes. Allez jusqu'au bout, dit ironiquement Pascal, accusez-les de ne pas croire à la divinité de Jésus-Christ, et de dire qu'il est Dieu au sens où l'Écriture appelle les juges des dieux.

3. Les *Provinciales* avaient en effet été condamnées à Rome le 6 septembre 1657.

4. Ent. : ce que je condamne dans mes lettres, c'est ce que le ciel y a condamné.

5. L'opinion que le pape peut errer et se laisser corrompre était alors généralement admise en France, moins par l'effet d'une tradition théologique bien liée qu'en vertu de motifs politiques des plus connus.

6. C'est le mot de saint Pierre quand le sanhédrin prétend lui défendre de prêcher au nom de Jésus. (*Act.*, V, 29.)

7. Variante du beau passage de la XVII^e *Provinciale* : « Tout le crédit que vous pouvez avoir est inutile à mon égard. Je n'espère rien du monde; je n'en appréhende rien, je n'en veux rien... Ainsi, mon Père, j'échappe à toutes vos prises... »

8. On connaît le mot de Jacqueline, la sœur de Pascal : Quand les évêques ont des courages de filles, c'est aux filles à montrer des courages d'évêques.

9. On venait de disperser les solitaires de Port-Royal des Champs (1660).

10. C'est la V^e *Provinciale* résumée en une piquante antithèse.

59. On aime la sûreté. On aime que le pape soit infallible en la foi, et que les docteurs graves le soient dans les mœurs, afin d'avoir son assurance¹. (XXIV, 75.)

60. Il ne faut pas juger de ce qu'est le pape par quelques paroles des Pères, comme disaient les Grecs dans un concile², règle importante, mais par les actions de l'Église et des Pères, et par les canons. (XXIV, 76.)

61. Le pape est premier. Quel autre est connu de tous? Quel autre est reconnu de tous? ayant pouvoir d'insinuer³ dans tout le corps, parce qu'il tient la maîtresse branche, qui s'insinue-partout? Qu'il était aisé de faire dégénérer cela en tyrannie! C'est pourquoi Jésus-Christ leur a posé ce précepte : *Vos autem non sic*⁴.

L'unité et la multitude : *Duo aut tres. In unum*⁵. Erreur à exclure l'une des deux, comme font les papistes qui excluent la multitude⁶, ou les huguenots qui excluent l'unité. (XXIV, 77.)

62. Il y a hérésie à expliquer toujours *omnes* de tous, et hérésie à ne le pas expliquer quelquefois de tous. *Bibite ex hoc omnes*⁷ : les huguenots hérétiques, en l'expliquant de tous. *In quo omnes peccaverunt*⁸ : les huguenots hérétiques, en exceptant les enfants des fidèles. Il faut donc suivre les Pères et la tradition pour savoir quand, puisqu'il y a hérésie à craindre de part et d'autre. (XXIV, 78.)

63. ...Les malheureux, qui m'ont obligé de parler du fond de la religion⁹!... Des pécheurs purifiés sans pénitence, des justifiés sans

1. Pascal se rend compte du sentiment, au fond très légitime, qui fait la force de ses adversaires. (Cf. 54, 56.)

2. Allusion à la thèse des théologiens grecs présents au Concile de Florence : les hommages rendus par les Pères au Saint-Siège ne sont que formules de politesse. Il est à peine besoin de remarquer que Pascal était mal préparé à traiter ces délicates questions d'histoire et de droit canonique.

3. V. *Gr.*, 27.

4. « Les rois des nations commandent en maîtres; qu'il n'en soit pas ainsi parmi vous. » (*Luc.*, XXII, 26.)

5. « S'il en est qui aient le don des langues, qu'on n'en entende que deux ou trois au plus. » (*I Cor.*, XIV, 27.) — « Qu'ils soient un, comme nous sommes un. » (*Joan.*, XVII, 22.)

6. Pascal parle le langage des gallicans qui faisaient alors autorité en France et traitaient d'ultramontain ou de papiste quiconque semblait diminuer l'autorité des évêques au profit du pouvoir pontifical.

7. « Buvez-en tous, » ent. : tous ceux qui sont en état de grâce.

8. « Le péché est entré dans le monde par un homme en qui (ou parce que, ἑφ' ᾧ) tous ont péché. » (*Rom.*, V, 12.) Certains sociniens expliquent *tous*, en disant que les enfants des fidèles sont exempts du péché originel.

9. Cri d'indignation contre les incrédules à la fois et contre les mauvais chrétiens qui obligent l'apologiste à porter une main toujours quelque peu indiscrete sur le fondement mystique de toute autorité. (Cf. III, 8.)

charité, tous les chrétiens sans la grâce de Jésus-Christ, Dieu sans pouvoir sur la volonté des hommes, une prédestination sans mystère, une rédemption sans certitude¹. (XXIV, 83.)

64. ...Ces malheureux, qui nous ont obligé de parler des miracles ! (XXIV, 83 bis.)

65. Église, Pape. Unité, multitude². En considérant l'Église comme unité, le pape quelconque est le chef, est comme tout. En la considérant comme multitude, le pape n'en est qu'une partie. Les Pères l'ont considérée, tantôt en une manière, tantôt en l'autre. Et ainsi ont parlé diversement du pape. Saint Cyprien : *Sacerdos Dei* ³. Mais en établissant une de ces deux vérités, ils n'ont pas exclu l'autre. La multitude qui ne se réduit pas à l'unité est confusion ; l'unité qui ne dépend pas de la multitude est tyrannie. Il n'y a presque plus que la France où il soit permis de dire que le concile est au-dessus du pape⁴. (XXIV, 84.)

66. Dieu ne fait point de miracles dans la conduite ordinaire de son Église. C'en serait un étrange, si l'infailibilité était dans un ; mais d'être dans la multitude, cela paraît si naturel, que⁵ la conduite de Dieu est cachée sous la nature, comme en tous ses autres ouvrages. (XXIV, 85.)

67. Est fait prêtre qui veut l'être, comme sous Jéroboam⁶. C'est une chose horrible qu'on nous propose la discipline de l'Église d'aujourd'hui pour tellement bonne, qu'on fait un crime de la vouloir changer. Autrefois elle était bonne infailiblement, et on trouve qu'on a pu la changer sans péché ; et maintenant, telle qu'elle est, on ne la pourra souhaiter changée ! Il a bien été permis de changer la coutume de ne faire des prêtres qu'avec tant de circonspection,

1. C'est, en un résumé nerveux, le réquisitoire le plus complet de l'auteur des *Provinciales* contre la théologie de ses adversaires.

2. Pascal se propose de concilier ces deux notions fondamentales de l'Église : « L'Église est le gouvernement des pasteurs et principalement de l'unique vicaire de J.-C. sur la terre, le Pontife romain. » (Bellarmin, *Op.* II, col. 109, B.) — « L'Église est la société des saints dans laquelle l'évangile est bien enseigné et les sacrements sont bien administrés. » (Saint Aug., *Apol.* 4, *de Ecc.*, 5 f.)

3. Mot qui résume la doctrine de saint Cyprien : « Rome est l'Église

principale d'où l'unité *sacerdotale* est sortie et le pape est ainsi par excellence le prêtre de Dieu. » (*Ep.*, 59.)

4. Témoignage véridique en faveur des *doctrines romaines* et de leur universalité.

5. Suppl. : qu'on peut dire ici que... Pascal essaie de justifier par des arguments rationnels la doctrine gallicane que Bossuet, dans sa *Gallia orthodoxa*, devait chercher surtout à défendre par des arguments historiques.

6. « Jéroboam créa des prêtres pris parmi tout le peuple et n'appartenant point à la tribu de Lévi. » (III *Reg.*, XII, 31.)

qu'il n'y en avait presque point qui en fussent dignes¹; et il ne sera pas permis de se plaindre de la coutume, qui en fait tant d'indignes ! (XXIV, 93.)

68. Deux sortes de gens² égalent les choses, comme les fêtes aux jours ouvriers, les chrétiens aux prêtres, tous les péchés entre eux, etc. Et de là les uns concluent que ce qui est donc mal aux prêtres l'est aussi aux chrétiens; et les autres, que ce qui n'est pas mal aux chrétiens est permis aux prêtres³. (XXV, 64.)

69. Universel. Morale et langage sont des sciences particulières mais universelles⁴. (XXV, 77.)

70. ...Mais il est impossible que Dieu soit jamais la fin, s'il n'est le principe. On dirige sa vue en haut, mais on s'appuie sur le sable; et la terre fondra, et on tombera en regardant le ciel⁵. (XXV, 78.)

71. Injustice. La juridiction ne se donne pas pour le juridiciant mais pour le juridicié. Il est dangereux de le dire au peuple: mais le peuple a trop de croyance en vous; cela ne lui nuira pas, et peut vous servir. Il faut donc le publier. *Pasce oves meas*⁶ non tuas. Vous me devez pâture⁷. (XXV, 85.)

72. Si ne marque pas l'indifférence: Malachie, Isaïe⁸. *Is. Si volumus*, etc. *In quacumque die*. (XXV, 98.)

1. Ent.: qu'il n'y avait presque point de chrétiens qui fussent dignes d'être prêtres. Idées visiblement inspirées du *Traité de Saint-Cyran sur le Sacerdoce*. On connaît son mot terrible sur les périls de la dignité sacerdotale: « De mille âmes. il n'en revient pas une, de dix mille prêtres pas un ! »

2. Les laxistes et les rigoristes.

3. C'est parce qu'ils croyaient au contraire que les prêtres ont des devoirs infiniment plus nombreux et plus redoutables, que les amis de Port-Royal cherchaient en général à se dérober aux honneurs de la prêtrise: témoins Lancelot, Nicole, Pontchauteau, etc.

4. La morale du laïque diffère de la morale du prêtre, comme une langue diffère d'une autre langue; mais de même que toutes les grammaires se réfèrent à une grammaire ou logique générale, toutes les morales particulières se ramènent à une seule morale qui est universelle.

5. C'est le but de la V^e Provinciale de montrer que ce n'est pas assez en morale d'avoir Dieu pour fin, mais qu'il faut encore bannir les moyens humains et mépriser la politique terrestre.

6. Il s'adresse aux pasteurs: le peuple vous est trop attaché pour que cette vérité, pourtant si dangereuse à dire, puisse ébranler sa foi en votre autorité.

7. Pascal entend: « Pais mes brebis, » non les *tiennes*; d'où le devoir de leur donner en *pâture* la vérité, la bonne doctrine.

8. Les partisans de la *grâce suffisante* disaient: Les sentences de Dieu sont subordonnées à nos résolutions, témoin le texte d'Isaïe: « Si vous avez de la bonne volonté, vous serez récompensés. » (1, 19.) Pascal répond, avec les partisans de la *grâce efficace*, que *si* = *in quacumque die*, à savoir au moment où, et qu'ainsi la sentence divine nous a réellement prédestinés.

73. *Multi crediderunt in eum. Dicebat ergo Jesus : Si manseritis..., vere mei discipuli eritis et veritas liberavit vos. Responderunt : Semen Abrahæ sumus, et nemini servimus unquam¹.*

Il y a bien de la différence entre les disciples et les vrais disciples. On les reconnaît en leur disant que la vérité les rendra libres. Car s'ils répondent qu'ils sont libres, et qu'il est en eux de sortir de l'esclavage du diable, ils sont bien disciples, mais non pas vrais disciples². (XXV, 101.)

74. « Je m'en suis réservé sept mille³. » J'aime les adorateurs inconnus au monde, et aux prophètes mêmes. (XXV, 106.)

75. Les hommes n'ayant pas accoutumé de former le mérite⁴, mais seulement le récompenser où ils le trouvent formé, jugent de Dieu par eux-mêmes. (XXV, 107.)

76. Les gens manquent de cœur, on n'en ferait pas son ami⁵. (XXV, 117.)

77. Comme Dieu n'a pas rendu de famille plus heureuse, il faut aussi qu'il fasse qu'il n'en trouve point de plus reconnaissante⁶. (XXV, 205.)

ARTICLE XXIV

Les pensées dont se compose l'article XXIV dans l'édition Bossut-Havet ont été réparties ainsi qu'il suit, à la fin des vingt-trois premiers articles :

Art. III : 71.

Art. IV : 38, 48, 53, 96.

Art. V : 61, 80, 80 bis, 80 ter, 81, 88, 90, 90 bis, 91.

Art. VI : 92.

Art. VII : 24, 64, 68, 87, 87 bis, 94, 95.

1. « Beaucoup crurent en Jésus, et il leur disait donc : Si vous êtes fidèles à ma doctrine, vous serez vraiment mes disciples, et la vérité vous délivrera. Ils lui répondirent : Nous sommes de la race d'Abraham, et jamais nous ne sommes les esclaves de personne. » (Joan., VIII, 30-33.)

2. Parce qu'ils ne connaissent pas la nécessité de la grâce.

3. « Je me suis réservé en Israël sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. » (3 Reg., XIX, 18; cf. Rom., II, 4.) Il s'agit ici de la petite église de P. Royal.

4. Ainsi s'explique, d'après Pascal,

la difficulté de comprendre la grâce efficace et nécessaire.

5. Il s'agit moins des adversaires de P. R. en particulier, que des témoins indifférents de la persécution du monastère.

6. Pascal s'associe à la joie que causa aux siens le miracle de la Sainte-Épine, mais il faut que leur reconnaissance soit toute surnaturelle et inspirée de Dieu. On sent à la vivacité de ces termes combien les affections de famille sont loin d'être, comme on l'a prétendu, étrangères à Pascal, et tout ce que le sentiment religieux y ajoute de profondeur et d'énergie.

Art. VIII : 1, 10 *bis*, 53 *bis*, 57 *ter*, 61 *bis*, 67, 89, 89 *bis*, 96 *bis*, 98, 99, 100, 100 *bis*, 100 *ter*, 101.

Art. IX : 3 *bis*, 8 *bis*, 16 *bis*, 17 *bis*, 18 *ter*, 26, 45, 50, 58.

Art. X : 16 *ter*, 17, 26 *ter*.

Art. XI : 15 *bis*.

Art. XII : 2, 4, 9, 9 *bis*, 11 *bis*, 15 *ter*, 18 *bis*, 20, 20 *bis*, 36, 54, 55, 56, 56 *bis*, 57, 81 *bis*, 82, 97.

Art. XIII : 3, 5, 7, 8, 13, 18, 19, 34, 37, 42, 47, 51, 52, 63 *bis*, 63 *ter*.

Art. XIV : 44, 46, 46 *bis*, 46 *ter*, 86.

Art. XV : 13 *bis*, 35.

Art. XVI : 28.

Art. XIX : 14, 15, 19 *bis*, 22, 29, 31, 31 *bis*.

Art. XX : 6, 10, 10 *ter*, 11, 16.

Art. XXI : 26 *bis*.

Art. XXII : 27, 30, 32, 33, 33 *bis*, 39, 39 *bis*, 39 *ter*, 40, 57 *bis*, 59, 59 *bis*, 59 *ter*, 60, 60 *bis*, 60 *ter*, 61 *ter*, 63, 69, 74, 79.

Art. XXIII : 12, 12 *bis*, 12 *ter*, 21, 25, 41, 43, 49, 62, 65, 66, 66 *bis*, 72, 73, 75, 76, 77, 78, 83, 83 *bis*, 84, 85, 93.

ARTICLE XXV

Les pensées de l'article XXV ont été également distribuées, selon la nature : du sujet, à la fin des articles suivants.

Art. I : 3, 9, 17, 17 *bis*, 62, 63, 65, 82, 88, 89.

Art. II : 2, 5, 6, 19, 66.

Art. III : 1, 4, 8, 27, 28, 56, 80, 80 *bis*, 80 *ter*, 83, 84, 102, 120.

Art. IV : 7, 26, 26 *bis*, 79, 81.

Art. V : 12, 22, 57.

Art. VI : 14, 67, 110.

Art. VII : 24, 25, 25 *bis*, 25 *ter*, 68, 69, 75, 76, 118, 118 *bis*, 128, 129, 130 *bis*, 131, 132, 133.

Art. VIII : 10, 11, 11 *bis*, 13, 15, 23, 29, 30, 31, 32, 32 *bis*, 32 *ter*, 33, 33 *bis*, 34, 34 *bis*, 35, 36, 37, 38, 43, 60, 108, 108 *bis*, 109, 109 *bis*.

Art. IX : 16, 16 *bis*, 58, 59.

Art. X : 18, 91, 92, 92 *bis*, 92 *ter*.

Art. XII : 39 *bis*, 53, 71, 87, 87.

Art. XIII : 20, 21, 40, 47, 48, 49, 50.

Art. XIV : 39, 52.

Art. XV : 51, 96.

Art. XVI : 41, 99, 99 *bis*, 111, 111 *bis*, 152, 154, 156.

Art. XVII : 44.

Art. XVIII : 93, 93 *bis*, 97.

Art. XIX : 45, 61, 61 *bis*, 91, 94 *bis*, 94 *ter*, 95.

Art. XXII : 54, 54 *bis*, 55, 55 *bis*, 70, 72, 73, 86, 103, 104, 105, 112, 113, 114, 115.

Art. XXIII : 64, 77, 78, 85, 98, 101, 106, 107, 117, 205.

LE MYSTÈRE DE JÉSUS¹

1. JÉSUS souffre dans sa Passion² les tourments que lui font les hommes ; mais dans l'agonie il souffre les tourments qu'il se donne à lui-même : *turbare semetipsum*³. C'est un supplice d'une main non humaine, mais toute-puissante, car il faut être tout-puissant pour le soutenir.

JÉSUS cherche quelque consolation au moins dans ses trois plus chers amis⁴, et ils dorment. Il les prie de soutenir* un peu avec lui, et ils le laissent avec une négligence entière, ayant si peu de compassion qu'elle ne pouvait seulement les empêcher de dormir un moment. Et ainsi JÉSUS était délaissé seul à la colère de Dieu.

JÉSUS est seul dans la terre, non seulement qui ressent et partage sa peine, mais qui la sache ; le ciel et lui sont seuls dans cette connaissance.

JÉSUS est dans un jardin⁵, non de délices, comme le premier Adam, où il se perdit, et tout le genre humain ; mais dans un de supplices, où il s'est sauvé, et tout le genre humain.

1. La double nature de Jésus, particulièrement à la veille de sa Passion, apparaît à Pascal comme le grand *mystère*, celui qui implique et résume tous les autres. — Cette Méditation sur l'Agonie de Jésus et le Saint-Sépulcre n'est pas seulement la plus belle et la plus religieuse des *Pensées* ; elle est encore parmi les plus démonstratifs des arguments apologétiques : on sent à la suavité pénétrante de cet entretien, la présence mystérieuse du Maître qui se révèle par l'amour qu'il inspire et la félicité qu'il répand : « Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai et je communierai avec lui et lui avec moi. » (*Apoc.*, III, 20.)

2. Pour se faire une idée du génie contemplatif et p. oprement évocateur de Pascal, il suffira de comparer sa méditation avec le plan que se trouve en avoir tracé en quelque manière le maître de l'Oraison spirituelle, saint Ignace de Loyola : « Faire le colloque

en imaginant J.-C. debout devant moi et attaché à la croix. Je chercherai en moi-même la raison pour laquelle le Créateur tout-puissant a daigné se faire créature, et, quittant la vie éternelle, en venir pour mes péchés à une mort temporelle. Là-dessus je me confondrai moi-même en me demandant ce que jusqu'ici j'ai fait de notable pour J.-C., ce que je fais encore et ce que je dois faire. » (*Ex. sp.*, *Colloq. de la méditat.* 1^{re} sur le péché.)

3. Ce que dit saint Jean de l'émotion de Jésus à la nouvelle de la mort de Lazare (XI, 35), Pascal l'applique à la scène de l'agonie et de la sueur de sang au Jardin des Oliviers. (*Luc.*, XXII, 44.)

4. Pierre, Jacques et Jean. (*Matt.*, XXXVI, 37.)

5. Cette précision de traits circonstanciés et de détails extérieurs, c'est précisément ce que les maîtres de la vie spirituelle recommandent sous le nom de *composition de lieu dans l'oraison*.

Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit¹.

Je crois que JÉSUS ne s'est jamais plaint que cette seule fois²; mais alors il se plaint comme s'il n'eût plus pu contenir sa douleur excessive : Mon âme est triste jusqu'à la mort.

JÉSUS cherche de la compagnie et du soulagement de la part des hommes. Cela est unique en toute sa vie, ce me semble. Mais il n'en reçoit point, car ses disciples dorment.

JÉSUS sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là³.

JÉSUS, au milieu de ce délaissement universel, et de ses amis⁴ choisis pour veiller avec lui, les trouvant dormant, s'en fâche à cause du péril où ils exposent non lui, mais eux-mêmes, et les avertit de leur propre salut et de leur bien, avec une tendresse cordiale pour eux pendant leur ingratitude, et les avertit que l'esprit est prompt et la chair infirme.

JÉSUS, les trouvant encore dormant, sans que ni sa considération ni la leur les en eût retenus, il a la bonté de ne pas les éveiller, et les laisse dans leur repos.

JÉSUS prie dans l'incertitude de la volonté du Père, et craint la mort; mais l'ayant connue, il va au-devant s'offrir à elle : *Eamus. Processit*⁵.

JÉSUS a prié les hommes⁶ et n'en a pas été exaucé.

JÉSUS, pendant que ses disciples dormaient, a opéré leur salut. Il l'a fait à chacun des justes pendant qu'ils dormaient, et dans le néant avant leur naissance, et dans les péchés depuis leur naissance.

Il ne prie qu'une fois que le calice passe, et encore avec soumission; et deux fois qu'il vienne, s'il le faut.

JÉSUS dans l'ennui⁷. JÉSUS voyant tous ses amis endormis

1. L'âme humaine de Jésus, selon les théologiens n'a pas la science absolue; elle est plongée dans une sorte d'obscurité morale, et l'incertitude sur l'avenir de l'œuvre rédemptrice est en particulier son plus cruel tourment.

2. Le cri de Jésus sur la croix : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » est aux yeux de Pascal moins une plainte que l'expression la plus saisissante du mystère de notre rachat.

3. Le devoir de la vigilance, si sou-

vent inculqué par l'Évangile, trouve ainsi un nouveau motif : l'agonie incessamment renouvelée du Rédempteur, tant que l'humanité coupable méconnaît son sacrifice, c'est-à-dire partout et jusqu'à la fin des temps.

4. Ent. : de la part de tous et de ses amis.

5. « Allons. Il s'avança. » (*Matt.* XXVI, 46; *Joan.*, XVIII, 4.)

6. « Veillez avec moi. » (*Matt.* XXVI, 38.)

7. Sur la force de ce mot, v. *Vocab.*

et tous ses ennemis vigilants, se remet tout entier à son père.

JÉSUS ne regarde pas dans Judas son inimitié, mais l'ordre de Dieu qu'il aime, et l'avoue, puisqu'il l'appelle ami.

JÉSUS s'arrache d'avec ses disciples pour entrer dans l'agonie : il faut s'arracher de ses plus proches et des plus intimes pour l'imiter.

JÉSUS étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines, prions plus longtemps ¹.

2. Console-toi : tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé ².

Je pensais à toi dans mon agonie ; j'ai versé telles gouttes de sang pour toi ³.

C'est me tenter plus que t'éprouver, que de penser si tu ferais bien telle et telle chose absente ; je la ferai en toi si elle arrive.

Laisse-toi conduire à mes règles ; vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les saints, qui m'ont laissé agir en eux 4.

Le Père aime tout ce que JE fais ⁵.

Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes ?

C'est mon affaire que ta conversion ⁶ ; ne crains point, et prie avec confiance, comme pour moi ⁷.

Je te suis présent par ma parole dans l'Écriture ⁸ ; par mon

1. Comme Jésus lui-même prolongeait son oraison. (*Luc.*, XXII, 44.) La contemplation intense fait déborder du cœur la prière et ainsi la *méditation* fait place à l'*oraison* qui va elle-même, pour prendre les termes de Pascal, préparer l'*inspiration*, sous forme d'un entretien de Jésus avec l'âme contrite et fervente.

2. L'homme qui cherche a déjà entrevu la vérité ; il ne sort de son inaction que parce qu'il l'aime et veut l'embrasser d'une étreinte invincible : « Cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. »

3. C'est pour ainsi dire la part de Pascal lui-même dans l'effusion du sang rédempteur : on sent combien la précision de l'image ajoute à l'intensité de l'émotion pieuse.

4. L'humble soumission à la con-

duite de Dieu : nul devoir ne devait paraître plus difficile à l'âme impétueuse et tourmentée de Pascal.

5. Ent. : tout ce que font le Père, le Fils et le Saint-Esprit unis dans ce *Moi* mystérieux. La conclusion sera selon la belle parole de Rohrbacher mourant : « Aimer Jésus avec son cœur à lui ! »

6. Au sens des maîtres de la spiritualité, on n'est pas encore *converti*, tant qu'il reste quelque progrès notable à accomplir.

7. Chargé de tes péchés, je puis bien être l'objet de ta pitié et de tes prières ; victime innocente, je ne puis manquer de gagner ta cause au tribunal de Dieu.

8. Sur le goût toujours croissant de P. pour l'Écriture, v. *Introd.*

esprit dans l'Église, et par les inspirations ¹; par ma puissance dans les prêtres; par ma prière dans les fidèles ².

Les médecins ne te guériront pas ³; car tu mourras à la fin. Mais c'est moi qui guéris, et rends le corps immortel ⁴.

Souffre les chaînes et la servitude corporelles; je ne te délivre que de la spirituelle à présent ⁵.

Je te suis plus ami que tel et tel; car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi, et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et cruautés, comme j'ai fait, et comme je suis prêt à faire et fais, dans mes élus et au Saint-Sacrement ⁶.

Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur. — Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance. — Non, car moi, par qui tu l'apprends, t'en peux guérir, et ce que je te le dis ⁷ est un signe que je te veux guérir. A mesure que tu les expieras, tu les connaîtras, et il te sera dit : Vois les péchés qui te sont remis. Fais donc pénitence pour tes péchés cachés et pour la malice occulte de ceux que tu connais ⁸.

— Seigneur, je vous donne tout.

— Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures. *Ut immundus pro luto* ⁹.

Qu'à moi en soit la gloire ¹⁰, et non à toi, ver et terre.

1. Au sens où Pascal écrira plus loin : « Je te parle et te conseille souvent. » (6.) On se souvient que la grande règle de sa méthode morale est de « s'offrir par les humiliations aux inspirations. » (XIII, 22.)

2. Ent. : c'est moi qui absous par la main des prêtres, c'est moi qui prie par la bouche des fidèles.

3. C'est sa propre condamnation que Pascal, malade, épuisé de forces, entend prononcer par le médecin suprême, mais on devine avec quel âcre et profond sentiment de douceur, avec quelle volupté infinie dans le détachement total et l'universel déliement.

4. « Je suis la résurrection et la vie », a-t-il dit, non seulement le principe d'une certaine vie, mystique et surnaturelle, mais toute la vie, celle de l'âme et celle du corps. (Cf. I Cor., XV, 51.)

5. C'est la seule servitude dont il

souffre désormais, et l'en voilà délivré par le Captif de la justice divine : Lui dont les bras liés ont brisé tant de fers !

6. Rapprochement inspiré par une théologie non moins exacte que sublime : « Regarde, dit saint Jean Chrysostome, cette large blessure; tous nos sacrés mystères tirent de là leur origine, et quand tu t'approches du redoutable calice de l'autel, pense que tes lèvres vont boire au flanc transpercé du Christ. »

7. V. Gr., 19.

8. Cf. Ps., XVIII, 13. Dieu ne nous laisse connaître toute l'étendue de nos fautes que quand elles sont pardonnées.

9. « Comme l'homme impur est attaché à sa fange. »

10. Ent. : de ce don total que tu viens de me faire. (« Seigneur, je vous donne tout. »)

Interroge ton directeur, quand mes propres paroles t e sont occasion de mal, et de vanité ou curiosité.

3. Je vois mon abîme, d'orgueil, de curiosité, de concupiscence ¹. Il n'y a nul rapport de moi à Dieu, ni à JÉSUS-CHRIST juste. Mais il a été fait péché par moi ²; tous vos fléaux ³ sont tombés sur lui. Il est plus abominable que moi, et loin de m'abhorrer, il se tient honoré que j'aïlle à lui et le secoure.

Mais il s'est guéri lui-même, et me guérira à plus forte raison ⁴.

Il faut ajouter mes plaies aux siennes ⁵, et me joindre à lui, et il me sauvera en se sauvant.

Mais il n'en faut pas ajouter à l'avenir.

4. Consolez-vous : ce n'est pas de vous que vous devez l'attendre ⁶, mais au contraire en n'attendant rien de vous, que vous devez l'attendre.

5. Sépulture de Jésus-Christ ⁷. JÉSUS-CHRIST était mort, mais vu, sur la croix. Il est mort et caché dans le sépulture.

JÉSUS-CHRIST n'a été enseveli que par des saints.

JÉSUS-CHRIST n'a fait aucuns miracles au sépulture ⁸.

Il n'y a que des saints qui y entrent.

C'est là où JÉSUS-CHRIST prend une nouvelle vie, non sur la croix.

C'est le dernier mystère de la passion et de la rédemption.

1. On voit clairement que ce n'est pas ici comme un complément mystique des *Pensées* : c'en est proprement le centre et la clef, puisqu'il n'y a que le Dieu-Homme, souffrant, agonisant, suant la sueur d'agonie de tous ses membres pour révéler à la foi la misère humaine et pour la guérir.

2. Saint Paul disait : « Il a été fait péché pour nous. » (II Cor., V, 21.) Pascal ajoute avec une émotion toute personnelle de douleur et de reconnaissance : Il a été fait péché par moi.

3. Il se tourne vers Dieu et lui montre le Rédempteur chargé des fautes de l'humanité entière.

4. Puisque je ne souffre que de mes propres blessures, tandis qu'il a

pris toutes les douleurs de l'humanité.

5. C'est déjà le beau-cri d'Eug. de Guérin : « Me faire un oreiller d'une poitrine humaine! Plutôt m'appuyer sur votre couronne d'épines! »

6. Le = le salut, la guérison.

7. Ainsi que Gethsémani, le Saint-Sépulture va être pour Pascal un conseiller austère de détachement, de solitude et de silence. Mais tandis que l'entretien avec Jésus agonisant a toutes les ardeurs d'un dernier combat contre les attachements du monde. la méditation sur le tombeau de Jésus semblera s'éteindre peu à peu dans un mystérieux recueillement.

8. Puisque les miracles confondent et ne sanctifient pas. (Cf. art. XXIII.)

JÉSUS-CHRIST n'a point eu où se reposer sur la terre qu'au sépulcre.

Ses ennemis n'ont cessé de le travailler qu'au sépulcre.

6. Je te parle et te conseille souvent, parce que ton conducteur ne te peut parler ; car je ne veux pas que tu manques de conducteur. Et peut-être je le fais à ses prières, et ainsi il te conduit sans que tu le voies ¹. Tu ne me chercherais pas, si tu ne me possédais ; ne t'inquiète donc pas.

7. Ne te compare point aux autres, mais à moi. Si tu ne m'y trouves pas, dans ceux où tu te compares ², tu te compares à un abominable. Si tu m'y trouves, compare-t-y ³. Mais qu'y compareras-tu ? Sera-ce toi, ou moi dans toi ? Si c'est toi, c'est un abominable. Si c'est moi, tu compares moi à moi. Or je suis Dieu en tout ⁴.

8. Il me semble que JÉSUS-CHRIST ne laissa toucher que ses plaies, après sa résurrection : *Noli me tangere* ⁵. Il ne faut nous unir qu'à ses souffrances.

9. ...Il s'est donné à communier comme mortel en la Cène, comme ressuscité aux disciples d'Emmaüs, comme monté au ciel à toute l'Eglise ⁶.

10. « Priez, de peur d'entrer en tentation » [*Luc*, XXII, 46]. Il est dangereux d'être tenté ; et ceux qui le sont, c'est parce qu'ils ne prient pas.

Et tu conversus confirma fratres tuos. Mais auparavant, *conversus Jesus respexit Petrum* ⁷.

1. Pendant que les mystiques se montrent d'ordinaire si jaloux de leur indépendance spirituelle, Pascal n'a rien de plus à cœur que d'abdiquer entre les mains d'un guide, et la première leçon qu'il tire de l'obéissance du Crucifié, c'est le devoir de la soumission à son directeur. (V. *Mémorial*.)

2. Incidente qui explique le pronom *y*. V. *Gr.*, 45.

3. Ent. : compare-toi à eux, c.-à-d. moi en eux.

4. Conclusion : ne pas se comparer, ne pas juger. (*Math.*, VII, 1).

5. « Ne me touche pas », dit Jésus

à Marie-Madeleine près du sépulcre. (*Joan.*, XX, 17.) « Avance ta main, et mets-la dans mon côté », dit-il dans le cénacle à l'apôtre incrédule. (*Joan.*, XXIX, 27.)

6. Le rapport étroit qui unissait dans la pensée des premiers chrétiens la Résurrection à l'Eucharistie n'a pas échappé, on le voit, à l'esprit pénétrant de Pascal.

7. « Quand tu te seras retourné vers moi, raffermis tes frères... Jésus s'étant retourné vers Pierre, le regarda. » (*Luc.*, XXII, 32, 61.) Pascal en conclut qu'en cette circonstance la grâce a prévenu saint Pierre.

Saint Pierre demande permission de frapper Malchus, et frappe devant que d'oûir la réponse; et JÉSUS-CHRIST répond après ¹.

11. JÉSUS-CHRIST n'a pas voulu être tué sans les formes de la justice; car il est bien plus ignominieux de mourir par justice que par une sédition injuste.

12. La fausse justice de Pilate ne sert qu'à faire souffrir JÉSUS-CHRIST; car il le fait fouetter pour sa fausse justice, et puis le tue. Il vaudrait mieux l'avoir tué d'abord. Ainsi les faux justes ². Ils font de bonnes œuvres et de méchantes pour plaire au monde, et montrer qu'ils ne sont pas tout à fait à JÉSUS-CHRIST; car ils en ont honte. Et enfin, dans les grandes tentations et occasions, ils le tuent ³.

1. Ici au contraire, entend Pascal, saint Pierre n'a pas eu ce que les théologiens nomment la grâce prévenante.

2. Rien n'est plus vif chez Pascal que le *sentiment du péché* : il a plus que personne la conscience aiguë de ce grand fait intérieur que le mal est meurtrier de Dieu.

3. Certains sermons de Bossuet ont avec la méditation de Pascal ce rapport particulier qu'ils ne se terminent par aucun mouvement pathé-

tique, comme on serait tenté de s'y attendre. La préoccupation de conclure par un trait saillant eût paru bien humaine à ces austères disciples de l'Évangile. — On a rattaché au *Mystère de Jésus*, dans certaines éditions, un *Abrégé de la vie de J.-C.*, qui se trouve parmi les papiers de Pascal. Cet écrit, comme l'a reconnu récemment M. Michaut, n'est qu'un libre résumé de deux ouvrages de Jansénius : *Series Vitæ J.-C.* et *Tetrateuchus, sive commentariû in quatuor sancta Evangelia.*

ÉCRITS ET OPUSCULES RELIGIEUX

PRIÈRE

POUR DEMANDER A DIEU LE BON USAGE DES MALADIES ¹

I. Seigneur, dont l'esprit est si bon et si doux en toutes choses, et qui êtes tellement miséricordieux, que non seulement les prospérités, mais les disgrâces mêmes qui arrivent à vos élus sont des effets de votre miséricorde ², faites-moi la grâce de n'agir pas en païen dans l'état où votre justice m'a réduit : que comme un vrai chrétien je vous reconnaisse pour mon père et pour mon Dieu, en quelque état que je me trouve, puisque le changement de ma condition n'en apporte pas à la vôtre, que vous êtes toujours le même, quoique je sois sujet au changement, et que vous n'êtes pas moins Dieu quand vous affligez et quand vous punissez, que quand vous consolez et que vous usez d'indulgence.

II. Vous m'aviez donné la santé pour vous servir, et j'en ai fait un usage tout profane. Vous m'envoyez maintenant la maladie pour me corriger ; ne permettez pas que j'en use pour vous irriter par mon impatience. J'ai mal usé de ma santé, et vous m'en avez justement puni. Ne souffrez pas que j'use mal de votre punition. Et puisque la corruption de ma nature est telle qu'elle me rend vos faveurs pernicieuses, faites, ô mon Dieu ! que votre grâce toute-puissante me rende vos châtiments salutaires. Si j'ai eu le cœur plein de

1. Cette prière, que Pascal composa, vers 1646, à l'âge de vingt-quatre ans, est un précieux témoignage de la profonde unité religieuse de sa vie ; elle décèle un mélange d'ardeur et d'austérité qui ne fut pas, comme on l'a cru, l'effet de sa dernière conversion.

2. Idée de bonne heure chère à Pascal et qui lui inspirera plus tard dans les *Pensées* de si beaux monuments : « Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! qu'il leur faudrait obéir de bon cœur ! La nécessité et les événements en sont infailliblement. » (XXII, 44.)

l'affection du monde pendant qu'il a eu quelque vigueur, anéantissez cette vigueur pour mon salut; et rendez-moi incapable de jouir du monde, soit par faiblesse de corps, soit par zèle de charité, pour ne jouir que de vous seul.

III. O Dieu, devant qui je dois rendre un compte exact de toutes mes actions à la fin de ma vie et à la fin du monde! O Dieu, qui ne laissez subsister le monde et toutes les choses du monde que pour exercer vos élus ou pour punir les pécheurs! O Dieu, qui laissez les pécheurs endurcis dans l'usage délicieux et criminel du monde! O Dieu, qui faites mourir nos corps, qui à l'heure de la mort détachez notre âme de tout ce qu'elle aimait au monde! O Dieu, qui m'arrachez, à ce dernier moment de ma vie, de toutes les choses auxquelles je me suis attaché, et où j'ai mis mon cœur! O Dieu, qui devez consumer au dernier jour le ciel et la terre et toutes les créatures qu'ils contiennent, pour montrer à tous les hommes que rien ne subsiste que vous, et qu'ainsi rien n'est digne d'amour que vous, puisque rien n'est durable que vous! O Dieu, qui devez détruire toutes ces vaines idoles et tous ces funestes objets de nos passions¹! Je vous loue, ô mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu prévenir en ma faveur ce jour épouvantable, en détruisant à mon égard toutes choses, dans l'affaiblissement où vous m'avez réduit. Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu me réduire dans l'incapacité de jouir des douceurs de la santé et des plaisirs du monde, et de ce que vous avez anéanti en quelque sorte, pour mon avantage, les idoles trompeuses que vous anéantirez effectivement pour la confusion des méchants au jour de votre colère. Faites, Seigneur, que je me juge moi-même, ensuite de² cette destruction que vous avez faite à mon égard, afin que vous ne me jugiez pas vous-même, ensuite de l'entière destruction que vous ferez de ma vie et du monde. Car, Seigneur, comme à l'instant de ma mort je me trouverai séparé du monde, dénué de toutes choses, seul en votre présence, pour répondre à votre justice de tous les mouvements de mon cœur; faites que je me

1. Ce que prescrivent les mystiques en recommandant, au début de la prière, l'habitude de la présence de Dieu, nous est ici proposé, sous forme d'exemple, dans

une série d'admirables invocations.

2. Sur cet archaïsme, qui n'est pas pour surprendre à cette date de la vie de Pascal, v. Gr., 39.

considère en cette maladie comme une espèce de mort, séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachements, seul en votre présence, pour implorer de votre miséricorde la conversion de mon cœur ; et qu'ainsi j'aie une extrême consolation de ce que vous m'envoyez maintenant une espèce de mort pour exercer votre miséricorde, avant que vous m'envoyiez effectivement la mort pour exercer votre jugement. Faites donc, ô mon Dieu, que comme vous avez prévenu ma mort, je prévienne la rigueur de votre sentence, et que je m'examine moi-même avant votre jugement, pour trouver miséricorde en votre présence.

IV. Faites, ô mon Dieu ! que j'adore en silence l'ordre de votre providence adorable sur la conduite de ma vie ; que votre fléau¹ me console ; et, qu'ayant vécu de l'amertume de mes péchés pendant la paix, je goûte les douceurs célestes de votre grâce durant les maux salutaires dont vous m'affligez ! Mais je reconnais, mon Dieu, que mon cœur est tellement endurci et plein des idées, des soins, des inquiétudes et des attachements du monde, que la maladie, non plus que la santé, ni les discours, ni les livres, ni vos Écritures sacrées, ni votre Évangile, ni vos mystères les plus saints, ni les aumônes, ni les jeûnes, ni les mortifications, ni les miracles, ni l'usage des sacrements, ni le sacrifice de votre corps, ni tous mes efforts, ni ceux de tout le monde ensemble, ne peuvent rien du tout pour commencer ma conversion, si vous n'accompagnez toutes ces choses d'une assistance tout extraordinaire de votre grâce². C'est pourquoi, mon Dieu, je m'adresse à vous, Dieu tout-puissant, pour vous demander un don que toutes les créatures ensemble ne peuvent m'accorder. Je n'aurais pas la hardiesse de vous adresser mes cris, si quelque autre pouvait les exaucer. Mais, mon Dieu, comme la conversion de mon cœur, que je vous demande, est un ouvrage qui passe tous les efforts de la nature, je ne puis m'adresser qu'à l'auteur et au maître tout-puissant de la nature et de mon cœur. A qui crierai-je, Seigneur, à qui aurai-je recours, si ce n'est à vous ? Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente. C'est Dieu même que je demande et que je cherche ; et c'est à vous seul, mon

1. V. Gr., 39.

2. C'est la doctrine très théologique | de la nécessité de la grâce initiale pour toute œuvre surnaturelle.

Dieu, que je m'adresse pour vous obtenir. Ouvrez mon cœur, Seigneur; entrez dans cette place rebelle que les vices ont occupée. Ils la tiennent sujette. Entrez-y comme dans la maison du fort¹; mais liez bien auparavant le fort et puissant ennemi qui la maîtrise, et prenez ensuite les trésors qui y sont. Seigneur, prenez mes affections que le monde avait volées; volez vous-même ce trésor, ou plutôt reprenez-le, puisque c'est à vous qu'il appartient, comme un tribut que je vous dois, puisque votre image y est empreinte. Vous l'y aviez formée, Seigneur, au moment de mon baptême, qui est ma seconde naissance; mais elle est tout effacée. L'idée du monde y est tellement gravée, que la vôtre n'est plus connaissable. Vous seul avez pu créer mon âme; vous seul pouvez la créer de nouveau; vous seul y avez pu former votre image, vous seul pouvez la reformer, et y réimprimer votre portrait effacé, c'est-à-dire JÉSUS-CHRIST mon Sauveur, qui est votre image et le caractère* de votre substance.

V. O mon Dieu! qu'un cœur est heureux qui peut aimer un objet si charmant, qui ne le déshonore point², et dont l'attachement lui est si salutaire! Je sens que je ne puis aimer le monde sans vous déplaire, sans me nuire et sans me déshonorer; et néanmoins le monde est encore l'objet de mes délices. O mon Dieu! qu'une âme est heureuse dont vous êtes les délices; puisqu'elle peut s'abandonner à vous aimer, non seulement sans scrupule, mais encore avec mérite! Que son bonheur est ferme et durable, puisque son attente ne sera point frustrée, parce que vous ne serez jamais détruit, et que ni la vie ni la mort ne la sépareront jamais de l'objet de ses désirs; et que le même moment qui entraînera les méchants avec leurs idoles dans une ruine commune, unira les justes avec vous dans une gloire commune; et que, comme les uns périront avec les objets périssables auxquels ils se sont attachés, les autres subsisteront éternellement dans l'objet éternel et subsistant par soi-même auquel ils se

1. « Nul ne peut entrer dans la maison du fort et piller les objets qui lui appartiennent, si auparavant il ne lie le fort. » (*Marc*, III, 27.)

2. Le souci des héros les plus purs de Corneille est aussi d'aimer un objet qui ne les déshonore point, qui ne

abaisse point. Pascal, qui a fait ailleurs la théorie de cet amour noblement profane : « on s'élève par cette passion; on devient toute grandeur » (*Disc. sur les Pass. de l'Am.*), trouverait ici ces attachements bien grossiers en comparaison de l'amour divin.

sont étroitement unis ! Oh ! qu'heureux sont ceux qui avec une liberté entière et une pente invincible de leur volonté, aiment parfaitement et librement ce qu'ils sont obligés d'aimer nécessairement ! !

VI. Achevez, ô mon Dieu, les bons mouvements que vous me donnez. Soyez-en la fin comme vous en êtes le principe. Couronnez vos propres dons ; car je reconnais que ce sont vos dons. Oui, mon Dieu ; et bien loin de prétendre que mes prières aient du mérite qui vous oblige de les accorder de nécessité, je reconnais très humblement qu'ayant donné aux créatures mon cœur, que vous n'aviez formé que pour vous, et non pas pour le monde ni pour moi-même, je ne puis attendre aucune grâce que de votre miséricorde, puisque je n'ai rien en moi qui vous y puisse engager, et que tous les mouvements naturels de mon cœur, se portant vers les créatures ou vers moi-même, ne peuvent que vous irriter. Je vous rends donc grâces, mon Dieu, des bons mouvements que vous me donnez, et de celui même que vous me donnez de vous en rendre grâces.

VII. Touchez mon cœur du repentir de mes fautes, puisque sans cette douleur intérieure, les maux intérieurs dont vous touchez mon corps me seraient une nouvelle occasion de péché. Faites-moi bien connaître que les maux du corps ne sont autre chose que la punition et la figure tout ensemble des maux de l'âme. Mais, Seigneur, faites aussi qu'ils en soient le remède, en me faisant considérer, dans les douleurs que je sens, celle que je ne sentais pas dans mon âme, quoique toute malade et couverte d'ulcères. Car, Seigneur, la plus grande de ces maladies est cette insensibilité et cette extrême faiblesse, qui lui avait ôté tout sentiment de ses propres misères. Faites-les moi sentir vivement, et que ce qui me reste de vie soit une pénitence continuelle pour laver les offenses que j'ai commises.

VIII. Seigneur, bien que ma vie passée ait été exempte de grands crimes, dont vous avez éloigné de moi les occasions, elle vous a été néanmoins très odieuse par sa négligence

1. Cf. *Pensées*, XIII, 10, 14. La foi, c'est Dieu sensible au cœur, c'est le cœur incliné par Dieu. On a en religion l'équivalent de la belle parole du philosophe Xénocrate, quand on lui de-

mandait ce qu'apprenaient ses disciples : « A faire librement ce que les lois obligent de faire nécessairement. » (Cic., *Rép.*, I, 2.)

continuelle, par le mauvais usage de vos plus augustes sacrements, par le mépris de votre parole et de vos inspirations, par l'oisiveté et l'inutilité totale de mes actions et de mes pensées, par la perte entière du temps que vous ne m'aviez donné que pour vous adorer, pour rechercher en toutes mes occupations les moyens de vous plaire, et pour faire pénitence des fautes qui se commettent tous les jours, et qui même sont ordinaires aux plus justes ; de sorte que leur vie doit être une pénitence continuelle, sans laquelle ils sont en danger de déchoir de leur justice. Ainsi, mon Dieu, je vous ai toujours été contraire.

IX. Oui, Seigneur, jusqu'ici j'ai toujours été sourd à vos inspirations, j'ai méprisé vos oracles ; j'ai jugé au contraire de ce que vous jugez ; j'ai contredit aux saintes maximes que vous avez apportées au monde du sein de votre Père éternel, et suivant lesquelles vous jugerez le monde. Vous dites : « Bienheureux sont ceux qui pleurent, et malheur à ceux qui sont consolés ! » Et moi j'ai dit : Malheureux ceux qui gémissent, et très heureux ceux qui sont consolés ! J'ai dit : Heureux ceux qui jouissent d'une fortune avantageuse, d'une réputation glorieuse et d'une santé robuste¹ ! Et pourquoi les ai-je réputés heureux, sinon parce que tous ces avantages leur fournissaient une facilité très ample de jouir des créatures, c'est-à-dire de vous offenser² ! Oui, Seigneur, je confesse que j'ai estimé la santé un bien, non pas parce qu'elle est un moyen facile pour vous servir avec utilité, pour consommer plus de soins et de veilles à votre service, et pour l'assistance du prochain, mais parce qu'à sa faveur je pouvais m'abandonner avec moins de retenue dans l'abondance des délices de la vie, et en mieux goûter les funestes plaisirs. Faites-moi la grâce, Seigneur, de réformer ma raison corrompue, et de conformer mes sentiments aux vôtres. Que je m'estime heureux dans l'affliction, et que dans l'impuissance d'agir au dehors, vous purifiez tellement mes sentiments qu'ils ne répugnent plus aux vôtres ; et qu'ainsi je vous trouve au-dedans de moi-même, puisque je ne puis vous chercher au dehors à cause de ma faiblesse³. Car, Seigneur,

1. Dans le *Discours sur les Passions de l'Amour*, Pascal dit en effet d'une vie qui commencerait par l'amour et finirait par l'ambition : « Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là. »

2. A apposer à l'examen de conscience de Pascal en ses dernières années. (*Pens.*, XXII, 29.)

3. La maladie empêchait donc Pascal de se rendre à l'église.

votre royaume est dans vos fidèles ; et je le trouverai dans moi-même, si j'y trouve votre esprit et vos sentiments.

X. Mais, Seigneur, que ferai-je pour vous obliger à répandre votre esprit sur cette misérable terre ? Tout ce que je suis vous est odieux, et je ne trouve rien en moi qui vous puisse agréer. Je n'y vois rien, Seigneur, que mes seules douleurs, qui ont quelque ressemblance avec les vôtres. Considérez donc les maux que je souffre et ceux qui me menacent. Voyez d'un œil de miséricorde les plaies que votre main m'a faites, ô mon Sauveur, qui avez aimé vos souffrances à la mort ! O Dieu qui ne vous êtes fait homme que pour souffrir plus qu'aucun homme pour le salut des hommes ! O Dieu, qui ne vous êtes incarné après le péché des hommes et qui n'avez pris un corps que pour y souffrir tous les maux que nos péchés ont mérités ! O Dieu, qui aimez tant les corps qui souffrent, que vous avez choisi pour vous le corps le plus accablé de souffrances qui ait jamais été mis au monde ! Ayez agréable mon corps, non pas pour lui-même, ni pour tout ce qu'il contient, car tout y est digne de votre colère, mais pour les maux qu'il endure, qui seuls peuvent être dignes de votre amour. Aimez mes souffrances, Seigneur, et que mes maux vous invitent à me visiter. Mais, pour achever la préparation de votre demeure, faites, ô mon Sauveur, que si mon corps a cela de commun avec le vôtre, qu'il souffre pour mes offenses, mon âme ait aussi cela de commun avec la vôtre, qu'elle soit dans la tristesse pour les mêmes offenses ; et qu'ainsi je souffre avec vous, et comme vous, et dans mon corps, et dans mon âme, pour les péchés que j'ai commis.

XI. Faites-moi la grâce, Seigneur, de joindre vos consolations à mes souffrances, afin que je souffre en chrétien. Je ne demande pas d'être exempt des douleurs, car c'est la récompense des saints ; mais je demande de n'être pas abandonné aux douleurs de la nature sans les consolations de votre esprit ; car c'est la malédiction des Juifs et des païens. Je ne demande pas d'avoir une plénitude de consolation sans aucune souffrance ; car c'est la vie de la gloire. Je ne demande pas aussi d'être dans une plénitude de maux sans consolation ; car c'est un état de judaïsme. Mais je demande, Sei-

gneur, de ressentir tout ensemble et les douleurs de la nature pour mes péchés, et les consolations de votre esprit par votre grâce ; car c'est le véritable état du christianisme¹. Que je ne sente pas des douleurs sans consolation ; mais que je sente des douleurs et de la consolation tout ensemble, pour arriver enfin à ne sentir plus que vos consolations sans aucune douleur. Car, Seigneur, vous avez laissé languir le monde² dans les souffrances naturelles sans consolation, avant la venue de votre Fils unique ; vous consolez maintenant et vous adoucissez les souffrances de vos fidèles par la grâce de votre Fils unique ; et vous comblez d'une béatitude toute pure vos saints dans la gloire de votre Fils unique. Ce sont les admirables degrés par lesquels vous conduisez vos ouvrages. Vous m'avez tiré du premier ; faites-moi passer par le second, pour arriver au troisième. Seigneur, c'est la grâce que je vous demande.

XII. Ne permettez pas que je sois dans un tel éloignement de vous, que je puisse considérer votre âme triste jusqu'à la mort, et votre corps abattu par la mort pour nos propres péchés, sans me réjouir de souffrir et dans mon corps et dans mon âme. Car qu'y a-t-il de plus honteux, et néanmoins de plus ordinaire dans les chrétiens et dans moi-même, que, tandis que vous suez le sang³ pour l'expiation de nos offenses, nous vivons dans les délices ? et que les chrétiens qui font profession d'être à vous, que ceux qui par le baptême ont renoncé au monde pour vous suivre, que ceux qui ont juré solennellement à la face de l'Église de vivre et de mourir avec vous, que ceux qui font profession de croire que le monde vous a persécuté et crucifié, que ceux qui croient que vous vous êtes exposé à la colère de Dieu et à la cruauté des hommes pour les racheter de leurs crimes ; que ceux, dis-je, qui croient toutes ces vérités, qui considèrent votre corps comme l'hostie* qui s'est livrée pour leur salut, qui considèrent les plaisirs et les péchés du monde comme l'unique objet de vos souffrances, et le monde même comme votre bourreau, recherchent à⁴ flatter leurs corps par ces

1. Connaître la misère de l'homme selon la nature et sa grandeur selon la grâce, telle est déjà la conception qu'il se fait du christianisme et qui servira plus tard de fondement à son apologetique.

2. Le monde des païens et des Juifs charnels. C'est le thème de l'art. XV des *Pensees*.

3. Cf. *Mystère de Jésus*.

4. Cf. *Gr.*, 28.

mêmes plaisirs, parmi ce même monde? et que ceux qui ne pourraient, sans frémir d'horreur, voir un homme caresser et chérir le meurtrier de son père qui se serait livré pour lui donner la vie¹, puissent vivre comme j'ai fait, avec une pleine joie, parmi le monde que je sais avoir été véritablement le meurtrier de celui que je reconnais pour mon Dieu et mon père, qui s'est livré pour mon propre salut, et qui a porté en sa propre personne la peine de mes iniquités? Il est juste, Seigneur, que vous ayez interrompu une joie aussi criminelle que celle dans laquelle je me reposais à l'ombre de la mort.

XIII. — Otez donc de moi, Seigneur, la tristesse que l'amour de moi-même me pourrait donner de mes propres souffrances et des choses du monde qui ne réussissent pas au gré des inclinations de mon cœur, et qui ne regardent pas votre gloire; mais mettez en moi une tristesse conforme à la vôtre. Que mes souffrances servent à apaiser votre colère. Faites-en une occasion de mon salut et de ma conversion. Que je ne souhaite désormais de santé et de vie qu'afin de l'employer et la finir pour vous, avec vous et en vous. Je ne vous demande ni santé, ni maladie, ni vie, ni mort! mais que vous disposiez de ma santé et de ma maladie, de ma vie et de ma mort, pour votre gloire, pour mon salut et pour l'utilité de l'Église et de vos saints, dont j'espère par votre grâce faire une portion. Vous seul savez ce qui m'est expédient*; vous êtes le souverain maître, faites ce que vous voudrez. Donnez-moi, ôtez-moi; mais conformez ma volonté à la vôtre; et que dans une soumission humble et parfaite et dans une simple confiance, je me dispose à recevoir les ordres de votre providence éternelle, et que j'adore également tout ce qui me vient de vous.

XIV. Faites, mon Dieu, que, dans une uniformité d'esprit toujours égale, je reçoive toutes sortes d'événements, puisque nous ne savons ce que nous devons demander, et que je n'en puis souhaiter l'un plutôt que l'autre sans présomption, et sans me rendre juge et responsable des suites que votre sagesse a voulu justement me cacher². Seigneur, je sais que je ne sais qu'une chose; c'est qu'il est bon de vous suivre, et

1. Ent. : pour sauver la vie de ce fils. fait le dieu en jugeant : cela est bon ou mauvais, et s'affligeant ou se réjouissant trop des événements. »

2. Cf. XXII, 45 : « Tout le monde

qu'il est mauvais de vous offenser. Après cela, je ne sais lequel est le meilleur ou le pire en toutes choses ; je ne sais lequel m'est profitable de la santé ou de la maladie, des biens ou de la pauvreté, ni de toutes les choses du monde. C'est un discernement qui passe la force des hommes et des anges, et qui est caché dans les secrets de votre providence, que j'adore et que je ne veux pas approfondir.

XV. Faites donc, Seigneur, que tel que je sois ¹ je me conforme à votre volonté ; et qu'étant malade comme je suis, je vous glorifie dans mes souffrances. Sans elles je ne puis arriver à la gloire ; et vous-même, mon Sauveur, n'y avez voulu parvenir que par elles. C'est par les marques de vos souffrances que vous avez été reconnu de vos disciples ; et c'est par les souffrances que vous reconnaissez aussi ceux qui sont vos disciples. Reconnaissez-moi donc pour votre disciple dans les maux que j'endure et dans mon corps et dans mon esprit, pour les offenses que j'ai commises. Et parce que rien n'est agréable à Dieu s'il ne lui est offert par vous, unissez ma volonté à la vôtre, et mes douleurs à celles que vous avez souffertes. Faites que les miennes deviennent les vôtres. Unissez-moi à vous ; remplissez-moi de vous et de votre esprit dans mon cœur et dans mon âme, pour y porter mes souffrances et pour continuer d'endurer en moi ce qui vous reste à souffrir de votre passion, que vous achevez dans vos membres jusqu'à la consommation parfaite de votre corps, afin qu'étant plein de vous, ce ne soit plus moi qui vive et qui souffre, mais que ce soit vous qui viviez et qui souffriez en moi, ô mon Sauveur ! et qu'ainsi ayant quelque petite part à vos souffrances, vous me remplissiez entièrement de la gloire qu'elles vous ont acquise, dans laquelle vous vivez avec le Père et le Saint-Esprit, par tous les siècles des siècles : ainsi soit-il ².

1. V. *Gr.*, 22.

2. On a dit non sans raison de cette prière : « Ce n'est ni par l'enthousiasme du Psalmiste, ni par l'imagination échauffée des ascètes, que cette prière s'élève, c'est par des raisons qui se déduisent les unes des autres et se succèdent comme les degrés d'une échelle mystique. C'est une argumentation passionnée dans

laquelle un homme mortel raisonne avec Dieu. » (Nisard, *Hist. de la litt. fr.*) Il faut remarquer cependant que ce caractère n'est pas exclusivement propre à la prière de Pascal : rien n'est plus ordinaire aux prophètes, à Isaïe en particulier, que d'argumenter ainsi, en quelque façon, avec l'Éternel, en lui adressant les vœux. (Cf. *Is.* VIII et IX ; XV et XVI, etc.)

MÉMORIAL

L'an de grâce 1654,

Lundi, 23 novembre, jour de saint Clément, pape et martyr, et autres au martyrologe²,

Veille de saint Chrysogone, martyr, et autres,

Depuis environ dix heures et demi du soir jusques environ minuit et demi.

Feu³.

Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob.

Non des philosophes et des savants⁴.

Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix.

Dieu de Jésus-Christ.

*Deum meum et Deum vestrum*⁵.

« Ton Dieu sera mon Dieu⁶. »

Oubli du monde et de tout, hormis Dieu.

Il ne se trouve que par les voies enseignées par l'Évangile.

Grandeur de l'âme humaine.

« Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu. »

Joie, joie, joie, pleurs de joie⁷.

1. Écrit intime trouvé cousu dans l'habit de Pascal après sa mort : des philosophes, comme Condorcet, et des médecins comme Lélut, ont cru voir dans cet écrit, qu'ils ont appelé *l'amulette de Pascal*, la preuve de la folie mystique dont il aurait été atteint. C'est se montrer bien étranger aux pratiques les plus ordinaires de la vie intérieure : il n'est pas d'homme quelque peu méditatif ou religieux qui n'ait laissé de ces notes intimes, témoin, entre tant d'autres, ce cahier du poète Ducis, portant pour titre ces mots significatifs : *Ma grande affaire*.

2. Par conséquent le surlendemain du jour où Pascal avait entendu le sermon de M. Singlin sur cette question : A-t-on le droit de s'engager dans le monde, sans être assuré que Dieu vous y appelle ?

3. Est-ce une sorte d'extase lumineuse, comme celle qu'eut Descartes et à la suite de laquelle il fit vœu d'un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette ? Ou plutôt, n'est-ce pas simplement la présence du Maître qui semble illuminer sa cellule parce qu'elle remplit son cœur du feu de l'amour divin ?

4. A ce Dieu abstrait, le seul qu'ait connu Pascal jusqu'alors, va succéder dans son adoration le Dieu personnel et vivant. Toute l'histoire de sa *conversion* tient en ces deux lignes.

5. « Mon Dieu et votre Dieu », dit J.-C. à ses apôtres. (*Joan.*, XX, 17.)

6. Paroles de Ruth à Noémi. (*Ruth*, I, 16.)

7. « Nul n'est heureux comme un vrai chrétien (XII, 18.) ». Pascal avait éprouvé la vérité de ce qu'il devait écrire dans son *Apologie*.

Je n'en suis séparé :

*Dereliquerunt me fontem aquæ vivæ*¹.

« Mon Dieu, me quitterez-vous ? »

Que je n'en sois pas séparé éternellement.

« Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. »

Jésus-Christ.

Jésus-Christ.

Je m'en suis séparé; je l'ai fui, renoncé, crucifié.

Que je n'en sois jamais séparé.

Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile.

Renonciation totale et douce.

Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur³.

Éternellement en joie pour un jour d'exercice* sur la terre.

*Non obliviscar sermones tuos. Amen*⁴.

1. « Ils m'ont abandonné, moi, la source d'eau vive. » (*Jér.*, II, 13.)

2. *V. Gr.*, 17. — (*Joan.*, 17, 3).

3. C'était alors M. Singlin : les esprits les plus sublimes « avaient pour lui, dit Racine, une docilité d'enfant et se conduisaient en toutes choses par ses avis. » (*Hist. de l'abbaye de P. R.*) Il allait être bientôt remplacé par M. de Saci dans la direction

de la communauté et des solitaires.

4. « Je n'oublierai pas vos paroles. » (*Ps.*, CXVIII, 16.) — A ceux qui resteraient surpris de la forme étrange de ce petit écrit, il suffirait de rappeler de quel ton de mystique extase, de quel air véritablement inspiré, un Pasteur parlait naguère encore de ses découvertes dans l'ordre purement scientifique

SUR LA CONVERSION DU PÉCHEUR¹

La première chose que Dieu inspire à l'âme qu'il daigne toucher véritablement, est une connaissance et une vue tout extraordinaire par laquelle l'âme considère les choses et elle-même d'une façon toute nouvelle.

Cette nouvelle lumière lui donne de la crainte, et lui apporte un trouble qui traverse le repos qu'elle trouvait dans les choses qui faisaient ses délices. Elle ne peut plus goûter avec tranquillité les choses qui la charmaient². Un scrupule continuel la combat dans cette jouissance, et cette vue intérieure ne lui fait plus trouver cette douceur accoutumée parmi les choses où elle s'abandonnait avec une effusion de cœur. Mais elle trouve encore plus d'amertume dans les exercices de piété que dans les vanités du monde. D'une part, la présence des objets visibles la touche plus que l'espérance des invisibles, et de l'autre la solidité des invisibles la touche plus que la vanité des visibles. Et ainsi la présence des uns et la solidité des autres disputent son affection, et la vanité des uns et l'absence des autres excitent son aversion; de sorte qu'il naît dans elle un désordre et une confusion³.

1. Ce fragment, où Pascal paraît décrire les impressions de la grâce sur son âme, peut dater soit de sa première conversion (1648), soit plus probablement de sa conversion définitive (1654). C'est une analyse psychologique des plus pénétrantes, et qui complète admirablement, par une sorte de confession intime, les pensées de l'article I sur le néant de l'homme et la grandeur de Dieu, ou celles de l'article XIII sur l'origine de l'Acte de foi.

2. Par une sorte d'enchantement. V. *Vocabulaire*.

3. Jacqueline Pascal écrivait de son frère à la date du 25 janvier 1655 : « Il me vint voir [vers la fin de septembre 1654], et à cette visite, il s'ouvrit à

moi d'une manière qui me fit pitié, en m'avouant qu'au milieu de ses occupations, qui étaient grandes, et parmi toutes les choses qui pouvaient contribuer à lui faire aimer le monde, et auxquelles on avait raison de le croire fort attaché, il était de telle sorte sollicité de quitter tout cela, et par une aversion extrême qu'il avait des folies et des amusements du monde, et par le reproche continuel que lui faisait sa conscience, qu'il se trouvait détaché de toutes choses d'une telle manière qu'il ne l'avait jamais été de la sorte, ni rien d'approchant : mais que d'ailleurs il était dans un si grand abandonnement du côté de Dieu, qu'il ne sentait aucun attrait de ce côté-là. »

Elle considère les choses périssables comme périssantes et même déjà péries ; et, dans la vue certaine de l'anéantissement de tout ce que l'on aime, elle s'effraie dans cette considération, en voyant que chaque instant lui arrache la jouissance de son bien, et que ce qui lui est le plus cher s'écoule à tout moment¹, et qu'enfin un jour certain viendra, auquel elle se trouvera dénuée de toutes les choses auxquelles elle avait mis son espérance. De sorte qu'elle comprend parfaitement que, son cœur ne s'étant attaché qu'à des choses fragiles et vaines, son âme doit se trouver seule et abandonnée au sortir de cette vie, puisqu'elle n'a pas eu soin de se joindre à un bien véritable et subsistant par lui-même, qui pût la soutenir et durant et après cette vie.

De là vient qu'elle commence à considérer comme un néant tout ce qui doit retourner dans le néant : le ciel, la terre ; son esprit, son corps ; ses parents, ses amis, ses ennemis ; les biens, la pauvreté, la disgrâce, la prospérité ; l'honneur, l'ignominie ; l'estime, le mépris ; l'autorité, l'indigence ; la santé, la maladie et la vie même. Enfin tout ce qui doit moins durer que son âme est capable de satisfaire le désir de cette âme, qui recherche sérieusement à s'établir dans une félicité aussi durable qu'elle-même.

Elle commence à s'étonner de l'aveuglement où elle a vécu ; et, quand elle considère d'une part le long temps qu'elle a vécu sans faire ces réflexions et le grand nombre de personnes qui vivent de la sorte, et de l'autre combien il est constant que l'âme, étant immortelle comme elle est, ne peut trouver sa félicité parmi des choses périssables et qui lui seront ôtées au moins à la mort, elle entre dans une sainte confusion, et dans un étonnement qui lui porte un trouble bien salutaire. Car elle considère que, quelque grand que soit le nombre de ceux qui vieillissent dans les maximes du monde, et quelque autorité que puisse avoir cette multitude d'exemples de ceux qui posent leur félicité au monde², il est constant néanmoins que, quand les choses du monde auraient quelque plaisir solide, ce qui est reconnu pour faux par un nombre infini d'expériences si funestes et si continuelles, il

1. Cf. XXIV, 16, où « l'horreur de sentir s'écouler tout ce qu'on possède » est opposée au bonheur stable « de la céleste Hiérusalem ».

2. V. Gr., 37. — De ces expériences personnelles, Pascal fera l'un des arguments les plus émouvants de son apologétique. Cf. VIII, 1.

est inévitable que la perte de ces choses ou que la mort enfin nous en prive; de sorte que, l'âme s'étant amassé des trésors de biens temporels de quelque nature qu'ils soient, soit or, soit science, soit réputation, c'est une nécessité indispensable qu'elle se trouve dénuée de tous ces objets de sa félicité; et qu'ainsi, s'ils ont eu de quoi la satisfaire, ils n'auront pas de quoi la satisfaire toujours; et que si c'est se procurer un bonheur véritable, ce n'est pas se proposer un bonheur bien durable, puisqu'il doit être borné avec le cours de cette vie. De sorte que, par une sainte humilité, que Dieu relève au-dessus de la superbe, elle commence à s'élever au-dessus du commun des hommes; elle condamne leur conduite, elle déteste leurs maximes, elle pleure leur aveuglement; elle se porte à la recherche du véritable bien; elle comprend qu'il faut qu'il ait ces deux qualités: l'une, qu'il dure autant qu'elle, et qu'il ne puisse lui être ôté que de son consentement, et l'autre, qu'il n'y ait rien de plus aimable¹.

Elle voit que, dans l'amour qu'elle a eu pour le monde, elle trouvait en lui cette seconde qualité dans son aveuglement; car elle ne reconnaissait rien de plus aimable. Mais, comme elle n'y voit pas la première, elle connaît que ce n'est pas le souverain bien. Elle le cherche donc ailleurs, et connaissant par une lumière toute pure qu'il n'est point dans les choses qui sont en elle, ni hors d'elle, ni devant elle, rien donc en elle ni à ses côtés, elle commence à le chercher au-dessus d'elle.

Cette élévation est si éminente et si transcendante, qu'elle ne s'arrête pas au ciel: il n'a pas de quoi la satisfaire; ni au-dessus du ciel, ni aux anges, ni aux êtres les plus parfaits². Elle traverse toutes les créatures, et ne peut arrêter son cœur qu'elle ne se soit rendue jusqu'au trône de Dieu, dans lequel elle commence à trouver son repos, et ce bien qui est tel qu'il n'y a rien de plus aimable, et qui ne peut lui être ôté que par son propre consentement. Car, encore qu'elle ne sente pas ces charmes dont Dieu récompense l'habitude dans la piété, elle comprend néanmoins que les créatures ne peuvent pas être plus aimables que le créateur; et sa raison,

1. Cf. saint Aug. de *Mor. Ecc. cath.*, I, 3.

2. Cf. Lamartine, dans *l'Isolement* (*Médit.*, I):

Là je m'enivrerai à la source où j'aspire,
Là je retrouverai et la vie et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.

aidée des lumières de la grâce, lui fait connaître qu'il n'y a rien de plus aimable que Dieu, et qu'il ne peut être ôté qu'à ceux qui le rejettent, puisque c'est le posséder que de le désirer¹, et que le refuser c'est le perdre. Ainsi elle se réjouit d'avoir trouvé un bien qui ne peut pas lui être ravi tant qu'elle le désirera, et qui n'a rien au-dessus de soi.

Et, dans ces réflexions nouvelles, elle entre dans la vue des grandeurs de son créateur, et dans des humiliations et des adorations profondes. Elle s'anéantit en conséquence, et ne pouvant former d'elle-même une idée assez basse, ni en concevoir une assez relevée de ce bien souverain, elle fait de nouveaux efforts pour se rabaisser jusqu'aux derniers abîmes du néant, en considérant Dieu dans des immensités qu'elle multiplie sans cesse. Enfin, dans cette conception, qui épuise ses forces, elle l'adore en silence, elle se considère comme sa vile et inutile créature, et par ses respects réitérés l'adore et le bénit, et voudrait à jamais le bénir et l'adorer. Ensuite elle reconnaît la grâce qu'il lui a faite, de manifester son infinie majesté à un si chétif vermisseau; et après une ferme résolution d'en être éternellement reconnaissante, elle entre en confusion d'avoir préféré tant de vanités à ce divin maître; et, dans un esprit de componction et de pénitence, elle a recours à sa pitié pour arrêter sa colère, dont l'effet lui paraît épouvantable. Dans la vue de ces immensités.....

Elle fait d'ardentes prières à Dieu pour obtenir de sa miséricorde que, comme il lui a plu de se découvrir à elle, il lui plaise de la conduire à lui, et lui faire connaître les moyens d'y arriver. Car, comme c'est à Dieu qu'elle aspire, elle aspire encore à n'y arriver que par des moyens qui viennent de Dieu même, parce qu'elle veut qu'il soit lui-même son chemin, son objet et sa dernière fin.....

Ensuite de ces prières, elle commence d'agir, et cherche entre ceux².....

Elle commence à connaître Dieu, et désire d'y arriver; mais, comme elle ignore les moyens d'y parvenir, si son désir est sincère et véritable, elle fait la même chose qu'une personne qui, désirant arriver en quelque lieu, ayant perdu le chemin,

1. « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé. » (*Myst. de Jésus*, 2.)

2. Suppl. : qui peuvent la conduire, le directeur le plus éclairé.

et connaissant son égarement, aurait recours à ceux qui sauraient parfaitement ce chemin¹ Elle se résout de conformer à ses volontés le reste de sa vie ; mais, comme sa faiblesse naturelle, avec l'habitude qu'elle a aux péchés où elle a vécu, l'ont réduite dans l'impuissance d'arriver à cette félicité, elle implore de sa miséricorde les moyens d'arriver à lui, de s'attacher à lui, d'y adhérer éternellement Ainsi elle reconnaît qu'elle doit adorer Dieu comme créature, lui rendre grâce comme redevable, lui satisfaire comme coupable, le prier comme indigente.

1. Suppl. : et les suivrait avec une humble confiance. Cf. X, 1 : « Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin... Apprenez de ceux qui ont été liés comme vous..., ce sont gens qui savent ce chemin que

vous voudriez suivre et guéris d'un mal dont vous voudriez guérir. » C'est à l'idée maîtresse du Livre des *Pensées* que se rattache, on le voit, ce petit fragment si précieux d'autobiographie psychologique.

COMPARAISON

DES CHRÉTIENS DES PREMIERS TEMPS AVEC CEUX D'AUJOUR'HUI¹

Dans les premiers temps, les chrétiens étaient parfaitement instruits dans tous les points nécessaires au salut; au lieu que l'on voit aujourd'hui une ignorance si grossière, qu'elle fait gémir tous ceux qui ont des sentiments de tendresse pour l'Église.

On n'entrait alors dans l'Église qu'après de grands travaux et de longs désirs. On s'y trouve maintenant sans aucune peine, sans soin et sans travail.

On n'y était admis qu'après un examen très exact. On y est reçu maintenant avant qu'on soit en état d'être examiné.

On n'y était reçu alors qu'après avoir abjuré sa vie passée, qu'après avoir renoncé au monde, et à la chair, et au diable. On y entre maintenant avant qu'on soit en état de faire aucune de ces choses.

Enfin, il fallait autrefois sortir du monde pour être reçu dans l'Église; au lieu qu'on entre aujourd'hui dans l'Église au même temps que dans le monde. On connaissait alors par ce procédé une distinction essentielle du monde d'avec l'Église. On les considérait comme deux contraires, comme deux ennemis irréconciliables, dont l'un persécute l'autre sans discontinuation, et dont le plus faible en apparence doit un jour triompher du plus fort; en sorte que de ces deux partis contraires on quittait l'un pour entrer dans l'autre; on abandonnait les maximes de l'un pour embrasser les maximes

1. Ce fragment, sans doute inspiré par la lecture du livre d'Arnauld sur *la Fréquente communion*, peut dater de l'époque où Pascal mûrissait sous l'influence de Port-Royal ses projets de conversion (1654). Le ton général en est grave et austère, mais sans

aucune trace d'esprit proprement janséniste, puisque, en regrettant l'ancienne discipline de l'Église, l'auteur ne fait qu'exprimer le très légitime désir de voir donner aux jeunes chrétiens une plus forte et plus solide instruction religieuse.

de l'autre; on se dévêtait des sentiments de l'un pour se revêtir des sentiments de l'autre enfin; on quittait, on renonçait, on abjurait le monde, où l'on avait reçu sa première naissance, pour se vouer totalement à l'Église, où l'on prenait comme sa seconde naissance; et ainsi on concevait une différence épouvantable entre l'un et l'autre; au lieu qu'on se trouve maintenant presque au même temps dans l'un et dans l'autre, et le même moment qui nous fait naître au monde nous fait renaître dans l'Église; de sorte que la raison survenant ne fait plus de distinction de ces deux mondes si contraires. Elle est élevée dans l'un et dans l'autre tout ensemble. On fréquente les sacrements, et on jouit des plaisirs du monde. Et ainsi, au lieu qu'autrefois on voyait une distinction essentielle entre l'un et l'autre, on les voit maintenant confondus et mêlés, en sorte qu'on ne les discerne plus.

De là vient qu'on ne voyait autrefois entre les chrétiens que des personnes très instruites; au lieu qu'elles sont maintenant dans une ignorance qui fait horreur¹. De là vient qu'autrefois ceux qui avaient été régénérés par le baptême, et qui avaient quitté les vices du monde pour entrer dans la piété de l'Église, retombaient si rarement de l'Église dans le monde; au lieu qu'on ne voit maintenant rien de plus ordinaire que les vices du monde dans le cœur des chrétiens. L'Église des saints se trouve toute souillée par le mélange des méchants; et ses enfants, qu'elle a conçus et nourris dès l'enfance dans son sein, sont ceux-là mêmes qui portent dans son cœur, c'est-à-dire jusqu'à la participation de ses plus augustes mystères, le plus cruel de ses ennemis, l'esprit du monde, l'esprit d'ambition, l'esprit de vengeance, l'esprit d'impureté, l'esprit de concupiscence; et l'amour qu'elle a pour ses enfants l'oblige d'admettre jusque dans ses entrailles le plus cruel de ses persécuteurs.

Mais ce n'est pas l'Église à qui on doit imputer les malheurs qui ont suivi un changement de discipline si salutaire, car elle n'a pas changé d'esprit, quoiqu'elle ait changé de conduite. Ayant donc vu que la dilation* du baptême laissait un grand nombre d'enfants dans la malédiction d'Adam, elle

1. Cf. Fénelon : « On leur donne dans l'enfance un petit catéchisme sec, et qu'ils apprennent par cœur sans en comprendre le sens; après quoi ils n'ont plus pour instruction que des

sermons vagues, etc. » (*Dial. sur l'El.*, III.) C'est ce défaut d'instruction religieuse qui détermina Bossuet à écrire son *Catéchisme de Meaux*, et Fleury son *Catéchisme historique*.

a voulu les délivrer de cette masse de perdition¹ en précipitant le secours qu'elle leur donne; et cette bonne mère ne voit qu'avec un regret extrême que ce qu'elle a procuré pour le salut de ses enfants est devenu l'occasion de la perte des adultes. Son véritable esprit est que ceux qu'elle retire dans un âge si tendre de la contagion du monde prennent des sentiments tout opposés à ceux du monde. Elle prévient l'usage de la raison pour prévenir les vices où la raison corrompue les entraînerait; et avant que leur esprit puisse agir, elle les remplit de son esprit, afin qu'ils vivent dans une ignorance du monde et dans un état d'autant plus éloigné du vice qu'ils ne l'auront jamais connu. Cela paraît par les cérémonies du baptême; car elle n'accorde le baptême aux enfants qu'après qu'ils ont déclaré, par la bouche des parrains, qu'ils le désirent, qu'ils croient, qu'ils renoncent au monde et à Satan. Et, comme elle veut qu'ils conservent ces dispositions dans toute la suite de leur vie, elle leur commande expressément de les garder inviolablement, et ordonne, par un commandement indispensable, aux parrains d'instruire les enfants de toutes ces choses; car elle ne souhaite pas que ceux qu'elle a nourris dans son sein soient aujourd'hui moins instruits et moins zélés que les adultes qu'elle admettait autrefois au nombre des siens; elle ne désire pas une moindre perfection dans ceux qu'elle nourrit que dans ceux qu'elle reçoit². Cependant on en use d'une façon si contraire à l'intention de l'Église, qu'on n'y peut penser sans horreur. On ne fait quasi³ plus de réflexion sur un aussi grand bienfait, parce qu'on ne l'a jamais souhaité, parce qu'on ne l'a jamais demandé, parce qu'on ne se souvient pas même de l'avoir reçu.....

Mais, comme il est évident que l'Église ne demande pas moins de zèle dans ceux qui ont été élevés domestiques de la foi que dans ceux qui aspirent à le devenir, il faut se mettre devant les yeux l'exemple des catéchumènes, considérer leur ardeur, leur dévotion, leur horreur pour le monde, leur généreux renoncement au monde; et, si on ne les jugeait pas

1. L'expression prise de saint Paul, *I Cor.*, V, 6) est une de celles qui viennent le plus constamment dans les écrits de saint Augustin, comme aussi de Jansénius.

2. Résumé fidèle du livre de saint

Augustin, *Sur la manière d'instruire les catéchumènes*, qui lui-même était inspiré du traité de saint Ambroise *Sur les Mystères*.

3. Au sens de *presque*; commençait déjà à vieillir.

dignes de recevoir le baptême sans ces dispositions, ceux qui ne les trouvent pas en eux

Il faut donc qu'ils se soumettent à recevoir l'instruction qu'ils auraient eue s'ils commençaient à entrer dans la communion de l'Église; il faut de plus qu'ils se soumettent à une pénitence continuelle, et qu'ils aient moins d'aversion pour l'austérité de leur mortification, qu'ils ne trouvent de charmes dans l'usage des délices empoisonnées du péché

Pour les disposer à s'instruire, il faut leur faire entendre la différence des coutumes qui ont été pratiquées dans l'Église suivant la diversité des temps

Qu'en l'Église naissante on enseignait les catéchumènes, c'est-à-dire ceux qui prétendaient au baptême, avant que de le leur conférer; et on ne les y admettait qu'après une pleine instruction des mystères de la religion, qu'après une pénitence de la vie passée, qu'après une grande connaissance de la grandeur et de l'excellence de la profession de la foi et des maximes chrétiennes où ils désiraient entrer pour jamais, qu'après des marques éminentes d'une conversion véritable du cœur, et qu'après un extrême désir du baptême¹. Ces choses étant connues de toute l'Église, on leur conférait le sacrement d'incorporation par lequel ils devenaient membres de l'Église; au lieu qu'en ces temps le baptême ayant été accordé aux enfants avant l'usage de la raison, par des considérations très importantes, il arrive que la négligence des parents laisse vieillir les chrétiens sans aucune connaissance de la grandeur de notre religion.

Quand l'instruction précédait le baptême, tous étaient instruits; mais maintenant que le baptême précède l'instruction, l'enseignement qui était nécessaire est devenu volontaire, et ensuite négligé et presque aboli. La véritable raison de cette conduite est qu'on est persuadé de la nécessité du baptême, et on ne l'est pas de la nécessité de l'instruction. De sorte que, quand l'instruction précédait le baptême, la nécessité de l'un faisait que l'on avait recours à l'autre nécessairement; au lieu que, le baptême précédant aujourd'hui l'instruction, comme on a été fait chrétien sans avoir

1. Cette conception légèrement idéaliste des premiers siècles de l'Église est particulièrement propre à P. R., et les principaux historiens de cette école, comme Hermant et Le

Nain de Tillemont, n'ont fait pour ainsi dire que l'appuyer de preuves et la développer dans leurs savants ouvrages.

été instruit, on croit pouvoir demeurer chrétien sans se faire instruire..... Et qu'au lieu que les premiers chrétiens témoignaient tant de reconnaissance envers l'Église pour une grâce qu'elle n'accordait qu'à leurs longues prières, ils témoignent aujourd'hui tant d'ingratitude pour cette même grâce, qu'elle leur accorde avant même qu'ils aient été en état de la demander. Et si elle détestait si fort les chutes des premiers, quoique si rares, combien doit-elle avoir en abomination les chutes et rechutes continuelles des derniers, quoiqu'ils lui soient beaucoup plus redevables, puisqu'elle les a tirés bien plus tôt et bien plus libéralement de la damnation où ils étaient engagés par leur première naissance! Elle ne peut voir, sans gémir, abuser de la plus grande de ses grâces, et que ce qu'elle a fait pour assurer leur salut devienne l'occasion presque assurée de leur perte, car elle n'a pas¹...

1. On voit apparaître dès cet écrit l'idée capitale qui sera le principe même de la conversion de Pascal, c'est à savoir que l'esprit du monde est incompatible avec l'esprit chrétien, et que la véritable vie religieuse

implique dans une certaine mesure le renoncement et l'ascétisme. Sur cette apposition radicale du monde et de l'Évangile, cf. aussi la V^e et la VI^e Provinciales.

SUR LA CONDITION DES GRANDS :

I. Pour entrer dans la véritable connaissance de votre condition, considérez-la dans cette image.

Un homme est jeté par la tempête dans une île inconnue², dont les habitants étaient en peine de trouver leur roi, qui s'était perdu ; et, ayant beaucoup de ressemblance de corps et de visage avec ce roi, il est pris pour lui, et reconnu en cette qualité par tout ce peuple. D'abord il ne savait quel parti prendre ; mais il résolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Il reçut tous les respects qu'on lui voulut rendre, et il se laissa traiter de roi.

Mais comme il ne pouvait oublier sa condition naturelle, il songeait, en même temps qu'il recevait ces respects, qu'il n'était pas ce roi que ce peuple cherchait, et que ce royaume ne lui appartenait pas. Ainsi il avait une double pensée : l'une par laquelle il agissait en roi ; l'autre par laquelle il reconnaissait son état véritable, et que ce n'était que le hasard qui l'avait mis en la place où il était. Il cachait cette dernière pensée, et il découvrait l'autre. C'était par la première qu'il traitait avec le peuple, et par la dernière qu'il traitait avec soi-même³.

1. Ces discours, probablement adressés au jeune duc de Chevreuse, fils aîné du duc de Luynes, furent publiés en 1670 par Nicole qui ne les rédigea qu'assez longtemps après les avoir entendus. On reconnaît cependant Pascal presque à chaque ligne : c'est son style si hardi et si original, ce sont ses idées si profondes, et les articles V et VI ne peuvent être mieux commentés que par ces vues sur les droits et les devoirs des grands. « Une des choses sur lesquelles feu M. Pascal avait plus de vues, dit Nicole, était l'instruction d'un prince que l'on tâcherait d'élever de la manière la plus proportionnée à l'état où Dieu l'appelle, et la plus propre pour le rendre capable d'en remplir tous les devoirs et d'en

éviter tous les dangers. On lui a souvent ouï dire qu'il n'y avait rien à quoi il désirât plus de contribuer s'il y était engagé, et qu'il sacrifierait volontiers sa vie pour une chose si importante. »

2. Cf. XI, 8. En cherchant par cette ingénieuse allégorie à rendre accessible à un enfant les profondes et subtiles théories du livre des *Pensées* sur les inégalités sociales, Pascal applique sa grande règle littéraire, qui est de se proportionner aux esprits et d'établir une correspondance avec ceux qui doivent nous entendre en se mettant à leur place. (Cf. VII, 43.)

3. C'est un exemple piquant de ce que Pascal appelle *pensée de derrière*. (V, 2, 26 et 27.)

Ne vous imaginez pas que ce soit par un moindre hasard que vous possédez les richesses dont vous vous trouvez maître, que celui par lequel cet homme se trouvait roi. Vous n'y avez aucun droit de vous-même et par votre nature, non plus que lui ; et non seulement vous ne vous trouvez fils d'un duc, mais vous ne vous trouvez au monde que par une infinité de hasards. Votre naissance dépend d'un mariage, ou plutôt de tous les mariages de ceux dont vous descendez. Mais ces mariages, d'où dépendent-ils ? d'une visite faite par rencontre, d'un discours en l'air, de mille occasions imprévues.

Vous tenez, dites-vous, vos richesses de vos ancêtres ; mais n'est-ce pas par mille hasards que vos ancêtres les ont acquises et qu'ils les ont conservées ? Mille autres, aussi habiles qu'eux, ou n'en ont pu acquérir, ou les ont perdues après les avoir acquises. Vous imaginez-vous aussi que ce soit par quelque voie naturelle que ces biens ont passé de vos ancêtres à vous ? Cela n'est pas véritable. Cet ordre n'est fondé que sur la seule volonté des législateurs, qui ont pu avoir de bonnes raisons, mais dont aucune n'est prise d'un droit naturel que vous ayez sur ces choses. S'il leur avait plu d'ordonner que ces biens, après avoir été possédés par les pères durant leur vie, retourneraient à la république après leur mort, vous n'auriez aucun sujet de vous en plaindre.

Ainsi tout le titre par lequel vous possédez votre bien n'est pas un titre de nature, mais d'un établissement humain. Un autre tour d'imagination dans ceux qui ont fait les lois vous aurait rendu pauvre ; et ce n'est que cette rencontre du hasard qui vous a fait naître avec la fantaisie des lois favorables à votre égard, qui vous met en possession de tous ces biens ¹.

Je ne veux pas dire qu'ils ne vous appartiennent pas légitimement, et qu'il soit permis à un autre de vous les ravir ; car Dieu, qui en est le maître, a permis aux sociétés de faire des lois pour les partager ; et quand ces lois sont une fois établies, il est injuste de les violer. C'est ce qui vous distingue un peu de cet homme qui ne posséderait son royaume que par l'erreur du peuple, parce que Dieu n'autoriserait pas cette possession et l'obligerait à y renoncer, au lieu qu'il autorise la vôtre. Mais ce qui vous est entièrement commun

1. Cf. les pensées 7 et 50, article VI, qui sont énergiquement condensées en ce mot : « Votre âme et votre corps sont d'eux-mêmes indifférents à l'état de batelier ou à celui de duc. »

avec lui, c'est que ce droit que vous y avez n'est point fondé, non plus que le sien, sur quelque qualité et sur quelque mérite qui soit en vous et qui vous en rende digne. Votre âme et votre corps sont d'eux-mêmes indifférents à l'état de batelier ou à celui de duc; et il n'y a nul lien naturel qui les attache à une condition plutôt qu'à une autre.

Que s'ensuit-il de là? Que vous devez avoir, comme cet homme dont nous avons parlé, une double pensée; et que, si vous agissez extérieurement avec les hommes selon votre rang, vous devez reconnaître, par une pensée plus cachée mais plus véritable, que vous n'avez rien naturellement au-dessus d'eux. Si la pensée publique vous élève au-dessus du commun des hommes, que l'autre vous abaisse et vous tienne dans une parfaite égalité avec tous les hommes; car c'est votre état naturel.

Le peuple qui vous admire ne connaît pas peut-être ce secret. Il croit que la noblesse est une grandeur réelle, et il considère presque les grands comme étant d'une autre nature que les autres. Ne leur découvrez pas cette erreur, si vous voulez; mais n'abusez pas de cette élévation avec insolence et surtout ne vous méconnaissez pas vous-même en croyant que votre être a quelque chose de plus élevé que celui des autres.

Que diriez-vous de cet homme qui aurait été fait roi par l'erreur du peuple, s'il venait à oublier tellement sa condition naturelle, qu'il s'imaginât que ce royaume lui était dû, qu'il le méritait, et qu'il lui appartenait de droit? Vous admireriez sa sottise et sa folie. Mais y en a-t-il moins dans les personnes de condition qui vivent dans un si étrange oubli de leur état naturel?

Que cet avis est important! Car tous les emportements, toute la violence et toute la vanité des grands vient de ce qu'ils ne connaissent point ce qu'ils sont, étant difficile que ceux qui se regarderaient intérieurement comme égaux à tous les hommes, et qui seraient bien persuadés qu'ils n'ont rien en eux qui mérite ces petits avantages que Dieu leur a donnés au-dessus des autres, les traitassent avec insolence. Il faut s'oublier soi-même pour cela, et croire qu'on a quelque excellence réelle au-dessus d'eux; en quoi consiste cette illusion que je tâche de vous découvrir.

II. Il est bon, monsieur, que vous sachiez ce que l'on vous doit, afin que vous ne prétendiez pas exiger des hommes ce

qui ne vous est pas dû; car c'est une injustice visible : et cependant elle est fort commune à ceux de votre condition, parce qu'ils en ignorent la nature.

Il y a dans le monde deux sortes de grandeurs; car il y a des grandeurs d'établissement et des grandeurs naturelles. Les grandeurs d'établissement dépendent de la volonté des hommes, qui ont cru avec raison devoir honorer certains états et y attacher certains respects. Les dignités et la noblesse sont de ce genre. En un pays on honore les nobles, en l'autre les roturiers¹, en celui-ci les aînés, en cet autre les cadets. Pourquoi cela? parce qu'il a plu aux hommes. La chose était indifférente avant l'établissement; après l'établissement, elle devient juste, parce qu'il est injuste de le troubler.

Les grandeurs naturelles sont celles qui sont indépendantes de la fantaisie des hommes parce qu'elles consistent dans les qualités réelles et effectives de l'âme ou du corps, qui rendent l'une ou l'autre plus estimable, comme les sciences, la lumière de l'esprit, la vertu, la santé, la force.

Nous devons quelque chose à l'une et à l'autre de ces grandeurs; mais comme elles sont d'une nature différente, nous leur devons aussi différents respects. Aux grandeurs d'établissement, nous leur devons des respects d'établissement, c'est-à-dire certaines cérémonies extérieures, qui doivent être néanmoins accompagnées, selon la raison d'une reconnaissance intérieure de la justice de cet ordre, mais qui ne nous font pas concevoir quelque qualité réelle en ceux que nous honorons de cette sorte. Il faut parler aux rois à genoux; il faut se tenir debout dans la chambre des princes. C'est une sottise et une bassesse d'esprit que de leur refuser ces devoirs.

Mais pour les respects naturels, qui consistent dans l'estime, nous ne les devons qu'aux grandeurs naturelles; et nous devons au contraire le mépris et l'aversion aux qualités contraires à ces grandeurs naturelles. Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime; mais il est nécessaire que je vous salue. Si vous êtes duc, et honnête homme, je rendrai ce que je dois à l'une et à l'autre de ces qualités. Je ne vous refuserai point les cérémonies que mérite votre qualité de duc, ni l'estime que mérite celle d'honnête homme. Mais si vous étiez duc sans être honnête homme, je vous

1. Comme en Suisse. Cf. VI, 62.

ferais encore justice; car, en vous rendant les devoirs extérieurs que l'ordre des hommes a attachés à votre naissance, je ne manquerais pas d'avoir pour vous le mépris intérieur que mériterait la bassesse de votre esprit ¹.

Voilà en quoi consiste la justice de ces devoirs. Et l'injustice consiste à attacher les respects naturels aux grandeurs d'établissement, ou à exiger les respects d'établissement pour les grandeurs naturelles. Monsieur N. est un plus grand géomètre que moi²; en cette qualité, il veut passer devant moi: je lui dirai qu'il n'y entend rien. La géométrie est une grandeur naturelle; elle demande une préférence d'estime; mais les hommes n'y ont attaché aucune préférence extérieure. Je passerai donc devant lui, et l'estimerai plus que moi, en qualité de géomètre. De même, si étant duc et pair, vous ne vous contentiez pas que je me tinsse découvert devant vous, et que vous voulussiez encore que je vous estimasse, je vous prierais de me montrer les qualités qui méritent mon estime. Si vous le faisiez, elle vous est acquise, et je ne pourrais vous la refuser avec justice; mais, si vous ne le faisiez pas, vous seriez injuste de me la demander; et assurément vous n'y réussiriez pas, fussiez-vous le plus grand prince du monde.

III. Je vous veux faire connaître, monsieur, votre condition véritable; car c'est la chose du monde que les personnes de votre sorte ignorent le plus. Qu'est-ce, à votre avis, que d'être grand seigneur? C'est être maître de plusieurs objets de la concupiscence des hommes, et ainsi pouvoir satisfaire aux besoins et aux désirs de plusieurs. Ce sont ces besoins et ces désirs qui les attirent auprès de vous, et qui font qu'ils se soumettent à vous; sans cela ils ne vous regarderaient pas seulement. Mais ils espèrent, par ces services et ces déférences qu'ils vous rendent, obtenir de vous quelque part de ces biens qu'ils désirent et dont ils voient que vous disposez.

Dieu est environné de gens pleins de charité, qui lui demandent les biens de la charité, qui sont en sa puissance; ainsi il est proprement le roi de la charité. Vous êtes de même environné d'un petit nombre de personnes, sur qui vous régnez en votre manière. Ces gens sont pleins de con-

1. Cf. V, 6 et 11. On n'y trouve cependant rien d'aussi fort que ce trait: « Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous

estime; mais il est nécessaire que je vous salue. »

2. C'est ce que M. de Roannez, par exemple, pouvait penser de Pascal.

cupiscence. Ils vous demandent les biens de la concupiscence; c'est la concupiscence qui les attache à vous. Vous êtes donc proprement un roi de concupiscence¹. Votre royaume est de peu d'étendue, mais vous êtes égal en cela aux plus grands rois de la terre : ils sont comme vous des rois de concupiscence. C'est la concupiscence qui fait leur force, c'est-à-dire la possession des choses que la cupidité des hommes désire.

Mais en connaissant votre condition naturelle, usez des moyens qu'elle vous donne, et ne prétendez pas régner par une autre voie que par celle qui vous fait roi. Ce n'est point votre force et votre puissance naturelle qui vous assujétit toutes ces personnes. Ne prétendez donc point les dominer par la force, ni les traiter avec dureté. Contentez leurs justes désirs, soulagez leurs nécessités, mettez votre plaisir à être bienfaisant; avancez-les autant que vous le pourrez, et vous agirez en vrai roi de concupiscence.

Ce que je vous dis ne va pas bien loin, et, si vous en demeurez là, vous ne laisserez pas de vous perdre; mais au moins vous vous perdrez en honnête homme. Il y a des gens qui se damnent si sottement, par l'avarice, par la brutalité, par les débauches, par la violence, par les emportements, par les blasphèmes! Le moyen que je vous ouvre est sans doute plus honnête; mais, en vérité, c'est toujours une grande folie que de se damner; et c'est pourquoi il ne faut pas en demeurer là. Il faut mépriser la concupiscence et son royaume, et aspirer à ce royaume de charité, où tous les sujets ne respirent que la charité, et ne désirent que les biens de la charité. D'autres que moi vous en diront le chemin; il me suffit de vous avoir détourné de ces voies brutales où je vois que plusieurs personnes de votre condition se laissent emporter, faute de bien connaître l'état véritable de cette condition².

1. Sur la différence entre les biens de la charité et les biens de la concupiscence, cf. XV, 7, et surtout ces quelques lignes du ms. : « Comme Dieu est environné de gens pleins de charité qui lui demandent les biens de la charité, ainsi vous êtes environné de gens pleins de concupiscence qui vous demandent les biens de la concupiscence. Connaissez-vous donc et

sachez que vous n'êtes qu'un roi de concupiscence, et prenez les voies de la concupiscence. »

2. Cf. IX, 2, où le zèle religieux de Pascal se trahit par la véhémence et le pathétique, tandis qu'il prend ici les formes de l'humour et du persiflage : « Il y a des gens qui se damnent si sottement! »

OPUSCULES PHILOSOPHIQUES

INTRODUCTION

Rien ne semble au premier abord plus différent que les trois traités qu'on a réunis sous le nom d'*Opuscules philosophiques* de Pascal. Tandis que la *Préface d'un traité du Vide* paraît être d'un partisan de la doctrine cartésienne du Progrès indéfini des sciences, les deux fragments sur l'*Esprit géométrique* sont d'un admirateur de Montaigne déjà plein de défiance pour les lumières de la raison, et, à la différence de ces deux premiers ouvrages qui ne recommandent rien tant que la double méthode logique de l'expérience physique ou de la démonstration mathématique, l'*Entretien sur Épictète et Montaigne* esquisse cette méthode morale qui doit être comme le point cardinal de la doctrine des *Pensées*. Il suffit cependant d'examiner avec attention ces trois ouvrages d'apparence si diverse pour se convaincre que plus d'un lien étroit les unit l'un à l'autre. Tous les trois, en effet, c'est de méthode qu'ils traitent, et, d'un côté comme de l'autre, il s'agit de découvrir les moyens d'arriver avec certitude à la possession de la vérité. Tous les trois encore, ils permettent de suivre le développement continu d'une même pensée, et tout en marquant avec netteté les stades distincts de son évolution intérieure, ils nous font suivre le labeur ininterrompu de Pascal pour parvenir aux certitudes de la foi. Il n'est pas enfin jusqu'au style de ces trois ouvrages qui n'en révèle le profond rapport : plus magnifique et plus riche d'images dans le premier, plus précis et plus pénétrant, comme il convient, dans les discussions mathématiques du second, plus véhément et plus passionné dans l'examen des systèmes qui remplit le dernier, ce n'est pas assez d'offrir partout une même qualité dominante, ce naturel parfait qui, appropriant à chaque idée les manières de dire les plus justes, les formes de langage les plus nécessaires, nous fait trouver toute simple et toute naïve l'expression que le génie seul était en possession de rencontrer. Quant à l'état d'inachèvement ou de libre improvisation, qui se fait également sentir dans ces trois morceaux, il n'est pas pour nous les faire goûter moins vivement : on n'y voit pas seulement l'homme lui-même livré en quelque ordre que ce soit à l'âpre

recherche du vrai, mais on y découvre, selon sa propre expression (*Pens.*, VI, 31) la vérité à l'état *naissant*, et comme en voie d'éclorre dans l'intelligence la plus curieuse et la plus progressive qui fut jamais.

Préface d'un Traité du Vide. Le Père Mersenne avait, en 1644, répandu en France la nouvelle des expériences de l'Italien Torricelli sur l'ascension des liquides dans les tubes privés d'air. Pascal, informé du phénomène, mais en ignorant encore la cause, recommença les expériences et reconnut que la nature n'avait pas pour le vide cette répugnance absolue que lui avaient attribuée les anciens (*παρα φύσιν ἐστὶ τὸ κενόν*, disait Héron d'Alexandrie), et que lui prêtaient encore les scolastiques (*natura horret a vacuo*, enseignait l'école). Ces premières recherches venaient à peine d'être consignées dans les *Nouvelles expériences touchant le Vide* (1647) et contestées avec éclat par le champion de la scolastique, le Père Noël, dans son burlesque factum, le *Plein du Vide*, quand Pascal fut instruit de l'opinion de Torricelli qui attribuait l'ascension du mercure dans les tubes fermés à la pression de l'atmosphère. Ce n'était encore qu'une vague hypothèse : ce fut la gloire de Pascal d'en fournir la démonstration rigoureuse en inventant par un trait de génie la méthode dite des *Variations* et en montrant que, dans la mesure exacte où variait la pression atmosphérique, la hauteur de la colonne barométrique variait aussi. Or, les célèbres expériences du Puy-de-Dôme et de la tour Saint-Jacques ne lui permirent pas [seulement de jeter aux physiciens de l'École cet éloquent défi : « Que tous les disciples d'Aristote assemblent tout ce qu'il y a de fort dans les écrits de leur maître et de ses commentateurs pour rendre raison de ces choses par l'horreur du vide, s'ils le peuvent ; sinon qu'ils reconnaissent que les expériences sont les véritables maîtres dans la physique. » Elles lui suggérèrent encore de profondes réflexions sur l'*Autorité en philosophie* et furent ainsi l'origine de l'admirable fragment qui devait entrer dans la *Préface* de son grand traité, resté inachevé, *Sur le Vide*. Ce sont les principales idées de ce court mais substantiel chef-d'œuvre qu'il importe d'analyser avec précision.

1^o Il existe au XVII^e siècle deux grandes écoles philosophiques que rien ne divise tant que la question d'autorité : les uns, disciples d'Aristote, opposent à tous les inventeurs quelque texte de l'Écriture ou quelque théorie du Stagyrite ; les autres, philosophes ou chercheurs indépendants, semblent prendre pour première règle le mépris de toute tradition. Pascal, au début de sa préface, cherche un moyen terme entre ces deux extrémités : à ceux qui s'arment d'une

autorité quelconque contre la raison moderne, il oppose la liberté qu'exigent manifestement les recherches de la physique et les spéculations de la philosophie; à ceux qui dédaignent la tradition, il fait remarquer quel besoin ont de l'autorité les faits historiques et les institutions religieuses. — 2° La raison nous ordonne donc de respecter les anciens, mais elle borne elle-même ce respect. Il faut respecter les anciens parce que certaines sciences ne reposent que sur leur témoignage, et aussi parce que les connaissances qu'ils nous ont léguées en tout genre ont servi de degré aux nôtres. Mais il faut borner ce respect parce que les anciens eux-mêmes n'ont pas fait difficulté d'aller au delà de leurs prédécesseurs et parce que le temps est nécessaire à l'étude de la nature. — 3° Nous reprocher de contredire les anciens, n'est-ce pas méconnaître au surplus la différence qui existe entre l'instinct et la raison? L'instinct est toujours le même et les ruches d'abeilles étaient, il y a mille ans, ce qu'elles sont encore aujourd'hui. L'homme, au contraire, est né pour l'infini; il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie et il s'instruit sans cesse dans son progrès. — 4° Opposer la tradition aux efforts des modernes, n'est-ce pas d'autre part se faire l'idée la plus fausse de l'humanité, en la concevant comme une série d'individus isolés les uns des autres? L'humanité est une; on peut la comparer à un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement; ce ne sont pas des hommes indépendants qui la composent, c'est un homme universel qui essentiellement la constitue et dont l'identité fait en quelque manière la conscience de l'humanité elle-même. — 5° Aussi la pensée humaine peut arriver à se dépasser elle-même; c'est progrès, ce n'est pas contradiction. Sans jamais se contredire, les anciens et les modernes affirment parfois des choses contraires. Chacun dit ce qu'il connaît, énonce une vérité qui lui est relative, exprime enfin cette part du réel qu'il a pu atteindre et qui est en proportion avec le progrès de son intelligence; mais notre raison ne contredit pas leur raison, nos expériences ne contredisent pas les leurs. Au-dessus des traditions antiques et des découvertes récentes plane une autorité universelle et immuable, celle de la Vérité, toujours plus ancienne que toutes les opinions qu'on en a jamais eues.

Certes, les contemporains de Pascal ont pu développer avec éclat des idées plus ou moins analogues : Galilée a montré, non sans éloquence, comment c'était agir en ennemi de la religion que de couvrir de son autorité des opinions qui, dans la suite, peuvent être reconnues pour fausses; Bacon, dans plus d'un aphorisme éclatant, a fait comprendre que la superstition des anciens suspend la pensée par une sorte d'enchantement magique, que la vérité est fille du

temps, non de l'autorité, et que l'antiquité des siècles n'est que la jeunesse du monde; Descartes surtout a ouvert à la science un horizon illimité en proclamant la toute-puissance et l'infailibilité de la méthode. Mais cette pénétrante distinction de la raison et de l'instinct, cette conception hardiment métaphysique de l'homme universel, la théorie si féconde du caractère toujours relatif et proportionnel de la vérité humaine, ce sont là des vues profondément originales qui classent Pascal parmi les plus grands penseurs. Si l'on ajoute que, dans ce traité même d'apparence cartésienne, il s'affranchit visiblement des illusions de Descartes et qu'à la théorie de la souveraineté infailible de la Raison, il substitue une conception autrement sage et non moins haute, l'Accord général de l'humanité avec elle-même par l'intelligence que nous avons de son passé et par les lumières que nous préparons pour son avenir, on pourra, même dans l'ordre purement profane, se former une idée plus juste qu'on ne le fait d'ordinaire de la haute portée de son génie philosophique.

Ajoutons qu'en soutenant la théorie du progrès, Pascal n'a pas, comme on le répète trop communément aujourd'hui, abdiqué du même coup les principes de la philosophie chrétienne. Si ce sont en effet des païens qui ont énoncé les premiers la loi du progrès (V. Aristote, *Pol.*, 11, 5; Cicéron, *Rép.*, 1, 1, 2; Sénèque, *Quest. nat.*, 1, 1), c'est saint Augustin qui l'a formulée avec le plus de puissance et d'éclat. « La Providence divine qui conduit admirablement toutes choses, disait-il en effet, gouverne la suite des générations, depuis Adam jusqu'à la fin des siècles, comme un seul homme qui de l'enfance à la vieillesse fournit sa carrière dans le temps en passant par tous les âges » (*Civ. D.*, x, 14). Au moyen âge, tandis que l'école dominicaine, par la bouche de saint Thomas, professe la perfectibilité de la raison humaine et de la société (*Sum.*, 97, 2, 1), l'école franciscaine, par la voix de Roger Bacon, déclare que ce qu'on appelle l'antiquité n'est rien autre chose que l'enfance du monde, et que ce sont les derniers venus qui sont les anciens, parce qu'ils profitent des travaux de ceux qui les ont précédés. Au xviii^e siècle, avant que Bossuet dans ses sermons mêmes, eût célébré les progrès de la science humaine (sur *la Loi de Dieu*, sur *la Mort*), et que Malebranche eût déclaré que le monde, étant plus vieux de deux mille ans, avait plus d'expérience que Platon et Aristote (*Recherche*, 11, 2, 5), il n'est pas téméraire de reconnaître l'inspiration de Richelieu lui-même dans un très éloquent discours de Colletet à l'Académie : « Comme une longue expérience ne s'acquiert qu'avec un long usage, il est bien croyable que ces derniers siècles, qui sont comme la vieillesse du monde, peuvent donner aux

hommes des connaissances et des lumières que l'enfance du monde ne leur pouvait pas donner encore. *L'imagination de l'homme est infinie*; les siècles produisent tous les jours de nouveaux miracles, et il semble que Dieu ait voulu compenser la courte durée de notre vie par une plus prompte et plus vive appréhension des choses. » (3 janv. 1636.) Certes ce seront de médiocres chrétiens, sinon des incrédules notoires, que les philosophes du XVIII^e siècle qui reprendront cette théorie du progrès en y joignant l'idée de la Toute-puissance de la Nature et celle de la Perfectibilité infinie de l'homme. Mais Pascal ne connaît pas de tels excès; on peut même dire qu'il semble les pressentir et les condamner d'avance en corrigeant sa loi du progrès par une idée sensiblement différente, celle de l'évolution. En décrivant dans les *Pensées* (VIII, 22, 23, 24) ce mouvement de la nature, soumis à une véritable *loi du rythme*, susceptible de reculs et d'aberrations, capable d'osciller indéfiniment, sinon d'aboutir à la décadence et à la mort, il ne s'affranchit pas seulement des illusions du cartésianisme; il ouvre la voie à la philosophie qui deux cents ans plus tard devait transformer la plupart des sciences, et au mérite de fournir à ses contemporains l'expression achevée de leurs idées les plus avancées et les plus originales sur le progrès, il joint le privilège de trouver la formule heureuse de ce système de l'évolution qui de notre temps était destiné à une si haute fortune.

De l'esprit géométrique. C'est le titre sous lequel on réunit aujourd'hui deux rédactions inégalement développées d'une étude sur la méthode des sciences mathématiques. La date en est inconnue, mais les préoccupations religieuses, déjà plus marquées que dans la *Préface d'un Traité du vide*, doivent en rapprocher la composition de celle des *Pensées*, et, d'autre part, on est encore quelque peu éloigné du temps où Pascal condamnera si énergiquement Montaigne et Descartes et considérera la géométrie comme un simple métier. Tout ce qui passe la géométrie, dit-il ici, nous surpasse et seule elle est en possession de nous enseigner le véritable art de démontrer. Cette dernière proposition est tout le sujet de ces deux écrits, comme on peut en juger par une rapide analyse.

Premier fragment. L'art de démontrer était alors universellement regardé comme l'objet propre de la méthode scolastique, et les diverses formes du syllogisme, telles que les avaient décrites et classées les disciples d'Aristote, étaient seules, en quelque ordre que ce fût, tenues pour convaincantes. — 1^o Pascal se propose d'établir que la géométrie enseigne mieux la véritable méthode démonstrative par ses exemples que la logique des écoles ne peut le faire par

ses discours. — 2° Avant d'en donner la preuve, il parle d'une méthode plus parfaite encore, mais impossible, qui consisterait à tout définir et à tout prouver : idéal évidemment irréalisable, mais qui montre comment le géomètre qu'est Pascal conçoit l'Intelligence parfaite et la Science absolue. — 3° Il se borne donc à une autre méthode, la plus parfaite parmi les hommes : celle-là ne se pique pas de tout définir et de tout prouver, mais elle se tient dans ce juste milieu de ne point définir les choses claires et de définir toutes les autres. — 4° Ainsi la géométrie ne définit pas l'espace, le temps, le mouvement, le nombre, l'égalité : en quoi elle a raison, car rien n'est plus faible que les discours de ceux qui veulent définir ces notions ; d'ailleurs la nature nous en donne une idée plus claire que toutes les définitions (Cf. *Pensées*, VIII, 8, et tout ce qui a trait à la théorie du cœur) ; enfin elles sont parfaitement simples et parfaitement indéfinissables. Si l'on réfléchit que tout est soumis à ces principes dans le monde matériel, Dieu ayant créé toutes choses en nombre, poids et mesure, on comprendra combien notre intelligence est courte qui ne peut analyser ces notions indispensables, et par suite ne saurait connaître le tout de rien (cf. *Pensées*, I, 1). — 5° De même que la géométrie ne définit pas ce qui s'entend de soi-même, de même elle ne prouve pas ce qui n'a pas besoin de preuve ; telle est, par exemple, la double propriété qu'ont les grandeurs géométriques de pouvoir être multipliées et divisées à l'infini. Si la géométrie, en effet, s'abstient de la démontrer, c'est par cette seule et avantageuse raison que rien au monde n'est plus évident. — 6° Sans doute, il en est qui nient la divisibilité de l'espace à l'infini sous prétexte qu'ils ne peuvent la comprendre ; mais ceux-là sont étrangers au véritable esprit géométrique, et de plus ils perdent la profonde leçon d'humilité que nous donne la science en nous montrant l'homme placé, sans pouvoir les comprendre, entre une infinité et un néant d'étendue, entre une infinité et un néant de nombre, entre une infinité et un néant de durée : de là cette haute conclusion que le fruit de la géométrie est d'apprendre à l'homme à s'estimer son juste prix et à former des réflexions qui valent mieux à elles seules que la géométrie tout entière.

Second fragment. Comme dans le morceau qui précède, ce que Pascal a surtout à cœur, c'est de faire prévaloir *l'esprit de netteté, l'esprit de géométrie* sur les habitudes de confusion que la méthode syllogistique lui paraît avoir répandues dans toutes les sciences. C'est donc improprement que ce second fragment a été intitulé *De l'Art de persuader*, comme un court examen achèvera d'en con-

vaincre. — 1^o L'art de persuader comprend deux choses : *agrèer* et *démontrer*. Or l'*agrément* (et par là Pascal entend tout ce qui dans un discours s'adresse plus particulièrement au cœur), n'est pas seulement une voix *basse et étrangère* ; on ne peut le soumettre à aucune espèce de règle, puisque le cœur humain n'est qu'inconstance et caprice, et ainsi l'étude scientifique en est impossible. — 2^o Reste donc l'art de démontrer qui a fait déjà l'objet du premier fragment. Cet art se ramène tout entier à quelques règles sans lesquelles une démonstration est sans force, mais qui, bien observées, ne laissent aucune place au doute. Pascal en donne d'abord huit, puis il les réduit à cinq, deux pour les définitions, une pour les axiomes et deux pour les démonstrations. Pour Pascal comme pour Descartes, rien n'est donc plus simple que la vraie méthode. — 3^o Mais cette simplicité même donne lieu à trois objections : cette méthode a-t-elle rien de nouveau ? n'est-elle pas trop facile, puisqu'elle se réduit à retenir quelques mots ? peut-elle être, en dehors de la géométrie, de quelque utilité ? Pascal se borne à répondre à la première de ces trois difficultés en montrant qu'il n'y a, en réalité, rien de si inconnu que cette méthode, si simple et si commune en apparence. — 4^o Sans doute, en effet, ces règles se trouvent en plus d'une logique. Mais le *Je pense, donc je suis* est également dans saint Augustin et dans Descartes. Or, quelle différence entre un mot écrit en passant et comme à l'aventure par le premier et cette suite admirable de conséquences qu'y a vues le second ! — 5^o La méthode de ne point errer, dit Pascal en terminant, est recherchée de tout le monde. Les logiciens font profession d'y conduire ; les géomètres seuls y arrivent. Et avec une aisance suprême dans le badinage qui rappelle les plus fines pages des *Provinciales*, il conclut en opposant aux démarches libres et familières du bon sens les formes pédantesques de l'école, les *barbara* et les *baralipton*, ces mots d'enflure et tout ce qui ne sert qu'à guinder l'esprit. On le voit, l'auteur de ces deux fragments n'est pas seulement en possession de la méthode qui va désormais lui servir à communiquer aux autres la connaissance de la vérité ; il ne donne pas seulement un admirable modèle de cet *esprit de netteté* qu'il considère comme la plus enviable qualité en toute espèce de recherche ou de discussion ; il est maître de toutes ses ressources d'écrivain et les morceaux les plus célèbres des *Pensées* sur l'*infini*, sur le *cœur*, sur le *style naturel* ont déjà trouvé ici leur première et presque définitive expression.

Ajoutons que la grande idée de l'*excellence de la méthode géométrique*, qui fait le fonds de ce traité était destinée, comme les idées de la *Préface d'un Traité du Vide* à la fortune la plus brillante. Cette idée

en effet sera reprise tout d'abord par l'école cartésienne, et nul ne s'inspirera plus manifestement des vues de Pascal que Fontenelle dans sa *Préface de l'Histoire de l'Académie des sciences* : « L'esprit géométrique, y disait-il, n'est pas si attaché à la géométrie qu'il n'en puisse être tiré et transporté à d'autres connaissances. Un ouvrage de morale, de critique, peut-être même d'éloquence, en sera plus beau, toutes choses égales d'ailleurs, s'il est fait de main de géomètre. L'ordre, la netteté, la précision, l'exactitude qui règne dans les bons livres depuis un certain temps, pourraient bien avoir leur source dans cet esprit géométrique, qui... se communique de proche en proche à ceux mêmes qui ne connaissent pas la géométrie. Quelquefois un grand homme donne le ton à tout son siècle ; celui à qui on pourrait le plus légitimement accorder la gloire d'avoir établi la science de raisonner était un excellent géomètre. » On voit ici percer la grande idée de la solidarité des sciences, et il n'est pas difficile d'en découvrir le premier germe dans le traité de *l'Esprit géométrique*. Plus tard, ce sera A. Comte, qui, s'inspirant encore des vues de Pascal, considérera la mathématique comme la science fondamentale, moins par les connaissances positives qu'elle procure que par sa méthode de combinaisons abstraites et idéales, qui est la véritable logique de l'esprit.

Entretien avec M. de Saci sur Épictète et Montaigne. On a parfois considéré *l'Entretien de Pascal avec M. de Saci* comme le résumé général et en quelque façon comme la clé du livre des *Pensées*. Tout en reconnaissant l'importance de ces pages, il est peut-être plus sûr d'y voir une des premières *pensées* qui se sont offertes à l'esprit de Pascal au moment d'entreprendre son grand ouvrage. Peu de fragments d'ailleurs permettent de mieux saisir la direction de son intelligence, son habitude d'aborder toute question philosophique ou religieuse par le côté pratique, sa préoccupation dominante de l'amendement et du progrès intérieur, en un mot tout ce qui caractérise sa *méthode morale*. Il faut ajouter qu'Épictète et Montaigne sont de tous les philosophes ceux qui ont le plus sollicité sa pensée : il n'en est pas dont les doctrines, étudiées à part ou opposées l'une à l'autre, lui paraissent démontrer plus clairement la grandeur et la faiblesse de l'homme, la corruption de la nature et la nécessité de la grâce, tous ces saisissants contrastes que Pascal prendra désormais pour tâche de mettre dans la plus éclatante lumière.

Épictète, dit-il, connaît bien nos devoirs ; il nous enseigne la soumission à la volonté de Dieu et jusqu'à un certain point l'humilité. Mais, en même temps, il ignore notre faiblesse ; il croit qu'il est

en notre pouvoir de remplir toutes nos obligations morales, et cette opinion le conduit à des maximes d'une superbe diabolique. Montaigne, au contraire, connaît admirablement notre faiblesse : en dehors des vérités révélées, il n'est rien qu'il ne mette en doute ; son fameux *Que sais-je?* est le fond de tous ses *Essais*, soit qu'il discute l'utilité des lois et des institutions civiles, soit qu'il porte tour à tour des jugements contradictoires sur les mêmes faits historiques ou les mêmes points de morale, soit enfin qu'il attaque le savoir humain tout entier, sous couleur de réfuter les hérétiques et les athées de son temps, comme l'intention en est des plus manifestes dans l'*Apolo-gie de Raymond de Sebonde*. Mais en même temps qu'il connaît si bien notre impuissance, il ignore complètement nos devoirs ; sa morale, molle et lâche, est celle d'un païen ; sa seule règle de conduite est la commodité et la tranquillité ; bref, autant le philosophe a de joie à voir chez lui la superbe raison froissée de ses propres armes, autant ses maximes de vie font horreur à un chrétien. Dirait-on que, pour avoir une morale parfaite, il suffit de réunir les doctrines d'Épictète et de Montaigne, et de les compléter l'une par l'autre ? Conciliation chimérique, puisque leur opposition subsisterait dans leur rapprochement et ne ferait qu'engendrer une lutte sans issue, des contradictions sans fin ? C'est alors que pour résoudre ce conflit et dissiper ces ténèbres, Pascal fait briller à nos yeux une lumière surnaturelle : seule, en effet, la religion explique les erreurs de ces philosophes, en nous révélant pourquoi notre faiblesse nous retient en bas, tandis que notre devoir nous appelle en haut ; seule elle accorde leurs contrariétés avec un art tout divin, en montrant que tout ce qu'il y a d'infirme en nous appartient à la nature et tout ce qu'il y a de puissant à la grâce : union étonnante et nouvelle, qui n'est qu'un effet de l'accord ineffable des deux natures dans la personne de l'Homme-Dieu !

Tel dialogue de Platon est aussi, sous forme dramatique, un sublime exposé de philosophie religieuse ; peut-être même y trouve-t-on certaines qualités que n'offre pas, du moins au même degré, l'entretien de Pascal : la grâce souriante du génie grec et l'exquise ironie des Attiques. Mais sans parler du vif intérêt pratique et proprement universel que ne sauraient avoir pour nous les dialogues de Platon, les caractères dessinés par Pascal, en même temps qu'ils offrent plus de réalité historique, n'ont-ils pas une vérité plus largement humaine ? Et si la poésie de cette rapide échappée sur Port-Royal, est plus sobre et plus sévère, en est-elle moins intime et moins pénétrante ? Où donc enfin trouvera-t-on, même dans les dialogues platoniciens, ce que Pascal lui-même prisait si haut avec tant de rai-

son, un art plus profond et en même temps plus dédaigneux de l'art lui-même, autant de vie et autant d'idéal, plus de profondeur enfin et plus de naturel?

L'idée de la double insuffisance des systèmes philosophiques, pour dissiper les ténèbres de notre intelligence, comme pour maintenir l'équilibre de notre vie morale, était déjà familière aux Pères de l'Église et en particulier à saint Augustin, ainsi que le fait remarquer le savant interlocuteur de Pascal, M. de Saci. Les *Confessions* par exemple ne sont-elles pas comme une démonstration de la nécessité du christianisme, soit pour résoudre les problèmes de la pensée, soit pour apaiser les angoisses du cœur? Et dans la *Cité de Dieu*, la revue des systèmes philosophiques n'amenait-elle pas déjà cette conclusion qu'il n'y a que le secours de l'Homme-Dieu qui puisse nous permettre d'atteindre le plein développement de notre personnalité morale? De même au moyen âge, l'école mystique de Saint-Victor, entre tant d'autres, professa le plus profond dédain et pour les *lumières inférieures* et pour les *secours impuissants* de la pure raison. « Comment notre âme pénétrerait-elle tant d'obscurités quand elle est aveuglée par la vanité des pensées terrestres? Dégage-toi de la poussière, fille de Dieu; dresse l'échelle de la foi, prends ton vol comme l'aigle, échappe à la terre pour planer dans les hauteurs des cieux, en t'élevant du sensible à l'intelligible, et de l'intelligible au divin. » Enfin vers le temps même où Pascal allait retrouver par l'effort de sa pensée ces grandes vues de la philosophie chrétienne, Bossuet, qui commençait à paraître dans les chaires de Paris, dénonçait l'impuissance des spéculations et des maximes de la sagesse humaine, déclarant que « nous avons besoin parmi nos erreurs non d'un philosophe qui dispute, mais d'un Dieu qui nous détermine dans la recherche de la vérité. » Si Pascal n'a pas été d'aussi bonne heure que Bossuet et les mystiques chrétiens en possession de ces hautes idées religieuses, il a eu du moins cette ressemblance avec saint Augustin que c'est sa propre expérience du monde qui lui en a fait renier la sagesse et c'est, comme lui, dans la mesure même de son propre perfectionnement moral, qu'il s'est ancré toujours davantage dans sa foi. On a dit qu'il avait réinventé la théologie de saint Augustin, comme dans son enfance il avait réinventé la géométrie d'Euclide. Il a fait mieux en réalité; cette théologie chrétienne, il l'a vécue, il en a éprouvé dans son cœur la vérité, et l'*Entretien sur Épictète et Montaigne* n'a pas pour nous de plus grand prix que de témoigner avec quelle intensité il a senti aux plus vives lumières de son esprit, comme aux plus libres mouvements de sa volonté, la présence intime de l'Homme-Dieu.

FRAGMENT D'UN TRAITÉ DU VIDE¹

DE L'AUTORITÉ EN MATIÈRE DE PHILOSOPHIE

Le respect que l'on porte à l'antiquité est aujourd'hui à tel point, dans les matières où il doit avoir moins de force², que l'on se fait des oracles de toutes ses pensées, et des mystères même de ses obscurités; que l'on ne peut plus avancer de nouveautés sans péril, et que le texte d'un auteur suffit pour détruire les plus fortes raisons...

Ce n'est pas que mon intention soit de corriger un vice par un autre, et de ne faire nulle estime des anciens, parce que l'on en fait trop. Je ne prétends pas bannir leur autorité pour relever le raisonnement tout seul, quoique l'on veuille établir leur autorité seule au préjudice du raisonnement...

Pour faire cette importante distinction avec attention, il faut considérer que les unes dépendent seulement de la mémoire, et sont purement historiques, n'ayant pour objet que de savoir ce que les auteurs ont écrit³; les autres dépendent seulement du raisonnement, et sont entièrement dogmatiques, ayant pour objet de chercher et découvrir les vérités cachées.

Celles de la première sorte sont bornées, autant que les livres dans lesquels elles sont contenues....

C'est suivant cette distinction qu'il faut régler différemment l'étendue de ce respect. Le respect que l'on doit avoir pour...

Dans les matières où l'on recherche seulement de savoir ce que les auteurs ont écrit, comme dans l'histoire, dans la géographie, dans la jurisprudence, dans les langues..., et sur-

1. Pascal travaillait en 1651 à un *Traité du Vide*, qu'il n'a pas achevé. Ce morceau sur l'autorité des anciens en matière de philosophie naturelle devait en être la préface.

2. V. *Gr.*, 6.

3. On connaît le trait piquant de Malebranche: « Un médecin qui ne sait

que du latin peut bien être estimé au village. Mais si un médecin ne sait pas au moins lire le grec, pour apprendre quelque aphorisme d'Hippocrate, il ne faut pas qu'il s'attende de passer pour savant homme dans l'esprit des gens de ville qui savent ordinairement du latin. »

tout dans la théologie¹; et enfin dans toutes celles qui ont pour principe, ou le fait simple, ou l'institution, divine ou humaine, il faut nécessairement recourir à leurs livres, puisque tout ce que l'on en peut savoir y est contenu : d'où il est évident que l'on peut en avoir la connaissance entière, et qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter.

S'il s'agit de savoir qui fut premier roi des Français; en quel lieu les géographes placent le premier méridien; quels mots sont usités dans une langue morte, et toutes les choses de cette nature : quels autres moyens que les livres pourraient nous y conduire? Et qui pourra rien ajouter de nouveau à ce qu'ils nous en apprennent, puisqu'on ne veut savoir que ce qu'ils contiennent? C'est l'autorité seule qui nous en peut éclaircir. Mais où cette autorité a la principale force, c'est dans la théologie, parce qu'elle y est inséparable de la vérité, et que nous ne la connaissons que par elle; de sorte que pour donner la certitude entière des matières les plus incompréhensibles à la raison, il suffit de les faire voir dans les livres sacrés (comme pour montrer l'incertitude des choses les plus vraisemblables, il faut seulement faire voir qu'elles n'y sont pas comprises); parce que ses principes sont au-dessus de la nature et de la raison, et que, l'esprit de l'homme étant trop faible pour y arriver par ses propres efforts, il ne peut parvenir à ces hautes intelligences, s'il n'y est porté par une force toute-puissante et surnaturelle.

Il n'en est pas de même des sujets qui tombent sous le sens ou sous le raisonnement : l'autorité y est inutile; la raison² seule a lieu d'en connaître. Elles ont leurs droits séparés : l'une avait tantôt tout l'avantage; ici l'autre règne à son tour. Mais comme les sujets de cette sorte sont proportionnés à la portée de l'esprit, il trouve une liberté tout entière de s'y étendre : sa fécondité inépuisable produit continuellement, et ses inventions peuvent être tout ensemble sans fin et sans interruption³....

1. Ce serait un lourd contresens, qu'on a commis plus d'une fois, de voir ici comme une manière d'épigramme. Les théologiens eux-mêmes ne parlent pas autrement de la science qui leur est propre.

2. Entendez par ce mot la faculté naturelle de connaître, et non le seul

raisonnement, comme dans les *Pensées*.

3. C'est l'idée cartésienne du progrès indéfini des sciences. L'auteur des *Pensées* adoptera finalement une doctrine sensiblement différente. (Cf. VIII, 22, 23, 24.)

C'est ainsi que la géométrie, l'arithmétique, la musique, la physique, la médecine, l'architecture, et toutes les sciences qui sont soumises à l'expérience et au raisonnement, doivent être augmentées pour devenir parfaites. Les anciens les ont trouvées seulement ébauchées par ceux qui les ont précédés, et nous les laisserons à ceux qui viendront après nous en un état plus accompli que nous ne les avons reçues. Comme leur perfection dépend du temps et de la peine, il est évident qu'encore que notre peine et notre temps nous eussent moins acquis¹ que leurs travaux, séparés des nôtres, tous deux néanmoins joints ensemble doivent avoir plus d'effet que chacun en particulier.

L'éclaircissement de cette différence doit nous faire plaindre l'aveuglement de ceux qui apportent la seule autorité pour preuve dans les matières physiques, au lieu du raisonnement ou des expériences; et nous donner de l'horreur pour la malice des autres, qui emploient le raisonnement seul dans la théologie, au lieu de l'autorité de l'Écriture et des Pères². Il faut relever le courage de ces gens timides qui n'osent rien inventer en physique, et confondre l'insolence de ces téméraires qui produisent des nouveautés en théologie. Cependant le malheur du siècle est tel qu'on voit beaucoup d'opinions nouvelles en théologie; inconnues à toute l'antiquité, soutenues avec obstination et reçues avec applaudissement; au lieu que celles qu'on produit dans la physique, quoiqu'en petit nombre, semblent devoir être convaincues de fausseté dès qu'elles choquent tant soit peu les opinions reçues; comme si le respect qu'on a pour les anciens philosophes était de devoir, et que celui que l'on porte aux plus anciens des Pères était seulement de bienséance! Je laisse aux personnes judicieuses à remarquer l'importance de cet abus qui pervertit l'ordre des sciences avec tant d'injustice; et je crois qu'il y en aura peu qui ne souhaitent que cette [liberté] s'applique à d'autres matières, puisque les inventions nouvelles

1. On a rapproché de cet opuscule de Pascal les *Dialogues* de Fontenelle sur les anciens : Fontenelle était incapable de rendre à l'antiquité un hommage aussi large et aussi équitable.

2. C'est le reproche que les controversistes catholiques, comme du Perron et Arnauld, adressaient aux pro-

testants; c'est aussi le grief qu'invoqua Pascal contre un capucin, le frère Saint-Ange, quand il le dénonça à l'archevêque de Rouen, pour son traité *De l'alliance de la foi et du raisonnement*, où il prétendait substituer le raisonnement à l'autorité en matière de dogme.

sont infailliblement des erreurs dans les matières que l'on profane impunément, et qu'elles sont absolument nécessaires pour la perfection de tant d'autres sujets incomparablement plus bas, que toutefois on n'oserait toucher.

Partageons avec plus de justice notre crédulité et notre défiance¹, et bornons ce respect que nous avons pour les anciens. Comme la raison le fait naître, elle doit aussi le mesurer; et considérons que, s'ils fussent demeurés dans cette retenue de n'oser rien ajouter aux connaissances qu'ils avaient reçues, ou que ceux de leur temps eussent fait la même difficulté de recevoir les nouveautés qu'ils leur offraient, ils se seraient privés eux-mêmes et leur postérité du fruit de leurs inventions. Comme ils ne se sont servis de celles qui leur avaient été laissées que comme de moyens pour en avoir de nouvelles, et que cette heureuse hardiesse leur avait ouvert le chemin aux grandes choses, nous devons prendre celles qu'ils nous ont acquises de la même sorte, et, à leur exemple, en faire les moyens et non pas la fin de notre étude, et ainsi tâcher de les surpasser en les imitant. Car qu'y a-t-il de plus injuste que de traiter nos anciens avec plus de retenue qu'ils n'ont fait ceux qui les ont précédés, et d'avoir pour eux ce respect inviolable, qu'ils n'ont mérité de nous que parce qu'ils n'en ont pas eu un pareil pour ceux qui ont eu sur eux le même avantage?

Les secrets de la nature sont cachés; quoiqu'elle agisse toujours, on ne découvre pas toujours ses effets; le temps les révèle d'âge en âge, et, quoique toujours égale en elle-même, elle n'est pas toujours également connue. Les expériences qui nous en donnent l'intelligence multiplient continuellement; et, comme elles sont les seuls principes de la physique, les conséquences multiplient à proportion. C'est de cette façon que l'on peut aujourd'hui prendre d'autres sentiments et de nouvelles opinions sans mépris et sans ingratitude, puisque les premières connaissances qu'ils nous ont données ont servi de degrés aux nôtres, et que dans ces avantages nous leur sommes redevables de l'ascendant que nous avons sur eux; parce que s'étant élevés jusqu'à un certain degré où ils nous ont portés, le moindre effort nous fait monter plus haut, et avec moins de peine et moins de gloire nous nous

1. Cf. XIII, 1 : « Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut. Qui ne fait ainsi n'entend pas la raison. »

trouvons au-dessus d'eux. C'est de là que nous pouvons découvrir des choses qu'il leur était impossible d'apercevoir. Notre vue a plus d'étendue; et, quoiqu'ils connussent aussi bien que nous tout ce qu'ils pouvaient remarquer de la nature, ils n'en connaissaient pas tant néanmoins, et nous voyons plus qu'eux¹.

Cependant il est étrange de quelle sorte on révère leurs sentiments. On fait un crime de les contredire et un attentat d'y ajouter, comme s'ils n'avaient plus laissé de vérités à connaître. N'est-ce pas là traiter indignement la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux², puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal? Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit, à mesure que la nécessité les presse; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont; comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque, la nature³ n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites. Il n'en est pas de même de l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité³. Il est dans l'ignorance au premier âge de la vie, mais il s'in-

1. « Il est bien facile et même nécessaire, lit-on dans une page du P. Mersenne, citée par M. Adam, de voir plus loin que nos devanciers, lorsque nous sommes montés sur leurs épaules. »

2. C'est le fondement philosophique de la loi du progrès qu'il vient d'énoncer : Pascal le trouve dans la différence entre la raison et l'instinct.

3. Pascal reprendra plus tard cette idée de l'infinité, mais pour en accabler la raison humaine. Il ne s'agit

ici, au contraire, que de lui montrer l'immensité de la carrière, *sans fin, sans interruption*, qui lui est pour jamais ouverte. Ce n'est pas encore la doctrine des *Pensées*; c'est plutôt le langage d'un Galilée s'écriant : « Qui voudrait poser des bornes au génie de l'homme ? » ou d'un Humboldt déclarant plus tard que l'espace ne manquera jamais au travail continu de la science et que les conquérants de la pensée ne connaîtront pas le regret d'Alexandre.

struit sans cesse dans son progrès ; car il tire avantage non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs ; parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. Et comme il conserve ces connaissances, il peut aussi les augmenter facilement ; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveraient ces anciens philosophes, s'ils pouvaient avoir vieilli jusques à présent, en ajoutant aux connaissances qu'ils avaient celles que leurs études auraient pu leur acquérir à la faveur de tant de siècles. De là vient que, par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement¹ ; d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes ; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse, dans cet homme universel, ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés ? Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement ; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres².

Ils doivent être admirés dans les conséquences qu'ils ont bien tirées du peu de principes qu'ils avaient, et ils doivent être excusés dans celles où ils ont plutôt manqué du bonheur de l'expérience que de la force du raisonnement.

1. « Un bon esprit cultivé, dit Fontenelle, est pour ainsi dire composé de tous les esprits des siècles précédents ; ce n'est qu'un même esprit qui s'est cultivé pendant tout ce temps-là. » (*Digression sur les anciens et les modernes.*) Il n'est pas difficile de

décider qui l'emporte par la force et la magnificence de l'expression.

2. Ce style fait pâlir jusqu'aux plus beaux aphorismes de Bacon : Antiquité du temps, jeunesse du monde ; l'âge d'or non dans le passé, mais dans l'avenir, etc.

Car n'étaient-ils pas excusables dans la pensée qu'ils ont eue pour la voie de lait, quand, la faiblesse de leurs yeux n'ayant pas encore reçu le secours de l'artifice, ils ont attribué cette couleur à une plus grande solidité en cette partie du ciel, qui renvoie la lumière avec plus de force¹? Mais ne serions-nous pas inexcusables de demeurer dans la même pensée, maintenant qu'aidés des avantages que nous donne la lunette d'approche, nous y avons découvert une infinité de petites étoiles, dont la splendeur plus abondante nous a fait reconnaître quelle est la véritable cause de cette blancheur?

N'avaient-ils pas aussi sujet de dire que tous les corps corruptibles étaient renfermés dans la sphère du ciel de la lune, lorsque durant le cours de tant de siècles ils n'avaient point encore remarqué de corruptions ni de générations hors de cet espace? Mais ne devons-nous pas assurer le contraire, lorsque toute la terre a vu sensiblement des comètes s'enflammer et disparaître bien loin au delà de cette sphère²?

C'est ainsi que, sur le sujet du vide, ils avaient droit de dire que la nature n'en souffrait point, parce que toutes leurs expériences leur avaient toujours fait remarquer qu'elle l'abhorrait et ne le pouvait souffrir³. Mais si les nouvelles expériences leur avaient été connues, peut-être auraient-ils trouvé sujet d'affirmer ce qu'ils ont eu sujet de nier par là que le vide n'avait point encore paru. Aussi, dans le jugement qu'ils ont fait que la nature ne souffrait point de vide, ils n'ont entendu parler de la nature qu'en l'état où ils la connaissaient; puisque, pour le dire généralement, ce ne serait assez de l'avoir vu constamment en cent rencontres, ni en mille, ni en tout autre nombre, quelque grand qu'il soit; puisque, s'il restait un seul cas à examiner, ce seul suffirait pour empêcher la définition générale, et si un seul était

1. Aristote, sans admettre cette opinion, estimait que la voie lactée correspondait à la région ignée qui est située au-dessus de l'air atmosphérique.

2. En d'autres termes, il peut y avoir production et destruction d'êtres hors du cercle tracé par la lune, et les anciens ont eu tort de dire que génération et corruption étaient propres à notre monde sublunaire.

3. Pour expliquer le phénomène du siphon, par exemple, les anciens disaient que le vide, étant *contre nature*, ne pouvait subsister, et qu'ainsi s'expliquait l'ascension du liquide dans un tube privé d'air. On sait comment, au principe de *l'horreur du vide*, Pascal substitua la théorie de la pression barométrique, après les célèbres expériences du Puy de Dôme.

contraire, ce seul ¹... Car, dans toutes les matières dont la preuve consiste en expériences et non en démonstrations, on ne peut faire aucune assertion universelle que par la générale énumération de toutes les parties et de tous les cas différents. C'est ainsi que, quand nous disons que le diamant est le plus dur de tous les corps, nous entendons de tous les corps que nous connaissons, et nous ne pouvons ni ne devons y comprendre ceux que nous ne connaissons point; et quand nous disons que l'or est le plus pesant de tous les corps, nous serions téméraires de comprendre dans cette proposition générale ceux qui ne sont point encore en notre connaissance, quoiqu'il ne soit point impossible qu'ils soient en nature ². De même, quand les anciens ont assuré que la nature ne souffrait point de vide, ils ont entendu qu'elle n'en souffrait point dans toutes les expériences qu'ils avaient vues, et ils n'auraient pu sans témérité y comprendre celles qui n'étaient pas en leur connaissance. Que si elles y eussent été, sans doute ils auraient tiré les mêmes conséquences que nous, et les auraient par leur aveu autorisées de cette antiquité dont on veut faire aujourd'hui l'unique principe des sciences.

C'est ainsi que, sans les contredire, nous pouvons assurer le contraire de ce qu'ils disaient; et quelque force enfin qu'ait cette antiquité, la vérité doit toujours avoir l'avantage, quoique nouvellement découverte, puisqu'elle est toujours plus ancienne que toutes les opinions qu'on en a eues, et que ce serait ignorer sa nature de s'imaginer qu'elle ait commencé d'être au temps qu'elle a commencé d'être connue ³.

- | | |
|--|--|
| <p>1. Suppl. : ce seul (cela seul) suffirait pour rejeter cette définition.</p> <p>2. Ent. : dans la nature (comme le platine l'est en effet.)</p> <p>3. Malebranche disait avec non</p> | <p>moins de force contre la superstition de l'antiquité : « La vérité est immuable, nécessaire, la même dans le temps et dans l'éternité, la même dans le ciel et dans les enfers. »</p> |
|--|--|
-

DE L'ESPRIT GÉOMÉTRIQUE 1

PREMIER FRAGMENT

On peut avoir trois principaux objets dans l'étude de la vérité ; l'un, de la découvrir quand on la cherche ; l'autre, de la démontrer quand on la possède ; le dernier, de la discerner d'avec le faux quand on l'examine.

Je ne parle point du premier ; je traite particulièrement du second², car il enferme le troisième. Car, si l'on sait la méthode de prouver la vérité, on aura en même temps celle de la discerner, puisqu'en examinant si la preuve qu'on en donne est conforme aux règles qu'on connaît, on saura si elle est exactement démontrée.

La géométrie, qui excelle en ces trois genres, a expliqué l'art de découvrir les vérités inconnues ; et c'est ce qu'elle appelle analyse, et dont il serait inutile de discourir après tant d'excellents ouvrages qui ont été faits.

Celui de démontrer des vérités déjà trouvées, et de les éclaircir de telle sorte que la preuve en soit invincible, est le seul que je veux donner ; et je n'ai pour cela qu'à expliquer la méthode que la géométrie y observe ; car elle l'enseigne parfaitement par ses exemples, quoiqu'elle n'en produise aucun discours. Et parce que cet art consiste en deux choses principales, l'une de prouver chaque proposition en particulier, l'autre de disposer toutes les propositions dans le meilleur ordre, j'en ferai deux sections, dont l'une contiendra les règles de la conduite des démonstrations géométriques, c'est-à-dire

1. Ces deux fragments ont dû être écrits par Pascal un peu avant sa grande conversion (fin de 1654). Ce qui tend à le prouver, c'est d'abord sans doute le goût très vif qu'il témoigne pour les sciences profanes (*ce qui passe la géométrie nous surpasse*) ; mais c'est plus encore son admiration sans réserve pour Mon-

taigne, qu'il appelle *l'incomparable auteur de l'art de conférer*, et surtout pour Descartes, dont il commente le *Je pense, donc je suis*, avec une sympathie non équivoque.

2. C.-à-d. la manière de démontrer, ou ce que les logiciens de P. R. nomment la *synthèse des géomètres*. (IV, 3 sq.)

méthodiques et parfaites, et la seconde comprendra celles de l'ordre géométrique¹, c'est-à-dire méthodique et accompli; de sorte que les deux ensemble enfermeront tout ce qui sera nécessaire pour la conduite du raisonnement à prouver et discerner les vérités; lesquelles j'ai dessein de donner entières.

SECTION PREMIÈRE

De la méthode des démonstrations géométriques, c'est-à-dire méthodiques et parfaites.

Je ne puis faire mieux entendre la conduite qu'on doit garder pour rendre les démonstrations convaincantes, qu'en expliquant celle que la géométrie observe.

[Mon objet] est bien plus de réussir à l'une qu'à l'autre², et je n'ai choisi cette science pour y arriver que parce qu'elle seule sait les véritables règles du raisonnement, et, sans s'arrêter aux règles des syllogismes, qui sont tellement naturelles qu'on ne peut les ignorer, s'arrête et se fonde sur la véritable méthode de conduire le raisonnement en toutes choses, que presque tout le monde ignore, et qu'il est si avantageux de savoir, que nous voyons par expérience qu'entre esprits égaux et toutes choses pareilles, celui qui a de la géométrie l'emporte et acquiert une vigueur toute nouvelle³.

Je veux donc faire entendre ce que c'est que démonstration par l'exemple de celles de géométrie, qui est presque la seule des sciences humaines qui en produise d'infaillibles, parce qu'elle seule observe la véritable méthode, au lieu que toutes les autres sont, par une nécessité naturelle, dans quelque sorte de confusion, que les seuls géomètres savent extrêmement connaître.

Mais il faut auparavant que je donne l'idée d'une méthode encore plus éminente et accomplie, mais où les hommes ne

1. On regrette vivement que Pascal n'ait pas traité ce second point.

2. Ent : dans la méthode démonstrative en général plus que dans la méthode de la géométrie en particulier.

3. La méthode géométrique avait

alors une avance considérable sur la logique générale : rien n'était donc plus indispensable pour acquérir l'esprit de netteté que de se mettre à l'école des géomètres, et, de fait, il n'est pas à cette époque un seul philosophe qui n'ait suivi avec avantage la discipline mathématique.

sauraient jamais arriver, car ce qui passe la géométrie nous surpasse ; et néanmoins il est nécessaire d'en dire quelque chose, quoiqu'il soit impossible de le pratiquer.

Cette véritable méthode, qui formerait les démonstrations dans la plus haute excellence, s'il était possible d'y arriver, consisterait en deux choses principales ; l'une, de n'employer aucun terme dont on n'eût auparavant expliqué nettement le sens ; l'autre, de n'avancer jamais aucune proposition qu'on ne démontrât par des vérités déjà connues ; c'est-à-dire, en un mot, à définir tous les termes et à prouver toutes les propositions. Mais, pour suivre l'ordre même que j'explique, il faut que je déclare ce que j'entends par définition.

On ne reconnoît en géométrie que les seules définitions que les logiciens appellent définitions de nom, c'est-à-dire que les seules impositions de nom aux choses qu'on a clairement désignées en termes parfaitement connus ; et je ne parle que de celles-là seulement¹. Leur utilité et leur usage est d'éclaircir et d'abrégier le discours, en exprimant par le seul nom qu'on impose ce qui ne pourrait se dire qu'en plusieurs termes ; en sorte néanmoins que le nom imposé demeure dénué de tout autre sens, s'il en a, pour n'avoir plus que celui auquel on le destine uniquement. En voici un exemple. Si l'on a besoin de distinguer dans les nombres ceux qui sont divisibles en deux également d'avec ceux qui ne le sont pas, pour éviter de répéter souvent cette condition, on lui donne un nom en cette sorte : j'appelle tout nombre divisible en deux également nombre pair. Voilà une définition géométrique ; parce qu'après avoir clairement désigné une chose, savoir tout nombre divisible en deux également, on lui donne un nom que l'on destitue de tout autre sens, s'il en a, pour lui donner celui de la chose désignée. D'où il paraît que les définitions sont très libres, et qu'elles ne sont jamais sujettes à être contredites, car il n'y a rien de plus permis que de donner à une chose qu'on a clairement désignée un nom tel qu'on voudra. Il faut seulement prendre garde qu'on n'abuse de la liberté qu'on a d'imposer des noms, en donnant le même à deux choses différentes.

1. Ce qui plaît visiblement à Pascal dans ces définitions verbales de la géométrie, c'est qu'elles sont universelles : ce sont, en effet, des construc-

tions idéales faites par l'esprit, d'après des lois qui ne souffrent aucune exception dans l'espace ni dans la durée.

Ce n'est pas que cela ne soit permis, pourvu qu'on n'en confonde pas les conséquences, et qu'on ne les étende pas de l'une à l'autre.

Mais si l'on tombe dans ce vice, on peut lui opposer un remède très sûr et très infaillible : c'est de substituer mentalement la définition à la place du défini¹, et d'avoir toujours la définition si présente que, toutes les fois qu'on parle, par exemple, de nombre pair, on entende précisément que c'est celui qui est divisible en deux parties égales, et que ces deux choses soient tellement jointes et inséparables dans la pensée, qu'aussitôt que le discours en exprime l'une, l'esprit y attache immédiatement l'autre. Car les géomètres, et tous ceux qui agissent méthodiquement, n'imposent des noms aux choses que pour abrégier le discours, et non pour diminuer ou changer l'idée des choses dont ils discourent. Et ils prétendent que l'esprit supplée toujours la définition entière aux termes courts, qu'ils n'emploient que pour éviter la confusion que la multitude des paroles apporte. Rien n'éloigne plus promptement et plus puissamment les surprises captieuses des sophistes que cette méthode, qu'il faut avoir toujours présente, et qui suffit seule pour bannir toutes sortes de difficultés et d'équivoques².

Ces choses étant bien entendues, je reviens à l'explication du véritable ordre, qui consiste, comme je disais, à tout définir et à tout prouver³. Certainement cette méthode serait belle, mais elle est absolument impossible ; car il est évident que les premiers termes qu'on voudrait définir en supposeraient de précédents pour servir à leur explication, et que de même les premières propositions qu'on voudrait prouver en supposeraient d'autres qui les précédassent ; et ainsi il est

1. La plus heureuse illustration de cette règle se trouve dans les *Provinciales*, dont on peut dire que la tactique tout entière se réduit à l'application des méthodes géométriques de définition à la théologie. Cf. en particulier *Prov. IV* : « Mon père, ce mot de grâce actuelle me brouille ; je n'y suis pas accoutumé ; si vous aviez la bonté de me dire la même chose, sans vous servir de ce terme, vous m'obligeriez infiniment. — Oui, dit le Père, c'est-à-dire que vous voudriez que je substitue la définition à la place du

défini ; cela ne change jamais le sens du discours ; je le veux bien. »

2. On a plaisamment comparé ce genre d'erreur au mécompte d'un voiturier qui, monté sur l'attelage, ne s'aperçoit pas que le véhicule a depuis longtemps cessé de le suivre.

3. Leibnitz estime, comme Pascal, qu'en mathématiques tout a besoin de démonstrations, et que l'appel à l'évidence intuitive n'est jamais qu'un pis-aller. On a vu d'un autre côté le principe d'Aristote, qu'il faut bien s'arrêter quelque part.

clair qu'on n'arriverait jamais aux premières. Ainsi, en poussant les recherches de plus en plus, on arrive nécessairement à des mots primitifs qu'on ne peut plus définir, et à des principes si clairs qu'on n'en trouve plus qui le soient davantage pour servir à leur preuve. D'où il paraît que les hommes sont dans une impuissance naturelle et immuable de traiter quelque science que ce soit dans un ordre absolument accompli¹.

Mais il ne s'ensuit pas de là qu'on doive abandonner toute sorte d'ordre. Car il y en a un, et c'est celui de la géométrie, qui est à la vérité inférieur en ce qu'il est moins convaincant, mais non pas en ce qu'il est moins certain. Il ne définit pas tout et ne prouve pas tout, et c'est en cela qu'il lui cède; mais il ne suppose que des choses claires et constantes par la lumière naturelle, et c'est pourquoi il est parfaitement véritable, la nature le soutenant au défaut du discours*². Cet ordre, le plus parfait entre les hommes, consiste non pas à tout définir ou à tout démontrer, ni aussi à ne rien définir ou à ne rien démontrer, mais à se tenir dans ce milieu, de ne point définir les choses claires et entendues de tous les hommes, et de définir toutes les autres, et de ne point prouver toutes les choses connues des hommes, et de prouver toutes les autres. Contre cet ordre pèchent également ceux qui entreprennent de tout définir et de tout prouver, et ceux qui négligent de le faire dans les choses qui ne sont pas évidentes d'elles-mêmes.

C'est ce que la géométrie enseigne parfaitement. Elle ne définit aucune de ces choses³, espace, temps, mouvement, nombre, égalité, ni les semblables qui sont en grand nombre, parce que ces termes-là désignent si naturellement les choses qu'ils signifient, à ceux qui entendent la langue, que l'éclaircissement qu'on en voudrait faire apporterait plus d'obscurité que d'instruction. Car il n'y a rien de plus faible que le discours de ceux qui veulent définir ces mots primitifs. Quelle nécessité y a-t-il, par exemple, d'expliquer ce qu'on

1. De cette *impuissance naturelle*, Pascal ne tirera pas cette conclusion sceptique qu'on lui attribue d'ordinaire : toute espèce de vérité est inaccessible à la pure raison, mais cette conséquence si conforme à la théologie chrétienne comme à la sagesse philosophique : La science humaine ne

saurait se constituer ici-bas dans des conditions d'ordre accompli et de perfection absolue.

2. Dans les *Pensées*, Pascal opposera exactement de même le cœur (la nature) au raisonnement (le discours). (VIII, 1.)

3. C'est l'analyse seule qui les définit.

entend par le mot homme ?¹ Ne sait-on pas assez quelle est la chose qu'on veut désigner par ce terme ? Et quel avantage pensait nous procurer Platon, en disant que c'était un animal à deux jambes sans plumes ? Comme si l'idée que j'en ai naturellement, et que je ne puis exprimer, n'était pas plus nette et plus sûre que celle qu'il me donne par son explication inutile et même ridicule ; puisqu'un homme ne perd pas l'humanité en perdant les deux jambes, et qu'un chapon ne l'acquiert pas en perdant ses plumes.

Il y en a qui vont jusqu'à cette absurdité d'expliquer un mot par le mot même. J'en sais qui ont défini la lumière en cette sorte : La lumière est un mouvement lumineux² ; comme si on pouvait entendre les mots de lumineux et de lumineux sans celui de lumière !

On ne peut entreprendre de définir l'être sans tomber dans cette absurdité : car on ne peut définir un mot sans commencer par celui-ci, *c'est* ; soit qu'on [l'] exprime ou qu'on le sous-entende. Donc pour définir l'être, il faudrait dire *c'est*, et ainsi employer le mot défini dans sa définition³.

On voit assez de là qu'il y a des mots incapables d'être définis ; et si la nature n'avait suppléé à ce défaut par une idée pareille qu'elle a donnée à tous les hommes, toutes nos expressions seraient confuses ; au lieu qu'on en use avec la même assurance et la même certitude que s'ils étaient expliqués d'une manière parfaitement exempte d'équivoques ; parce que la nature nous en a elle-même donné, sans paroles, une intelligence plus nette que celle que l'art nous acquiert par nos explications.

Ce n'est pas que tous les hommes aient la même idée de l'essence des choses que je dis qu'il est impossible et inutile de définir. Car, par exemple, le temps est de cette sorte. Qui le pourra définir ? Et pourquoi l'entreprendre, puisque tous les hommes conçoivent ce qu'on veut dire en parlant du temps, sans qu'on le désigne davantage ? Cependant il y a

1. Le mot : *homme* en effet n'a pas besoin d'être défini ; il n'en est pas de même de sa *nature* qu'il y a grand fruit à définir ; mais c'est ce que Platon n'a sans doute pas eu la prétention de faire dans sa boutade humoristique que Pascal va citer d'après Montaigne. (*Ess.*, II, 12.)

2. C'est la définition qu'en donnait

un jésuite de Paris, le P. Noël, l'auteur d'un traité de physique bizarrement intitulé le *Plein du Vide* (1648).

3. Pascal semble admettre ici, comme l'a fait plus tard St. Mill, que, dans toute proposition, *est* ne tend pas seulement à lier deux termes, mais exprime une croyance en quelque chose de réel et d'objectif.

bien de différentes opinions touchant l'essence du temps. Les uns disent que c'est le mouvement d'une chose créée¹; les autres, la mesure du mouvement², etc. Aussi ce n'est pas la nature de ces choses que je dis qui est connue à tous; ce n'est simplement que le rapport entre le nom et la chose; en sorte qu'à cette expression, temps, tous portent la pensée vers le même objet; ce qui suffit pour faire que ce terme n'ait pas besoin d'être défini, quoique ensuite en examinant ce que c'est que le temps, on vienne à différer de sentiment après s'être mis à y penser; car les définitions ne sont faites que pour désigner les choses que l'on nomme, et non pas pour en montrer la nature. Ce n'est pas qu'il ne soit permis d'appeler du nom de temps le mouvement d'une choses créée³; car, comme j'ai dit tantôt, rien n'est plus libre que les définitions. Mais ensuite de cette définition il y aura deux choses qu'on appellera du nom de temps : l'une est celle que tout le monde entend naturellement par ce mot, et que tous ceux qui parlent notre langue nomment par ce terme; l'autre sera le mouvement d'une chose créée, car on l'appellera aussi de ce nom, suivant cette nouvelle définition. Il faudra donc éviter les équivoques, et ne pas confondre les conséquences. Car il ne s'ensuivra pas de là que la chose qu'on entend naturellement par le mot de temps soit en effet le mouvement d'une chose créée. Il a été libre de nommer ces deux choses de même; mais il ne le sera pas de les faire convenir de nature aussi bien que de nom. Ainsi, si l'on avance ce discours : Le temps est le mouvement d'une chose créée; il faut demander ce qu'on entend par ce mot de temps, c'est-à-dire si on lui laisse le sens ordinaire et reçu de tous, ou si on l'en dépouille pour lui donner en cette occasion celui du mouvement d'une chose créée. Que si on le destitue de tout autre sens, on ne peut contredire, et ce sera une définition libre, ensuite de laquelle, comme j'ai dit, il y aura deux choses qui auront ce même nom. Mais si on lui laisse son sens ordinaire, et qu'on prétende néanmoins que ce qu'on entend par ce mot soit le mouvement d'une chose créée, on peut contre-

1. Définition de saint Thomas, lorsqu'il oppose le temps soit à la *permanence* des créatures célestes, soit à l'*éternité* de l'être increé. (*Sum.*, X, 4.)

2. Définition d'Aristote (*Phys.*, IV, 18) : ἀριθμὸς κινήσεως.

3. Même raisonnement que sur une définition du P. Noël : Le *corps* est ce qui a des parties les unes hors des autres.

dire. Ce n'est plus une définition libre, c'est une proposition qu'il faut prouver, si ce n'est qu'elle soit très évidente d'elle-même ; et alors ce sera un principe et un axiome, mais jamais une définition, parce que dans cette énonciation on n'entend pas que le mot de temps signifie la même chose que ceux-ci, le mouvement d'une chose créée ; mais on entend que ce que l'on conçoit par le terme de temps soit ce mouvement supposé.

Si je ne savais combien il est nécessaire d'entendre ceci parfaitement, et combien il arrive à toute heure, dans les discours familiers et dans les discours de science, des occasions pareilles à celle-ci que j'ai donnée en exemple, je ne m'y serais pas arrêté. Mais il me semble, par l'expérience que j'ai de la confusion des disputes, qu'on ne peut trop entrer dans cet esprit de netteté ¹, pour lequel je fais tout ce traité, plus que pour le sujet que j'y traite.

Car combien y a-t-il de personnes qui croient avoir défini le temps quand ils ont dit que c'est la mesure du mouvement, en lui laissant cependant son sens ordinaire ! Et néanmoins ils ont fait une proposition, et non pas une définition. Combien y en a-t-il de même qui croient avoir défini le mouvement quand ils ont dit : *Motus nec simpliciter actus, nec mera potentia est, sed actus entis in potentia!* ² Et cependant s'ils laissent au mot de mouvement son sens ordinaire, comme ils font, ce n'est pas une définition, mais une proposition ; et confondant ainsi les définitions qu'ils appellent définitions de nom, qui sont les véritables définitions libres, permises et géométriques, avec celles qu'ils appellent définitions de chose, qui sont proprement des propositions nullement libres, mais sujettes à contradiction, ils s'y donnent la liberté d'en former aussi bien que des autres ; et chacun définissant les mêmes choses à sa manière par une liberté qui est aussi défendue dans ces sortes de définitions que permise dans les premières, ils embrouillent toutes choses, et perdant tout ordre et toute lumière, ils se perdent eux-mêmes et s'égarent dans des embarras inexplicables ³.

1. *L'esprit de netteté*, tel est proprement le sujet traité par Pascal, dans ce traité, dont on méconnaît d'ordinaire le dessein.

2. « Le mouvement n'est ni simplement un acte, ni une pure puis-

sance, mais l'acte d'un être en puissance. » Arist., *Phys.*, III, 1.)

3. Pascal est déjà en possession parfaite de ses moyens d'expression : ni les *Provinciales*, ni les *Pensées* n'offriront de périodes d'une construction

On n'y tombera jamais en suivant l'ordre de la géométrie. Cette judicieuse science est bien éloignée de définir ces mots primitifs, espace, temps, mouvement, égalité, majorité, diminution, tout, et les autres que le monde entend de soi-même. Mais hors ceux-là, le reste des termes qu'elle emploie y sont tellement éclaircis et définis, qu'on n'a pas besoin de dictionnaire pour en entendre aucun; de sorte qu'en un mot tous ces termes sont parfaitement intelligibles, ou par la lumière naturelle, ou par les définitions qu'elle en donne.

Voilà de quelle sorte elle évite tous les vices qui se peuvent rencontrer dans le premier point, lequel consiste à définir les seules choses qui en ont besoin. Elle en use de même à l'égard de l'autre point, qui consiste à prouver les propositions qui ne sont pas évidentes. Car, quand elle est arrivée aux premières vérités connues, elle s'arrête là et demande qu'on les accorde ¹, n'ayant rien de plus clair pour les prouver; de sorte que tout ce que la géométrie propose est parfaitement démontré, ou par la lumière naturelle, ou par les preuves. De là vient que si cette science ne définit pas et ne démontre pas toutes choses, c'est par cette seule raison que cela nous est impossible. Mais comme la nature fournit tout ce que cette science ne donne pas, son ordre à la vérité ne donne pas une perfection plus qu'humaine, mais il a toute celle où les hommes peuvent arriver. Il m'a semblé à propos de donner dès l'entrée de ce discours cette...

On trouvera peut-être étrange que la géométrie ne puisse définir aucune des choses qu'elle a pour principaux objets; car elle ne peut définir ni le mouvement, ni les nombres, ni l'espace; et cependant ces trois choses sont celles qu'elle considère particulièrement, et selon la recherche desquelles elle prend ces trois différents noms de mécanique, d'arithmétique, de géométrie, ce dernier nom appartenant au genre et à l'espèce ². Mais on ne sera pas surpris, si l'on remarque que cette admirable science ne s'attachant qu'aux choses les plus simples, cette même qualité qui les rend dignes d'être ses

plus savante ni d'un plus large mouvement dialectique.

1. Pascal, on le voit, ne distingue pas des *axiomes*, principes évidents par eux-mêmes, les *postulats*, simples théorèmes, nécessaires pour la suite des démonstrations, et que les géo-

mètres ont vainement essayé de démontrer.

2. *Géométrie* s'entendait alors : 1° des sciences mathématiques en général; 2° de cette partie des mathématiques qui a pour objet la mesure de l'étendue.

objets les rend incapables d'être définies ; de sorte que le manque de définition est plutôt une perfection qu'un défaut, parce qu'il ne vient pas de leur obscurité, mais au contraire de leur extrême évidence, qui est telle qu'encore qu'elle n'ait pas la conviction des démonstrations, elle en a toute la certitude. Elle suppose donc que l'on sait quelle est la chose qu'on entend par ces mots, mouvement, nombre, espace ; et, sans s'arrêter à les définir inutilement, elle en pénètre la nature, et en découvre les merveilleuses propriétés.

Ces trois choses, qui comprennent tout l'univers, selon ces paroles : *Deus fecit omnia in pondere, in numero, et mensura* ¹, ont une liaison réciproque et nécessaire. Car on ne peut imaginer de mouvement sans quelque chose qui se meuve ; et cette chose étant une, cette unité est l'origine de tous les nombres ; et enfin le mouvement ne pouvant être sans espace, on voit ces trois choses enfermées dans la première. Le temps même y est aussi compris, car le mouvement et le temps sont relatifs l'un à l'autre ; la promptitude et la lenteur, qui sont les différences des mouvements, ayant un rapport nécessaire avec le temps. Ainsi il y a des propriétés communes à toutes ces choses, dont la connaissance ouvre l'esprit aux plus grandes merveilles de la nature.

La principale comprend les deux infinités qui se rencontrent dans toutes : l'une de grandeur, l'autre de petitesse.

Car, quelque prompt que soit un mouvement, on peut en concevoir un qui le soit davantage et hâter encore ce dernier et ainsi toujours à l'infini, sans jamais arriver à un qui le soit de telle sorte qu'on ne puisse plus y ajouter. Et au contraire, quelque lent que soit un mouvement, on peut le retarder davantage, et encore ce dernier, et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un tel degré de lenteur, qu'on ne puisse encore en descendre à une infinité d'autres, sans tomber dans le repos. De même, quelque grand que soit un nombre, on peut en concevoir un plus grand, et encore un qui surpasse le dernier, et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un qui ne puisse plus être augmenté. Et au contraire, quelque petit que soit un nombre, comme la centième ou la dix-mil-

1. « Dieu a fait tout avec poids, nombre et mesure. » (*Sap.*, XI, 21.) Pascal, comme Descartes, va identifier le poids au mouvement auquel il ramènera ensuite le nombre, l'espace,

le temps et la notion d'infini mathématique : « Qu'on me donne du mouvement et de l'étendue, disait audacieusement Descartes, et je referai le monde. »

lième partie, on peut en concevoir un moindre, et toujours à l'infini, sans arriver au zéro ou néant. Quelque grand que soit un espace, on peut en concevoir un plus grand, et encore un qui le soit davantage, et ainsi à l'infini, sans jamais arriver à un qui ne puisse plus être augmenté. Et au contraire quelque petit que soit un espace, on peut encore en considérer un moindre, et toujours à l'infini, sans jamais arriver à un indivisible qui n'ait plus aucune étendue. Il en est de même du temps. On peut toujours en concevoir un plus grand, sans dernier; et un moindre, sans arriver à un instant, et à un pur néant de durée. C'est-à-dire, en un mot, que quelque mouvement, quelque nombre, quelque espace, quelque temps que ce soit, il y en a toujours un plus grand et un moindre; de sorte qu'ils se soutiennent tous entre le néant et l'infini, étant toujours infiniment éloignés de ces extrêmes ¹.

Toutes ces vérités ne se peuvent démontrer; et cependant ce sont les fondements et les principes de la géométrie. Mais comme la cause qui les rend incapables de démonstration n'est pas leur obscurité, mais au contraire leur extrême évidence, ce manque de preuve n'est pas un défaut, mais plutôt une perfection. D'où l'on voit que la géométrie ne peut définir les objets, ni prouver les principes; mais par cette seule et avantageuse raison, que les uns et les autres sont dans une extrême clarté naturelle, qui convainc la raison plus puissamment que le discours. Car qu'y a-t-il de plus évident que cette vérité, qu'un nombre, tel qu'il soit, peut être augmenté? ne peut-on pas le doubler? Que la promptitude d'un mouvement peut être doublée, et qu'un espace peut être doublé de même? Et qui peut aussi douter qu'un nombre, tel qu'il soit, ne puisse être divisé par la moitié, et sa moitié encore par la moitié? Car cette moitié serait-elle un néant? Et comment ces deux moitiés, qui seraient deux zéros, feraient-elles un nombre? De même un mouvement, quelque lent qu'il soit, ne peut-il pas être ralenti de moitié, en sorte qu'il parcoure le même espace dans le double du temps, et ce dernier mouvement encore? Car serait-ce un pur repos? Et comment se pourrait-il que ces deux moitiés de vitesse, qui seraient deux

1. Il n'y aurait peut-être rien à mettre au-dessus de pareils traits d'éloquence, si Pascal n'avait écrit dans les *Pensées* la page des deux infi-

nis, dont on a ici comme un premier dessin et une sorte de préparation abstraite et scientifique.

2. V. Gr., 22.

repos, fissent la première vitesse ? Enfin un espace, quelque petit qu'il soit, ne peut-il pas être divisé en deux, et ces moitiés encore ? Et comment pourrait-il se faire que ces moitiés fussent indivisibles sans aucune étendue, elles qui jointes ensemble ont fait la première étendue ?

Il n'y a point de connaissance naturelle dans l'homme qui précède celles-là, et qui les surpasse en clarté. Néanmoins, afin qu'il y ait exemple de tout, on trouve des esprits excellents en toutes autres choses, que ces infinités choquent, et qui n'y peuvent en aucune sorte consentir.

Je n'ai jamais connu personne qui ait pensé qu'un espace ne puisse être augmenté. Mais j'en ai vu quelques-uns, très habiles d'ailleurs, qui ont assuré qu'un espace pouvait être divisé en deux parties indivisibles, quelque absurdité qu'il s'y rencontre ¹. Je me suis attaché à rechercher en eux quelle pouvait être la cause de cette obscurité, et j'ai trouvé qu'il n'y en avait qu'une principale, qui est qu'ils ne sauraient concevoir un continu divisible à l'infini; d'où ils concluent qu'il n'y est pas divisible. C'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement; et de là vient qu'il est toujours disposé à nier tout ce qui lui est incompréhensible ²; au lieu qu'en effet il ne connaît naturellement que le mensonge ³, et qu'il ne doit prendre pour véritables que les choses dont le contraire lui paraît faux. Et c'est pourquoi, toutes les fois qu'une proposition est inconcevable, il faut en suspendre le jugement et ne pas la nier à cette marque, mais en examiner le contraire; et si on le trouve manifestement faux, on peut hardiment affirmer la première, tout incompréhensible qu'elle est. Appliquons cette règle à notre sujet.

Il n'y a point de géomètre qui ne croie l'espace divisible à l'infini. On ne peut non plus l'être sans ce principe qu'être homme sans âme. Et néanmoins il n'y en a point qui com-

1. Il s'agit du chevalier de Méré :

« Il a très bon esprit, disait Pascal, mais il n'est pas géomètre; c'est, comme vous savez, un grand défaut; et même, il ne comprend pas qu'une ligne mathématique soit divisible à l'infini, et jamais je n'ai pu l'en tirer; si vous pouviez le faire, on le rendrait parfait. » (*Lett. à Fermat*, 1651.)

2. En d'autres termes, il faut

admettre l'inconcevable ou l'incompréhensible (p. ex. la divisibilité à l'infini), pour éviter l'absurde ou l'inintelligible (p. ex. l'indivisibilité d'un espace donné).

3. C'est, sous une autre forme, la doctrine de Platon dans l'allégorie de la caverne (*Rép.*, XII) et même la célèbre théorie contemporaine qui assimile toute donnée sensible à une hallucination. (Taine, *de l'Intell.*)

prenne une division infinie; et l'on ne s'assure de cette vérité que par cette seule raison, mais qui est certainement suffisante, qu'on comprend parfaitement qu'il est faux qu'en divisant un espace on puisse arriver à une partie indivisible, c'est-à-dire qui n'ait aucune étendue. Car qu'y a-t-il de plus absurde que de prétendre qu'en divisant toujours un espace, on arrive enfin à une division telle qu'en la divisant en deux, chacune des moitiés reste indivisible et sans aucune étendue, et qu'ainsi ces deux néants d'étendue fissent ensemble une étendue? Car je voudrais demander à ceux qui ont cette idée¹ s'ils conçoivent nettement que deux indivisibles se touchent; si c'est partout, ils ne sont qu'une même chose et partant les deux ensemble sont indivisibles; et si ce n'est pas partout, ce n'est donc qu'en une partie; donc ils ont des parties, donc ils ne sont pas indivisibles. Que s'ils confessent, comme en effet ils l'avoient quand on les presse, que leur proposition est aussi inconcevable que l'autre, qu'ils reconnaissent que ce n'est pas par notre capacité à concevoir ces choses que nous devons juger de leur vérité, puisque ces deux contraires étant tous deux inconcevables, il est nécessairement certain que l'un des deux est véritable².

Mais qu'à ces difficultés chimériques, et qui n'ont de proportion qu'à notre faiblesse, ils opposent ces clartés naturelles et ces vérités solides: s'il était véritable que l'espace fût composé d'un certain nombre fini d'indivisibles, il s'en suivrait que deux espaces, dont chacun serait carré, c'est-à-dire égal et pareil de tous côtés, étant doubles l'un de l'autre, l'un contiendrait un nombre de ces indivisibles double du nombre des indivisibles de l'autre. Qu'ils retiennent bien cette conséquence, et qu'ils s'exercent ensuite à ranger des points en carré jusqu'à ce qu'ils en aient rencontré deux dont l'un ait le double des points de l'autre; et alors je leur ferai céder tout ce qu'il y a de géomètres au monde. Mais si la chose est naturellement impossible, c'est-à-dire s'il y a impossibilité invincible à ranger des carrés de points, dont

1. C'est-à-dire ceux qui nient la divisibilité à l'infini: Pascal leur oppose constamment les géomètres. — Les premiers s'en tiennent au célèbre principe d'Aristote: « Il est nécessaire de s'arrêter quelque part. » Malebranche, en disant: « Nous avons toujours du mouvement pour

aller au delà », a fourni aux seconds l'expression la plus profonde du principe contraire.

2. Même règle dans Leibnitz: « Est faux tout ce qui enveloppe contradiction, est vrai tout ce qui est contradictoire au faux. » (*Monad.*, 31.)

l'un en ait le double de l'autre, comme je le démontrerais en ce lieu-là même si la chose méritait qu'on s'y arrêtât, qu'ils en tirent la conséquence.

Et pour les soulager ¹ dans les peines qu'ils auraient en de certaines rencontres, comme à concevoir qu'un espace ait une infinité de divisibles, vu qu'on les parcourt en si peu de temps, pendant lequel on aurait parcouru cette infinité de divisibles, il faut les avertir qu'ils ne doivent pas comparer des choses aussi disproportionnées qu'est l'infinité des divisibles avec le peu de temps où ils sont parcourus; mais qu'ils comparent l'espace entier avec le temps entier, et les infinis divisibles ² de l'espace avec les infinis instants de ce temps; et ainsi ils trouveront que l'on parcourt une infinité de divisibles en une infinité d'instant, et un petit espace en un petit temps; en quoi il n'y a plus la disproportion qui les avait étonnés.

Enfin ³, s'ils trouvent étrange qu'un petit espace ait autant de parties qu'un grand, qu'ils entendent aussi qu'elles sont plus petites à mesure; et qu'ils regardent le firmament au travers d'un petit verre, pour se familiariser avec cette connaissance, en voyant chaque partie du ciel en chaque partie du verre. Mais s'ils ne peuvent comprendre que des parties si petites qu'elles nous sont imperceptibles, puissent être autant divisées que le firmament, il n'y a pas de meilleur remède que de les leur faire regarder avec des lunettes qui grossissent cette pointe délicate jusqu'à une prodigieuse masse; d'où ils concevront aisément que, par le secours d'un autre verre encore plus artistement taillé, on pourrait les grossir jusqu'à égaler ce firmament dont ils admirent l'étendue. Et ainsi ces objets leur paraissant maintenant très facilement divisibles, qu'ils se souviennent que la nature peut infiniment plus que l'art. Car, enfin qui les a assurés que ces verres auront changé la grandeur de ces objets, ou s'ils auront au contraire rétabli la véritable, que la figure de notre œil avait changée et raccourcie, comme font les lunettes qui amoindrissent?

1. Réponse à une première objection : Comment peut-on parcourir en un temps donné un espace composé d'une infinité d'indivisibles? Ou, comme disaient les sophistes grecs, comment Achille peut-il rejoindre la tortue, du moment qu'elle a sur lui la plus légère avance?

2. Ent.: les divisibles en nombre fini.

3. Deuxième objection : comment un petit espace peut-il avoir autant de parties qu'un grand? — La réponse ne saurait être plus ingénieuse ni plus profonde.

Il est fâcheux de s'arrêter à ces bagatelles; mais il y a des temps de niaiser ¹.

Il suffit de dire à des esprits clairs en cette matière que deux néants d'étendue ne peuvent pas faire une étendue. Mais parce qu'il y en a qui prétendent s'échapper à cette lumière par cette merveilleuse réponse, que deux néants d'étendue peuvent aussi bien faire une étendue que deux unités dont aucune n'est nombre font un nombre par leur assemblage ²; il faut leur repartir qu'ils pourraient opposer, de la même sorte, que vingt mille hommes font une armée, quoique aucun d'eux ne soit armée; que mille maisons font une ville, quoique aucune ne soit ville; ou que les parties font le tout, quoique aucune ne soit le tout; ou, pour demeurer dans la comparaison des nombres, que deux binaires font le quaternaire, et dix dizaines une centaine, quoique aucun ne le soit. Mais ce n'est pas avoir l'esprit juste que de confondre par des comparaisons si inégales la nature immuable des choses avec leurs noms libres et volontaires, et dépendant du caprice des hommes qui les ont composés. Car il est clair que pour faciliter les discours on a donné le nom d'armée à vingt mille hommes, celui de ville à plusieurs maisons, celui de dizaine à dix unités; et que de cette liberté naissent les noms d'unité, binaire, quaternaire, dizaine, centaine, différents par nos fantaisies, quoique ces choses soient en effet de même genre par leur nature invariable, et qu'elles soient toutes proportionnées entre elles et ne diffèrent que du plus ou du moins, et quoique, ensuite de ces noms, le binaire ne soit pas quaternaire, ni une maison une ville, non plus qu'une ville n'est pas une maison. Mais encore, quoique une maison ne soit pas une ville, elle n'est pas néanmoins un néant de ville; il y a de la différence entre n'être pas une chose et en être un néant ³.

Car, afin qu'on entende la chose à fond, il faut savoir que la seule raison pour laquelle l'unité n'est pas au rang des nombres est qu'Euclide et les premiers auteurs qui ont traité d'arithmétique, ayant plusieurs propriétés à donner qui convenaient à tous les nombres hormis à l'unité, pour éviter de

1. « Temps pour pleurer, temps pour rire; temps pour chercher, temps pour perdre, dit l'Écclésiaste. » (III, 4.)

2. Troisième objection : deux néants d'étendue ne peuvent-ils pas

faire une étendue, absolument comme deux unités dont aucune n'est nombre, font cependant un nombre ?

3. V. le développement de cette idée par Arnauld, *Log. de P. R.*, IV, 5.

dire souvent qu'en tout nombre, hors l'unité, telle condition se rencontre, ils ont exclu l'unité de la signification du mot de nombre, par la liberté que nous avons déjà dit qu'on a de faire à son gré des définitions. Aussi, s'ils eussent voulu, ils en eussent de même exclu le binaire et le ternaire, et tout ce qu'il leur eût plu; car on en est maître, pourvu qu'on en avertisse; comme au contraire l'unité se met au rang des nombres, et les fractions de même. Et, en effet, l'on est obligé de le faire dans les propositions générales, pour éviter de dire à chaque fois : En tout nombre, et à l'unité, et aux fractions, une telle propriété se trouve; et c'est en ce sens indéfini que je l'ai pris dans tout ce que j'en ai écrit. Mais le même Euclide, qui a ôté à l'unité le nom de nombre, ce qui lui a été permis, pour faire entendre néanmoins qu'elle n'en est pas un néant, mais qu'elle est au contraire du même genre, il définit ainsi les grandeurs homogènes. Les grandeurs, dit-il, sont dites être de même genre, lorsque l'une étant plusieurs fois multipliée peut arriver à surpasser l'autre. Et, par conséquent, puisque l'unité peut, étant multipliée plusieurs fois, surpasser quelque nombre que ce soit, elle est de même genre que les nombres précisément par son essence et par sa nature immuable, dans le sens du même Euclide qui a voulu qu'elle ne fût pas appelée nombre.

Il n'en est pas de même d'un indivisible à l'égard d'une étendue; car non seulement il diffère de nom, ce qui est volontaire, mais il diffère de genre, par la même définition ¹; puisqu'un indivisible, multiplié autant de fois qu'on voudra, est si éloigné de pouvoir surpasser une étendue, qu'il ne peut jamais former qu'un seul et unique indivisible; ce qui est naturel et nécessaire, comme il est déjà montré. Et comme cette dernière preuve est fondée sur la définition de ces deux choses, indivisible et étendue, on va achever et consommer la démonstration.

Un indivisible est ce qui n'a aucune partie, et l'étendue est ce qui a diverses parties séparées.

Sur ces définitions, je dis que deux indivisibles étant unis ne font pas une étendue. Car, quand ils sont unis, ils se touchent chacun en une partie; et ainsi les parties par où ils se touchent ne sont pas séparées, puisque autrement elles ne

1. A savoir : les grandeurs sont dites être de même genre, lorsque l'une étant plusieurs fois multipliée peut arriver à surpasser l'autre.

se toucheraient pas. Or, par leur définition, ils n'ont point d'autres parties : donc ils n'ont pas de parties séparées ; donc ils ne sont pas une étendue, par la définition de l'étendue, qui porte la séparation des parties. On montrera la même chose de tous les autres indivisibles qu'on y joindra, par la même raison. Et partant un indivisible, multiplié autant qu'on voudra, ne fera jamais une étendue. Donc il n'est pas de même genre que l'étendue, par la définition des choses du même genre.

Voilà comment on démontre que les indivisibles ne sont pas de même genre que les nombres. De là vient que deux unités peuvent bien faire un nombre, parce qu'elles sont de même genre ; et que deux indivisibles ne font pas une étendue, parce qu'ils ne sont pas du même genre. D'où l'on voit combien il y a peu de raison de comparer le rapport qui est entre l'unité et les nombres à celui qui est entre les indivisibles et l'étendue.

Mais si l'on veut prendre dans les nombres une comparaison qui représente avec justesse ce que nous considérons dans l'étendue, il faut que ce soit le rapport du zéro aux nombres ; car le zéro n'est pas du même genre que les nombres, parce qu'étant multiplié, il ne peut les surpasser ; de sorte que c'est un véritable indivisible de nombre, comme l'indivisible est un véritable zéro d'étendue. Et on en trouvera un pareil entre le repos et le mouvement, et entre un instant et le temps ; car toutes ces choses sont hétérogènes à leurs grandeurs, parce qu'étant infiniment multipliées, elles ne peuvent jamais faire que des indivisibles, non plus que les indivisibles d'étendue, et par la même raison. Et alors on trouvera une correspondance parfaite entre ces choses ; car toutes ces grandeurs sont divisibles à l'infini, sans tomber dans leurs indivisibles, de sorte qu'elles tiennent toutes le milieu entre l'infini et le néant.

Voilà l'admirable rapport que la nature a mis entre ces choses, et les deux merveilleuses infinités qu'elle a proposées aux hommes, non pas à concevoir, mais à admirer ; et pour en finir la considération par une dernière remarque, j'ajouterai que ces deux infinis, quoique infiniment différents, sont néanmoins relatifs l'un à l'autre, de telle sorte que la connaissance de l'un mène nécessairement à la connaissance de l'autre. Car dans les nombres, de ce qu'ils peuvent toujours être augmentés, il s'ensuit absolument qu'ils peuvent tou-

jours être diminués, et cela clairement ; car, si l'on peut multiplier un nombre jusqu'à 100 000, par exemple, on peut aussi en prendre une 100 000^e partie, en le divisant par le même nombre qu'on le multiplie, et ainsi tout terme d'augmentation deviendra terme de division, en changeant l'entier en fractions. De sorte que l'augmentation infinie enferme nécessairement aussi la division infinie. Et dans l'espace le même rapport se voit entre ces deux infinis contraires ; c'est-à-dire que, de ce qu'un espace peut être infiniment prolongé, il s'ensuit qu'il peut être infiniment diminué, comme il paraît en cet exemple : Si on regarde au travers d'un verre un vaisseau qui s'éloigne toujours directement ¹, il est clair que le lieu du diaphane où l'on remarque un point tel qu'on voudra du navire haussera toujours par un flux continu, à mesure que le vaisseau fuit. Donc, si la course du vaisseau est toujours allongée et jusqu'à l'infini, ce point haussera continuellement ; et cependant il n'arrivera jamais à celui où tombera le rayon horizontal mené de l'œil au verre, de sorte qu'il en approchera toujours sans y arriver jamais, divisant sans cesse l'espace qui restera sous ce point horizontal, sans y arriver jamais. D'où l'on voit la conséquence nécessaire qui se tire de l'infinité de l'étendue du cours du vaisseau, à la division infinie et infiniment petite de ce petit espace restant au-dessous de ce point horizontal ².

Ceux qui ne seront pas satisfaits de ces raisons, et qui demeureront dans la créance que l'espace n'est pas divisible à l'infini, ne peuvent rien prétendre ³ aux démonstrations géométriques ; et, quoiqu'ils puissent être éclairés en d'autres choses, ils le seront fort peu en celles-ci ; car on peut aisément être très habile homme et mauvais géomètre ³. Mais ceux qui verront clairement ces vérités pourront admirer la grandeur et la puissance de la nature dans cette double infinité qui nous environne de toutes parts, et apprendre par

1. C'est-à-dire en ligne droite, et sur une mer supposée plane.

2. On a beaucoup critiqué ces théories de Pascal, lui reprochant de confondre le réel concret avec l'idéal mathématique, l'étendue avec l'espace et la matière avec la quantité abstraite. Qu'il suffise de dire que cette erreur, si c'en est une, a été professée par Descartes, par Kant et par

Anguste Comte, aussi bien que par Pascal, et qu'il est bien hardi de rejeter d'un mot leurs spéculations sur les éléments derniers de la matière, puisque, de l'avis de tous, nous en ignorons absolument la nature.

3. Sur la différence entre l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie, cf. VII, 2.

3. V. Gr., 28 et 37.

cette considération merveilleuse à se connaître eux-mêmes, en se regardant placés entre une infinité et un néant d'étendue, entre une infinité et un néant de nombre, entre une infinité et un néant de mouvement, entre une infinité et un néant de temps. Sur quoi on peut apprendre à s'estimer à son juste prix, et former des réflexions qui valent mieux que tout le reste de la géométrie même ¹.

J'ai cru être obligé de faire cette longue considération en faveur de ceux qui, ne comprenant pas d'abord cette double infinité, sont capables d'en être persuadés. Et quoiqu'il y en ait plusieurs qui aient assez de lumières pour s'en passer, il peut néanmoins arriver que ce discours, qui sera nécessaire aux uns, ne sera pas entièrement inutile aux autres.

.....

SECOND FRAGMENT ²

L'art de persuader a un rapport nécessaire à la manière dont les hommes consentent à ce qu'on leur propose, et aux conditions des choses qu'on veut faire croire ³.

Personne n'ignore qu'il y a deux entrées par où les opinions sont reçues dans l'âme, qui sont ses deux principales puissances, l'entendement et la volonté. La plus naturelle est celle de l'entendement, car on ne devrait jamais consentir qu'aux vérités démontrées; mais la plus ordinaire, quoique contre la nature, est celle de la volonté ⁴, car tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours emportés à croire non pas par la preuve, mais par l'agrément. Cette voie est basse, indigne, et étrangère; aussi tout le monde la désavoue ⁵. Chacun fait profession de ne croire et même de n'aimer que ce qu'il sait le mériter.

1. Ces réflexions que la géométrie inspire, mais qui valent mieux que la géométrie même, Pascal, on le sait, les a développées lui-même dans le fragment des *deux Infinis*. (*Pens.*, I, 1.)

2. C'est la seconde rédaction plus courte, mais en même temps plus avancée et poussée plus loin, du morceau qui précède. Bossut l'a intitulé assez inexactement : *De l'art de persuader*.

3. Les partitions de la rhétorique se tirent donc ou de la différence de nos *facultés* ou de la diversité des *objets* du discours.

4. Par *volonté* on entendait souvent au xvii^e siècle le sentiment ou la sensibilité morale.

5. Aristote réduisait de même l'éloquence à la preuve et le fond de la persuasion aux raisons qui éclairent et convainquent l'intelligence. (*Rhét.*, I, 1.)

Je ne parle pas ici des vérités divines, que je n'aurais garde de faire tomber sous l'art de persuader, car elles sont infiniment au-dessus de la nature; Dieu seul peut les mettre dans l'âme, et par la manière qu'il lui plaît. Je sais qu'il a voulu qu'elles entrent du cœur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le cœur, pour humilier cette superbe puissance du raisonnement, qui prétend devoir être juge des choses que la volonté choisit, et pour guérir cette volonté infirme, qui s'est toute corrompue par ses sales attachements. Et de là vient qu'au lieu qu'en parlant des choses humaines, on dit qu'il faut les connaître avant que de les aimer, ce qui a passé en proverbe¹, les saints au contraire disent en parlant des choses divines, qu'il faut les aimer pour les connaître, et qu'on n'entre dans la vérité que par la charité; dont ils ont fait une de leurs plus utiles sentences². En quoi il paraît que Dieu a établi cet ordre surnaturel, et tout contraire à l'ordre qui devait être naturel aux hommes dans les choses naturelles. Ils ont néanmoins corrompu cet ordre en faisant des choses profanes ce qu'ils devaient faire des choses saintes, parce qu'en effet nous ne croyons presque que ce qui nous plaît. Et de là vient l'éloignement où nous sommes de consentir aux vérités de la religion chrétienne, tout opposée à nos plaisirs. Dites-nous des choses agréables et nous vous écouterons, disaient les Juifs à Moïse³; comme si l'agrément devait régler la créance! Et c'est pour punir ce désordre par un ordre qui lui est conforme, que Dieu ne verse ses lumières dans les esprits qu'après avoir dompté la rébellion de la volonté par une douceur toute céleste qui la charme et qui l'entraîne⁴.

Je ne parle donc que des vérités de notre portée; et c'est d'elles que je dis que l'esprit et le cœur sont comme les portes par où elles sont reçues dans l'âme, mais que bien peu entrent par l'esprit, au lieu qu'elles y sont introduites en foule par les caprices téméraires de la volonté, sans le conseil du raisonnement.

1. *Ignoti nulla cupido*, dit Ovide, et Voltaire : On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.

2. *Non intratur in veritatem nisi per caritatem*. (Saint Aug., *Contra Faust.*, 32, 18.) C'est le principe même de l'admirable méthode morale qui sera développée dans les *Pensées*. Aimer les choses divines pour les

connaître, entrer dans la vérité par la charité (envers Dieu et même envers les hommes).

3. Ou plutôt aux divers envoyés de Dieu. (*Is.*, XXX, 10.)

4. C.-à-d. par la grâce, comme Pascal lui-même l'explique dans la XVIII^e Provinciale.

Ces puissances ont chacune leurs principes et les premiers moteurs de leurs actions. Ceux de l'esprit sont des vérités naturelles, et connues à tout le monde, comme, que le tout est plus grand que sa partie, outre plusieurs axiomes particuliers, que les uns reçoivent et non pas d'autres, mais qui, dès qu'ils sont admis, sont aussi puissants, quoique faux, pour emporter la créance, que les plus véritables. Ceux de la volonté sont de certains désirs naturels et communs à tous les hommes, comme le désir d'être heureux, que personne ne peut pas ne pas avoir, outre plusieurs objets particuliers que chacun suit pour y arriver, et qui, ayant la force de nous plaire, sont aussi forts, quoique pernicieux en effet, pour faire agir la volonté, que s'ils faisaient son véritable bonheur.

Voilà pour ce qui regarde les puissances qui nous portent à consentir. Mais pour les qualités des choses que nous devons persuader, elles sont bien diverses.

Les unes se tirent, par une conséquence nécessaire, des principes communs et des vérités avouées. Celles-là peuvent être infailliblement persuadées; car en montrant le rapport qu'elles ont avec les principes accordés, il y a une nécessité inévitable de convaincre, et il est impossible qu'elles ne soient pas reçues dans l'âme dès qu'on a pu les enrôler à ces vérités qu'elle a déjà admises.

Il y en a qui ont une union étroite avec les objets de notre satisfaction; et celles-là sont encore reçues avec certitude, car aussitôt qu'on fait apercevoir à l'âme qu'une chose peut la conduire à ce qu'elle aime souverainement, il est inévitable qu'elle ne s'y porte avec joie.

Mais celles qui ont cette liaison tout ensemble, et avec les vérités avouées et avec les désirs du cœur, sont si sûres de leur effet, qu'il n'y a rien qui le soit davantage dans la nature. Comme, au contraire, ce qui n'a de rapport ni à nos plaisirs nous est importun, faux et absolument étranger.

En toutes ces rencontres il n'y a point à douter. Mais il y en a où les choses qu'on veut faire croire sont bien établies sur des vérités connues, mais qui sont en même temps contraires aux plaisirs qui nous touchent le plus. Et celles-là sont en grand péril de faire voir, par une expérience qui n'est que trop ordinaire, ce que je disais au commencement: que cette âme impérieuse, qui se vantait de n'agir que par raison, suit par un choix honteux et téméraire ce qu'une volonté corrompue désire, quelque résistance que l'esprit trop éclairé puisse

y opposer. C'est alors qu'il se fait un balancement douteux entre la vérité et la volupté, et que la connaissance de l'une et le sentiment de l'autre font un combat dont le succès est bien incertain, puisqu'il faudrait, pour en juger, connaître tout ce qui se passe dans le plus intérieur de l'homme, que l'homme même ne connaît presque jamais.

Il paraît de là que, quoi que ce soit qu'on veuille persuader, il faut avoir égard à la personne à qui on en veut, dont il faut connaître l'esprit et le cœur¹, quels principes il accorde, quelles choses il aime; et ensuite remarquer, dans la chose dont il s'agit, quels rapports elle a avec les principes avoués, ou avec les objets délicieux par les charmes qu'on lui donne. De sorte que l'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison!

Or de ces deux méthodes, l'une de convaincre, l'autre d'agréer, je ne donnerai ici les règles que de la première; et encore au cas qu'on ait accordé les principes et qu'on demeure ferme à les avouer; autrement je ne sais s'il y aurait un art pour accommoder les preuves à l'inconstance de nos caprices. Mais la manière d'agréer est bien sans comparaison plus difficile, plus subtile, plus utile, et plus admirable; aussi si je n'en traite pas, c'est parce que je n'en suis pas capable; et je m'y sens tellement disproportionné, que je crois la chose absolument impossible. Ce n'est pas que je ne croie qu'il y ait des règles aussi sûres pour plaire que pour démontrer, et que qui les saurait parfaitement connaître et pratiquer ne réussit aussi sûrement à se faire aimer des rois et de toutes sortes de personnes, qu'à démontrer les éléments de la géométrie à ceux qui ont assez d'imagination pour en comprendre les hypothèses. Mais j'estime, et c'est peut-être ma faiblesse qui me le fait croire, qu'il est impossible d'y arriver. Au moins je sais que si quelqu'un en est capable, ce sont des personnes que je connais, et qu'aucun autre n'a sur cela de si claires et de si abondantes lumières².

1. Cf. Platon : « Puisque la vertu du discours est une espèce d'attraction des âmes (ψυχαγωγίατις), celui qui veut devenir orateur doit savoir combien il y a d'espèces d'âmes... Si, en présence d'un auditeur, on sait le pénétrer sur-le-champ, et se dire à

soi-même : Voici mon homme, et voilà les raisons qu'il faut lui présenter pour lui suggérer telle conviction..., alors, on atteindra la perfection de l'art. » (*Phéd.*, 271, D.)

2. Sans doute Nicole, l'auteur du chapitre des *Mauvais Raisonnements*

La raison de cette extrême difficulté vient de ce que les principes du plaisir ne sont pas fermes et stables. Ils sont divers en tous les hommes, et variables dans chaque particulier avec une telle diversité, qu'il n'y a point d'homme plus différent d'un autre que de soi-même dans les divers temps. Un homme a d'autres plaisirs qu'une femme; un riche et un pauvre en ont de différents; un prince, un homme de guerre, un marchand, un bourgeois, un paysan, les vieux, les jeunes, les sains, les malades, tous varient; les moindres accidents les changent¹. Or il y a un art, et c'est celui que je donne, pour faire voir la liaison des vérités avec leurs principes, soit de vrai, soit de plaisir, pourvu que les principes qu'on a une fois avoués demeurent fermes et sans être jamais démentis. Mais comme il y a peu de principes de cette sorte, et que hors de la géométrie, qui ne considère que des figures très simples, il n'y a presque point de vérités dont nous demeurions toujours d'accord, et encore moins d'objets de plaisir dont nous ne changions à toute heure, je ne sais s'il y a moyen de donner des règles fermes pour accorder les discours à l'inconstance de nos caprices.

Cet art, que j'appelle l'art de persuader, et qui n'est proprement que la conduite des preuves méthodiques parfaites, consiste en trois parties essentielles : à définir les termes dont on doit se servir par des définitions claires; à proposer des principes ou axiomes évidents pour prouver la chose dont il s'agit; et à substituer toujours mentalement dans la démonstration les définitions à la place des définis.

La raison de cette méthode est évidente, puisqu'il serait inutile de proposer ce qu'on veut prouver et d'en entreprendre la démonstration, si on n'avait auparavant défini clairement tous les termes qui ne sont pas intelligibles; et qu'il faut de même que la démonstration soit précédée de la demande des principes évidents qui y sont nécessaires, car si l'on n'assure le fondement on ne peut assurer l'édifice; et qu'il faut enfin, en démontrant, substituer mentalement les définitions à la place des définis, puisque autrement on pourrait abuser des divers sens qui se rencontrent dans les termes. Il est facile de

dans la *Logique* de P. R., et du *Traité des moyens de conserver la paix avec les hommes*, qui est un véritable traité de l'art d'agrèer.

plaisir dans ses formes variables, Aristote en pénètre le fond immuable et le définit le *sentiment* ou l'*efflorescence de l'action*. Pascal ici est plutôt un moraliste et Aristote, un métaphysicien.

1. Tandis que Pascal considère le

voir qu'en observant cette méthode on est sûr de convaincre, puisque, les termes étant tous entendus et parfaitement exempts d'équivoques par les définitions, et les principes étant accordés, si dans la démonstration on substitue toujours mentalement les définitions à la place des définis, la force invincible des conséquences ne peut manquer d'avoir tout son effet. Aussi jamais une démonstration dans laquelle ces circonstances sont gardées n'a pu recevoir le moindre doute; et jamais celles où elles manquent ne peuvent avoir de force. Il importe donc bien de les comprendre et de les posséder; et c'est pourquoi, pour rendre la chose plus facile et plus présente, je les donnerai toutes, en ce peu de règles qui enferment tout ce qui est nécessaire pour la perfection des définitions, des axiomes et des démonstrations, et par conséquent de la méthode entière des preuves géométriques de l'art de persuader.

Règles pour les définitions. — 1. N'entreprendre de définir aucune des choses tellement connues d'elles-mêmes, qu'on n'ait point de termes plus clairs pour les expliquer. — 2. N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques, sans définition ¹. — 3. N'employer dans la définition des termes que des mots parfaitement connus, ou déjà expliqués.

Règles pour les axiomes². — 1. N'omettre aucun des principes nécessaires sans avoir demandé si on l'accorde, quelque clair et évident qu'il puisse être. — 2. Ne demander, en axiomes, que les choses parfaitement évidentes d'elles-mêmes.

Règles pour les démonstrations. — 1. N'entreprendre de démontrer aucune des choses qui sont tellement évidentes d'elles-mêmes qu'on n'ait rien de plus clair pour les prouver. — 2. Prouver toutes les propositions un peu obscures et n'employer à leur preuve que des axiomes très évidents, ou des propositions déjà accordées ou démontrées. — 3. Substituer toujours mentalement les définitions à la place des définis, pour ne pas se tromper par l'équivoque des termes que les définitions ont restreints.

Voilà les huit règles qui contiennent tous les préceptes des preuves solides et immuables. Desquelles il y en a trois qui ne sont pas absolument nécessaires, et qu'on peut négliger sans erreur; qu'il est même difficile et comme impossible

1. Ent. : ne laisser sans définition. | de science, les *axiomes* expriment des
2. Tandis que les *définitions* sont | rapports généraux entre des notions
des principes propres à chaque ordre | quelconques.

d'observer toujours exactement, quoiqu'il soit plus parfait de le faire autant qu'on peut ; ce sont les trois premières de chacune des parties :

Pour les définitions : Ne définir aucun des termes qui sont parfaitement connus.

Pour les axiomes : N'omettre à demander aucun des axiomes parfaitement évidents et simples.

Pour les démonstrations : Ne démontrer aucune des choses très connues d'elles-mêmes.

Car il est sans doute que ce n'est pas une grande faute de définir et d'expliquer bien clairement des choses, quoique très claires d'elles-mêmes, ni d'omettre à demander par avance des axiomes qui ne peuvent être refusés au lieu où ils sont nécessaires. ni enfin de prouver des propositions qu'on accorderait sans preuves. Mais les autres règles sont d'une nécessité absolue, et on ne peut s'en dispenser sans un défaut essentiel et souvent sans erreur ; et c'est pourquoi je les reprendrai ici en particulier.

Règles nécessaires pour les définitions. — N'omettre aucun des termes un peu obscurs ou équivoques, sans définition. — N'employer dans les définitions que des termes parfaitement connus ou déjà expliqués.

Règle nécessaire pour les axiomes. — Ne demander en axiomes que des choses parfaitement évidentes.

Règles nécessaires pour les démonstrations. — Prouver toutes les propositions, en n'employant à leur preuve que des axiomes très évidents d'eux-mêmes, ou des propositions déjà démontrées ou accordées. — N'abuser jamais de l'équivoque des termes, en manquant de substituer mentalement les définitions qui les restreignent et les expliquent.

Voilà les cinq règles qui forment tout ce qu'il y a de nécessaire pour rendre les preuves convaincantes, immuables, et pour tout dire géométriques ; et les huit règles ensemble les rendent encore plus parfaites.

Je passe maintenant à celle ¹ de l'ordre dans lequel on doit disposer les propositions, pour être dans une suite excellente et géométrique.

Après avoir établi.....

Voilà en quoi consiste cet art de persuader, qui se renferme

1. Ent. : à la règle. Pascal n'a pas traité cette seconde partie, qu'il avait déjà annoncée dans le premier fragment, et qu'il a laissée à développer à Condillac.

dans ces deux principes : Définir tous les noms qu'on impose. — Prouver tout, en substituant mentalement les définitions à la place des définis.

Sur quoi il me semble à propos de prévenir trois objections principales qu'on pourra faire. L'une, que cette méthode n'a rien de nouveau ; l'autre, qu'elle est bien facile à apprendre, sans qu'il soit nécessaire pour cela d'étudier les éléments de géométrie, puisqu'elle consiste en ces deux mots qu'on sait à la première lecture ; et enfin qu'elle est assez inutile, puisque son usage est presque renfermé dans les seules matières géométriques. Il faut donc faire voir qu'il n'y a rien de si inconnu, rien de plus difficile à pratiquer, et rien de plus utile et de plus universel ¹.

Pour la première objection, qui est que ces règles sont communes dans le monde, qu'il faut tout définir et tout prouver, et que les logiciens mêmes les ont mises entre les préceptes de leur art, je voudrais que la chose fût véritable, et qu'elle fût si connue, que je n'eusse pas eu la peine de rechercher avec tant de soin la source de tous les défauts des raisonnements, qui sont véritablement communs. Mais cela l'est si peu que, si l'on en excepte les seuls géomètres, qui sont en si petit nombre qu'ils sont uniques en tout un peuple et dans un long temps, on n'en voit aucun qui le sache aussi. Il sera aisé de le faire entendre à ceux qui auront parfaitement compris le peu que j'en ai dit ; mais s'ils ne l'ont pas conçu parfaitement, j'avoue qu'ils n'y auront rien à y apprendre. Mais s'ils sont entrés dans l'esprit de ces règles, et qu'elles aient assez fait d'impression pour s'y enraciner et s'y affermir, ils sentiront combien il y a de différence entre ce qui est dit ici et ce que quelques logiciens en ont peut-être écrit d'approchant au hasard, en quelques lieux de leurs ouvrages.

Ceux qui ont l'esprit de discernement ² savent combien il y a de différence entre deux mots semblables, selon les lieux et les circonstances qui les accompagnent. Croira-t-on, en vérité, que deux personnes qui ont lu et appris par cœur le même livre le sachent également, si l'un le comprend en sorte qu'il en sache tous les principes, la force des conséquences, les

1. Pascal ne répondra qu'à la première de ces trois objections.

2. A cet esprit de discernement, on

peut comparer l'esprit de netteté, que Pascal s'efforce d'inculquer dans le premier fragment.

réponses aux objections qu'on y peut faire, et toute l'économie de l'ouvrage; au lieu qu'en l'autre ce soient des paroles mortes, et des semences qui, quoique pareilles à celles qui ont produit des arbres si fertiles, sont demeurées sèches et infructueuses dans l'esprit stérile qui les a reçues en vain? Tous ceux qui disent les mêmes choses ne les possèdent pas de la même sorte; et c'est pourquoi l'incomparable auteur de l'*Art de conférer* ¹ s'arrête avec tant de soin à faire entendre qu'il ne faut pas juger de la capacité d'un homme, par l'excellence d'un bon mot qu'on lui entend dire: mais, au lieu d'étendre l'admiration d'un bon discours à la personne, qu'on pénètre, dit-il, l'esprit d'où il sort; qu'on tente s'il le tient de sa mémoire ou d'un heureux hasard; qu'on le reçoive avec froideur et avec mépris, afin de voir s'il ressentira qu'on ne donne pas à ce qu'il dit l'estime que son prix mérite: on verra le plus souvent qu'on le lui fera désavouer sur l'heure, et qu'on le tirera bien loin de cette pensée, meilleure qu'il ne croit, pour le jeter dans une autre toute basse et ridicule. Il faut donc sonder comme cette pensée est logée en son auteur; comment, par où, jusqu'où il la possède: autrement, le jugement précité sera jugé téméraire.

Je voudrais demander à des personnes équitables si ce principe: La matière est dans une incapacité naturelle invincible de penser, et celui-ci: Je pense, donc je suis, sont en effet les mêmes dans l'esprit de Descartes et dans l'esprit de saint Augustin, qui a dit la même chose douze cents ans auparavant ².

En vérité, je suis bien éloigné de dire que Descartes n'en soit pas le véritable auteur, quand même il ne l'aurait appris que dans la lecture de ce grand saint; car je sais combien il y a de différence entre écrire un mot à l'aventure, sans y faire une réflexion plus longue et plus étendue, et apercevoir dans ce mot une suite admirable de conséquences, qui prouve la distinction des natures matérielle et spirituelle, et en faire

1. Montaigne (*Ess.*, III, 8), qui va précisément lui suggérer plus d'une expression (*sonder, logé en son auteur*, etc.)

2. « Je ne crains pas ici les arguments des académiciens disant: Mais si vous vous trompez? Car si je me trompe, j'existe. En effet celui qui n'existe pas ne peut pas se tromper. »

(S. Aug., *De Civ. Dei*, XI, 26; Cf. *Solil.*, II, 13.) Descartes remercia Arnauld de lui avoir signalé ces analogies, en ajoutant qu'il s'en serait prévalu, s'il les avait connues plus tôt. On ne pouvait revendiquer le mérite de l'originalité avec plus de justice, et, en même temps, avec plus d'esprit.

un principe ferme et soutenu d'une physique ¹ entière, comme Descartes a prétendu le faire. Car, sans examiner s'il a réussi efficacement dans sa prétention, je suppose qu'il l'a fait, et c'est dans cette supposition que je dis que ce mot est aussi différent dans ces écrits d'avec le même mot dans les autres qui l'ont dit en passant, qu'un homme plein de vie et de force d'avec un homme mort.

Tel dira une chose de soi-même sans en comprendre l'excellence, où un autre comprendra une suite merveilleuse de conséquences qui nous font dire hardiment que ce n'est plus le même mot, et qu'il ne le doit non plus à celui d'où il l'a appris, qu'un arbre admirable n'appartiendra pas à celui qui en aurait jeté la semence, sans y penser et sans la connaître, dans une terre abondante, qui en aurait profité de la sorte par sa propre fertilité.

Les mêmes pensées poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur : infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant transplantées: Mais il arrive bien plus souvent qu'un bon esprit fait produire lui-même à ses propres pensées tout le fruit dont elles sont capables, et qu'ensuite quelques autres, les ayant ouï estimer, les empruntent et s'en parent, mais sans en connaître l'excellence; et c'est alors que la différence d'un même mot en diverses bouches paraît le plus.

C'est de cette sorte que la logique a peut-être emprunté les règles de la géométrie sans en comprendre la force; et ainsi, en les mettant à l'aventure, parmi celles qui lui sont propres, il ne s'ensuit pas de là qu'ils ² aient entré dans l'esprit de la géométrie; et je serai bien éloigné, s'ils n'en donnent pas d'autres marques que de l'avoir dit en passant, de les mettre en parallèle avec cette science, qui apprend la véritable méthode de conduire la raison. Mais je serai au contraire bien disposé à les en exclure, et presque sans retour. Car de l'avoir dit en passant, sans avoir pris garde que tout est renfermé là-dedans, et, au lieu de suivre ces lumières, s'égarer à perte de vue après des recherches inutiles, pour courir à ce que celles-là offrent et qu'elles ne peuvent donner, c'est véritablement montrer qu'on n'est guère clairvoyant, et ³ bien plus que si l'on avait manqué de les suivre parce qu'on ne les avait pas aperçues.

La méthode de ne point errer est recherchée de tout le

1. Au sens des anciens : la science du monde et de l'âme, considérés dans leur nature.

2. Ils = les logiciens, compris, par syllepse, dans le mot *logique*.

3. Suppl. : et le montrer.

monde. Les logiciens font profession d'y conduire ; les géomètres seuls y arrivent, et, hors de leur science et de ce qui l'imite, il n'y a point de véritables démonstrations. Tout l'art en est renfermé dans les seuls préceptes que nous avons dits ; ils suffisent seuls, ils prouvent seuls ; toutes les autres règles sont inutiles ou nuisibles. Voilà ce que je sais par une longue expérience de toutes sortes de livres et de personnes.

Et sur cela je fais le même jugement de ceux qui disent que les géomètres ne leur donnent rien de nouveau par ces règles, parce qu'ils les avaient en effet, mais confondues parmi une multitude d'autres inutiles ou fausses, dont ils ne pouvaient pas les discerner, que de ceux qui, cherchant un diamant de grand prix parmi un grand nombre de faux, mais qu'ils n'en sauraient pas distinguer, se vanteraient, en les tenant tous ensemble, de posséder le véritable aussi bien que celui qui, sans s'arrêter à ce vil amas, porte la main sur la pierre choisie que l'on recherche, et pour laquelle on ne jetait pas tout le reste.

Le défaut d'un raisonnement faux est une maladie qui se guérit par ces deux remèdes ¹. On en a composé un autre d'une infinité d'herbes inutiles, où les bonnes se trouvent enveloppées, et où elles demeurent sans effet, par les mauvaises qualités de ce mélange. Pour découvrir tous les sophismes et toutes les équivoques des raisonnements captieux, ils ont inventé des noms barbares, qui étonnent ceux qui les entendent ; et au lieu qu'on ne peut débrouiller tous les replis de ce nœud si embarrassé qu'en tirant l'un des bouts que les géomètres assignent, ils en ont marqué un nombre étrange d'autres où ceux-là se trouvent compris sans qu'ils sachent lequel est le bon. Et ainsi, en nous montrant un nombre de chemins différents qu'ils disent nous conduire où nous tendons, quoiqu'il n'y en ait que deux qui y mènent (il faut savoir les marquer en particulier), on prétendra que la géométrie, qui les assigne certainement ne donne que ce qu'on avait déjà des autres, parce qu'ils donnaient en effet la même chose et davantage ; sans prendre garde que ce présent perdait son prix par son abondance, et qu'il ôtait en ajoutant.

Rien n'est plus commun que les bonnes choses, il n'est question que de les discerner ; et il est certain qu'elles sont toutes naturelles et à notre portée, et même connues de tout le monde, mais on ne sait pas les distinguer. Ceci est univer-

1. Définir les termes et substituer mentalement la définition au défini

sel. Ce n'est pas dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit. On s'élève pour y arriver, et on s'en éloigne; il faut le plus souvent s'abaisser. Les meilleurs livres sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire. La nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune.

Je ne fais donc pas de doute que ces règles, étant les véritables, ne doivent être simples, naïves, naturelles, comme elles le sont. Ce n'est pas *barbara* et *baralipton* ¹ qui forment le raisonnement. Il ne faut pas guinder l'esprit; les manières tendues et pénibles le remplissent d'une sotte présomption par une élévation étrangère et par une enflure vaine et ridicule, au lieu d'une nourriture solide et vigoureuse. Et l'une des raisons principales qui éloignent autant ceux qui entrent dans ces connaissances du véritable chemin qu'ils doivent suivre, est l'imagination qu'on prend d'abord que les bonnes choses sont inaccessibles, en leur donnant le nom de grandes, hautes, élevées, sublimes. Cela perd tout. Je voudrais les nommer basses, communes, familières: ces noms-là leur conviennent mieux; je hais ces mots d'enflure ².

1. Mots mnémotechniques, qui expriment certains modes du syllogisme.

2 Cf. Montaigne: « On a grand tort de la peindre (la philosophie) inaccessible aux enfants, et d'un visage renfrogné, sourcilleux et terrible... La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouissance constante... C'est *baroco* et *baralipton* qui rendent leurs suppôts ainsi crottés et enfumés. » (*Ess.*, I, 25.) Tout en imitant Montaigne, Pascal garde une verve et une originalité qui témoignent comment ces principes de sa rhétorique étaient, selon son expression, *logés en lui* et *jusqu'où il les possédait*. On ne voit rien à mettre en parallèle que les plus belles pensées de Pascal lui-même sur l'éloquence et le style. (*Pens.*, VI, 52; VII, 28, 34, etc.) Ces réflexions sur l'*Esprit géométrique* étaient-elles destinées, comme on l'a récemment conjecturé, à servir de préface à un *Traité de Géométrie* que Pascal entreprit, à la prière d'Arnauld, et qu'il jeta finalement au feu, le trouvant moins clair que les *Nouveaux*

Éléments de Géométrie composés alors par son ami? Rien n'empêche de l'admettre, sans qu'on en doive conclure néanmoins que les fragments sur l'*Esprit géométrique* sont postérieurs à l'*Entretien sur Épictète et Montaigne*. On peut supposer, en effet, qu'Arnauld demanda ce travail à Pascal, dans les derniers mois de l'année 1654, alors que le grand géomètre, encore dans le monde, faisait à sa sœur Jacqueline de si fréquentes visites au parloir de P. R. Entre l'admirateur fervent de la géométrie, disciple avoué de Montaigne et de Descartes, et l'auteur sévèrement chrétien de l'*Entretien avec M. de Saci*, on ne peut méconnaître une certaine distance intellectuelle et morale: elle n'a été franchie que pendant les premiers temps qui suivirent sa conversion, et le travail intérieur que provoqua cette crise rapide mais profonde n'a pas laissé de se trahir en plus d'une page de l'écrit que nous continuerons de regarder comme le dernier des opuscules philosophiques et le préambule immédiat des *Pensées*.

ENTRETIEN DE PASCAL

AVEC M. DE SACI

SUR ÉPICTÈTE ET MONTAIGNE¹

M. Pascal vint aussi, en ce temps-là² demeurer à Port-Royal des Champs. Je ne m'arrête point à dire qui était cet homme, que non seulement toute la France, mais que toute l'Europe a admiré. Son esprit toujours vif, toujours agissant, était d'une étendue, d'une élévation, d'une sûreté, d'une pénétration et d'une netteté au delà de ce qu'on peut croire³... Cet homme admirable, enfin, étant touché de Dieu, soumit cet esprit si élevé au joug de JÉSUS-CHRIST, et ce cœur si noble et si grand embrassa avec humilité la pénitence. Il vint à Paris se jeter entre les bras de M. Singlin, résolu de faire tout ce qu'il lui ordonnerait. M. Singlin crut, en voyant ce grand génie, qu'il ferait bien de l'envoyer à Port-Royal, où M. Arnauld lui prêterait le collet* en ce qui regarde les autres sciences⁴, et où M. de Saci lui apprendrait à les mépriser. Il vint donc demeurer à Port-Royal. M. de Saci ne put se dispenser de le voir par honnêteté, surtout en ayant été prié par M. Singlin; mais les lumières saintes qu'il trouvait dans l'Écriture et les Pères lui firent espérer qu'il ne serait pas ébloui de tout le brillant de M. Pascal, qui charma néanmoins et enlevait tout le monde. Il trouvait en effet tout ce qu'il disait fort juste, *mais il n'y avait rien de nouveau*. Il avouait avec plaisir

1. Cet *Entretien* est tiré des Mémoires de Fontaine, le secrétaire de M. de Saci; la profondeur des idées, la vigueur et le mouvement du style font croire que Fontaine s'est borné à rassembler des notes rédigées par Pascal lui-même avant cette conférence. Quatre autres sources peuvent servir à l'établissement du texte : le texte imprimé du P. Desmolets (1726), le ms. de la Mazarine, le ms. de Sainte-Beuve et le ms. publié par M. Gazier (1895).

2. Au commencement de 1655, très peu de temps par conséquent après la conversion de Pascal. Si l'on tenait à voir dans cet *Entretien* le système général et le plan de son *Apologie de la Religion*, il faudrait en conclure que sa pensée est restée inactive

depuis lors, et que plusieurs années de travail n'ont pas modifié ses premières vues sur ce sujet. Peut-être vaut-il mieux considérer ce parallèle d'Épictète et de Montaigne comme une des *Pensées* qui, à tour de rôle, ont occupé plus ou moins fortement son esprit, et rattacher ces pages aux fragments que lui a inspirés en particulier l'étude des philosophes. (Cf. Art. VIII.)

3. Portrait rapide mais fidèle du génie de Pascal : *activité* intense et continue, *profondeur* et vaste portée de la pensée, *lucidité* incomparable de l'esprit.

4. Arnauld n'était pas moins versé dans la géométrie que dans la théologie scolastique, et il passait pour être aussi profond philosophe que controversiste habile.

la force de son esprit et de ses discours. Tout ce que M. Pascal lui disait de grand, il l'avait vu avant lui dans saint Augustin, et, faisant justice à tout le monde, il disait : M. Pascal est extrêmement estimable en ce que, n'ayant point lu les Pères de l'Église, il avait de lui-même, par la pénétration de son esprit, trouvé les mêmes vérités qu'ils avaient trouvées. Il les trouve surprenantes, disait-il, parce qu'il ne les a vues en aucun endroit ; mais, pour nous, nous sommes accoutumés à les voir de tous côtés dans nos livres. Ainsi, ce sage ecclésiastique trouvant que les anciens n'avaient pas moins de lumière que les nouveaux, il s'y tenait, et estimait beaucoup M. Pascal de ce qu'il se rencontrait en toutes choses avec saint Augustin¹.

La conduite ordinaire de M. de Saci, en entretenant les gens, était de proportionner ses entretiens à ceux à qui il parlait. S'il voyait, par exemple, M. Champagne³, il parlait avec lui de la peinture. S'il voyait M. Hamon², il l'entretenait de la médecine. S'il voyait le chirurgien du lieu, il le questionnait sur la chirurgie. Ceux qui cultivaient ou la vigne, ou les arbres, ou les grains, lui disaient tout ce qu'il y fallait observer. Tout lui servait pour passer aussitôt à Dieu et pour y faire passer les autres⁴. Il crut donc devoir mettre M. Pascal sur son fond et lui parler des lectures de philosophie dont il s'occupait le plus. Il le mit sur ce sujet aux premiers entretiens qu'ils eurent ensemble. M. Pascal dit que ses deux livres les plus ordinaires avaient été Épictète et Montaigne, et il lui fit de grands éloges de ces deux esprits. M. de Saci, qui avait toujours cru devoir peu lire ces auteurs, pria M. Pascal de lui en parler à fond.

« Épictète, lui dit-il, est un des philosophes du monde qui a mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut, avant toutes choses, qu'il regarde Dieu comme son principal objet⁵, qu'il soit persuadé qu'il gouverne tout avec justice ; qu'il se soumette à lui de bon cœur, et qu'il le suive volontairement en tout, comme ne faisant rien qu'avec une très grande sagesse : qu'ainsi cette disposition arrêtera toutes les plaintes et tous les murmures et préparera son esprit à souffrir paisi-

1. Dédaigneux de la philosophie ancienne, M. de Saci, le directeur de Port-Royal, rapporte tout à saint Augustin, sans se demander si toutes ses doctrines sont également originales.

2. L'auteur de l'admirable tableau du Louvre où l'on voit représentées à genoux deux religieuses de P. R., sa fille et la mère Agnès.

3. Le médecin de P. R., qui assista plusieurs religieuses à leurs derniers moments et composa pour elles d'admirables épitaphes latines.

4. On a noté le même trait de saint François de Sales, et l'on sait que ce fut aussi le procédé de Socrate ; mais tandis que celui-ci n'y voyait qu'un moyen de parvenir à la connaissance de soi-même, les saints se faisaient ainsi des créatures « comme une échelle pour atteindre le Créateur ».

5. Dieu tient-il autant de place dans la philosophie d'Épictète ? Il semble que le devoir y soit moins le respect de la volonté divine que le sentiment de la dignité humaine.

blement les événements les plus fâcheux. Ne dites jamais, dit-il [Εγγεῖρ., 11], J'ai perdu cela; dites plutôt, Je l'ai rendu. Mon fils est mort, je l'ai rendu. Ma femme est morte, je l'ai rendue. Ainsi des biens et de tout le reste. Mais celui qui me l'ôte est un méchant homme, dites-vous. De quoi vous mettez-vous en peine, par qui celui qui vous l'a prêté vous le redemande? Pendant qu'il vous en permet l'usage, ayez-en soin comme d'un bien qui appartient à autrui, comme un homme qui fait voyage se regarde dans une hôtellerie. Vous ne devez pas, dit-il, désirer que ces choses qui se font, se fassent comme vous voulez; mais vous devez vouloir qu'elles se fassent comme elles se font. Souvenez-vous, dit-il ailleurs, que vous êtes ici comme un acteur, et que vous jouez le personnage d'une comédie, tel qu'il plaît au maître de vous le donner. S'il vous le donne court, jouez-le court; s'il vous le donne long, jouez-le long: s'il veut que vous contrefesiez le gueux, vous le devez faire avec toute la naïveté qui vous sera possible; ainsi du reste. C'est votre fait de jouer bien le personnage qui vous est donné; mais de le choisir, c'est le fait d'un autre. Ayez tous les jours devant les yeux la mort et les maux qui semblent les plus insupportables; et jamais vous ne penserez rien de bas, et ne désirerez rien avec excès¹.

« Il montre aussi en mille manières ce que doit faire l'homme. Il veut qu'il soit humble, qu'il cache ses bonnes résolutions, surtout dans les commencements, et qu'il les accomplisse en secret: rien ne les ruine davantage que de les produire². Il ne se lasse point de répéter que toute l'étude et le désir de l'homme doivent être de reconnaître la volonté de Dieu et de la suivre.

« Voilà, monsieur, dit M. Pascal à M. de Saci, les lumières de ce grand esprit qui a si bien connu le devoir de l'homme.

« J'ose dire qu'il méritait d'être adoré, s'il avait aussi bien connu son impuissance, puisqu'il fallait être Dieu pour apprendre l'un et l'autre aux hommes. Aussi, comme il était

1. La morale d'Épictète *simule* l'ascétisme, en soumettant l'homme à de dures épreuves morales et même physiques; mais son seul dessein est de fortifier la volonté.

2. Est-ce bien de l'humilité? Tan-

dis que le chrétien cache ses bonnes œuvres parce qu'il sait que le mérite lui en est étranger, le stoïcien cèle ses bonnes actions pour échapper aux éloges qui entraveraient peut-être sa liberté.

terre et cendre, après avoir si bien compris ce qu'on doit, voici comment il se perd dans la présomption de ce que l'on peut. Il dit que Dieu a donné à l'homme les moyens de s'acquiescer de toutes ses obligations¹; que ces moyens sont toujours en notre puissance : qu'il faut chercher la félicité par les choses qui sont en notre pouvoir, puisque Dieu nous les a données à cette fin; qu'il faut voir ce qu'il y a en nous de libre; que les biens, la vie, l'estime ne sont pas en notre puissance et ne mènent donc pas à Dieu; mais que l'esprit ne peut être forcé de croire ce qu'il sait être faux, ni la volonté d'aimer ce qu'elle sait qui la rend malheureuse : que ces deux puissances sont donc libres, et que c'est par elles que nous pouvons nous rendre parfaits; que l'homme peut par ces puissances parfaitement connaître Dieu, et l'aimer, lui obéir, lui plaire, se guérir de tous ses vices, acquérir toutes les vertus, se rendre saint ainsi et compagnon de Dieu². Ces principes d'une superbe diabolique le conduisent à d'autres erreurs, comme : que l'âme est une portion de la substance divine³, que la douleur et la mort ne sont pas des maux; qu'on peut se tuer quand on est si persécuté qu'on peut croire que Dieu appelle, et d'autres encore.

« Pour Montaigne, dont vous voulez aussi, monsieur, que je vous parle⁴, étant né dans un Etat chrétien, il fait profession de la religion catholique, et en cela il n'a rien de particulier. Mais comme il a voulu chercher quelque morale que la raison devrait dicter sans la lumière de la foi, il a pris ses principes dans cette supposition; et ainsi, en considérant l'homme destitué de toute révélation, il discourt en cette sorte. Il met toutes choses dans un doute universel et si général, que ce doute s'emporte soi-même, c'est-à-dire s'il doute⁵ et doutant⁶ même de cette dernière supposition, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et

1. Pascal pense avec saint Augustin que nos obligations dépassent nos moyens naturels d'action, et que notre fin est trop haute pour ne pas exiger un secours divin.

2. En prêtant à Épictète ce langage tout chrétien, Pascal semble oublier que le Dieu du stoïcisme n'est autre que l'âme du monde, ou, pour mieux dire, le *cosmos* lui-même.

3. C'est moins la conséquence,

qu'un des principes de la doctrine stoïcienne.

4. Parler de Montaigne à celui qu'on a pu regarder comme le plus timoré des jansénistes, l'entreprise n'est pas médiocrement hardie et vaut bien cette excuse.

5. Ent. : Montaigne doute de son doute, et ainsi son doute s'emporte lui-même.

6. V. *Gr.*, 31.

sans repos; s'opposant également à ceux qui assurent que tout est incertain et à ceux qui assurent que tout ne l'est pas, parce qu'il ne veut rien assurer ¹. C'est dans ce doute de soi et dans cette ignorance qui s'ignore, et qu'il appelle sa maîtresse forme, qu'est l'essence de son opinion, qu'il n'a pu exprimer par aucun terme positif. Car s'il dit qu'il doute, il se trahit, en assurant au moins qu'il doute, ce qui étant formellement contre son intention, il n'a pu s'expliquer que par interrogation; de sorte que ne voulant pas dire : Je ne sais, il dit : Que sais-je? dont il fait sa devise, en la mettant sous des balances qui, pesant les contradictions, se trouvent dans un parfait équilibre : c'est-à-dire qu'il est pur pyrrhonien. Sur ce principe roulent tous ses discours et tous ses Essais; et c'est la seule chose qu'il prétend bien établir, quoiqu'il ne fasse pas toujours remarquer son intention. Il y détruit insensiblement tout ce qui passe pour le plus certain parmi les hommes, non pas pour établir le contraire avec une certitude de laquelle seule il est ennemi, mais pour faire voir seulement que, les apparences étant égales de part et d'autre, on ne sait où asseoir sa créance.

« Dans cet esprit, il se moque de toutes les assurances; par exemple, il combat ceux qui ont pensé établir dans la France un grand remède contre les procès par la multitude et par la prétendue justesse des lois : comme si l'on pouvait couper la racine des doutes d'où naissent les procès, et qu'il y eût des digues qui pussent arrêter le torrent de l'incertitude et captiver les conjectures! C'est là que, quand il dit qu'il voudrait autant soumettre sa cause au premier passant, qu'à des juges armés de ce nombre d'ordonnances, il ne prétend pas qu'on doive changer l'ordre de l'Etat, il n'a pas tant d'ambition; ni que son avis soit meilleur, il n'en croit aucuns de bons. C'est seulement pour prouver la vanité des opinions les plus reçues; montrant que l'exclusion de toutes lois diminuerait plutôt le nombre des différends que cette multitude de lois qui ne sert qu'à l'augmenter, parce que les difficultés croissent à mesure qu'on les éclaire; que les obscurités se multiplient par les commentaires; et que le plus sûr

1. De même que tout à l'heure, par la rigueur hardie dont il traduisait la prose d'Épictète, Pascal rendait sensible l'austère âpreté du stoïcisme, de même ici, par la molle souplesse de son style, il égale et fait comprendre la fluidité de cette sagesse ondoyante et subtile.

moyen pour entendre le sens d'un discours est de ne le pas examiner et de le prendre sur la première apparence : si peu qu'on l'observe, toute la clarté se dissipe ¹. Aussi il juge à l'aventure de toutes les actions des hommes et des points d'histoire, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, suivant librement sa première vue, et sans contraindre sa pensée sous les règles de la raison, qui n'a que de fausses mesures, ravi de montrer par son exemple les contrariétés d'un même esprit. Dans ce génie tout libre, il lui est entièrement égal de l'emporter ou non dans la dispute; ayant toujours par l'un ou par l'autre exemple, un moyen de faire voir la faiblesse des opinions; étant porté avec tant d'avantage dans ce doute universel, qu'il s'y fortifie également par son triomphe et par sa défaite ².

« C'est dans cette assiette, toute flottante et chancelante qu'elle est, qu'il combat avec une fermeté invincible les hérétiques de son temps, sur ce qu'ils s'assuraient de connaître seuls le véritable sens de l'Écriture; et c'est de là encore qu'il foudroyait plus vigoureusement l'impiété horrible de ceux qui osent assurer que Dieu n'est point. Il les entreprend particulièrement dans l'Apologie de Raymond de Sebonde; et les trouvant dépouillés volontairement de toute révélation et abandonnés à leurs lumières naturelles, toute foi mise à part, il les interroge de quelle autorité ils entreprennent de juger de cet Etre souverain qui est infini par sa propre définition, eux qui ne connaissent véritablement aucune des moindres choses de la nature! Il leur demande sur quels principes ils s'appuient; il les presse de les montrer. Il examine tous ceux qu'ils peuvent produire et y pénètre si avant, par le talent où il excelle, qu'il montre la vanité de tous ceux qui passent pour les plus éclairés et les plus fermes. Il demande si l'âme connaît quelque chose et si elle se connaît elle-même; si elle est substance ou accident, corps ou esprit; ce que c'est que chacune de ces choses, et s'il n'y a rien qui ne soit de l'un de ces ordres; si elle connaît son propre corps, ce que c'est que matière, et si elle peut discerner entre l'innombrable variété d'avis

1. Le meilleur moyen de s'entendre, c'est donc, d'après Montaigne, de ne pas beaucoup s'expliquer.

2. Le libre génie de Montaigne n'a jamais été plus finement dépeint, et

l'on ne pouvait mieux démêler l'idée fondamentale des *Essais*, qui est d'envelopper dans un égal scepticisme les principes de la raison et les préjugés de la coutume.

qu'on en produit ¹; comment elle peut raisonner, si elle est matérielle; et comment elle peut être unie au corps particulier et en ressentir les passions, si elle est spirituelle : quand a-t-elle commencé d'être, avec le corps ou devant, ou si elle finit avec lui ou non; si elle ne se trompe jamais; si elle sait qu'elle erre, vu que l'essence de la méprise consiste à ne la pas connaître; si dans ses obscurcissements elle ne croit pas aussi fermement que deux et trois font six qu'elle sait ensuite que c'est cinq; si les animaux parlent, raisonnent, pensent, et s'ils peuvent décider ce que c'est que le temps, ce que c'est que l'espace ou étendue, ce que c'est que le mouvement, ce que c'est que l'unié, qui sont toutes choses qui nous environnent et entièrement inexplicables; ce que c'est que la santé, maladie, vie, mort, bien, mal, justice, péché, dont nous parlons à toute heure; si nous avons en nous des principes du vrai, et si ceux que nous croyons et qu'on appelle axiomes ou notions communes, parce qu'elles sont conformes dans tous les hommes, et conformes dans la vérité essentielle. Et puisque nous ne savons que par la seule foi qu'un Etre tout bon nous les a donnés véritables en nous créant pour connaître la vérité, qui saura sans cette lumière si, étant formés à l'aventure, ils ne sont pas incertains, ou si, étant formés par un être faux et méchant, il ne nous les a pas donnés faux afin de nous séduire? montrant par là que Dieu et le vrai sont inséparables, ou que si l'un est ou n'est pas, s'il est incertain ou certain, l'autre est nécessairement de même ². Qui sait donc si le sens commun, que nous prenons pour juge du vrai, en a l'être de celui qui l'a créé ³? De plus, qui sait ce que c'est que vérité, et comment peut-on s'assurer de la voir sans la connaître? Qui sait même ce que c'est qu'être, qu'il est impossible de définir, puisqu'il n'y a rien de plus général, et qu'il faudrait pour l'expliquer, se servir d'abord de ce mot-là même, en disant : C'est? Et puisque nous ne savons ce que c'est qu'âme, corps, temps, espace, mouvement, vérité, bien, ni même être ⁴, ni expliquer

1. En = là-dessus, à ce propos.

2. Ce n'est pas Montaigne à la vérité, c'est Descartes qui, avec cette rigueur de dialectique, fait dépendre de l'existence de Dieu la certitude de nos facultés.

3. Ênt. : a l'être d'un juge, est réellement un juge, par le fait de celui qui l'a créé.

4. Cette critique pénétrante des notions fondamentales de l'intelligence, ce n'est pas à la vérité dans les *Essais* qu'il faut la chercher, c'est dans les *Pensées* et, un siècle plus tard, dans la *Critique de la Raison pure*

l'idée que nous nous en formons; comment nous assurerions-nous qu'elle est la même dans tous les hommes, vu que nous n'avons d'autre marque que l'uniformité des conséquences, qui n'est pas toujours un signe de celle des principes? car ils peuvent bien être différents et conduire néanmoins aux mêmes conclusions, chacun sachant que le vrai se conclut souvent du faux.

« Enfin il examine si profondément toutes les sciences et la géométrie, dont il montre l'incertitude dans les axiomes et dans les termes qu'elle ne définit point, comme d'étendue, de mouvement, etc.; et la physique en bien plus de manières, et la médecine en une infinité de façons; et l'histoire, et la politique, et la morale, et la jurisprudence, et le reste : de telle sorte que l'on demeure convaincu que nous ne pensons pas mieux à présent que dans quelques songes dont nous ne nous éveillons qu'à la mort et pendant lesquels nous avons aussi peu les principes du vrai que durant le sommeil naturel. C'est ainsi qu'il gourmande si fortement et si cruellement la raison dénuée de la foi, que, lui faisant douter si elle est raisonnable, et si les animaux le sont ou non, ou plus ou moins, il la fait descendre de l'excellence qu'elle s'est attribuée et la met par grâce en parallèle avec les bêtes, sans lui permettre de sortir de cet ordre jusqu'à ce qu'elle soit instruite par son Créateur même de son rang qu'elle ignore ¹, la menaçant, si elle gronde, de la mettre au-dessous de toutes, ce qui est aussi facile que le contraire; et ne lui donnant pouvoir d'agir cependant que pour remarquer sa faiblesse avec une humilité sincère, au lieu de s'élever par une sottise insolence. »

M. de Saci, se croyant vivre dans un nouveau pays et entendre une nouvelle langue, il se disait en lui-même les paroles de saint Augustin : O Dieu de vérité! ceux qui savent ces subtilités de raisonnement vous sont-ils pour cela plus agréables? Il plaignait ce philosophe qui se piquait, se déchirait de toutes parts des épines qu'il se formait, comme saint Augustin dit de lui-même lorsqu'il était en cet état. Après donc une assez longue patience, il dit à M. Pascal :

« Je vous suis obligé, monsieur; je suis sûr que si j'avais longtemps lu Montaigne, je ne le connaîtrais pas autant que je fais depuis cet entretien que je viens d'avoir avec vous. Cet homme devrait souhaiter qu'on ne le con-

1. Si ce raisonnement ne se trouve pas dans Montaigne, il est bien le fond de sa pensée : l'auteur des *Essais* n'entend pas être moins bon catholique que parfait pyrrhonien.

... que par les récits que vous faites de ses écrits ; et il pourrait dire avec saint Augustin : *Ibi me vide, attende*. Je crois assurément que cet homme avait de l'esprit ; mais je ne sais si vous ne lui en prêtez pas un peu plus qu'il n'en a, par cet enchaînement si juste que vous faites de ses principes ¹. Vous pouvez juger qu'ayant passé ma vie comme j'ai fait, on m'a peu conseillé de lire cet auteur, dont tous les ouvrages n'ont rien de ce que nous devons principalement rechercher dans nos lectures, selon la règle de saint Augustin, parce que ses paroles ne paraissent pas sortir d'un grand fond d'humilité et de piété. On pardonnerait à ces philosophes d'autrefois, qu'on nommait académiciens, de mettre tout dans le doute. Mais qu'avait besoin Montaigne de s'égayer l'esprit en renouvelant une doctrine qui passe maintenant chez les chrétiens pour une folie ? C'est le jugement que saint Augustin fait de ces personnes. Car on peut dire après lui de Montaigne : Il met dans tout ce qu'il dit la foi à part ; ainsi nous, qui avons la foi, devons de même mettre à part tout ce qu'il dit. Je ne blâme point l'esprit de cet auteur, qui est un grand don de Dieu ; mais il pouvait s'en servir mieux, et en faire plutôt un sacrifice à Dieu qu'au démon. A quoi sert un bien, quand on en use si mal ? *Quid proderat*, etc. ? dit de lui-même ce saint docteur avant sa conversion. Vous êtes heureux, monsieur, de vous être élevé au-dessus de ces personnes qu'on appelle des docteurs, plongés dans l'ivresse de la science, qui ont le cœur vide de la vérité. Dieu a répandu dans votre cœur d'autres douceurs et d'autres attraits que ceux que vous trouvez dans Montaigne. Il vous a rappelé de ce plaisir dangereux, *a jucunditate pestifera*, dit saint Augustin, qui rend grâces à Dieu de ce qu'il lui a pardonné les péchés qu'il avait commis en goûtant trop les vanités. Saint Augustin ² est d'autant plus croyable en cela, qu'il était autrefois dans ces sentiments ; et comme vous dites de Montaigne que c'est par ce doute universel qu'il combat les hérétiques de son temps, ce fut aussi par ce même doute des académiciens que saint Augustin quitta l'hérésie des Manichéens. Depuis qu'il fut à Dieu, il renonça à cette vanité, qu'il appelle sacrilège, et fit ce qu'il dit de quelques autres ; il reconnut avec quelle sagesse saint Paul nous avertit de ne pas nous laisser séduire par ces discours. Car il avoue qu'il y a en cela un certain agrément qui enlève : on croit quelquefois les choses véritables, seulement parce qu'on les dit éloquemment. Ce sont des viandes dangereuses, dit-il, que l'on sert en de beaux plats ; mais ces viandes, au lieu de nourrir le cœur, elles le séduisent. On ressemble alors à des gens qui dorment et qui croient manger en dormant : ces viandes imaginaires les laissent aussi vides qu'ils étaient.

M. de Saci dit à M. Pascal plusieurs choses semblables : sur quoi M. Pascal lui dit que, s'il lui faisait compliment de bien posséder Montaigne et de le savoir bien tourner, il pouvait lui dire sans compliment qu'il possédait

1. Critique très fine de l'exposé de Pascal : le grand reproche qu'on peut faire à ce résumé des *Essais*, c'est de former un système plus rigoureux et mieux enchaîné que l'original lui-même.

2. La répétition devient à la longue presque plaisante : c'est le cas de dire avec Sainte-Beuve que « M. de Saci est à cheval sur son saint Augustin. » (Cf. *Conf.*, III, 6 ; IV, 16 ; V, 4 ; VII, 20, etc.)

bien mieux saint Augustin, et qu'il le savait bien mieux tourner, quoiqu'il eût peu avantageusement en faveur de M. Montaigne. Il lui parut être extrêmement édifié de la solidité de tout ce qu'il venait de lui représenter ; cependant, étant encore tout plein de son auteur, il ne put se retenir et lui dit :

« Je vous avoue, monsieur, que je ne puis voir sans joie dans cet auteur la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes, et cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme, qui, de la société avec Dieu, où il s'élevait par les maximes de la seule raison ¹, le précipite dans la nature des bêtes ² ; et j'aurais aimé de tout mon cœur le ministre d'une si grande vengeance, si, étant disciple de l'Église par la foi, il eût suivi les règles de la morale, en portant les hommes, qu'il avait si utilement humiliés, à ne pas irriter par de nouveaux crimes celui qui peut seul les tirer de ceux qu'il les a convaincus de ne pouvoir pas seulement connaître.

« Mais il agit, au contraire, de cette sorte en païen. De ce principe, dit-il, que hors de la foi tout est dans l'incertitude, et considérant bien combien il y a que l'on cherche le vrai et le bien sans aucun progrès vers la tranquillité, il conclut qu'on en doit laisser le soin aux autres ; et demeurer cependant en repos, coulant légèrement sur les sujets, de peur d'y enfoncer en appuyant ; et prendre le vrai et le bien sur la première apparence, sans les presser, parce qu'ils sont si peu solides, que, quelque peu qu'on serre la main, ils s'échappent entre les doigts et laissent vide. C'est pourquoi il suit le rapport des sens et les notions communes, parce qu'il faudrait qu'il se fit violence pour les démentir, et qu'il ne sait s'il gagnerait, ignorant où est le vrai. Ainsi il fuit la douleur et la mort, parce que son instinct l'y pousse et qu'il ne veut pas résister pour la même raison, mais sans en conclure que ce soient de véritables maux, ne se fiant pas trop à ces mouvements naturels de crainte, vu qu'on en sent d'autres de plaisir qu'on accuse d'être mauvais, quoique la

1. « Ne sais-tu pas d'où tu es venu ? demande Épictète à son disciple. Tu es un fragment de la divinité : c'est un Dieu que tu portes partout, et tu n'en sais rien, malheureux ! » C'est ce que Pascal appelle le langage d'une *superbe diabolique*, et ce qu'il s'applaudit, avec une joie quelque

peu farouche, mais combien éloquente, de voir *invinciblement froissé*, par les armes de la seule raison naturelle dans le livre de Montaigne.

2. Var. : « par les maximes des *faibles*, le précipite dans la nature des bêtes par celles des prétendus esprits *forts*. » (Ms. Gazier.)

nature parle au contraire ¹. Ainsi, il n'a rien d'extravagant dans sa conduite; il agit comme les autres hommes; et tout ce qu'ils font dans la sotte pensée qu'ils suivent le vrai bien, il le fait par un autre principe, qui est que, les vraisemblances étant pareillement d'un et d'autre côté, l'exemple et la commodité sont les contrepoids qui l'entraînent.

« Il suit donc les mœurs de son pays, parce que la coutume l'emporte; il monte sur son cheval, comme un homme qui ne serait pas philosophe, parce qu'il le souffre, mais sans croire que ce soit de droit, ne sachant pas si cet animal n'a pas, au contraire, celui de se servir de lui. Il se fait aussi quelque violence pour éviter de certains vices, et même il a gardé la fidélité au mariage, à cause de la peine qui suit les désordres; mais si celle qu'il prendrait surpasse celle qu'il évite, il y demeure en repos, la règle de son action étant en tout la commodité et la tranquillité. Il rejette donc bien loin cette vertu stoïque qu'on peint avec une mine sévère, un regard farouche, des cheveux hérissés, le front ridé, et en sueur, dans une posture pénible et tendue, loin des hommes dans un morne silence, et seule sur la pointe d'un rocher ² : fantôme, à ce qu'il dit, capable d'effrayer les enfants, et qui ne fait là autre chose, avec un travail continuel, que de chercher le repos, où elle n'arrive jamais. La sienne est naïve, familière, plaisante, enjouée, et, pour ainsi dire, folâtre; elle suit ce qui la charme, et badine négligemment des accidents bons ou mauvais, couchée mollement dans le sein de l'oisiveté tranquille, d'où elle montre aux hommes, qui cherchent la félicité avec tant de peines, que c'est là seulement où elle repose, et que l'ignorance et l'incuriosité sont deux doux oreillers pour une tête bien faite, comme il dit lui-même ³.

« Je ne puis pas vous dissimuler, monsieur, qu'en lisant cet auteur et le comparant avec Épictète, j'ai trouvé qu'ils étaient assurément les deux plus illustres défenseurs des deux plus célèbres sectes du monde et les seules conformes à la raison, puisqu'on ne peut suivre qu'une de ces deux routes,

1. Ent.: en sens contraire. C'est ainsi que du scepticisme de Montaigne découle nécessairement, d'après Pascal, une morale épicurienne.

2. Résumé d'un chapitre célèbre des *Essais* (I, 25).

3. *Ess.*, III, 13. Pascal, sans y penser, amoillit son style pour peindre

l'indolence de Montaigne; Boileau a fait autrement d'efforts pour décrire la mollesse au chant III du *Lutrin*; mais son art industriel a-t-il rien rencontré qui égale « cette sagesse folâtre, couchée mollement dans le sein de l'oisiveté tranquille?... »

savoir : ou qu'il y a un Dieu, et alors il y place son souverain bien ou qu'il est incertain, et qu'alors le vrai bien l'est aussi, puisqu'il en est incapable ¹. J'ai pris un plaisir extrême à remarquer en ces divers raisonnements en quoi les uns et les autres sont arrivés à quelque conformité avec la sagesse véritable, qu'ils ont essayé de connaître. Car s'il est agréable d'observer dans la nature le désir qu'elle a de peindre Dieu dans tous ses ouvrages, où l'on en voit quelque caractère, parce qu'ils en sont les images, combien est-il plus juste de considérer dans les productions des esprits les efforts qu'ils font pour imiter la vérité essentielle ², même en la fuyant, et de remarquer en quoi ils y arrivent et en quoi ils s'en égarent, comme j'ai tâché de faire en cette étude.

« Il est vrai, monsieur, que vous venez de me faire voir admirablement le peu d'utilité que les chrétiens peuvent faire de ces lectures philosophiques. Je ne laisserai pas néanmoins, avec votre permission, de vous dire encore ma pensée, prêt néanmoins de renoncer à toutes les lumières qui ne viendront point de vous ³, en quoi j'aurai l'avantage, ou d'avoir rencontré la vérité par bonheur, ou de la recevoir de Lui avec assurance. Il me semble que la source des erreurs de ces deux sectes est de n'avoir pas su que l'état de l'homme à présent diffère de celui de sa création; de sorte que l'un, remarquant quelques traces de sa première grandeur, et ignorant sa corruption, a traité la nature comme saine et sans besoin de réparateur, ce qui le mène au comble de la superbe; au lieu que l'autre, éprouvant la misère présente et ignorant la première dignité, traite la nature comme nécessairement infirme et irréparable, ce qui le précipite dans le désespoir d'arriver à un véritable bien, et de là dans une extrême lâcheté. Ainsi ces deux états, qu'il fallait connaître ensemble pour voir toute la vérité, étant connus séparément, conduisent nécessairement à l'un de ces deux vices, d'orgueil ou

1. Le dilemme est le suivant : Ou il y a un Dieu, et alors le souverain bien est possible avec son aide, ou il n'y a pas de Dieu, et alors l'homme, réduit à ses seules forces, ne peut atteindre le souverain bien.

2. M. de Saci doit reconnaître ici au passage une des plus belles idées de son saint Augustin : Si les réalités du monde sont comme le reflet des Idées

et des perfections divines, les pensées des hommes ne sont pas moins l'image de cette *Vérité essentielle*.

3. M. de Saci était devenu, après M. Singlin, le directeur de Pascal.

4. Var : Vous (= M. de Saci). Ed. Desmolets. Pascal semble plutôt parler de Dieu qu'il vient de considérer comme le véritable *Maitre intérieur*.

de paresse, où sont infailliblement tous les hommes avant la grâce, puisque, s'ils ne demeurent dans leurs désordres par lâcheté, ils en sortent par vanité ¹, tant il est vrai ce que vous venez de me dire de saint Augustin, et que je trouve d'une grande étendue; car en effet on leur rend hommage en bien des manières.

« C'est donc de ces lumières imparfaites qu'il arrive que l'un, connaissant les devoirs de l'homme et ignorant son impuissance, se perd dans la présomption, et que l'autre, connaissant l'impuissance et non le devoir, il s'abat dans la lâcheté; d'où il semble que, puisque l'un est la vérité, l'autre l'erreur ², l'on formerait en les alliant une morale parfaite. Mais, au lieu de cette paix, il ne resterait de leurs assemblages qu'une guerre et qu'une destruction générale : car l'un établissant la certitude et l'autre le doute, l'un la grandeur de l'homme et l'autre sa faiblesse, ils ruinent la vérité aussi bien que la fausseté l'un de l'autre. De sorte qu'ils ne peuvent subsister seuls à cause de leur défaut, ni s'unir à cause de leurs oppositions, et qu'ainsi ils se brisent et s'anéantissent pour faire place à la vérité de l'Évangile. C'est elle qui accorde les contrariétés par un art tout divin, et, unissant tout ce qui est de vrai ³, et chassant tout ce qu'il y a de faux, elle en fait une sagesse véritablement céleste où s'accordent ces opposés, qui étaient incompatibles dans ces doctrines humaines ⁴. Et la raison en est que ces sages du monde placent les contraires dans un même sujet, car l'un attribuait la grandeur à la nature et l'autre la faiblesse à cette même nature, ce qui ne pouvait subsister; au lieu que la foi nous apprend à les mettre en des sujets différents; tout ce qu'il y a d'infirme appartenant à la nature, tout ce qu'il y a de puissance appartenant à la grâce. Voilà l'union étonnante et nouvelle qu'un Dieu seul pouvait enseigner, et que lui seul pouvait faire, et qui n'est qu'une image et qu'un effet de l'union ineffable de deux natures dans la personne d'un Homme-Dieu ⁵.

1. Nouveau dilemme : ou la raison périt par *vanité* avec Épictète, ou elle succombe par *lâcheté* avec Montaigne.

2. Ent. : puisque d'après Épictète la vérité existe, et que d'après Montaigne il n'y a qu'erreur.

3. V. Gr., 24.

4. C'est dans cet art d'opposer, puis d'accorder ensemble toutes les antino-

mies de la nature et de la pensée qu'excelle la dialectique de Pascal. S'il n'est pas vrai de dire que son *Apologie* soit toute entière dans cet *Entretien*, sa méthode logique s'y dessine avec une absolue netteté.

5. Ce dramatique entretien ne pouvait se terminer par une péripétie morale plus saisissante. Le nom seul

« Je vous demande pardon, monsieur, dit M. Pascal à M. de Saci, de m'emporter ainsi devant vous dans la théologie, au lieu de demeurer dans la philosophie, qui était seule mon sujet ; mais il m'y a conduit insensiblement, et il est difficile de n'y pas rentrer, quelque vérité qu'on traite, parce qu'elle est le centre de toutes les vérités ; ce qui paraît ici parfaitement, puisqu'elle enferme si visiblement toutes celles qui se trouvent dans ces opinions. Aussi je ne vois pas comment aucun d'eux pourrait refuser de la suivre. Car s'ils sont pleins de la pensée de la grandeur de l'homme, qu'en ont-ils imaginé qui ne cède aux promesses de l'Évangile, qui ne sont autre chose que le digne prix de la mort d'un Dieu ? Et, s'ils se plaisent à voir l'infirmité de la nature, leur idée n'égale plus celle de la véritable faiblesse du péché, dont la même mort a été le remède. Ainsi tous y trouvent plus qu'ils n'ont désiré, et, ce qui est admirable, ils s'y trouvent unis, eux qui ne pouvaient s'allier dans un degré infiniment inférieur ! »

M. de Saci ne put s'empêcher de témoigner à M. Pascal qu'il était surpris de voir comment il savait tourner les choses ; mais il avoua en même temps que tout le monde n'avait pas le secret comme lui de faire sur ces lectures des réflexions si sages et si élevées. Il lui dit qu'il ressemblait à ces médecins habiles qui, par la manière adroite de préparer les plus grands poisons, en savent tirer les plus grands remèdes. Il ajouta que quoiqu'il voyait bien, parce qu'il venait de lui dire, que ces lectures lui étaient utiles, il ne pouvait pas croire néanmoins qu'elles fussent avantageuses à beaucoup de gens dont l'esprit se trainerait un peu et n'aurait pas assez d'élévation pour lire ces auteurs et en juger, et savoir tirer les perles du milieu du fumier, *aurum ex stercore Tertulliani*, disait un Père. Ce qu'on pouvait bien plus dire de ces philosophes, dont le fumier, par sa noire fumée, pouvait obscurcir la foi chancelante de ceux qui les lisent. C'est pourquoi il conseillera toujours à ces personnes de ne pas s'exposer légèrement à ces lectures, de peur de se perdre avec ces philosophes et de devenir l'objet des démons et la pâture des vers selon le langage de l'Écriture, comme ces philosophes l'ont été.

« Pour l'utilité de ces lectures, dit M. Pascal, je vous dirai fort simplement ma pensée. Je trouve dans Epictète un art incomparable pour troubler le repos de ceux qui le cherchent dans les choses extérieures, et pour les forcer à connaître qu'ils sont de véritables esclaves et de misérables aveugles ; q u'il est impossible qu'ils trouvent autre chose que

de l'Homme-Dieu forme ici comme un | ner la conclusion de cet émouvant
véritable coup de théâtre qui va ame- | *drame d'idées.*

l'erreur et la douleur qu'ils fuient, s'ils ne se donnent sans réserve à Dieu seul. Montaigne est incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui, hors de la foi, se piquent d'une véritable justice ; pour désabuser ceux qui s'attachent à leurs opinions, et qui croient trouver dans les sciences des vérités inébranlables ; et pour convaincre si bien la raison de son peu de lumière ¹ et de ses égarements, qu'il est difficile, quand on fait un bon usage de ces principes, d'être tenté de trouver des répugnances dans les mystères ; car l'esprit en est si battu, qu'il est bien éloigné de vouloir juger si l'Incarnation ou le mystère de l'Eucharistie sont possibles, ce que les hommes du commun n'agitent que trop souvent.

« Mais si Épictète combat la paresse, il mène à l'orgueil, de sorte qu'il peut être très nuisible à ceux qui ne sont pas persuadés de la corruption de la plus parfaite justice qui n'est pas de la foi. Et Montaigne est absolument pernicieux à ceux qui ont quelque pente à l'impiété et aux vices. C'est pourquoi ils doivent être réglés avec beaucoup de soin, de discrétion, et d'égard à la condition et aux mœurs de ceux à qui on les conseille. Il me semble seulement qu'en les joignant ensemble elles ne pourraient réussir fort mal, parce que l'une s'oppose au mal de l'autre, : non qu'elles puissent donner la vertu, mais seulement troubler dans les vices : l'âme se trouvant combattue par ces contraires, dont l'un chasse l'orgueil et l'autre la paresse, et ne pouvant reposer dans aucun de ces vices par ses raisonnements ni aussi les fuir tous ². »

Cé fut ainsi que ces deux personnes d'un si bel esprit s'accordèrent enfin au sujet de la lecture de ces philosophes, et se rencontrèrent au même terme, où ils arrivèrent néanmoins d'une manière un peu différente : M. de Saci étant venu tout d'un coup par la claire vue du christianisme, et M. Pascal n'y étant arrivé qu'après beaucoup de détours, en s'attachant aux principes de ces philosophes.

1. Pascal ne dit pas : de son aveuglement complet et de sa déraison. Il n'ignore pas que, si rien n'est certain, il devient impossible d'établir les vérités premières et le fait même de la Révélation.

2. C'est la même conclusion qu'a tirée Bossuet avec une dialectique non moins impérieuse de l'examen de la philosophie ancienne : « Je sais

qu'elle a conservé de belles règles et qu'elle a sauvé de beaux restes du débris des connaissances humaines. Mais je perdrais un temps infini, si je voulais raconter toutes ses erreurs. Allons donc rendre nos hommages à cette équité infailible qui nous règle dans l'Évangile! » (*Divinité de J.-C.*, 1665.)

EXTRAITS
DE LA
CORRESPONDANCE DE PASCAL

I — LETTRE SUR LA MORT DE M. PASCAL LE PÈRE ÉCRITE PAR PASCAL
A M. ET M^{me} PÉRIER ¹

17 octobre 1651.

Puisque vous êtes maintenant informés l'un et l'autre de notre malheur commun, et que la lettre que nous avons commencée vous a donné quelque consolation, par le récit des circonstances heureuses qui ont accompagné le sujet de notre affliction, je ne puis vous refuser celles qui me restent dans l'esprit, et que je prie Dieu de me donner, et de me renouveler de plusieurs que nous avons autrefois reçues de sa grâce, et qui nous ont été nouvellement données de nos amis ² en cette occasion.

Je ne sais plus par où finissait la première lettre. Ma sœur l'a envoyée sans prendre garde qu'elle n'était pas finie. Il me semble seulement qu'elle contenait en substance quelques particularités de la conduite de Dieu sur la vie et sur la maladie, que je voudrais vous répéter ici, tant je les ai gravées dans le cœur, et tant elles portent de consolation solide, si vous ne les pouviez voir vous-mêmes dans la précédente lettre, et si ma sœur ne devait pas vous en faire un récit plus exact à sa première commodité *. Je ne vous parlerai donc ici que de la conséquence que j'en tire, qui est, qu'ôtés ceux qui sont intéressés par les sentiments de la nature, il n'y a point de chrétien qui ne s'en doive réjouir.

Sur ce grand fondement, je vous commencerai ce que j'ai à dire par un discours bien consolatif à ceux qui ont assez de liberté d'esprit pour le concevoir au fort de la douleur. C'est que nous devons chercher la consolation à nos maux, non pas dans nous-mêmes, non pas dans les hommes, non pas dans tout ce qui est créé, mais dans Dieu. Et la raison en est que toutes les créatures ne sont pas la pre-

1. Étienne Pascal, père de Blaise Pascal, était mort le 24 septembre 1651. Sur son rôle dans l'éducation intellectuelle et religieuse de son fils, v. l'*Introduction, Vie de Pascal*.
2. V. *Gr.*, 37.

mière cause des accidents que nous appelons maux; mais que la providence de Dieu en étant l'unique et véritable cause, l'arbitre et la souveraine, il est indubitable qu'il faut recourir directement à la source et remonter jusqu'à l'origine, pour trouver un solide allègement. Que si nous suivions ce précepte, et que nous envisagions cet évènement, non pas comme un effet du hasard, non pas comme une nécessité fatale de la nature, non pas comme le jouet des éléments et des parties qui composent l'homme (car Dieu n'a pas abandonné ses élus au caprice et au hasard), mais comme une suite indispensable, inévitable, juste, sainte, utile au bien de l'Église et à l'exaltation du nom et de la grandeur de Dieu, d'un arrêt de sa providence conçu de toute éternité pour être exécuté dans la plénitude de son temps, en telle année, en tel jour, en telle heure, en tel lieu, en telle manière; et enfin que tout ce qui est arrivé a été de tout temps prévu¹ et préordonné en Dieu; si, dis-je, par un transport de grâce, nous considérons cet accident, non pas dans lui-même et hors de Dieu, mais hors de lui-même et dans l'intime² de la volonté de Dieu, dans la justice de son arrêt, dans l'ordre de sa providence, qui en est la véritable cause, sans quoi il ne fût pas arrivé, par qui seul il est arrivé et, de la manière dont il est arrivé; nous adorerons dans un humble silence la hauteur impénétrable de ses secrets, nous vénérerons la sainteté de ses arrêts, nous bénirons la conduite de sa providence; et unissant notre volonté à celle de Dieu même, nous voudrons avec lui, en lui, et pour lui, la chose qu'il a voulue en nous et pour nous de toute éternité.

Considérons-la donc de la sorte, et pratiquons cet enseignement que j'ai appris d'un grand homme dans le temps de notre plus grande affliction, qu'il n'y a de consolation qu'en la vérité seulement. Il est sans doute que Socrate et Sénèque³ n'ont rien de persuasif en cette occasion. Ils ont été sous l'erreur qui a aveuglé tous les hommes dans le premier: ils ont tous pris la mort comme naturelle à l'homme; et tous les discours qu'ils ont fondés sur ce faux principe sont si futiles, qu'ils ne servent qu'à montrer par leur inutilité combien l'homme en général est faible, puisque les plus hautes productions des plus grands d'entre les hommes sont si basses et si puérides. Il n'en est pas de même de JÉSUS-CHRIST, il n'en est pas ainsi des livres canoniques: la vérité y est découverte, et la consolation y est jointe, aussi infailliblement qu'elle est infailliblement séparée de l'erreur.

Considérons donc la mort dans la vérité que le Saint-Esprit nous a apprise. Nous avons cet admirable avantage de connaître que

1. Inutile de remarquer que les latinismes et les archaïsmes abondent dans cet écrit de la jeunesse de Pascal. Cf. *prescience*.

2. Véritable superlatif analogue au latin (*interior, intimus*.)

3. Socrate, ou, pour mieux dire, Platon, dans le *Phédon* ou dans le *Ménon*; Sénèque, dans ses diverses *Consolations*.

véritablement et effectivement la mort est une peine du péché imposée à l'homme pour expier son crime, nécessaire à l'homme pour le purger du péché; que c'est la seule qui peut délivrer l'âme de la concupiscence des membres, sans laquelle les saints ne viennent point dans ce monde. Nous savons que la vie, et la vie des chrétiens, est un sacrifice continué qui ne peut être achevé que par la mort : nous savons que comme JÉSUS-CHRIST, étant au monde, s'est considéré et s'est offert à Dieu comme un holocauste et une véritable victime; que sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, son ascension, et sa présence dans l'Eucharistie, et sa séance éternelle à la droite, ne sont qu'un seul et unique sacrifice; nous savons que ce qui est arrivé en JÉSUS-CHRIST doit arriver en tous ses membres ¹.

Considérons donc la vie comme un sacrifice; et que les accidents de la vie ne fassent d'impression dans l'esprit des chrétiens qu'à proportion qu'ils interrompent ou qu'ils accomplissent ce sacrifice. N'appelons mal que ce qui rend la victime de Dieu victime du diable, mais appelons bien ce qui rend la victime du diable en Adam victime de Dieu; et sur cette règle examinons la nature de la mort.

Pour cette considération, il faut recourir à la personne de JÉSUS-CHRIST; car tout ce qui est dans les hommes est abominable, et comme Dieu ne considère les hommes que par le médiateur JÉSUS-CHRIST, les hommes aussi ne devraient regarder ni les autres ni eux-mêmes que médiatement par JÉSUS-CHRIST. Car si nous ne passons par le milieu, nous ne trouverons en nous que de véritables malheurs ou des plaisirs abominables; mais si nous considérons toutes choses en JÉSUS-CHRIST, nous trouverons toute consolation, toute satisfaction, toute édification.

Considérons donc la mort en JÉSUS-CHRIST, et non pas sans JÉSUS-CHRIST. Sans JÉSUS-CHRIST elle est horrible, elle est détestable, et l'horreur de la nature. En JÉSUS-CHRIST elle est tout autre; elle est aimable, sainte, et la joie du fidèle. Tout est doux en JÉSUS-CHRIST, jusqu'à la mort : et c'est pourquoi il a souffert et est mort pour sanctifier la mort et les souffrances; et que, comme Dieu et comme homme, il a été tout ce qu'il y a de grand et tout ce qu'il y a d'abject, afin de sanctifier en soi toutes choses, excepté le péché, et pour être modèle de toutes les conditions ².

Pour considérer ce que c'est que la mort, et la mort en JÉSUS-CHRIST, il faut voir quel rang elle tient dans son sacrifice continué et sans interruption, et pour cela remarquer que dans les sacrifices la principale partie est la mort de l'hostie. L'oblation et la sanctification qui précèdent sont des dispositions; mais l'accomplissement est la mort, dans laquelle, par l'anéantissement de la vie, la créature

1. Vue capitale dans la morale religieuse de Pascal. (Cf. XXII, 21, sq.)

2. Sur la royauté morale de J.-C., cf. XVII, 13.

rend à Dieu tout l'hommage dont elle est capable, en s'anéantissant devant les yeux de sa majesté, et en adorant sa souveraine existence, qui seule existe réellement. Il est vrai qu'il y a une autre partie, après la mort de l'hostie, sans laquelle sa mort est inutile ; c'est l'acceptation que Dieu fait du sacrifice. C'est ce qui est dit dans l'Écriture : *Et odoratus est Dominus suavitatem* : « Et Dieu a odoré et reçu l'odeur du sacrifice. » C'est véritablement celle-là qui couronne l'oblation ; mais elle est plutôt une action de Dieu vers la créature, que de la créature envers Dieu, et n'empêche pas que la dernière action de la créature ne soit la mort.

Toutes ces choses ont été accomplies en JÉSUS-CHRIST. En entrant au monde, il s'est offert : *Obtulit semetipsum per spiritum sanctum. Ingrediens mundum, dixit : Hostiam noluisti... Tunc dixi... Ecce venio. In capite*, etc.¹. Il s'est offert par le Saint-Esprit. En entrant au monde, JÉSUS-CHRIST a dit : Seigneur, les sacrifices ne te sont point agréables ; mais tu m'as donné un corps. Lors j'ai dit : Voici que je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté, et ta loi est dans le milieu de mon cœur. » Voilà son oblation. Sa sanctification a été immédiate de² son oblation. Ce sacrifice a duré toute sa vie, et a été accompli par sa mort. Il a fallu qu'il ait passé par les souffrances, pour entrer en sa gloire. Et, quoiqu'il fût Fils de Dieu, il a fallu qu'il ait appris l'obéissance. Mais au jour de sa chair, ayant crié avec grands cris à celui qui le pouvait sauver de mort, il a été exaucé pour sa révérence. Et Dieu l'a ressuscité, et envoyé sa gloire, figurée autrefois par le feu du ciel qui tombait sur les victimes, pour brûler et consumer son corps, et le faire vivre spirituel de la vie de la gloire. C'est ce que JÉSUS-CHRIST a obtenu, et qui a été accompli par sa résurrection.

Ainsi ce sacrifice étant parfait par la mort de JÉSUS-CHRIST et consommé même en son corps par sa résurrection, où l'image de la chair du péché a été absorbée par la gloire, JÉSUS-CHRIST avait tout achevé de sa part ; il ne restait sinon que³ le sacrifice fût accepté de Dieu ; que, comme la fumée s'élevait et portait l'odeur au trône de Dieu, aussi JÉSUS CHRIST fût, en cet état d'immolation parfaite, offert, porté et reçu au trône de Dieu même ; et c'est ce qui a été accompli en l'ascension, en laquelle il est monté, et par sa propre force, et, par la force de son Saint-Esprit qui l'environnait de toutes parts, il a été enlevé ; comme la fumée des victimes, figures de JÉSUS-CHRIST, était portée en haut par l'air qui la soutenait, figure du Saint-Esprit ; et les Actes des apôtres nous marquent expressé-

1. « Le Christ, entrant dans le monde, a dit : Tu n'as voulu ni sacrifice, ni offrande, mais tu m'as formé un corps ; tu n'as agréé ni holocaustes ni sacrifices pour le péché. Alors j'ai dit : Voici, je viens (puisque dans le rouleau du livre il est ques-

tion de moi) pour faire, ô Dieu, ta volonté. » (*Héb. 10, 5.*)

2. *V. Gr.*, 9.

3. Un des archaïsmes de syntaxe assez fréquents dans ces pages de jeunesse. Ent. : il ne restait que ceci, que...

ment qu'il fut reçu au ciel, pour nous assurer que ce saint sacrifice accompli en terre a été reçu et acceptable à Dieu, reçu dans le sein de Dieu, où il brûle de la gloire dans les siècles des siècles ¹.

Voilà l'état des choses en notre souverain Seigneur. Considérons-les en nous maintenant. Dès le moment que nous entrons dans l'Église, qui est le monde des fidèles et particulièrement des élus, où JÉSUS-CHRIST entra dès le moment de son incarnation par un privilège particulier au fils unique de Dieu, nous sommes offerts et sanctifiés. Ce sacrifice se continue par la vie, s'accomplit à la mort, dans laquelle l'âme quittant véritablement tous les vices, et l'amour de la terre, dont la contagion l'infecte toujours durant cette vie, elle achève son immolation, et est reçue dans le sein de Dieu.

Ne nous affligeons donc pas comme les païens qui n'ont point d'espérance. Nous n'avons pas perdu mon père au moment de sa mort; nous l'avons perdu, pour ainsi dire, dès qu'il entra dans l'Église par le baptême. Dès lors il était à Dieu; sa vie était vouée à Dieu; ses actions ne regardaient le monde que pour Dieu. Dans sa mort, il s'est totalement détaché des péchés; et c'est en ce moment qu'il a été reçu de Dieu, et que son sacrifice a reçu son accomplissement et son couronnement. Il a donc fait ce qu'il avait voué; il a achevé l'œuvre que Dieu lui avait donnée à faire; il a accompli la seule chose pour laquelle il était créé. La volonté de Dieu est accomplie en lui, et sa volonté est absorbée en Dieu. Que notre volonté ne sépare donc pas ce que Dieu a uni; et étouffons ou modérons, par l'intelligence de la vérité, les sentiments de la nature corrompue et déçue qui n'a que de fausses images, et qui trouble par ses illusions la sainteté des sentiments que la vérité et l'Évangile nous doit donner.

Ne considérons donc plus la mort comme des païens, mais comme les chrétiens, c'est à dire avec l'espérance, comme saint Paul l'ordonne, puisque c'est le privilège spécial des chrétiens. Ne considérons plus un corps comme une charogne infecte, car la nature trompeuse se le figure de la sorte; mais comme le temple inviolable et éternel du Saint-Esprit, comme la foi l'apprend. Car nous savons que les corps saints sont habités par le Saint-Esprit jusqu'à la résurrection, qui se fera par la vertu de cet Esprit qui réside en eux pour cet effet. C'est pour cette raison que nous honorons les reliques des morts, et c'est sur ce vrai principe que l'on donnait autrefois l'Eucharistie dans la bouche des morts, parce que, comme on savait qu'ils étaient le temple du Saint-Esprit, on croyait qu'ils méritaient d'être aussi unis à ce saint sacrement. Mais l'Église a changé cette coutume; non pas pour ce que ces corps ne soient pas saints, mais

1. Il est remarquable que cette théorie un peu subtile du sacrifice n'a pas retrouvé place parmi les *Pensées*: rien n'est plus simple que tout ce qui, dans cet ouvrage définitif, a trait à J.-C. et au mystère de son immolation. (C. XVII, XXII et *Mystère de Jésus.*)

par cette raison que l'Eucharistie étant le pain de vie et des vivants, il ne doit pas être donné aux morts.

Ne considérons plus un homme comme ayant cessé de vivre, quoi que la nature suggère; mais comme commençant à vivre, comme la vérité l'assure. Ne considérons plus son âme comme périe¹ et réduite au néant, mais comme vivifiée et unie au souverain vivant; et corrigeons ainsi, par l'attention à ces vérités, les sentiments d'erreur qui sont si empreints en nous-mêmes, et ces mouvements d'horreur qui sont si naturels à l'homme.

Pour dompter plus fortement cette horreur, il faut en bien comprendre l'origine; et pour vous le toucher en peu de mots, je suis obligé de vous dire en général quelle est la source de tous les vices et de tous les péchés. C'est que j'ai appris de deux très grands et très saints personnages². La vérité que couvre ce mystère est que Dieu a créé l'homme avec deux amours, l'un pour Dieu, l'autre pour soi-même; mais avec cette loi, que l'amour pour Dieu serait infini, c'est à dire sans aucune autre fin que Dieu même; et que l'amour pour soi-même serait fini et rapportant³ à Dieu.

L'homme en cet état non seulement s'aimait sans péché, mais ne pouvait pas ne point s'aimer sans péché. Depuis, le péché étant arrivé, l'homme a perdu le premier de ces amours; et l'amour pour soi-même étant resté seul dans cette grande âme capable d'un amour infini, cet amour-propre s'est étendu et débordé dans le vide que l'amour de Dieu a quitté; et ainsi il s'est aimé seul, et toutes choses pour soi⁴, c'est-à-dire infiniment. Voilà l'origine de l'amour-propre. Il était naturel à Adam, et juste en son innocence; mais il est devenu et criminel et immodéré, ensuite de son péché.

Voilà la source de cet amour, et la cause de sa défectuosité et de son excès. Il en est de même du désir de dominer, de la paresse, et des autres. L'application en est aisée. Venons à notre seul sujet. L'horreur de la mort était naturelle à Adam innocent, parce que sa vie étant très agréable à Dieu, elle devait être agréable à l'homme; et la mort était horrible lorsqu'elle finissait une vie conforme à la volonté de Dieu. Depuis, l'homme ayant péché, sa vie est devenue corrompue, son corps et son âme ennemis l'un de l'autre, et tous deux de Dieu. Cet horrible changement ayant infecté une si sainte vie, l'amour de la vie est néanmoins demeuré; et l'horreur de la mort étant restée pareille, ce qui était juste en Adam est injuste et criminel en nous.

Voilà l'origine de l'horreur de la mort, et la cause de sa défectuosité. Éclairons donc l'erreur de la nature par la lumière de la foi. L'horreur de la mort est naturelle, mais c'est en l'état d'innocence;

1. V. Gr., 28.

2. Saint Augustin et Jansénius, dont il résume ici la doctrine (*August.*, II, 11, 25.)

3. Ent. : Ayant rapport à Dieu. Cf. Gr., 28.

4. V. Gr., II. — Sur l'injustice foncière de l'amour-propre, cf. Art. II.

la mort à la vérité est horrible, mais c'est quand elle finit une vie toute pure. Il était juste de la haïr, quand elle séparait une âme sainte d'un corps saint; mais il est juste de l'aimer, quand elle sépare une âme sainte d'un corps impur. Il était juste de la fuir, quand elle rompait la paix entre l'âme et le corps; mais non pas quand elle en calme la dissension irréconciliable. Enfin quand elle affligeait un corps innocent, quand elle ôtait au corps la liberté d'honorer Dieu, quand elle séparait de l'âme un corps soumis et coopérateur à ses volontés, quand elle finissait tous les biens dont l'homme est capable, il était juste de l'abhorrer; mais quand elle finit une vie impure, quand elle ôte au corps la liberté de pécher, quand elle délivre l'âme d'un rebelle très puissant et contredisant tous les motifs de son salut, il est très injuste d'en conserver les mêmes sentiments.

Ne quittons donc pas cet amour que la nature nous a donné pour la vie, puisque nous l'avons reçu de Dieu; mais que ce soit pour la même vie pour laquelle Dieu nous l'a donné, et non pas pour un objet contraire. En consentant à l'amour qu'Adam avait pour sa vie innocente, et que JÉSUS-CHRIST même a eu pour la sienne¹, portons-nous à haïr une vie contraire à celle que JÉSUS-CHRIST a aimée, et à n'appréhender que la mort que JÉSUS-CHRIST a appréhendée, qui arrive à un corps agréable à Dieu; mais non pas à craindre une mort qui, punissant un corps coupable, et purgeant un corps vicieux, doit nous donner des sentiments tout contraires, si nous avons un peu de foi, d'espérance et de charité.

C'est un des grands principes du christianisme, que tout ce qui est arrivé à JÉSUS-CHRIST doit se passer dans l'âme et dans le corps de chaque chrétien: que comme JÉSUS-CHRIST a souffert durant sa vie mortelle, est mort à cette vie mortelle, est ressuscité d'une nouvelle vie, est monté au ciel, et sied à la droite du Père; ainsi le corps et l'âme doivent souffrir, mourir, ressusciter, monter au ciel, et seoir à la dextre. Toutes ces choses s'accomplissent en l'âme durant cette vie, mais non pas dans le corps. L'âme souffre et meurt au péché dans la pénitence et dans le baptême; l'âme ressuscite à une nouvelle vie dans le même baptême; l'âme quitte la terre et monte au ciel à l'heure de la mort, et sied à la droite au temps où Dieu l'ordonne. Aucune de ces choses n'arrive dans le corps durant cette vie; mais les mêmes choses s'y passent ensuite. Car, à la mort, le corps meurt à sa vie mortelle; au jugement, il re-suscitera à une nouvelle vie; après le jugement, il montera au ciel, et seira à la droite. Ainsi les mêmes choses arrivent au corps et à l'âme, mais en différents temps; et les changements du corps n'arrivent que quand ceux de l'âme sont accomplis, c'est à dire à l'heure de la mort; de sorte que la mort est le couronnement de la béatitude de l'âme, et le commencement de la béatitude du corps.

1. Cf. *Myst. de Jésus*, I.

Voilà les admirables conduites de la sagesse de Dieu sur le salut des saints; et saint Augustin nous apprend sur ce sujet que Dieu en a disposé de la sorte, de peur que si le corps de l'homme fût mort et ressuscité pour jamais dans le baptême, on ne fût entré dans l'obéissance de l'Évangile que par l'amour de la vie; au lieu que la grandeur de la foi éclate bien davantage lorsque l'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort¹.

Voilà certainement quelle est notre créance; et la foi que nous professons; et je crois qu'en voilà plus qu'il n'en faut pour aider vos consolations par mes petits efforts. Je n'entreprendrais pas de vous porter ce secours de mon propre², mais comme ce ne sont que des répétitions de ce que j'ai appris, je le fais avec assurance en priant Dieu de bénir ces semences, et de leur donner de l'accroissement, car sans lui nous ne pouvons rien faire, et ses plus saintes paroles ne prennent point en nous, comme il l'a dit lui-même³.

Ce n'est pas que je souhaite que vous soyez sans ressentiment⁴. Le coup est trop sensible; il serait même insupportable sans un secours surnaturel. Il n'est donc pas juste que nous soyons sans douleur, comme des anges qui n'ont aucun sentiment de la nature; mais il n'est pas juste aussi que nous soyons sans consolation, comme des païens qui n'ont aucun sentiment de la grâce, mais il est juste que nous soyons affligés et consolés comme chrétiens, et que la consolation de la grâce l'emporte par dessus les sentiments de la nature; que nous disions comme les apôtres: « Nous sommes persécutés et nous bénissons », afin que la grâce soit non seulement en nous, mais victorieuse en nous; qu'ainsi, en sanctifiant le nom de notre Père, sa volonté soit faite la nôtre; que sa grâce règne et domine sur la nature, et que nos afflictions soient comme la matière d'un sacrifice, que sa grâce consume⁵ et anéantisse pour la gloire de Dieu: et que ces sacrifices particuliers honorent et préviennent le sacrifice universel où la nature entière doit être consommée par la puissance de JÉSUS-CHRIST. Ainsi nous tirerons avantage de nos propres imperfections, puisqu'elles serviront de matière à ces holocaustes; car c'est le but des vrais chrétiens de profiter de leurs propres imperfections, parce que « tout coopère en bien pour les élus⁵ ».

Et si nous y prenons garde de près, nous trouverons de grands avantages pour notre édification, en considérant la chose dans la vérité comme nous avons dit tantôt. Car, puisqu'il est véritable que la mort du corps n'est que l'image de celle de l'âme, et que nous bâtissons sur ce principe, qu'en cette rencontre nous avons tous les

1. V. Gr., 3. — L'idée est de saint Augustin, *Civ. D.*, XIII. 4.

2. V. Gr., 2. Cf. : *ex proprio loquitur*. (Joan., VIII, 44.)

3. Dans la parabole de la semence,

où c'est Dieu même qui est le véritable semeur.

4. *Consummer pour consumer*, selon une confusion alors fréquente.

5. *Rom.*, VII, 28.

sujets possibles de bien espérer de son salut, il est certain que si nous ne pouvons arrêter le cours du déplaisir, nous en devons tirer ce profit que, puisque la mort du corps est si terrible qu'elle nous cause de tels mouvements, celle de l'âme nous en devrait bien causer de plus inconsolables. Dieu nous a envoyé la première; Dieu a détourné la seconde. Considérons donc la grandeur de nos biens dans la grandeur de nos maux, et que l'excès de notre douleur soit la mesure de celle de notre joie.

Il n'y a rien qui la puisse modérer, sinon la crainte qu'il ne languisse pour quelque temps dans les peines qui sont destinées à purger le reste des péchés de cette vie; et c'est pour fléchir la colère de Dieu sur lui que nous devons soigneusement nous employer. La prière et les sacrifices sont un souverain remède à ses peines. Mais j'ai appris d'un saint homme¹, dans notre affliction, qu'une des plus solides et des plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore au monde, et de pratiquer les saints avis qu'ils nous ont donnés, et de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent². Par cette pratique, nous les faisons revivre en nous en quelque sorte, puisque ce sont leurs conseils qui sont encore vivants et agissants en nous; et comme les hérésiarques sont punis en l'autre vie des péchés auxquels ils ont engagé leurs sectateurs, dans lesquels leur venin vit encore, ainsi les morts sont récompensés, outre leur propre mérite, pour ceux auxquels ils ont donné suite par leurs conseils et par leur exemple.

Faisons-le donc revivre devant Dieu en nous de tout notre pouvoir; et consolons-nous en l'union de nos cœurs, dans laquelle il me semble qu'il vit encore, et que notre réunion nous rend en quelque sorte sa présence, comme JÉSUS-CHRIST se rend présent en l'assemblée de ses fidèles.

Je prie Dieu de former et maintenir en nous ces sentiments, et de continuer ceux qu'il me semble qu'il me donne, d'avoir pour vous et pour ma sœur plus de tendresse que jamais; car il me semble que l'amour que nous avons pour mon père ne doit pas être perdu, et que nous en devons faire une réfusion sur nous-mêmes, et que nous devons principalement hériter de l'affection qu'il nous portait, pour nous aimer encore plus cordialement s'il est possible.

Je prie Dieu de nous fortifier dans ces résolutions, et sur cette espérance je vous conjure d'agréer que je vous donne un avis que vous prendriez bien sans moi; mais je ne laisserai pas de le faire. C'est qu'après avoir trouvé des sujets de consolation pour sa per-

1. Sans doute M. Singlin. Ce fut plus tard une des idées favorites de M. Hamon, le pieux médecin de P.-R.

2. Non seulement les lettres de consolation qui forment dans l'anti-

quité une littérature si abondante n'ont rien à opposer aux sublimes considérations religieuses qui remplissent cette lettre; elles n'offrent nulle part de maxime morale plus touchante et plus efficace.

sonne, nous n'en venions point à manquer pour la nôtre, par les prévoyances des besoins et des utilités que nous aurions de sa présence.

C'est moi qui y suis le plus intéressé. Si je l'eusse perdu il y a six ans, je me serais perdu ¹, et quoique je croie en avoir à présent une nécessité moins absolue, je sais qu'il m'aurait été encore nécessaire dix ans, et utile toute ma vie. Mais nous devons espérer que Dieu l'ayant ordonné en tel temps, en tel lieu, en telle manière, sans doute c'est le plus expédient pour sa gloire et pour notre salut.

Quelque étrange que cela paraisse, je crois qu'on en doit estimer de la sorte en tous les événements, et que, quelque sinistres qu'ils nous paraissent, nous devons espérer que Dieu en tirera la source de notre joie si nous lui en remettons la conduite. Nous connaissons des personnes de condition qui ont appréhendé des morts domestiques que Dieu a peut-être détournées à leur prière, qui ont été cause ou occasion de tant de misères, qu'il serait à souhaiter qu'ils n'eussent pas été exaucés ².

L'homme est assurément trop infirme pour pouvoir juger sainement de la suite des choses futures. Espérons donc en Dieu, et ne nous fatiguons pas par des prévoyances indiscrettes et téméraires. Remettons-nous à Dieu pour la conduite de nos vies, et que le déplaisir ne soit pas dominant en nous.

Saint Augustin nous apprend qu'il ya dans chaque homme un serpent, une Ève et un Adam ³. Le serpent sont les sens et notre nature, l'Ève est l'appétit concupiscible, et l'Adam est la raison. La nature nous tente continuellement, l'appétit concupiscible désire souvent; mais le péché n'est pas achevé, si la raison ne consent. Laissons donc agir ce serpent et cette Ève, si nous ne pouvons l'empêcher; mais prions Dieu que sa grâce fortifie tellement notre Adam qu'il demeure victorieux; et que JÉSUS-CHRIST en soit vainqueur, et qu'il règne éternellement en nous. Amen.

1. Six ans plus tôt, en 1645, Ét. Périer, s'étant cassé la jambe, reçut la visite de deux gentilshommes qui lui prêtèrent des livres de piété, notamment l'*Augustinus* de Jansénius, les *Lettres spirituelles* de Saint-Cyran, le *Traité de la fréquente communion* d'Arnauld et déterminèrent ainsi sa conversion et celle de toute sa famille.

2. On a cru trouver quelque dureté dans cette consolation d'un frère à sa sœur. C'est mal reconnaître ce que l'austère christianisme de Pascal cache en réalité de tendresse fraternelle et de filiale piété. Il est à peine besoin, pour le faire ressortir, de rappeler quelles

réflexions vers le même temps Descartes soumettait à l'un de ses amis, affligé de la perte de son frère : « Il y a, ce me semble, beaucoup de rapport entre la perte d'une main et la perte d'un frère : vous avez ci-devant souffert la première (il avait été mutilé en combattant) sans que j'aie jamais remarqué que vous en fussiez affligé; pourquoi le seriez-vous de la seconde ?... » Ce serait le cas d'appliquer à Descartes le mot de Descartes lui-même : « Ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, le principal est de l'appliquer bien. »

3. Dans son *Commentaire de la Genèse* contre les Manichéens, II, 20.

II. — LETTRE DE PASCAL A LA REINE CHRISTINE¹ EN LUI ENVOYANT
SA MACHINE ARITHMÉTIQUE

(1652)

Madame,

Si j'avais autant de santé que de zèle, j'irais moi-même présenter à Votre Majesté un ouvrage de plusieurs années, que j'ose lui offrir de si loin ; et je ne souffrirais pas que d'autres mains que les miennes² eussent l'honneur de le porter aux pieds de la plus grande princesse du monde. Cet ouvrage, Madame, est une machine pour faire les règles d'arithmétique sans plume et sans jetons. Votre Majesté n'ignore pas la peine et le temps que coûtent les productions nouvelles, surtout lorsque les inventeurs veulent les porter eux-mêmes à la dernière perfection ; c'est pourquoi il serait inutile de dire combien il y a que je travaille à celle-ci ; et je ne peux mieux l'exprimer qu'en disant que je m'y suis attaché avec autant d'ardeur que si j'eusse prévu qu'elle devait paraître un jour devant une personne si auguste. Mais, Madame, si cet honneur n'a pas été le véritable motif de mon travail, il en sera du moins la récompense, et je m'estimerai trop heureux si, ensuite de³ tant de veilles, il peut donner à Votre Majesté une satisfaction de quelques moments. Je n'importunerai pas non plus Votre Majesté du particulier⁴ de ce qui compose cette machine : si elle en a quelque curiosité, elle pourra se contenter dans un discours que j'ai adressé à M. Bourdelot ; j'y ai touché en peu de mots toute l'histoire de cet ouvrage, l'objet de son invention, l'occasion de sa recherche, l'utilité de ses ressorts, les difficultés de son exécution, les degrés de son progrès, le succès de son accomplissement et les règles de son usage. Je dirai donc seulement ici le sujet qui me porte à l'offrir à Votre Majesté, ce que je considère comme le couronnement et le dernier bonheur de son aventure. Je sais, Madame, que je pourrai être suspect d'avoir recherché de la gloire en la présentant à Votre Majesté, puisqu'elle ne saurait passer que pour extraordinaire, quand on verra qu'elle s'adresse à elle, et qu'au lieu qu'elle ne devrait lui être offerte que

1. Fille et digne héritière de Gustave-Adolphe, Christine, reine de Suède, ne déploya pas seulement des qualités toutes viriles dans la direction des affaires politiques, elle montra le goût le plus vif pour la philosophie et les sciences. Convertie au catholicisme en 1655, elle se souilla peu après du sang de Monaldeschi à Fontainebleau, et mourut à Rome en 1669.

2. Le médecin français Bourdelot, alors en faveur auprès de Christine, fut l'intermédiaire de Pascal. On sait que Descartes, moins prudent que l'inventeur de la machine arithmétique, se laissa attirer à Stockholm, dont il ne put supporter le climat rigoureux.

3. V. Gr., 39.

4. V. Gr., 2.

par la considération de son excellence, on jugera qu'elle est excellente, par cette seule raison qu'elle lui est offerte. Ce n'est pas néanmoins cette espérance qui m'a inspiré ce dessein. Il est trop grand, Madame, pour avoir d'autre objet que Votre Majesté même. Ce qui m'y a véritablement porté, est l'union, qui se trouve en sa personne sacrée, de deux choses qui me comblent également d'admiration et de respect, qui sont l'autorité souveraine et la science solide ; car j'ai une vénération toute particulière pour ceux qui sont élevés au suprême degré, ou de puissance ou de connaissance. Les derniers peuvent, si je ne me trompe, aussi bien que les premiers, passer pour des souverains. Les mêmes degrés se rencontrent entre les génies qu'entre les conditions ; et le pouvoir des rois sur les sujets n'est, ce me semble, qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs, sur lesquels ils exercent le droit de persuader, qui est parmi eux ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique¹. Ce second empire me paraît même d'un ordre d'autant plus élevé, que les esprits sont d'un ordre plus élevé que les corps, et d'autant plus équitable, qu'il ne peut être départi et conservé que par le mérite, au lieu que l'autre peut l'être par la naissance ou par la fortune. Il faut donc avouer que chacun de ces empires est grand en soi ; mais, Madame, que votre Majesté me permette de le dire, elle n'y est point blessée, l'un sans l'autre me paraît défectueux. Quelque puissant que soit un monarque, il manque quelque chose à sa gloire, s'il n'a pas la prééminence de l'esprit ; et quelque éclairé que soit un sujet, sa condition est toujours rabaissée par la dépendance. Les hommes, qui désirent naturellement ce qui est le plus parfait, avaient jusqu'ici continuellement aspiré à rencontrer ce souverain par excellence. Tous les rois et tous les savants en étaient autant d'ébauches², qui ne remplissaient qu'à demi leur attente, et à peine nos ancêtres ont pu voir en toute la durée du monde un roi médiocrement savant ; ce chef-d'œuvre était réservé pour votre siècle. Et afin que cette grande merveille parût accompagnée de tous les sujets possibles d'étonnement, le degré où les hommes n'avaient pu atteindre est rempli par une jeune Reine, dans laquelle se rencontrent ensemble l'avantage de l'expérience avec la tendresse de l'âge, le loisir de l'étude avec l'occupation d'une royale naissance, et l'éminence de la science avec la faiblesse du sexe. C'est Votre Majesté, Madame, qui fournit à l'univers cet unique exemple. C'est elle en qui la puissance est dispensée

1. Première esquisse de la théorie des trois ordres. Cf. *Pens.*, XVII, 1.

2. Un roi philosophe, c'est aussi l'idéal que Platon traça dans sa République et qu'il essaya sans succès de réaliser dans la personne de Denys de Syracuse. Voltaire et Diderot ne

devaient pas être plus heureux avec Frédéric II et Catherine. L'auteur des trois *Discours sur la Condition des Grands* ne semble avoir rien tant redouté qu'un pareil mécompte, en cherchant à former surtout un prince chrétien.

par les lumières de la science, et la science relevée par l'éclat de l'autorité. C'est cette union si merveilleuse qui fait que comme Votre Majesté ne voit rien qui soit au-dessus de sa puissance, elle ne voit rien aussi qui soit au-dessus de son esprit, et qu'elle sera l'admiration de tous les siècles qui la suivront, comme elle a été l'ouvrage de tous les siècles qui l'ont précédée. Régnerez donc, incomparable princesse, d'une manière toute nouvelle ; que votre génie vous assujettisse tout ce qui n'est pas soumis à vos armes : régnerez par le droit de la naissance, durant une longue suite d'années, sur tant de triomphantes provinces ; mais régnerez toujours par la force de votre mérite sur toute l'étendue de la terre. Pour moi, n'étant pas né sous le premier de vos empires, je veux que tout le monde sache que je fais gloire de vivre sous le second ; et c'est pour le témoigner, que j'ose lever les yeux jusqu'à ma Reine, en lui donnant cette première preuve de ma dépendance.

Voilà, Madame, ce qui me porte à faire à Votre Majesté ce présent, quoique indigne d'elle. Ma faiblesse n'a pas étonné mon ambition. Je me suis figuré, qu'encore que le seul nom de Votre Majesté semble éloigner d'elle tout ce qui lui est disproportionné, elle ne rejette pas néanmoins tout ce qui lui est inférieur ; autrement sa grandeur serait sans hommages et sa gloire sans éloges. Elle se contente de recevoir un grand effort d'esprit, sans exiger qu'il soit l'effort d'un esprit grand comme le sien. C'est par cette condescendance qu'elle daigne entrer en communication avec les autres hommes ; et toutes ces considérations jointes me font lui protester avec toute la soumission dont l'un des plus grands admirateurs de ses héroïques qualités est capable, que je ne souhaite rien avec tant d'ardeur que de pouvoir être avoué, Madame, de Votre Majesté, pour son très humble, très obéissant et très fidèle serviteur.

BLAISE PASCAL.

III. — EXTRAITS DES LETTRES A M^{lle} DE ROANNEZ¹

I

Septembre 1656.

Votre lettre m'a donné une extrême joie. Je vous avoue que je commençais à craindre, ou au moins à m'étonner. Je ne sais ce que c'est que ce commencement de douleur dont vous parlez ; mais je

1. Sœur du duc de Roannez, depuis duchesse de La Feuillade. Ayant eu la pensée d'entrer en religion, elle soumit son projet à M. Singlin en 1656. C'est à cette date que, du Poi-

tu, où l'avait emmenée son frère, elle écrivit à Pascal. Les réponses de celui-ci forment une sorte de petit traité de la *Vie religieuse*.

sais qu'il faut qu'il en vienne. Je lisais tantôt le XIII^e chapitre de saint Marc en pensant à vous écrire, et aussi je vous dirai ce que j'y ai trouvé. Jésus-Christ y fait un grand discours à ses apôtres sur son dernier avènement; et, comme tout ce qui arrive à l'Église arrive aussi à chaque Chrétien en particulier, il est certain que tout ce chapitre prédit aussi bien l'état de chaque personne qui, en se convertissant, détruit le vieil homme en elle, que l'état de l'univers entier, qui sera détruit pour faire place à de nouveaux cieus et à une nouvelle terre, comme dit l'Écriture. Et aussi je songeais que cette prédiction de la ruine du temple réprouvé, qui figure la ruine de l'homme réprouvé qui est en chacun de nous, et dont il est dit qu'il ne sera laissé pierre sur pierre, marque qu'il ne doit être laissé aucune passion du vieil homme; et ces effroyables guerres civiles et domestiques représentent si bien le trouble intérieur que sentent ceux qui se donnent à Dieu, qu'il n'y a rien de mieux peint.

Mais cette parole est étonnante : « Quand vous verrez l'abomination dans le lieu où elle ne doit pas être, alors que chacun s'enfuit sans rentrer dans sa maison pour reprendre quoi que ce soit. » Il me semble que cela prédit parfaitement le temps où nous sommes, où la corruption de la morale est aux maisons de sainteté et dans les livres des théologiens et des religieux, où elle ne devrait pas être. Il faut sortir après un tel désordre, et malheur à celles qui sont enceintes ou nourrices en ce temps-là, c'est-à-dire à ceux qui ont des attachements au monde qui les y retiennent ! La parole d'une sainte est à propos sur ce sujet : qu'il ne faut pas examiner si on a vocation pour sortir du monde, mais seulement si on a vocation pour y demeurer, comme on ne consulterait point si on est appelé à sortir d'une maison pestiférée ou embrasée.

Ce chapitre de l'Évangile, que je voudrais lire avec vous tout entier, finit par une exhortation à veiller et à prier pour éviter tous ces malheurs, et en effet il est bien juste que la prière soit continue quand le péril est continuel.

J'envoie à ce dessein des prières qu'on m'a demandées; c'est à trois heures après-midi. Il s'est fait un miracle depuis votre départ à une religieuse de Pontoise qui, sans sortir de son couvent, a été guérie d'un mal de tête extraordinaire par une dévotion à la Sainte-Épine. Je vous en manderai un jour davantage. Mais je vous dirai sur cela un beau mot de saint Augustin, et bien consolatif pour de certaines personnes; c'est qu'il dit que ceux-là voient véritablement les miracles auxquels les miracles profitent : car on ne les voit pas si on n'en profite pas¹.

Je vous ai une obligation que je ne puis assez vous dire du présent que vous m'avez fait; je ne savais ce que ce pouvait être, car

1. Sur l'aveuglement causé par les miracles, voir l'*Art. XX* : « Les miracles, dit-il, d'après saint Thomas, ne servent pas à convertir, mais à condamner. » (*Sum. th.*, I, p., q. 113, art. 10, ad 2^{um}.)

je l'ai déployé avant que de lire votre lettre, et je me suis repenti ensuite de ne lui avoir pas rendu d'abord le respect que je lui devais. C'est une vérité que le Saint-Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu, jusqu'à ce qu'il y paraisse visiblement en la résurrection, et c'est ce qui rend les reliques des saints si dignes de vénération. Car Dieu n'abandonne jamais les siens, non pas même dans le sépulcre, où leurs corps, quoique morts aux yeux des hommes, sont plus vivants devant Dieu, à cause que le péché n'y est plus : au lieu qu'il y réside toujours durant cette vie, au moins quant à sa racine (car les fruits du péché n'y sont pas toujours), et cette malheureuse racine, qui en est inséparable pendant la vie, fait qu'il n'est pas permis de les honorer alors, puisqu'ils sont plutôt dignes d'être haïs. C'est pour cela que la mort est nécessaire pour mortifier entièrement cette malheureuse racine, et c'est ce qui la rend souhaitable. Mais il ne sert de rien de vous dire ce que vous savez si bien ; il vaudrait mieux le dire à ces autres personnes dont vous parlez, mais elles ne l'écouteraient pas.

II

Dimanche, 24 septembre, 1656.

Il est bien assuré qu'on ne se détache jamais sans douleur. On ne sent pas son lien quand on suit volontairement celui qui entraîne, comme dit saint Augustin ; mais quand on commence à résister et à marcher en s'éloignant, on souffre bien ; le lien s'étend et endure toute la violence ; et ce lien est notre propre corps, qui ne se rompt qu'à la mort. Notre-Seigneur a dit que, « depuis la venue de Jean-Baptiste (c'est-à-dire depuis son avènement dans chaque fidèle), le royaume de Dieu souffre violence et que les violents le ravissent ». Avant que l'on soit touché, on n'a que le poids de sa concupiscence, qui porte à la terre. Quand Dieu attire en haut, ces deux efforts contraires font cette violence que Dieu seul peut faire surmonter. « Mais nous pouvons tout, dit saint Léon, avec celui sans lequel nous ne pouvons rien ». Il faut donc se résoudre à souffrir cette guerre toute sa vie : car il n'y a point ici de paix. « Jésus-Christ est venu apporter le couteau, et non pas la paix. » Mais néanmoins il faut avouer que comme l'Écriture dit que « la sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu », aussi on peut dire que cette guerre qui paraît dure aux hommes est une paix devant Dieu ; car c'est cette paix que Jésus-Christ a aussi apportée. Elle ne sera néanmoins parfaite que quand le corps sera détruit ; et c'est ce qui fait souhaiter la mort, en souffrant néanmoins de bon cœur la vie pour l'amour de celui qui a souffert pour nous et la vie et la mort, et qui peut nous donner plus de biens que nous ne pouvons ni demander ni

imaginer, comme dit saint Paul, en l'épître de la messe d'aujourd'hui¹.

III

Septembre ou octobre 1656.

Je ne crains plus rien pour vous, Dieu merci, et j'ai une espérance admirable. C'est une parole bien consolante que celle de Jésus-Christ : « Il sera donné à ceux qui ont déjà. » Par cette promesse, ceux qui ont beaucoup reçu ont droit d'espérer davantage, et ainsi ceux qui ont reçu extraordinairement doivent espérer extraordinairement.

J'essaye autant que je puis de ne m'affliger de rien, et de prendre tout ce qui arrive pour le meilleur. Je crois que c'est un devoir, et qu'on pêche en ne le faisant pas. Car enfin la raison pour laquelle les péchés sont péchés, c'est seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu ; et ainsi l'essence du péché consistant à avoir une volonté opposée à celle que nous connaissons en Dieu, il est visible, ce me semble, que, quand il nous découvre sa volonté par les événements, ce serait un péché de ne s'y pas accommoder. J'ai appris que tout ce qui est arrivé à quelque chose d'admirable, puisque la volonté de Dieu y est marquée. Je le loue de tout mon cœur de la continuation faite de ses grâces, car je vois bien qu'elles ne diminuent point.

L'affaire du...² ne va guère bien : c'est une chose qui fait trembler ceux qui ont de vrais mouvements de Dieu de voir la persécution qui se prépare non seulement contre les personnes (ce serait peu), mais contre la vérité. Sans mentir, Dieu est bien abandonné. Il me semble que c'est un temps où le service qu'on lui rend est bien agréable. Il veut que nous jugions de la grâce par la nature ; et ainsi il permet de considérer que comme un prince chassé de son pays par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui lui demeurent fidèles dans la révolte publique, de même il semble que Dieu considère avec une bonté particulière ceux qui défendent aujourd'hui la pureté de la religion et de la morale, qui est si fort combattue. Mais il y a cette différence entre les rois de la terre et le Roi des rois, que les princes ne rendent pas leurs sujets fidèles, mais qu'ils les trouvent tels : au lieu que Dieu ne trouve jamais les hommes qu'infidèles, et qu'il les rend fidèles quand ils le sont. De

1. « Afin qu'enracinés et fondés dans l'amour, vous puissiez connaître la charité du Christ qui surpasse toute connaissance ». (Éph., III, 17. Ép. du xvi^e dim. après la Pentecôte.)

2. Suppléé : du formulaire. C'était

la reconnaissance de la bulle d'Innocent X et le désaveu des cinq propositions de Jansénius. Elles furent de nouveau censurées par Alexandre VII, le 16 octobre 1656.

sorte qu'au lieu que les rois ont une obligation insigne à ceux qui demeurent dans leur obéissance, il arrive, au contraire, que ceux qui subsistent dans le service de Dieu lui sont eux-mêmes redevables infiniment. Continuons donc à le louer de cette grâce, s'il nous l'a faite, de laquelle nous le louerons dans l'éternité, et prions-le qu'il nous la fasse encore, et qu'il ait pitié de nous et de l'Église entière, hors laquelle il n'y a que malédiction.

Je prends part aux quatre persécutés dont vous parlez¹. Je vois bien que Dieu s'est réservé des serviteurs cachés, comme il le dit à Élie². Je le prie que nous en soyons, bien et comme il faut, en esprit et en vérité et sincèrement.

IV

Fin d'octobre 1656.

Il me semble que vous prenez assez de part du miracle pour vous mander en particulier que la vérification en est achevée par l'Église comme vous le verrez par cette sentence de M. le grand vicaire.

Il y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse paraître par ces coups extraordinaires, qu'on doit bien profiter de ces occasions, puisqu'il ne sort du secret de la nature qui le couvre que pour exciter notre foi à le servir avec d'autant plus d'ardeur que nous le connaissons avec plus de certitude.

Si Dieu se découvrait continuellement aux hommes, il n'y aurait point de mérite à le croire; et s'il ne se découvrait jamais, il y aurait peu de foi. Mais il se cache ordinairement, et se découvre rarement à ceux qu'il veut engager dans son service. Cet étrange secret, dans lequel Dieu s'est retiré, impénétrable à la vue des hommes, est une grande leçon pour nous porter à la solitude loin de la vue des hommes. Il est demeuré caché, sous le voile de la nature qui nous le couvre, jusques à l'Incarnation; et quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il était bien plus reconnaissable quand il était invisible, que non pas quand il s'est rendu visible. Et enfin, quand il a voulu accomplir la promesse qu'il fit à ses apôtres de demeurer avec les hommes jusqu'à son dernier avènement, il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange et le plus obscur secret de tous, qui sont les espèces de l'Eucharistie. C'est ce sacrement que saint Jean appelle dans l'*Apocalypse* une manne cachée; et je crois qu'Isaïe le voyait en cet état, lorsqu'il dit en esprit de prophétie: « Véritablement tu es un Dieu caché. » C'est là le dernier secret où il peut être. Le voile de la nature qui couvre Dieu a été pénétré par plusieurs infidèles, qui, comme dit saint Paul, ont reconnu un Dieu invisible

1. Quatre prêtres de la paroisse de Saint-Merry alors sous le coup d'une lettre de cachet et obligés de fuir.
2. Cf. *Pens.*, XXIII, 77.

par la nature visible. Les chrétiens hérétiques l'ont connu a travers son humanité, et adorent Jésus-Christ Dieu et homme. Mais de le reconnaître sous des espèces de pain, c'est le propre des seuls catholiques : il n'y a que nous que Dieu éclaire jusque-là. On peut ajouter à ces considérations le secret de l'esprit de Dieu caché encore dans l'Écriture. Car il y a deux sens parfaits, le littéral et le mystique ; et les Juifs s'arrêtant à l'un ne pensent pas seulement qu'il y en ait un autre et ne songent pas à le chercher : de même que les impies, voyant les effets naturels, les attribuent à la nature, sans penser qu'il y en ait un autre auteur ; et comme les Juifs, voyant un homme parfait en Jésus-Christ, n'ont pas pensé à y chercher une autre nature : « Nous n'avons pas pensé que ce fût lui, » dit encore Isaïe ; et de même enfin que les hérétiques, voyant les apparences parfaites du pain dans l'Eucharistie, ne pensent pas à y chercher une autre substance. Toutes choses couvrent quelque mystère ; toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu. Les Chrétiens doivent le reconnaître en tout. Les afflictions temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. Prions Dieu de nous le faire reconnaître et servir en tout ; et rendons-lui des grâces infinies de ce que, s'étant caché en toutes choses pour les autres, il s'est découvert en toutes choses et en tant de manières pour nous.

V

Dimanche 5 novembre 1656.

Je ne sais comment vous aurez reçu la perte de vos lettres. Je voudrais bien vous que l'eussiez prise comme il faut. Il est temps de commencer à juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu, qui ne peut être ni injuste ni aveugle, et non pas par la nôtre propre, qui est toujours pleine de malice et d'erreur. Si vous avez eu ces sentiments, j'en serai bien content, afin que vous vous en soyez consolée sur une raison plus solide que celle que j'ai à vous dire, qui est que j'espère qu'elles se retrouveront. On m'a déjà rapporté celle du 5 ; et quoique ce ne soit pas la plus importante, car celle de M. du Gas¹ l'est davantage, néanmoins cela me fait espérer de ravoïr l'autre.

Je ne sais pourquoi vous vous plaignez de ce que je n'avais rien écrit pour vous ; je ne vous sépare point vous deux, et je songe sans cesse à l'un et à l'autre². Vous voyez bien que mes autres lettres, et encore celle-ci, vous regardent assez. En vérité, je ne puis m'empêcher de vous dire que je voudrais être infaillible dans mes jugements ; vous ne seriez pas si mal si cela était, car je suis

1. Pseudonyme de M. Singlin.

2. Sans doute le duc de Roannez, l'ami de Pascal.

bien content de vous, mais mon jugement n'est rien. Je dis cela sur la manière dont je vois que vous parlez de ce bon cordelier persécuté, et de ce que fait le... Je ne suis pas surpris de voir M. N... s'y intéresser, je suis accoutumé à son zèle, mais le vôtre m'est tout à fait nouveau ; c'est ce langage nouveau que produit ordinairement le cœur nouveau. Jésus-Christ a donné dans l'Évangile cette marque pour reconnaître ceux qui ont la foi, qui est qu'ils parleront un langage nouveau¹ et en effet, le renouvellement des pensées et des désirs cause celui des discours. Ce que vous dites des jours où vous vous êtes trouvée seule, et la consolation que vous donne la lecture, sont des choses que M. N... sera bien aise de savoir quand je les lui ferai voir, et ma sœur aussi. Ce sont assurément des choses nouvelles, mais qu'il faut sans cesse renouveler ; car cette nouveauté, qui ne peut déplaire à Dieu, comme le vieil homme ne lui peut plaire, est différente des nouveautés de la terre, en ce que, les choses du monde, quelque nouvelles qu'elles soient, vieillissent en durant ; au lieu que cet esprit nouveau se renouvelle d'autant plus, qu'il dure davantage. « Notre vieil homme périt, dit saint Paul, et se renouvelle de jour en jour, » et ne sera parfaitement nouveau que dans l'éternité, où l'on chantera sans cesse ce cantique nouveau dont parle David dans les Psaumes de *Laudes*², c'est-à-dire ce chant qui part de l'esprit nouveau de la charité.

Je vous dirai pour nouvelle de ce qui touche ces deux personnes, que je vois bien que leur zèle ne se refroidit pas : cela m'étonne, car il est bien plus rare de voir continuer dans la piété que d'y voir entrer. Je les ai toujours dans l'esprit, et principalement celle du miracle, parce qu'il y a quelque chose de plus extraordinaire, quoique l'autre le soit aussi beaucoup et quasi sans exemple. Il est certain que les grâces que Dieu fait en cette vie sont la mesure de la gloire qu'il prépare en l'autre. Aussi, quand je prévois la fin et le couronnement de son ouvrage par les commencements qui en paraissent dans les personnes de piété, j'entre en une vénération qui me transit de respect envers ceux qu'il semble avoir choisis pour ses élus. Je vous avoue qu'il me semble que je les vois déjà dans un de ces trônes où ceux qui auront tout quitté jugeront le monde avec Jésus-Christ, selon la promesse qu'il en a faite. Mais quand je viens à penser que ces mêmes personnes peuvent tomber, et être au contraire au nombre malheureux des jugés, et qu'il y en aura tant qui tomberont de la gloire, et qui laisseront prendre à d'autres par leur négligence la couronne que Dieu leur avait offerte, je ne puis souffrir cette pensée ; et l'effroi que j'aurais de les voir en cet état éternel de misère, après les avoir imaginées avec tant de raison

1. Explication profonde de la parole de l'Évangile : « Ils chasseront les démons, ils parleront des langues nouvelles... ». (Marc., XVI, 17.) Cf.

le même procédé d'exégèse dans la 1^{re} lettre à M^{lle} de Roannez.

2. Le *Cantate Domino canticum novum*. (Ps. XCXVII, 1.)

dans l'autre état, me fait détourner l'esprit de cette idée, et revenir à Dieu pour le prier de ne pas abandonner les faibles créatures qu'il s'est acquises, et à lui dire pour les deux personnes que vous savez ce que l'Eglise dit aujourd'hui avec saint Paul : « Seigneur achevez vous-même l'ouvrage que vous-même avez commencé. » Saint Paul se considérait souvent en ces deux états, et c'est ce qui lui fait dire ailleurs : « Je châtie mon corps de peur que moi-même, qui convertis tant de peuples, je ne devienne réprouvé. » Je finis donc par ces paroles de Job : « J'ai toujours craint le Seigneur comme les flots d'une mer furieuse et enflée pour m'engloutir. » Et ailleurs : « Bienheureux est l'homme qui est toujours en crainte. »

VI

Novembre 1656.

...Pour répondre à tous vos articles, et bien écrire malgré mon peu de temps.

Je suis ravi de ce que vous goûtez le livre de M. de Laval ¹ et les *Méditations sur la grâce*; j'en tire de grandes conséquences pour ce que je souhaite.

Je mande le détail de cette condamnation qui vous avait effrayée; cela n'est rien du tout, Dieu merci, et c'est un miracle de ce qu'on n'y ² fait pas pis, puisque les ennemis de la vérité ont le pouvoir et la volonté de l'opprimer. Peut-être êtes-vous de celles qui méritent que Dieu ne l'abandonne pas, et ne la retire pas de la terre, qui s'en est rendue si indigne; et il est assuré que vous servez à l'Eglise par vos prières, si l'Eglise vous a servi par les siennes. Car c'est l'Eglise qui mérite, avec Jésus-Christ qui en est inséparable, la conversion de ceux qui ne sont pas dans la vérité; et ce sont ensuite ces personnes converties qui secourent la mère qui les a délivrées. Je loue de tout mon cœur le petit zèle ³ que j'ai reconnu dans votre lettre pour l'union avec le pape. Le corps n'est non plus vivant sans le chef, que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps, et n'appartient plus à Jésus-Christ. Je ne sais s'il y a des personnes dans l'Eglise plus attachées à cette unité du corps que ceux que vous appelez nôtres. Nous savons que toutes les vertus, le martyre, les austérités et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Eglise, et de la communion du chef de l'Eglise, qui est le pape. Je ne me séparerai jamais de sa communion, au moins je prie Dieu de m'en faire la grâce; sans quoi je serais perdu pour jamais ⁴.

1. Pseudonyme de M. de Luynes, auteur des *Sentences tirées de l'Écriture Sainte et des Pères*.

2. A Rome, où se poursuivait le débat soulevé par l'*Augustinus*.

3. Ent. : le zèle mesuré, mais réel.

4. Expression remarquable des sentiments catholiques de Pascal. Cf. *Pens.*, XXIII, 61, qui en fournit un témoignage non moins explicite jusqu'en ses dernières années.

Je vous fais une espèce de profession de foi, et je ne sais pourquoi ; mais je ne l'effacerai pas ni ne recommencerai pas.

M. du Gas m'a parlé ce matin de votre lettre avec autant d'étonnement et de joie qu'on en peut avoir : il ne sait où vous avez pris ce qu'il m'a rapporté de vos paroles ; il m'en a dit des choses surprenantes et qui ne me surprennent plus tant. Je commence à m'accoutumer à vous et à la grâce que Dieu vous fait, et néanmoins je vous avoue qu'elle est toujours nouvelle, comme elle est toujours nouvelle en effet. Car c'est un flux continuel de grâce, que l'Écriture compare à un fleuve et à la lumière que le soleil envoie incessamment hors de soi, et qui est toujours nouvelle, en sorte que, s'il cessait un instant d'en envoyer, toute celle qu'on aurait reçue disparaîtrait, et on resterait dans l'obscurité.

Il m'a dit qu'il avait commencé à vous répondre, et qu'il le transcrirait pour le rendre plus lisible, et qu'en même temps il l'étendrait. Mais il vient de me l'envoyer avec un petit billet où il me mande qu'il n'a pu ni le transcrire, ni l'étendre ; cela me fait croire que cela sera mal écrit. Je suis témoin de son peu de loisir, et du désir qu'il avait d'en avoir pour vous.

Je prends part à la joie que vous donnera l'affaire des ¹..., car je vois bien que vous vous intéressez pour l'Église ; vous lui êtes bien obligée. Il y a seize cents ans qu'elle gémit pour vous. Il est temps de gémir pour elle, et pour nous tout ensemble, et de lui donner tout ce qui nous reste de vie, puisque Jésus-Christ n'a pris la sienne que pour la perdre pour elle et pour nous.

VII

Décembre 1656.

Quoi qu'il puisse arriver de l'affaire de ¹..., il y en a assez, Dieu merci, de ce qui est déjà fait pour en tirer un admirable avantage contre ces maudites maximes. Il faut que ceux qui ont quelque part à cela en rendent de grandes grâces à Dieu, et que leurs parents et amis prient Dieu pour eux, afin qu'ils ne tombent pas d'un si grand bonheur et d'un si grand honneur que Dieu leur a faits. Tous les honneurs du monde n'en sont que l'image ; celui-là seul est solide et réel, et néanmoins il est inutile sans la bonne disposition du cœur. Ce ne sont ni les austérités du cœur ni les agitations de l'esprit, mais les bons mouvements du cœur qui méritent, et qui soutiennent les peines du corps et de l'esprit. Car enfin il faut ces deux choses pour sanctifier : peines et plaisirs. Saint Paul a dit que ceux qui entreront dans la bonne vie trouveront des troubles et des inquiétudes en grand nombre. Cela doit consoler ceux qui en

1. Ent. : des curés de Paris, qui tinrent à flétrir après Pascal les maximes de la morale relâchée.

2. Il s'agit encore de l'Adresse des

Curés de Paris à l'Assemblée du clergé en vue de condamner le relâchement de certains casuistes.

sentent, puisque, étant avertis que le chemin du ciel qu'ils cherchent en est rempli, ils doivent se réjouir de rencontrer des marques qu'ils sont dans le véritable chemin. Mais ces peines-là ne sont pas sans plaisirs, et ne sont jamais surmontées que par le plaisir. Car de même que ceux qui quittent Dieu pour retourner au monde ne le font que parce qu'ils trouvent plus de douceur dans les plaisirs de la terre que dans ceux de l'union avec Dieu, et que ce charme victorieux les entraîne, et, les faisant repentir de leur premier choix, les rend des pénitents du diable, selon la parole de Tertullien : de même on ne quitterait jamais les plaisirs du monde pour embrasser la croix de Jésus-Christ, si on ne trouvait plus de douceur dans le mépris, dans la pauvreté, dans le dénûment et dans le rebut des hommes, que dans les délices du péché. Et ainsi, comme dit Tertullien, il ne faut pas croire que la vie des chrétiens est une vie de tristesse. On ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands. « Priez toujours, dit saint Paul, rendez grâces toujours, réjouissez-vous toujours. » C'est la joie d'avoir trouvé Dieu qui est le principe de la tristesse de l'avoir offensé et de tout le changement de vie. Celui qui a trouvé le trésor dans un champ en a une telle joie, que cette joie, selon Jésus-Christ, lui fait vendre tout ce qu'il a pour l'acheter. Les gens du monde n'ont point cette joie « que le monde ne peut ni donner ni ôter, » dit Jésus-Christ même. Les Bienheureux ont cette joie sans aucune tristesse ; les gens du monde ont leur tristesse sans cette joie, et les Chrétiens ont cette joie mêlée de la tristesse d'avoir suivi d'autres plaisirs, et de la crainte de la perdre par l'attrait de ces autres plaisirs qui nous tentent sans relâche. Et ainsi nous devons travailler sans cesse à nous conserver cette joie qui modère notre crainte, et à conserver cette crainte qui modère notre joie, et, selon qu'on se sent trop emporté vers l'une, se pencher vers l'autre pour demeurer debout. « Souvenez-vous des biens dans les jours d'afflictions, et souvenez-vous de l'affliction dans les jours de réjouissance, » dit l'Écriture, jusqu'à ce que la promesse que Jésus-Christ nous a faite de rendre sa joie pleine en nous soit accomplie. Ne nous laissons donc pas abattre à la tristesse, et ne croyons pas que la piété ne consiste qu'en une amertume sans consolation. La véritable piété, qui ne se trouve parfaite que dans le ciel, est si pleine de satisfactions, qu'elle en remplit et l'entrée et le progrès et le couronnement. C'est une lumière si éclatante, qu'elle rejailit sur tout ce qui lui appartient ; et s'il y a quelque tristesse mêlée, et surtout à l'entrée, c'est de nous qu'elle vient, et non pas de la vertu ; car ce n'est pas l'effet de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore. Otons l'impiété, et la joie sera sans mélange. Ne nous en prenons donc pas à la dévotion, mais à nous-mêmes, et n'y cherchons du soulagement que par notre correction¹.

1. Sur les funestes effets de l'esprit du monde et la tristesse qui en est inséparable, cf. *Pens.*, XXII, 27, et le mot de Nicole qui en paraît inspiré : « Le monde ensanglante toutes nos plaies. »

VIII

Décembre 1656.

Je suis bien aise de l'espérance que vous me donnez du bon succès de l'affaire dont vous craignez de la vanité. Il y a à craindre partout, car si elle ne réussissait pas, j'en craindrais cette mauvaise tristesse dont saint Paul dit qu'elle donne la mort, au lieu qu'il y en a une autre qui donne la vie. Il est certain que cette affaire-là était épineuse, et que si la personne en sort, il y a sujet d'en prendre quelque vanité; si ce n'est à cause qu'on a prié Dieu pour cela, et qu'ainsi il doit croire que le bien qui en viendra sera son ouvrage. Mais si elle réussissait mal, il ne devrait pas en tomber dans l'abattement, par cette même raison qu'on a prié Dieu pour cela, et qu'il y a apparence qu'il s'est approprié cette affaire : aussi il le faut regarder comme l'auteur de tous les biens et de tous les maux, excepté le péché. Je lui répéterai là-dessus ce que j'ai autrefois rapporté de l'Écriture : « Quand vous êtes dans les biens, souvenez-vous des maux que vous méritez, et quand vous êtes dans les maux, souvenez-vous des biens que vous espérez. » Cependant je vous dirai sur le sujet de l'autre personne que vous savez, qui mande qu'elle a bien des choses dans l'esprit qui l'embarrassent, que je suis bien fâché de la voir en cet état. J'ai bien de la douleur de ses peines, et je voudrais bien l'en pouvoir soulager; je la prie de ne point prévenir l'avenir, et de se souvenir que, comme dit Notre-Seigneur, « à chaque jour suffit sa malice. »

Le passé ne nous doit point embarrasser, puisque nous n'avons qu'à avoir regret de nos fautes; mais l'avenir nous doit encore moins toucher, puisqu'il n'est point du tout à notre égard, et que nous n'y arriverons peut-être jamais. Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous ¹, et dont nous devons user selon Dieu. C'est là où nos pensées doivent être principalement comptées. Cependant le monde est si inquiet, qu'on ne pense presque jamais à la vie présente et à l'instant où l'on vit; mais à celui où l'on vivra. De sorte qu'on est toujours en état de vivre à l'avenir, et jamais de vivre maintenant. Notre-Seigneur n'a pas voulu que notre prévoyance s'étendît plus loin que le jour où nous sommes. C'est les bornes qu'il faut garder, et pour notre propre salut, et pour notre propre repos. Car, en vérité, les préceptes chrétiens sont les plus pleins de consolations; je dis plus que les maximes du monde.

Je prévois aussi bien des peines et pour cette personne, et pour d'autres, et pour moi. Mais je prie Dieu, lorsque je sens que je m'engage dans ces prévoyances, de me renfermer dans mes limites; je me ramasse dans moi-même, et je trouve que je manque à faire plusieurs choses à quoi je suis obligé présentement, pour me dissiper

1. Cf. *Pens.*, III, 5.

en des pensées inutiles de l'avenir, auxquelles bien loin d'être obligé de m'arrêter, je suis au contraire obligé de ne m'y point arrêter. Ce n'est que faute de savoir bien connaître et étudier le présent qu'on fait l'entendu pour étudier l'avenir. Ce que je dis là, je le dis pour moi, et non pas pour cette personne, qui a assurément bien plus de vertu et de méditation que moi; mais je lui représente mon défaut pour l'empêcher d'y tomber : on se corrige quelquefois mieux par la vue du mal que par l'exemple du bien ; et il est bon de s'accoutumer à profiter du mal, puisqu'il est si ordinaire, au lieu que le bien est si rare.

IX

Dimanche 24 décembre 1656.

Je plains la personne que vous savez dans l'inquiétude où je sais qu'elle est, et où je ne m'étonne pas de la voir. C'est un petit jour du jugement, qui ne peut arriver sans une émotion universelle de la personne, comme le jugement général en causera une générale dans le monde, excepté ceux qui se seront déjà jugés eux-mêmes, comme elle prétend faire : cette peine temporelle garantirait de l'éternelle, par les mérites infinis de Jésus-Christ, qui la souffre et qui se la rend propre ; c'est ce qui doit la consoler. Notre joug est aussi le sien, sans cela il serait insupportable. « Portez, dit-il, mon joug sur vous. » Ce n'est pas notre joug, c'est le sien, et aussi il le porte. « Sachez, dit-il, que mon joug est doux et léger. » Il n'est léger qu'à lui et à sa force divine. Je lui voudrais dire qu'elle se souvienne que ces inquiétudes ne viennent pas du bien qui commence d'être en elle, mais du mal qui y est encore et qu'il faut diminuer continuellement ; et qu'il faut qu'elle fasse comme un enfant qui est tiré par des voleurs d'entre les bras de sa mère, qui ne le veut point abandonner ; car il ne doit pas accuser de la violence qu'il souffre la mère qui le retient amoureusement, mais ses injustes ravisseurs¹. Tout l'office de l'Avent est bien propre pour donner courage aux faibles, et on y dit souvent ce mot de l'Écriture : « Prenez courage, lâches et pusillanimes, voici votre rédempteur qui vient, » et on dit aujourd'hui à Vêpres : « Prenez de nouvelles forces, et bannissez désormais toute crainte, voici notre Dieu qui arrive, et vient pour nous secourir et nous sauver². »

1. Cf. XXII, 27.

2. M^{lle} de Roannez entra, en effet, comme novice à Port-Royal. Mais sa mère obtint à la fin de 1657 une lettre de cachet pour l'en faire sortir. Après la mort de Pascal, elle se fit

relever des vœux qu'elle avait prononcés, épousa le duc de la Feuillade et termina une vie, aussi troublée par les souffrances de la maladie que par les inquiétudes de la conscience, en 1683.

IV. — FRAGMENT D'UNE LETTRE A M^{me} PÉRIER¹

1659

En gros leur avis² fut que vous ne pouvez en aucune manière, sans blesser la charité et votre conscience mortellement et vous rendre coupable d'un des plus grands crimes, engager un enfant de son âge, et de son innocence, et même de sa piété, à la plus périlleuse et la plus basse des conditions du christianisme. Qu'à la vérité suivant le monde l'affaire n'avait nulle difficulté et qu'elle était à conclure sans hésiter; mais que selon Dieu, elle en avait moins de difficulté et qu'elle était à rejeter sans hésiter, parce que la condition d'un mariage avantageux est aussi souhaitable suivant le monde, qu'elle est vile et préjudiciable selon Dieu. Que ne sachant à quoi elle devait être appelée, ni si son tempérament ne sera pas si tranquillisé qu'elle puisse supporter avec piété sa virginité, c'était bien peu en connaître le prix que de l'engager à perdre ce bien si souhaitable pour chaque personne à soi-même et si souhaitable aux pères et aux mères pour leurs enfants, parce qu'ils ne le peuvent plus désirer pour eux, que c'est en eux qu'ils doivent essayer de rendre à Dieu ce qu'ils ont perdu d'ordinaire pour d'autres causes que pour Dieu.

De plus, que les maris, quoique riches et sages suivant le monde, sont en vérité de francs païens devant Dieu; de sorte que les dernières paroles de ces messieurs sont que d'engager une enfant à un homme du commun, c'est une espèce d'homicide et comme un déicide en leurs personnes.

V. — LETTRE DE PASCAL A FERMAT³

Monsieur,

Vous êtes le plus galant homme du monde, et je suis assurément un de ceux qui sais le mieux reconnaître ces qualités-là et les admirer infiniment, surtout quand elles sont jointes aux talents qui se trouvent singulièrement en vous : tout cela m'oblige à vous témoi-

1. La sœur puinée de Pascal, qui pensait alors à marier sa fille, Jacqueline Périer, âgée de quinze ans.

2. Il s'agit de Singlin, Saci et Rebours, directeurs de P. R., qui croyaient à la vocation religieuse de la nièce de Pascal.

3. Fermat, que Pascal tenait pour le premier homme du monde, était un

conseiller au Parlement de Toulouse qui consacra ses loisirs à cultiver les sciences. En même temps que Descartes, il eut l'idée de représenter les courbes par des équations et son *Introduction aux lieux géométriques, plans et solides* est la première application, aussi profonde que nouvelle, de l'algèbre à la géométrie.

gner de ma main ma reconnaissance pour l'offre que vous me faites, quelque peine que j'aie encore d'écrire et de lire moi-même : mais l'honneur que vous me faites m'est si cher, que je ne puis me hâter d'y répondre. Je vous dirai donc, monsieur, que, si j'étais en santé, je serais volé à Toulouse, et que je n'aurais pas souffert qu'un homme comme vous eût fait un pas pour un homme comme moi. Je vous dirai aussi que, quoique vous soyez celui de toute l'Europe que je tiens pour le plus grand géomètre, ce ne serait pas cette qualité-là qui m'aurait attiré ; mais que je me figure tant d'esprit et d'honnêteté en votre conversation, que c'est pour cela que je vous rechercherais. Car pour vous parler franchement de la géométrie, je la trouve le plus haut exercice de l'esprit ; mais en même temps je la connais pour si inutile, que je fais peu de différence entre un homme qui n'est que géomètre et un habile artisan. Aussi je l'appelle le plus beau métier du monde ; mais enfin ce n'est qu'un métier ; et j'ai dit souvent qu'elle est bonne pour faire l'essai, mais non pas l'emploi de notre force : de sorte que je ne ferais pas deux pas pour la géométrie, et je m'assure fort que vous êtes fort de mon humeur¹. Mais il y a maintenant ceci de plus en moi, que je suis dans des études si éloignées de cet esprit-là, qu'à peine me souviens-je qu'il y en ait. Je m'y étais mis, il y a un an ou deux, par une raison tout à fait singulière, à laquelle ayant satisfait, je suis au hasard de ne jamais plus y penser, outre que ma santé n'est pas encore assez forte ; car je suis si faible que je ne puis marcher sans bâton, ni me tenir à cheval. Je ne puis même faire que trois ou quatre lieues au plus en carrosse ; c'est ainsi que je suis venu de Paris ici en vingt-deux jours. Les médecins m'ordonnent les eaux de Bourbon pour le mois de septembre, et je suis engagé autant que je puis l'être, depuis deux mois, d'aller de là en Poitou par eau jusqu'à Saumur, pour demeurer jusqu'à Noël avec M. le duc de Roannez, gouverneur de Poitou, qui a pour moi des sentiments que je ne vaudrais pas. Mais comme je passerai par Orléans en allant à Saumur par la rivière, si ma santé ne me permet pas de passer outre, j'irai de là à Paris. Voilà, monsieur, tout l'état de ma vie présente, dont je suis obligé de vous rendre compte, pour vous assurer de l'impossibilité où je suis de recevoir l'honneur que vous daignez m'offrir, et que je souhaite de tout mon cœur de pouvoir un jour reconnaître, ou en vous, ou en messieurs vos enfants, auxquels je suis tout dévoué, ayant une vénération particulière pour ceux qui portent le nom du premier homme du monde. Je suis, etc. PASCAL,

De Bienassis, le 10 août 1660.

1. Pascal avait déjà exprimé quelque dédain pour la géométrie au temps de ses relations avec Méré (1649) : « Vous souvenez-vous de m'avoir dit une fois, écrivait celui-ci à Pascal, que vous n'étiez plus si per-

suaillé de l'excellence des mathématiques ? » Mais tandis que c'était alors pour des raisons toutes mondaines, c'est maintenant par ascétisme et par zèle religieux que Pascal rabaisse le métier des géomètres.

VI. — A LA MARQUISE DE SABLÉ¹

Décembre 1660.

Encore que je sois bien embarrassé, je ne puis différer à vous rendre mille grâces de m'avoir procuré la connaissance de M. Menjot², car c'est à vous sans doute, madame, que je la dois. Et comme je l'estimais déjà beaucoup par les choses que ma sœur m'en avait dites, je ne puis vous dire avec combien de joie j'ai reçu la grâce qu'il m'a voulu faire. Il ne faut que lire son épître pour voir combien il a d'esprit et de jugement; et quoique je ne sois pas capable d'entendre le fond des matières qu'il traite dans son livre, je vous dirai néanmoins, madame, que j'y ai beaucoup appris par la manière dont il accorde en peu de mots l'immatérialité de l'âme³ avec le pouvoir qu'a la matière d'altérer ses fonctions et de causer le délire⁴. J'ai bien de l'impatience d'avoir l'honneur de vous en entretenir⁵.

1. La marquise de Sablé, après avoir été l'une des *Précieuses* les plus brillantes, était devenue l'amie de Port-Royal. C'est dans son salon qu'ont été produites les *Maximes* de La Rochefoucauld et peut-être aussi quelques *Pensées* de Pascal. V. *Introduction, Style des Pensées*.

2. Médecin protestant fort en vogue à cette époque, et qui, par ses objections à M^{me} Périer sur la question de l'Eucharistie, provoqua la publication de la *Perpétuité de la foi* par le grand Arnauld.

3. Cf. sur ce sujet qui a vivement sollicité la pensée de Pascal *Pensées*, VIII, 39, 40, etc.

4. Dans son livre sur l'*Histoire et le traitement des fièvres malignes*.

5. On a coutume de se figurer Pascal finissant sa vie dans la pratique étroite d'une religion aussi mortifiante pour la pensée qu'elle fut impitoyable pour les sens. Il est intéressant de voir que, même en ses dernières années, les recherches spéculatives des sciences et de la philosophie n'avaient pas pour lui perdu leur attrait et que sa vie a jusqu'au bout réalisé l'idéal qu'il a si éloquemment tracé dans les *Pensées*, la parfaite union de l'*bonnets homme* et du *chrétien*.

PETITE GRAMMAIRE

DE LA LANGUE DES PENSÉES

1. FORMES GRAMMATICALES. — *Mol* (IX, 1), *vieil* (VI, 44), *je vas* (IX, 1), *avenir* (pour *advenir*), sont des formes encore usuelles au temps de Pascal.

2. SUBSTANTIFS. — On trouve souvent comme substantifs : 1^o l'infinitif verbal: le *croire*, le *courir*, les *toussers*, *crachers*, *étérnuers*... 2^o l'adjectif neutre : un *raccourci* d'atome (I, 1); le *juste* est de ne point parier (X, 1), il les renvoie comme au *plus fort* (XXIII, 35).

3. Les substantifs abstraits s'emploient souvent au pluriel : les *oppressions*, les *prévoyances*, les *conduites*, etc.

4. *Foudre* est masculin (VII, 18), *duché* féminin (VI, 62 bis).

5. Quelques substantifs s'emploient avec des compléments qu'ils n'admettent plus : la confiance *de la* miséricorde, des exceptions *de la* règle, etc.

6. ARTICLE. — L'article est souvent supprimé devant un substantif; prendre *parti* de louer l'homme (I, 9); provoquer *à courroux*, *à jalousie*, etc.

Il est parfois supprimé devant le superlatif, qui semble alors se confondre avec un comparatif : *Les matières où il doit avoir moins de force* (*Vide*).

7. ADJECTIF. — L'adjectif s'accorde avec le plus rapproché de deux noms : Un commerce et une conversation *telle*...

8. Quelques adjectifs sont, contre l'usage actuel, placés devant le substantif : une *certaine* persuasion = une persuasion certaine (X, 2); la *seule* comparaison (I, 1), la *seule* démonstration (X, 1).

9. L'adjectif admet, par imitation du latin, certains compléments : puissant *de*, léger *à*...

De même aussi qu'en latin, l'adjectif dit *possessif* marque d'autres rapports que ceux de possession : *Votre fléau* = le fléau qui vient de vous (*Maladie*).

10. PRONOMS. — *Il*, *y*, jouent le rôle de pronoms neutres aussi bien que *le* : *il* est plus clair que le soleil (cf. VI, 3).

11. *Soi* s'emploie pour *lui* en parlant des personnes : Il s'aime soi-même (XXII, 24).

12. *Il*, *le* peuvent remplacer un nom sans article : Ceux qui prennent parti de... ceux qui le prennent de...

13. Le pronom personnel dépendant d'un infinitif se place avant le premier verbe, qui devient ainsi un véritable auxiliaire : ne se peuvent plaire (III, 3).

14. *Son, leur* sont employés pour *en le, en la* : embrasser leur conférence (I, 1). — D'autre part, *en* est mis pour *de soi, de son, de lui, de leur* : n'en être point diverti (*de soi*, VI, 59 bis); les impies en doutent (*de lui*, XXIII, 9).

15. *En, y*, remplacent souvent toute une phrase : Il les faut laisser; *c'en* est la marque (VII, 21, cf. XIX, 4 bis, etc.); il n'en cède pas = *pour cela* (VII, 15).

16. Le pronom neutre est évité dans une tournure analogue à l'attraction latine; le jugement est *celui à qui* = c'est au jugement que (VII, 34).

Cet (hocceistud) est, ainsi qu'au xvi^e siècle, employé une fois comme pronom : *Cette* est la vie éternelle (*Mémorial*).

Le latinisme n'est pas moins frappant dans la locution pronomiale. En faveur *d'un tel, hujusmodi* (XXIII, 11).

17. *Qui* s'emploie au sens du latin *si quis*; *Qui* ne mourrait pas pour conserver son honneur, celui-là serait infâme (II, 1; XXIII, 17).

18. *Quel et quoi*, conjonctif neutre, s'emploient pour *lequel* : Plusieurs choses à *quoi* je suis obligé.

Quoi que, est mis au sens du latin *quid (dicam de eo) quod* (VIII, 31).

19. *Que* est mis : 1^o pour *ce que* : Selon *que* les circonstances y auront mis (*ce que*, VI, 39); 2^o pour *dont, à quoi* : A *ce qu'il* ne veut pas songer (XIII, 28); de *ce qu'on* parlait (VI, 15) — *Ce que* est mis pour *ce fait que* (III, 3; *Myst.*, 7).

20. *Où* est un véritable pronom conjonctif équivalant à *lequel* accompagné d'une préposition quelconque : Les grandeurs charnelles où elles n'ont pas de rapport (XVII, 1); ceux où (*Myst.*, 7).

21. *Qui* reste au singulier dans la locution *une des raisons qui a fait* (II, 8).

22. *Personne* équivaut à *nul homme* dans la tournure imitée du latin : Il n'y a *personne* raisonnable qui... (IX, 1). — De même *Rien* = aucune chose (XIII, 32). — *Tel que je sois* = quel que je sois (*Maladie*, 15).

23. L'emploi du pronom conjonctif avec la conjonction *que*, dans des phrases que l'on couperait aujourd'hui par une incise ou que l'on continuerait par la proposition infinitive, est un essai pour traduire la construction latine *quam esse affirmavit* : *Laquelle* on ne savait pas *qu'elle* y fût (VII, 26).

24. VERBES. — *Être* s'emploie pour *avoir* dans la locution *ce qui est vrai, de faux* (*Entret.*)

25. *Le conditionnel* se trouve pour l'indicatif : 1° après *si* : S'ils *auraient* aimé ces promesses (XV, 7); 2° dans une incidente : Ils ont résolu une question qu'on *n'aurait pu* trouver jusqu'ici (IV, 2).

26. *Le subjonctif* est employé : 1° par attraction, après un premier subjonctif : De peur qu'on ne crût que le sceptre *fût* (était) ôté de Juda; 2° par imitation du latin, dans les phrases où l'on rapporte la pensée d'un autre : Montaigne a tort : la coutume doit être suivie... non parce qu'elle *soit* raisonnable (VI, 40); 3° par un autre latinisme dans la tournure : ce n'est pas la raison qui *puisse* déterminer (XIII, 18).

27. Les verbes transitifs s'emploient sans complément avec un sens plus général et plus vague : concevoir, fournir (I, 1); ôter, ajouter (*Esp. géo.* II); conclure, insinuer, sanctifier, etc. Ils admettent à la fois un complément direct et une proposition complétive : Il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui (I, 6).

28. Les verbes intransitifs admettent parfois un complément direct : *Vivre* une condition, *prétendre* quelque chose, etc. Ils sont surtout suivis de prépositions que ne comporte plus l'usage actuel : consister *à*, éclairer *à*, regarder *à*, contre-dire *à*, s'abandonner *dans*, choisir *de*, prétendre *de*, accoutumer *de*, etc. *Périr* a le participe *péri* et *cracher* a un passif comme en latin *conspui*, (XVIII, 14).

29. Les verbes réfléchis sont souvent pris au sens passif : *s'accompagner* = être accompagné, *s'engager* = être engagé, etc. Selon l'usage à peu près général du XVII^e siècle, ils perdent à l'infinitif leur complément : *Et qui nous fait perdre* = nous perdre (III, 2).

30. *Se laisser*, suivi d'un infinitif, a un régime direct qui correspond au datif latin : *se laisser conduire au plaisir*, gouverner *à la volonté*, *abattre à une règle*, etc. Cf. *Permittere se alicui deducendum*.

31. Le participe et l'infinitif peuvent avoir un autre sujet que le verbe principal : Le froid est bon, *pour se chauffer* (VI, 46); le monde subsiste *pour exercer* miséricorde et jugement (XX, 20); vices qui, *en étant le tronc*, s'emportent comme des branches (VI, 11).

32. Le participe des impersonnels *il est*, *il y a*, se construit d'une manière absolue : *Étant juste* et qu'ils vous connaissent et qu'ils nous méprisent (II, 8); *n'y ayant* rien de si inconcevable que (I, 1).

33. NÉGATION. — *Ne* : 1° est supprimé au début d'une phrase interrogative : *Y a-t-il pas* plus de distance? (XXV, 55; cf. XXII, 36); 2° est ajouté après une phrase à tour négatif : *inévitabile que ne*, si on ne veut qu'elle *ne* prenne fin (III, 8).

34. *Ni, ni* s'emploie après un adjectif de sens négatif : incapables (= n'étant capables) *ni* de certitude *ni* de bonheur (VIII, 10).

35. *Non* : 1° affecte, comme en latin, toute une phrase : où *non* les lettres sont changées en lettres, mais... (VII, 25); 2° s'emploie par

euphonie entre deux *que* : ils trouvent plus sûr que Dieu les approuve *que non pas* qu'il faille observer la loi (XXIV, 14).

36. *Aussi*, dans une phrase négative, s'emploie pour *non plus* : Comme je ne sais d'où je viens, *aussi* je ne sais... (IX, 1); je ne prétends pas *aussi* vous rendre raison (XII, 5).

37. PRÉPOSITIONS. — Elles se substituent plus librement qu'aujourd'hui l'une à l'autre; à équivalent à *en, avec, sans, à l'égard de* : Les lois du pays *aux* (= *dans* les) choses ordinaires; suspendus *à tout* (= *en tout, à l'égard de tout*); point de liaison à eux (= *avec eux*); ployable à tout sens (*en tout sens*), etc.

Dans est mis pour *à* : entrer *dans* un sermon (III, 3).

De se prend pour *par, pour, d'après, sur, avec, combattu de* l'espérance et *de* la crainte (Pass.); agir *de* mauvais sens (X, 1); il importe *de tout* (VII, 16); traiter *de* mépris la perte du néant = la perte qui porte sur le néant (X, 1); comme on juge *d'y voir* = pour y voir (I, 10).

38. *Pour* devant un infinitif s'emploie pour *quoique ou parce que* : pour durer dix ans davantage (= *quoi qu'elle dure, I, 1*); on ne montre pas sa grandeur *pour être* à une extrémité (= *parce qu'on est... VI, 21*).

39. *Proche* est pris pour *près de, vers pour envers, au prix de pour auprès de; à l'égard de = par rapport ou par comparaison à; ensuite de = après*.

40. CONJONCTIONS. — *Que* s'emploie pour *si ce n'est* : Il est impossible de faire une démarche... *qu'en* la réglant (IX, 1).

41. *De ce que* est mis pour *que* : reprocher *de ce que* (I, 4 bis); considérer *de ce qu'il y a* (VI, 49); à cause *de ce que* (VI, 62).

42. *Selon que* signifie à proportion *que*; *tandis que, aussi longtemps que* (XV, 13 bis); *devant que, avant que; d'abord que, aussitôt que, etc.*

43. *Si est-ce que*, au sens de *néanmoins*, si fréquent dans les *Sermons* de Bossuet, se rencontre aussi dans les *Pensées* : *Si faut-il* ou croire, ou nier, ou douter (XXV, 49).

44. ELLIPSE. — L'ellipse est une des particularités les plus notables de la langue des *Pensées*. Pascal supprime tantôt un substantif qui nous paraîtrait nécessaire : *Elle n'est que faible = elle n'est qu'une raison faible* (XIII, 1); *se connaître en vers* (suppl. ni en mathématiques; VI, 15); tantôt un verbe : *Ils sentent leur néant, car = je dis leur néant, car...* (VI, 59); *quand on voit le style naturel = que le style est naturel* (VII, 28); tantôt une liaison importante : *et inflexible = et cela en restant inflexible* (XI, 6); *dans l'état comme si = dans le même état que si...* (XIII, 32). Il supprime même parfois tout un membre de phrase : *trop et trop peu d'instruction...* suppléez : *empêchent l'esprit* (I, 1); *si on n'y songe pas assez...* ajoutez : *on ne juge pas bien* (III, 2 bis.) De même, dans un fragment des plus elliptiques : *Et les autres au contraire...* entendez : *Et les autres disent en sens contraire* (III, 4).

45. PLÉONASME. — Les pronoms *en, y*, forment souvent pléonasme, par une certaine négligence plus ou moins volontaire de construction : Quand je m'y suis mis à considérer (IV, 2); dont nos doutes ne peuvent *en* chasser les ténèbres (III, 15); une différente coutume *en* donnerait d'autres principes naturels (III, 15). Il faut signaler aussi la tournure pléonastique : *C'est ce que* produit la connaissance *qui est* de communiquer = *ce que* produit la connaissance *est* de communiquer (X, 2). Remarquer enfin le double complément indirect : c'est là où. (I, 9 bis.).

46. SYLLEPSE. — La syllepse, également causée par la rapidité du style, fait souvent accorder un pronom, non avec son corrélatif, mais avec l'idée qu'il représente : *le peuple... ils* (III, 8); *la pluralité... ils* (IV, 4); *le monde... ils* (IV, 2); *la logique... ils* (= les logiciens, *Esp. geo.*, II). De même *les duchés et les magistratures* font penser *aux ducs et aux magistrats* auxquels se rapportera la phrase suivante (VI, 62).

47. ANACOLUTHE OU PHRASE BRISÉE. — C'est la figure la plus fréquente et la plus caractéristique de la prose de Pascal. Tantôt c'est une simple inversion qui dérange plus ou moins l'ordre grammatical de la phrase : *Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus long, toute la face de la terre* (VI, 44); *ces cordes qui attachent donc sont = sont donc* (VI, 62); *qu'ils ont donc secoué le joug = quel avantage y a-t-il donc* (IX, 1); *puisqu'elle dit que c'est même = puisqu'elle dit même que c'est* (IX, 1); *et après en traitant avec mépris = et en traitant après avec mépris* (IX, 1.), etc. Tantôt la phrase offre un défaut de suite manifeste : *Si l'on assemble tous les biens... la royauté est le plus beau poste du monde* (IV, 2); *Les philosophes qui ont dompté leurs passions, quelle matière l'aurait pu faire?* (VIII, 39). Tantôt un sujet est brusquement substitué à un autre : *S'ils auraient... il* (XV, 7); *le secours qu'il n'obtient pas des choses présentes, mais qui sont toutes incapables* (VIII, 2); *les occasions qui n'imposant point de nécessité, si on n'aime pas Dieu, on fera une certaine chose* (XXIV, 10, où l'on reconnaît en même temps la tournure latine : *quibus nos non cogentibus.*) Tantôt enfin une phrase inattendue est intercalée dans un développement dont elle vient rompre la suite : *La plus grande des preuves de J.-C. sont les prophéties; c'est aussi à quoi Dieu a le plus pourvu* (phrase à mettre régulièrement entre parenthèses); *car l'événement...*

48. INVERSION. — L'ordre de la construction grammaticale présente chez Pascal beaucoup de souplesse et de liberté, et la disposition infiniment variée des mots et des groupes de mots dans la phrase lui permet d'exprimer les nuances les plus délicates de la pensée : *Incrédules, les plus crédules; se crever les yeux agréablement; nul n'est heureux comme un vrai chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable; cela conclut, entre de certaines gens qui l'entendent bien, etc.* (V. Introduction, Langue des Pensées.)

PETIT VOCABULAIRE DE LA LANGUE DES PENSÉES

- ABANDON**, au sens actif, action d'abandonner (XVII, 1); au sens passif, état de délaissement (IV, 13).
ABATTRE, (s'), opp. à s'élever (XII, II); tomber tout d'un coup (*Entret.*).
ABÊTIR, rendre automate (X, 1).
ABÎMER, jeter dans une profondeur où l'on est anéanti (IX, 16).
ABJECTION, mépris de soi-même (XII, 19).
ABONDAMMENT, surabondamment (XV, 3 *bis*).
ABREUVER, imprégner (X, 8).
ABSTRAIRE, isoler par la pensée, (VI, 30).
ACCEPTER, faire acception de (XXI, 1).
ACCORDER, mettre d'accord, concilier (XIV, 10 *bis*).
ACHOPPER, se trouver arrêté (I, 1).
ADHÉRER, s'attacher (*conversion*).
ADMIRER, s'étonner (I, 1; VII, 15; XI, 8).
AFFECTION, sentiment (XV, 12); attachement pour une créature (III, 3).
AFFLIGER, frapper douloureusement (VI, 22 *bis*; *maladie*).
AGILITÉ, activité souple et prompte (VI, 21).
AGRÉER, être au gré, à la convenance de quelqu'un (III, 27; *esp. géom.*, II).
AGRÈMENT, qualité qui permet d'agréer (VI, 5; VII, 24).
AHEURTER, arrêter devant un obstacle (XX, 7).
AINSI, par exemple (XII, 12; XVI, 25, etc.).
AIR, le bon air, les belles manières, les façons d'honnête homme (VI, 33; IX, 1).
ALLER à : 1° tendre, avoir pour but (IX, 1; XVI, 13); 2° arriver à, (X, 1; VIII, 40).
ALLIANCE, rapport, dépendance (I, 1).
AMPLITUDE, degré d'ampleur (VII, 2).
AMUSER, distraire des choses importantes (II, 5).
ANATOMISER, diviser, analyser (I, 17).
ANCRER, fixer solidement (II, 3).
ARTIFICE, art (*vide*).
ASSEOIR son imagination, la reposer (I, 1).
ASSIETTE, position dans laquelle on est assis, *status* (II, 1; VI, 39; XXII, 14).
ASSOUPISSEMENT, indifférence (IX, 9).
ASSURER : 1° mettre dans un état de confiance (XIV, 2); 2° mettre dans une position stable (*Esp. géo.*); 3° donner pour certain (XIII, 2); s'assurer = être sûr.
AUTHENTIQUE, public (III, 3).
AUTOMATE, qui se meut mécaniquement (X, 8).
AUTORISER, revêtir d'une autorité (XV, 19).

- AVANCER, procurer de l'avancement (*grands* III).
- BALLET, danse (VIII, 30).
- BAPTISER, donner une qualification particulière (VI, 15 *ter*).
- BARRE, jeu où il s'agissait de placer des barres avec adresse (IV, 3).
- BASSESSSE, humilité (X, 1; XIII, 19).
- BÉATITUDE, bonheur éternel (X, 1).
- BIEN(adv.), à bon titre (XXIII, 18).
- BRANLER, osciller (I, 1; III, 3; 8).
- BRAVE, bien mis (V, 12).
- BROCATELLE, étoffe de soie, sorte de brocart (V, 13).
- CABALE : 1° doctrine mystérieuse des Juifs; 2° doctrine secrète d'une secte philosophique (III, 15).
- CAPACITÉ : 1° propriété de contenir (I, 1); 2° puissance de faire (XII, 12); 3° qualité de celui qui est en état de faire (I, 8) et de bien faire (*Esp. géo.*, II).
- CARACTÈRE, empreinte (*maladie*).
- CHAMBRE, classe (VI, 37).
- CHARITÉ, amour de Dieu (III, 3; XV, 7; XVI, 13; XVIII, 5).
- CHARMER, enchanter. R. *carmen*, incantation (*conversion*).
- CHEF : 1° objet capital (XI, 10 *bis*); 2° tête (XVIII, 14).
- CHIFFRE : 1° ensemble de signes (VII, 23); 2° langage symbolique (XVI, 7, 8 *bis*; XXV, 152).
- CHIMÈRE, monstre (VIII, 1).
- CŒUR, faculté de connaître immédiatement (VII, 19; VIII, 6; XIII, 11, 14).
- COIFFER (se), n'avoir qu'une idée en tête (III, 3).
- COLLET (prêter le), être prêt à se colleter, à entrer en discussion avec quelqu'un. (*Entretien*).
- COMÉDIE, toute œuvre, toute représentation théâtrale, tragique ou comique (VI, 31).
- COMME, par exemple (III, 11).
- COMMODITÉ, avantage (XXIII, 38).
- COMMUNIQUER, entrer en commerce d'idées (II, 6).
- COMPAGNIE, société (VI, 55; *Myst.*, 1).
- COMPRENDRE, contenir, *cabere* (I, 1).
- CONCUPISCENCE, inclination de la nature déchue vers l'orgueil, la curiosité et la volupté (VI, 34, 53; VIII, 30; VIII, 2, 5; XXII, 14, 27).
- CONDUITE, économie (XIII, 13; XXIII, 66; IX, 16).
- CONSTANT, assuré (I, 1).
- CONSOMMER, amener à son accomplissement définitif (*maladie*, IX).
- CONTENTER (se), être satisfait (VI, 26).
- CONTRARIÉTÉ, contradiction (VIII, 1, 15; X, 7; XII, 5).
- CONTREFAIRE, jouer (*Entret.*), déformer (IX, 1).
- CONTREBIAIS, sens inverse (III, 3).
- CONTRE-PESER, équilibre par un contrepoids (VIII, 17).
- CONVERSION, retour à la foi (XVII, 8); à la pratique de la religion (XIII, 9).
- COQUIN, homme bas et méprisable. R. *coquus*, marmiton (II¹ 1.).
- CORRECTION, réprimande (L. II, 32).
- COUVRIR, cacher (II, 8; VI, 20; IX, 1).
- CRÉANCE, croyance (III, 10; VI, 10; X, 1, 8; XII, 5).

CRIME, péché (*maladie*, XIII).
DÉCIME, dîme (XVI, 11).
DÉCOUVRIR, dévoiler (*grands*, 1).
DÉFAUT, manque (VI, 14, 33; XII, 7).
DÉMARCHE, pas qu'on fait dans une voie (XXII, 1); mouvement (I, 1).
DÈS-LA, en conséquence (XV, 19).
DÉTERMINER : 1° fixer quelque chose qui est incertain (X, 1); 2° fixer quelqu'un qui est irrésolu (III, 29).
DILATION, délai (*comparaison*).
DILIGENCE, exactitude (XV, 7).
DISCOURS : 1° raisonnement (I, 1; VIII, 6; X, 1); 2° style (VII, 26).
DIVERTIR : 1° détourner (VI, 22); 2° détourner l'homme de la considération de sa fin (XVIII, 2).
DIVERTISSEMENT, tout ce qui détourne momentanément l'homme de sa fin (IV, 2, 4; VI, 59 *bis*, 13, VII, 41).
DONNER à, donner sujet de (XII, 11).
DUPLICITÉ, caractère de ce qui est double, au sens propre (XII, 8).
ÉCACHER, déformer en pressant (III, 6).
ÉCHAPPER : 1° laisser échapper (III, 5); 2° cesser d'être retenu (I, 1; VI, 48).
ÉCHEC, position où l'on est sous le coup de l'adversaire (III, 9).
ÉCLATER, frapper l'esprit par quelque chose de brillant (XVII, 1).
ÉCOLE, l'enseignement philosophique du moyen âge (III, 3).
ÉCOULEMENT, dérivation (VIII, 1).
ÉCOULER, se dissiper (IX, 9; XXII, 14, *conversion*).

ÉCOUTANTS, auditeurs.
EFFECTIF : 1° réel (VIII, 1); 2° efficace, qui produit l'effet attendu (XIV, 3; XV, 19).
EFFET : 1° résultat (V, 9 *bis*); 2° réalité (XVI, 3); 3° impression (VII, 58).
EFFORT, point où l'on arrive par un effort (VII, 12).
EFFORCER (s'), faire effort, lutter (VI, 47).
ÉLÉVATION : 1° hauteur d'esprit (*Esp. géo.*, II); 2° effort pour s'élever, sens actif (*conversion*).
EMBARQUER, faire entrer dans une affaire difficile (X, 1).
EMPORTÉ, entraîné par la passion (IX, 1); par le plaisir (*Esp. géo.*, 11).
EMPREINDRE, marquer profondément (*imprimere* (I, 1).
ENTE, greffe, (I, 17).
ENTRE-TENIR, tenir ensemble (I, 1).
ÉPREUVE, expérience (VIII, 2).
ESPRIT : 1° émanation des corps (XXV, 10); 2° principe pensant (VII, 19); 3° vivacité de l'intelligence (VII, 1).
ESTIME, bonne opinion dont on jouit chez les autres (I, 5).
ESTIMER : 1° apprécier, (I, 8); juger, *existimare* (VIII, 27).
EXCÉDER, dépasser (XXIII, 54).
EXERCER, éprouver (*maladie*).
EXERCICE, épreuve (*mémorial*).
EXPÉDIENT, utile (*maladie*, XIII).
FAILLIR, pécher (XIII, 2).
FAIRE : 1° rendre (VI, 13), faire que (III, 3; IV, 4); 2° constituer (III, 25); 3° contrefaire, jouer (IV, 2; VII, 13; IX, 1; XVII, 1); 4° faire gloire = se faire gloire (IX, 1); 5° *faire pour*, favoriser, faire contre, contrarier (XIV, 7).

- FANTAISIE, imagination (VII, 4); désirs capricieux VII, 14).
- FANTASTIQUE, créé par la fantaisie, en dehors du réel et du possible (III, 11).
- FÉLICITÉ, bonheur parfait (VIII, 1; XII, 1; XXII, 1).
- FIGURATIF, qui représente par un symbole (XVI, 5; XVI, 22, 54, 25).
- FILLE, religieuse (XXIII, 25; XXIII, 49).
- FIN, but auquel on doit tendre (I, 10; IX, 1; XII, 6).
- FOISON, qualité d'une chose qui se répand, multiplicité, *fusio* (XIV, 3).
- FORCE, il est force = force est, on est forcé de (VI, 7).
- GAGNER, avoir gagné, avoir gain de cause (III, 15).
- GARANTIR, préserver (IX, 8).
- GLISSER, échapper, comme un corps lisse (I, 1).
- GLOIRE, état glorieux des élus (X, 1; XV, 2).
- GOIJAT, valet d'armée (II, 3).
- HABILE, propre à réussir, capable (III, 3, 18; V, 2).
- HEURTER : 1° être frappé brusquement (XX, 9); 2° choquer (VIII, 1).
- HONNÊTE HOMME : 1° qui se conforme à la probité, au devoir (IX, 1); 2° homme accompli selon le monde, homme du monde, opposé à homme de métier (VI, 32, 62).
- HONNÊTETÉ, conformité à la probité, au devoir (X, 18); 2° conformité aux convenances mondaines (XII, 39).
- HOSTIE, victime (XVIII, 16).
- ICI, ici-bas, dans la vie terrestre (VI, 60).
- IMAGINAIRE, qui n'existe qu'en imagination (III, 3).
- IMPERCEPTIBLE, qu'on ne peut saisir (XII, 8).
- IMPLIQUÉ, embarrassé, obscur (X, 5).
- IMPRUDENT, inconsidéré, *imprudens* (III, 5).
- INCONTINENT, aussitôt (III, 2 bis).
- INCONSTANCE, inconsistance, incohérence (VI, 36, 45; VIII, 56).
- INCONTRADICTION, absence de contradiction (III, 1).
- INEXPLICABLE, inextricable, qu'on ne peut démêler (*Esp. géo.*).
- INFLUER, faire pénétrer (XXII, 21, 25).
- INSINUER, pénétrer (XXIII, 61).
- INSTINCT, impulsion naturelle, mouvement intérieur (I, 10 bis; II, 4; IV, 2, 31, 24; XII, 34).
- INSTRUMENT, tout ce dont on se sert pour atteindre au résultat (III, 3).
- INTELLIGENCES, idées intellectuelles, *intelligentiæ* (*Vide*).
- JURIDIANT, qui confère aux juges leur juridiction, leur pouvoir (XXIII, 11).
- JURIDIQUÉ, qui reçoit le pouvoir de juge (XXIII, 71).
- JUSTIFIER, rendre juste (VI, 7; XX, 8).
- LACHETÉ, mollesse, paresse (XII, 11).
- LAISSER : 1° manquer, omettre (II, 8); 2° confier, *permittere* (IX, 2).
- LAIT (voie de), voie lactée (*vide*).
- LIBERTIN, libre penseur, incrédule : « ces libertins qui ne cherchent qu'à douter de la religion » (*Prov.*, IV).
- LIEU : 1° place, rang (VIII, 12); 2° endroit, passage (III, 20; XV, 7); 3° champ (XXIII, 31).

LUMIÈRE, attention (XXII, 2).

LUSTRE, éclat (VI, 12, XVII, 1).

MACHINE, assemblage de pièces combinées de manière à produire certains effets mécaniques; la partie de nous-même qui agit mécaniquement (V, 7; X, 9, 10, 71).

MAÎTRISE, supériorité (VI, 37; II, 10).

MALICE, culpabilité de ceux qui emploient le raisonnement seul en théologie. (*Vide*).

MALIGNITÉ : 1^o disposition à se complaire dans le mal (XV, 25); 2^o disposition à s'égayer aux dépens d'autrui (VI, 53).

MAL, devant un adjectif prend une valeur négative (malpropre, malcontent).

MANIER, façonner comme avec la main (III, 3).

MANQUE, absence de ce que l'on doit avoir (VII, 13); manque de = faute de (I, 1; III, 6, etc.).

MESURE (à), en proportion (VII, 1; VIII, 13).

MONTRE, démonstration, parade (III, 3; VII, 25).

MOUSSE, émoussé, non coupant (III, 3).

MOUVEMENT, au propre (XXII, 3; IV, 12); au fig., de bassesse, de gloire (XII, 1, 17).

MYSTIQUE, mystérieux (III, 8).

NÉCESSITER, forcer, contraindre (XXIII, 36).

NÉCESSITÉ, embarras (V, 14).

NÉGLIGENCE, indifférence religieuse (IX, 1).

NET, propre (VII); lucide (*Esp. géo.*, I).

NEUTRE, indifférent (VIII, 1).

NIAISER, baguenauder, *nugari* (*Esp. géo.*, 1).

NOIRCEUR, hypocondrie, *atrabilis* (IV, 13).

OPINION, préjugé.

ORDINAIRE, train habituel (IV, 2).

ORDRE, classe (XVII, 1); domaine, sphère (VII, 19); disposition méthodique (XXIV, 53; XXV, 109; *Esp. géo.*, I); d'ordre = par ordre, *ex ordine* (VII, 19).

OUVRIER, découvrir, indiquer (XII, 4).

PARADOXE, être (et non pas seulement proposition) contraire à l'opinion commune, *παράδοξον* (VIII, 1).

PARAITRE, se montrer, *conspice* (II, 1).

PARTI : 1^o jeu de hasard; 2^o part de l'enjeu qu'on reçoit quand on se retire du jeu, soit à l'issue, soit avant la fin de la partie.

PARTANT, par conséquent.

PARTIR, partager, répartir : Cela est tout *parti*, tout réparti, tout balancé (IX, 1).

PASSE, mettre en *passé*, mettre quelqu'un à même de faire passer sa boule par la passe, de réussir (V, 15).

PASSIONS : 1^o affections physiques (XXIII, 49); 2^o mouvements de l'âme (III, 19, etc.).

PÉDANT, maître d'école, *παιδευτής* (VI, 52).

PERSUADÉ, *adj.* (I, 113).

PEU : 1^o *parum* (VI, 22 bis); 2^o *pauci* (VI, 17).

PHYSIONOMIE, portrait (XVI, 10 bis).

PIÈCE, partie (X, 8).

PIPER, tromper (III, 8; IV, 2; VIII, 2).

PIPERIE, tromperie (III, 19).

- PIQUER (se), avoir la prétention (VI, 32).
 PLANTER, établir (III, 8).
 PLEIN, complet (IV, 13); à plein = pleinement (IV, 43 bis).
 PLOYABLE, qui s'infléchit aisément (VII, 4).
 PORTER, comporter (XVI, 7).
 PRENDRE : 1° prendre à tâche (VI, 25); 2° concevoir (IX, 1); 3° (se) s'abuser, *decipi* (I, 16).
 PRÉOCCUPER, s'emparer le premier de l'esprit pour l'incliner à croire (XXIII, 13).
 PRESSER, peser sur (*Entret.*).
 PRÊT A : 1° destiné à (XXIV, 18); 2° disposer à (*ibid.*).
 PRÉVENIR, inspirer une prévention (III, 29).
 PROGRÈS : 1° mouvement en avant (*Vide*); 2° marche évolutive (XIII, 23 bis); 3° mouvement discontinu (VIII, 22).
 PROPOSER, mettre en avant (XXIII, 37).
 QUITTER : 1° abandonner (*Mémorial*); 2° laisser (VII, 30).
 RACCOURCI, abrégé, diminutif (I, 1).
 RANGER (se), à suivre, embrasser (VIII, 1).
 RECEVOIR : 1° présenter (IV, 2); 2° admettre, croire à (XIX, 5 bis).
 REDRESSER, corriger, remettre dans le droit chemin (IX, 1).
 RELUIRE, *au fig.* (XX, 2).
 REMUEMENT, agitation (IV, 2).
 REPRÉHENSION; réprimande (XXII, 32).
 REPRÉSENTER, remonter (IX, 2).
 RÉPUGNANT, . contradictoire (XXIII, 45).
 RESSENTIMENT, sentiment profond (IV, 2).
 RESSENTIR, s'offenser (V, 14).
 RÉUSSIR, aboutir, résulter (XVII, 1).
 REVANCHER (se), rendre la pareille (III, 19).
 SAUTER, aller par saillies (VII, 12).
 SECOUSSE, saillie impétueuse (III, 3).
 SÉNATEUR, magistrat (III, 3).
 SENTENCE, principe (*Esp. géo.*, II).
 SENTIMENT, toute donnée sensible ou intellectuelle qui est acquise sans raisonnement ni opération discursive (VII, 4, 33; VIII, 6; XII, 25, etc.).
 SIGNE, miracle (XXIII, 31).
 SOÛLER, rassasier avec excès (XVI, 15).
 SOUTENIR : 1° pousser (XIII, 5); 2° gouverner (XII, 2); 3° tenir ferme (*Myst.*, 7).
 STOÏQUE, stoïcien (VIII, 4, 36; XII, 11, etc.).
 SUFFISANCE, habileté, talent (III, 3).
 SUIVRE une hypothèse, en déduire les conséquences (XIX, 1 bis).
 SUPERBE, orgueil (XI, 3 bis, 4 bis, 11, etc.).
 SUPPÔT, sujet pensant, *suppositum* (I, 17).
 SURPAYER, payer trop cher (I, 1).
 TABLEAU, image (V, 23).
 TEINDRE, imprégner (I, 1; X, 8).
 TÊMÉRAIREMENT, au hasard, *temere* (III, 3).
 TÊMÉRITÉ, force aveugle, *temeritas* (III, 8).
 TENIR : 1° croire (I, 1); 2° être à cœur (V, 18); 3° se tenir à, ne vouloir rien de plus, s'en tenir à (III, 5).
 TOUCHER, serrer de près (I, 1).

- TOUJOURS, sans interruption (XIV, 4).
- TOUR, cercle (I, 1).
- TOUR, édifice (I, 1).
- TRAVAILLER, inquiéter, tourmenter (VIII, 55); (se), se tourmenter (IX, 1).
- TROGNE, face pleine et haute en couleur, soudard (III, 3).
- UNIVOQUE, qui n'admet qu'une interprétation (XV, 7).
- USURPATION, prise de possession, *usurpa'tio* (III, 3; VI, 50).
- VAIN, vide, frivole, *vanus* (= *vacuus*), (II, 5; III, 5; V, 11, 12, etc.).
- VANITÉ: 1^o vide, *vacuum* (VI, 45, 59, 59 *bis*, etc.); 2^o orgueil (IX, 1; XII, 12, etc.).
- VARIÉTÉS, variations (XII, 8).
- VOLER, s'élever (X, 18).
- VOLUBILITÉ, activité, inquiétude de l'esprit (XIII, 20).

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

Vie de Pascal	VII
Le Livre des <i>Pensées</i>	XIX
Le style des <i>Pensées</i>	XLIV

PENSÉES.

Article I. Les Deux Infinis	I
-----------------------------------	---

Disproportion de l'homme avec la nature et avec Dieu. — Impossibilité d'atteindre les derniers principes des choses et par suite de rien connaître véritablement (1, 12, 13, 14, 15). L'homme suspendu entre deux infinis, entouré de silence et de mystère (1, 16, 17, 20). Grandeur de l'homme; le roseau pensant (56). Les contrariétés de la nature humaine (9, 10, 18). On n'est pas misérable sans sentiment (19). L'Être nécessaire (11, 20).

Article II. L'Amour-propre	18
----------------------------------	----

L'amour-propre (1, 8, 9). Vanité de la gloire (2, 3, 6, 7, 12). Injustice du moi humain, déguisement et illusion (8, 10, 11).

Article III. Les puissances trompeuses	25
--	----

Les puissances trompeuses : l'imagination, maîtresse d'erreur (1, 3, 14, 23); les illusions des sens (2 *bis*); la coutume, première nature (4, 13, 29, 30). Vérité en deçà, erreur au delà; plaisante justice (8, 9). La croyance et la volonté (10). L'ignorance savante et la fausse science (18). Inconstance et bizarrerie (19, 32, 33).

Article IV. Le Divertissement	45 54
-------------------------------------	-------

Ennuï du fond de l'âme (1, 4). Ne pas y penser, misérable consolation (5). S'oublier dans les affaires, le remuement, les occupations tumultueuses (3, 9, 10). Le jeu et non le gain; la chasse et non la prise (2, 8). Les condamnés à mort (7). Salomon et Job, deux témoins de notre misère (9). Les enfants qui s'effrayent (11). Nature dans le mouvement (12). Qu'on les mette sans rien faire (14).

Article V. La Raison des Effets	55
---------------------------------------	----

Raison des effets (2, 13, 26, 32). Opinions du peuple saines (3). Raisons de l'institution sociale (6, 20, 21, 22). Force et opinion (5, 13, 28). Distinguer les hommes par l'extérieur (14). Un sot qui succède par droit de naissance (15). On n'aime que pour des qualités empruntées (17, 31). Les inventeurs bâtonnés (19). Nécessité de travailler pour l'incertain (9 *bis*, 25). Pensées de derrière (2, 29, 27).

Article VI. Pensées Morales	65
-----------------------------------	----

Inconséquences et contradictions de l'homme (1). La raison, le plus impérieux des maîtres (2). Pourquoi me tuez-vous? (3). L'extrême esprit (14). L'honnête homme (15). L'appréhension du mal pire que le mal (16). Le moi haïssable (20). Toucher les extrêmes et remplir l'entre-deux (21). L'étude de la morale (23). La mesure des grands hommes (31). Le combat et non la victoire (31). Montaigne (33). Difficile de ne point démonter un jugement (39). Le nez de Cléopâtre (43). La continuité (46). Ma pensée m'échappe (48). Ce chien est à moi (50). Platon et Aristote honnêtes gens (52). Les deux borgnes (53). Mélange universel de vrai et de faux, de bien et de mal (60).

Article VII. Pensées sur le style 87

Savoir reconnaître l'originalité (1). L'esprit de justesse et l'esprit de géométrie (2). L'esprit de géométrie et l'esprit de finesse (2 bis). Le sentiment et le raisonnement (3, 4, 33). Avoir une montre (5). Montaigne (7, 40, 47). L'ordre (9, 19, 29). Les raisons qu'on a trouvées (10). Ni ange, ni bête (13). On se gâte l'esprit et le sentiment (16). Utilité des erreurs communes (17). La manière d'écrire la plus d'usage (17 bis). Masquer la nature (20). Les répétitions (21). Les antithèses (22). Les langues déchiffrables (23). Le modèle d'agrément (24). Beauté poétique (25). Nous aimons qui peint nos propres sentiments (26). L'agréable et le réel (27). Le naturel (28). L'art et la concupiscence (30, 35). La vraie éloquence se moque de l'éloquence (34). La comédie (41). L'éloquence (43, 44). La symétrie (54). Scaramouche (53). L'orgue humain (56). Beautés d'omission (60).

Article VIII. Les sectes philosophiques 106

Pyrrhoniens et dogmatistes également impuissants à expliquer nos contrariétés (1). Tous les hommes recherchent d'être heureux (2, 40). Le bonheur hors de nous (3, 37). Les mouvements fiévreux du stoïcisme (4, 34, 41, 49). La concupiscence et les sectes (5, 8, 13, 18). Pyrrhonisme rabattra cette vanité (6, 43, 46, 47). S'il se vante, je l'abaisse (14). Le problème de l'immortalité de l'âme (17). Descartes (19, 20, 21, 25, 29, 30, 31). Les allées et venues de la nature et de la science (22, 23, 24). Obscurité de l'athéisme (26). Incrédules les plus crédules (27). Les astrologues (32). Tendre les bras au libérateur (42). Le pyrrhonisme avant J.-C. est le vrai (14, 45). Utilité des moralistes (51, 52, 53). Ordre à suivre dans la critique des philosophes (51, 52, 53, 54).

Article IX. Préface de l'Apologie 125

Le problème de notre destinée (1, 6, 9, 14, 15). Aveuglement surnaturel de notre destinée (2, 8, 12). Crainte salutaire de la mort (5, 16, 17). Le condamné dans son cachot (4). La course au précipice (5). Commencer par plaindre les incrédules (7). Héritier qui retrouve ses titres (10). Ordre de l'apologie (11). Les croyants, les chercheurs et les indifférents (13). Le dernier acte est sanglant (15).

Article X. La Règle des Partis 138

Incompréhensibilité de Dieu. Croix ou pile. Le parti le plus sûr (1, 2, 12). Quitter les plaisirs (3). Plier la machine (8). Oter les obstacles (10). Rechercher la vérité (13, 18, 19). Pour que la religion soit vraie (14). Dix ans, c'est le parti (17).

Article XI. Les Marques de la Vraie religion 149

Demander à Dieu de l'aimer et de le suivre (1). Connaître notre nature (2, 11). Religion mêlée d'intérieur et d'extérieur (3). Abaisser l'homme et le relever (4). Avoir été toujours sur la terre (5). Effroi de l'homme qui s'éveille dans une île déserte (8). Le centre où toutes choses tendent (10). Preuves de la religion (12). Proportionnée à toutes sortes d'esprits (13).

Article XII. Le Pêché originel 158

La religion doit rendre raison de nos contrariétés (1, 22). Écoutons la Sagesse de Dieu (1, 2, 5). Tout par lui, tout pour lui (6). Ce que nous crie la confusion monstrueuse de notre nature (11). L'état glorieux et la déchéance d'Adam (12, 24). Nul n'est heureux comme un vrai chrétien (18, 37). Incroyable que Dieu s'unisse à nous (20). Adam et Jésus, concupiscence et grâce (22, 30). Objections contre la religion (20, 21, 27, 28, 29, 38). Guerre intestine (31, 32, 33, 34). Misérables et rachetés (34).

Article XIII. L'Acte de Foi 172

La dernière démarche de la raison (1). Soumission (2). Piété et superstition (5, 23). Désaveu de la raison (6). La foi au-dessus et non pas contre (8, 17). Le cœur incliné par Dieu (10). La foi des simples (11, 12). La foi et les menaces (13). La foi : Dieu sensible au cœur (14). Je me raidis contre (15). La foi et l'autorité (16). Preuves non absolument convaincantes, pour laisser agir la grâce (18). La foi et les miracles (9, 20). La foi et la coutume (21). S'offrir par les humiliations/aux inspirations (22). Foi d'imagination (24). Mettre la foi dans le cœur (25). Se faire une idole, non de la vérité, mais de la charité (26). La foi, un don de Dieu, non du raisonnement (30). Le contentement de nous à nous-mêmes (32).

Article XIV. Le peuple juif 183

On mourra seul (1). Rien de trop cher pour l'éternité (2). Faisons de religion (3, 10). Caractère extraordinaire du peuple juif (3, 4, 5, 12). Antiquité du judaïsme (6, 11). Les antiquités grecques et chinoises (6, 7). Témoins qui se font égorger (7, 8, 9.)

Article XV. Religion figurative d'Israël 189

Le christianisme fondé sur le Judaïsme (1). La Loi figure de la Grâce (2). Peuple fait exprès (3, 13). Zèle des Juifs (6). Juifs charnels et chrétiens charnels, vrais Juifs et vrais chrétiens (10, 12). Moïse, historien de la création (14). Sincérité de ses récits (15). Enchaînement de la religion dans la foi au Libérateur (20).

Article XVI. Le Chiffre de l'Ancien Testament 199

Certaines figures claires (1). Joseph, Moïse, David, figures de J.-C. (1 bis, 2). Preuve des Deux Testaments à la fois (4). Les sacrifices plaisent et déplaisent (6). Portrait et original (7). Nature, image de la grâce (9). Contrariétés accordées dans la figure (10). Charité, objet de l'Écriture (12). Il y a un Libérateur (15). Clef du chiffre (16). Adam *forma futuri* (19). Les trop grands figuratifs (1, 22).

Article XVII. Les Trois Ordres 209

Les grands de chair, Archimède, Jésus-Christ. Éclat et obscurité de J.-C. (12, 3) Clarté et simplicité (4). Ame héroïque (5). Dieu aussi manifestement qu'homme (6). Ni orgueil, ni désespoir (7). Tout par rapport à J.-C. (8, 9, 10, 11, 12, 13).

Article XVIII. Les Prophéties 215

Diffusion, continuité, précision de l'enseignement prophétique (1, 2, 3). Prédiction de la loi nouvelle (5, 6), de l'histoire évangélique (7, 14), de l'enseignement de J.-C. (9, 10, 11, 12). Les Juifs, témoins irréprochables (13). Prophéties particulières mêlées aux prophéties messianiques (20). La date de l'avènement du Messie (21, 22). Moïse et Job (24). Isaïe (26).

Article XIX. L'Église 223

Les apôtres trompés ou trompeurs (1). Le style de l'Évangile (2). Nécessité des miracles (3). Les Juifs subsistant pour prouver J.-C. (4, 5). L'histoire du monde, préface de l'Évangile (6). Mahomet, sans miracles, sans sainteté, sans autorité (7). Sortises ou mystères (8). Authenticité des Évangiles (9). Mahomet sans témoins (10). Les apôtres hardiment spiritualistes (11). La république chrétienne (12). Les persécutions (13, 14, 16). Naïveté des Évangiles (15). L'histoire de la vérité (17). Haïr les douteurs de miracles (20). Les miracles le montrent et sont un éclair (25).

Article XX. Le Dieu caché 231

Assez de lumière et assez d'obscurité (1). Obscurité, preuve de notre corruption (2). La religion, un appel à la volonté (3). Obscurité prédite (7). Aveugler les uns, éclairer les autres (12, 19). La généalogie (13). Nazareth (15). L'Eucharistie (16). L'inspiration (18). Obscurités, pour nous faire chercher (20, 21). J.-C. mort pour tous (23). Objections assez fortes pour égarer les esprits légers, non les chercheurs opiniâtres (24, 25).

Article XXI. Le Nouveau Testament dans l'Ancien 237

Les vrais Juifs et les vrais chrétiens n'ont qu'une même religion (1). Les deux sens de l'Écriture : si l'un est charnel, l'autre est chrétien (2).

Article XXII. La vie de la Grâce 240

Projet de division (1). Préface de la seconde partie (2). Le Dieu abstrait et le Dieu vivant (3, 4). On ne connaît Dieu que par J.-C. (5, 6, 7). On ne se connaît que par J.-C. (8). En J.-C. toute notre félicité (9, 10). Douceur de la vie religieuse (11). Confiance et crainte (12). Présomption (13). Les trois fleuves de feu et la sainte Jérusalem (14, 15). Délices du renoncement (16). Devoir de se haïr (17). Injuste qu'on s'attache à moi (18). Les pratiques religieuses (19). Devoir qu'impose la foi (20). Un

corps de membres pensants (21, 22, 23). Douce violence que nous fait Dieu (27). La grâce du baptême, source de la vie chrétienne (28). J'aime la pauvreté (29). Ce qu'est un saint (30). Le principe de continuité en morale (31). La charité (33). La prière (34, 35). Faim des choses divines (36). Contrainte nécessaire (37). La vie éternelle ici-bas (38). Les petits enfants (39). Les conventions sociales pour le chrétien (40). Transformer les passions en vertu (41). Devoir de la soumission (42, 44). Objet de la prière (43). Ne pas juger (45). J.-C. en nous (46). *Dignior plagis quam oculis* (47).

Article XXIII. Les Miracles et la Défense de Port-Royal. 254

Discerner doctrine et miracles (1). Toute la créance est sur les miracles (5). Les miracles plus démonstratifs que les prophéties (6). Devoir réciproque entre Dieu et les hommes (9). Pas de miracle en faveur de l'erreur (11). Les miracles discernent aux choses douteuses (13). Miracles de l'Antéchrist (18). Il y en a de vrais, parce qu'il y en a de faux (23). Réponse aux adversaires de P. R. (25, 28). Les Juifs, les hérétiques et les mauvais chrétiens (30). Le pays de la vérité (31). La sainte Épine (36). L'hérésie est l'exclusion d'une vérité (42). Faire profession des deux contraires (46). La grâce et la nature (47). La probabilité des casuistes (48, 50, 51). Saint Athanase (49). Délai d'absolution (53). Persécution du silence (55). Le pape est le premier (61). La tradition (62). Église, pape (64). Morale universelle et morale des casuistes (58). La prêtrise (66). Rigorisme et relâchement (68). On s'appuie sur le sable (69). Les adorateurs inconnus (72). Les hommes jugent de Dieu par eux-mêmes (75). Les gens manquent de cœur (76). Pas de famille plus heureuse, ni plus reconnaissante (77).

Articles XXIV et XXV 276

Le Mystère de Jésus 278

ÉCRITS ET OPUSCULES RELIGIEUX.

Prière pour la maladie 285

Mémorial 295

Conversion du Pécheur 297

Comparaison des chrétiens 302

Discours sur la condition des grands 307

OPUSCULES PHILOSOPHIQUES.

Introduction 313

Fragment d'un traité du vide 323

Traité de l'esprit géométrique 330

Entretien sur Épictète et Montaigne avec M. de Saci 361

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE PASCAL.

Lettre sur la mort d'Étienne Pascal 376

Lettre à la reine Christine 386

Extraits des lettres à M^{lle} de Roannez 388

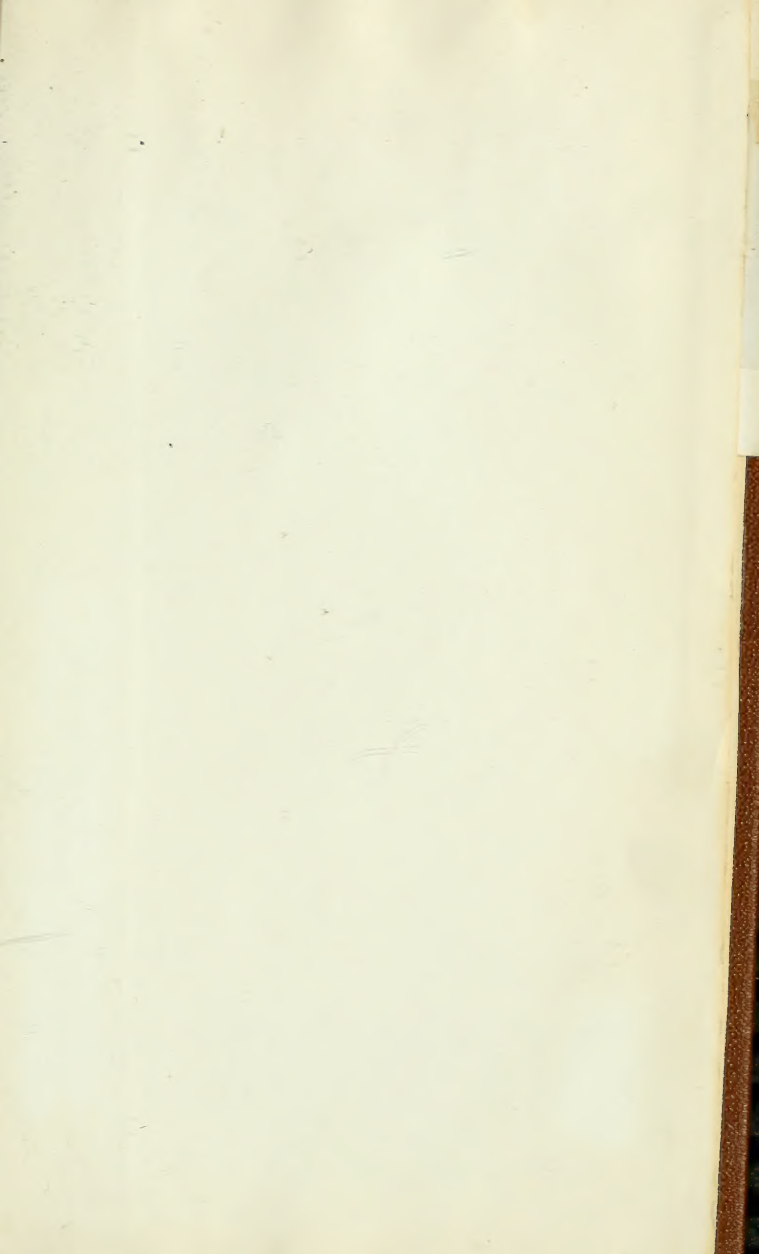
Lettre à M^{me} Périer 400

Lettre à Fermat 400

Lettre à la Marquise de Sablé 402

Petite grammaire sur la langue des Pensées 403

Petit vocabulaire de la langue des Pensées 408



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ott
Date Due

--	--	--



a39003



000625185b

B 1 9 0 1 . P 4 1 9 0 3
P A S C A L , B L A I S E .
P E N S E E S .

